MASTER
NEGATIVE
NO. 92-81051-2

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

BOYER D'AGEN, JEAN

TITLE:

UN PRELAT ITALIEN SOUS L'ANCIEN ETAT...

PLACE:

PARIS

DATE:

1907

Master Negative #
92-81051-2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

936.09
L555

Boyer d'Agen, Jean Auguste Boyé, called Augustin, 1859-

... Un prélat italien sous l'ancien état pontifical: Leon XIII d'après sa correspondance inédite. De Bénévent à Pérouse (1838-1845) Paris, Juven [1907]

viii, 580 p. front., illus. (incl. ports., plan, facsim.) plates. 24½cm.

At head of title: Boyer d'Agen.
Running title: La prélature de Léon XIII.
Pages 545-572 misnumbered [405]-452.

4260

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA ~~IIA~~ IB IIB
DATE FILMED: 2-2-93 INITIALS MGY
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

BIBLIOGRAPHIC IRREGULARITIES

MAIN ENTRY: BOYER D'AGEN, JEAN AUGUSTE

Bibliographic Irregularities in the Original Document

List volumes and pages affected; include name of institution if filming borrowed text.

_____ Page(s) missing/not available: _____

_____ Volumes(s) missing/not available: _____

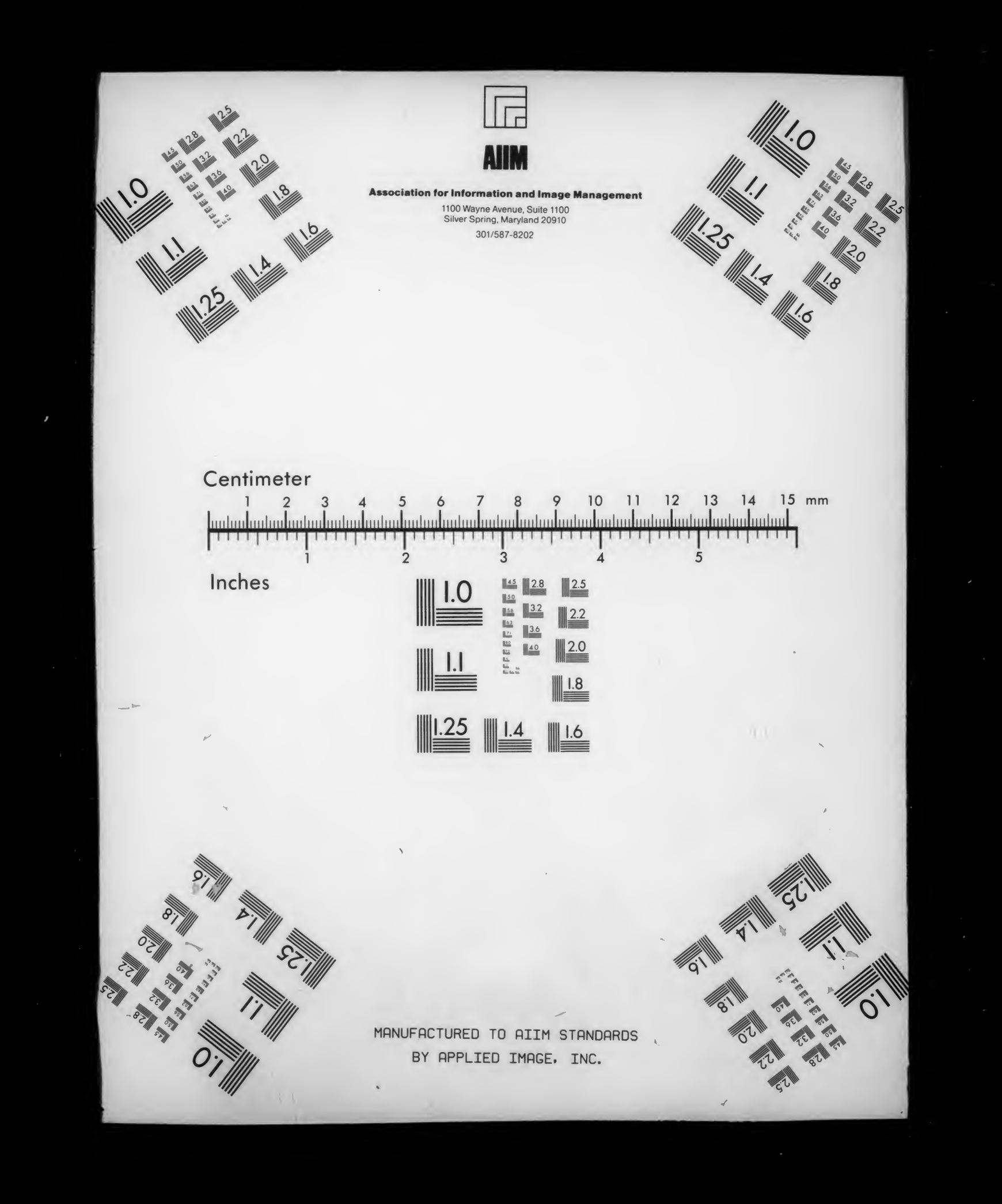
_____ Illegible and/or damaged page(s): _____

__✓__ Page(s) or volumes(s) misnumbered: 545-572 appears as [405]-[452]

_____ Bound out of sequence: _____

_____ Page(s) or illustration(s) filmed from copy borrowed from: _____

_____ Other: _____


AIIM
Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202
Centimeter
Inches
MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

BOYER D'AGEN

Un Prélat Italien

sous

l'ancien État Pontifical

LÉON XIII

d'après sa correspondance inédite

PARIS
Société d'Édition et de Publications
Librairie FÉLIX JUVEN
122, rue Réaumur, 122

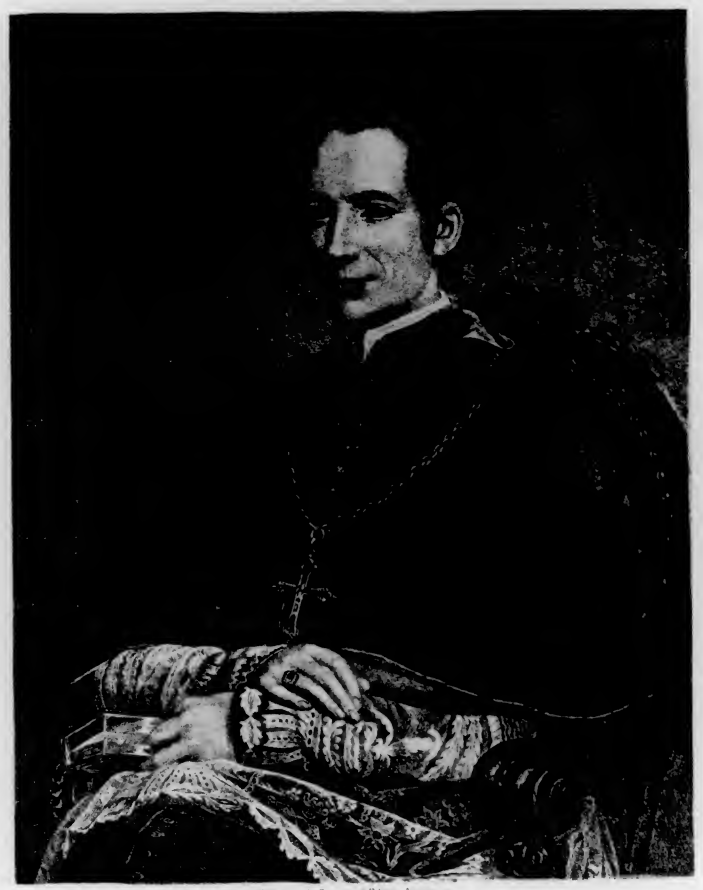
UN PRÉLAT ITALIEN

SOUS

L'ANCIEN ÉTAT PONTIFICAL

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published 31 mars 1907. Privilege of copyright
in the U. S. A. reserved under the act approved March 3 1905,
by Société d'Édition et de Publications, Paris.



Mgr JOACHIM PECCI

BOYER D'AGEN

UN
PRÉLAT ITALIEN

SOUS

L'ANCIEN ÉTAT PONTIFICAL

Léon XIII d'après sa correspondance inédite

DE BÉNÉVENT A PÉROUSE
(1838-1845)

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION ET DE PUBLICATIONS
Librairie FÉLIX JUVEN
122, RUE RÉAUMUR, 122

LIBRARY

936.09
L555

Le sculpteur Tadolini préparant le monument funèbre de Léon XIII à Saint-Jean-de-Latran.

VIRGINIA
VIRGINIA
VIRGINIA

MAY 18 1943 DLG

Aux Détracteurs et aux Partisans de l'ancien État Pontifical et du feu Pape Léon XIII

La séculaire nécropole de San-Pietro, *trop pleine d'ombres pontificales que les âges y assemblent en solennels fantômes de marbre et de bronze ouvrant, avec un dernier geste de grandeur, les portes du temps qui passe au seuil de l'éternité qui demeure, rend à celle de* San-Giovanni *la dépouille mortelle de celui qui fut Léon XIII d'immortelle mémoire et dont il ne reste plus que des cendres : OSSA ET CINERES LEONIS PONT. MAX. Pour si splendide que soit, au Vatican ou au Latran, un de ces monuments funèbres où des statues de pierre et de métal ne suffisent pas à garder ces ossements et ces cendres se perdant, à la longue, entre les fêlures de ces vaines urnes du néant ; vaut-il, pour l'auguste mémoire qu'on prétend honorer, la fragilité même d'un livre dont les feuilles légères, survolant au vent de la tombe, semblent plus aptes à abriter, contre la fatale adversité des âges ennemis, une âme dont le souffle immatériel y survivra plus longtemps, peut-être?*

Urne funèbre de cet État pontifical et d'un de ses grands papes qui ne sont plus, ce livre n'en veut avoir que la forme et la pensée posthumes. En dédiant sa première édition qu'un caprice du sort ne laissa même pas paraître, l'auteur adressait les réflexions suivantes à un chroni-

8864

932.04
L55a

Le sculpteur Tadolini préparant le monument funèbre de Léon XIII à Saint-Jean-de-Latran.

MAY 1 8 1943
DLG

Aux Détracteurs et aux Partisans de l'ancien État Pontifical et du feu Pape Léon XIII

La séculaire nécropole de San-Pietro, *trop pleine d'ombres pontificales que les âges y assemblent en solennels fantômes de marbre et de bronze ouvrant, avec un dernier geste de grandeur, les portes du temps qui passe au seuil de l'éternité qui demeure, rend à celle de* San-Giovanni *la dépouille mortelle de celui qui fut Léon XIII d'immortelle mémoire et dont il ne reste plus que des cendres : OSSA ET CINERES LEONIS PONT. MAX. Pour si splendide que soit, au Vatican ou au Latran, un de ces monuments funèbres où des statues de pierre et de métal ne suffisent pas à garder ces ossements et ces cendres se perdant, à la longue, entre les fêlures de ces vaines urnes du néant ; vaut-il, pour l'auguste mémoire qu'on prétend honorer, la fragilité même d'un livre dont les feuilles légères, survolant au vent de la tombe, semblent plus aptes à abriter, contre la fatale adversité des âges ennemis, une âme dont le souffle immatériel y survivra plus longtemps, peut-être ?*

Urne funèbre de cet État pontifical et d'un de ses grands papes qui ne sont plus, ce livre n'en veut avoir que la forme et la pensée posthumes. En dédiant sa première édition qu'un caprice du sort ne laissa même pas paraître, l'auteur adressait les réflexions suivantes à un chroni-

8864

queur alors catholique qui, depuis, a voilé son nom comme une urne funèbre aussi, de cette même main dont les Néron de tous les âges et de toutes les tailles osent frapper le sein qui les porta. « *Je vous dédie ce livre, lui écrivais-je, pour la seule raison de vous rendre une phrase que vous lui aurez prêtée; bonne œuvre, extraite des* Belles Œuvres *que vous nous faites lire et où vous avez conscience d'avoir déposé le meilleur de votre esprit, en frère incorrigible des folles Danaïdes, dans un de ces tonneaux sans fonds de nos librairies contemporaines qui reçoivent tant et conservent si peu de nos œuvres, à nous. Ce qui nous restera des vôtres sera l'autel que, degré par degré, vos feuilles l'une sur l'autre auront dressé très haut au grand vieillard et à la patriarcale figure qu'un siècle entier, le XIX^e^, encadra et auréola. A côté de l'amour empressé des uns pour ce pape moderne, la haine retardataire des autres ne compte pas. La simplicité de ses lettres où transparaît son âme blanche, comme à travers la blancheur de sa robe pontificale, nous reposera de la complexité des vôtres. Je les ai recueillies, comme des lis, parmi les ronces. Ce ne sont pas les verges que le licteur retourne contre son consul. Mais supposez qu'après le supplice du saint martyr de Sébaste, un Parthe audacieux, ramassant, sur le champ d'exécution les flèches abandonnées par la légion suppliciaire, ait voulu les lier en faisceau pour les offrir en ex-voto au proconsul qui commanda, du même coup, la passion et l'apothéose du héros.*

« *En vous adressant, à vous chroniqueur brillant et indiscret des menus faits de l'Église, cette simple* Chronique d'une famille romaine sous l'ancien État Pontifical *dont les coutumes si originales furent, jadis, si savoureuses et ne sont plus aujourd'hui qu'une orange desséchée dans l'ennuyeux jardin des Hespérides de l'Histoire; je désire surtout vous restituer la traduction d'une pensée*

*latine que je vous dois. Le pape Léon XIII l'avait originairement inscrite, en lettres de marbre, au frontispice de l'*Archivio Vaticano, *quand il ouvrit au monde des lettres étonné les secrets séculaires d'une Eglise qui ne perd rien à être mieux connue. En forme de cul-de-lampe ironique peut-être, et en émule du maître des* Diaboliques *qui vous inspire, dit-on, vous l'avez reproduite aux dernières lignes de votre dernier livre, en ces termes :*

La première loi de l'Histoire est de ne pas oser mentir; la seconde, de ne pas craindre de dire la vérité. En outre, l'historien ne doit prêter au soupçon ni de flatterie ni d'animosité.

« *Parthe ou barbare, j'ai ainsi rendu à César ce qui lui appartient, et je ne veux retenir pour moi que ce dont il m'honore encore; je veux dire l'estime qu'il vous plaît de me témoigner, aux deux points extrêmes de la ligne d'horizon où nous avons considéré diversement l'ascension réelle et l'apparente oscillation de l'astre bienfaisant qui n'eut que faire, ni de vos critiques, ni de mes éloges et qui éclaire, finalement, d'une égale condescendance, votre armure gorgonienne de truculent Oplithès et ma simple tunique de Benjamin naïf peut-être. » Et maintenant, va, livre, à la ville. Tu n'y trouveras plus roi, le pacifique vieillard qui y continua, en vingt-cinq ans d'un pontificat familial et radieux, la souveraineté, dix-neuf fois séculaire, d'un père au milieu de ses fils, plutôt que celle d'un roi parmi ses sujets. Sois un rayon de cet astre bienfaisant, s'attardant sur l'horizon qu'il dore encore. Tombe ou sillon, sois un morceau de cette petite terre où toute espérance n'est pas morte. Eh! qu'importe que des maîtres nouveaux s'installent, pour un temps, sur cette terre antique où les compagnons malheureux du pieux Enée trouvèrent un autre Simoïs et une autre Ilion. Cette Rome des papes, patiente parce qu'elle est éternelle, n'a-t-elle pas vu passer, depuis*

les jours des anciens Attila jusqu'à ceux des Bonaparte modernes, tant de conquérants d'un jour qui n'usèrent tout au plus, sur les marbres du Forum dévasté et du Vatican debout encore, que le sabot de leurs cavales barbares ou le talon de leurs bottes inutilement sacrilège?

Paris, le 2 mars 1907 et le 97e anniversaire de la naissance de S. S. Léon XIII.

B. d'A.

Heilbuth. — Une antichambre prélatatice sous l'Ex-Etat Pontifical.

INTRODUCTION

LES PRÉFECTURES DE JOACHIM PECCI

I

Bénévent. — Parc de la Préfecture.

Par cette douce et presque tiède matinée de mars napolitain, le premier angelus sonnait, presque à la fois et presque à l'endiablée, depuis la bleue Mergellina où la lune inclinait son croissant fatigué de sa veille nocturne, jusqu'aux lointains dorés de Portici où le soleil levant dessinait son orbe d'irradiante aurore contre l'énorme cône du Vésuve rouge, comme une orange gigantesque ou comme une formidable grenade crevant en lave et fumant par le

les jours des anciens Attila jusqu'à ceux des Bonaparte modernes, tant de conquérants d'un jour qui n'usèrent tout au plus, sur les marbres du Forum dévasté et du Vatican debout encore, que le sabot de leurs cavales barbares ou le talon de leurs bottes inutilement sacrilège?

Paris, le 2 mars 1907 et le 97e anniversaire de la naissance de S. S. Léon XIII.

B. d'A.

Heilbuth. — Une antichambre prélatatice sous l'Ex-Etat Pontifical.

INTRODUCTION

LES PRÉFECTURES DE JOACHIM PECCI

I

Bénévent. — Parc de la Préfecture.

Par cette douce et presque tiède matinée de mars napolitain, le premier angelus sonnait, presque à la fois et presque à l'endiablée, depuis la bleue Mergellina où la lune inclinait son croissant fatigué de sa veille nocturne, jusqu'aux lointains dorés de Portici où le soleil levant dessinait son orbe d'irradiante aurore contre l'énorme cône du Vésuve rouge, comme une orange gigantesque ou comme une formidable grenade crevant en lave et fumant par le

faîte. A l'heure dite, le frisquet *cameriere* m'ouvrit, sans bruit, la porte de la *locanda* et me souhaita bon voyage. L'aubergiste avait à peine refermé lourdement sur moi son *portone* à triples verroux, — sans doute en prévision des *ladri*, — que, sur le trottoir, je me trouvai aussitôt cerné par un cercle de lazzarones couchés, qui se levèrent lestement, à six ou huit, comme un seul homme, et qui m'apostrophèrent à la fois :

— *'Gnor, quà!.. Zi, quà!..* Hep, monsieur!.. Hep, mon oncle!...

C'était six ou huit *vetturini* qui m'invitaient en même temps à monter pour dix sous en fiacre, moi leur sire, moi leur oncle, dont ils ne s'étaient, certes, pas donné le temps d'entrevoir la juvénile barbiche. Ces six ou huit bons diables avaient appris, la veille, à l'*albergo*, que je partirais pour Bénévent aux aurores du lendemain ; et, pour risquer de piper au passage les dix sous incertains d'un problématique client, ils n'avaient pas hésité à pernocter sous la belle étoile, parquant leurs six ou huit chevaux en rond, autour d'une botte de foin. Ils avaient, eux aussi, pour dormir, installé une autre botte de foin sur la chaussée où leurs six ou huit têtes reposaient à la fois et faisaient des songes d'or ou d'argent ou de cuivre quand, me voyant paraître, ils se dressèrent comme un seul homme et parlèrent tous à la fois pour m'offrir leurs services, à dix sous. Je ne pouvais pourtant pas accepter les six ou huit voitures. Entre tant de bras qui se tendaient pour me débarrasser de ma valise, j'escaladai la *carrozzella* la plus proche. Le *guaillone* que la fortune avait choisi, bien à l'aveuglette sous ce premier petit jour noir, sauta leste et joyeux sur son siège. Et « hue! ha! ha! » nous détalâmes vers la gare, par un galop de *forsennato* à un kilomètre la minute; les autres

vetturini nous suivant encore pour s'offrir, à huit sous, puis à six, puis à quatre. Finalement, par les rues sombres où les clairs angelus tintaient plus fort que les sonnailles tapageuses des chevaux, les fiacres délaissés s'égrenèrent. En me retournant dans le mien, je les vis l'un après l'autre se perdre, de lanterne à lanterne, le long des *salite* escarpées, avec les dernières étoiles qui tombaient blondes

Un *corricolo* napolitain.

dans la mer bleue et qui ne rappelaient que de trop loin celles de la Fortune se refusant au toujours pauvre et toujours jovial *vetturino* de Naples.

— *Ohe! stat' attento!..* Et attention ! C'est pour le train de Caserte, *n'è vero?*

— *Zi'eccoci quà!* Précisément, mon oncle! Nous y sommes.

Le temps de sauter bas, d'allonger au cocher — mon neveu — ses cinq baïocs, de prendre à l'envolée un aller-retour pour Bénévent au *sportello* de la gare toujours

faite. A l'heure dite, le frisquet *cameriere* m'ouvrit, sans bruit, la porte de la *locanda* et me souhaita bon voyage. L'aubergiste avait à peine refermé lourdement sur moi son *portone* à triples verroux, — sans doute en prévision des *ladri*, — que, sur le trottoir, je me trouvai aussitôt cerné par un cercle de lazzarones couchés, qui se levèrent lestement, à six ou huit, comme un seul homme, et qui m'apostrophèrent à la fois :

— *'Gnor, quà!.. Zi, quà!..* Hep, monsieur!.. Hep, mon oncle!...

C'était six ou huit *vetturini* qui m'invitaient en même temps à monter pour dix sous en fiacre, moi leur sire, moi leur oncle, dont ils ne s'étaient, certes, pas donné le temps d'entrevoir la juvénile barbiche. Ces six ou huit bons diables avaient appris, la veille, à l'*albergo*, que je partirais pour Bénévent aux aurores du lendemain ; et, pour risquer de piper au passage les dix sous incertains d'un problématique client, ils n'avaient pas hésité à pernocter sous la belle étoile, parquant leurs six ou huit chevaux en rond, autour d'une botte de foin. Ils avaient, eux aussi, pour dormir, installé une autre botte de foin sur la chaussée où leurs six ou huit têtes reposaient à la fois et faisaient des songes d'or ou d'argent ou de cuivre quand, me voyant paraître, ils se dressèrent comme un seul homme et parlèrent tous à la fois pour m'offrir leurs services, à dix sous. Je ne pouvais pourtant pas accepter les six ou huit voitures. Entre tant de bras qui se tendaient pour me débarrasser de ma valise, j'escaladai la *carrozzella* la plus proche. Le *guaillone* que la fortune avait choisi, bien à l'aveuglette sous ce premier petit jour noir, sauta leste et joyeux sur son siège. Et « hue! ha! ha! » nous détalâmes vers la gare, par un galop de *forsennato* à un kilomètre la minute; les autres

vetturini nous suivant encore pour s'offrir, à huit sous, puis à six, puis à quatre. Finalement, par les rues sombres où les clairs angelus tintaient plus fort que les sonnailles tapageuses des chevaux, les fiacres délaissés s'égrenèrent. En me retournant dans le mien, je les vis l'un après l'autre se perdre, de lanterne à lanterne, le long des *salite* escarpées, avec les dernières étoiles qui tombaient blondes

Un *corricolo* napolitain.

dans la mer bleue et qui ne rappelaient que de trop loin celles de la Fortune se refusant au toujours pauvre et toujours jovial *vetturino* de Naples.

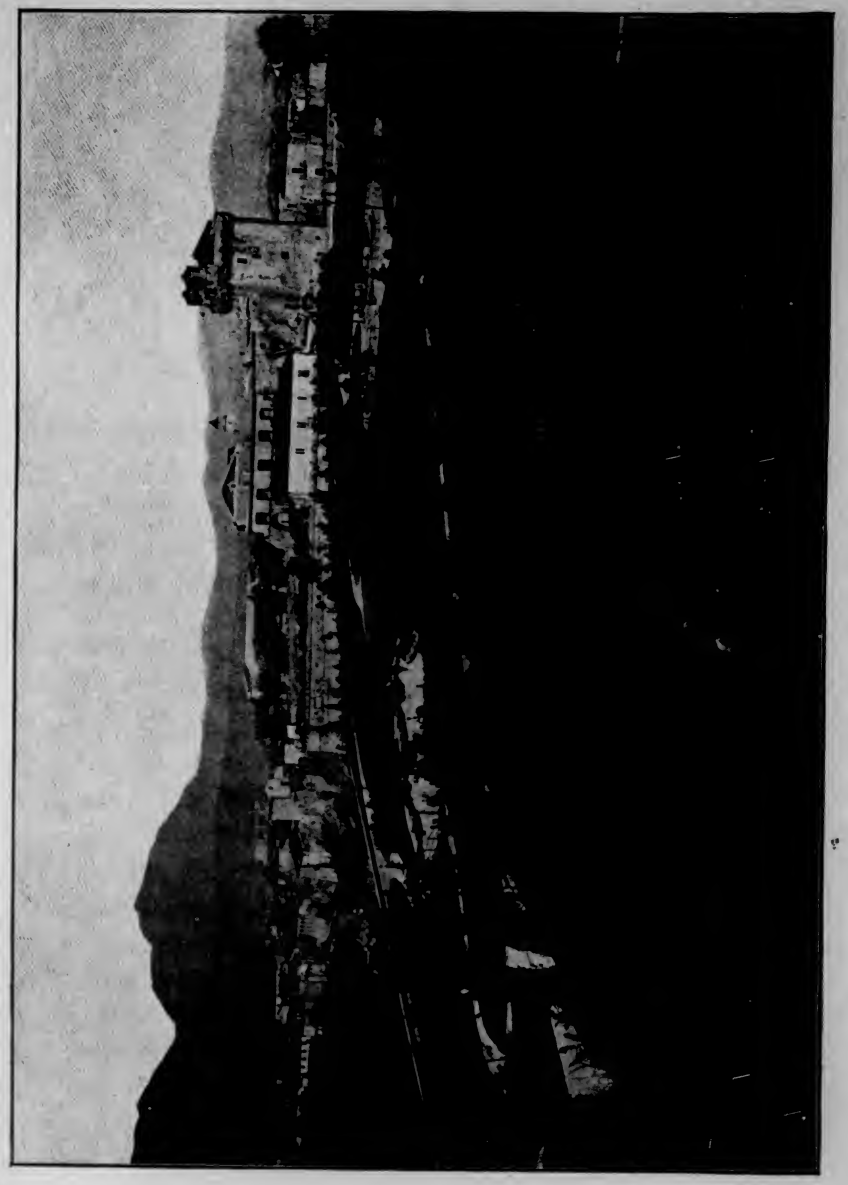
— *Ohe! stat' attento!..* Et attention ! C'est pour le train de Caserte, *n'è vero?*

— *Zi'eccoci quà!* Précisément, mon oncle! Nous y sommes.

Le temps de sauter bas, d'allonger au cocher — mon neveu — ses cinq baïocs, de prendre à l'envolée un aller-retour pour Bénévent au *sportello* de la gare toujours

ouvert au vent qui passe et au voyageur qui, lui, ne parvient pas toujours à passer. Dans la cohue, je me porte sur le flot des Napolitains qui vont aussi prendre le train, ou le regarder prendre. J'arrive enfin et je m'engouffre en coup de vent, quand le train siffle, dans un compartiment plein jusqu'aux bords de gens qui s'y entassent et s'y préparent à achever leur nuit, avec un supplément de sommeil.

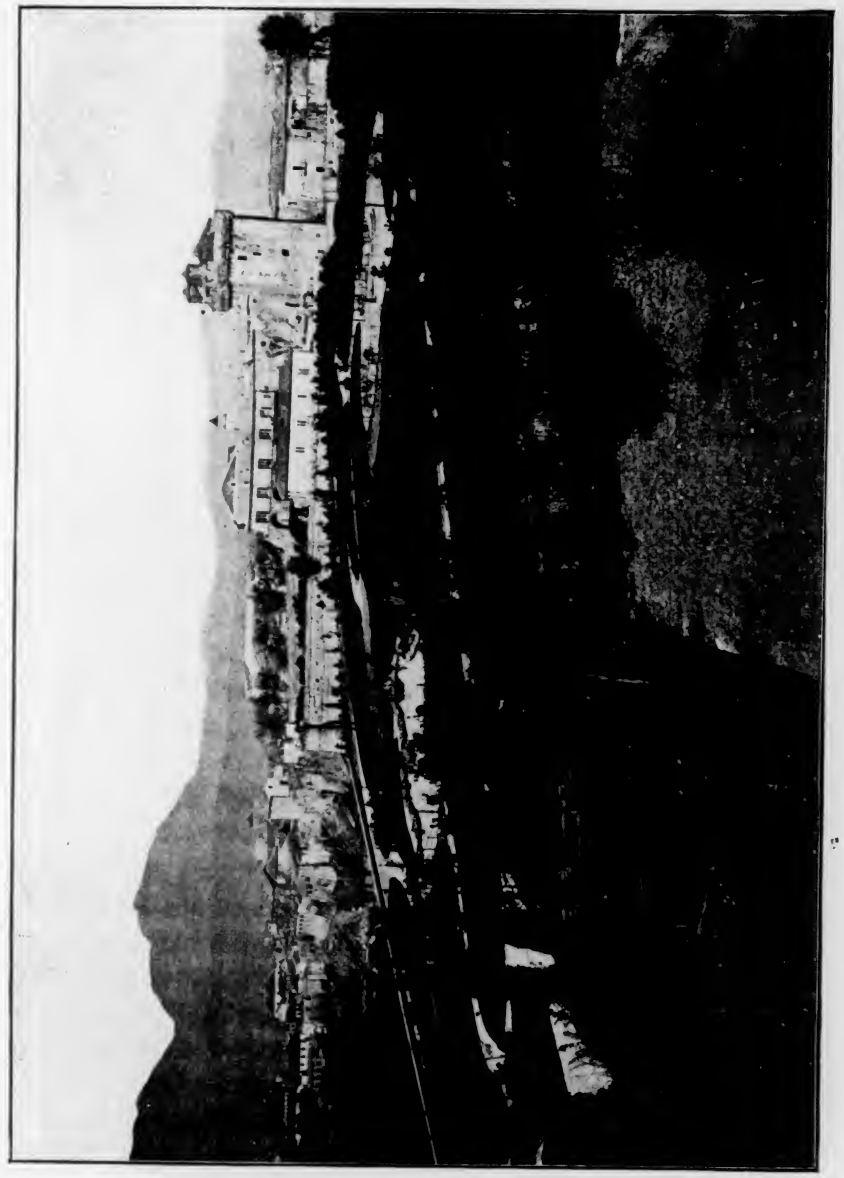
Dormir, dans le Napolitain? J'avais compté sans les guitares. Nous n'avons pas franchi le tintamarre des ponts roulants et des plaques tournantes que, du carré formé silencieusement par nos têtes branlantes, l'ombre vague d'un voyageur tire d'un vague sac de lustrine un objet vague. Je le devine aussitôt, à ses accords d'abord sournois, et puis sonores : c'est une guitare et son *suonatore*, compagnon assuré de tout Napolitain en voyage hors de la ville où la musique est, avec le macaroni, le plus indispensable *vade mecum* du touriste. C'est aussi, — tout compte fait, qui n'est guère plus gros dans le comptoir de l'épicier que dans la poche du musicien, — le moins indigeste et partant le plus facile à supporter sous un ciel toujours pur qui volatilise, en un instant d'oubli, le plus mauvais repas comme la plus mauvaise musique. Celle de notre Orphée ambulant allait, du poulchinellesque *Funiculi* au pathétique *'O sole mio*, dans cet inépuisable répertoire du golfe bleu qui jette, au hasard de la trouvaille, sur l'aristocratique *Ghiaia* ou sur la populacière *Pescheria*, tantôt des perles et tantôt des cailloux ; le tout formant, dans les *ricordi* inépuisables, comme des pots-pourris à l'italienne, un pêle-mêle inexprimable de richesse et de scurrilité capables d'en inspirer encore à Mercadante ou à l'Arétin, à Rabelais ou à Schubert.



Bénévent. — L'ancien palais de la Délégation.

ouvert au vent qui passe et au voyageur qui, lui, ne parvient pas toujours à passer. Dans la cohue, je me porte sur le flot des Napolitains qui vont aussi prendre le train, ou le regarder prendre. J'arrive enfin et je m'engouffre en coup de vent, quand le train siffle, dans un compartiment plein jusqu'aux bords de gens qui s'y entassent et s'y préparent à achever leur nuit, avec un supplément de sommeil.

Dormir, dans le Napolitain? J'avais compté sans les guitares. Nous n'avons pas franchi le tintamarre des ponts roulants et des plaques tournantes que, du carré formé silencieusement par nos têtes branlantes, l'ombre vague d'un voyageur tire d'un vague sac de lustrine un objet vague. Je le devine aussitôt, à ses accords d'abord sournois, et puis sonores : c'est une guitare et son *suonatore*, compagnon assuré de tout Napolitain en voyage hors de la ville où la musique est, avec le macaroni, le plus indispensable *vade mecum* du touriste. C'est aussi, — tout compte fait, qui n'est guère plus gros dans le comptoir de l'épicier que dans la poche du musicien, — le moins indigeste et partant le plus facile à supporter sous un ciel toujours pur qui volatilise, en un instant d'oubli, le plus mauvais repas comme la plus mauvaise musique. Celle de notre Orphée ambulant allait, du poulchinellesque *Funiculi* au pathétique *'O sole mio*, dans cet inépuisable répertoire du golfe bleu qui jette, au hasard de la trouvaille, sur l'aristocratique *Ghiaia* ou sur la populacière *Pescheria*, tantôt des perles et tantôt des cailloux ; le tout formant, dans les *ricordi* inépuisables, comme des pots-pourris à l'italienne, un pêle-mêle inexprimable de richesse et de scurrilité capables d'en inspirer encore à Mercadante ou à l'Arétin, à Rabelais ou à Schubert.



Bénévent. — L'ancien palais de la Délégation.

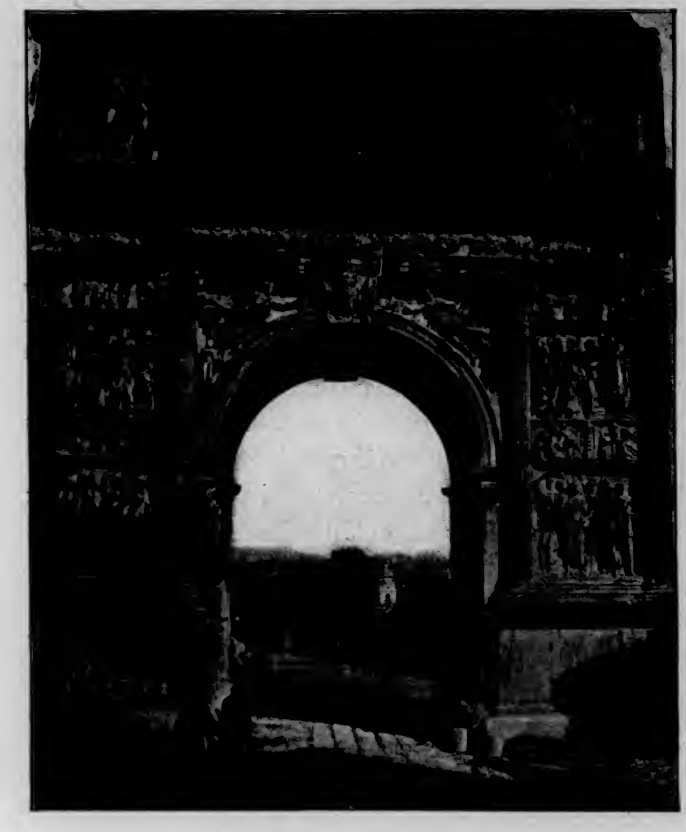
Che bella cosa 'na iurnata 'e sole,
n' ària serena doppo 'na tempesta!
pe' ll' aria fresca pare già 'na festa...
Che bella cosa 'na iurnata 'e sole.

Ma n' atu sole
cchiù bello, ohi ne',
'o sole mio
sta nfronte a te!

Le *capo-stazione* avait annoncé Aversa. Mais, dans le trimballement des voitures si pleines de gais refrains, pas un de ces fils des antiques bouffons d'Attella ne s'aperçut qu'on traversait la ville de ses aïeux, jadis célèbre par ses farces piquantes, aujourd'hui par son vin aigrelet. Sur un ton de sambuque sauvage, un gamin, qui est parvenu à dominer les chœurs, en contre-voie du train, offre ses *fiaschi* d'Asperino à un prix si discret, que je ne puis lui refuser, pour un flacon, la *mezza lira* qu'il invoque. A la bonne heure! Lire pour lyre, en voilà un qui préfère la plus discrète, sinon la moins sonnante et trébuchante. Le *biricchino* me rendant la monnaie de ma pièce, — ou plutôt de mon billet crasseux, — me souhaite bon voyage et referme la porte. Et pendant que le train et les chansons repartent de plus belle, j'essaye de m'échapper du tohu-bohu en allant chercher, des yeux, par la portière, le jour qui monte de plus en plus brillant, du côté du Vésuve.

Ce fut, me dis-je, ce même soleil et ce furent ces mêmes paysages que la farouche reine Jeanne vit aussi, de son temps, quand, dans Aversa même, la cruelle épouse d'André de Hongrie confiait au poignard de Niccolò Acciauoli la tâche de faire disparaître son mari. Rouge de sang sur rouge de soleil, l'un estompant l'autre. Ce premier crime, qui ne serait pas le dernier, arriva, le 18 septembre 1345,

lorsque la châtelaine d'Aversa, née dans cette ville en 1297, n'avait encore que 46 ans. C'était peut-être débuter tard



Bénévent. — L'Arc de Trajan.

dans le crime, mais la vie fut clémente à la reine Jeanne, qui devait vivre jusqu'en 1382, pour mourir bien après ses nombreux maris dont un parent, Charles de Duras, finit par prendre en main la vengeance en étouffant, entre deux

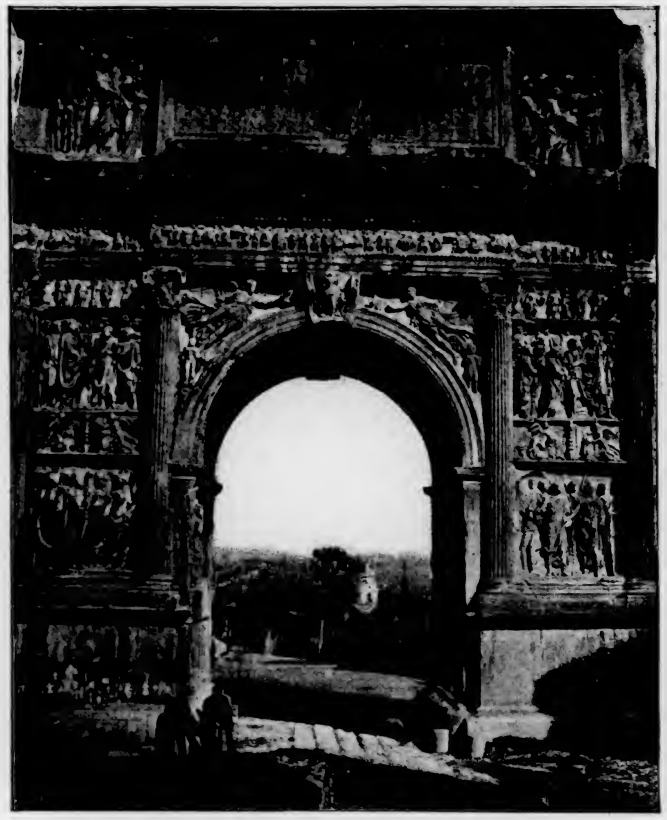
Che bella cosa 'na iurnata 'e sole,
n' ària serena doppo 'na tempesta!
pe' ll' aria fresca pare già 'na festa...
Che bella cosa 'na iurnata 'e sole.

Ma n' atu sole
cchiù bello, oh ne',
'o sole mio
sta nfronte a te!

Le *capo-stazione* avait annoncé Aversa. Mais, dans le trimballement des voitures si pleines de gais refrains, pas un de ces fils des antiques bouffons d'Attella ne s'aperçut qu'on traversait la ville de ses aïeux, jadis célèbre par ses farces piquantes, aujourd'hui par son vin aigrelet. Sur un ton de sambuque sauvage, un gamin, qui est parvenu à dominer les chœurs, en contre-voie du train, offre ses *fiaschi* d'Asperino à un prix si discret, que je ne puis lui refuser, pour un flacon, la *mezza lira* qu'il invoque. A la bonne heure! Lire pour lyre, en voilà un qui préfère la plus discrète, sinon la moins sonnante et trébuchante. Le *biricchino* me rendant la monnaie de ma pièce, — ou plutôt de mon billet crasseux, — me souhaite bon voyage et referme la porte. Et pendant que le train et les chansons repartent de plus belle, j'essaye de m'échapper du tohu-bohu en allant chercher, des yeux, par la portière, le jour qui monte de plus en plus brillant, du côté du Vésuve.

Ce fut, me dis-je, ce même soleil et ce furent ces mêmes paysages que la farouche reine Jeanne vit aussi, de son temps, quand, dans Aversa même, la cruelle épouse d'André de Hongrie confiait au poignard de Niccolò Acciauoli la tâche de faire disparaître son mari. Rouge de sang sur rouge de soleil, l'un estompant l'autre. Ce premier crime, qui ne serait pas le dernier, arriva, le 18 septembre 1345,

lorsque la châtelaine d'Aversa, née dans cette ville en 1297, n'avait encore que 46 ans. C'était peut-être débuter tard



Bénévent. — L'Arc de Trajan.

dans le crime, mais la vie fut clémente à la reine Jeanne, qui devait vivre jusqu'en 1382, pour mourir bien après ses nombreux maris dont un parent, Charles de Duras, finit par prendre en main la vengeance en étouffant, entre deux

coussins, celle que les Provençaux, ses sujets, pourraient célébrer morte, après l'avoir tant abhorrée vivante. N'avait-elle pas fini par les céder, eux et leur bonne ville d'Avignon, au pape Clément VI, pour 80000 florins? Ils lui furent payés en or et avec un supplément d'absolution qui régularisait le seul des trois mariages qu'elle avait, a-t-on dit, en tête de conclure.

Nous arrivons en gare de Caserte, et aussitôt la voiturée des *suonatori* se vide comme par enchantement. Dans leur enthousiasme pour les voyages en musique, il paraît que ces madrés artistes ne dépassent guère cette station. Là, en effet, la grande ligne de Rome à Naples vient s'amorcer. Ils attendront le train suivant qui les ramènera avec un nouveau public, toujours chantant et toujours quêtant, dans cette *bella Napoli* à laquelle ils font, mieux que les Sirènes de la fable, une ceinture d'harmonie et de crin-crin sur la ligne ferrée qu'à l'aller et au retour ils battent sans répit : insatiables Amphions de l'idéale cité de la musique et du macaroni. Du moins, nous en sommes hors; et, par des petites lignes locales, nous roulons vers Bénévent, pareils à des petites gens heureuses de respirer enfin à l'aise. Pour me prouver que je n'ai pas besoin de me gêner en sa compagnie, mon voisin m'emprunte un coin de mon plaid de voyage qu'il ne tarde pas à attirer tout entier sur ses genoux.

— Vous regardez le château royal de Caserte, *signor?* C'est notre Versailles napolitain. Et quelles eaux l'ancien roi Charles III y fit venir, avec son fidèle Vanvitelli pour architecte!... Tenez, regardez aussi cet aqueduc à triple étage, jetant ses arches immenses dans l'espace. C'est sur ces *Ponti della Valle* que passent les eaux, pour aller alimenter le jardin royal de Caserte.

Et puis c'est, couronnant les hauteurs rocheuses et verdoyantes de ses vieilles tours féodales, le nid aérien et jadis fameux de Santa-Agatha-dei-Gothi. Là, le farouche Charles d'Anjou trouva son refuge après les vêpres sanglantes de Sicile : « *Agnus Dei qui tollis peccata mundi!* dirent au pape Martin IV les moines messagers du roi Charles. — *Ave rex Judæorum! Et dabant ei alapam* », se contenta de leur répondre le pape. Voici les fameuses Fourches Caudines où les Samnites laboureurs humiliè-rent, sous les entrelacs de leurs pics redoutables, la témérité de Rome conquérante par la rapine et par le brigandage. Elles piquent encore dans le ciel clair les lances dangereuses de leurs rochers, entre Santa-Agata à droite et Moiano à gauche. Çà et là, sur la crête rocheuse qui sert d'enclave naturelle à la principauté bénéventine où nous avons déjà pénétré par des portes de travertin rougeâtre, d'autres petits pays, s'effarouchant encore du seigneur de jadis qui ne reviendra plus, s'écartent du chemin que suivit Manfred pour aller mourir sous Bénévent, — *acco del ponte*, dit Dante. Par là, passa aussi le blond Corradino pour aller, du

Bénévent. — La place du Marché.

coussins, celle que les Provençaux, ses sujets, pourraient célébrer morte, après l'avoir tant abhorrée vivante. N'avait-elle pas fini par les céder, eux et leur bonne ville d'Avignon, au pape Clément VI, pour 80000 florins? Ils lui furent payés en or et avec un supplément d'absolution qui régularisait le seul des trois mariages qu'elle avait, a-t-on dit, en tête de conclure.

Nous arrivons en gare de Caserte, et aussitôt la voiturée des *suonatori* se vide comme par enchantement. Dans leur enthousiasme pour les voyages en musique, il paraît que ces madrés artistes ne dépassent guère cette station. Là, en effet, la grande ligne de Rome à Naples vient s'amorcer. Ils attendront le train suivant qui les ramènera avec un nouveau public, toujours chantant et toujours quêtant, dans cette *bella Napoli* à laquelle ils font, mieux que les Sirènes de la fable, une ceinture d'harmonie et de crin-crin sur la ligne ferrée qu'à l'aller et au retour ils battent sans répit : insatiables Amphions de l'idéale cité de la musique et du macaroni. Du moins, nous en sommes hors; et, par des petites lignes locales, nous roulons vers Bénévent, pareils à des petites gens heureuses de respirer enfin à l'aise. Pour me prouver que je n'ai pas besoin de me gêner en sa compagnie, mon voisin m'emprunte un coin de mon plaid de voyage qu'il ne tarde pas à attirer tout entier sur ses genoux.

— Vous regardez le château royal de Caserte, *signor?* C'est notre Versailles napolitain. Et quelles eaux l'ancien roi Charles III y fit venir, avec son fidèle Vanvitelli pour architecte!... Tenez, regardez aussi cet aqueduc à triple étage, jetant ses arches immenses dans l'espace. C'est sur ces *Ponti della Valle* que passent les eaux, pour aller alimenter le jardin royal de Caserte.

Et puis c'est, couronnant les hauteurs rocheuses et verdoyantes de ses vieilles tours féodales, le nid aérien et jadis fameux de Santa-Agatha-dei-Gothi. Là, le farouche Charles d'Anjou trouva son refuge après les vêpres sanglantes de Sicile : « *Agnus Dei qui tollis peccata mundi!* dirent au pape Martin IV les moines messagers du roi Charles. — *Are rex Judæorum! Et dabant ei alapam* », se contenta de leur répondre le pape. Voici les fameuses Fourches Caudines où les Samnites laboureurs humiliè-

Bénévent. — La place du Marché.

rent, sous les entrelacs de leurs pics redoutables, la témérité de Rome conquérante par la rapine et par le brigandage. Elles piquent encore dans le ciel clair les lances dangereuses de leurs rochers, entre Santa-Agata à droite et Moiano à gauche. Çà et là, sur la crête rocheuse qui sert d'enclave naturelle à la principauté bénéventine où nous avons déjà pénétré par des portes de travertin rougeâtre, d'autres petits pays, s'effarouchant encore du seigneur de jadis qui ne reviendra plus, s'écartent du chemin que suivit Manfred pour aller mourir sous Bénévent, — *acco del ponte*, dit Dante. Par là, passa aussi le blond Corradino pour aller, du

champ d'honneur de Tagliacozza à l'échafaud de Naples, où se consomma le drame atroce du dernier des Hohenstauffen. A la lumière, quelquefois rouge, de leurs aurores ou de leurs crépuscules, tous ces paysets, encore crénelés de frayeur, ne savent pas si ce n'est point le gant du petit roi abandonné qui reparaît sur l'horizon et qui redemande vengeance.... Ainsi, chemin faisant, par ces parages tantôt luxuriants et tantôt chaotiques, où le Volturne méandreux se fait quelquefois jour, vous arrivez vers une grande ville, tout en plaine. Un cercle de montagnes la cerne de très loin, comme pour laisser plus d'illusion à sa réelle enclave, plus de longueur à la chaîne qui ne put jamais faire qu'une vassale de cette ville fatalement asservie, en raison même des lignes physiques de son fertile autant que pittoresque horizon.

— *Signor!* termina mon compagnon de route non sans hésiter à me restituer toute ma couverture, vous êtes à Bénévent. Et n'oubliez pas, en visitant la ville, que, si Rome a volé à nos hommes la gloire d'être les citoyens de la première cité du monde ancien, elle n'a pu ravir à nos bœufs le mérite d'avoir remporté sur les éléphants de Pyrrhus une victoire plus grande que celle d'Héraclée et d'Asculum. *Buon passeggio!*

Sur ce lazzi, aussi vantard que juste, il ne me reste plus qu'à replier mon plaid et à aller étudier en ville ce type de Romains avant la lettre qui n'ont pas besoin de l'histoire des nations pour affirmer, sur leur propre crédit, que le Bénéventin madré est le premier citoyen de la terre. Seul enfin, par des rues tortueuses où le sanglier de Calydon marque encore sur les pierres noirâtres de certaines maisons l'âge de Diomède et de Méléagre, je m'engage dans le cœur même de la cité. J'en évoque les souvenirs historiques, depuis les temps de Charlemagne qui donna Bénévent au Saint-Siège, jusqu'à ceux de Napoléon Ier qui, lui, ne trouva pas de meilleur héritier à ce fief que le sire de Talleyrand. Et c'est que, pour être passé sans déchéance entre tant de mains jusqu'à ce jour, le Bénéventin, dont le secret est peut-être de s'être servi de ses maîtres plutôt que de les avoir servis, ne reste pas sans mérite pour avoir conservé son caractère railleur et sournois qui le précise encore. Quant à se souvenir du pape ou de l'empereur, de Charlemagne ou de Napoléon, après les « huit jours » que leur donna ici successivement l'histoire, le Bénéventin est trop fidèle à lui-même pour l'être aux autres également. Cette remarque me frappe surtout dans la sacristie de la cathédrale quand le custode, entr'ouvrant de gigantesques armoires où les vases et les habits sacrés de la plus riche facture s'entassent par milliers, me permet de l'interroger sur la provenance des pièces les plus belles.

— Cette chasuble fut brodée par Vittoria Colonna, d'après un dessin de Michel-Ange. Cette autre, par une princesse Orsini, sœur du cardinal Maria Orsini, archevêque de Bénévent qui fut pape ensuite, sous le titre de Benoît XIII, et ne voulut pas moins conserver le gouvernement de sa première église. La plupart des ornements et des vases sacrés que vous voyez dans ces trente-deux armoires, hautes et profondes comme des citadelles, viennent de la munificence de ce pape; sans compter tout ce que les pillards de Bonaparte ont emporté depuis, dans leurs arçons de selle et les caissons de leurs affûts.

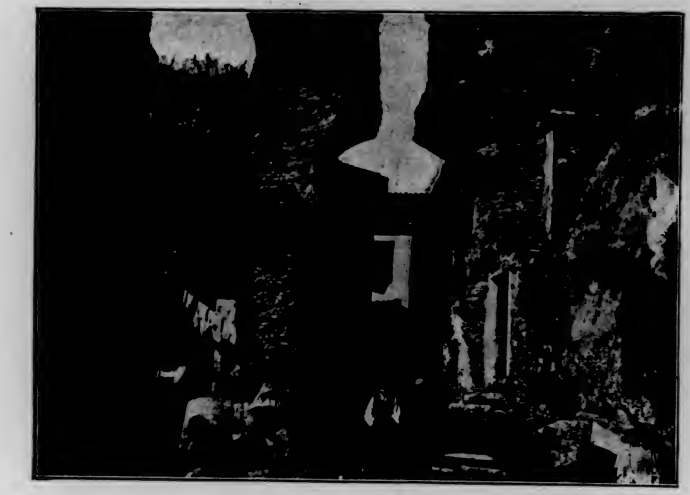
— Ah! les Français furent de mauvais sires, pour Bénévent? Et, dites-moi, quel souvenir conservez-vous de Léon XIII, depuis son passage dans votre Préfecture?

— Quel souvenir?... me répond le custode, en allant refermer ses armoires avec une expression que je ne saurais rendre. Eh bien! sachez qu'il ne nous a seulement pas envoyé un corporal!

L'argument était péremptoire, et je n'eus pas la mauvaise grâce d'insister. De la cathédrale on accède à l'archevêché, par une porte toujours ouverte et des salles dallées de briques, depuis le temps probable où les anciens Romains en opérèrent la cuisson pour le compte des Bénéventins qui en usent encore aujourd'hui, et même sans les user tout à fait. Pour pénétrer dans le palais archiépiscopal, je n'eus d'autre introducteur qu'un *facchino*. Je le trouvai, traversant par hasard les antichambres, comme sa propre maison. Ainsi, passant par cette traverse, il raccourcissait d'une rue à l'autre son chemin. Il me proposa pour quelques baïocs ses services. Je les acceptai et nous marchâmes.

De l'Archevêché à la Préfecture, on suit le Corso jusqu'aux murailles de la ville et au Jardin Public que l'administration nouvelle a établi, en massifs et en lacs, sous les fenêtres de l'ancien palais de la Délégation pontificale. L'aspect de cette espèce de forteresse massive, flanquant ce coin des murailles urbaines, est des plus imposants. De la terrasse intérieure, l'œil domine toute la campagne bénéventine jusqu'aux montagnes lointaines qui l'enserrent dans la ceinture bleuâtre et rose de leurs massifs merveilleusement circulaires. A la porte de cet ancien château fort qu'a travesti en caserne ou en préfecture l'officiel badigeon au lait de chaux qui le souille, on a confiné le lion aptère qui annonçait, sans doute, quelque gloire avec son bronze antique quand cette maison, propriété des papes pendant des siècles de régie, avait aussi quelque

histoire. Ces murs dégradés ne les racontent plus aujourd'hui. Ils se contentent d'une plaque de marbre, rappelant au visiteur que Garibaldi passa par là. A cette inscription extraite des nouvelles chartes de la révolution italienne, le lion de Bénévent, patiemment perché sur sa colonne, tourne philosophiquement le dos dans l'attente de jours meilleurs



Bénévent. — Les thermes de Nappa.

qui ne reviendront peut-être plus. Je fais de même, et je quitte l'ancien palais de la Délégation où je n'ai pu rencontrer âme qui vive avec un souvenir, plus ou moins conservé, du passage de Mgr Joachim Pecci dans cette préfecture. Pauvres veilleuses, sitôt éteintes, de nos glorioles humaines! En se posant au début de la vie sur les premiers buissons de la route, elles semblaient pourtant promettre plus d'huile à l'urcéole et de rayons à la nuit qui, depuis, est retombée tout à fait sur la campagne.

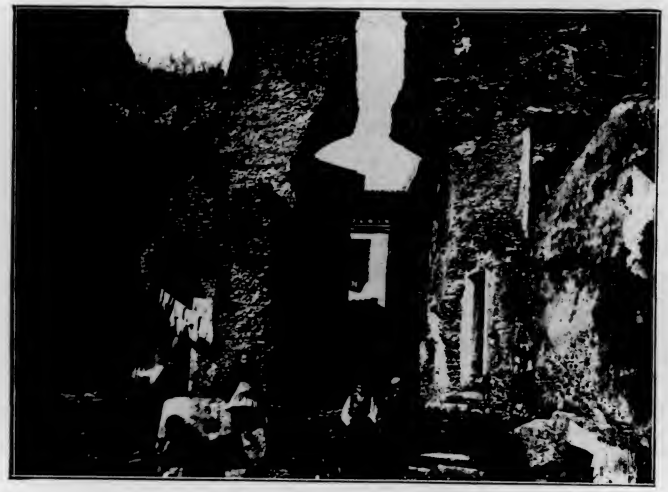
— *Signo'!... Zi' mo!... Annamm' a vede'!...* Monsieur!...

— Quel souvenir?... me répond le custode, en allant refermer ses armoires avec une expression que je ne saurais rendre. Eh bien! sachez qu'il ne nous a seulement pas envoyé un corporal!

L'argument était péremptoire, et je n'eus pas la mauvaise grâce d'insister. De la cathédrale on accède à l'archevêché, par une porte toujours ouverte et des salles dallées de briques, depuis le temps probable où les anciens Romains en opérèrent la cuisson pour le compte des Bénéventins qui en usent encore aujourd'hui, et même sans les user tout à fait. Pour pénétrer dans le palais archiépiscopal, je n'eus d'autre introducteur qu'un *facchino*. Je le trouvai, traversant par hasard les antichambres, comme sa propre maison. Ainsi, passant par cette traverse, il raccourcissait d'une rue à l'autre son chemin. Il me proposa pour quelques baïocs ses services. Je les acceptai et nous marchâmes.

De l'Archevêché à la Préfecture, on suit le Corso jusqu'aux murailles de la ville et au Jardin Public que l'administration nouvelle a établi, en massifs et en lacs, sous les fenêtres de l'ancien palais de la Délégation pontificale. L'aspect de cette espèce de forteresse massive, flanquant ce coin des murailles urbaines, est des plus imposants. De la terrasse intérieure, l'œil domine toute la campagne bénéventine jusqu'aux montagnes lointaines qui l'enserrent dans la ceinture bleuâtre et rose de leurs massifs merveilleusement circulaires. A la porte de cet ancien château fort qu'a travesti en caserne ou en préfecture l'officiel badigeon au lait de chaux qui le souille, on a confiné le lion aptère qui annonçait, sans doute, quelque gloire avec son bronze antique quand cette maison, propriété des papes pendant des siècles de régie, avait aussi quelque

histoire. Ces murs dégradés ne les racontent plus aujourd'hui. Ils se contentent d'une plaque de marbre, rappelant au visiteur que Garibaldi passa par là. A cette inscription extraite des nouvelles chartes de la révolution italienne, le lion de Bénévent, patiemment perché sur sa colonne, tourne philosophiquement le dos dans l'attente de jours meilleurs



Bénévent. — Les thermes de Nappa.

qui ne reviendront peut-être plus. Je fais de même, et je quitte l'ancien palais de la Délégation où je n'ai pu rencontrer âme qui vive avec un souvenir, plus ou moins conservé, du passage de Mgr Joachim Pecci dans cette préfecture. Pauvres veilleuses, sitôt éteintes, de nos glorioles humaines! En se posant au début de la vie sur les premiers buissons de la route, elles semblaient pourtant promettre plus d'huile à l'urcéole et de rayons à la nuit qui, depuis, est retombée tout à fait sur la campagne.

— *Signo'!... Zi' mo!... Annamm' a vede'!...* Monsieur!...

Mon oncle!... Allons voir le cloître de saint Juvénal, l'arbre de saint Barbato, la *Piana della Noce* et le Carrefour des Sorcières? Allons voir les *Grottes de Nappa* dont les premiers Romains bâtirent l'amphithéâtre, la *Porta Aurea* jadis aussi brillante que la mitre de notre archevêque, l'Arc de Trajan tout en marbre de Paros et, de pied en cap, sculpté par le grec Apollodore, comme un plat de *fettuccine* en carnaval. *Signo'!* allons-nous faire les *maccheroni* à l'auberge des *Bœufs de Lucanie?*

Le descendant de Curius Dentatus, vainqueur des éléphants de Pyrrhus avec les simples bœufs que Lentulus lui dépêcha, connaît son histoire et, comme son aïeul bien nommé, il finit par montrer qu'il a aussi la dent longue. Mais on cuit si « magnifiquement » les *maccheroni* à l'auberge historique, qu'un étranger qui se respecte ne peut quitter Bénévent sans les avoir *provati*. J'en ferai donc à la fois la *preuve* et l'*épreuve*, dans la petite pièce fumeuse où la bonne fortune des aubergistes est en raison inverse de celle des voyageurs condamnés à fermer leur estomac, sitôt ouverte la porte de ces cuisines graillonneuses.... Et, sans appétit devant mon plat, je regardais vers la table voisine où un jeune et charmant prêtre, ma foi! finissait une partie de cartes avec son partenaire, un paysan de sa paroisse qui prenait un malin plaisir à battre, à *bastoni*, son curé. Comme le jeune *parroco* refusa, de dépit, le dernier verre de vin qui restait à son compte et qu'il régla, pour finir, avec un tas de gros sous dont il débarrassa ses poches, je m'approchai alors de lui et je lui demandai ce qu'on pensait à Bénévent de l'ancien délégat Mgr Joachim Pecci, — aujourd'hui le pape Léon XIII. Alors lui, esquissant un sourire ingénu sur son visage de Narcisse tout dans la fleur de la première jeunesse, se contenta

de répondre, indifférent, que... sa promotion de séminaire ne remontait pas à ce temps-là!

Cependant une pauvre vieille femme, traînant au bras un pauvre vieil aveugle, son mari, s'était assise sur un banc de la *locanda*. Tous deux, à la fois, avaient extrait de deux pochettes de lustrine deux instruments. C'était une

Bénévent. — Un coin de la Préfecture.

mandoline, pour le vieux; une guitare, pour la vieille. Et, sans demander grâce à notre conversation qui n'eut plus qu'à se taire, le sigisbée transi marqua sur la mandoline à sa vieille suivante un pas de charge que, d'une voix plus chevrotante que les cordes de sa brancolante guitare, celle-ci emboîta aussitôt avec un entrain de vingt ans :

Quanno fa notte e 'o sole se ne scenne;
mme vene quase 'na malincunia;
sotto 'a fenesta toia restarria,
quanno fa notte e 'o sole se ne scenne.

Mon oncle!... Allons voir le cloître de saint Juvénal, l'arbre de saint Barbato, la *Piana della Noce* et le Carrefour des Sorcières? Allons voir les *Grottes de Nappa* dont les premiers Romains bâtirent l'amphithéâtre, la *Porta Aurea* jadis aussi brillante que la mitre de notre archevêque, l'Arc de Trajan tout en marbre de Paros et, de pied en cap, sculpté par le grec Apollodore, comme un plat de *fettuccine* en carnaval. *Signo'!* allons-nous faire les *maccheroni* à l'auberge des *Bœufs de Lucanie?*

Le descendant de Curius Dentatus, vainqueur des éléphants de Pyrrhus avec les simples bœufs que Lentulus lui dépêcha, connaît son histoire et, comme son aïeul bien nommé, il finit par montrer qu'il a aussi la dent longue. Mais on cuit si « magnifiquement » les *maccheroni* à l'auberge historique, qu'un étranger qui se respecte ne peut quitter Bénévent sans les avoir *provati*. J'en ferai donc à la fois la *preuve* et l'*épreuve*, dans la petite pièce fumeuse où la bonne fortune des aubergistes est en raison inverse de celle des voyageurs condamnés à fermer leur estomac, sitôt ouverte la porte de ces cuisines graillonneuses.... Et, sans appétit devant mon plat, je regardais vers la table voisine où un jeune et charmant prêtre, ma foi! finissait une partie de cartes avec son partenaire, un paysan de sa paroisse qui prenait un malin plaisir à battre, à *bastoni*, son curé. Comme le jeune *parroco* refusa, de dépit, le dernier verre de vin qui restait à son compte et qu'il régla, pour finir, avec un tas de gros sous dont il débarrassa ses poches, je m'approchai alors de lui et je lui demandai ce qu'on pensait à Bénévent de l'ancien délégat Mgr Joachim Pecci, — aujourd'hui le pape Léon XIII. Alors lui, esquissant un sourire ingénu sur son visage de Narcisse tout dans la fleur de la première jeunesse, se contenta

de répondre, indifférent, que... sa promotion de séminaire ne remontait pas à ce temps-là!

Cependant une pauvre vieille femme, traînant au bras un pauvre vieil aveugle, son mari, s'était assise sur un banc de la *locanda*. Tous deux, à la fois, avaient extrait de deux pochettes de lustrine deux instruments. C'était une

Bénévent. — Un coin de la Préfecture.

mandoline, pour le vieux; une guitare, pour la vieille. Et, sans demander grâce à notre conversation qui n'eut plus qu'à se taire, le sigisbée transi marqua sur la mandoline à sa vieille suivante un pas de charge que, d'une voix plus chevrotante que les cordes de sa brancolante guitare, celle-ci emboîta aussitôt avec un entrain de vingt ans :

Quanno fa notte e 'o sole se ne scenne;
mme vene quase 'na malincunia;
sotto 'a fenesta toia restarria,
quanno fa notte e 'o sole se ne scenne.

Ma n' atu sole
cchiù bello, ohi ne',
'o sole mio
sta nfronte a te!

Du soleil, des chansons, des guitares et peut-être des contrebandiers : et voilà tout ce qui restait à Bénévent, du temps où Mgr Pecci en administra la préfecture. Je n'avais plus qu'à repartir. Et j'allai, du pas languissant d'un chasseur qui reviendrait bredouille, prendre l'express de Rome pour essayer d'aller chercher plus heureusement, dans la ville des papes, des documents vécus par l'un d'entre eux.

II

Un *biroccio* pérousien.

Au fond de la *Canonica* de Sainte-Marie Majeure, vit un vieux petit chanoine, tout rondelet et tout confit, qui peut bien être le doyen de son chapitre par l'âge, mais qui est à coup sûr la plus mauvaise langue des collégiales de Rome. Ce Nestor des « chapitres » qui n'en finissent pas de clabauder dès que le « chœur » a commencé de chanter pouilles, s'appelle.... Mettons qu'il s'appelle Meluccia. Aussi bien, son nom est un humoristique diminutif de la langue italienne ; il équivaudrait en français à « petite citrouille ».

Le vieux petit monsignor M... n'en est pas moins contemporain du pape Léon XIII, et même le camarade de collège de Joachim Pecci. Mais par-dessus tout ce bon chanoine est le rival résigné de son Pontife souverain dont il eut, au jeune temps, les confidences qu'il n'a pas pu échanger, plus tard, contre autre chose qu'une stalle à la collégiale de X.... Là, Léon XIII semble l'avoir oublié. Mgr M..., lui, ne l'y oublie pas. Quand on veut des renseignements sur son pape,

Carpineto. — La musique municipale.

on n'a qu'à aller les prendre chez ce Nestor dévot que l'amitié de son Oreste change en affectueux Pylade, chaque jour, avant ou après ses heures canoniales, — et même celles-ci durant. Pouvais-je, quoi que valût la déposition d'un témoin aussi aigri que vieilli, m'empêcher de la consigner dans ce livre de simples notes, dont les plus impartiales seulement serviront à l'histoire définitive que Léon XIII, trop élevé au-dessus des indiscrétions de la chronique souvent menteuse et toujours bavarde, attend en paix de ses vrais juges qui ne seront pas tous, peut-être, des chanoines.

Ma n' atu sole
cchiù bello, ohi ne',
'o sole mio
sta nfronte a te!

Du soleil, des chansons, des guitares et peut-être des contrebandiers : et voilà tout ce qui restait à Bénévent, du temps où Mgr Pecci en administra la préfecture. Je n'avais plus qu'à repartir. Et j'allai, du pas languissant d'un chasseur qui reviendrait bredouille, prendre l'express de Rome pour essayer d'aller chercher plus heureusement, dans la ville des papes, des documents vécus par l'un d'entre eux.

II

Un *biroccio* pérousien.

Au fond de la *Canonica* de Sainte-Marie Majeure, vit un vieux petit chanoine, tout roudelet et tout confit, qui peut bien être le doyen de son chapitre par l'âge, mais qui est à coup sûr la plus mauvaise langue des collégiales de Rome. Ce Nestor des « chapitres » qui n'en finissent pas de clabauder dès que le « chœur » a commencé de chanter pouilles, s'appelle.... Mettons qu'il s'appelle Meluccia. Aussi bien, son nom est un humoristique diminutif de la langue italienne ; il équivaudrait en français à « petite citrouille ».

Le vieux petit monsignor M... n'en est pas moins contemporain du pape Léon XIII, et même le camarade de collège de Joachim Pecci. Mais par-dessus tout ce bon chanoine est le rival résigné de son Pontife souverain dont il eut, au jeune temps, les confidences qu'il n'a pas pu échanger, plus tard, contre autre chose qu'une stalle à la collégiale de X.... Là, Léon XIII semble l'avoir oublié. Mgr M..., lui, ne l'y oublie pas. Quand on veut des renseignements sur son pape,

Carpineto. — La musique municipale.

on n'a qu'à aller les prendre chez ce Nestor dévot que l'amitié de son Oreste change en affectueux Pylade, chaque jour, avant ou après ses heures canoniales, — et même celles-ci durant. Pouvais-je, quoi que valût la déposition d'un témoin aussi aigri que vieilli, m'empêcher de la consigner dans ce livre de simples notes, dont les plus impartiales seulement serviront à l'histoire définitive que Léon XIII, trop élevé au-dessus des indiscrétions de la chronique souvent menteuse et toujours bavarde, attend en paix de ses vrais juges qui ne seront pas tous, peut-être, des chanoines.

— Et d'abord, pour avoir sauté à pieds joints, dans votre *Jeunesse de Léon XIII*, la période du Collège Romain où Joachim Pecci entra après la mort de sa mère, il ne faut pas vous imaginer que ses condisciples oublient, aussi facilement que son complaisant historiographe, les premiers épisodes de la vie d'un futur pape. Pour ma part, je me rappelle encore les notes que nous obtenions, de concert, en rhétorique. Quatre prix y étaient décernés : le premier, pour le discours latin ; le second, pour la versification latine ; le troisième, pour la langue grecque ; le quatrième enfin, pour la langue italienne. La lecture officielle du palmarès annonçait les vainqueurs, sous trois rubriques différentes. D'abord, *tulerunt præmium*, pour les deux prix accordés à chacune des quatre branches de l'enseignement. Ensuite, *laudati verbis amplissimis*, pour les huit ou dix lauréats de ces premiers *accessits*, — et Pecci les obtenait souvent. Enfin simplement *laudati*, pour les simples *accessits* que je n'ai pas honte d'avoir aussi remportés, à mon tour. Il y avait d'autres notes que le *palmarès* ne consignait pas et que nous ne nous faisions pas défaut de relever. Pour sa présence régulière et son application aux devoirs de classe, le jeune Joachim Pecci était ordinairement gratifié de la note *mediocris in assiduitate*. Je ne prends pas la peine de vous traduire cela, du latin.

— Mais les années venaient, et la régularité avec elles, sans doute ?

— Oui, et vous retrouvez le jeune Pecci en théologie dogmatique, sous le professorat du célèbre Père Perrone, avec un autre camarade d'université qui fut depuis le cardinal Ferrieri. Cette Éminence, qui connaissait de longue date la nature noblement ambitieuse de son émule, disait de lui au dernier Conclave, dans un italien que je ne vous traduirai pas davantage : « *L'ebbi compagno in argomentazione e lo feci crepare per l'orgoglio!* Il faut aussi que vous sachiez que le nom de chaque lauréat du Collège Romain était accompagné au palmarès, si le sujet en possédait, des titres de noblesse résumés, d'ordinaire, par ce seul mot : *eques*. Et c'est parce que celui de Pecci n'en fut gratifié que

Carpineto. — La place de la Mairie.

bien plus tard, qu'à chaque fois qu'il entendait prononcer cet *eques* pour d'autres que pour lui, il ne pouvait refréner son envie.

— Pourtant Joachim Pecci, de Carpineto, était noble?

— Oui, il le fut, d'Anagni et non Carpineto. Et cela, grâce à une des « douze étoiles » de cette ville, un certain Gigli qui fit inscrire, d'abord comme citoyen et ensuite comme noble, son protégé désireux d'entrer à l'Académie ecclésiastique de Rome. N'avez-vous pas fait connaître, avec

— Et d'abord, pour avoir sauté à pieds joints, dans votre *Jeunesse de Léon XIII*, la période du Collège Romain où Joachim Pecci entra après la mort de sa mère, il ne faut pas vous imaginer que ses condisciples oublient, aussi facilement que son complaisant historiographe, les premiers épisodes de la vie d'un futur pape. Pour ma part, je me rappelle encore les notes que nous obtenions, de concert, en rhétorique. Quatre prix y étaient décernés : le premier, pour le discours latin ; le second, pour la versification latine ; le troisième, pour la langue grecque ; le quatrième enfin, pour la langue italienne. La lecture officielle du palmarès annonçait les vainqueurs, sous trois rubriques différentes. D'abord, *tulerunt præmium*, pour les deux prix accordés à chacune des quatre branches de l'enseignement. Ensuite, *laudati verbis amplissimis*, pour les huit ou dix lauréats de ces premiers *accessits*, — et Pecci les obtenait souvent. Enfin simplement *laudati*, pour les simples *accessits* que je n'ai pas honte d'avoir aussi remportés, à mon tour. Il y avait d'autres notes que le *palmarès* ne consignait pas et que nous ne nous faisions pas défaut de relever. Pour sa présence régulière et son application aux devoirs de classe, le jeune Joachim Pecci était ordinairement gratifié de la note *mediocris in assiduitate*. Je ne prends pas la peine de vous traduire cela, du latin.

— Mais les années venaient, et la régularité avec elles, sans doute ?

— Oui, et vous retrouvez le jeune Pecci en théologie dogmatique, sous le professorat du célèbre Père Perrone, avec un autre camarade d'université qui fut depuis le cardinal Ferrieri. Cette Éminence, qui connaissait de longue date la nature noblement ambitieuse de son émule, disait de lui au dernier Conclave, dans un italien que je ne vous traduirai pas davantage : « *L'ebbi compagno in argomentazione e lo feci crepare per l'orgoglio!* Il faut aussi que vous sachiez que le nom de chaque lauréat du Collège Romain était accompagné au palmarès, si le sujet en possédait, des titres de noblesse résumés, d'ordinaire, par ce seul mot : *eques*. Et c'est parce que celui de Pecci n'en fut gratifié que

Carpineto. — La place de la Mairie.

bien plus tard, qu'à chaque fois qu'il entendait prononcer cet *eques* pour d'autres que pour lui, il ne pouvait refréner son envie.

— Pourtant Joachim Pecci, de Carpineto, était noble?

— Oui, il le fut, d'Anagni et non Carpineto. Et cela, grâce à une des « douze étoiles » de cette ville, un certain Gigli qui fit inscrire, d'abord comme citoyen et ensuite comme noble, son protégé désireux d'entrer à l'Académie ecclésiastique de Rome. N'avez-vous pas fait connaître, avec

l'*Épistolaire de Joachim Pecci*, les nombreuses recherches de votre héros à travers les archives des antiques Pecci de Sienne, afin d'y ramifier ceux de Carpineto ? Finalement, l'adoption vint d'Anagni ; et vous avez aussi publié ce billet de félicitations, ironiques peut-être : « Vous voilà compris « au nombre des *étoiles* du firmament d'Anagni. Nous, « pauvres insectes, nous bénéficierons de vos effluves. « Carpineto devient une planète illuminée par vos rayons. » Ainsi annobli, en juin 1832, il entra, en novembre de la même année à l'Académie Noble. Je l'y vis arriver d'un meilleur œil que le recteur Mgr Sinibaldi qui, lui ayant refusé déjà l'admission comme il appert des archives du collège, disait à qui voulait l'entendre qu'il voyait Pecci, *come il fumo agl' occhi !*

— Et cela veut dire, en bon français?

— Mettez que cela veuille dire que Mgr Sinibaldi voyait Pecci d'un bon œil. Et même l'hostilité des élèves pour un camarade de nature hautaine peut-être, mais plein de saintes vertus qu'une désinvolture très diplomatique caractérisait particulièrement, fut cause que je me rapprochai de l'abbé Pecci. Ce mariage d'amitié n'alla pas, d'abord, sans raisons. Aux vacances, il m'invitait chez lui et je l'invitais chez moi. Je me rappelle encore ces villégiatures à Carpineto et notre seul divertissement du soir, quand les porcs noirs quittaient les pâturages de la montagne pour revenir, par bandes folles, chacun chez soi, dans le village où gens et bêtes dormaient ensemble. Nous faisions bien aussi la chasse au *roccolo*, où venaient se prendre les oiseaux de passage. Pour le *tordo* et la *lepre*, nous avions un fusil à deux, — et même un fusil à pierre. Ce ne fut que plus tard que l'abbé se fit acheter, au prix de quelques écus péniblement arrachés de la bourse paternelle, un fusil à capsule :

« Il faut que je vous fasse part au plus vite d'un projet, « écrivait-il à son frère Titta, le 5 juillet 1831, dans une « lettre que vous avez aussi insérée dans son *Épistolaire*. « Mgr Lunghi, mon ami comme vous savez, veut se défaire « d'un fusil à capsule. C'est une belle, une très belle pièce,

Carpineto. — Glussans au travail.

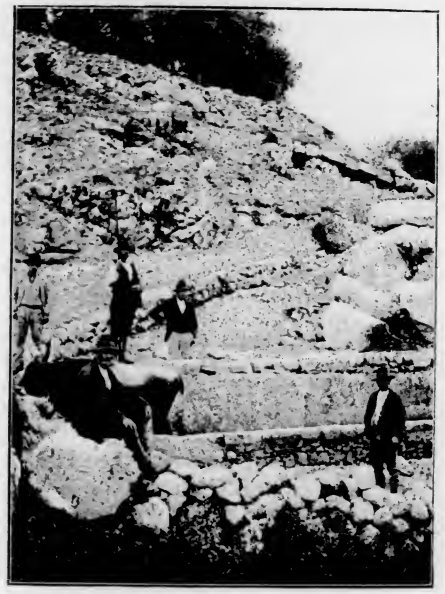
« dont il ne se servira plus, puisqu'il a fait acquisition d'un « fusil à deux coups. Je m'en suis épris, outre mesure, — « pardonnez cet excès à un chasseur tel que moi ; et mon « engouement s'excuse d'autant mieux, qu'ayant demandé « à mon ami son prix, il m'a répondu qu'il était disposé à « me céder ce fusil pour huit ou neuf écus, quand il l'a payé « seize. Que faire ? En parler à papa ? Ce serait l'ennuyer, « et ma pensée s'y refuse. Cherchez donc vous-même le

l'*Épistolaire de Joachim Pecci*, les nombreuses recherches de votre héros à travers les archives des antiques Pecci de Sienne, afin d'y ramifier ceux de Carpineto ? Finalement, l'adoption vint d'Anagni ; et vous avez aussi publié ce billet de félicitations, ironiques peut-être : « Vous voilà compris « au nombre des *étoiles* du firmament d'Anagni. Nous, « pauvres insectes, nous bénéficierons de vos effluves. « Carpineto devient une planète illuminée par vos rayons. » Ainsi annobli, en juin 1832, il entra, en novembre de la même année à l'Académie Noble. Je l'y vis arriver d'un meilleur œil que le recteur Mgr Sinibaldi qui, lui ayant refusé déjà l'admission comme il appert des archives du collège, disait à qui voulait l'entendre qu'il voyait Pecci, *come il fumo agl' occhi !*

— Et cela veut dire, en bon français ?

— Mettez que cela veuille dire que Mgr Sinibaldi voyait Pecci d'un bon œil. Et même l'hostilité des élèves pour un camarade de nature hautaine peut-être, mais plein de saintes vertus qu'une désinvolture très diplomatique caractérisait particulièrement, fut cause que je me rapprochai de l'abbé Pecci. Ce mariage d'amitié n'alla pas, d'abord, sans raisons. Aux vacances, il m'invitait chez lui et je l'invitais chez moi. Je me rappelle encore ces villégiatures à Carpineto et notre seul divertissement du soir, quand les porcs noirs quittaient les pâturages de la montagne pour revenir, par bandes folles, chacun chez soi, dans le village où gens et bêtes dormaient ensemble. Nous faisions bien aussi la chasse au *roccolo*, où venaient se prendre les oiseaux de passage. Pour le *tordo* et la *lepre*, nous avions un fusil à deux, — et même un fusil à pierre. Ce ne fut que plus tard que l'abbé se fit acheter, au prix de quelques écus péniblement arrachés de la bourse paternelle, un fusil à capsule :

« Il faut que je vous fasse part au plus vite d'un projet, « écrivait-il à son frère Titta, le 5 juillet 1831, dans une « lettre que vous avez aussi insérée dans son *Épistolaire*. « Mgr Lunghi, mon ami comme vous savez, veut se défaire « d'un fusil à capsule. C'est une belle, une très belle pièce,



Carpineto. — Glussans au travail.

« dont il ne se servira plus, puisqu'il a fait acquisition d'un « fusil à deux coups. Je m'en suis épris, outre mesure, — « pardonnez cet excès à un chasseur tel que moi ; et mon « engouement s'excuse d'autant mieux, qu'ayant demandé « à mon ami son prix, il m'a répondu qu'il était disposé à « me céder ce fusil pour huit ou neuf écus, quand il l'a payé « seize. Que faire ? En parler à papa ? Ce serait l'ennuyer, « et ma pensée s'y refuse. Cherchez donc vous-même le

« moyen de me faire profiter de cette bonne affaire. » Et c'était encore ce Joachim insatiable qui brûlait sous mon nez, — lui, toujours lui, — capsule et politesse. De ces parties de chasse et de ces villégiatures paysannes, nous revenions à Rome. A la ville, Pecci se prenait soudain d'une telle dignité qu'elle gênait ses plus intimes amis, — s'il en eut jamais. Un jour, nous cheminions ensemble quand il m'arriva de saluer, dans la rue, une humble personne que je venais de reconnaître. Mais quelle ne fut pas ma surprise de m'entendre sèchement rappeler à une tenue plus décente par Pecci qui, sur un ton de mépris souverain, se contenta de me dire sans se retourner : « *Contegno !... contegno !* »

— Et, après l'Académie des Nobles, vous vous séparâtes peut-être?

— Je fus *ponent* ou expéditionnaire, comme lui, au *Buon Governo*, notre Ministère de l'Intérieur. Cela revient à dire que nous n'étions encore, Pecci et votre serviteur, que de bien obscurs petits clercs autour de nos illustres maîtres les cardinaux, dont on obtenait difficilement les protections éminentes. Pecci avait mis tout son avenir dans l'élection cardinalice de son patron, Mgr Nicolai, dont on annonça dans Rome la prochaine création en même temps que la maladie grave qui devait l'emporter, quelques mois plus tard : « Ce serait une vraie disgrâce, écrivait Joachim « à son père, le 14 janvier 1833, si, — ce qu'à Dieu ne « plaise ! — notre protecteur succombait ; disgrâce pour la « famille, disgrâce pour moi surtout, eu égard à ma jeu- « nesse, au milieu où je vis et à la carrière que j'em- « brasse. » Plus heureux que mon camarade j'avais obtenu, pour moi, la protection du cardinal Polidori. Pecci donc, dépourvu de protecteur après la mort de Mgr Nicolai, arrivée le 14 janvier 1835 aux termes de la lettre qu'il

écrivait à cette date, me témoigna le grand désir d'être présenté au cardinal Pacca. Hiérarchiquement, cette présentation eût dû être faite par Mgr Sinibaldi, président de l'Académie Noble dont le cardinal Pacca était le protecteur en titre. Mais je connaissais l'aversion du président pour son ancien pensionnaire qu'il ne pouvait pas voir sans un

Carpineto. — La procession des Rogations.

peu de fumée dans les yeux, *come fumo agli occhi*. J'implorai donc cette faveur auprès de mon protecteur personnel, le cardinal Polidori, qui me permit d'amener Pecci au palais Lante dont l'Éminence occupait le deuxième étage pour ses visiteurs, non pour lui-même; car le saint homme, ancien capucin, revêtait, le soir venu, sa vieille bure de moine et allait dormir dans une soupente du *palazzo* où on finit, d'ailleurs, par le trouver mort. L'impression que lui fit ce jeune homme, maladif et menacé de phtisie trachéale, fut satisfaisante; et, sur la recommandation du cardinal Poli-

« moyen de me faire profiter de cette bonne affaire. » Et c'était encore ce Joachim insatiable qui brûlait sous mon nez, — lui, toujours lui, — capsule et politesse. De ces parties de chasse et de ces villégiatures paysannes, nous revenions à Rome. A la ville, Pecci se prenait soudain d'une telle dignité qu'elle gênait ses plus intimes amis, — s'il en eut jamais. Un jour, nous cheminions ensemble quand il m'arriva de saluer, dans la rue, une humble personne que je venais de reconnaître. Mais quelle ne fut pas ma surprise de m'entendre sèchement rappeler à une tenue plus décente par Pecci qui, sur un ton de mépris souverain, se contenta de me dire sans se retourner : « *Contegno!... contegno!* »

— Et, après l'Académie des Nobles, vous vous séparâtes peut-être?

— Je fus *ponent* ou expéditionnaire, comme lui, au *Buon Governo*, notre Ministère de l'Intérieur. Cela revient à dire que nous n'étions encore, Pecci et votre serviteur, que de bien obscurs petits clercs autour de nos illustres maîtres les cardinaux, dont on obtenait difficilement les protections éminentes. Pecci avait mis tout son avenir dans l'élection cardinalice de son patron, Mgr Nicolai, dont on annonça dans Rome la prochaine création en même temps que la maladie grave qui devait l'emporter, quelques mois plus tard : « Ce serait une vraie disgrâce, écrivait Joachim « à son père, le 14 janvier 1833, si, — ce qu'à Dieu ne « plaise! — notre protecteur succombait; disgrâce pour la « famille, disgrâce pour moi surtout, eu égard à ma jeu- « nesse, au milieu où je vis et à la carrière que j'em- « brasse. » Plus heureux que mon camarade j'avais obtenu, pour moi, la protection du cardinal Polidori. Pecci donc, dépourvu de protecteur après la mort de Mgr Nicolai, arrivée le 14 janvier 1833 aux termes de la lettre qu'il

écrivait à cette date, me témoigna le grand désir d'être présenté au cardinal Pacca. Hiérarchiquement, cette présentation eût dû être faite par Mgr Sinibaldi, président de l'Académie Noble dont le cardinal Pacca était le protecteur en titre. Mais je connaissais l'aversion du président pour son ancien pensionnaire qu'il ne pouvait pas voir sans un

Carpineto. — La procession des Rogations.

peu de fumée dans les yeux, *come fumo agli occhi*. J'implorai donc cette faveur auprès de mon protecteur personnel, le cardinal Polidori, qui me permit d'amener Pecci au palais Lante dont l'Éminence occupait le deuxième étage pour ses visiteurs, non pour lui-même; car le saint homme, ancien capucin, revêtait, le soir venu, sa vieille bure de moine et allait dormir dans une soupente du *palazzo* où on finit, d'ailleurs, par le trouver mort. L'impression que lui fit ce jeune homme, maladif et menacé de phtisie trachéale, fut satisfaisante; et, sur la recommandation du cardinal Poli-

dori, le cardinal Pacca admit Pecci au nombre de ses créatures. Et devineriez-vous la cause de l'intérêt que ces deux Éminences portèrent à Joachim Pecci ?

— Qui sait?

— Sa petite fortune familiale, autant que son mauvais état de santé. Je vous ai déjà dit que Pecci semblait souffrir de la poitrine[1]. En outre, son bien patrimonial ne consistait qu'en quelques affermages que sa famille de Carpineto tenait des Aldobrandini. Autant de raisons qui nous attachaient à lui et lui firent trouver, chez nos seigneurs, la protection qu'il désirait : « Pour ne pas multiplier inutile-
« ment mes lettres, écrivait-il à son frère Charles, le 8 fé-
« vrier 1837, j'ai prié bien des fois Jean-Baptiste de vous
« communiquer celles que je lui ai adressées, au cours de
« ces deux derniers mois, au sujet de la détermination que

1. On connaît le texte du testament que Joachim Pecci rédigea le 14 sept. 1837 et que nous avons inséré, à cette date, dans l'épistolaire de *la Jeunesse de Léon XIII* (p. 457-458).

Vers cette époque, Joachim Pecci écrivait aussi, sur le mauvais état de sa santé, *in veletadine sua*, des vers latins dont voici la traduction littérale : « Adolescent de la vingtième année, Joachim, c'est à peine si tu crois en âge, — et voilà, malheureux, que tu succombes sous le nombre des maladies! — Peut-être au triste récit de tes douleurs trouveras-tu quelque consolation, — et aimeras-tu dire en vers les misères de ta vie? — L'insomnie te torture, et tes membres lassés trouvent tard le repos; — tes forces diminuent, aucune nourriture ne peut plus soutenir — ton estomac alangui; tes yeux faiblissent à la lumière — qui baisse, et la douleur te frappe souvent à la tête. — La fièvre, tantôt glacée, se repaît misérablement — de tes membres et, tantôt brûlante, les torture. — Déjà la maigreur pâlit ton visage, déjà ta poitrine est haletante, — et, par tout le corps, tu défailles d'alanguissement. — Quel fol espoir t'illusionne encore, quelles longues années encore espères-tu? — Atropos te pousse sur l'horrible chemin de la mort ». — Alors moi : « La peur ne me fera pas trembler et la mort, — puisqu'elle approche, je la recevrai, ferme et joyeux. — Les plaisirs d'une existence passagère me sont sans charme; — aspirant à l'éternité, rien de ce qui passe ne me séduit. — En abordant à sa patrie, le voyageur sera heureux; heureux — sera le nautonier s'il peut conduire au port sa barque. »

« j'ai prise de concert avec lui et sur laquelle j'aurais aussi
« voulu avoir votre opinion, d'entrer, cette année même,
« dans la carrière de la prélature. J'espère qu'il l'aura
« fait. J'énumérais dans ces lettres toutes les raisons de
« bon sens et d'opportunité qui me déterminaient à faire
« ce pas. Je ne doute pas que vous, dans votre jugement et

Carpineto. — Suite de la procession des Rogations.

« dans votre ardent désir de voir se maintenir le lustre de
« notre famille, vous ne soyez pleinement satisfait de ma
« résolution. En outre, c'était un pas à faire, si nous ne
« voulions pas voir se perdre le fruit de cinq années d'Aca-
« démie Noble. Grâce aux protections puissantes que ma
« conduite et mes études m'ont procurées auprès de S. E.
« Pacca et d'autres cardinaux, Sa Sainteté, le 6 courant,
« anniversaire de son couronnement, a daigné, dans sa
« clémence, me compter au nombre de ses prélats domes-
« tiques et m'a accordé la *mantelletta* de faveur. Oh! si

dori, le cardinal Pacca admit Pecci au nombre de ses créatures. Et devineriez-vous la cause de l'intérêt que ces deux Éminences portèrent à Joachim Pecci ?

— Qui sait?

— Sa petite fortune familiale, autant que son mauvais état de santé. Je vous ai déjà dit que Pecci semblait souffrir de la poitrine[1]. En outre, son bien patrimonial ne consistait qu'en quelques affermages que sa famille de Carpineto tenait des Aldobrandini. Autant de raisons qui nous attachaient à lui et lui firent trouver, chez nos seigneurs, la protection qu'il désirait : « Pour ne pas multiplier inutile-
« ment mes lettres, écrivait-il à son frère Charles, le 8 fé-
« vrier 1837, j'ai prié bien des fois Jean-Baptiste de vous
« communiquer celles que je lui ai adressées, au cours de
« ces deux derniers mois, au sujet de la détermination que

1. On connaît le texte du testament que Joachim Pecci rédigea le 14 sept. 1837 et que nous avons inséré, à cette date, dans l'épistolaire de *la Jeunesse de Léon XIII* (p. 457-458).

Vers cette époque, Joachim Pecci écrivait aussi, sur le mauvais état de sa santé, *in veletadine sua*, des vers latins dont voici la traduction littérale : « Adolescent de la vingtième année, Joachim, c'est à peine si tu crois en âge, — et voilà, malheureux, que tu succombes sous le nombre des maladies! — Peut-être au triste récit de tes douleurs trouveras-tu quelque consolation, — et aimeras-tu dire en vers les misères de ta vie? — L'insomnie te torture, et tes membres lassés trouvent tard le repos; — tes forces diminuent, aucune nourriture ne peut plus soutenir — ton estomac alangui; tes yeux faiblissent à la lumière — qui baisse, et la douleur te frappe souvent à la tête. — La fièvre, tantôt glacée, se repaît misérablement — de tes membres et, tantôt brûlante, les torture. — Déjà la maigreur pâlit ton visage, déjà ta poitrine est haletante, — et, par tout le corps, tu défailles d'alanguissement. — Quel fol espoir t'illusionne encore, quelles longues années encore espères-tu? — Atropos te pousse sur l'horrible chemin de la mort ». — Alors moi : « La peur ne me fera pas trembler et la mort, — puisqu'elle approche, je la recevrai, ferme et joyeux. — Les plaisirs d'une existence passagère me sont sans charme; — aspirant à l'éternité, rien de ce qui passe ne me séduit. — En abordant à sa patrie, le voyageur sera heureux; heureux — sera le nautonier s'il peut conduire au port sa barque. »

« j'ai prise de concert avec lui et sur laquelle j'aurais aussi
« voulu avoir votre opinion, d'entrer, cette année même,
« dans la carrière de la prélature. J'espère qu'il l'aura
« fait. J'énumérais dans ces lettres toutes les raisons de
« bon sens et d'opportunité qui me déterminaient à faire
« ce pas. Je ne doute pas que vous, dans votre jugement et

Carpineto. — Suite de la procession des Rogations.

« dans votre ardent désir de voir se maintenir le lustre de
« notre famille, vous ne soyez pleinement satisfait de ma
« résolution. En outre, c'était un pas à faire, si nous ne
« voulions pas voir se perdre le fruit de cinq années d'Aca-
« démie Noble. Grâce aux protections puissantes que ma
« conduite et mes études m'ont procurées auprès de S. E.
« Pacca et d'autres cardinaux, Sa Sainteté, le 6 courant,
« anniversaire de son couronnement, a daigné, dans sa
« clémence, me compter au nombre de ses prélats domes-
« tiques et m'a accordé la *mantelletta* de faveur. Oh! si

« papa était vivant, combien cette nouvelle le réjouirait! « comme elle lui ferait plaisir!... Mais laissons cette pensée « trop triste et trop amère. Ainsi donc, grâce à une si sou- « veraine faveur, me voici dans une voie nouvelle où je « chercherai, de toutes mes forces, à répondre aux désirs « et aux vœux de la famille en m'employant à tout ce qui « peut lui valoir quelque gloire. » La porte ainsi ouverte, notre fin Pecci n'avait plus qu'à filer, menu et insinuant comme il était, entre les mailles difficiles de la trame vaticane; telle une aiguille d'acier dont ce froid garçon vous donnait l'impression, au seul contact de sa main froide qu'il laissait peu dans la vôtre.

— *Contegno!.. contegno!* vous savez bien. De chez le cardinal Pacca, il ne mit que quelques mois à passer chez le cardinal Sala, préfet de la Congrégation des Évêques et Réguliers, dont il fut l'auditeur. Sa lettre, du 3 juillet 1837, au frère Charles en fait foi : « Avec la sincérité « dont j'ai l'habitude d'user en mes affaires, principalement « à l'égard des parents, je peux vous certifier que depuis le « jour où, pour répondre aux désirs de papa, je suis entré « dans la carrière que je poursuis, je n'ai eu qu'un but : « employer toutes mes forces et user d'une conduite « louable pour avancer dans les postes hiérarchiques de la « prélature et pour que notre famille, profitant de ce lustre « et de ce crédit qui, Dieu merci! ne lui a pas manqué « jusqu'à cette heure, accroisse sa juste réputation dans le « *pays*. En atteignant ce but, je crois que j'aurai pleine- « ment répondu aux intentions de papa; et celles-ci font « loi, pour moi, à tel point que je me ferai scrupule de n'y « jamais contrevenir de ma vie. Jeune, comme je suis, je ne « peux manquer de parcourir cette carrière, de façon à « honorer ma famille, si j'ai une conduite irréprochable

« et si les protecteurs ne me font pas défaut : deux choses « indispensables à Rome, comme vous savez, pour avancer « sûrement et rapidement. D'autre part, quoique ne comp- « tant encore que cinq mois de prélature, j'ai déjà gravi « le premier échelon. Vous serez peut-être bien aise d'ap- « prendre que le cardinal Sala m'a pris résolument sous

Carpineto. — Un reposoir de Fête-Dieu.

« sa protection. Vous aurez aussi plaisir à savoir que je « jouis de quelque crédit, assurément non mérité, auprès « des deux Secrétaires d'État. Le Souverain Pontife, lui- « même, me regarde d'un bon œil. J'ai pu m'en convaincre, « hier encore, pendant l'audience où, étant allé prier Sa « Sainteté de daigner agréer mes sentiments de reconnais- « sance, je fus accueilli par Elle avec une bonté et une « condescendance toutes particulières. » Voilà donc Mgr Pecci dans les honneurs, avant que d'être dans le sacerdoce qu'il ne reçut qu'après la prélature, — et les trois ordres du sous-

« papa était vivant, combien cette nouvelle le réjouirait! « comme elle lui ferait plaisir!... Mais laissons cette pensée « trop triste et trop amère. Ainsi donc, grâce à une si sou- « veraine faveur, me voici dans une voie nouvelle où je « chercherai, de toutes mes forces, à répondre aux désirs « et aux vœux de la famille en m'employant à tout ce qui « peut lui valoir quelque gloire. » La porte ainsi ouverte, notre fin Pecci n'avait plus qu'à filer, menu et insinuant comme il était, entre les mailles difficiles de la trame vaticane; telle une aiguille d'acier dont ce froid garçon vous donnait l'impression, au seul contact de sa main froide qu'il laissait peu dans la vôtre.

— *Contegno!.. contegno!* vous savez bien. De chez le cardinal Pacca, il ne mit que quelques mois à passer chez le cardinal Sala, préfet de la Congrégation des Évêques et Réguliers, dont il fut l'auditeur. Sa lettre, du 3 juillet 1837, au frère Charles en fait foi : « Avec la sincérité « dont j'ai l'habitude d'user en mes affaires, principalement « à l'égard des parents, je peux vous certifier que depuis le « jour où, pour répondre aux désirs de papa, je suis entré « dans la carrière que je poursuis, je n'ai eu qu'un but : « employer toutes mes forces et user d'une conduite « louable pour avancer dans les postes hiérarchiques de la « prélature et pour que notre famille, profitant de ce lustre « et de ce crédit qui, Dieu merci! ne lui a pas manqué « jusqu'à cette heure, accroisse sa juste réputation dans le « *pays*. En atteignant ce but, je crois que j'aurai pleine- « ment répondu aux intentions de papa; et celles-ci font « loi, pour moi, à tel point que je me ferai scrupule de n'y « jamais contrevenir de ma vie. Jeune, comme je suis, je ne « peux manquer de parcourir cette carrière, de façon à « honorer ma famille, si j'ai une conduite irréprochable

« et si les protecteurs ne me font pas défaut : deux choses « indispensables à Rome, comme vous savez, pour avancer « sûrement et rapidement. D'autre part, quoique ne comp- « tant encore que cinq mois de prélature, j'ai déjà gravi « le premier échelon. Vous serez peut-être bien aise d'ap- « prendre que le cardinal Sala m'a pris résolument sous

Carpineto. — Un reposoir de Fête-Dieu.

« sa protection. Vous aurez aussi plaisir à savoir que je « jouis de quelque crédit, assurément non mérité, auprès « des deux Secrétaires d'État. Le Souverain Pontife, lui- « même, me regarde d'un bon œil. J'ai pu m'en convaincre, « hier encore, pendant l'audience où, étant allé prier Sa « Sainteté de daigner agréer mes sentiments de reconnais- « sance, je fus accueilli par Elle avec une bonté et une « condescendance toutes particulières. » Voilà donc Mgr Pecci dans les honneurs, avant que d'être dans le sacerdoce qu'il ne reçut qu'après la prélature, — et les trois ordres du sous-

diaconat, du diaconat et de la prêtrise, en la même dernière quinzaine de décembre 1837. Vers cette époque se place un incident que je vous demande encore la permission de raconter.

— Je vous en prie, Monseigneur ou Monsieur le Chanoine!

— Oh! simplement Meluccia, comme ci-devant. Meluccia, tout court, comme qui dirait « petite citrouille ». Car, en vérité, je ne fus jamais bon à Pecci que pour la tigelle qui pouvait l'entraîner, comme dans l'histoire du porreau de la mère de saint Pierre. Vous ne connaissez pas l'histoire du porreau de la mère de saint Pierre, ou plutôt du porreau de Pecci. Je vous la raconterai aussi. Mais, d'abord, l'incident de Spolète.

« A Spolète donc, en 1837, un prêtre avait été condamné à mort, pour homicide présomptif. Selon son droit, le malheureux en appela à la Congrégation que présidait le cardinal Sala et qui servait de Cour d'appel aux ecclésiastiques, sous la législation de l'État pontifical. Pecci, à titre d'auditeur du préfet de ce tribunal, fut appelé à étudier l'affaire et à émettre un vote motivé. Ne se sentant pas grand clerc au criminel, il me confia le soin d'étudier pour lui ce dossier et de rédiger son vote. Pendant l'étude de cette affaire, j'eus l'occasion de rendre visite au cardinal Polidori, à qui j'exposai la cause, non sans me défendre d'avancer que le prêtre serait absous. — « Ah! jeunesse! exclama le cardinal, que te voilà bien, avec tes théories modernes!

— Modernes, répondis-je, autant que le Code de Justinien, qui dit : *Ad probanda acta* ». L'affaire vint à son jour et le vote motivé du cardinal Sala fut admis, sans discussion. L'Éminence complimenta, de ce résultat, son auditeur Pecci qui en attribua franchement le mérite à son ami M.... Incontinent, le cardinal Sala voulut me connaître. Pecci

me présenta au Préfet de sa Congrégation; et ce fut tout le bénéfice que me procura cette affaire. Car le cardinal Polidori, furieux dans son intransigeance, de cette conclusion qui relâchait la sévérité traditionnelle de la Cour romaine, ne manqua pas de m'en faire de vifs reproches : « Ah! *Meluccia!... Meluccia!...* (*meluccia* veut dire *petite citrouille*, comme vous savez), tu viens m'insulter chez moi et tu vas gagner ton procès au tribunal! »

— Et le porreau de la mère de saint Pierre?...

— Vous allez voir encore comme il se rattache à celui de Pecci. Une vieille légende raconte que, lorsque la mère de saint Pierre mourut, elle fut condamnée à l'enfer. Saint Pierre intercéda pour elle, et le bon Dieu répondit que si cette femme pouvait témoigner d'une seule bonne action dans sa vie, elle serait absoute. Alors l'ange gardien de celle-ci se leva et dit : « Un jour que cette femme lavait des porreaux à la rivière, le courant en emporta un. — Eh! va à Dieu! fit-elle, voulant peut-être dire : — Va au diable! » Et le bon Dieu dit à l'ange gardien : « Laisse tomber du ciel un porreau, pour que la mère de saint Pierre le puisse prendre. » Le porreau descendant vers cette femme, elle s'y suspendit. Ce que voyant, les autres femmes voulurent aussi être enlevées par l'ange et s'accrochèrent aux jupes de leur voisine qui donna tant de coups de pieds, derrière elle, qu'à force de secousses le porreau se rompit. Et la malheureuse retomba en enfer. Telle fut l'unique bonne œuvre de la mère de saint Pierre; et encore ne lui servit-elle de rien, par la faute de sa rageuse et envieuse fierté.

— Et le porreau de Pecci?...

— Et le porreau de Pecci, dont put bénéficier l'abbé M..., fut la présentation de pure forme qu'il en fit au cardinal Sala. J'eus, d'ailleurs, l'occasion de la lui rendre à quelque

temps de là, et même à plus d'une reprise. Quand, du mois de mars 1838 au mois de juillet 1841, Mgr Pecci eut quitté Rome pour Bénévent, ce ne furent, par correspondance, que demandes d'argent à ses frères, et d'un poste nouveau à ses amis. Son prédécesseur à la Délégation de Bénévent, Mgr Orfei, n'avait-il pas prélevé sans vergogne, en partant, vingt-deux jours de la solde due à son successeur, et réduit celui-ci à *grattarsi la pancia*, comme il nous l'écrivait. Et puis, au cours de sa gestion et de la chasse qu'il avait donnée aux brigands du duché, Mgr Pecci s'était mis sur les bras, entre autres, une affaire du diable. Un certain comte Pacca, proche neveu du cardinal protecteur de Pecci, ne s'était-il pas avisé d'hospitaliser certains brigands sur ses terres, en vertu d'une vieille prérogative d'immunité féodale que le régime nouveau n'avait peut-être pas encore abolie. Pour donner force à la loi, Pecci fit arrêter comte et brigands. Mais comment finirait l'affaire en cour de Rome, où le hobereau menaçait d'aller se plaindre? « Allez, lui répondit fermement le délégat, mais rappelez-vous que, pour se rendre au Vatican, on passe par le fort Saint-Ange! » Notre ami avait beau écrire dans ses lettres officielles que, pour rien au monde, il ne quitterait Bénévent de gaieté de cœur, c'était tout le contraire qu'il nous mandait dans l'intimité, en nous suppliant de nous intéresser à son sort malheureux : « Je suis bien loin de toi, m'écrivait-il « à cette époque dans ma délégation de Rieti, mais je vis « avec toi, à toute heure. Avec toi je parle, avec toi je « plaisante, avec toi je mange, avec toi je dors; le corps est « séparé, mais l'âme reste unie. » Je connaissais ses ennuis de bourse dont l'étroitesse ne lui permettait pas de rivaliser de luxe avec les 7000 écus que pouvait *sortir*, par exemple, son parent Mgr Lolli, vice-légat de Velletri; quand lui,

Pecci, avec ses 97 ducats mensuels, avait à entretenir six personnes, deux chevaux et un palais, dans Bénévent où le

La chute des *Marmore* sur la route de Spolète.

public se montrait difficile, — surtout en chevaux pur sang. Et que recevait-il de Carpineto, pour figurer à la procession du *Corpus Domini*, lui, qui avait écrit : « Je voudrais

temps de là, et même à plus d'une reprise. Quand, du mois de mars 1838 au mois de juillet 1841, Mgr Pecci eut quitté Rome pour Bénévent, ce ne furent, par correspondance, que demandes d'argent à ses frères, et d'un poste nouveau à ses amis. Son prédécesseur à la Délégation de Bénévent, Mgr Orfei, n'avait-il pas prélevé sans vergogne, en partant, vingt-deux jours de la solde due à son successeur, et réduit celui-ci à *grattarsi la pancia*, comme il nous l'écrivait. Et puis, au cours de sa gestion et de la chasse qu'il avait donnée aux brigands du duché, Mgr Pecci s'était mis sur les bras, entre autres, une affaire du diable. Un certain comte Pacca, proche neveu du cardinal protecteur de Pecci, ne s'était-il pas avisé d'hospitaliser certains brigands sur ses terres, en vertu d'une vieille prérogative d'immunité féodale que le régime nouveau n'avait peut-être pas encore abolie. Pour donner force à la loi, Pecci fit arrêter comte et brigands. Mais comment finirait l'affaire en cour de Rome, où le hobereau menaçait d'aller se plaindre? « Allez, lui répondit fermement le délégat, mais rappelez-vous que, pour se rendre au Vatican, on passe par le fort Saint-Ange! » Notre ami avait beau écrire dans ses lettres officielles que, pour rien au monde, il ne quitterait Bénévent de gaieté de cœur, c'était tout le contraire qu'il nous mandait dans l'intimité, en nous suppliant de nous intéresser à son sort malheureux : « Je suis bien loin de toi, m'écrivait-il « à cette époque dans ma délégation de Rieti, mais je vis « avec toi, à toute heure. Avec toi je parle, avec toi je « plaisante, avec toi je mange, avec toi je dors; le corps est « séparé, mais l'âme reste unie. » Je connaissais ses ennuis de bourse dont l'étroitesse ne lui permettait pas de rivaliser de luxe avec les 7000 écus que pouvait *sortir*, par exemple, son parent Mgr Lolli, vice-légat de Velletri; quand lui,

Pecci, avec ses 97 ducats mensuels, avait à entretenir six personnes, deux chevaux et un palais, dans Bénévent où le

La chute des *Marmore* sur la route de Spolète.

public se montrait difficile, — surtout en chevaux pur sang. Et que recevait-il de Carpineto, pour figurer à la procession du *Corpus Domini*, lui, qui avait écrit : « Je voudrais

« que mes chevaux courussent comme des éclairs. Je compte « les jours qui me séparent de leur arrivée, parce que je « suis fatigué d'en emprunter. » Hélas ! le frère Titta, au lieu de deux Bellérophons n'avait envoyé que deux rosses. Prises, en arrivant, de mal aux jambes, elles enflèrent. Étant donné l'âge des bêtes, le vétérinaire ne se prononçait pas sur la guérison. C'était vexant. Mais le plus vexé fut le frère Titta, qui n'eut plus le courage de répondre aux justes reproches de *monsignor* le délégat. « Faut-il avoir l'esprit « assez borné pour se fâcher et, par-dessus le marché, me « rendre responsable de ces chevaux dont j'ai voulu seule- « ment vous faire connaître le triste état, sans vous en « accuser, certes. » Le frère Titta, — célibataire endurci, avait peut-être d'autres sujets de bouderie sournoise. Le 14 novembre 1838, Mgr Gioacchino, soucieux de la lignée future des Pecci, n'avait-il pas écrit : « Le soutien de la famille doit être Titta. Mais, comme Charles, il prend de l'âge. Quant à moi, je me suis châtré *propter regnum cœlorum*. S'ils ne se décident l'un ou l'autre à prendre femme, l'extinction des Pecci est sûre ! » Ajoutez, à tous ces ennuis domestiques de Mgr le Délégat, celui du départ de son dévoué secrétaire Don Salina, appelé par le nouveau cardinal Belli à la dignité de majordome.

— Et, en ces circonstances, le bon Mgr M..., délégat de Rieti, se décida-t-il à solliciter du Pape la mutation de son ami oublié à Bénévent depuis trois mortelles années ?

— Oui, et voici comment. Au cours d'une audience pontificale, Grégoire XVI, qui ne se dissimulait pas les difficultés d'un délégat représentant le pouvoir temporel, à côté d'un évêque à qui est dévolue l'officialité spirituelle dans la même ville, — deux têtes dans le même bonnet, dirait-on, — le Souverain Pontife me résuma par un adage

latin la seule politique possible en pareil cas : « *Divide et impera !* — « Précisément, Saint-Père, répondis-je, c'est la recommandation que je fais toujours à un de mes meilleurs collègues, le délégat de Bénévent. » A ce mot, le Pape esquissa de la bouche une moue, qui ne signifiait rien de bon. Cependant, sur mes instances respectueuses, il écrivit,

Spolète. — Le temple de Clitumne.

devant moi, quelques notes qui servirent probablement à Mgr Pecci quand, à quelques jours de là, il fut question de l'envoyer à Spolète.

— A Pérouse, voulez-vous dire ?

— Je dis bien, à Spolète où, d'ailleurs, il n'alla pas. Voici encore comment. Appelé à la succession du délégat de Spolète, Mgr Pecci quitta Bénévent, vers la mi-juillet de 1841, pour m'arriver *incognito* à Rome, un de ces matins-

« que mes chevaux courussent comme des éclairs. Je compte « les jours qui me séparent de leur arrivée, parce que je « suis fatigué d'en emprunter. » Hélas ! le frère Titta, au lieu de deux Bellérophons n'avait envoyé que deux rosses. Prises, en arrivant, de mal aux jambes, elles enflèrent. Étant donné l'âge des bêtes, le vétérinaire ne se prononçait pas sur la guérison. C'était vexant. Mais le plus vexé fut le frère Titta, qui n'eut plus le courage de répondre aux justes reproches de *monsignor* le délégat. « Faut-il avoir l'esprit « assez borné pour se fâcher et, par-dessus le marché, me « rendre responsable de ces chevaux dont j'ai voulu seule- « ment vous faire connaître le triste état, sans vous en « accuser, certes. » Le frère Titta, — célibataire endurci, avait peut-être d'autres sujets de bouderie sournoise. Le 14 novembre 1838, Mgr Gioacchino, soucieux de la lignée future des Pecci, n'avait-il pas écrit : « Le soutien de la famille doit être Titta. Mais, comme Charles, il prend de l'âge. Quant à moi, je me suis châtré *propter regnum cœlorum*. S'ils ne se décident l'un ou l'autre à prendre femme, l'extinction des Pecci est sûre ! » Ajoutez, à tous ces ennuis domestiques de Mgr le Délégat, celui du départ de son dévoué secrétaire Don Salina, appelé par le nouveau cardinal Belli à la dignité de majordome.

— Et, en ces circonstances, le bon Mgr M..., délégat de Rieti, se décida-t-il à solliciter du Pape la mutation de son ami oublié à Bénévent depuis trois mortelles années ?

— Oui, et voici comment. Au cours d'une audience pontificale, Grégoire XVI, qui ne se dissimulait pas les difficultés d'un délégat représentant le pouvoir temporel, à côté d'un évêque à qui est dévolue l'officialité spirituelle dans la même ville, — deux têtes dans le même bonnet, dirait-on, — le Souverain Pontife me résuma par un adage

latin la seule politique possible en pareil cas : « *Divide et impera !* — « Précisément, Saint-Père, répondis-je, c'est la recommandation que je fais toujours à un de mes meilleurs collègues, le délégat de Bénévent. » A ce mot, le Pape esquissa de la bouche une moue, qui ne signifiait rien de bon. Cependant, sur mes instances respectueuses, il écrivit,

Spolète. — Le temple de Clitumne.

devant moi, quelques notes qui servirent probablement à Mgr Pecci quand, à quelques jours de là, il fut question de l'envoyer à Spolète.

— A Pérouse, voulez-vous dire ?

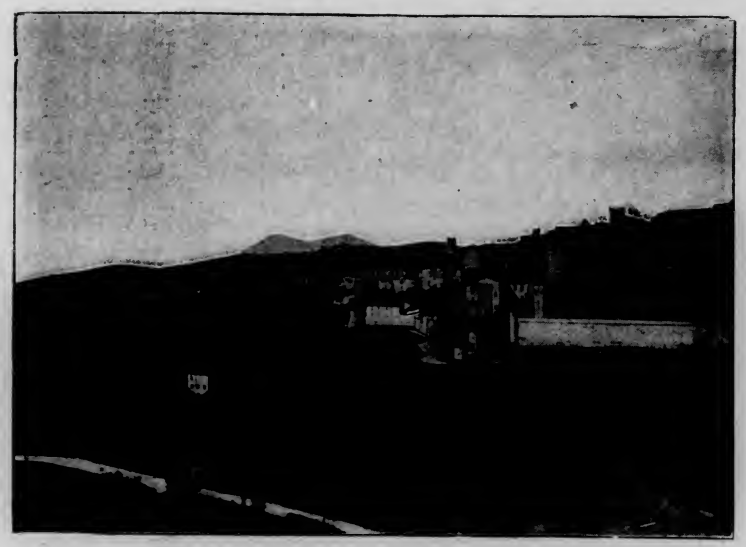
— Je dis bien, à Spolète où, d'ailleurs, il n'alla pas. Voici encore comment. Appelé à la succession du délégat de Spolète, Mgr Pecci quitta Bénévent, vers la mi-juillet de 1841, pour m'arriver *incognito* à Rome, un de ces matins-

là, vers quatre heures. Pour n'éveiller aucun soupçon et tirer au clair celui de sa nomination à Pérouse qui circulait déjà, il frappa, ce matin-là à ma porte, laissant dans l'ignorance de son arrivée ses deux frères dont il avait provoqué un rendez-vous, de Carpineto à Rome, et son oncle Antoine qui eût pu mieux le recevoir au palais Muti. Transi de froid, il grelottait. Je le fis mettre dans mon lit, pendant que j'irais lui préparer une tasse de café chaud. Il accepta l'un et l'autre avec joie et s'endormit, à l'attente des nouvelles que j'irais aussi chercher, le jour venu, à sa place. J'appris au Vatican qu'après l'audience que le Souverain Pontife avait daigné m'accorder, le substitut de la Secrétairerie d'État, Mgr Santucci, successeur de Mgr Gamberini, était alors venu présenter à la signature du Pape la nomination de Mgr Pecci à la délégation de Spolète, et que Grégoire XVI avait, de son chef, changé ce siège inférieur en celui de Pérouse qui valait davantage. Quand je rapportai cette nouvelle à mon ami, je me souviens qu'il m'embrassa de plaisir. Cette histoire n'est pas une légende, comme celle du porreau de Pecci; mais c'est tout ce qu'elle m'a rapporté, je veux dire la joie d'avoir fait dormir dans mon lit un futur pape qui,maître au Vatican, aurait alors mieux à faire qu'à rendre l'hospitalité à son vieux camarade de chambre.

— Et Mgr Pecci, délégat de Pérouse, partit derechef pour son nouveau poste?

— Non sans passer par ma délégation de Rieti où je me hâtai de revenir pour lui en faire les honneurs. Je refermai donc mon humble pied-à-terre de Rome qui avait servi à une séquestration aussi opportuniste que politique, et si secrète que Titta et Carlo s'en étaient allés chercher partout leur frère, excepté à Sant'Andrea della Valle où je tenais

sous clef l'heureux et, — faut-il le dire? — l'ingrat reclus. Rieti étant sur le chemin de Rome à Pérouse, Mgr Pecci venait naturellement chez moi : « Je suis arrivé à Rieti vers « une heure de nuit, écrit-il à son frère Titta, le 15 août « 1841.... Mgr M... salue affectueusement toute la maison. « Ce soir, il y aura chez lui grande réception avec rafraî-



Pérouse. — Les remparts vus des *Colli*.

« chissements pour fêter ma venue. Que d'embarras je « cause! » Et, le 18, arrivé à Pérouse, il continue sa lettre au même frère : « Deux lignes en courant, pour vous « apprendre mon arrivée dans cette résidence, hier soir, « à l'*Ave Maria*. A part quelque fatigue, je n'ai souffert de « rien pendant ce voyage. Mgr M... nous a traités magni- « fiquement au *rinfresco* qu'il nous a offert, le 15, avec « le concours de toute la noblesse de Rieti. Nous avons

là, vers quatre heures. Pour n'éveiller aucun soupçon et tirer au clair celui de sa nomination à Pérouse qui circulait déjà, il frappa, ce matin-là à ma porte, laissant dans l'ignorance de son arrivée ses deux frères dont il avait provoqué un rendez-vous, de Carpineto à Rome, et son oncle Antoine qui eût pu mieux le recevoir au palais Muti. Transi de froid, il grelottait. Je le fis mettre dans mon lit, pendant que j'irais lui préparer une tasse de café chaud. Il accepta l'un et l'autre avec joie et s'endormit, à l'attente des nouvelles que j'irais aussi chercher, le jour venu, à sa place. J'appris au Vatican qu'après l'audience que le Souverain Pontife avait daigné m'accorder, le substitut de la Secrétairerie d'État, Mgr Santucci, successeur de Mgr Gamberini, était alors venu présenter à la signature du Pape la nomination de Mgr Pecci à la délégation de Spolète, et que Grégoire XVI avait, de son chef, changé ce siège inférieur en celui de Pérouse qui valait davantage. Quand je rapportai cette nouvelle à mon ami, je me souviens qu'il m'embrassa de plaisir. Cette histoire n'est pas une légende, comme celle du porreau de Pecci; mais c'est tout ce qu'elle m'a rapporté, je veux dire la joie d'avoir fait dormir dans mon lit un futur pape qui, maître au Vatican, aurait alors mieux à faire qu'à rendre l'hospitalité à son vieux camarade de chambre.

— Et Mgr Pecci, délégat de Pérouse, partit derechef pour son nouveau poste?

— Non sans passer par ma délégation de Rieti où je me hâtai de revenir pour lui en faire les honneurs. Je refermai donc mon humble pied-à-terre de Rome qui avait servi à une séquestration aussi opportuniste que politique, et si secrète que Titta et Carlo s'en étaient allés chercher partout leur frère, excepté à Sant'Andrea della Valle, où je tenais

sous clef l'heureux et, — faut-il le dire? — l'ingrat reclus. Rieti étant sur le chemin de Rome à Pérouse, Mgr Pecci venait naturellement chez moi : « Je suis arrivé à Rieti vers « une heure de nuit, écrit-il à son frère Titta, le 15 août « 1841.... Mgr M... salue affectueusement toute la maison. « Ce soir, il y aura chez lui grande réception avec rafraî-

Pérouse. — Les remparts vus des *Colli*.

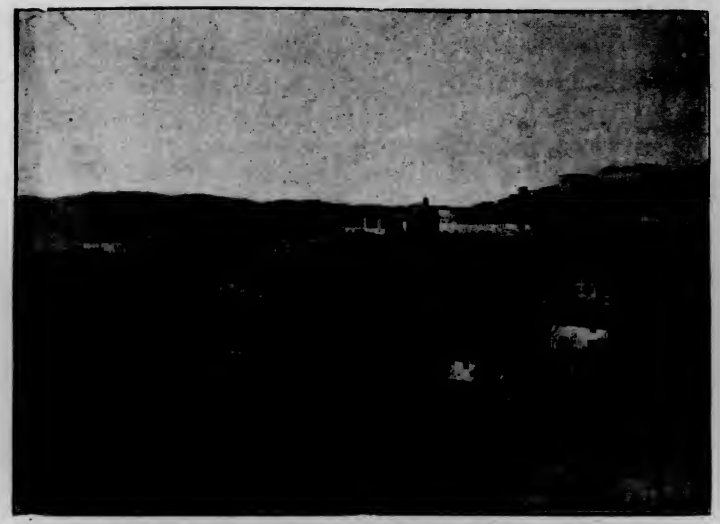
« chissements pour fêter ma venue. Que d'embarras je « cause! » Et, le 18, arrivé à Pérouse, il continue sa lettre au même frère : « Deux lignes en courant, pour vous « apprendre mon arrivée dans cette résidence, hier soir, « à l'*Ave Maria*. A part quelque fatigue, je n'ai souffert de « rien pendant ce voyage. Mgr M... nous a traités magni- « fiquement au *rinfresco* qu'il nous a offert, le 15, avec « le concours de toute la noblesse de Rieti. Nous avons

« quitté cette ville, le matin du 16, et nous avons admiré « ensemble les fameuses chutes des *Marmore*, près Terni, « où nous étions arrivés avant midi. Là encore hôtes de « l'évêque de l'endroit, quand le soir est venu, nous nous « sommes séparés pour prendre, Mgr M..., la direction de « Rieti, et moi celle de Spolète. » Et, comme on dit : « *Buona notte!* Bonsoir les voisins! » Encore le porreau de Pecci, vous voyez.

— Et vous ne vous êtes pas revus ?

— Si bien, une fois encore et toujours pour obliger l'ami qui, haut perché à Pérouse, ne demandait qu'à monter plus haut encore. Aux portes des Romagnes révoltées et irréductibles, et même dans cette Pérouse où la révolution grondait et où l'on restait guelfe par vieille habitude ou par paresse, en attendant que des mœurs nouvelles fissent entrer en action ces gibelins, frères du terrible Guardabassi, la succession que Mgr Savelli laissait à Mgr Pecci dans le Palais des Prieurs était lourde. Aussi bien le nouveau délégat ne s'empressa-t-il que mieux à s'en débarrasser. Et précisément, les Autrichiens étant enfin installés dans l'Etat pontifical par la papauté même, on annonça, pour l'automne de 1841, le voyage de Grégoire XVI dans les Légations. L'occasion était belle, pour parler aux tapissiers plutôt qu'aux révolutionnaires; et le jeune et élégant préfet n'eut plus affaire qu'avec les peintres Silvestre Massari et Vincent Baldini, pour l'aménagement pontifical du Palais des Prieurs où Grégoire XVI descendrait et apprécierait la distinction de son prélat. L'aménagement des salons fut exquis, à vrai dire. Il y avait bien aussi la fameuse route nouvelle que le carrosse pontifical, inaugurant six kilomètres de ces constructions gigantesques, ferait appeler *Via Gregoriana*. L'heureux Mgr Pecci n'avait eu qu'à l'amorcer à la porte *San*

Pietro, soit un prolongement de quelques mètres au plus. Aux yeux du monde et du pape peut-être, la route tout entière ne fut pas moins l'œuvre de l'empressé délégat. Et pourtant pas si empressé qu'on dirait, puisque, au jour indiqué, Grégoire XVI arriva aux portes de la ville sans y trouver d'autre monde que quelques gens de passage, tout



Pérouse. — Suite des remparts vers San Pietro.

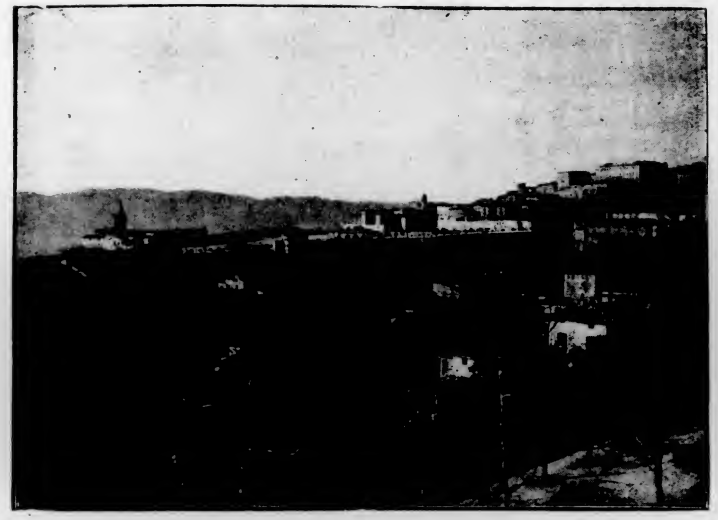
heureux de dételer le carrosse du pape et de procéder à l'introduction pontificale, à eux seuls. Mgr le Délégat et les *primarii* de Pérouse cherchaient, ce matin-là, dans les armoires, un coussin de velours assez beau où déposer les clefs des portes de la ville quand Grégoire XVI, arrivant trop tôt, se les ouvrit tout seul. On dit que les bons vins d'Orvieto et les champagnes que Louis-Philippe expédia même à Pérouse, au-devant du pape, corrigèrent avanta-

« quitté cette ville, le matin du 16, et nous avons admiré « ensemble les fameuses chutes des *Marmore*, près Terni, « où nous étions arrivés avant midi. Là encore hôtes de « l'évêque de l'endroit, quand le soir est venu, nous nous « sommes séparés pour prendre, Mgr M..., la direction de « Rieti, et moi celle de Spolète. » Et, comme on dit : « *Buona notte!* Bonsoir les voisins! » Encore le porreau de Pecci, vous voyez.

— Et vous ne vous êtes pas revus ?

— Si bien, une fois encore et toujours pour obliger l'ami qui, haut perché à Pérouse, ne demandait qu'à monter plus haut encore. Aux portes des Romagnes révoltées et irréductibles, et même dans cette Pérouse où la révolution grondait et où l'on restait guelfe par vieille habitude ou par paresse, en attendant que des mœurs nouvelles fissent entrer en action ces gibelins, frères du terrible Guardabassi, la succession que Mgr Savelli laissait à Mgr Pecci dans le Palais des Prieurs était lourde. Aussi bien le nouveau délégat ne s'empressa-t-il que mieux à s'en débarrasser. Et précisément, les Autrichiens étant enfin installés dans l'Etat pontifical par la papauté même, on annonça, pour l'automne de 1841, le voyage de Grégoire XVI dans les Légations. L'occasion était belle, pour parler aux tapissiers plutôt qu'aux révolutionnaires; et le jeune et élégant préfet n'eut plus affaire qu'avec les peintres Silvestre Massari et Vincent Baldini, pour l'aménagement pontifical du Palais des Prieurs où Grégoire XVI descendrait et apprécierait la distinction de son prélat. L'aménagement des salons fut exquis, à vrai dire. Il y avait bien aussi la fameuse route nouvelle que le carrosse pontifical, inaugurant six kilomètres de ces constructions gigantesques, ferait appeler *Via Gregoriana*. L'heureux Mgr Pecci n'avait eu qu'à l'amorcer à la porte *San*

Pietro, soit un prolongement de quelques mètres au plus. Aux yeux du monde et du pape peut-être, la route tout entière ne fut pas moins l'œuvre de l'empressé délégat. Et pourtant pas si empressé qu'on dirait, puisque, au jour indiqué, Grégoire XVI arriva aux portes de la ville sans y trouver d'autre monde que quelques gens de passage, tout



Pérouse. — Suite des remparts vers San Pietro.

heureux de dételer le carrosse du pape et de procéder à l'introduction pontificale, à eux seuls. Mgr le Délégat et les *primarii* de Pérouse cherchaient, ce matin-là, dans les armoires, un coussin de velours assez beau où déposer les clefs des portes de la ville quand Grégoire XVI, arrivant trop tôt, se les ouvrit tout seul. On dit que les bons vins d'Orvieto et les champagnes que Louis-Philippe expédia même à Pérouse, au-devant du pape, corrigèrent avanta-

geusement la mauvaise impression de cet incident vite oublié. Grégoire XVI n'était-il pas dans sa bonne ville de Pérouse où il avait habité si longtemps, comme religieux Camaldule, au couvent de Saint-Sévère. Il voulut le revoir, et aller chez la mystérieuse dame qui avait jadis si prudemment « conseillé » le moine Mauro Cappellari que, depuis l'élévation au pontificat de son dévot sigisbée, on l'avait surnommée la Papesse. Passant encore sous les fenêtres du *buon ricordo*, Grégoire XVI leva la main pour bénir quelques gens qui, couchés autour d'un puits, ne se levèrent même pas. Le pape s'apercevant de la méprise, arrêta sa bénédiction et se contenta de frapper des deux mains pour réveiller les malandrins : c'étaient des *carbonari!* Quand eut pris fin la réception qu'avait si habilement préparée Mgr Pecci à Grégoire XVI, vous savez le compliment pontifical que l'intéressé a, depuis, rendu presqu'historique : *Nel mio viaggio, sono stato ricevuto in alcuni luoghi da frate; in molti altri convenientemente, ma da cardinale; e in Ancone e Perugia, veramente da sovrano.* Mgr Pecci, qui rédigea peut-être lui-même ce billet, l'aurait, s'il eût osé, fait graver en style lapidaire à la porte du Palais des Prieurs. Il se contenta de demander à l'oncle Antoine, à Rome, la confection d'un écusson à ses armes pour décorer sa façade. L'oncle, peu expert en armorial prélatin, se contenta de faire copier les armes de la famille avec une simple couronne comtale pour chapeau. Et Mgr Pecci, par le courrier suivant, de renvoyer sans compliments à l'oncle Antoine un tel écusson, sans chapeau ni glands de prélat, qu'il ne pouvait décemment utiliser.

— La note est dure Monseigneur! Mais qu'importe, si le fait est vrai?

Cependant Grégoire XVI avait promis au Délégat, si manifestement habile, qu'il se souviendrait de lui. Mais le temps passait et Mgr Pecci, sur son rocher de Pérouse, attendant toujours, ne voyait rien venir. Durant l'été de 1842, je fus invité à me rendre auprès du cardinal Secrétaire d'État Lambruschini, dans sa villégiature de Maiano di Sabina, située aux confins de Rieti où j'étais encore délégat par miséricorde de Dieu et par oubli des hommes. J'écrivis donc

Pérouse. — La porte San Pietro.

à l'ami Pecci de m'y rejoindre, et sur le champ il accourut[1]. Mais il n'y avait plus de chambre disponible, à l'évêché où le cardinal habitait; et, pour accommoder au mieux les choses, j'offris à Mgr Pecci celle que j'occupais au palais Serafini. Là encore, il n'y avait d'autre lit à notre disposition que le mien; et Mgr Pecci ne se fit pas défaut de le partager avec moi, tout le temps que dura la villégiature au

1. Voir dans l'*Épistolaire* de ce volume, page 296, la lettre que Mgr Pecci écrivit, à propos de sa visite, au cardinal Lambruschini.

geusement la mauvaise impression de cet incident vite oublié. Grégoire XVI n'était-il pas dans sa bonne ville de Pérouse où il avait habité si longtemps, comme religieux Camaldule, au couvent de Saint-Sévère. Il voulut le revoir, et aller chez la mystérieuse dame qui avait jadis si prudemment « conseillé » le moine Mauro Cappellari que, depuis l'élévation au pontificat de son dévot sigisbée, on l'avait surnommée la Papesse. Passant encore sous les fenêtres du *buon ricordo*, Grégoire XVI leva la main pour bénir quelques gens qui, couchés autour d'un puits, ne se levèrent même pas. Le pape s'apercevant de la méprise, arrêta sa bénédiction et se contenta de frapper des deux mains pour réveiller les malandrins : c'étaient des *carbonari!* Quand eut pris fin la réception qu'avait si habilement préparée Mgr Pecci à Grégoire XVI, vous savez le compliment pontifical que l'intéressé a, depuis, rendu presqu'historique : *Nel mio viaggio, sono stato ricevuto in alcuni luoghi da frate; in molti altri convenientemente, ma da cardinale; e in Ancone e Perugia, veramente da sovrano.* Mgr Pecci, qui rédigea peut-être lui-même ce billet, l'aurait, s'il eût osé, fait graver en style lapidaire à la porte du Palais des Prieurs. Il se contenta de demander à l'oncle Antoine, à Rome, la confection d'un écusson à ses armes pour décorer sa façade. L'oncle, peu expert en armorial prélatin, se contenta de faire copier les armes de la famille avec une simple couronne comtale pour chapeau. Et Mgr Pecci, par le courrier suivant, de renvoyer sans compliments à l'oncle Antoine un tel écusson, sans chapeau ni glands de prélat, qu'il ne pouvait décemment utiliser.

— La note est dure Monseigneur! Mais qu'importe, si le fait est vrai?

Cependant Grégoire XVI avait promis au Délégat, si manifestement habile, qu'il se souviendrait de lui. Mais le temps passait et Mgr Pecci, sur son rocher de Pérouse, attendant toujours, ne voyait rien venir. Durant l'été de 1842, je fus invité à me rendre auprès du cardinal Secrétaire d'État Lambruschini, dans sa villégiature de Maiano di Sabina, située aux confins de Rieti où j'étais encore délégat par miséricorde de Dieu et par oubli des hommes. J'écrivis donc

Pérouse. — La porte San Pietro.

à l'ami Pecci de m'y rejoindre, et sur le champ il accourut[1]. Mais il n'y avait plus de chambre disponible, à l'évêché où le cardinal habitait; et, pour accommoder au mieux les choses, j'offris à Mgr Pecci celle que j'occupais au palais Serafini. Là encore, il n'y avait d'autre lit à notre disposition que le mien; et Mgr Pecci ne se fit pas défaut de le partager avec moi, tout le temps que dura la villégiature au

1. Voir dans l'*Épistolaire* de ce volume, page 296, la lettre que Mgr Pecci écrivit, à propos de sa visite, au cardinal Lambruschini.

cours de laquelle le cardinal Lambruschini promit à Pecci qu'il rafraîchirait dans Rome, au profit du délégat oublié à Pérouse, la mémoire de Grégoire XVI. De fait, aux premiers jours de janvier 1843, Mgr Pecci fut mandé au Vatican où la nonciature de Bruxelles lui fut offerte. Et voilà comment, d'un simple délégat créé peut-être par l'autre simple délégat que je fus et que je suis resté, j'ai fait un nonce, grâce encore et toujours au porreau de l'histoire que vous savez.

— Et le porreau, si longtemps tiré, ne finit-il pas par perdre enfin sa queue?

— Pas avant que, de Bruxelles où Pecci se trouva vraiment mal, on ne l'eût fait revenir à Pérouse. La charge épiscopale y serait peut-être moins lourde à ses épaules que celle de la diplomatie qu'après trois ans d'épreuves et d'embarras, il ne pouvait plus supporter. Et d'abord, il y eut comme une espèce de faux départ. Lequel? Peut-être un règlement d'intérêt, qui sembla mettre en péril la joie qu'une telle promotion devait apporter à la famille du nouveau nonce. « Loin de nous, les funèbres souvenirs, écrit le « malin frère Charles. Mais réfléchissez que les grandes « joies ressemblent toujours aux grandes douleurs. Si nos « parents vivaient encore, eux qui avaient l'âme si sensible, « ils en éprouveraient, sans doute, une commotion vio- « lente qui eût été préjudiciable à leur santé. Pendant que « vous resterez à Rome, tâchez de vous divertir.... » C'est ce même railleur à froid qui écrivait encore, le 28 janvier 1843, à Mgr son frère : « J'ai reçu l'original de votre « nomination à l'église métropolitaine de Damiette. Je le « mettrai dans nos archives de Carpineto, avec les autres « papiers et documents d'honneur. Qui donc, il y a trois « ans, aurait cru que vous occuperiez le siège épiscopal de « ce même Mgr Sinibaldi dont nous parlions tous les jours?

« Quand j'ai appris votre nomination, j'ai cru que ce prélat « était passé de vie à trépas, et que le journaliste en « avait oublié la nécrologie dans son *au jour le jour*. A « présent, je suis enchanté; car, non seulement il est « vivant, mais il est patriarche de Constantinople. Certai- « nement il n'imitera pas son prédécesseur le patriarche « Jean, dit le Jeûneur, qui se faisait appeler évêque œcu-

Pérouse. — Le monastère de San Pietro.

« ménique, et à qui saint Grégoire écrivit qu'il ferait « mieux de jeûner moins et d'avoir un peu plus d'humi- « lité. Au contraire, Mgr Sinibaldi est ennemi de l'orgueil « et ami des bons morceaux. — Laissez-moi vous faire « observer que tous les pays par où vous êtes déjà passé et « ceux où vous allez résider ont une grande célébrité his- « torique. Bénévent est fameux par la grande défaite des « Romains, aux Fourches Caudines; Bruxelles, par la mé- « morable bataille de Waterloo où se décidèrent les destinées « de l'Europe; Damiette, l'ancienne Héliopolis, par l'assaut « des croisés et par sa prise, qui combla de joie la chré-

cours de laquelle le cardinal Lambruschini promit à Pecci qu'il rafraîchirait dans Rome, au profit du délégat oublié à Pérouse, la mémoire de Grégoire XVI. De fait, aux premiers jours de janvier 1845, Mgr Pecci fut mandé au Vatican où la nonciature de Bruxelles lui fut offerte. Et voilà comment, d'un simple délégat créé peut-être par l'autre simple délégat que je fus et que je suis resté, j'ai fait un nonce, grâce encore et toujours au porreau de l'histoire que vous savez.

— Et le porreau, si longtemps tiré, ne finit-il pas par perdre enfin sa queue?

— Pas avant que, de Bruxelles où Pecci se trouva vraiment mal, on ne l'eût fait revenir à Pérouse. La charge épiscopale y serait peut-être moins lourde à ses épaules que celle de la diplomatie qu'après trois ans d'épreuves et d'embarras, il ne pouvait plus supporter. Et d'abord, il y eut comme une espèce de faux départ. Lequel? Peut-être un règlement d'intérêt, qui sembla mettre en péril la joie qu'une telle promotion devait apporter à la famille du nouveau nonce. « Loin de nous, les funèbres souvenirs, écrit le « malin frère Charles. Mais réfléchissez que les grandes « joies ressemblent toujours aux grandes douleurs. Si nos « parents vivaient encore, eux qui avaient l'âme si sensible, « ils en éprouveraient, sans doute, une commotion vio- « lente qui eût été préjudiciable à leur santé. Pendant que « vous resterez à Rome, tâchez de vous divertir.... » C'est ce même railleur à froid qui écrivait encore, le 28 janvier 1845, à Mgr son frère : « J'ai reçu l'original de votre « nomination à l'église métropolitaine de Damiette. Je le « mettrai dans nos archives de Carpineto, avec les autres « papiers et documents d'honneur. Qui donc, il y a trois « ans, aurait cru que vous occuperiez le siège épiscopal de « ce même Mgr Sinibaldi dont nous parlions tous les jours?

« Quand j'ai appris votre nomination, j'ai cru que ce prélat « était passé de vie à trépas, et que le journaliste en « avait oublié la nécrologie dans son *au jour le jour*. A « présent, je suis enchanté; car, non seulement il est « vivant, mais il est patriarche de Constantinople. Certai- « nement il n'imitera pas son prédécesseur le patriarche « Jean, dit le Jeûneur, qui se faisait appeler évêque œcu-

Pérouse. — Le monastère de San Pietro.

« ménique, et à qui saint Grégoire écrivit qu'il ferait « mieux de jeûner moins et d'avoir un peu plus d'humi- « lité. Au contraire, Mgr Sinibaldi est ennemi de l'orgueil « et ami des bons morceaux. — Laissez-moi vous faire « observer que tous les pays par où vous êtes déjà passé et « ceux où vous allez résider ont une grande célébrité his- « torique. Bénévent est fameux par la grande défaite des « Romains, aux Fourches Caudines; Bruxelles, par la mé- « morable bataille de Waterloo où se décidèrent les destinées « de l'Europe; Damiette, l'ancienne Héliopolis, par l'assaut « des croisés et par sa prise, qui combla de joie la chré-

« tienté entière. Toutes ces circonstances doivent vous « réjouir et vous donner du courage. » Le frère Charles admettait d'avance qu'autant de sièges pris, seraient autant de victoires gagnées. Et il avait raison. En attendant, il fallait sacrer archevêque de Damiette le frère Joachim, qui avait déjà dépensé beaucoup d'argent dans les antichambres pontificales, — cent écus pour le seul Gaetanino, le barbier tout-puissant de Grégoire XVI. Et il lui en fallait forcément encore. Et le frère Jean-Baptiste, déliant pour une fois de plus le bas de laine si souvent pressuré, d'ajouter avec une bonhomie campagnarde à laquelle ne faisait pas défaut un peu de la malice citadine : « Nonce et archevê- « que, voilà deux choses qui exigent un bon estomac, pour « les digérer à la fois. Les choses de l'Église en Belgique « vont bien, je crois. Pourtant, vous aurez à traiter avec « un roi qui ne croit guère à l'Église. J'aimerais assister à « votre consécration. Si elle avait lieu dans l'église des « Stigmates, je crois que les ossements de notre mère et « ceux de Mgr notre oncle en tressailleraient de joie dans « leur tombeau. Tenez-vous en bonne santé, ne vous faites « pas trop de bile et prenez-en à votre aise. » La consécration archiépiscopale terminée, Mgr Pecci voulut recevoir en un *lauto rinfresco* les prélats consécrateurs, Mgr Asquini et Mgr Castellani, qui avaient assisté le cardinal Lambruschini en cette cérémonie, dans l'église de San Lorenzo in Panisperna. Comme Grégoire XVI avait attendu à la porte de Pérouse, l'assistance eut aussi une petite pose à faire à la porte du banquet. Dans cet intervalle, le pâtissier de la place Sciarra eut le temps d'apporter les chocolats et les glaces. Par malheur, il se pressa trop et la manne de pâtisserie se renversa sur la tête du porteur, au moment de toucher au port. Il fallut aller prendre d'autres rafraîchisse-

ments, au café de Venise. On en rit, un moment, et on souhaita bon voyage au beau nonce. Le 19 mars 1843, Mgr Pecci prit à Civita-Vecchia le bateau français *Sesostris*; pour retourner, trois ans après, fin de carrière, au même port. Au mois de mai 1846, des deux cardinaux protecteurs

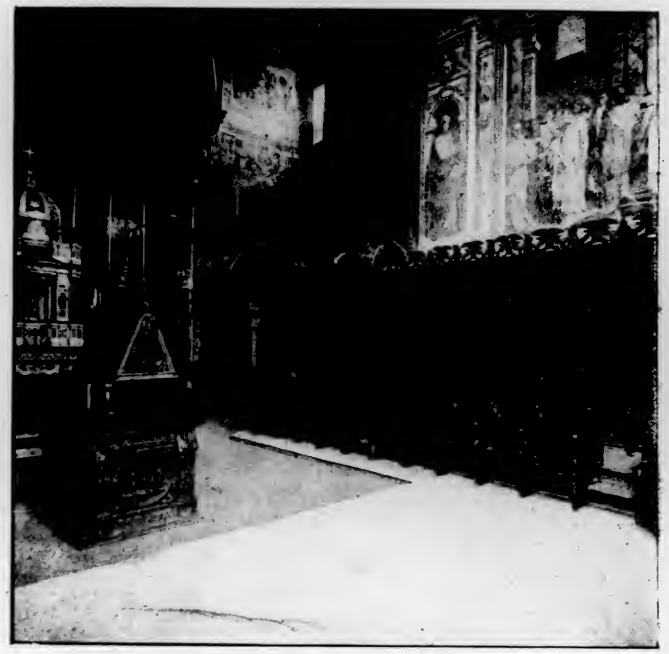
Pérouse. — Le chœur de l'église de San Pietro.

que j'avais obtenus à Mgr Pecci, seul l'Éminentissime Polidori vivait encore. Et ce fut encore auprès de lui que j'allai solliciter le retour du malheureux nonce menacé, en terre ferme de Belgique, du naufrage que la mer lui avait épargné.

Aux questions de l'enseignement libre que les catholiques wallons revendiquaient contre les protestants fla-

« tienté entière. Toutes ces circonstances doivent vous « réjouir et vous donner du courage. » Le frère Charles admettait d'avance qu'autant de sièges pris, seraient autant de victoires gagnées. Et il avait raison. En attendant, il fallait sacrer archevêque de Damiette le frère Joachim, qui avait déjà dépensé beaucoup d'argent dans les antichambres pontificales, — cent écus pour le seul Gaetanino, le barbier tout-puissant de Grégoire XVI. Et il lui en fallait forcément encore. Et le frère Jean-Baptiste, déliant pour une fois de plus le bas de laine si souvent pressuré, d'ajouter avec une bonhomie campagnarde à laquelle ne faisait pas défaut un peu de la malice citadine : « Nonce et archevê- « que, voilà deux choses qui exigent un bon estomac, pour « les digérer à la fois. Les choses de l'Église en Belgique « vont bien, je crois. Pourtant, vous aurez à traiter avec « un roi qui ne croit guère à l'Église. J'aimerais assister à « votre consécration. Si elle avait lieu dans l'église des « Stigmates, je crois que les ossements de notre mère et « ceux de Mgr notre oncle en tressailleraient de joie dans « leur tombeau. Tenez-vous en bonne santé, ne vous faites « pas trop de bile et prenez-en à votre aise. » La consécration archiépiscopale terminée, Mgr Pecci voulut recevoir en un *lauto rinfresco* les prélats consécrateurs, Mgr Asquini et Mgr Castellani, qui avaient assisté le cardinal Lambruschini en cette cérémonie, dans l'église de San Lorenzo in Panisperna. Comme Grégoire XVI avait attendu à la porte de Pérouse, l'assistance eut aussi une petite pose à faire à la porte du banquet. Dans cet intervalle, le pâtissier de la place Sciarra eut le temps d'apporter les chocolats et les glaces. Par malheur, il se pressa trop et la manne de pâtisserie se renversa sur la tête du porteur, au moment de toucher au port. Il fallut aller prendre d'autres rafraîchisse-

ments, au café de Venise. On en rit, un moment, et on souhaita bon voyage au beau nonce. Le 19 mars 1845, Mgr Pecci prit à Civita-Vecchia le bateau français *Sesostris*; pour retourner, trois ans après, fin de carrière, au même port. Au mois de mai 1846, des deux cardinaux protecteurs



Pérouse. — Le chœur de l'église de San Pietro.

que j'avais obtenus à Mgr Pecci, seul l'Éminentissime Polidori vivait encore. Et ce fut encore auprès de lui que j'allai solliciter le retour du malheureux nonce menacé, en terre ferme de Belgique, du naufrage que la mer lui avait épargné.

Aux questions de l'enseignement libre que les catholiques wallons revendiquaient contre les protestants fla-

mands, s'étaient ajoutées entre les catholiques eux-mêmes d'autres complications inextricables. La retraite s'imposait et je la demandai au cardinal Polidori, en faveur d'un vieil ami dont la reconnaissance vieillirait certainement plus encore. Et voici la lettre qu'avec son inaltérable bonne humeur le cardinal m'écrivit, sur son lit de souffrance qui allait être son lit de mort, quelques mois après, quand Mgr Pecci, de retour de ses voyages politiques sinon encore de tous ses rêves ambitieux, n'aurait plus besoin, ni de Polidori, ni de moi : « *Podagra, prodobetor, præpodi-* « *tus*, continuellement affligé de la goutte, cher Monsei- « gneur, je n'ai pu vous répondre plus vite. Et je le fais « aussitôt que je le peux, me félicitant de bon cœur *de* « *valetudine, ex Virginis beneficio feliciter restitutâ*. Il ne « me reste plus qu'à prendre quelques précautions, et à « aller respirer bientôt l'air de la mer. Je vous remercie « des bonnes commissions que vous m'envoyez, de la part « de Mgr Pecci, et vous pouvez être assuré que j'avais déjà « recommandé sa situation en haut lieu. Quand vous « reverrez le cardinal X, soyez, auprès de lui, l'interprète « de ma vénération et de mon amitié constante. Dites-lui « qu'aux nouveaux candidats cardinalices, Altieri, Asquini, « et Lacchia, il faut ajouter un quatrième nom. C'est « Mgr Capuccini. La succession de Camerino est réservée « à Mgr Tomba, évêque de Forli. Je ne m'attarde pas « davantage ». Ni moi non plus, du reste. Le porreau de Pecci est assez long, j'espère. Et vous en savez maintenant assez sur un homme qui, entre tous ses remarquables mérites, eut encore celui de laisser l'amitié des siens se dépenser tout entière à son service, sans autre plaisir que celui de s'être donnée toujours, à cœur ouvert, à fonds perdus.

Ce dernier mot, digne d'un sage au Banquet de Platon où le maigre brouet du Sparte suffirait largement au convive, le vieux petit chanoine de Sainte-Marie-Majeure le prononça en faisant quelques pas vers l'humble porte que Mgr Pecci, depuis Léon XIII, n'a jamais entr'ouverte. Et c'est là encore que, me reconduisant, le bon nonagénaire Mgr M... m'arrête pour me dire ironiquement, un doigt levé sur l'horizon des toits de Rome où le majestueux Vatican profile ses imposantes assises au-dessus de tant d'humbles maisons qu'il semble écraser sous sa masse géante :

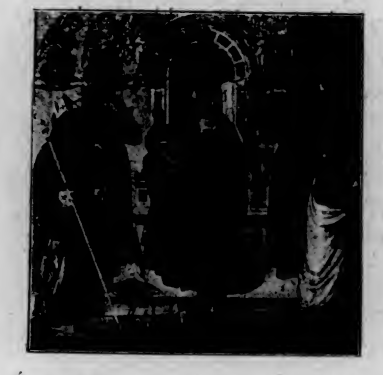
— Eh ! la reconnaissance serait-elle une vertu, si elle était plus commune[1] ?

Restait une troisième station à faire, pour compléter le Chemin-de-Croix d'où je rapporterais, en trois chapitres, la Vie du Juste que je me proposais d'écrire sans espérer que mon héros, fût-il pape, serait plus puissant que son Christ à déjouer la calomnie qui conduisit son maître, le premier, au Calvaire. A Bénévent, j'avais entendu parler des contrebandiers comme des chanoines ; et, à Rome, des chanoines comme des contrebandiers. Comment s'exprimeraient, à Pérouse, les anciens administrés de Mgr le Délégat, qu'il me restait à aller consulter dans leurs hautes montagnes? Et ces hauteurs de l'Ombrie pacifique seraient-elles plus favorables à un homme, que les monts d'Hyperborée le furent à un dieu dont la lyre ou le cœur, ayant ambitionné de charmer les hommes, ne séduisirent que les ours?

Pastor Aristeus, fugiens Penœia Tempe....

1. Mgr M... (Nicolas Milella), doyen des chanoines de Ste Marie Majeure, est mort dans sa quatre-vingt-dixième année, le 15 mai 1900, pendant que s'imprimait cette feuille obligée désormais à moins de réserve.

III



École de Pérouse. — Une *Sagra Famiglia*.

Ce matin-là, l'aube naissait sur les collines de l'Ombrie, quand le chef de train annonça : « Foligno ! » le long des voitures où nous dormions, depuis Rome que nous avions quittée, *vià* Pérouse, la veille au soir. Dans la limpide transparence d'un ciel d'opale où les étoiles continuaient à scintiller, comme des veilleuses ardentes qui ne voulaient pas mourir en une aurore si sereine et un paysage si calme, les collines bleuâtres dont l'horizon s'environnait, comme un berceau de son rideau, commençaient à dessiner, devant nos yeux ravis, leurs harmonieuses silhouettes et à laisser surgir çà et là sur leurs flancs, entre des massifs d'oliviers éternellement verts, une couronne de hameaux et de petites villes dont les noms gracieux sont, à eux seuls, un poème. La Grâce elle-même, depuis qu'elle était morte dans les fontaines antiques de l'Hellade, taries par les derniers baisers de l'indiscret Narcisse, n'avait-elle pas trouvé sa renaissance dans cette Ombrie miniaturale, creusée en

forme de berceau, depuis les monts Sybillains et le Grand Sasso dont les rideaux géants la protègent contre les vents

Pérouse — La porte Sainte-Suzanne.

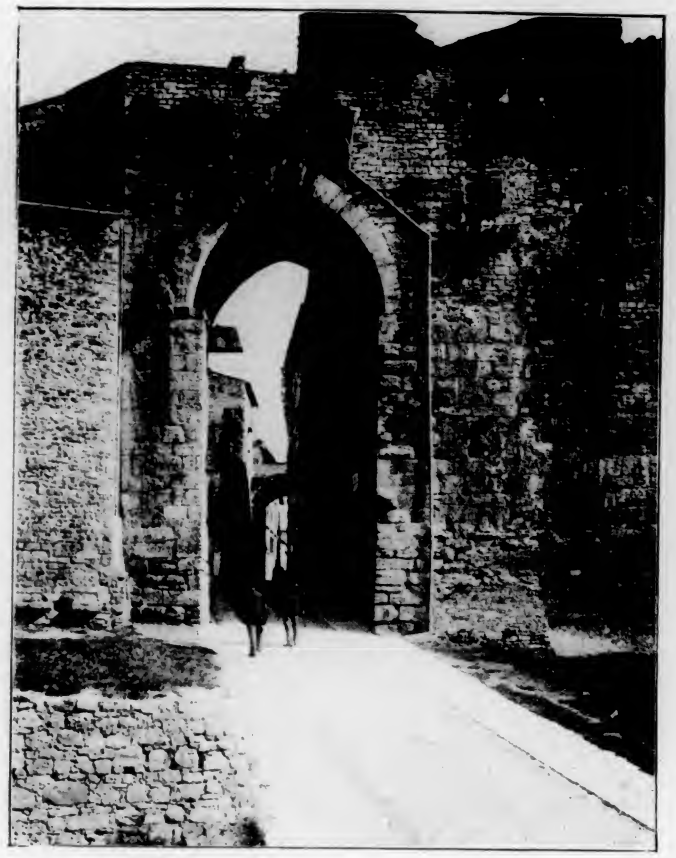
de l'est, jusqu'aux lacs du Trasimène et de Bolsène qui servent à l'ouest de miroir indéridablement bleu à sa délicate beauté? A l'andante du train, nous pouvions saluer et

III

École de Pérouse. — Une *Sagra Famiglia.*

Ce matin-là, l'aube naissait sur les collines de l'Ombrie, quand le chef de train annonça : « Foligno! » le long des voitures où nous dormions, depuis Rome que nous avions quittée, *vid* Pérouse, la veille au soir. Dans la limpide transparence d'un ciel d'opale où les étoiles continuaient à scintiller, comme des veilleuses ardentes qui ne voulaient pas mourir en une aurore si sereine et un paysage si calme, les collines bleuâtres dont l'horizon s'environnait, comme un berceau de son rideau, commençaient à dessiner, devant nos yeux ravis, leurs harmonieuses silhouettes et à laisser surgir çà et là sur leurs flancs, entre des massifs d'oliviers éternellement verts, une couronne de hameaux et de petites villes dont les noms gracieux sont, à eux seuls, un poème. La Grâce elle-même, depuis qu'elle était morte dans les fontaines antiques de l'Hellade, taries par les derniers baisers de l'indiscret Narcisse, n'avait-elle pas trouvé sa renaissance dans cette Ombrie miniaturale, creusée en

forme de berceau, depuis les monts Sybillains et le Grand Sasso dont les rideaux géants la protègent contre les vents

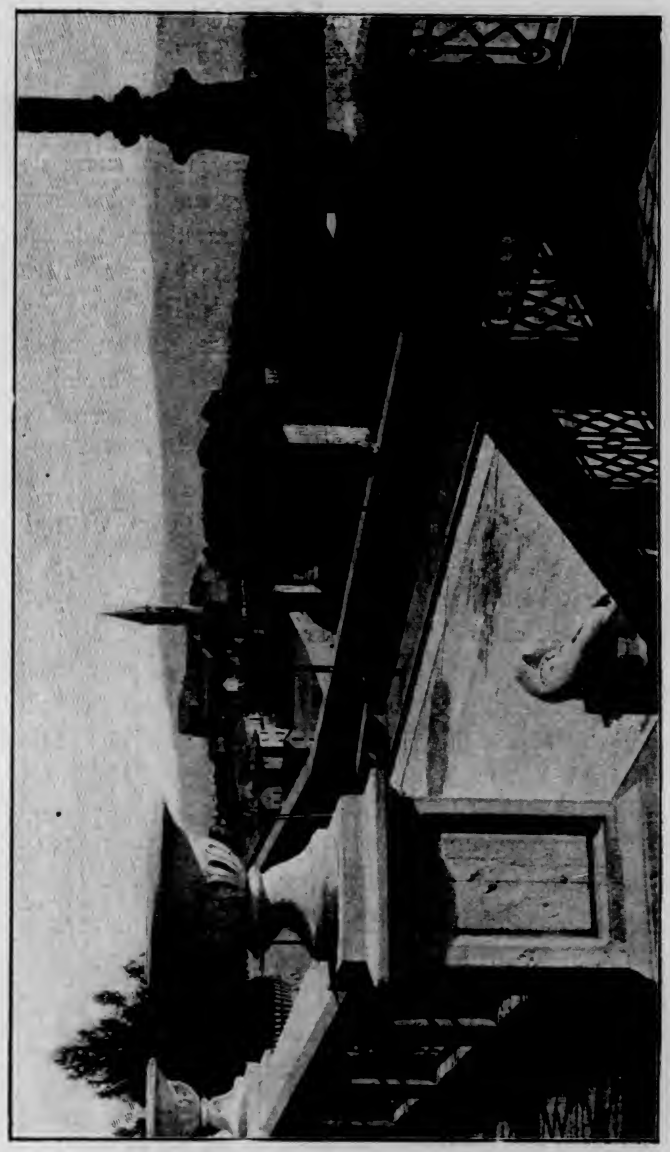


Pérouse — La porte Sainte-Suzanne.

de l'est, jusqu'aux lacs du Trasimène et de Bolsène qui servent à l'ouest de miroir indéridablement bleu à sa délicate beauté? A l'andante du train, nous pouvions saluer et

toucher presque de la main ces nids alpestres et ces stations du Chemin-de-la-Grâce que, depuis déjà plus de six siècles, l'humanité insatiable de beauté et d'harmonie visite avec amour, contemple avec religion et essaye en vain d'imiter dans ses œuvres rapportées en copies de cet Éden de l'art, de ce deuxième Paradis perdu de l'idéale matière et de l'extatique composition.

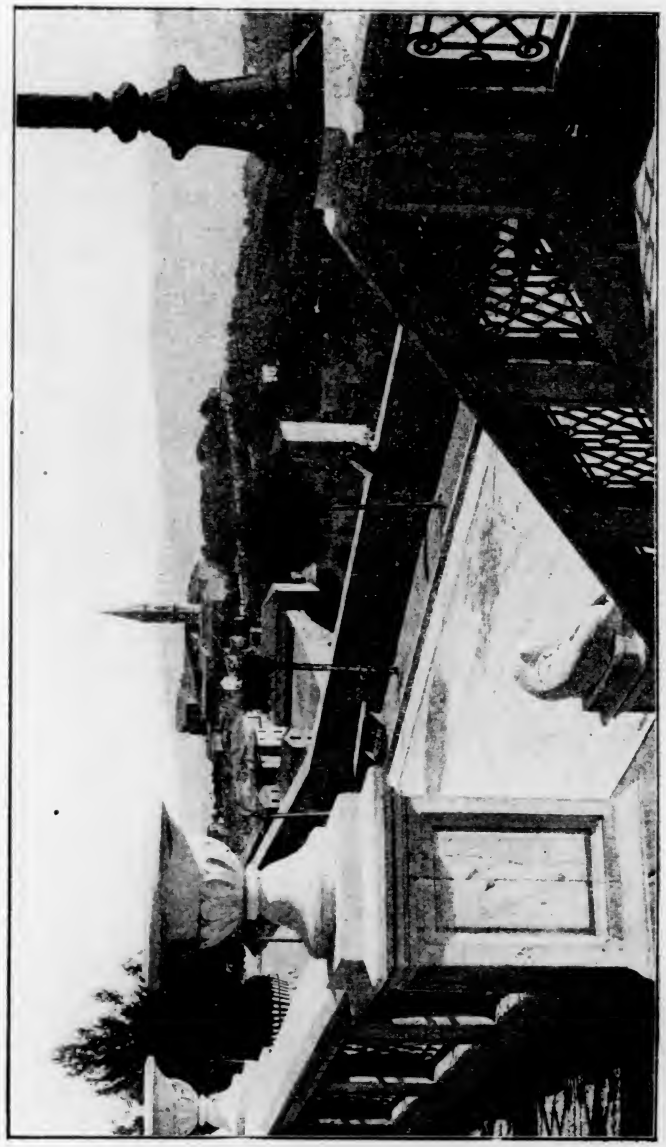
Voici donc Foligno, surgissant entre deux plis de ses vertes collines, comme une fleur discrète sur le sillon fécondé par la main de l'invisible semeur. A la voir se cacher entre les premiers vallonnements de la montagne apennine, on dirait d'une fraîche paysanne éternellement jeune qui dissimule sa beauté pour la conserver plus longtemps. A l'orée de la ville, s'élève la statue du précurseur du Pérugin et du Pinturicchio, ce Niccolò di Liberatore qui donna ici même à l'humaine beauté son incarnation première, sans vouloir s'appeler autrement que « l'élève », l'*Alunno*, au voisinage d'Assise où François, son maître en idéalisme et en simplicité, n'eut d'autre nom que celui de *Frate*. Et voici, en longeant le Subasio et sur la crête de ce mont, Assise. C'est la première citadelle qu'a bâtie ici-bas la liberté idéale, pour y abriter le berceau de l'idéale beauté. Elle élève dans l'azur matinal les contreforts énormes que le Moyen-Age expirant lui donna pour atteindre aux âges plus heureux de l'avenir, sur cette espèce de vaisseau prédestiné dont le couvent des Franciscains silhouette audacieusement la haute proue. Telle, du Giotto au Pérugin, la caravane des rêveurs Primitifs et des idéalistes Renaissants vit la maison de saint François, qui fut pour eux la bonne auberge et pour leur art le maternel berceau; telle encore nous pouvions la revoir, au passage de l'express, et évoquer devant ses murs d'enceinte, toujours inviolés, la raison de



Pérouse. — Les boulevards extérieurs.

toucher presque de la main ces nids alpestres et ces stations du Chemin-de-la-Grâce que, depuis déjà plus de six siècles, l'humanité insatiable de beauté et d'harmonie visite avec amour, contemple avec religion et essaye en vain d'imiter dans ses œuvres rapportées en copies de cet Éden de l'art, de ce deuxième Paradis perdu de l'idéale matière et de l'extatique composition.

Voici donc Foligno, surgissant entre deux plis de ses vertes collines, comme une fleur discrète sur le sillon fécondé par la main de l'invisible semeur. A la voir se cacher entre les premiers vallonnements de la montagne apennine, on dirait d'une fraîche paysanne éternellement jeune qui dissimule sa beauté pour la conserver plus longtemps. A l'orée de la ville, s'élève la statue du précurseur du Pérugin et du Pinturicchio, ce Niccolò di Liberatore qui donna ici même à l'humaine beauté son incarnation première, sans vouloir s'appeler autrement que « l'élève », l'*Alunno*, au voisinage d'Assise où François, son maître en idéalisme et en simplicité, n'eut d'autre nom que celui de *Frate*. Et voici, en longeant le Subasio et sur la crête de ce mont, Assise. C'est la première citadelle qu'a bâtie ici-bas la liberté idéale, pour y abriter le berceau de l'idéale beauté. Elle élève dans l'azur matinal les contreforts énormes que le Moyen-Age expirant lui donna pour atteindre aux âges plus heureux de l'avenir, sur cette espèce de vaisseau prédestiné dont le couvent des Franciscains silhouette audacieusement la haute proue. Telle, du Giotto au Pérugin, la caravane des rêveurs Primitifs et des idéalistes Renaissants vit la maison de saint François, qui fut pour eux la bonne auberge et pour leur art le maternel berceau; telle encore nous pouvions la revoir, au passage de l'express, et évoquer devant ses murs d'enceinte, toujours inviolés, la raison de



Pérouse. — Les boulevards extérieurs.

sa force et le secret de sa beauté. La règle monacale du divin *Poverello* n'a-t-elle pas servi de guide au pinceau extatique de tous les maîtres de l'Ombrie?... Et le train qui fuyait, sans laisser à la pensée le temps d'évoquer d'autres souvenirs avec d'autres noms dans ce jardin suave de l'Ombrie, nous permettait déjà de voir, sur les hauteurs voisines, la maîtresse cité de cette terre mystique et de cet art divin dont elle fut la souveraine, cette Pérouse altière dont les pieds sont chaussés de rochers à la cîme même des Alpes, et dont la tête se couronne des roses de l'aurore et des apothéoses du couchant, à ces hauteurs où les sérénités du ciel descendent, plutôt que les tempêtes de la terre n'y montent.

Le train entrait en gare.

— Hop!... Et dépêchez-vous de monter en voiture! Vous n'êtes pas encore arrivés à Pérouse.

Le bienveillant Mgr M..., qui avait bien voulu accepter au cours de ce voyage ma compagnie et celle de mon photographe, avait fait descendre à la gare, pour nous recevoir à l'arrivée du train, une de ces voitures, moitié carrosse et moitié diligence, qui tiennent à la fois en Italie du cérémonial de gala et du familier train-train. C'était un véhicule assez large pour recevoir à la fois tous les voyageurs descendus à la *stazione* grand ouverte au plein air de la campagne, à plusieurs kilomètres de la ville qu'on voyait surplomber tout là-haut, et où il allait falloir grimper par des lacets faisant à cache-cache sous les oliveraies des contours. Le *legno* nous avait engloutis dans la capacité démesurée de son intérieur de « voiture pour noces », et nous jetions les yeux, aussi étonnés qu'amusés, sur ces immenses coussins gris de poussière et sur ces espèces de places publiques en voyage où une forte odeur de venaison et

d'herbage accusait le passage des chasseurs et des campagnards qui s'y étaient installés avant nous. La portière allait se refermer, abandonnant à nous seuls tout l'espace de ce béant carrosse, quand je risquai par la glace relevée trop précipitamment :

— Vous ne montez pas, Monseignenr?

Nous n'eûmes que le temps de voir son geste large,

Pérouse. — La *Via del Cardinello.*

vers la montagne et vers Pérouse, comme s'il voulait dire : « Je connais la *traverse*, et je serai en ville plus tôt que vous! » Alors le voiturin fouettant ses deux chevaux, nous partîmes au trot, sous les oliviers et sous les chênes-verts qui bordaient à droite et à gauche le chemin montant. Pendant cette ascension matinale qu'égayaient les grelots de l'équipage sur le cou des bêtes et les chansonnées des grillons dans les herbes des talus, nous regardions, entre les premières brumes que le jour naissant pénétrait, l'immensité de la plaine se déroulant au plus profond

sa force et le secret de sa beauté. La règle monacale du divin *Poverello* n'a-t-elle pas servi de guide au pinceau extatique de tous les maîtres de l'Ombrie?... Et le train qui fuyait, sans laisser à la pensée le temps d'évoquer d'autres souvenirs avec d'autres noms dans ce jardin suave de l'Ombrie, nous permettait déjà de voir, sur les hauteurs voisines, la maîtresse cité de cette terre mystique et de cet art divin dont elle fut la souveraine, cette Pérouse altière dont les pieds sont chaussés de rochers à la cime même des Alpes, et dont la tête se couronne des roses de l'aurore et des apothéoses du couchant, à ces hauteurs où les sérénités du ciel descendent, plutôt que les tempêtes de la terre n'y montent.

Le train entrait en gare.

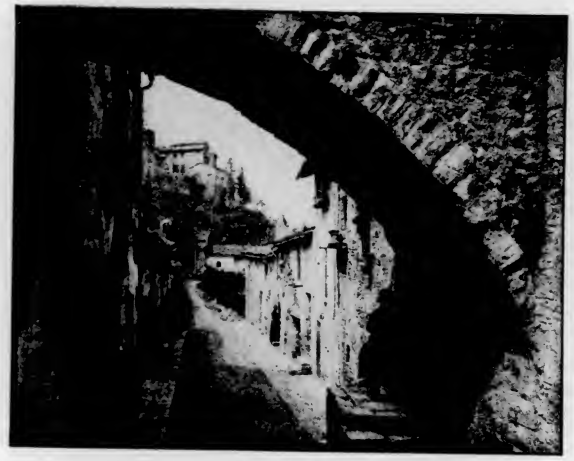
— Hop!... Et dépêchez-vous de monter en voiture! Vous n'êtes pas encore arrivés à Pérouse.

Le bienveillant Mgr M..., qui avait bien voulu accepter au cours de ce voyage ma compagnie et celle de mon photographe, avait fait descendre à la gare, pour nous recevoir à l'arrivée du train, une de ces voitures, moitié carrosse et moitié diligence, qui tiennent à la fois en Italie du cérémonial de gala et du familier train-train. C'était un véhicule assez large pour recevoir à la fois tous les voyageurs descendus à la *stazione* grand ouverte au plein air de la campagne, à plusieurs kilomètres de la ville qu'on voyait surplomber tout là-haut, et où il allait falloir grimper par des lacets faisant à cache-cache sous les oliveraies des contours. Le *legno* nous avait engloutis dans la capacité démesurée de son intérieur de « voiture pour noces », et nous jetions les yeux, aussi étonnés qu'amusés, sur ces immenses coussins gris de poussière et sur ces espèces de places publiques en voyage où une forte odeur de venaison et

d'herbage accusait le passage des chasseurs et des campagnards qui s'y étaient installés avant nous. La portière allait se refermer, abandonnant à nous seuls tout l'espace de ce béant carrosse, quand je risquai par la glace relevée trop précipitamment :

— Vous ne montez pas, Monseigneur?

Nous n'eûmes que le temps de voir son geste large,



Pérouse. — La *Via del Cardinello*.

vers la montagne et vers Pérouse, comme s'il voulait dire : « Je connais la *traverse*, et je serai en ville plus tôt que vous! » Alors le voiturin fouettant ses deux chevaux, nous partîmes au trot, sous les oliviers et sous les chênes-verts qui bordaient à droite et à gauche le chemin montant. Pendant cette ascension matinale qu'égayaient les grelots de l'équipage sur le cou des bêtes et les chansonnées des grillons dans les herbes des talus, nous regardions, entre les premières brumes que le jour naissant pénétrait, l'immensité de la plaine se déroulant au plus profond

de l'horizon de l'Ombrie, comme une mer de verdure dont les crêtes écumantes étaient les blanchissantes villas s'espaçant çà et là. Et Pérouse, là-haut, sur sa jetée de rochers aériens et de maisons audacieuses les escaladant, semblait servir de phare à cette mer, avec les gaz qui éclairaient encore ses rampes et, les étoiles brillant encore en semis de rosaces diamantées, dans son ciel bleu. Dans ce lever d'aurore tendre, des hommes et des femmes, outils en mains et paniers sur la tête, allaient à leurs travaux des champs et passaient dans ce décor de fresque primitive, avec les mêmes poses calmes et les mêmes légendaires beautés par lesquelles leurs ancêtres avaient semblablement représenté la Vierge « pleine de grâce » et « le plus doux des Enfants des Hommes ». Jetez aujourd'hui encore sur ces visages graves, d'une beauté plutôt sévère que facile, jetez un voile diaphane que peut plisser le vent et que baignera de partout la lumière; et vous aurez telle *Annonciation* du Memmi, telle *Nativité* du Pérugin, telle *Dame des Compassions* brossée par Crivelli ou par Buonfiglio. Voulez-vous des seigneurs de la plus élégante Renaissance, tels que les savent camper dans leurs compositions les Pinturicchio et les Mantegna? Échangez ces casaques de laboureurs et ces mantes de pâtres contre les cottes de mailles des barons et les collets frisés des favoris des Borgia ou des Gonzague, aux cours du Vatican ou de Mantoue. Les génies de la forme qui aristocratisèrent jadis ce peuple de paysans ont refroidi depuis longtemps la lave ardente dont les ondées ne roulent plus sur notre froide argile humaine; mais la source de leurs inspirations coule encore à pleins bords aux environs de Pérouse, et il suffit à une paysanne de Monteluce ou de la Pieve del Campo de soulever son *fazzoletto* pour faire

apparaître, sous son masque idéal, une pure Vierge de Vannucci aux yeux du voyageur étonné. Elle seule aura paru insensible à ses charmes; car elle marche dans sa beauté, et, regardant ingénument les autres, elle continue à s'ignorer sur la route où, pour la contempler presque à mains jointes, vous vous retournez encore. Telles, les sources voisines de Clitumne et de Blandusie, jadis chères aux muses de Virgile et d'Horace, avaient reflété, pendant des siècles d'oubli, la beauté du ciel bleu dans le silence de leur miroir tranquille; et il avait fallu qu'un berger, qu'un poète, le front couronné des liserons et des aches cueillis sur leurs bords, leur révélât la grâce qu'elles ne se connaissaient pas encore, en se penchant sur elles et en leur donnant, de ses lèvres ardentes, le baiser qui a suffi peut-être pour rider leur surface sereine et troubler le repos millénaire de leurs profondes eaux.

O fons Blandusiæ, splendidior vitro....

Maintenant le *legno* a gravi tout le *Colle di Santa Giuliana*, et nous sortons de la forêt d'oliviers qui tapissent les pentes du *viale*, pour entrer dans la ville, à la satisfaction des bêtes qui se relancent au galop sur les dalles de pierre dont sont pavées les rues de Pérouse, comme un intérieur de cathédrale. Le vent, que nous avions laissé dormir dans la plaine ombrienne, s'éveille ici soudain, comme dans l'antre d'Eolus. Il balaye les grands pavés de la chaussée, avec un scrupule de *scopatore* matinal à qui aurait été confié l'entretien des devants-de-porte, nets comme l'œil mais un peu froids, dans leur propreté de pierre blanche. Par là-dessus, notre voiture aux bois lourds et aux coussins épais n'en roule que mieux; et le vent de tramontane, qui la prend par les

derrières de son ample capote de cuir, l'enlève comme une plume jusqu'à la porte de *l'Albergo della Posta* où le voiturin a de la peine à arrêter son équipage. Nous descendons et n'avons pas plutôt donné nos noms que nous sommes introduits, par un large escalier de pierre, où la veilleuse est allumée devant une Madone de la plus pure tradition ombrienne. La chambre démesurée qu'on nous offre pourrait servir de salle au Conseil des Prieurs. Pour ne pas y sentir le vent de la haute montagne qui ébranle les pierres mêmes des murs, nous nous blottissons dans nos lits froids pour un léger sommeil de quelques heures.... Depuis combien de temps grelottions-nous, sous l'épaisseur de planche des raides couvertures, quand la porte s'ouvrit et une voix nous appela, sympathique et forte, dont la chaleur suffisait presque à nous détransir :

Pérouse. — Une rampe.

— Messieurs! je vous annonce le soleil.

C'était Mgr M... qui, pour se réchauffer, avait, lui, passé sa matinée à courir la montagne. Le soleil qu'il annonçait inondait, en effet, nos fenêtres. Déjà l'air en était attiédi et sa transparence merveilleuse nous permettait de voir, par delà les toits dorés, le ciel profondément bleu où la plus pure lumière se jouait, comme sur une grande vitre d'émail antique, comme dans une gigantesque turquoise creuse. Grisés déjà par cet air pur et par cette lumière limpide, en un instant nous rejoignîmes notre cicerone qui, pour un premier coup d'œil sur Pérouse

et sa campagne, nous avait donné rendez-vous sur une *loggia* de l'évêché voisin. Pour y arriver, il fallait longer

Pérouse. — Une rue de la paroisse Sant'Ercolano.

la grande belle *Via Vannucci* qui empruntait son nom au Pérugin, et passer devant une double rangée de palais dont les robes de pierre noire, taillées en élégantes

derrières de son ample capote de cuir, l'enlève comme une plume jusqu'à la porte de *l'Albergo della Posta* où le voiturin a de la peine à arrêter son équipage. Nous descendons et n'avons pas plutôt donné nos noms que nous sommes introduits, par un large escalier de pierre, où la veilleuse est allumée devant une Madone de la plus pure tradition ombrienne. La chambre démesurée qu'on nous offre pourrait servir de salle au Conseil des Prieurs. Pour ne pas y sentir le vent de la haute montagne qui ébranle les pierres mêmes des murs, nous nous blottissons dans nos lits froids pour un léger sommeil de quelques heures.... Depuis combien de temps grelottions-nous, sous l'épaisseur de planche des raides couvertures, quand la porte s'ouvrit et une voix nous appela, sympathique et forte, dont la chaleur suffisait presque à nous détransir :

Pérouse. — Une rampe.

— Messieurs! je vous annonce le soleil.

C'était Mgr M... qui, pour se réchauffer, avait, lui, passé sa matinée à courir la montagne. Le soleil qu'il annonçait inondait, en effet, nos fenêtres. Déjà l'air en était attiédi et sa transparence merveilleuse nous permettait de voir, par delà les toits dorés, le ciel profondément bleu où la plus pure lumière se jouait, comme sur une grande vitre d'émail antique, comme dans une gigantesque turquoise creuse. Grisés déjà par cet air pur et par cette lumière limpide, en un instant nous rejoignîmes notre cicerone qui, pour un premier coup d'œil sur Pérouse

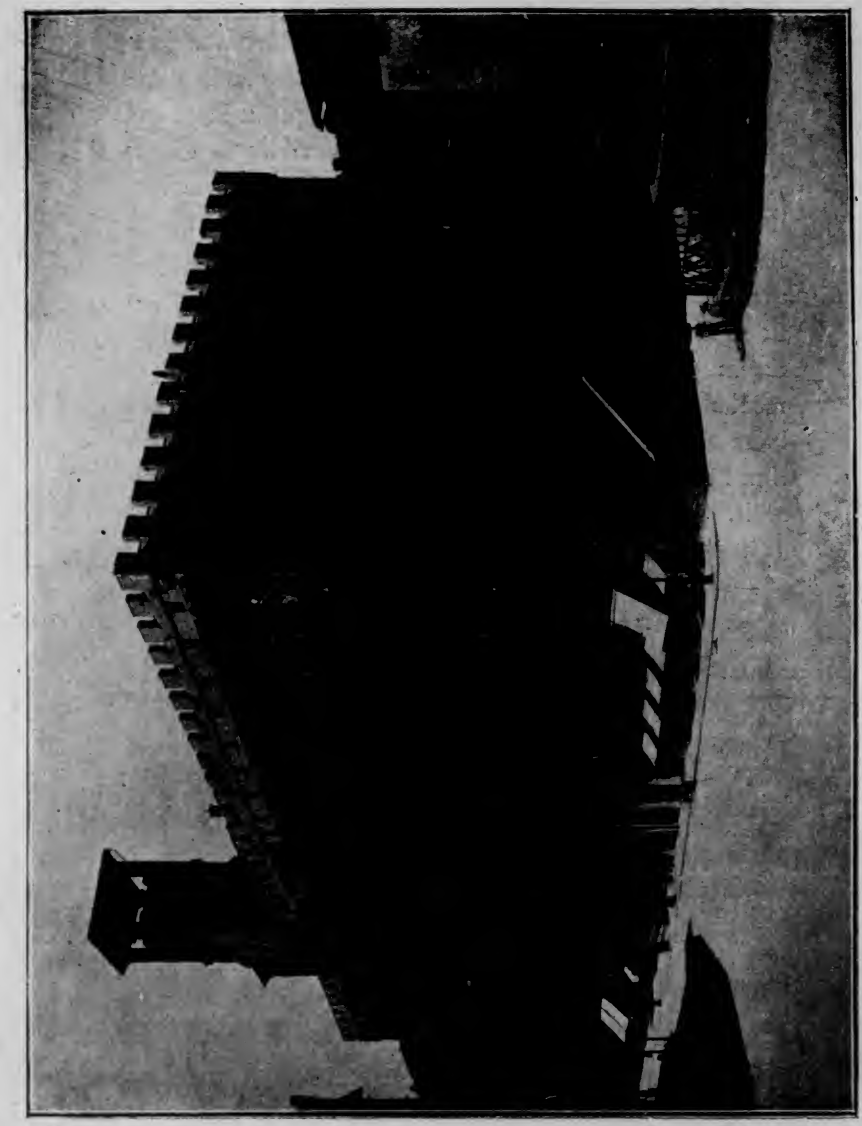
et sa campagne, nous avait donné rendez-vous sur une *loggia* de l'évêché voisin. Pour y arriver, il fallait longer

Pérouse. — Une rue de la paroisse Sant'Ercolano.

la grande belle *Via Vannucci* qui empruntait son nom au Pérugin, et passer devant une double rangée de palais dont les robes de pierre noire, taillées en élégantes

ogives et en créneaux imposants, nous faisaient honte de nos ulsters étriqués et de notre rapetissé modernisme. Quand nous passâmes devant le *Cambio*, — ce chef-d'œuvre de Bourse ancienne que tout l'or de nos Bourses modernes ne suffirait pas à payer, — nous attendîmes un moment, interdits, que les syndics protecteurs des maîtres architectes Bartolommeo di Mattiolo et Lodovico d'Antonibo en sortissent vivants, le bonnet rouge coiffant leurs longs cheveux, et la souquenille flottant sur leurs mollets découverts et sur leurs pieds chaussés à la poulaine. Depuis l'année 1452 que cette *Chambre* avait été construite pour les changeurs de l'époque et les prud'hommes de tous corps de métiers qui y vinrent représenter les intérêts de leurs confréries respectives, pas un clou ne manque à la porte ouvragée par les trois frères ébénistes Del Tasso. De l'intérieur, où Pérugin avait brossé ses meilleures peintures, nous n'en pouvions rien dire encore ; la porte restant fermée, qui annonçait si magistralement les œuvres qu'elle renfermait. A deux pas plus loin, c'était le *Palazzo dei Priori* qui terminait la rue avec le cube formidable de ses façades qu'on prendrait pour des murailles de forteresse, si les trois maîtres tailleurs de pierre Fra Bevignate, Giovannello di Benevento et Jacopo de Servodio n'avaient fleuri ce palais jusqu'aux créneaux, pour servir de couronne aux arts qui siégeraient ici en même temps

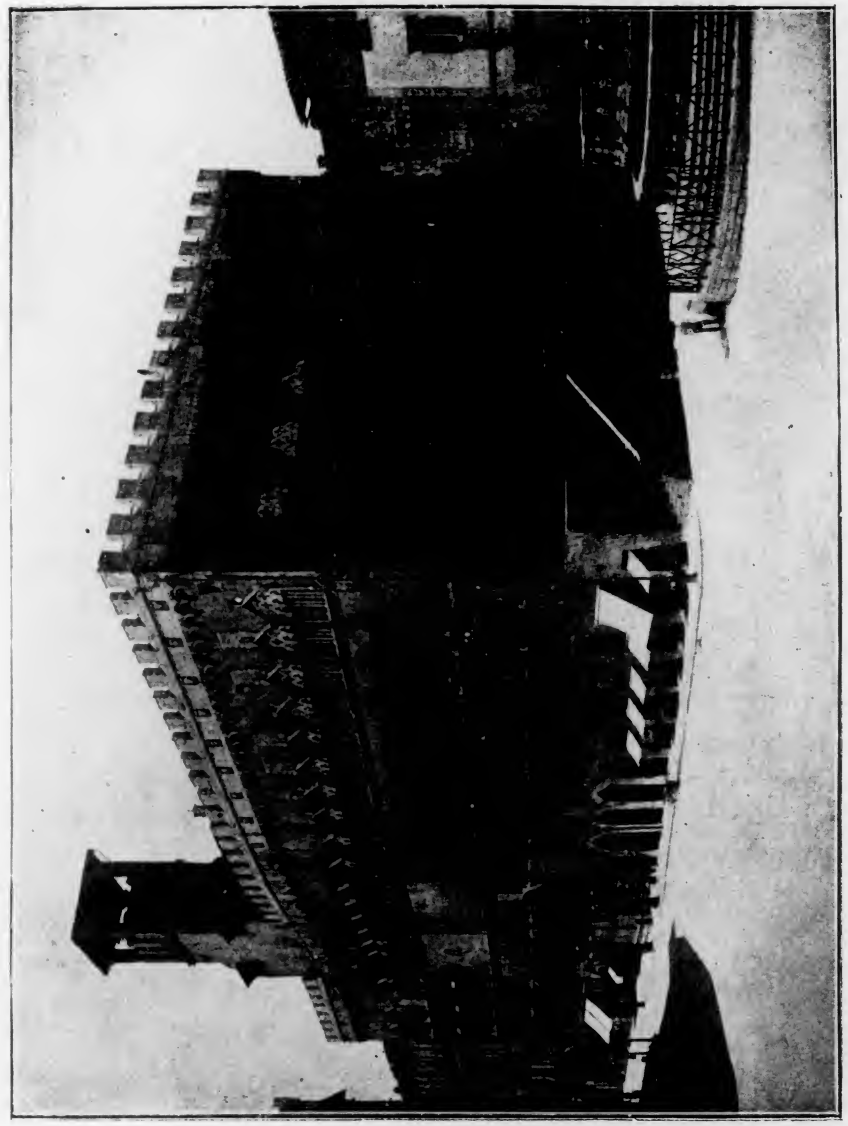
Pérouse. — La Via Vannucci.



Pérouse. — Le Palais des Prieurs.

ogives et en créneaux imposants, nous faisaient honte de nos ulsters étriqués et de notre rapetissé modernisme. Quand nous passâmes devant le *Cambio*, — ce chef-d'œuvre de Bourse ancienne que tout l'or de nos Bourses modernes ne suffirait pas à payer, — nous attendîmes un moment, interdits, que les syndics protecteurs des maîtres architectes Bartolommeo di Mattiolo et Lodovico d'Antonibo en sortissent vivants, le bonnet rouge coiffant leurs longs cheveux, et la souquenille flottant sur leurs mollets découverts et sur leurs pieds chaussés à la poulaine. Depuis l'année 1452 que cette *Chambre* avait été construite pour les changeurs de l'époque et les prud'hommes de tous corps de métiers qui y vinrent représenter les intérêts de leurs confréries respectives, pas un clou ne manque à la porte ouvragée par les trois frères ébénistes Del Tasso. De l'intérieur, où Pérugin avait brossé ses meilleures peintures, nous n'en pouvions rien dire encore; la porte restant fermée, qui annonçait si magistralement les œuvres qu'elle renfermait. A deux pas plus loin, c'était le *Palazzo dei Priori* qui terminait la rue avec le cube formidable de ses façades qu'on prendrait pour des murailles de forteresse, si les trois maîtres tailleurs de pierre Fra Bevignate, Giovannello di Benevento et Jacopo de Servodio n'avaient fleuri ce palais jusqu'aux créneaux, pour servir de couronne aux arts qui siégeraient ici en même temps

Pérouse. — La Via Vannucci.



Pérouse. — Le Palais des Priores.

que la Loi. Après le temps des Prieurs de Pérouse, était venu celui des Délégats de l'État Pontifical. Et, sous la porte que le griffon de Pérouse protège moins bien que la statue d'un saint de France, — Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, — nous attendions paraître un de ces terribles Capitaines de Justice de jadis, un Oddi ou un Baglioni dans les mailles d'acier de leur armure, ceints du cercle de fer des *bravi*, leurs suivants; un Joachim Pecci, le rochet dentelé pour armure, et le livre du code en guise d'épée dans les mains. Et ce fut un attaché au Parquet de Pérouse, dont on nous murmura tout bas le nom et qui nous fit, à son passage, reculer de honte devant sa redingote boutonnée et nos idées retardataires. Tels étaient donc les successeurs de Mgr Pecci, au palais de la Délégation apostolique qui lui avait, quelques mois, servi de première résidence avant de passer, de la préfecture, à l'évêché de Pérouse.

— *Adagio! adagio!*... Doucement! doucement!.. nous fait signe de la main, sur la porte de l'évêché qui termine la rue, l'introducteur obligeant qui nous y a précédés et qui plaisante, à sa manière, cette *furia francese* que notre allure un peu lambine ne représente qu'imparfaitement. Dame! on ne monte pas tous les jours à Pérouse. Sur cette excuse, Mgr M... nous fit remarquer qu'il faudrait bien monter encore, pour atteindre les anges purs du Pérugin et la cité idéale du Pinturicchio dont nous n'avions encore traversé que les boulevards ou les antichambres. Et, d'un pied fait aux ascensions, il s'élança sur l'escalier de l'évêché et nous entraîna à sa suite. A chacune de ces marches en vieille pierre dont le temps ne veut pas achever l'usure, je me disais : « Ici, trente-deux ans durant, le cardinal Pecci monta et descendit ! » Je crus même au coup de l'ancienne cloche qui sonna longuement notre présence à la porte de l'appartement

épiscopal que, celle-ci s'ouvrant, ce serait Mgr Pecci qui nous allait apparaître et nous offrir la bienvenue du prince et l'hospitalité du père dont il ne sépara jamais, en de pareilles réceptions, le double caractère. Nous pénétrons dans une première antichambre, où des peintures de l'époque péruginesque continuent à vieillir paisiblement dans leurs cadres en forme de prédelles. Il y a aussi, le long des murs, quelques fauteuils à hauts dossiers de chêne, quelques crédences où des bouquets artificiels se défraîchissent sous globe, devant un buste de Pie IX : ils y sèchent, sans doute, depuis le temps que le cardinal Pecci en fit hommage au pape Mastaï, dont il n'espérait certes pas hériter, plus tard, à la fois la tiare et les chaînes. Et voici son cabinet de travail, petit, intime, tel qu'il l'a laissé, pour aller habiter les grandes salles du Vatican. La tapisserie à fleurs fanées est la même. Ce sont les mêmes portraits de Léon XII, de Grégoire XVI et de Pie IX, en simples lithographies sous verre. Les mêmes aussi, les chaises péniblement rembourrées de crins durs, et le bureau-régence qui tient un des quatre angles de la pièce. Dans cette espèce de cabinet, plutôt campagnard que citadin et moins digne d'un évêché que d'un presbytère, devant ces petites fenêtres ouvrant sur la *Piazza del Duomo* presque toujours déserte et sur la haute quiétude de la montagneuse Pérouse, le cardinal-évêque eut le loisir de méditer sur les événements du siècle qu'il ne dirigeait pas encore et qu'alors il n'espérait pas plus devoir conduire que ce moineau perdu, pépiant aux vitres, ne pourrait croire qu'un jour l'essor de l'aigle lui sera accordé et qu'il s'élèvera plus haut que la tempête soufflant sur l'âge moderne. A ce même bureau, à cette même place où le cardinal Pecci avait tant travaillé, Mgr Gentile Mattei, son successeur sur le siège de Pérouse,

était assis. Il se leva complaisamment pour nous donner la bienvenue, avec sa main grande ouverte :

— Monseigneur, osai-je lui dire, j'appréhendais ne plus rien voir, ici, de l'ancienne Pérouse. Mais je me plais à reconnaître que, de tous les vieux maîtres de la classique Ombrie, celui qui a le moins changé, c'est l'évêque.

— Oui, oui, répondit-il, il y a une Pérouse qui est restée la même, depuis les beaux siècles passés qui firent sa gloire. Mais cette Pérouse, il faut la voir de haut. C'est sur les toits que vous irez la chercher, si vos jambes sont aussi fermes que votre volonté. A Pérouse, messieurs, il faut toujours monter. En avant donc!

Nous eûmes beau prétexter l'ennui qu'occasionnait notre visite, il fallut obéir sur-le-champ et accompagner Mgr Mattei partout où il nous conduirait. De par une volonté souveraine, n'était-il pas notre hôte? A sa suite, sans quitter l'évêché et sortant tout au plus des appartements prélatices, nous nous engageâmes dans une espèce de meurtrière audacieusement jetée en un arceau dont le passage n'était permis qu'à un seul homme à la fois. Vers le milieu de cette antique muraille creuse, une fenêtre était ouverte où notre guide nous invita à nous accouder. Nous regardâmes. C'était le vide. Dans le fond, à quarante pieds, la rue passait sous cet arceau géant, digne du nom de *Maesta delle Volle* qui est resté à ce dernier vestige du primitif Hôtel de Ville, brûlé deux fois, en 1527 et en 1554, par le feu qu'y alluma la vieille haine des partis guelfes et gibelins. L'arcade qui en est restée sert de pont, par lequel l'évêché communique avec le séminaire. Ce séminaire de Pérouse, — prédilection du cardinal Pecci, — combien de fois, le jour et la nuit, le futur Léon XIII ne passa-t-il pas ce pont pour s'y rendre et pour y vivre autant qu'il put la vie de ses petits élèves? Chemin faisant, ce sont mille histoires charmantes de ces messieurs qui nous accompagnent et qui virent le cardinal Pecci

Pérouse. — La statue de Paul IV sur la Place du *Duomo*.

à l'œuvre, les uns alors élèves comme le jeune chanoine Cernicchi, les autres professeurs comme le vieux et toujours humoriste archiprêtre Romitelli. Une fois, dans cette même

était assis. Il se leva complaisamment pour nous donner la bienvenue, avec sa main grande ouverte :

— Monseigneur, osai-je lui dire, j'appréhendais ne plus rien voir, ici, de l'ancienne Pérouse. Mais je me plais à reconnaître que, de tous les vieux maîtres de la classique Ombrie, celui qui a le moins changé, c'est l'évêque.

— Oui, oui, répondit-il, il y a une Pérouse qui est restée la même, depuis les beaux siècles passés qui firent sa gloire. Mais cette Pérouse, il faut la voir de haut. C'est sur les toits que vous irez la chercher, si vos jambes sont aussi fermes que votre volonté. A Pérouse, messieurs, il faut toujours monter. En avant donc!

Nous eûmes beau prétexter l'ennui qu'occasionnait notre visite, il fallut obéir sur-le-champ et accompagner Mgr Mattei partout où il nous conduirait. De par une volonté souveraine, n'était-il pas notre hôte? A sa suite, sans quitter l'évêché et sortant tout au plus des appartements prélatices, nous nous engageâmes dans une espèce de meurtrière audacieusement jetée en un arceau dont le passage n'était permis qu'à un seul homme à la fois. Vers le milieu de cette antique muraille creuse, une fenêtre était ouverte où notre guide nous invita à nous accouder. Nous regardâmes. C'était le vide. Dans le fond, à quarante pieds, la rue passait sous cet arceau géant, digne du nom de *Maesta delle Volle* qui est resté à ce dernier vestige du primitif Hôtel de Ville, brûlé deux fois, en 1527 et en 1534, par le feu qu'y alluma la vieille haine des partis guelfes et gibelins. L'arcade qui en est restée sert de pont, par lequel l'évêché communique avec le séminaire. Ce séminaire de Pérouse, — prédilection du cardinal Pecci, — combien de fois, le jour et la nuit, le futur Léon XIII ne passa-t-il pas ce pont pour s'y rendre et pour y vivre autant qu'il put la vie de ses petits élèves? Chemin faisant, ce sont mille histoires charmantes de ces messieurs qui nous accompagnent et qui virent le cardinal Pecci

Pérouse. — La statue de Paul IV sur la Place du *Duomo*.

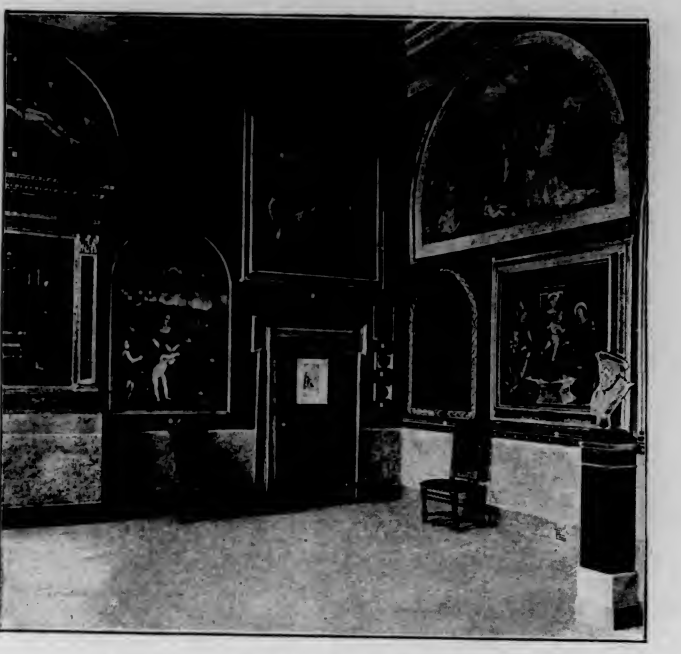
à l'œuvre, les uns alors élèves comme le jeune chanoine Cernicchi, les autres professeurs comme le vieux et toujours humoriste archiprêtre Romitelli. Une fois, dans cette même

cellule d'où sort en ce moment la *camerata* pour aller à l'école, c'était « un nouveau » qui pleurait sa maison paternelle : « Eh bien ! je vais aussi pleurer ! » lui avait dit le cardinal en s'asseyant sur le lit du petit ; tel un vrai père que son enfant eût menacé d'abandonner. Une autre fois, le cardinal entrait dans une classe avec les écoliers et, le professeur manquant d'exactitude, avait commencé l'explication de l'auteur latin jusqu'à l'arrivée du maître : « Nous en étions à tel passage ! » se contenta-t-il de dire à celui-ci quand il arriva ; et, saluant, il repartit. Pendant que les souvenirs de Mgr Pecci volent ici, de tous les coins, et nous assaillent en essaim d'oiseaux charmants, ce sont aussi d'autres oiseaux, les petits élèves qui vont en classe et qui, voyant dans les couloirs leur évêque et leur père, courent à lui, l'entourent de leurs mains enfantines, cherchent sur sa grande main l'anneau épiscopal, l'embrassent et s'échappent contents. Brr !... brr !... c'est comme une envolée d'oiseaux. Les petites soutanes tapageuses ont replié vers la classe, en bon ordre. Les portes se referment. Les corridors sont vides. Et nous voilà tout heureux de cette bouffée d'air respirée en pleine jeunesse, au milieu de ces vieux murs dont les précieuses reliques attestent les temps passés. Çà et là, c'est encore une merveille antique, une colonne qui a perdu son chapiteau dans des constructions supérieures, une voûte tronquée sous laquelle on a cloisonné plusieurs chambres ; car, les oiseaux se multipliant, il a fallu doubler aussi les compartiments de la cage. Nous montons, nous montons encore. Voici enfin le ciel ouvert, un jardin en plein air, une salle de jeu sur la dernière voûte de la *loggia*.

— La dernière création du cardinal Pecci ! ajoute Mgr Mattei.

Nous sommes tout à fait au pays des oiseaux. Mais c'est

de cette *loggia* aérienne que Pérouse est belle ! Sur l'arête aiguë du mont qu'elle chaperonne, elle s'étend du sud au nord et dessine exactement la forme du dragon ailé qui s'accroupit et veille sur son armorial civique. La queue en est formée, au sud, par la traînée presque rectiligne de la



Pérouse. — Une salle du Musée au Palais des Prieurs.

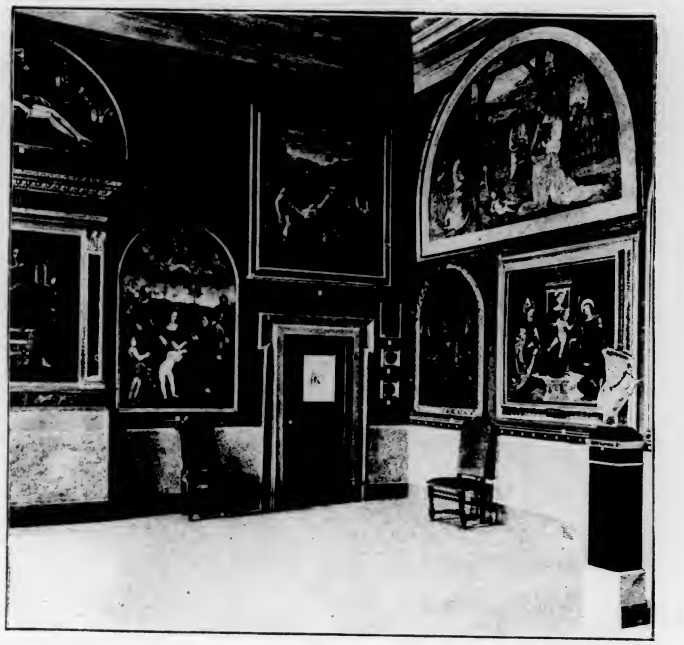
paroisse de *San-Pietro-de-Cassinensi* dont le clocher, en flèche audacieusement grêle au sommet, s'épaissit fortement à la base des voûtes que Pietro Vincioli éleva, en l'an 1000 ; tant les siècles anciens ont pesé sur ce vieillard de pierre qui conserve, à l'ombre des dix-huit colonnes de marbre et de granit supportant ses trois nefs, le gracieux berceau où Pérugin fit naître son école. De la *Porta San-*

cellule d'où sort en ce moment la *camerata* pour aller à l'école, c'était « un nouveau » qui pleurait sa maison paternelle : « Eh bien ! je vais aussi pleurer ! » lui avait dit le cardinal en s'asseyant sur le lit du petit ; tel un vrai père que son enfant eût menacé d'abandonner. Une autre fois, le cardinal entrait dans une classe avec les écoliers et, le professeur manquant d'exactitude, avait commencé l'explication de l'auteur latin jusqu'à l'arrivée du maître : « Nous en étions à tel passage ! » se contenta-t-il de dire à celui-ci quand il arriva ; et, saluant, il repartit. Pendant que les souvenirs de Mgr Pecci volent ici, de tous les coins, et nous assaillent en essaim d'oiseaux charmants, ce sont aussi d'autres oiseaux, les petits élèves qui vont en classe et qui, voyant dans les couloirs leur évêque et leur père, courent à lui, l'entourent de leurs mains enfantines, cherchent sur sa grande main l'anneau épiscopal, l'embrassent et s'échappent contents. Brr !... brr !... c'est comme une envolée d'oiseaux. Les petites soutanes tapageuses ont replié vers la classe, en bon ordre. Les portes se referment. Les corridors sont vides. Et nous voilà tout heureux de cette bouffée d'air respirée en pleine jeunesse, au milieu de ces vieux murs dont les précieuses reliques attestent les temps passés. Çà et là, c'est encore une merveille antique, une colonne qui a perdu son chapiteau dans des constructions supérieures, une voûte tronquée sous laquelle on a cloisonné plusieurs chambres ; car, les oiseaux se multipliant, il a fallu doubler aussi les compartiments de la cage. Nous montons, nous montons encore. Voici enfin le ciel ouvert, un jardin en plein air, une salle de jeu sur la dernière voûte de la *loggia*.

— La dernière création du cardinal Pecci ! ajoute Mgr Mattei.

Nous sommes tout à fait au pays des oiseaux. Mais c'est

de cette *loggia* aérienne que Pérouse est belle ! Sur l'arête aiguë du mont qu'elle chaperonne, elle s'étend du sud au nord et dessine exactement la forme du dragon ailé qui s'accroupit et veille sur son armorial civique. La queue en est formée, au sud, par la traînée presque rectiligne de la



Pérouse. — Une salle du Musée au Palais des Prieurs.

paroisse de *San-Pietro-de-Cassinensi* dont le clocher, en flèche audacieusement grêle au sommet, s'épaissit fortement à la base des voûtes que Pietro Vincioli éleva, en l'an 1000 ; tant les siècles anciens ont pesé sur ce vieillard de pierre qui conserve, à l'ombre des dix-huit colonnes de marbre et de granit supportant ses trois nefs, le gracieux berceau où Pérugin fit naître son école. De la *Porta San-*

Pietro que la ville jalouse d'un tel joyau d'antiquité a renfermée dans son sein, à la *Porta Eburnea* dont les poivrières flanquent les vieux remparts, le dragon silhouette la courbe postérieure de ses hanches avec les constructions poussées en excroissances parasites, comme des cryptogames contre un chêne, à la place où s'élevait jadis la formidable citadelle de Paul III. Le corps du monstre s'allonge et grimpe ensuite, du quartier *Sant' Ercolano* dont la vieille église boucle en rotonde ce fond de ville, au quartier du *Duomo* et du *Palais Public*. Là, siège le centre de Pérouse ; en sorte que, la *Piazza del Municipio* marquant le cœur du dragon, les griffes antérieures du monstre se rejettent par la *Via dei Priori* vers la porte Sainte-Suzanne au nord-ouest, et par la *Via Buontempi* vers la porte du Soleil au nord-est. Au nord, la *Porta Etrusca* aux colossales arcatures sert de collier à ce même dragon dont la tête presque apocalyptique, changeant de forme, va finir en bec d'aigle entre les hauteurs du San-Marco et du Sperandio, à la pointe extrême de Pérouse que ferment le fort et la porte *Sant' Angelo* aux redoutables barrières. Et tout à l'entour, du sud au nord et de l'est à l'ouest, autant que l'œil en puisse découvrir sur la plaine environnante de l'Ombrie que commande de là-haut Pérouse audacieusement symbolisée par son dragon héraldique, c'est la bordure éternellement verte des oliviers séculaires qui virent passer, sous leurs ombrages, l'éclat farouche des brigades armées de Baglioni et la douceur attirante des frères mendiants de Saint-François, le Moyen-Age avec sa prose barbaresque et sa divine poésie, et, plus tard, dans la splendeur de sa palette d'or, la Renaissance souveraine dont les premiers disciples furent des montagnards, nés sur ces cimes.

— Voyez-vous d'ici, à votre gauche, au fond de la *Via*

dei Priori, la *Chiesa Nuova* et la *Via Deliziosa*? C'est là que le Pérugin habita, dans une maison que vous visiterez tout à l'heure. Au voisinage de l'oratoire des Bernardins, vous trouverez aussi la maison de Luca Signorelli, puis celle de son maître Piero della Francesca. Par là-bas aussi demeu-

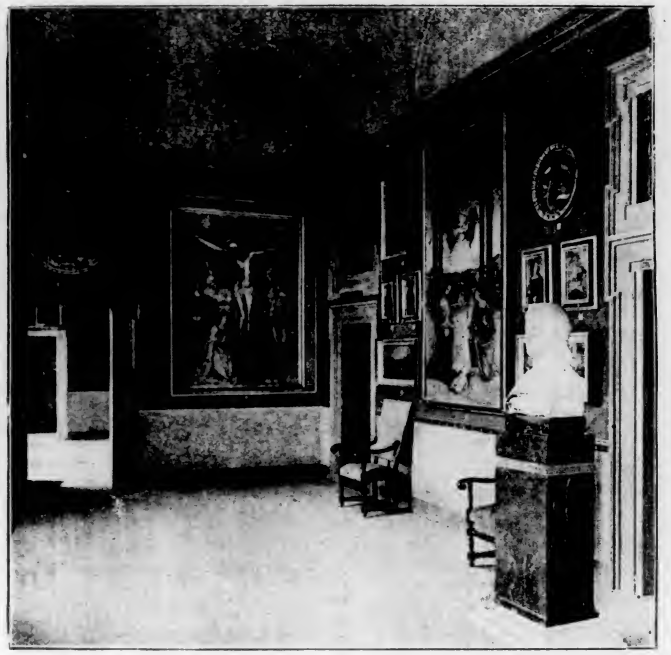
Une autre salle du Musée au Palais des Prieurs.

rèrent Buonfigli et Fiorenzo di Lorenzo. Enfin, vers la *Porta Santa Suzanna*, vous découvrirez le berceau de Bernardino Betti, si dédaigneusement appelé le « Peintrailleur », le « Pinturicchio » ; et, autour de son atelier, les demeures de ses élèves Bartolomeo Caporali, Eusebio di San Giorgio, Sinibaldo Ibi, le jeune Raphaël Sanzio lui-même. Mais voici

Pietro que la ville jalouse d'un tel joyau d'antiquité a renfermée dans son sein, à la *Porta Eburnea* dont les poivrières flanquent les vieux remparts, le dragon silhouette la courbe postérieure de ses hanches avec les constructions poussées en excroissances parasites, comme des cryptogames contre un chêne, à la place où s'élevait jadis la formidable citadelle de Paul III. Le corps du monstre s'allonge et grimpe ensuite, du quartier *Sant' Ercolano* dont la vieille église boucle en rotonde ce fond de ville, au quartier du *Duomo* et du *Palais Public*. Là, siège le centre de Pérouse ; en sorte que, la *Piazza del Municipio* marquant le cœur du dragon, les griffes antérieures du monstre se rejettent par la *Via dei Priori* vers la porte Sainte-Suzanne au nord-ouest, et par la *Via Buontempi* vers la porte du Soleil au nord-est. Au nord, la *Porta Etrusca* aux colossales arcatures sert de collier à ce même dragon dont la tête presque apocalyptique, changeant de forme, va finir en bec d'aigle entre les hauteurs du San-Marco et du Sperandio, à la pointe extrême de Pérouse que ferment le fort et la porte *Sant' Angelo* aux redoutables barrières. Et tout à l'entour, du sud au nord et de l'est à l'ouest, autant que l'œil en puisse découvrir sur la plaine environnante de l'Ombrie que commande de là-haut Pérouse audacieusement symbolisée par son dragon héraldique, c'est la bordure éternellement verte des oliviers séculaires qui virent passer, sous leurs ombrages, l'éclat farouche des brigades armées de Baglioni et la douceur attirante des frères mendiants de Saint-François, le Moyen-Age avec sa prose barbaresque et sa divine poésie, et, plus tard, dans la splendeur de sa palette d'or, la Renaissance souveraine dont les premiers disciples furent des montagnards, nés sur ces cimes.

— Voyez-vous d'ici, à votre gauche, au fond de la *Via*

dei Priori, la *Chiesa Nuova* et la *Via Deliziosa*? C'est là que le Pérugin habita, dans une maison que vous visiterez tout à l'heure. Au voisinage de l'oratoire des Bernardins, vous trouverez aussi la maison de Luca Signorelli, puis celle de son maître Piero della Francesca. Par là-bas aussi demeu-



Une autre salle du Musée au Palais des Prieurs.

rèrent Buonfigli et Fiorenzo di Lorenzo. Enfin, vers la *Porta Santa Suzanna*, vous découvrirez le berceau de Bernardino Betti, si dédaigneusement appelé le « Peintrailleur », le « Pinturicchio » ; et, autour de son atelier, les demeures de ses élèves Bartolomeo Caporali, Eusebio di San Giorgio, Sinibaldo Ibi, le jeune Raphaël Sanzio lui-même. Mais voici

Mgr Romitelli, membre de l'Académie *di Storia Patria* et aussi de l'Académie des Humoristes. Il se propose de vous servir de guide à travers la cité. Bonne promenade!

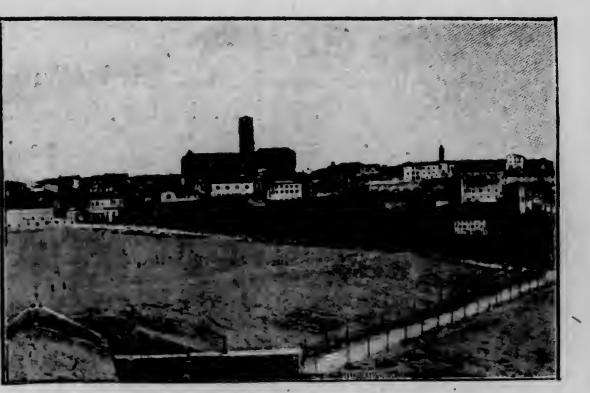
Mgr Luciano Romitelli, archidiacre de la cathédrale, est, en vérité, l'humoriste le plus gai de son Académie, et l'académicien le plus érudit de Pérouse. Sa taille n'est guère

Pérouse. — Soubassements de la Citadelle de Paul IV.

plus haute que la canne de son parapluie à grosse cotonnade verte; et vous ne le voyez plus, dès qu'il s'est recouvert de son chapeau deux fois large comme sa petite personne. Mais vous ne disparaissez pas aussi aisément sous les yeux de ce Lyncée aux lunettes bleuâtres, presque toujours aux trois quarts de leur chute sur un grand nez où elles courent vers l'abîme. Pas une pierre dans Pérouse qui n'ait une histoire et que, le premier, le chanoine Romitelli ne connaisse et ne veuille aussi vous raconter, le premier. Songez donc! c'est lui qui a découvert les tombeaux étrusques de la *Pieve del*

Campo; lui encore qui, au printemps de sa vie, enfant de chœur du *Duomo*, jeta des fleurs sous les pieds de Mgr Pecci quand le jeune prélat fit, pour la première fois, son entrée dans Pérouse, en 1841.

— Et voilà le Palais des Prieurs qu'il habita, à ce titre! ajoute mon audacieux cicerone que la présence d'un préfet



Pérouse. — Le Polygone.

de la Couronne n'empêche pas d'entrer dans l'ancienne résidence des préfets de la Tiare.

Mgr Romitelli, ami de tout le monde, salue officiers de l'administration et domestiques de l'office qui lui rendent, avec plaisir, la pareille en lui ouvrant toutes les portes. En un clin d'œil, nous avons franchi toutes les consignes, visité toutes les salles opulentes du merveilleux palais, — surtout celles qui furent réservées à l'appartement du Délégat, en 1841. Elles sont spacieuses, mais vides. Tout au plus, çà et là, de vieilles crédences irréparables et d'antiques retables ruinés des primitifs Ombriens y sont remisés, en attendant le budget de la Commune qui fera le double improbable miracle de réparer eux et lui, en meme temps. J'avise

Mgr Romitelli, membre de l'Académie *di Storia Patria* et aussi de l'Académie des Humoristes. Il se propose de vous servir de guide à travers la cité. Bonne promenade!

Mgr Luciano Romitelli, archidiacre de la cathédrale, est, en vérité, l'humoriste le plus gai de son Académie, et l'académicien le plus érudit de Pérouse. Sa taille n'est guère

Pérouse. — Soubassements de la Citadelle de Paul IV.

plus haute que la canne de son parapluie à grosse cotonnade verte; et vous ne le voyez plus, dès qu'il s'est recouvert de son chapeau deux fois large comme sa petite personne. Mais vous ne disparaissez pas aussi aisément sous les yeux de ce Lyncée aux lunettes bleuâtres, presque toujours aux trois quarts de leur chute sur un grand nez où elles courent vers l'abîme. Pas une pierre dans Pérouse qui n'ait une histoire et que, le premier, le chanoine Romitelli ne connaisse et ne veuille aussi vous raconter, le premier. Songez donc! c'est lui qui a découvert les tombeaux étrusques de la *Pieve del*

Campo; lui encore qui, au printemps de sa vie, enfant de chœur du *Duomo*, jeta des fleurs sous les pieds de Mgr Pecci quand le jeune prélat fit, pour la première fois, son entrée dans Pérouse, en 1841.

— Et voilà le Palais des Prieurs qu'il habita, à ce titre! ajoute mon audacieux cicerone que la présence d'un préfet

Pérouse. — Le Polygone.

de la Couronne n'empêche pas d'entrer dans l'ancienne résidence des préfets de la Tiare.

Mgr Romitelli, ami de tout le monde, salue officiers de l'administration et domestiques de l'office qui lui rendent, avec plaisir, la pareille en lui ouvrant toutes les portes. En un clin d'œil, nous avons franchi toutes les consignes, visité toutes les salles opulentes du merveilleux palais, — surtout celles qui furent réservées à l'appartement du Délégat, en 1841. Elles sont spacieuses, mais vides. Tout au plus, çà et là, de vieilles crédences irréparables et d'antiques retables ruinés des primitifs Ombriens y sont remisés, en attendant le budget de la Commune qui fera le double improbable miracle de réparer eux et lui, en meme temps. J'avise

encore une terrasse, sur laquelle donne l'ancienne salle à manger du Délégat. De là, une vue magnifique s'étend sur la campagne lointaine. A droite, est *San Francesco-al-Monte*, avec sa rangée imposante de cyprès. A gauche, et ça et là, le *Monte Tesio* aux oliviers cendreux, le Séminaire aux vieux étages escaladant la hauteur derrière laquelle le *Monte Acuto* pose le contrefort imposant de ses assises tiburtines. En face enfin, le *Monte Malbe* aux bleuâtres lointains où se devinent les transparences opalines du lac Trasimène qui lui sert de miroir, à ses pieds. Ce fut dans ce décor impérial que Mgr Pecci commença à régner et, peut-être aussi, à s'ennuyer. Car de quels souvenirs, encore prématurés pour un prélat de carrière, à peine à son début, peupler cette solitude où d'autres que lui eussent pu se déplaire?

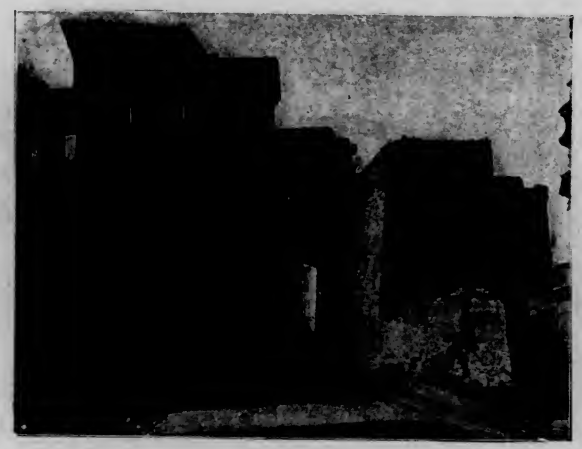
— S'ennuyer? Et la *Via Gregoriana* à achever en quelques mois, pour l'arrivée de Grégoire XVI à Pérouse?...

Pour me faire visiter le gigantesque serpent de terre et de granit qui rampe de terrasse en terrasse et qui, des basses plaines de Pérouse, porte jusqu'à la ville haute les deux noms inséparables du pape et du délégat, ordonnateurs de ces travaux vraiment romains, mon guide m'oblige à monter en voiture. A mesure que nous avançons sous l'admirable rideau d'oliviers qui tendent sur cette campagne ombrienne l'immuable manteau vert de leur éternel printemps, le chanoine désespéré par une vague flottaison de brume que je n'entrevois même pas, avec mes yeux habitués à moins de bienfaisante lumière :

— *Che peccato!... Che caligine!...* soupire-t-il.

Au bas de la voie triomphale dont chaque borne dit encore la gloire de Mgr Pecci, la brume tant redoutée du chanoine n'a pas empêché notre landau d'être signalé au

recteur de la *Pieve* où nous entrons. Ce bon curé n'attend pas même que nous soyons descendus de voiture, pour courir aux cloches, en compagnie de sa servante, et les ébranler toutes deux, à eux deux. L'archidiacre a beau agiter désespérément son parapluie de cotonnade. Le curé, passant la tête par une lucarne du clocher, fait signe qu'il aura bientôt fini son concert d'honneur. Et il ne redescend de là-



Pérouse. — La Porte Étrusque.

haut qu'en sueur, hors d'haleine, pour nous inviter à entrer maintenant dans son presbytère délabré où il y a encore du vin de sa treille et de l'eau de son puits, pour nous désaltérer. La soutane terreuse que le prêtre avait relevée sur ses reins, pour mieux vaquer à la culture de ses choux, ne l'incommodait guère. Quand nous lui dîmes que nous allions, par le pays, en quête des souvenirs que Mgr Pecci y avait laissés, et que nous avions voulu descendre aussi sous les treilles de la *Pieve* où l'ancien Délégat de Pérouse s'était plu à venir se reposer souvent.

encore une terrasse, sur laquelle donne l'ancienne salle à manger du Délégat. De là, une vue magnifique s'étend sur la campagne lointaine. A droite, est *San Francesco-al-Monte*, avec sa rangée imposante de cyprès. A gauche, et ça et là, le *Monte Tesio* aux oliviers cendreux, le Séminaire aux vieux étages escaladant la hauteur derrière laquelle le *Monte Acuto* pose le contrefort imposant de ses assises tiburtines. En face enfin, le *Monte Malbe* aux bleuâtres lointains où se devinent les transparences opalines du lac Trasimène qui lui sert de miroir, à ses pieds. Ce fut dans ce décor impérial que Mgr Pecci commença à régner et, peut-être aussi, à s'ennuyer. Car de quels souvenirs, encore prématurés pour un prélat de carrière, à peine à son début, peupler cette solitude où d'autres que lui eussent pu se déplaire?

— S'ennuyer? Et la *Via Gregoriana* à achever en quelques mois, pour l'arrivée de Grégoire XVI à Pérouse?...

Pour me faire visiter le gigantesque serpent de terre et de granit qui rampe de terrasse en terrasse et qui, des basses plaines de Pérouse, porte jusqu'à la ville haute les deux noms inséparables du pape et du délégat, ordonnateurs de ces travaux vraiment romains, mon guide m'oblige à monter en voiture. A mesure que nous avançons sous l'admirable rideau d'oliviers qui tendent sur cette campagne ombrienne l'immuable manteau vert de leur éternel printemps, le chanoine désespéré par une vague flottaison de brume que je n'entrevois même pas, avec mes yeux habitués à moins de bienfaisante lumière :

— *Che peccato!... Che caligine!...* soupire-t-il.

Au bas de la voie triomphale dont chaque borne dit encore la gloire de Mgr Pecci, la brume tant redoutée du chanoine n'a pas empêché notre landau d'être signalé au

recteur de la *Pieve* où nous entrons. Ce bon curé n'attend pas même que nous soyons descendus de voiture, pour courir aux cloches, en compagnie de sa servante, et les ébranler toutes deux, à eux deux. L'archidiacre a beau agiter désespérément son parapluie de cotonnade. Le curé, passant la tête par une lucarne du clocher, fait signe qu'il aura bientôt fini son concert d'honneur. Et il ne redescend de là-

Pérouse. — La Porte Étrusque.

haut qu'en sueur, hors d'haleine, pour nous inviter à entrer maintenant dans son presbytère délabré où il y a encore du vin de sa treille et de l'eau de son puits, pour nous désaltérer. La soutane terreuse que le prêtre avait relevée sur ses reins, pour mieux vaquer à la culture de ses choux, ne l'incommodait guère. Quand nous lui dîmes que nous allions, par le pays, en quête des souvenirs que Mgr Pecci y avait laissés, et que nous avions voulu descendre aussi sous les treilles de la *Pieve* où l'ancien Délégat de Pérouse s'était plu à venir se reposer souvent.

— C'est bien possible ! ajouta-t-il. Mgr Pecci, dites vous ?...

— ... Aujourd'hui, pape Léon XIII !

Pourquoi ne pas nommer plus tôt le pape Pecci à la revêche mémoire du bon recteur qui ne retenait plus que les termes botaniques des plantations de son jardin ? Pecci ?... Joachim Pecci ?... Mgr le Délégat Pecci ?... Oui, oui, il en conservait aussi un souvenir. C'était un tube de métal, pareil à ceux dont usent les ouvriers compagnons en voyage, de ville en ville, et où ils renferment leurs papiers de route. Un cantonnier de la *Via Gregoriana* l'avait trouvé, un jour, entre deux pierres descellées du chemin. Le parchemin, extrait de la cassette, racontait les louanges de « Joachim Pecci, patricien d'Anagni, consul de Bénévent, puis de Pérouse, qui, à la trentième année de sa brillante carrière, était parti pour le pays des Belges... » Et le curé, toujours parlant et toujours fouillant dans ses tiroirs, en sortit enfin cette feuille de route d'un passant célèbre que le vent du hasard avait portée, de fosse en fosse, depuis celle des grands chemins où elle eût pu rester ensevelie avec les autres feuilles des saisons mortes, jusqu'à celle d'un pauvre petit recteur de village qui aurait pu, certes, la perdre au fond de sa bibliothèque inexplorée et de son ingrate mémoire. Elle disait :

De Pérouse à Corciano.

SOLENNE
DA SUPERNA GRAZIA INAUGURATO
FAUSTISSIMO
ANCHE A PERUGIA
OLTRE ALLO STATO E ALLA CHIESA UNIVERSALE
SIA QUESTO GIORNO
XIX DI FEBRAIO DEL MDCCCXXXIII
PERCHE
GIOACCHINO PECCI
PATRIZIO DI ANAGNI DELLA S. R. C. PRELATO SACERDOTE
TOCCANDO APPENA IL TRENTESIMO ANNO
IN DIFFICILI NEGOZII E NEL REGGIMENTO DELLE PROVINCIE
PRIMA BENEVENTANA POI PERUGINA
GIUSTO ESTIMATORE DEGLI UOMINI E DELLE COSE
PRUDENZA DOTTRINA RETTITUDINE
AI SUDDITI E AL SOVRANO TESTIMONIATE
OGGI
DALL' AMPLISSIMO CARDINALE LAMBRUSCHINI
ONORE DEL PURPUREO SENATO LUME DI SAPIENZA
L'INFULA SACRA L'OLIO CELESTE RICEVE
ONDE ALLA CHIESA DI DAMIATA
DALLA SANTITA DI GREGORIO XVI P. O. M.
NEL CONCISTORO DEL XXVII GENNAIO
ARCIVESCOVO ELETTO SI SPOSA
E
DA PERUGIA DA ROMA
NUNZIO ALLE BELGICHE REGIONI MOVENDO
ESEMPIO VIVO DI APOSTOLICHE VIRTUDI
IL POPOLO CHE RESSE PUR MEMORA E BENEDICE

DI GRATO ANIMO DI RIVERENTE AMORE
PER LONTANANZA INDIFETTIBILE
FERVIDISSIMI
LO ACCOMPAGNANO
AUGURII E VOTI

— C'est bien possible ! ajouta-t-il. Mgr Pecci, dites vous ?...

— ... Aujourd'hui, pape Léon XIII !

Pourquoi ne pas nommer plus tôt le pape Pecci à la revêche mémoire du bon recteur qui ne retenait plus que les termes botaniques des plantations de son jardin ? Pecci ?... Joachim Pecci ?... Mgr le Délégat Pecci ?... Oui, oui, il en conservait aussi un souvenir. C'était un tube de métal, pareil à ceux dont usent les ouvriers compagnons en voyage, de ville en ville, et où ils renferment leurs papiers de route. Un cantonnier de la *Via Gregoriana* l'avait trouvé, un jour, entre deux pierres descellées du chemin. Le parchemin, extrait de la cassette, racontait les louanges de « Joachim Pecci, patricien d'Anagni, consul de Bénévent, puis de Pérouse, qui, à la trentième année de sa brillante carrière, était parti pour le pays des Belges... » Et le curé, toujours parlant et toujours fouillant dans ses tiroirs, en sortit enfin cette feuille de route d'un passant célèbre que le vent du hasard avait portée, de fosse en fosse, depuis celle des grands chemins où elle eût pu rester ensevelie avec les autres feuilles des saisons mortes, jusqu'à celle d'un pauvre petit recteur de village qui aurait pu, certes, la perdre au fond de sa bibliothèque inexplorée et de son ingrate mémoire. Elle disait :

De Pérouse à Corciano.

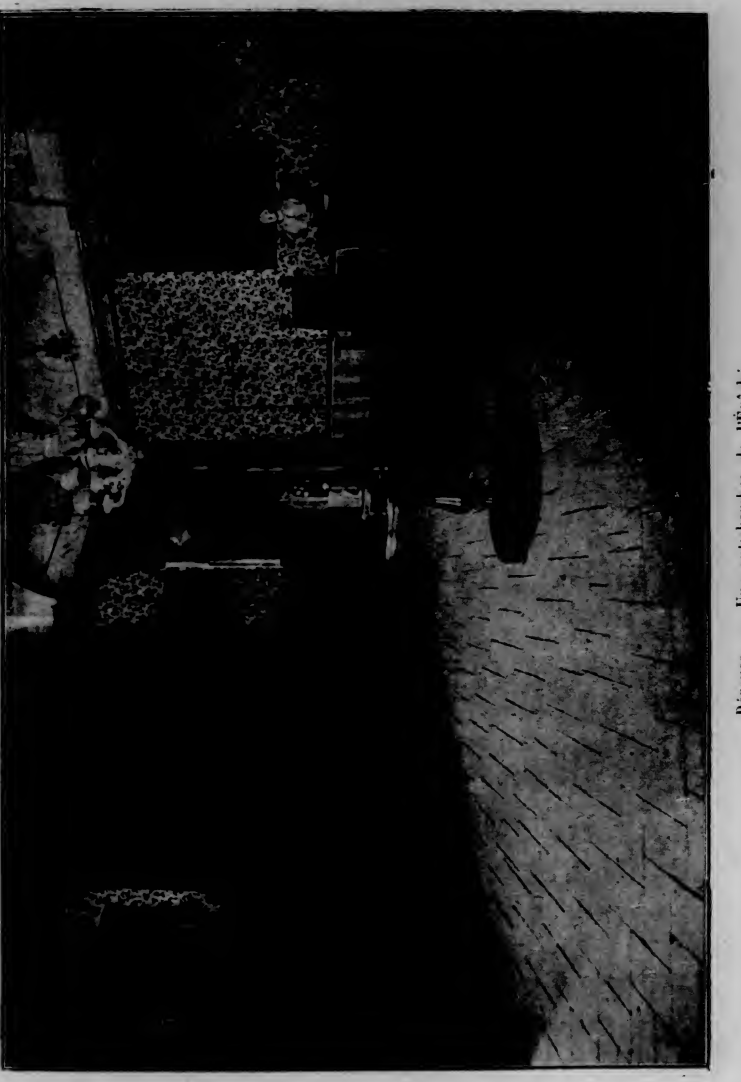
SOLENNE
DA SUPERNA GRAZIA INAUGURATO
FAUSTISSIMO
ANCHE A PERUGIA
OLTRE ALLO STATO E ALLA CHIESA UNIVERSALE
SIA QUESTO GIORNO
XIX DI FEBRAIO DEL MDCCCXXXIII
PERCHE
GIOACCHINO PECCI
PATRIZIO DI ANAGNI DELLA S. R. C. PRELATO SACERDOTE
TOCCANDO APPENA IL TRENTESIMO ANNO
IN DIFFICILI NEGOZII E NEL REGGIMENTO DELLE PROVINCIE
PRIMA BENEVENTANA POI PERUGINA
GIUSTO ESTIMATORE DEGLI UOMINI E DELLE COSE
PRUDENZA DOTTRINA RETTITUDINE
AI SUDDITI E AL SOVRANO TESTIMONIATE
OGGI
DALL' AMPLISSIMO CARDINALE LAMBRUSCHINI
ONORE DEL PURPUREO SENATO LUME DI SAPIENZA
L'INFULA SACRA L'OLIO CELESTE RICEVE
ONDE ALLA CHIESA DI DAMIATA
DALLA SANTITA DI GREGORIO XVI P. O. M.
NEL CONCISTORO DEL XXVII GENNAIO
ARCIVESCOVO ELETTO SI SPOSA
E
DA PERUGIA DA ROMA
NUNZIO ALLE BELGICHE REGIONI MOVENDO
ESEMPIO VIVO DI APOSTOLICHE VIRTUDI
IL POPOLO CHE RESSE PUR MEMORA E BENEDICE

DI GRATO ANIMO DI RIVERENTE AMORE
PER LONTANANZA INDIFETTIBILE
FERVIDISSIMI
LO ACCOMPAGNANO
AUGURII E VOTI

Je pris, des mains du prêtre qui me l'offrait volontiers, ce brevet caduc d'une fragile immortalité que j'allais ainsi quêtant pour mon héros, dans ces déserts du monde si pleins

De Corciano à la Pieve.

de nos vanités passagères, où c'est encore la voix du Maître qui nous demande si c'est un roseau agité par le vent que nous sommes allés voir, ou seulement une feuille morte, jouet de la tempête : *ludibrium venti*. Et quand, de cette

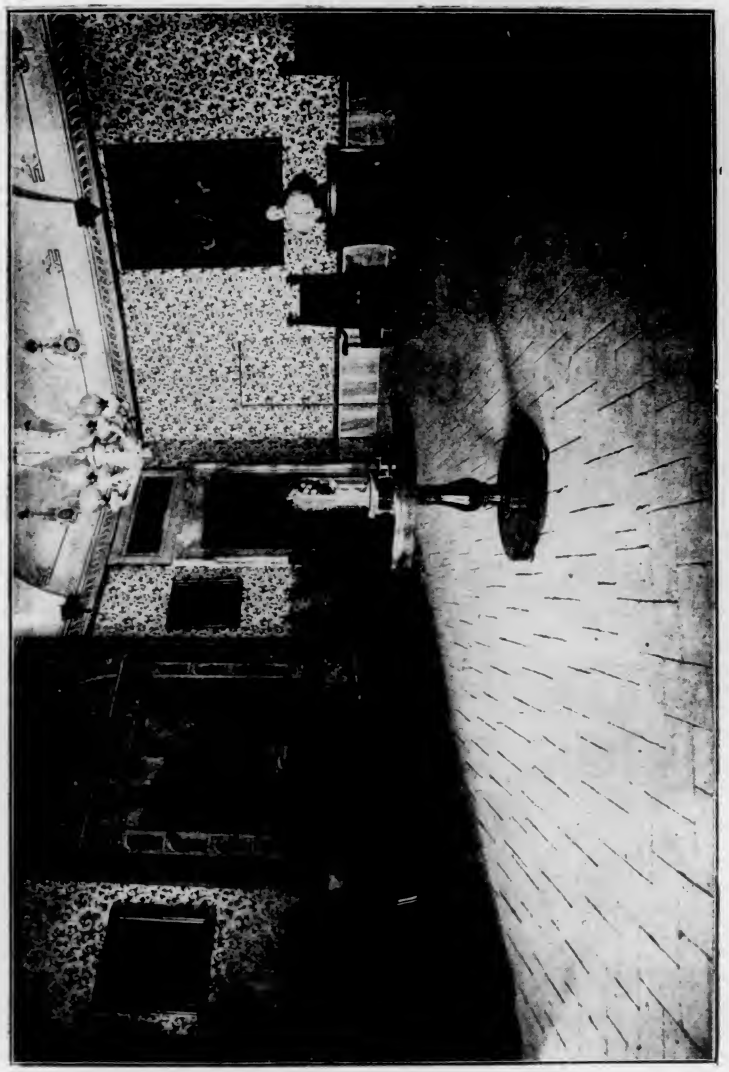


Pérouse. — Une antichambre de l'Évêché.

Je pris, des mains du prêtre qui me l'offrait volontiers, ce brevet caduc d'une fragile immortalité que j'allais ainsi quêtant pour mon héros, dans ces déserts du monde si pleins

De Corciano à la Pieve.

de nos vanités passagères, où c'est encore la voix du Maître qui nous demande si c'est un roseau agité par le vent que nous sommes allés voir, ou seulement une feuille morte, jouet de la tempête : *ludibrium venti*. Et quand, de cette



Pérouse. — Une antichambre de l'Evêché.

belle et muette campagne qui ne savait plus rien nous apprendre d'un de ses plus glorieux habitants, nous nous disposâmes à nous retirer, ce fut encore au son des cloches relancées que le recteur de la *Pieve* voulut saluer notre départ. Il les accompagnait encore de grands gestes des mains et de la tête, hors de la lucarne et du clocher où nous finîmes par ne plus le regarder, de peur de le voir tomber, pris de vertige, dans le vide.

— Votre serviteur, Excellence!...

Peut-être la leçon était-elle complète. Du moins, le cadre extérieur était tracé de la vie intérieure dont je me proposais de continuer l'édifiant récit. Et à quelle philosophie plus haute élever l'histoire du grand homme que fut Mgr Joachim Pecci, que celle que me révélèrent les cloches en sonnant si fort et se taisant si vite, sur la ligne de l'horizon où tout ce qui commence avec le jour finit si tôt avec le soir ?

PREMIÈRE PARTIE

LA PRÉLATURE DE LÉON XIII

belle et muette campagne qui ne savait plus rien nous apprendre d'un de ses plus glorieux habitants, nous nous disposâmes à nous retirer, ce fut encore au son des cloches relancées que le recteur de la *Pieve* voulut saluer notre départ. Il les accompagnait encore de grands gestes des mains et de la tête, hors de la lucarne et du clocher où nous finîmes par ne plus le regarder, de peur de le voir tomber, pris de vertige, dans le vide.

— Votre serviteur, Excellence!...

Peut-être la leçon était-elle complète. Du moins, le cadre extérieur était tracé de la vie intérieure dont je me proposais de continuer l'édifiant récit. Et à quelle philosophie plus haute élever l'histoire du grand homme que fut Mgr Joachim Pecci, que celle que me révélèrent les cloches en sonnant si fort et se taisant si vite, sur la ligne de l'horizon où tout ce qui commence avec le jour finit si tôt avec le soir ?

PREMIÈRE PARTIE

LA PRÉLATURE DE LÉON XIII

Tenerezza. (D'après Léon Bonnat.)

Une *Camerata* du Collège Romain. (D'après Heilbuth.)

I

UN ROMANTIQUE DE 1850

Une Place à Carpineto.

Le voile de deuil à travers lequel l'orphelin entrevit Rome, où la comtesse sa mère[1] venait de mourir, ne fut pas comparable, pour la noirceur de sa trame, à celui qui enveloppait encore sa patrie et les autres États de l'Europe. Sans doute on reparlait, là comme ailleurs, avec de beaux discours, de la restauration du trône et de l'autel, et de l'aurore enfin levée des libertés nouvelles qu'avaient acquises es Droits de l'Homme et que la Charte du Roi protégerait. Mais cette

1. Voir, pour les événements précédents, la *Jeunesse de Léon XIII*. Un vol. in-8, Paris, 1897.

Tenerezza. (D'après Léon Bonnat.)

Une *Camera'a* du Collège Romain. (D'après Heilbuth.)

I

UN ROMANTIQUE DE 1850

Une Place à Carpineto.

Le voile de deuil à travers lequel l'orphelin entrevit Rome, où la comtesse sa mère[1] venait de mourir, ne fut pas comparable, pour la noirceur de sa trame, à celui qui enveloppait encore sa patrie et les autres États de l'Europe. Sans doute on reparlait, là comme ailleurs, avec de beaux discours, de la restauration du trône et de l'autel, et de l'aurore enfin levée des libertés nouvelles qu'avaient acquises es Droits de l'Homme et que la Charte du Roi protégerait. Mais cette

1. Voir, pour les événements précédents, la *Jeunesse de Léon XIII*. Un vol. in-8. Paris, 1897.

aurore tant annoncée, tant proclamée, se levait mal, entre les voiles mystérieux qui abritaient les relevailles d'une autre Europe, où des yeux clairvoyants discernaient mieux le tombeau désolant du passé que le berceau consolateur de l'avenir. Les esprits les plus judicieux savaient ce qu'ils avaient perdu avec l'absolutisme autoritaire de l'ancien Régime, à tout jamais décapité ; ils ignoraient encore ce qu'ils retrouveraient avec le libéralisme individuel du Régime nouveau qui entrait, en même temps et avec les mêmes honneurs, au palais des rois constitutionnels et au foyer des citoyens électeurs. Les uns comme les autres, à ces honneurs difficiles qui n'étaient plus que des charges pénibles, sauraient, sans doute, faire de profitable besogne pour la prospérité du siècle qui se proposait de renouveler l'histoire. A tout jamais les parcs de Trianon, où de vrais rois avaient aimé de vraies bergères, avaient poussé leurs claires-voies sur des pastorales qui ne recommenceraient plus ; et les vaisseaux dorés, qui avaient embarqué pour Cythère les derniers gentilshommes et leurs dernières dames, n'avaient plus besoin de recouper leurs amarres de soie pour revenir de si loin. Le lourd radeau de la Méduse ferait peut-être mieux l'affaire des tristes naufragés de l'an mort, en essayant d'aborder à l'an neuf. Et, durant cette passe encore ténébreuse, les âmes incertaines se consolaient de leurs illusions perdues avec les espoirs anxieux de *Jacopo Ortis* ; tandis que les plus désolées d'entr'elles, sur l'infortune de leurs rêves anciens que l'Europe positiviste et bourgeoise au pouvoir ne réaliserait plus, partaient avec *René* ensevelir dans les solitudes majestueuses d'Amérique, l'inutile grandeur de leur noblesse que les monarchies vieilles avaient jadis couronnée, et dont les républiques ascendantes décapitaient un à un les fleurons pour y greffer çà et là l'audacieuse cocarde, — coquelicot sanglant dont la tige débordante de vie plongeait, depuis 1793, dans le champ même de la mort.

Cependant, au milieu de l'orage tout au plus assoupi de la première Révolution que le poignard de Louvel ou les pamphlets de Kotzebuë menaçaient à chaque instant de faire sourdre, comme d'une outre mal remplie du sang des rois et des malédictions des peuples ; sous le parapluie de Talleyrand où le premier quart de ce siècle avait craché de dégoût, et à l'abri duquel ce dernier des évêques assermentés tenait l'avant-dernier des Bourbons non constitutionnels ; loin de Paris et loin de Vienne, où la papauté, tour à tour exilée, avait laissé le souvenir et l'exemple néfaste de l'autorité la plus auguste que les monarques aient osé ébranler, comme pour apprendre au monde à ébranler la leur quand il voudrait ; les papes étaient enfin rentrés à Rome, et aux murs réparés de leur ancienne capitale ils avaient restauré leur vieux nid. Ce fut vers

cette époque que Léon XII, appelé à la pénible succession de Pie VII. accueillit dans ses murs Giuseppe e Gioacchino Pecci, pour envoyer l'aîné au noviciat des Jésuites et le cadet au Collège Romain, où ils continueraient leurs études.

Dans cette Rome où rien ne change de ce qui fut installé une fois pour en partager à tout jamais, avec ses antiques palais et ses ruines restaurées, les années éternelles, le Collège Romain est un des legs des siècles passés que les siècles futurs changeront le moins peut-être. Aujourd'hui, comme au jour où Gioacchino Pecci y entra et comme aux âges antérieurs où y furent admis les premiers étudiants que Jules III appela d'Allemagne pour y apprendre les *Institutiones theologicæ* qui serviraient de réfutation aux *Briefe* et aux *Tischreden* de Luther, c'est encore, sous ces cloîtres de l'école germanique, la grossière et géniale mémoire du moine défroqué d'Eisenach qui circule, semblant donner toujours aux vieux piliers de ce collège la force inébranlable de leur masse, contre laquelle trois siècles de durs assauts n'ont rien pu. Luther est loin déjà, dans la poussière de son tombeau déshonoré. Comme un souvenir de la légion d'étudiants que les pays du Nord embrigadèrent ici, pour les lancer contre ces chanteurs de choral et ces buveurs de bière, — Mélanchton et Jean Bockold rabattant à coup de chopes la poussière des manuscrits et la sueur des prêches, — la robe rouge de ces mêmes Allemands circule aujourd'hui sous ce cloître. Hôtes premiers d'une école qui ne fut créée que pour eux, ils se sont faits les hôteliers des autres étudiants internationaux qui, depuis que le pamphlétaire de la Wartbourg ne compte plus, viennent ramasser sous ce toit des armes vieilles qu'ils utiliseront encore avec honneur pour de nouvelles batailles[1]. Quand les étudiants romains

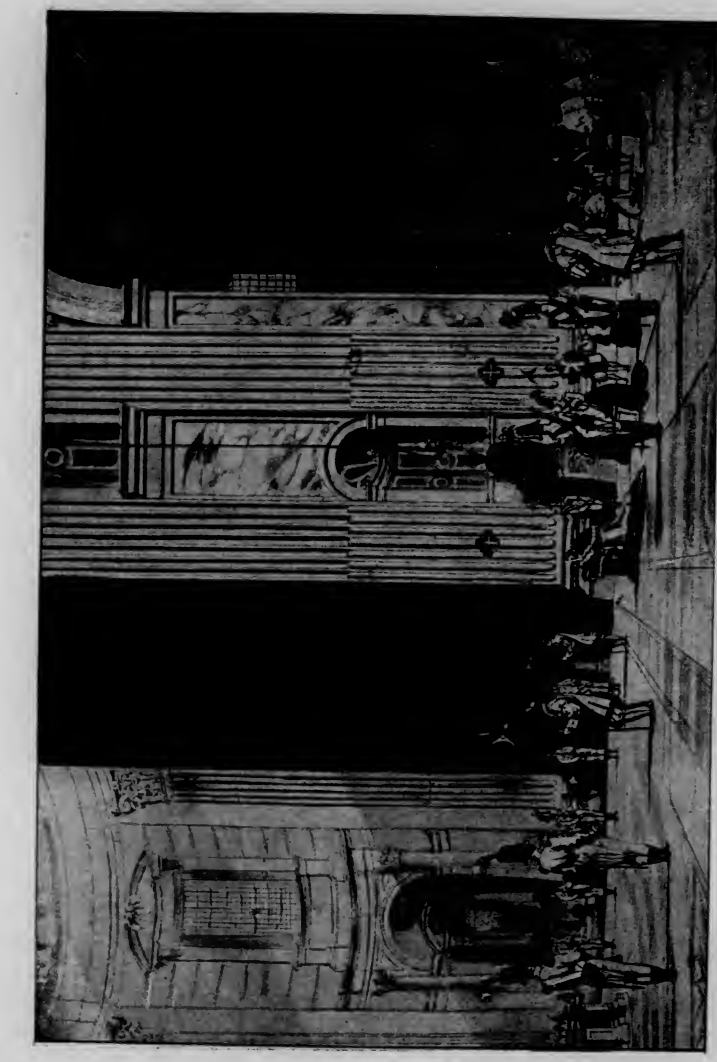
1. Le Collège Romain fut fondé par Ignace de Loyola. Il eut, pour premier cardinal protecteur, Giovanni Moroni alors légat apostolique en Germanie. En 1552, le pape Jules III assigna à cette première Université de l'État Pontifical une rente annuelle de 500 écus, sur sa cassette personnelle. Avec la charité des autres cardinaux, la rente pontificale fut portée à la somme de 3,065 écus, et le Bref du 31 août 1552 confia la direction du Collège aux PP. Jésuites. — Sous Pie IV, les fonds étant épuisés, les étudiants se dispersèrent dans les autres collèges de la ville et ne revinrent en communauté qu'en 1575, sous le pontificat de Grégoire XIII, qui assura la rente de 10,000 écus, pour l'entretien de 158 allemands, dont 30 hongrois. La vacance des prébendes des chanoines fut affectée, en outre, à l'entretien du Collège ; et Sixte V y ajouta, *de concessione perpetua*, la redevance des 500 écus d'or payés par les cardinaux pour l'achat de leur anneau. Le pape dota aussi le Collège Romain de sa villa de campagne appelée *la Pariola* et de quelques autres privilèges, entre autres, celui du prône qu'à la Toussaint, pendant la messe de la chapelle pontificale, un élève du Collège Romain prononce devant le Souverain Pontife, en chape *paonazza* et en barette rouge. Les étudiants du Collège Romain ont aussi la charge du baldaquin pontifical qu'ils portent, depuis la salle Royale jusqu'au vestibule de Saint-Pierre, quand le Pape descend en *funzione*. Le Collège Romain, supprimé en 1777 en même temps que la

de l'avenir répondront encore aux attaques de leurs détracteurs mal informés, où seront les passagères diatribes de la valeur de celle que Stendhal a insérée dans ses *Promenades de Rome* et que, en toute impartialité, nous reproduisons ici : « A côté de l'église des Jésuites est le Collège Romain. Vous me prendriez pour un satirique bilieux et malheureux, si je vous expliquais le genre des vérités qu'on y enseigne. Je crois qu'il a fallu une bulle pour permettre d'y exposer, mais seulement comme une hypothèse, le système qui prétend que la terre tourne autour du soleil. Josué n'a-t-il pas dit : « *Sta sol*, soleil arrête-toi? » De là, cette fameuse persécution de Galilée sur laquelle on ment, même aujourd'hui, en 1829. La vérité ne se trouve que dans deux gros volumes in-4° imprimés autrefois et qui n'ont été mis en vente qu'il y a peu d'années, à Florence. Je les ai trouvés chez M. Vieusseux, libraire et homme d'esprit, éditeur de l'*Antologia*, le meilleur journal d'Italie[1]. Cette *revue* est soumise à la censure, mais en revanche elle est écrite avec conscience, chose unique peut-être sur le continent. Au *Collegio Romano*, on nous a montré une collection complète des *as* romains. Comme nous faisions la conversation en véritables bonnes gens et que nous avions souvent parlé *del gran Parigi*, un de nos guides nous a fait des histoires à son tour. Sa méfiance romaine s'est adoucie parce que nous sommes Français.

— C'est ici, nous a-t-il dit, qu'a été élevé le jeune Marchesino della Genga, depuis Léon XII. Dans ce collège, continue notre guide, un homme fort habile prédit au jeune Marchesino, alors assez pauvre, que, par la suite, il serait pape. Voici pourquoi. Les enfants faisaient une procession, à l'insu des professeurs; ils portaient sur un brancard la statue de la Madone. Le Marchesino della Genga, ayant une figure belle comme celle d'une femme, avait été choisi pour remplir le rôle de la Madone. Tout à coup, on entend venir un professeur; les élèves qui portaient le brancard prennent la fuite, et la Vierge tombe. D'après certaines règles de prédiction connues de tout le monde, à Rome, et qui furent appliquées par l'homme habile, le lendemain chacun dit dans le Collège que l'écolier qui était tombé du brancard, en faisant le rôle de la Madone, serait un jour pape.

Compagnie de Jésus, ne rentra qu'en 1820 dans ses immeubles de Rome pour en être expolié de nouveau, en 1870, par les Piémontais. Depuis cette date, l'Université Romaine se réunit, pour ses cours de philosophie et de théologie, au Collège Germanique dont les étudiants revêtent la soutane rouge.

1. Si Stendhal avait patienté jusqu'en 1835, — date où, après 201 ans d'examen, les ouvrages de Galilée et de Copernic furent enfin effacés du catalogue de l'*Index librorum prohibitorum*, — il se serait dispensé de faire cette réflexion aujourd'hui inexacte.



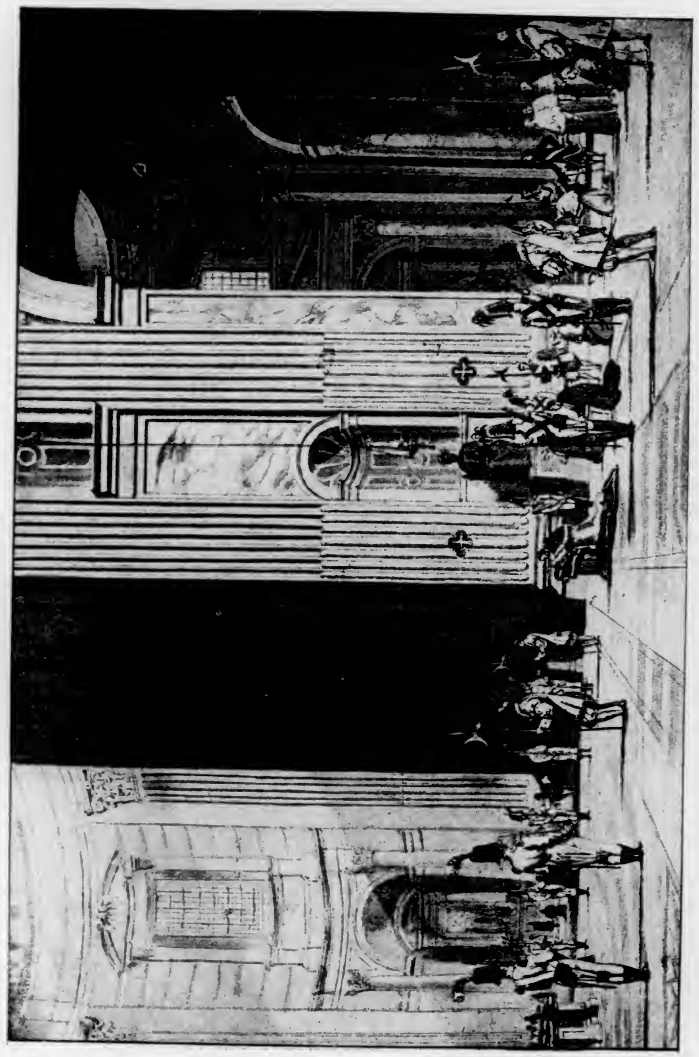
ROME. — Le pape Pie VII à *San Pietro*, avec sa Maison prélatrice et sa Garde militaire. (Dessin de Thomas, 1823.)

de l'avenir répondront encore aux attaques de leurs détracteurs mal informés, où seront les passagères diatribes de la valeur de celle que Stendhal a insérée dans ses *Promenades de Rome* et que, en toute impartialité, nous reproduisons ici : « A côté de l'église des Jésuites est le Collège Romain. Vous me prendriez pour un satirique bilieux et malheureux, si je vous expliquais le genre des vérités qu'on y enseigne. Je crois qu'il a fallu une bulle pour permettre d'y exposer, mais seulement comme une hypothèse, le système qui prétend que la terre tourne autour du soleil. Josué n'a-t-il pas dit : « *Sta sol*, soleil arrête-toi? » De là, cette fameuse persécution de Galilée sur laquelle on ment, même aujourd'hui, en 1829. La vérité ne se trouve que dans deux gros volumes in-4° imprimés autrefois et qui n'ont été mis en vente qu'il y a peu d'années, à Florence. Je les ai trouvés chez M. Vieusseux, libraire et homme d'esprit, éditeur de l'*Antologia*, le meilleur journal d'Italie[1]. Cette *revue* est soumise à la censure, mais en revanche elle est écrite avec conscience, chose unique peut-être sur le continent. Au *Collegio Romano*, on nous a montré une collection complète des *as* romains. Comme nous faisions la conversation en véritables bonnes gens et que nous avions souvent parlé *del gran Parigi*, un de nos guides nous a fait des histoires à son tour. Sa méfiance romaine s'est adoucie parce que nous sommes Français.

— C'est ici, nous a-t-il dit, qu'a été élevé le jeune Marchesino della Genga, depuis Léon XII. Dans ce collège, continue notre guide, un homme fort habile prédit au jeune Marchesino, alors assez pauvre, que, par la suite, il serait pape. Voici pourquoi. Les enfants faisaient une procession, à l'insu des professeurs; ils portaient sur un brancard la statue de la Madone. Le Marchesino della Genga, ayant une figure belle comme celle d'une femme, avait été choisi pour remplir le rôle de la Madone. Tout à coup, on entend venir un professeur; les élèves qui portaient le brancard prennent la fuite, et la Vierge tombe. D'après certaines règles de prédiction connues de tout le monde, à Rome, et qui furent appliquées par l'homme habile, le lendemain chacun dit dans le Collège que l'écolier qui était tombé du brancard, en faisant le rôle de la Madone, serait un jour pape.

Compagnie de Jésus, ne rentra qu'en 1820 dans ses immeubles de Rome pour en être expolié de nouveau, en 1870, par les Piémontais. Depuis cette date, l'Université Romaine se réunit, pour ses cours de philosophie et de théologie, au Collège Germanique dont les étudiants revêtent la soutane rouge.

1. Si Stendhal avait patienté jusqu'en 1855, — date où, après 201 ans d'examen, les ouvrages de Galilée et de Copernic furent enfin effacés du catalogue de l'*Index librorum prohibitorum*, — il se serait dispensé de faire cette réflexion aujourd'hui inexacte.



ROME. — Le pape Pie VII à *San Pietro*, avec sa Maison prélatrice et sa Garde militaire. (Dessin de Thomas, 1823.)

« Cette histoire nous a coûté quatre *paoli* et vous semblera ridicule par son importance, si, lorsque vous la lirez Léon XII n'est plus pape[1]. »

N'en déplaise à l'ironiste Stendhal, et même à l'époque où Beyle écrivait ces lignes injustifiées et où le pacifique Léon XII régnait, — ce fut dans cette école de hautes traditions théologiques, que notre Gioacchino compléta ses études classiques. Il y avait obtenu tous ses grades universitaires et allait aborder l'étude de la théologie, lorsque,

Manzoni.

incertain encore de sa vocation, il leva la tête pour interroger mélancoliquement le ciel de sa patrie.

C'était un ciel encore sombre et bas où le soleil, promis depuis trente ans aux libertés italiennes, avait peine à paraître. Sous ce ciel éploré où le printemps du XIXe siècle avait pourtant sonné à l'horloge de Dieu, sans que les hommes en annonçassent encore les fleurs promises qui n'étaient pas écloses, seule la voix du Leopardi avait osé se faire entendre devant les arcs et les colonnes des aïeux que ne couronnaient plus, hélas! les lauriers des victoires antiques. La liberté, captive sous les plombs de

1. Cf. Stendhal, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 159.

Venise, n'était sortie de son cachot que pour raconter ses *Prisons* avec l'âme attendrie et brisée d'un Pellico. Bologne s'insurgeait. Pérouse et la Romagne, s'affranchissant de l'autorité des papes, tendaient à l'étranger des mains avides du fardeau qui ne les accablerait que trop vite. Et plus loin que l'horizon italien dont l'Autriche, la geôlière, bornait le triste espace avec ses despotiques chaînes, là-bas, au pays de 1789 où la liberté attendue avait promis sa renaissance et son secours à tous les peuples opprimés de l'Europe, que voyait-on? Le parapluie de Talleyrand, usé cette fois jusqu'à la trame, devenait impuissant à protéger la chute de son maître royal et impopulaire; et, durant ces journées de Juillet, dont on pressentait déjà le grondant orage, un bourgeois, — maître de la France, — y ferait couronner en sa bonhommesque personne le premier roi constitutionnel et le dernier aussi. Son arme ou sceptre serait encore le parapluie de Talleyrand, tout au plus recouvert, sous lequel s'abaisserait dix-huit ans encore le fusil à pierre des gloires nationales où brûler, avec des airs de conquérants sans rivaux, par-ci par-là, un peu de poudre d'escampette. La royauté constitutionnelle et bourgeoise n'aurait plus qu'à cultiver ses poires; mission à laquelle se garderait de faillir Louis-Philippe, nommé roi des Français, à l'unanimité des maréchaux et des maraîchers du royaume. Ainsi la monarchie subissait sa dernière transformation, en date d'histoire et en période d'atavisme; et ceux qui purent voir plus loin que les poiriers de leur jardin, se demandaient déjà anxieusement quelle chose grande ou petite cette génération, appelée à cultiver cette terre, allait faire germer sur des espaliers si amoindris; à moins qu'un souffle révolutionnaire, plus salutaire ou plus dévastateur que le précédent, ne se chargeât de préparer à la régnante bourgeoisie tout autre chose que des poires, pour ses dernières récoltes. La politique entrait dorénavant pour une trop grande part dans l'essence vitale des sociétés contemporaines, et l'esprit de Joachim Pecci se sentait trop admirablement porté vers elle pour qu'à l'étude de la théologie, qui formerait en lui le prêtre de demain, il ne voulût ajouter celle de la diplomatie où le politicien futur s'apprendrait, dès la jeunesse, à gouverner les hommes avec la sagesse d'un maître et l'expérience d'un vieillard.

Déjà étudiant au Collège Romain, Pecci n'eut de repos qu'après s'être fait admettre comme pensionnaire à l'Académie Noble, pour apprendre à cette école diplomatique, — la première du monde peut-être, — la science des Cours, d'autant plus difficile qu'on y voudra réussir avec plus d'habileté que de ruse, plus de finesse que de rouerie, plus de noblesse que de titres, et de qualités que de qualité; là enfin où il est plus aisé

d'arriver que d'aboutir, et moins facile de rapporter d'une négociation heureuse un beau caractère sans entaille qu'une bonne fortune sans retenue. La diplomatie romaine est, entre toutes, la plus difficultueuse parce que ses chargés d'affaires, envoyés dans les Cours étrangères pour y défendre ses prérogatives plutôt morales que matérielles, risquent d'autant mieux de perdre pied sur le terrain où ils marchent que ce terrain ne compte pas, comme bien-fonds. Aux attaques de leurs adversaires sur champ profane, ils ne peuvent répondre que par des bénédictions sur champ sacré. Si les armes des plénipotentiaires de la terre sont de fer, celles des envoyés du ciel sont de souffle. A la matérialité des premiers, il n'y a opposer que l'immatérialité des seconds. Les uns luttent toujours couverts, tandis que c'est à découvert que combattent les autres. Mais c'est à cet exercice même de la diplomatie romaine, dans le vague de ses imperceptibles formes et dans l'insaisissable de ses mandats spirituels, que ses délégués acquièrent cette souplesse de pensée et développent cette légèreté d'évolution qui en font des hommes supérieurs quand ils ne sont que remarquables, et des maîtres de premier ordre quand ils sont seulement écoutés. C'est l'éternel triomphe des âmes sur les corps et des esprits sur les matières, qui sera réservé de tout temps à cette politique romaine, quand ses maîtres sauront l'imposer à force d'adresse et de constance, à telle ou telle période de l'histoire des peuples qui seront, par elle et malgré eux, dominés, transformés, améliorés, sauvés.

A cette haute école de gouvernement, où notre futur politicien acquerra en quelques années d'études les admirables qualités d'homme d'État que les événements développeront ensuite et qui déjà le font briller au premier rang de ses nobles collègues, on aime, dans l'*Épistolaire de Joachim Pecci* qui se rapporte à cette époque, observer ses évolutions aussi habiles qu'honorables, devant les hommes qu'il ne se décide pas encore à servir, et devant Dieu aussi dont il n'accepte pas d'être encore le prêtre. La jeunesse est si courte, et si longue sera la vie de ce grand serviteur des hommes et de Dieu!

Il était beau de visage, avec une arête faciale très longue qui développait son front fuyant, son nez droit et fin, sa bouche grande, son menton fort, et qui faisait de ce visage de vingt ans l'image de l'intelligence la plus ouverte et de la plus rare distinction. Le corps fûté du dameret allait à l'avenant du visage, par sa stature plus qu'ordinaire et sa particulière sveltesse; en sorte que le colonel son père, rêvant un avenir à son fils, avait dû certes regretter l'Empire et ses officiers chamarrés dont messire Gioacchino aurait porté si galamment les brillants uniformes.

Mais les salons de Rome ne restaient-ils pas, comme terrain de conquêtes moins épiques, sans doute, mais moins périlleuses aussi? Le colonel Pecci y aurait volontiers introduit son beau Vincent, dont le prénom annonçait des victoires au feu desquelles brillaient déjà des yeux si doux. Mais, dès la porte, en dépit de son père désappointé, Gioacchino ne triompha pas même du bâillement d'ennui qu'il étouffa pourtant avec politesse dans

Mme de Staël.

son mouchoir de comte. Au milieu de cette Cosmopolis de 1830, il cherchait Rome dans ses propres foyers et n'y trouvait qu'un faubourg de Paris. Par la porte où lord Byron venait de sortir en demi-dieu pour s'en aller mourir à Missolonghi avec les derniers Grecs et leurs dernières libertés, Chateaubriand était entré en dieu complet, cette fois. Au char du revenant, Mme de Staël et Mme Récamier, nymphes retardataires d'un paganisme usé qui se fardait de blanc aux cendres mêmes des anciens dieux finis, s'étaient également attelées en sibylles mûries, pour promener dans la classique péninsule le grand vieillard, astre tombant qui, lui

aussi, allait finir. Dans ces salons parisiennant ou anglicisant, avec un bout d'accent romain, seule vivait l'âme inutile d'un Manfred, d'un Lara, d'un Child Harold, d'un René, d'un Atala, d'un Natchez: autant de Scandinaves héroïques, qui se seraient avantageusement battus contre les brouillards de la Walhalla; autant de poétiques Indiens, dont la vie romanesque eût suffi à peupler les déserts d'Amérique; mais à donner un jour de plus à la liberté moribonde qui agonisait aux quatre coins de l'Europe asservie, non plus aristocrate mais bourgeoise, que non pas!

Nous ne saurions mieux nous représenter la société romaine, à l'heure où Joachim Pecci allait la fréquenter pour son compte, qu'en empruntant à Chateaubriand ses personnelles impressions sur un monde que, vers cette époque, notre ambassadeur était venu visiter pour la deuxième fois[1]. « Sa Sainteté, écrit-il à Mme Récamier, le 11 octobre 1828, me reçoit en audience privée; les audiences publiques ne sont plus d'usage et coûtent trop cher. Léon XII, prince d'une grande taille et d'un air à la fois serein et triste, est vêtu d'une simple soutane blanche; il n'a aucun faste et se tient dans un cabinet pauvre, presque sans meubles. Il ne mange presque pas; il vit avec son chat, d'un peu de *polenta*. Il se sait très malade et se voit dépérir avec une résignation qui tient de la joie chrétienne; il mettrait volontiers, comme Benoît XIV, son cercueil sous son lit. Arrivé à la porte des appartements du pape, un abbé me conduit par des corridors noirs jusqu'au refuge ou au sanctuaire de Sa Sainteté. Elle ne se donne pas le temps de s'habiller, de peur de me faire attendre; elle se lève, vient au-devant de moi, ne me permet jamais de mettre un genou en terre pour baiser le bas de sa robe au lieu de sa mule, et me conduit par la main jusqu'au siège placé à droite de son indigent fauteuil. Assis, nous causons.

Le lundi, je me rends, à sept heures du matin, chez le Secrétaire d'État Bernetti, homme d'affaires et de plaisirs. Il est lié avec la princesse Doria[2]; il connaît le siècle et n'a accepté le chapeau de cardinal qu'à son

1. Le premier séjour de Chateaubriand à Rome remontait à 1802 et au secrétariat d'ambassade que lui avait confié Napoléon Ier auprès du cardinal Fesch, oncle du Consul.

2. Le cardinal Bernetti n'était pas plus lié que les convenances ne le permettaient, s'il faut en croire l'anecdote suivante que David Silvagni rapporte dans sa *Corte e Società romana*, t. III, p. 157 : « Un jour, le gros marchand Cogiati mit en vente un de ces châles tures dits à *quatre doubles*, parce qu'ils pouvaient se replier quatre fois et conserver leur forme de carré parfait Ce châle était, en outre, d'un lainage si souple, qu'il pouvait passer par un anneau de femme. Tel quel, il plut à la princesse Theresa Orsini, femme du prince Don Louis Doria. Celle-ci l'aurait même acheté si elle n'en avait trouvé trop élevé le prix que le marchand en demandait, soit mille écus. Néanmoins, après huit jours de réflexion, la princesse put disposer de cette somme et se présenta chez Cogiati pour acheter le châle :

corps défendant. Il a refusé d'entrer dans l'Église, n'est sous-diacre qu'à brevet et se pourrait marier, demain, en rendant son chapeau. Il croit à des révolutions et va jusqu'à penser que, si sa vie est longue, il a des chances de voir la chute temporelle de la papauté.

Les cardinaux sont partagés en trois *factions*.

La première se compose de ceux qui cherchent à marcher avec le temps, parmi lesquels se rangent Benvenuti et Oppizzoni. Benvenuti s'est rendu célèbre par l'extirpation du brigandage et sa mission à Ravenne, après le cardinal Rivarola. Oppizzoni, archevêque de Bologne, s'est concilié les diverses opinions dans cette ville industrielle et littéraire, difficile à gouverner. — La seconde *faction* se forme des *zelanti* qui tentent de rétrograder. Un de leurs chefs est le cardinal Odescalchi. — Enfin, la troisième *faction* comprend les immobiles, vieillards qui ne veulent ou ne peuvent aller, ni en avant, ni en arrière. Parmi ces vieux, on trouve le cardinal Vidoni, espèce de gendarme du Traité de Tolentino, gros et grand, visage allumé, calotte de travers. Quand on lui dit qu'il a des chances à la papauté, il répond : *Lo Santo Spirito sarebbe dunque ubriaco?* Il plante des arbres à Ponte-Molle, où Constantin fit le monde chrétien. Je vois ces arbres lorsque je sors de Rome par la Porte du Peuple, pour rentrer par la Porte Angélique. Du plus loin qu'il m'aperçoit, le cardinal me crie :*Ah! ah! signor ambasciadore di Francia!* puis il s'emporte contre les planteurs de ses pins. Il ne sait point l'étiquette cardinaliste; il se fait accompagner par un seul laquais, dans une voiture à sa guise. On lui pardonne tout, en l'appelant :

— Princesse, j'ai le regret de ne pouvoir vous satisfaire, mais le châle est vendu, lui répondit Cogiati.
— Vendu? dit la princesse Doria étonnée. Et à qui donc?
— A Gigia Benucci.
— Qui est-ce que Gigia Benucci?
— C'est la femme d'un rédacteur à la Chambre Apostolique (Ministère des Finances).
— Un grand messire, sans doute?
— Mais non, répondit Cogiati. C'est un employé, tout simplement.

La princesse ne pouvant plus calmer sa bile ordonna sur-le-champ au cocher de la conduire au Vatican, chez le cardinal Bernetti, secrétaire d'État. L'Éminence ayant fait aussitôt entrer sa visiteuse, demeura stupéfait en entendant la princesse Doria solliciter un emploi pour le prince son mari :

— Sans doute, Éminence! ajouta-t-elle. Est-ce que, pendant que le prince Doria hésitait à acheter un châle de la valeur de mille écus, un simple gratte-papier ministériel n'en a pas fait l'emplette pour sa femme?

L'affaire fut connue et fit du bruit. La princesse Doria eut même à se repentir de sa mauvaise humeur; car elle laissait croire qu'elle dominait Bernetti, comme elle avait précédemment dominé Zurla. Le caricaturiste Borcelli fit circuler un dessin où la princesse Doria était représentée avec une bourse à la main d'où sortaient les deux têtes des deux cardinaux désignés plus haut. »

— *Madama Vidoni.*

Mes collègues d'ambassade sont le comte Lutzow, ambassadeur d'Autriche, homme poli; sa femme chante bien, toujours le même air, et parle toujours de ses petits enfants; le savant baron Bunsen, ministre de Prusse et ami de l'historien Niehbur; le ministre de Russie, prince Gagarin, exilé dans les grandeurs passées de Rome pour des grandeurs évanouies : s'il fut préféré par la belle Mme Narischkine, il y aurait donc un charme dans la mauvaise humeur. On domine plus par ses défauts que par ses qualités.

M. de Labrador, ambassadeur d'Espagne, homme fidèle, parle peu, se promène seul, pense beaucoup ou ne pense point, ce que je ne sais démêler.

Le vieux comte Fuscaldo représente Naples, comme l'hiver représente le printemps. Il a une grande pancarte de carton sur laquelle il étudie avec des lunettes, non les champs de roses de Pæstum, mais les noms des étrangers suspects dont il ne doit pas viser les passeports. J'envie son palais Farnèse, admirable structure inachevée que Michel-Ange couronna, que peignit Annibal Carrache aidé d'Augustin son frère, et sous le portique duquel s'abrite le sarcophage de Cæcilia Metella, qui n'a rien perdu au changement de mausolée.

Le comte de Celles, ambassadeur du roi des Pays-Bas, avait épousé Mlle de Valence, aujourd'hui morte : il en a deux filles qui, par conséquent, sont petites-filles de Mme de Genlis. M. de Celles est resté préfet, parce qu'il l'a été; caractère mêlé du loquace, du tyranneau, du recruteur et de l'intendant, qu'on ne perd jamais. Si vous rencontrez un homme qui, au lieu d'arpents, de toises et de pieds, vous parle d'hectares, de mètres et de décimètres, vous avez mis la main sur un préfet.

M. de Funchal, ambassadeur demi-avoué du Portugal, est ragotin, agité, grimacier, vert comme un singe du Brésil et jaune comme une orange de Lisbonne. Il chante pourtant sa négresse, ce nouveau Camoens. Grand amateur de musique, il tient à sa solde une espèce de Paganini, en attendant la restauration de son roi.

Par-ci, par-là, j'ai entrevu de petits finauds de ministres de divers petits États, tous scandalisés du bon marché que je fais de mon ambassade. Leur importance boutonnée, gourmée, silencieuse, marche les jambes serrées et à pas étroits; elle a l'air prête à crever de secrets qu'elle ignore.

Ambassadeur en Angleterre dans l'année 1822, je recherchais les lieux et les hommes que j'avais jadis connus à Londres en 1793; ambassadeur auprès du Saint-Siège en 1828, je me suis hâté de parcourir le

palais et les ruines, de redemander les personnes que j'avais vues à Rome en 1803. Des palais et des ruines, j'en ai retrouvé beaucoup; des personnes, peu. Le palais Lancellotti, autrefois loué au cardinal Fesch, est maintenant occupé par ses vrais maîtres, le prince Lancellotti et la princesse Lancellotti, fille du prince Massimo. La maison où demeura Mme de Beaumont, à la Place d'Espagne, a disparu. Quant à Mme de Beaumont, elle est demeurée dans son dernier asile, et j'ai prié avec le pape Léon XII à sa tombe.

Canova a pris également congé du monde. Je le visitai deux fois dans son atelier, en 1803; il me reçut, le maillet à la main. Il me montra, de l'air le plus naïf et le plus doux, son énorme statue de Bonaparte et son Hercule lançant Lycas dans les flots. Il tenait à vous convaincre qu'il pouvait arriver à l'énergie de la forme; mais alors même son ciseau se refusait à fouiller profondément l'anatomie; la Nymphe restait, malgré lui, dans les chairs, et l'Hébé se retrouvait sous les rides de ses vieillards. J'ai rencontré sur ma route le premier sculpteur de mon temps; il est tombé de son échafaud comme Goujon de l'échafaud du Louvre. La mort est toujours là pour continuer la Saint-Barthélemy éternelle, et nous abattre avec ses flèches.

Les grands artistes, à leur grande époque, menaient une tout autre vie que celle qu'ils mènent aujourd'hui. Attachés aux voûtes du Vatican, aux parois de Saint-Pierre, aux murs de la Farnésine, ils travaillaient à leurs chefs-d'œuvre suspendus avec eux dans les airs. Raphaël marchait, environné de ses élèves, escorté des cardinaux et des princes, comme un sénateur de l'ancienne Rome suivi et devancé de ses clients. Charles-Quint posa trois fois devant le Titien; il ramassait son pinceau et lui cédait la droite à la promenade, de même que François Ier assistait Léonard de Vinci sur son lit de mort. Titien alla en triomphe à Rome; l'immense Buonarotti l'y reçut : à quatre-vingt-dix-neuf ans, Titien tenait encore d'une main ferme, à Venise, son pinceau d'un siècle vainqueur des siècles. Le grand-duc de Toscane fit déterrer secrètement Michel-Ange, mort à Rome après avoir posé, à quatre-vingt-huit ans, le faîte de la coupole de Saint-Pierre : Florence, par des obsèques magnifiques, expia sur les cendres de son grand peintre l'abandon où elle avait laissé la poussière de Dante, son grand poète. Vélasquez visita deux fois l'Italie, et l'Italie se leva deux fois pour le saluer : le précurseur de Murillo reprit le chemin des Espagnes, chargé des fruits de cette Hespérie ausonienne, qui s'étaient détachés sous sa main : il emporta un tableau de chacun des douze peintres les plus célèbres de cette époque. Ces fameux artistes passaient leurs jours dans des aven-

Le *popolano* romain. (D'après Léon Bonnat.)

palais et les ruines, de redemander les personnes que j'avais vues à Rome en 1805. Des palais et des ruines, j'en ai retrouvé beaucoup; des personnes, peu. Le palais Lancellotti, autrefois loué au cardinal Fesch, est maintenant occupé par ses vrais maîtres, le prince Lancellotti et la princesse Lancellotti, fille du prince Massimo. La maison où demeura Mme de Beaumont, à la Place d'Espagne, a disparu. Quant à Mme de Beaumont, elle est demeurée dans son dernier asile, et j'ai prié avec le pape Léon XII à sa tombe.

Canova a pris également congé du monde. Je le visitai deux fois dans son atelier, en 1805; il me reçut, le maillet à la main. Il me montra, de l'air le plus naïf et le plus doux, son énorme statue de Bonaparte et son Hercule lançant Lycas dans les flots. Il tenait à vous convaincre qu'il pouvait arriver à l'énergie de la forme; mais alors même son ciseau se refusait à fouiller profondément l'anatomie; la Nymphe restait, malgré lui, dans les chairs, et l'Hébé se retrouvait sous les rides de ses vieillards. J'ai rencontré sur ma route le premier sculpteur de mon temps; il est tombé de son échafaud comme Goujon de l'échafaud du Louvre. La mort est toujours là pour continuer la Saint-Barthélemy éternelle, et nous abattre avec ses flèches.

Les grands artistes, à leur grande époque, menaient une tout autre vie que celle qu'ils mènent aujourd'hui. Attachés aux voûtes du Vatican, aux parois de Saint-Pierre, aux murs de la Farnésine, ils travaillaient à leurs chefs-d'œuvre suspendus avec eux dans les airs. Raphaël marchait, environné de ses élèves, escorté des cardinaux et des princes, comme un sénateur de l'ancienne Rome suivi et devancé de ses clients. Charles-Quint posa trois fois devant le Titien; il ramassait son pinceau et lui cédait la droite à la promenade, de même que François Ier assistait Léonard de Vinci sur son lit de mort. Titien alla en triomphe à Rome; l'immense Buonarotti l'y reçut : à quatre-vingt-dix-neuf ans, Titien tenait encore d'une main ferme, à Venise, son pinceau d'un siècle vainqueur des siècles. Le grand-duc de Toscane fit déterrer secrètement Michel-Ange, mort à Rome après avoir posé, à quatre-vingt-huit ans, le faîte de la coupole de Saint-Pierre : Florence, par des obsèques magnifiques, expia sur les cendres de son grand peintre l'abandon où elle avait laissé la poussière de Dante, son grand poète. Vélasquez visita deux fois l'Italie, et l'Italie se leva deux fois pour le saluer : le précurseur de Murillo reprit le chemin des Espagnes, chargé des fruits de cette Hespérie ausonienne, qui s'étaient détachés sous sa main : il emporta un tableau de chacun des douze peintres les plus célèbres de cette époque. Ces fameux artistes passaient leurs jours dans des aven-

Le pâtre romain. (D'après Léon Bonnat.)

tures et des fêtes ; ils défendaient les villes et les châteaux ; ils élevaient des églises, des palais et des remparts ; ils donnaient et recevaient de grands coups d'épée, séduisaient des femmes, se réfugiaient dans des cloîtres, étaient absous par les papes et sauvés par les princes. Dans une orgie que Benvenuto Cellini a racontée, on voit figurer les noms d'un Michel-Ange et d'un Jules Romain.

Aujourd'hui, la scène est bien changée ; les artistes, à Rome, vivent pauvres et retirés. Peut-être y a-t-il dans cette vie une poésie qui vaut la première.... Je vais voir travailler séparément ces artistes. L'élève sculpteur demeure dans quelque grotte, sous les chênes-verts de la villa Médicis, où il achève son enfant de marbre qui fait boire un serpent dans une coquille. Le peintre habite quelque maison délabrée, dans un lieu désert ; je le trouve seul, prenant à travers sa fenêtre ouverte quelque vue de la campagne romaine. La *Brigande* de M. Schnetz est devenue la mère qui demande à une Madone la guérison de son fils. — Léopold Robert, revenu de Naples, a passé ces jours derniers par Rome, emportant avec lui les scènes enchantées de ce beau climat qu'il n'a fait que coller sur sa toile. — Guérin est retiré, comme une colombe malade, au haut d'un pavillon de la villa Médicis. Il écoute, la tête sous son aile, le bruit du vent du Tibre. Quand il se réveille, il dessine à la plume la mort de Priam. — Horace Vernet s'efforce de changer sa manière. Y réussira-t-il ? Le serpent qu'il enlace à son cou, le costume qu'il affecte, le cigare qu'il fume, les masques et les fleurets dont il est entouré, rappellent trop le bivouac. — Pinelli, entre deux ivresses, m'a promis douze scènes de danses, de jeux et de voleurs. C'est dommage qu'il laisse mourir de faim son grand chien, couché à sa porte. — Thorwaldsen et Camuccini sont les deux princes des pauvres artistes de Rome. Quelquefois ces artistes dispersés se réunissent, ils vont ensemble à pied à Subiaco. Chemin faisant, ils barbouillent sur les murs de l'auberge de Tivoli des « grotesques ». Peut-être un jour reconnaîtra-t-on quelque Michel-Ange, au charbonné qu'il aura tracé sur un ouvrage de Raphaël.

Je voudrais être né artiste : la solitude, l'indépendance, le soleil parmi des ruines et des chefs-d'œuvre, me conviendraient. Je n'ai aucun besoin ; un morceau de pain, une cruche de l'*Aqua Felice*, me suffiraient. Ma vie a été misérablement accrochée aux buissons de ma route. Heureux, si j'avais été l'oiseau libre qui chante et fait son nid dans ces buissons !... Que n'ai-je été le contemporain de certaines créatures privilégiées pour lesquelles je me sens de l'attrait dans les siècles divers ? Mais il m'eût fallu ressusciter trop souvent. Le Poussin et

Claude le Lorrain ont passé au Capitole ; des rois y sont venus et ne les valaient pas. Des Brosses y rencontra le prétendant d'Angleterre. J'y trouvai, en 1803, le roi de Sardaigne abdiqué ; et aujourd'hui, en 1828, j'y vois le frère de Napoléon, roi de Westphalie. Rome déchue offre un asile aux puissances tombées ; ses ruines sont un lieu de franchise pour la gloire persécutée et les talents malheureux [1]. » Ruines pour ruines, Chateaubriand, qui se sentait battu en brèche par un siècle nouveau de démocratie auquel ne serviraient même plus de lampions les vieux soleils de l'ancienne monarchie décadente, ne recherchait-il sur le tard de sa vie les restes de la ville éternelle que pour y ensevelir les restes de sa mortelle vie ? A l'heure donc où quelque chose de grand mourait dans la vieille Europe des Césars moribonds et des Papes malades, quand Poniatowski s'écriait sur les bords du Danube : *Finis Poloniæ* ! et Chateaubriand, sur les bords du Tibre : *Finis Romæ* ! voici comment un correspondant du comte de Marcellus annonçait l'arrivée de ces grandeurs moribondes à Rome : « Notre hiver va être très curieux. Un bateau à vapeur a remonté le Tibre jusqu'à Ripa Grande. Six cardinaux sont allés voir le prodige et tout Rome y court. Quelques rois s'annoncent. On attend bon nombre d'altesses malades.... » Les rois annoncés et les altesses malades n'étaient-ils pas ces Don Miguel de Portugal et ces Louis Ier de Bavière qui, n'ayant pu illustrer Lisbonne et Munich de leurs vertus, venaient étonner Rome de leurs vices ; ce Poniatowski qui, aux yeux scandalisés de la ville des papes, allait ouvrir sans honte son palais de l'exil à une fille des rues, comme ce Byron avait fait du sien à une fille des lagunes ?

Gioacchino Pecci, se sentant étouffer, sortit bien vite de ces salons romantico-romains, où, pour faire place à quelque chose de petit qui commençait à vouloir vivre, quelque chose de grand — l'âme romaine — expirait. Il erra par la ville des grands morts et des grands souvenirs, où, selon l'expression de Mgr Gerbet, « à mesure que le corps monte et descend ces collines, la subite variation des points de vue moraux donne à l'âme un mouvement du même genre. Remuée, cahotée, par des impressions si contrastantes qui l'abaissent et l'élèvent, elle aussi ne fait, pour ainsi dire, que descendre et monter. » Ce furent les ruines de sa patrie romaine, jadis si grande et aujourd'hui si réduite, que cet autre René, — autrement exilé et autrement mélancolique chez ses pères que dans les solitudes des Natchez, — interrogea durant ses taciturnes promenades, le long du Forum désolé et parmi des sépul-

1. Cf. les *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 22, etc.

tures désolantes, dans ce vieux monde dont le grand mort qui y repose avait promis pourtant qu'il ne mourrait jamais. Mais voici que, las d'espérer la résurrection italienne sur ces tombeaux toujours muets, le malheureux Leopardi a déjà quitté Rome et suspendu sa lyre fatiguée sous le cratère du Vésuve, à une branche de genêt « content, lui aussi, du désert » et, comme lui, prêt à mourir sans gloire sous les laves révoltées de cette terre, qui ne permet plus à ses glorieux fils d'y vivre avec honneur. Amant plus fiévreux encore de ces sépulcres où l'âme romaine semble à tout jamais ensevelie, l'éloquent Foscolo jette un dernier cri de désespoir sous les voûtes funèbres de sa patrie et s'y couche, défendant à Pindemonte d'y apporter un regret inutile ou d'y chercher encore une vaine espérance. Dans ce silence de nécropole antique, où ni la voix pieuse de Sylvio Pellico ni les douces exhortations du Manzoni n'étaient plus entendues, ne restait-il donc qu'à écouter la plainte suprême des pleureuses qui, comme autrefois le corps du Nazaréen, demandaient aux bourreaux de l'Italie contemporaine son cadavre pour l'ensevelir quelque part?

Ce fut alors qu'aux yeux dessillés du triste Gioacchino la Rome chrétienne et immortelle vraiment se révéla toute grande. Il cherchait sa patrie, ce Romain, et il n'avait qu'à l'appeler du seul nom vraiment beau qu'elle porte, pour que la ville éternelle des papes répondît aux vœux de ce chrétien, son enfant. Morte! pouvait-elle être morte, cette Rome impérissable comme ses destinées; morte! parce que, quelques années précédemment, un empereur des Français l'avait ainsi décrété? Mais est-ce que, depuis dix-huit siècles déjà, le Dieu qui façonne et qui brise les fragiles empires n'en avait pas décidé autrement? « Quoi que l'on ait fait à Rome, dit Frédéric Masson, pour tuer Rome, l'âme romaine vit encore. Proscrite, elle s'attache aux masures restées debout; elle flotte dans l'air qu'on respire; elle coule dans l'eau qu'on boit; elle s'abrite aux plis des vêtements surannés. C'est elle qui donne leur grâce à ces petits enfants, endormis à l'ombre d'un vieux mur, demi-nus, les cheveux embroussaillés, qui tordent un haillon en manteau triomphal; elle qui cambre ces corps de femmes aux hanches robustes, aux poitrines pleines, qui marchent d'une allure souveraine sur les dalles brisées; elle qui, aux jours de chaleur, sonne en notes claires, de toutes les fontaines dispersées par la ville, où, à défaut de sculptures grandioses, un nom de pape, une inscription, des armoiries sommées de la tiare, mettent, avec un peu d'art, un souvenir du passé; des eaux dont, à la première goutte, les vrais Romains nomment la source comme on ferait un vin renommé; des eaux qu'Agrippa conduisit à ses thermes, des

eaux qui parlent de Sixte-Quint[1] et de Q. Marcius Rex[2], de Claude et de Curius Dentatus[3], des eaux qu'ont payées les dépouilles de Pyrrhus et qui, dans la Rome papale, s'épandent en cascades comme à Trevi, jaillissent comme devant Saint-Pierre, s'ébrouent comme à la Place Navone, mettent un arc-en-ciel dans toutes les rues, une lumière dans tous les horizons, lancent à tous les coins des coulées blanches d'argent en fusion, sèment à tous les vents l'étincellement continu de leurs diamants liquides; des eaux qui sont une joie et une parure, au bruit desquelles il est bon de vivre et que longuement, comme ils tetteraient le sein d'une mère nourrice, les petits enfants aspirent d'une goulée.

C'est par elle, et rien que par elle, que prennent leur caractère et leur beauté ces monceaux étranges de ruines, s'emboîtant et s'encastrant dans des bâtisses modernes, familiarisés avec la vie de chaque jour, traités en grand-parents par ceux-là qui, depuis des siècles, s'abritent à leur ombre, respectés en leur vieillerie comme des témoins des grandeurs mortes, laissant bonassement les enfants grimper à leurs chapiteaux frustes, n'étalant point la prétention d'être des chefs-d'œuvre ou des raretés, étant seulement un trait d'union, un anneau de la chaîne, solidaires du présent et se souvenant du passé. Aussi vivent-ils : qu'on les isole, qu'on les gratte, qu'on les nettoie de leur poussière séculaire, qu'on en arrache les masures qui s'y sont accrochées, qu'on en enlève les brins d'herbe dont les oiseaux ont porté là-haut les semences, qu'on en fasse, comme on a fait du Colisée, quelque chose de propre, de récuré, de militaire, qu'on vient voir en faisant crier un tourniquet et que démontre un soldat cicerone; qu'on en chasse les fleurs, les oiseaux, les enfants : avec eux s'envolera l'âme romaine, et, pour contenter quelques pédants d'Allemagne, ces ruines qui vivaient ne seront plus

1. Cf. *Esquisse de Rome chrétienne*, t. I, p. 71.

2. Qui sull' arida schiena
Del formidabil monte
Sterminator Vesevo
La qual null' altro allegra arbor ne fiore,
Tuoi cespi solitari intorno spargi
Odorata ginestra,
Contenta dei deserti...

(Leopardi, *la Ginestra*.

3. All ombra dei cipressi e dentro l'urne
Confortate di pianto, e forse, il sonno
Della morte men duro. . . . . .
Non che la speme, il desiderio e spento.

(Ugo Foscolo, *I Sepolcri*.)

que des ruines. Mais pour leur donner à chacune un square et un jardin, elles sont trop : l'armée italienne n'y suffirait point. Encore un temps, au désespoir des Tudesques, il faudra laisser les mioches indiscrets conserver, comme ils font depuis deux mille ans, l'héritage des grands Romains, patiner de l'usure de leurs haillons les bronzes antiques, mêler à leurs jeux l'ombre sourianté des ancêtres, et faire à leurs chansons vivre et palpiter encore l'âme romaine.

C'est elle, l'âme romaine, qui jette à genoux ces foules au passage du Viatique, emplit d'êtres prosternés la maison où l'on porte le corps sacré, éveille les ferveurs endormies, et dans le peuple, auquel les gouvernements prêchent l'athéisme, fait passer encore un rêve d'immortalité. Quand, aux façades, devant les Madones mères, les lampes s'allument, déjà plus rares, déjà plus ternes, n'est-ce pas elle encore qui brûle en elles, dansante au vent qui souffle des grandes rues droit percées? Combien de lampes éteintes, brisées, combien que n'allument plus les vierges folles! Mais, que vienne la mort, qu'elle entre dans la maison, à la suite du Viatique, qu'elle amène avec elle son cortège de douleurs et de cris : voici que, devant le saint Sacrement, l'on se prosterne comme jadis; qu'avec une terreur pareille, devant la porte que désigne l'*ombrellino*, l'on s'entasse comme autrefois. Au fond, dans la petite cour, une statue antique se dresse, attendant là. comme partout, cette liaison intime du présent au passé, donnant pour témoin à cette religion qui en a triomphé quelque César persécuteur. Et, aux mêmes paroles de l'officiant, ce sont les mêmes répons des assistants, c'est la même émotion, c'est la même foi, la même confiance absolue et intouchée en la récompense promise, la même certitude du lendemain, — certitude telle que, le Viatique reçu et le drame accompli, les yeux se sèchent et les cris s'éteignent. A quoi bon pleurer? à quoi bon se lamenter? Il est heureux, ce mort : il est en paradis. Ah! sans ce lendemain l'on serait fort; mais que mettre à la place de ce qu'a mis l'Église, de ce qu'elle enseigne depuis dix-huit siècles? Est-ce que, devant ce lendemain, revivant leur vie tout entière et tous leurs actes et toutes leurs pensées et tous leurs rires, ceux-là qui ont voulu Rome et qui l'ont prise au Pape ne se sont point jetés au Dieu dont le Pape est le prêtre et, haletants, affolés de la terreur des ombres prochaines, n'ont point demandé grâce, depuis le ministre jusqu'au roi? Et, comme ils eussent voulu alors s'endormir avec cette assurance qu'ont les petites gens de Rome, de l'immortalité chrétienne.

Et ce ne sont point seulement les petites gens. Que la cloche de l'église prochaine annonce la mort, voici que les confrères revêtent leurs

longues cagoules, et tous confondus, riches ou pauvres, nobles ou vilains, repris par l'invincible pouvoir des surveillances anciennes, ils vont aux églises et aux charniers, masqués et inconnus, communiant en une même foi, tenant tous en main ce cierge où brûle l'âme romaine. Des confréries, des archiconfréries, combien? On userait son temps à les compter. Toutes semblables, par la forme du costume, par le sac, par le cordon, par la pèlerine armoriée, par le capuchon qui, rabattu sur la tête, couvre la figure et ne laisse voir que les yeux; toutes semblables, par le capuchon étrange qui laisse sans nom les orgueils et abat les vanités au niveau de l'humilité chrétienne, distinguées seulement par des couleurs qui, symboliques, marquent et attestent une spéciale et commune dévotion, elles tiennent Rome tout entière et quiconque est de vieux sang romain. En leurs rangs, sous la bure pareille, le fils du mendiant catholique, et, — singulière hardiesse des vainqueurs, — le fils du roi excommunié, vont côte à côte récitant les mêmes prières : toujours le *De profundis* et le *Miserere*, le cri du chrétien à la mort, le grand appel au Christ maître des sépultures. Certes, le cierge éteint, la cagoule dépouillée, ils croient bien, eux aussi, que ce n'était là qu'un mauvais rêve, une superstition vaine, un vieil usage qu'il faut abolir et dont, si on les poussait, ils feraient au besoin des risées. Mais c'est en leur sang, en leur moelle; et, quoi qu'ils fassent, quand la cloche tintera, ils iront; et, s'ils n'y allaient point, pareils à ces prêtres défroqués qui, aux heures des messes, errent autour des églises, ils viendraient là encore voir et regarder, infidèles à Rome et possédés par elle.

Non, quoi que fassent ici ceux qui détiennent Rome, à moins qu'ils la détruisent, jamais ils n'y seront chez eux. Comme jadis, il semble qu'ils y craignent une fatalité pesant sur eux, sur leur dynastie, sur leur avenir. Rien ici n'est à eux, rien n'est d'eux. Ils n'y rencontrent ni un souvenir qui justifie leur présence, ni une gloire qui la légalise. Hautains et roides, même en leurs démonstrations de popularisme, ils logent toujours en garni dans ces palais des papes. Ici ils entrent, ils sortent, ils passent, ils ne sont rien. Ils peuvent s'approprier, au Palatin, les fouilles qu'avait payées Napoléon; mais c'est de l'âme de Rome qu'ils devraient arracher des pierres; et, comme aux temps barbares, ce n'est qu'après avoir brûlé ces marbres pour en faire de la chaux, ce n'est qu'après avoir passé la charrue sur les églises et sur les palais qu'ils pourraient dire : « Rome nous appartient! » Tant qu'une pierre sera debout, elle criera. Voici un palais qu'on a pris et où l'on campe. En face, des églises gênaient; on les a détruites. Mais, au-dessus de ce

balcon où l'on s'accoude pour répondre aux vivats, ce balcon d'où l'on proclamait les papes, une Vierge tenant l'Enfant-Dieu bénit la foule. Cet obélisque, c'est Pie IV qui l'a dressé. Ce palais, tout près, où travaille un ministre civil, Clément XII l'a bâti. Et là-bas, fermant l'horizon, comme la borne gigantesque où se brisera la roue du char, ce dôme, c'est Saint-Pierre avec, dans son ombre, le Vatican. » Tels durent être, vers 1830, les éloquents soliloques de Gioacchino Pecci, quand ce noble jeune homme, arrivé à sa vingtième année, vint demander au silence des rues et de la campagne de Rome le secret d'une vocation encore incertaine. Le spectacle de sa patrie humiliée dans sa politique démente ne contribua pas peu à lui montrer plus magnifique encore cette Église catholique d'où l'Italie chrétienne pouvait encore tirer une incomparable grandeur, et ses hommes pieux d'inappréciables privilèges. De cette comparaison avec le règne du ciel séculairement supérieur au règne de la terre, la foi du néophyte tira des avantages au bénéfice même de sa patrie. Déjà, devant des tombeaux si vieux et si sacrés d'où sortaient rassurantes des images riches de religion et d'avenir, les petites sonates étouffées des romano-parisiennantes comtessines ne sonnaient plus qu'adagio la gloire de Byron, longue à peu près d'un hexamètre ! Les sibylles mûries, qui s'appelaient encore ici-bas Staël et Récamier, voituraient encore en vain leur grand Chateaubriand dans sa chaise percée où, malgré son génie, le poète d'Eudore et de Cymodocée ne trônait pas avec une majesté comparable à celle des pontifes successeurs de Symmaque à l'autel apparemment dévasté de la Victoire. La grandeur de l'Église immortelle se révélait bien tout entière à l'âme de ce noble Italien, inconsolable de l'abaissement de sa petite et périssable patrie. Encore quelques années d'épreuve et d'examen. Et quand Pecci viendra se jeter aux pieds de Grégoire XVI et solliciter l'honneur du sacerdoce, fort de cette leçon que les choses lui auront donnée, il apportera au service du pape les trésors précieux d'une âme toute jeune et d'une intelligence toute mûre que l'Église, sa mère et sa patrie à la fois, sauront employer à des œuvres dignes d'une si belle cause et d'un si providentiel ouvrier.

Un cardinal à la Villa Borghèse. (D'après Heilbuth.)

II

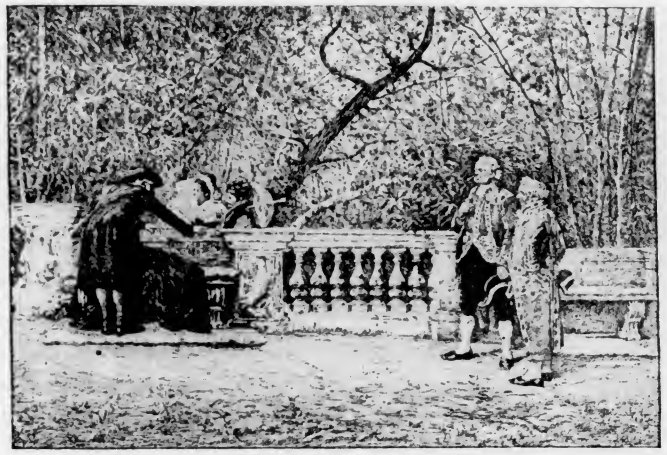
LE CABINET DU ROI.

Le cardinal Cappellari (Grégoire XVI).

Vous êtes à Saint-Cloud, chez Charles X. Versailles et les Tuileries, où Louis XVIII n'avait pas craint d'engager la partie avec deux régicides de son frère, Fouché et Cambacérès, n'ont pas eu, avec leurs élégantes terrasses et leurs dramatiques rappels d'Elseneur, l'attrait de la campagne pour l'avant-dernier roi que la France se paye encore, — cet Hamlet de nouveau genre et tant soit peu vieilli à qui aurait pu apparaître, avec sa tête tout à coup blanchie et coupée, la folle Marie-Antoinette que le fou ou criminel comte d'Artois, son distingué beau-frère, avait fait valser jusqu'à la compromettre et jusqu'à lui faire enjamber, par-dessus les abîmes révolutionnaires, l'autre monde[1]. Et, roi enfin pour

1. L'été, pendant les chaudes soirées de Versailles, la famille royale a l'habitude de sortir après le souper et de se promener sur les terrasses, en écoutant quelque

balcon où l'on s'accoude pour répondre aux vivats, ce balcon d'où l'on proclamait les papes, une Vierge tenant l'Enfant-Dieu bénit la foule. Cet obélisque, c'est Pie IV qui l'a dressé. Ce palais, tout près, où travaille un ministre civil, Clément XII l'a bâti. Et là-bas, fermant l'horizon, comme la borne gigantesque où se brisera la roue du char, ce dôme, c'est Saint-Pierre avec, dans son ombre, le Vatican. » Tels durent être, vers 1850, les éloquents soliloques de Gioacchino Pecci, quand ce noble jeune homme, arrivé à sa vingtième année, vint demander au silence des rues et de la campagne de Rome le secret d'une vocation encore incertaine. Le spectacle de sa patrie humiliée dans sa politique démente ne contribua pas peu à lui montrer plus magnifique encore cette Église catholique d'où l'Italie chrétienne pouvait encore tirer une incomparable grandeur, et ses hommes pieux d'inappréciables privilèges. De cette comparaison avec le règne du ciel séculairement supérieur au règne de la terre, la foi du néophyte tira des avantages au bénéfice même de sa patrie. Déjà, devant des tombeaux si vieux et si sacrés d'où sortaient rassurantes des images riches de religion et d'avenir, les petites sonates étouffées des romano-parisiennantes comtessines ne sonnaient plus qu'adagio la gloire de Byron, longue à peu près d'un hexamètre! Les sibylles mûries, qui s'appelaient encore ici-bas Staël et Récamier, voituraient encore en vain leur grand Chateaubriand dans sa chaise percée où, malgré son génie, le poète d'Eudore et de Cymodocée ne trônait pas avec une majesté comparable à celle des pontifes successeurs de Symmaque à l'autel apparemment dévasté de la Victoire. La grandeur de l'Église immortelle se révélait bien tout entière à l'âme de ce noble Italien, inconsolable de l'abaissement de sa petite et périssable patrie. Encore quelques années d'épreuve et d'examen. Et quand Pecci viendra se jeter aux pieds de Grégoire XVI et solliciter l'honneur du sacerdoce, fort de cette leçon que les choses lui auront donnée, il apportera au service du pape les trésors précieux d'une âme toute jeune et d'une intelligence toute mûre que l'Église, sa mère et sa patrie à la fois, sauront employer à des œuvres dignes d'une si belle cause et d'un si providentiel ouvrier.



Un cardinal à la Villa Borghèse. (D'après Heilbuth.)

II

LE CABINET DU ROI.

Le cardinal Cappellari (Grégoire XVI).

Vous êtes à Saint-Cloud, chez Charles X. Versailles et les Tuileries, où Louis XVIII n'avait pas craint d'engager la partie avec deux régicides de son frère, Fouché et Cambacérès, n'ont pas eu, avec leurs élégantes terrasses et leurs dramatiques rappels d'Elseneur, l'attrait de la campagne pour l'avant-dernier roi que la France se paye encore, — cet Hamlet de nouveau genre et tant soit peu vieilli à qui aurait pu apparaître, avec sa tête tout à coup blanchie et coupée, la folle Marie-Antoinette que le fou ou criminel comte d'Artois, son distingué beau-frère, avait fait valser jusqu'à la compromettre et jusqu'à lui faire enjamber, par-dessus les abîmes révolutionnaires, l'autre monde[1]. Et, roi enfin pour

1. L'été, pendant les chaudes soirées de Versailles, la famille royale a l'habitude de sortir après le souper et de se promener sur les terrasses, en écoutant quelque

son compte personnel, Charles X, aussi élégant dans sa svelte personne de sire portant beau depuis la pointe de son romantique toupet jusqu'à celle de ses souliers régents, que Louis XVIII avait été disgracieux dans la lourdeur de sa souveraine personne coiffée du bonnet sans cocarde et chaussée des pantoufles bourgeoises, tient Parlement à la ville où il ne va jamais, et Cabinet à la chasse où il voudrait aller toujours. Son Conseil des ministres est présidé par M. de Martignac, à la voix si suave que Charles X l'appelle « la Pasta » et Dupont de l'Eure « la Sirène ». M. Portalis « qui portait la cupidité sur son visage », affirme Chateaubriand, tient la garde des sceaux; et c'est à lui que ce même Chateaubriand, envoyé en ambassade à Rome à peu près comme Thésée en légation chez le Minotaure, écrit sa relation secrète au labyrinthe romain qu'il a entrepris d'assiéger.

Ce labyrinthe pontifical, aussi difficile à cerner que celui de Crète, est le conclave qui se prépare à élire le successeur de Léon XII, en la personne d'un cardinal moins sympathique aux Ordonnances que ne l'avait été le pape Della Genga qui avait déclaré à M. de Chateaubriand lui-même : « Le spirituel n'est point compromis par les Ordonnances. Les évêques auraient peut-être mieux fait de ne pas écrire leur première lettre; mais, après avoir dit : *non possumus*, il leur était difficile de reculer. Ils ont tâché de montrer le moins de contradiction possible entre leurs actions et leur langage, au moment de leur adhésion : il faut

musique; le public y vient librement. Le divertissement est un peu déplacé et, sans doute, conviendrait-il de blâmer le comte d'Artois, qui en a eu l'idée; mais c'est encore à la Reine que vont les attaques. A Paris, même, la calomnie est accueillie; des gens raisonnables, fort attachés au Trône, parlent avec indignation des « nocturnales » de Versailles. (*Ibidem*, Chap. I, le Règne, p. 50.)

Le comte d'Artois, comme Marie-Antoinette, n'aimait point la Cour et avait pris goût à Trianon. Il y amena, un jour, la troupe de Nicolet, dite « les grands Danseurs du Roi ». Les deux étoiles étaient Placide, qui jouait des pantomimes de sa composition, et le « Petit Diable de Hollande », équilibriste extraordinaire, qui dansait sur la corde sans balancier ou sur des œufs sans les casser. Marie-Antoinette goûta tellement leurs représentations, que son beau-frère, très habile lui-même aux exercices du corps, fut jaloux de la gloire de ses protégés et résolut d'en mériter sa part. L'année suivante, la Cour fut fort intriguée par sa conduite : tous les matins, il allait au Petit Trianon et s'y livrait, pendant plusieurs heures, à une occupation mystérieuse. On finit par savoir à quels graves travaux le prince du sang occupait ses loisirs : « Il prenait dans le plus grand secret, dit un contemporain, les leçons du sieur Placide et du Petit Diable, les héros les plus renommés comme danseurs de corde; puis, quand il se vit en état de briller, il développa en petit comité ses talents aux yeux de la Reine, et tout le monde tomba d'accord qu'il voltigeait supérieurement ». Tel était le seul ami que Marie-Antoinette trouvât dans la Maison de France. A l'hostilité grondeuse de Mmes Tantes, à la jalousie de Madame et de la comtesse d'Artois, à la haine cachée de Monsieur, la Reine avait à opposer la frivole sympathie d'un danseur de corde de vingt ans. (*La Reine Marie-Antoinette*, par Pierre de Nolhac, Chap. IV, Trianon, p. 270. Paris, Calmann Lévy, 1899).

leur pardonner. Ce sont des hommes pieux, très attachés au roi et à la monarchie; ils ont leur faiblesse, comme tous les hommes.... Jésus-Christ ne s'est point prononcé sur la forme des gouvernements. *Rendez à César ce qui appartient à César* veut seulement dire : « Obéissez « aux autorités établies ». La religion catholique a prospéré au milieu des républiques, comme au sein des monarchies; elle fait des progrès immenses aux États-Unis; elle règne seule dans les Amériques espagnoles.... » A lire les pasquinades qui s'affichent impunément sur l'Ajax désarmé du palais Braschi, on comprend que les ennemis des Ordonnances auront beau jeu dans la succession du bon pape qui ressemblait au chat « tout gris et fort doux » dont il a voulu faire héritier l'ambassadeur de France. Ce jeu, il faut le déjouer à tout prix. Mais encore ce prix, comment se chiffrera-t-il par le roi à qui la chasse à courre coûte déjà si cher? S'il faut compter encore un budget pour la chasse au pape, qu'adviendra-t-il de la chasse au renard? Et Chateaubriand de se déganter cette fois tout à fait et d'écrire, du haut de son buste, au comte Portalis, le billet suivant : « J'aurai l'honneur de vous faire observer que j'allouai à M. le duc de Laval, pour frais de service extraordinaire en pareille circonstance, en 1823, une somme qui s'élevait, autant que je m'en puis souvenir, de 40 à 50 000 francs. L'ambassadeur d'Autriche, M. le comte d'Appony, reçut d'abord de sa Cour une somme de 36 000 francs pour les premiers besoins, un supplément de 7 200 francs par mois à son traitement ordinaire pendant la durée du conclave, et pour frais de cadeaux, chancellerie, etc., 10 000 francs. Je n'ai point, Monsieur le comte, la prétention de lutter de magnificence avec M. l'ambassadeur d'Autriche, comme le fit M. le comte de Laval. Je ne louerai ni chevaux, ni voitures, ni livrées, pour éblouir la populace de Rome. Le roi de France est assez grand seigneur pour payer la pompe de ses ambassadeurs, s'il en veut une : magnificence d'emprunt, c'est misère. J'irai donc modestement au conclave, avec mes gens et mes voitures ordinaires. Reste seulement à savoir si Sa Majesté ne pensera pas que, pendant la durée du conclave, je serai obligé à une représentation à laquelle mon traitement ordinaire ne pourra suffire. Je ne demande rien, je soumets simplement une question à votre jugement et à la décision royale[1]. » Et, en attendant la réponse du roi de France, son ambassa-

1. La modestie de Chateaubriand trouve dans la relation de son successeur, le marquis de La Tour Maubourg, à l'ouverture du conclave suivant, un contraste digne d'être cité : « Mon cortège, écrit l'ambassadeur de France en décembre 1830, était fort considérable et a paru satisfaire la curiosité d'un public fort avide de ce genre de spectacle, qui rappelle plus d'une coutume des peuples d'Orient ». « Dans une première voiture, dit une relation manuscrite de l'époque, se trouvait placé M. de Bel

deur à Rome prépare son conclave en essayant, tantôt un coup d'œil par-dessus le mur où les cardinaux préparent l'histoire de demain, tantôt une note par delà l'histoire où les conclaves précédents laissèrent quelques traces. Ce ne fut peut-être pas pour complimenter les Éminentissimes sur leur sagesse que Grégoire X, élu après deux ans de conciliabules inutiles dans Viterbe pour le choix du successeur de Clément IV, voulut, en 1274, rédiger le règlement désormais en vigueur de ces Congrès suprêmes dont les membres seraient mis sous clef, *cum clave*, jusqu'à l'élection du pontife : Un article de ce règlement est pourtant tombé en désuétude : il y était dit que, « si après trois jours de clôture le choix du pape n'était pas fait, pendant cinq jours après ces trois jours les cardinaux n'auront plus qu'un seul plat à leur repas, et qu'ensuite ils n'auront plus que du pain, du vin et de l'eau, jusqu'à l'élection du Souverain Pontife ». Il relève les intrigues des Cours et du Sacré Collège dans les conclaves postérieurs; le billet de Philippe II excluant ou présentant tel candidat : « *Su Majestad no quiere que N. sea Papa; quiere que N. lo tenga* »; les négociations de Du Bellay, interrompues par la poste de Charles-Quint, et l'Angleterre protestante parce que les mauvais chemins et la mauvaise volonté de l'empereur Charles retardèrent de deux jours la réponse de Henri VIII aux observations de Rome qui, lasse d'écouter Du Bellay, finit par condamner le premier roi anglican. Les *Ambassades* de Du Perron lui paraissent moins intéressantes que les *Lettres* d'Ossat, encore que ces deux relations aient également contribué à la réconciliation du roi de France Henri IV avec le Saint-Siège. Il constate que le fameux *escadron volant*, par lequel on désigne les cardinaux indépendants au conclave, se constitua pour la première fois avec le cardinal de Retz, après la mort d'Innocent X, et favorisa un certain cardinal Sacchetti, *bon qu'à peindre*, pour aider clandestinement à l'élection du sage autant que silencieux Alexandre VII dont le

locq, premier secrétaire, portant le portefeuille qui contenait les lettres du roi. Puis, venait la voiture de l'ambassadeur, entourée de toute sa maison sous une riche et brillante livrée. Il avait avec lui M. Horace Vernet, directeur de l'Académie de France, et le baron Beugnot, second secrétaire de l'ambassade. Une deuxième voiture conduisait M. E. Périer, attaché à l'ambassade. Un troisième carrosse était occupé par le maître de chambre et le gentilhomme de l'ambassade. Venaient ensuite les voitures des cardinaux, de plusieurs membres du corps diplomatique et de la noblesse romaine. Le surlendemain, l'ambassadeur mandait son gentilhomme remercier les membres du Sacré Collège, du corps diplomatique et de la noblesse romaine, de la courtoisie qu'ils avaient eue d'envoyer leur voiture à la suite de son cortège ». « Ce train, ajoute Carafa, ministre de Naples, par manière de conclusion, était des plus élégants et des plus riches; mais les voitures étaient du comte de la Ferronaye, et l'ambassadeur de France avait emprunté les chevaux de son collègue, l'ambassadeur d'Autriche. » (Cipolletta, *Memorie politiche.*)

premier acte pontifical fut de faire rendre gorge à la célèbre Olimpia Pamfili, sœur du pape défunt et sa scandaleuse héritière. Les relations du président De Brosses à l'abbé Courtois, sur la mort de Clément XII et l'élection de son successeur, semblent avoir trouvé plus de grâce auprès de Chateaubriand qui en extrait complaisamment des notes, telles que les suivantes, sur les cardinaux admis à ce conclave :

— *Guadagni*, bigot, papelard, sans esprit, sans goût, pauvre moine. — *Aquaviva d'Aragon*, figure noble et un peu épaisse, l'esprit comme la figure. — *Ottoboni*, sans mœurs, sans crédit, débauché, ruiné, amateur des arts. — *Alberoni*, plein de feu, inquiet, remuant, méprisé, sans mœurs, sans décence, sans considération, sans jugement : selon lui, un cardinal est un... habillé de rouge.

A ces excès de paroles sans raison, on voit bien que Rome, sans son chef, a la fâcheuse habitude de perdre la tête; et l'on se console, à la pensée que ces folies de langage ne durent que le temps éphémère d'un interrègne. Chateaubriand en fait litière, tout le premier, en ajoutant que « le cynisme est ici tout l'esprit »; mais, sans enregistrer comme son prédécesseur De Brosses les pasquinades en circulation par la ville, sur le dernier pape défunt et les cardinaux auquels Léon XII laisse sa succession, l'ambassadeur ne les écoute pas moins, — le temps de sourire et de passer.

L'une reproche au pape d'être mort en plein carnaval et d'avoir ainsi suspendu toutes les réjouissances populaires :

Tre dispetti li feste, o Padre Santo :
Accettare il papato, viver tanto,
Morir di carneval per esser pianto.

L'autre, clémente pour la mémoire du fier lion que son nom désigne, lance au chirurgien Todini, accusé d'avoir tué son pontifical client, le coup de pied de l'âne :

Alle dieci di febbraro
Succedette un caso strano,
Un fierissimo leone
Fu ammazzato da un somaro.

L'autre enfin, — car on n'en finirait pas, à les citer toutes, — prouve qu'à Rome les ivrognes ont « le vin mauvais ». Mais aussi de quoi s'était mêlé Léon XII, en obligeant les cabaretiers de la ville à fermer leurs portes, à certaine heure du soir? Et ce fut aussi le moins que

Pasquin fit tirer les portes du ciel à verrous, par saint Pierre lui-même, quand son successeur défunt s'y présenta :

Già l'alma di Leon, dal corpo uscita,
Volava à riercar più bella vita.
Andata al cie'o, domandò l'ingresso;
Ma tanto onore non gli fu concesso
Poichè Piero avea messo, a suo dispetto,
Alla porta del cielo un *cancelleto*.

Après le pape, ses cardinaux. « *Cuinam pepercit lingua illa romana!* » s'écrie, après Tertullien, un jeune Romain que Chateaubriand aura peut-être connu dans cette circonstance, et qui ne descendait pas de ses pères passionnés sur l'attelane et le vernaculaire, pour dédaigner à son tour les pasquinades de son temps. « Eh bien! ajoute Joachim Pecci, — car c'est lui-même qui promet à son petit monde de Carpineto tout un recueil des meilleurs mots que le présent conclave provoquera, — eh bien! encore de nos jours, une semblable exclamation est de mise; et j'espère que vous y aurez cru sans peine, à la lecture des satires que l'on a vu paraître, à la mort du pape Léon XII. Il n'est guère facile de se procurer maintenant ces satires, soit à cause de la rigueur avec laquelle le *Governo* en poursuit les auteurs, soit en raison de la manière secrète dont elles sont répandues. Mais il en est toujours quelqu'une qui trompe la vigilance du Gouvernement et qui arrive entre les mains de tous[1]. » Le premier Pasquino, — qui fut, dit-on, un tailleur de quartier à la langue aussi fine et pointue que son aiguille, — ne fut-il pas le fidèle client d'un cardinal de l'Église romaine; et l'Éminentissime Carafa, en patron débonnaire, n'accorde-t-il pas un coin de son palais et même le dos d'une de ses statues antiques pour servir à l'affichage public des cartels malicieux dont tout un peuple, depuis, le populaire de Rome, habille les entournures vraiment trop nues du trop patient Ajax[2]? Mais ces plaisanteries populaires n'étaient que de courte durée, le temps d'un court interrègne, et c'est ce qui en expliquait les charges énormes et partant anodines. Une de celles-ci, bien en rapport avec la manie des bibliophiles romains, consistait à dresser un catalogue de livres dont les titres seuls étaient toute une satire, souvent plaisante et quelquefois cruelle. Qu'on nous permette un extrait d'un de ces

1. Cf. l'Epistolaire de Joachim Pecci dans la *Jeunesse de Léon XIII*, Chap. II, Conclave de Pie VIII, p. 258.

2. Voir la *Nuova Antologia* 1889, fasc. II, *Pasquino et Pasquinate* par Luigi Morandi. — Voir le *Origini di Maestro Pasquino* par Domenico Gnoli, *ibid.* fasc. I et 16 janvier 1890.

catalogues, qui circulaient sous le manteau. Sous le titre de *Librairie à vendre*, on y lisait :

De Nihilo. — 8 vol. in-fol. dédiés à S. Em. Nembrini, et composés par 8 membres de sa Congrégation.

De Innocentia baptismali. — 1 vol. par S. Em. Barberini.

De Ingenuitate et Generositate. — 1 vol. in-fol. par S. Em. Gamberini.

De Jure Gentium. — Œuvre de S. Em. Riverola. Imprimerie des Romagnes.

De Publica Economia. — 1 vol. par S. Em. Cristaldi. Impr. Benucci, Tarlotti et Gaggiotti (les trois créatures du cardinal dans sa Congrégation).

De l'Art de se faire servir gratis. — Par S. Em. Bernetti. Impr. Massari.

De Unione hypostatica. — A l'enseigne de l'Aigle de Jupiter (l'Autriche) et de la Colombe du Saint-Esprit (États romains). Œuvre de S. Em. Albani, prohibée jusqu'à ce jour et publiée par l'imprimerie du duc de Modène.

De Arte bene vivendi secundum tempora et mores. — 1 vol. par S. Em. Opizzoni. Impr. Joseph Bonaparte.

De l'Art d'accommoder tous les goûts. — Ouvrage dédié à S. Em. Arezzo, écrit par l'avocat Ferisi et imprimé chez ses camériers Francesco et Vincenzo.

De la Métamorphose. — 1 vol. par S. Em. Macchi.

De la Vaine Présomption. — Ouvrage de S. Em. Pacca, faisant suite aux *Notices historiques* du même auteur.

De l'Importance du Pontificat. — 1 vol. de S. Em. De Gregorio, dicté en son hôtel et approuvé par les Em. Arezzo et Morozzo, et par Mgr. Foscolo.

De l'Art de faire des dettes et de ne pas les payer. — Ouvrage intéressantissime par Mgr. Foscolo. Impr. du duc de Lucca.

A ces *Catalogues* de librairie, plus risibles que méchants, s'ajoutaient encore, sous le manteau des colporteurs de pasquinades à domicile, d'autres diatribes anonymes où figuraient les noms des cardinaux susceptibles d'intéresser le conclave. Une de ces autres plaisanteries romaines consistait à faire précéder chaque nom de cardinal d'une légende qui s'appelait, à elle seule, une *illustrazione*; et l'ensemble constituait une *Galleria* ou Collection dont voici encore un exemple, pour la curiosité

des amateurs : *Collection de gravures, d'après des compositions de maîtres célèbres, éditées par la Lithographie du Peuple Romain, avec permission et privilège de l'Em. Camerlingue. La salle de l'Exposition est ouverte, tous les jours, à la Porte du Peuple.*

I. — *La Pythonisse d'Endor* : cardinal Pacca.
II. — *Le Moulin à Vent* de Claude Lorrain : cardinal Galeffi.
III. — *Le Publicain* : cardinal Falsacappa.
IV. — *La Révolution de Naples* : cardinal De Gregorio.
V. — *La Chaste Suzanne* : cardinal Pedicini.
VI. — *L'École des Sourds-Muets* : cardinal Ruffo.
VII. — *La Caverne de Polyphème* : cardinal Brancadoro (il était aveugle).
VIII. — *Un Portrait de Napoléon* : cardinal Fesch.
IX. — *L'Ours et le Singe* : cardinal Morozzo.
X. — *La Maison au Chapon* : cardinal Naro.
XI. — *Le petit-fils de Tobie* : cardinal Doria (homme de courte taille, privé d'un œil).
XII. — *Le Démoniaque de l'Évangile* : cardinal Pallotta.
XIII. — *Le Jardin aux Citrouilles* : cardinal Dandini.
XIV. — *Le Noël de Nicolas Poussin* : cardinal Odescalchi.
XV. — *Tibère à Capri* : cardinal Zurla.
XVI. — *Vulcain à sa Forge* : cardinal Bussi (il était boiteux).
XVII. — *Fumeurs au Cabaret* : cardinal Gaysruck.
XVIII. — *La mort de Judas, pour le réfectoire des RR. PP. Capucins* : cardinal Micara.
XIX. — *La Cérémonie des Étoupes brûlées, pendant le Couronnement du Pape* : cardinal Cappellari.
XX. — *La Fromagerie de Rembrandt* : cardinal Caprano (fils d'un fromager).
XXI. — *Le Massacre des Innocents* : cardinal Giustiniani (pour ses édits à Imola).
XXII. — *Le Joueur de Cartes* : cardinal Macchi.
XXIII. — *L'Anesse de Balaam* : cardinal Barberini.
XXIV. — *La Maîtresse du Titien* : cardinal Benvenuti.
XXX. — *Les Apôtres dormant au jardin de Gethsémani* : cardinal Nasalli.
XXXI. — *Les Furies d'Oreste* : cardinal Isoard.
XXXII. — *Samson chassant les Renards dans le Camp des Philistins* : cardinal Gamberini.

Madame Récamier. (D'après un dessin de l'époque.)

des amateurs : *Collection de gravures, d'après des compositions de maîtres célèbres, éditées par la Lithographie du Peuple Romain, avec permission et privilège de l'Em. Camerlingue. La salle de l'Exposition est ouverte, tous les jours, à la Porte du Peuple.*

I. — *La Pythonisse d'Endor* : cardinal Pacca.
II. — *Le Moulin à Vent* de Claude Lorrain : cardinal Galeffi.
III. — *Le Publicain* : cardinal Falsacappa.
IV. — *La Révolution de Naples* : cardinal De Gregorio.
V. — *La Chaste Suzanne* : cardinal Pedicini.
VI. — *L'École des Sourds-Muets* : cardinal Ruffo.
VII. — *La Caverne de Polyphème* : cardinal Brancadoro (il était aveugle).
VIII. — *Un Portrait de Napoléon* : cardinal Fesch.
IX. — *L'Ours et le Singe* : cardinal Morozzo.
X. — *La Maison au Chapon* : cardinal Naro.
XI. — *Le petit-fils de Tobie* : cardinal Doria (homme de courte taille, privé d'un œil).
XII. — *Le Démoniaque de l'Évangile* : cardinal Pallotta.
XIII. — *Le Jardin aux Citrouilles* : cardinal Dandini.
XIV. — *Le Noël de Nicolas Poussin* : cardinal Odescalchi.
XV. — *Tibère à Capri* : cardinal Zurla.
XVI. — *Vulcain à sa Forge* : cardinal Bussi (il était boiteux).
XVII. — *Fumeurs au Cabaret* : cardinal Gaysruck.
XVIII. — *La mort de Judas, pour le réfectoire des RR. PP. Capucins* : cardinal Micara.
XIX. — *La Cérémonie des Étoupes brûlées, pendant le Couronnement du Pape* : cardinal Cappellari.
XX. — *La Fromagerie de Rembrandt* : cardinal Cayrano (fils d'un fromager).
XXI. — *Le Massacre des Innocents* : cardinal Giustiniani (pour ses édits à Imola).
XXII. — *Le Joueur de Cartes* : cardinal Macchi.
XXIII. — *L'Anesse de Balaam* : cardinal Barberini.
XXIV. — *La Maîtresse du Titien* : cardinal Benvenuti.
XXX. — *Les Apôtres dormant au jardin de Gethsémani* : cardinal Nasalli.
XXXI. — *Les Furies d'Oreste* : cardinal Isoard.
XXXII. — *Samson chassant les Renards dans le Camp des Philistins* : cardinal Gamberini.

Madame Récamier. (D'après un dessin de l'époque.)

XXXIII. — *David et Bethsabée* : cardinal Albani.
Achille à la Quenouille : cardinal Cacciapiatti.
XXXIV. — *Jupiter foudroyant les Titans* : cardinal Rivarola.
XXXV. — *Les Vaches de Paul Potter* : cardinal Guerrieri.
XXXVI. — *Le Globe céleste de Zambeccari* : cardinal Frosini.
XXXVII. — *La Danseuse de Canova* : cardinal Riario.
XXXVIII. — *Tarquin et Lucrèce* : cardinal Bernetti.
XXXIX. — *Le Christ chassant les vendeurs du Temple* : cardinal Cristaldi (trésorier de l'État pontifical).
XL. — *Cincinnatus quittant la Charrue* : cardinal Marco.
XLI. — *Une Famille patriarcale* : cardinal Mazio (chargé de neveux).
XLII. — *L'Adoration du Veau d'Or* : cardinal De Simone.
XLIII. — *Les Fils de Josias* : cardinal Weld.
XLIV. — *La Tonte du Troupeau par son Pasteur* : cardinal Nembrini[1].

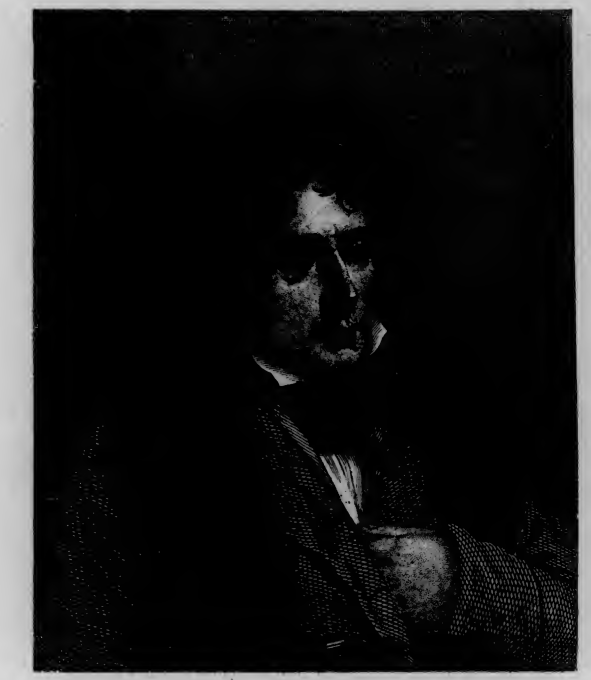
A ce jeu de petits papiers, prohibés par la police romaine et d'autant mieux répandus chez tout le monde, les cardinaux *papeggianti* et leurs électeurs fidèles ou revêches finissaient par être connus du populaire qui pouvait deviner ainsi, avant l'élection, son maître de demain, et, par une autre coutume chère aux Romains, jouer sur les chances probables ou improbables de son nom, comme sur un numéro bon ou mauvais du *Lotto*. Ainsi, faute des cirques païens et grâce aux conclaves catholiques, ces séculaires agitateurs de dés continuent, aujourd'hui encore éperdument, à tenter la fortune.

Cependant il fallait des indications plus sûres que des pasquinades à Chateaubriand, qui pouvait représenter la France au conclave en poète, — ou plutôt en chrétien, — selon la critique que quelques maquignons de la papauté en firent; peu lui importait, pourvu qu'il déjouât l'Autriche, représentée par le vieux cardinal Albani dont le rêve pontifical était un protectorat des États romains sous la tutelle du prince de Metternich. Le comte de Lutzow, ambassadeur du Saint-Empire, était trop bien représenté par ce cardinal au conclave pour essayer la moindre tentative personnelle. Le chevalier de Labrador, ambassadeur d'Espagne, se confiait aux lunettes de son commandité de Naples, le vieux comte Fuscaldo, qui connaissait mieux le champ de la police romaine que le champ

1. Pour l'explication de ces légendes, voir les notes secrètes que nous publions à l'*Appendice* de ce volume, d'après un rapport déposé aux Archives du ministère des Affaires Étrangères.

des roses de Pœstum. Et notre ambassadeur français d'attendre encore les ordres et les fonds du cabinet du roi qui, ne se hâtant pas de répondre à la demande de son ambassadeur, préférait apparemment continuer chasser à courre qu'au pape. Cependant les cardinaux, déjà assemblés en conclave, délibéraient. Que faire?

Le chroniqueur, qui se trouve quelquefois arrêté par des documents



Chateaubriand.

dont il ne peut assurer la provenance, est obligé d'admettre des hypothèses qui paraissent aussi quelquefois plus vraisemblables que des réalités. Celui qui entreprend le récit de cette période de la vie de Joachim Pecci est amené, par l'existence d'un document d'importance majeure qu'il se propose de citer ici, à admettre entre le vieil ambassadeur et le jeune étudiant une négociation qui, pour n'être qu'une supposition gratuite, pourrait bien ne pas manquer tout à fait d'invraisemblance.

XXXIII. — *David et Bethsabée* : cardinal Albani.
Achille à la Quenouille : cardinal Cacciapiatti.
XXXIV. — *Jupiter foudroyant les Titans* : cardinal Rivarola.
XXXV. — *Les Vaches de Paul Potter* : cardinal Guerrieri.
XXXVI. — *Le Globe céleste de Zambeccari* : cardinal Frosini.
XXXVII. — *La Danseuse de Canova* : cardinal Riario.
XXXVIII. — *Tarquin et Lucrèce* : cardinal Bernetti.
XXXIX. — *Le Christ chassant les vendeurs du Temple* : cardinal Cristaldi (trésorier de l'État pontifical).
XL. — *Cincinnatus quittant la Charrue* : cardinal Marco.
XLI. — *Une Famille patriarcale* : cardinal Mazio (chargé de neveux).
XLII. — *L'Adoration du Veau d'Or* : cardinal De Simone.
XLIII. — *Les Fils de Josias* : cardinal Weld.
XLIV. — *La Tonte du Troupeau par son Pasteur* : cardinal Nembrini[1].

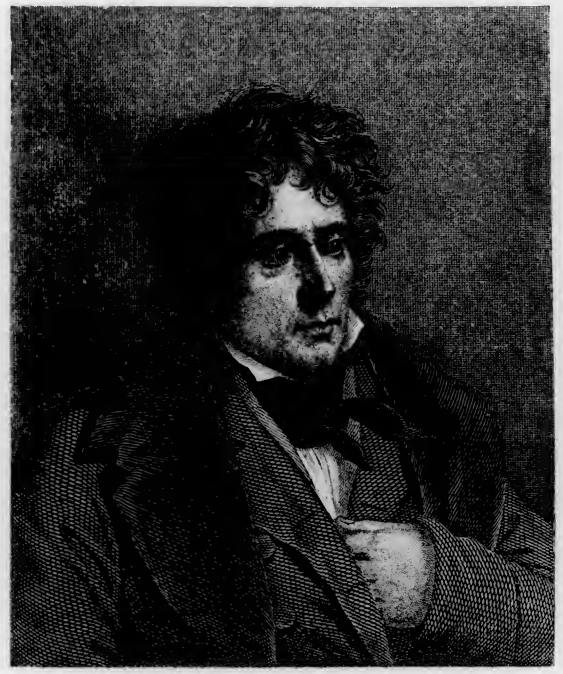
A ce jeu de petits papiers, prohibés par la police romaine et d'autant mieux répandus chez tout le monde, les cardinaux *papeggianti* et leurs électeurs fidèles ou revêches finissaient par être connus du populaire qui pouvait deviner ainsi, avant l'élection, son maître de demain, et, par une autre coutume chère aux Romains, jouer sur les chances probables ou improbables de son nom, comme sur un numéro bon ou mauvais du *Lotto*. Ainsi, faute des cirques païens et grâce aux conclaves catholiques, ces séculaires agitateurs de dés continuent, aujourd'hui encore éperdument, à tenter la fortune.

Cependant il fallait des indications plus sûres que des pasquinades à Chateaubriand, qui pouvait représenter la France au conclave en poète, — ou plutôt en chrétien, — selon la critique que quelques maquignons de la papauté en firent; peu lui importait, pourvu qu'il déjouât l'Autriche, représentée par le vieux cardinal Albani dont le rêve pontifical était un protectorat des États romains sous la tutelle du prince de Metternich. Le comte de Lutzow, ambassadeur du Saint-Empire, était trop bien représenté par ce cardinal au conclave pour essayer la moindre tentative personnelle. Le chevalier de Labrador, ambassadeur d'Espagne, se confiait aux lunettes de son commandité de Naples, le vieux comte Fuscaldo, qui connaissait mieux le champ de la police romaine que le champ

1. Pour l'explication de ces légendes, voir les notes secrètes que nous publions à l'*Appendice* de ce volume, d'après un rapport déposé aux Archives du ministère des Affaires Étrangères.

des roses de Pœstum. Et notre ambassadeur français d'attendre encore les ordres et les fonds du cabinet du roi qui, ne se hâtant pas de répondre à la demande de son ambassadeur, préférait apparemment continuer chasser à courre qu'au pape. Cependant les cardinaux, déjà assemblés en conclave, délibéraient. Que faire?

Le chroniqueur, qui se trouve quelquefois arrêté par des documents



Chateaubriand.

dont il ne peut assurer la provenance, est obligé d'admettre des hypothèses qui paraissent aussi quelquefois plus vraisemblables que des réalités. Celui qui entreprend le récit de cette période de la vie de Joachim Pecci est amené, par l'existence d'un document d'importance majeure qu'il se propose de citer ici, à admettre entre le vieil ambassadeur et le jeune étudiant une négociation qui, pour n'être qu'une supposition gratuite, pourrait bien ne pas manquer tout à fait d'invraisemblance.

Le hasard des recherches nous a permis de découvrir, aux archives des Affaires Étrangères de France, un *Journal* secret du conclave que M. de Chateaubriand fut amené à faire rédiger par un correspondant dont le nom est resté aussi secret que son œuvre; mais cette œuvre fut si habile, qu'elle n'est attribuable qu'à un négociateur diplomatique de première valeur. Sur cette période de la chronique romaine, pendant le conclave de Pie VIII, nous n'avions que les plaisanteries des *Promenades dans Rome* écrites par Stendhal, et les facéties consignées par Mgr Dardano, conclaviste du cardinal Morezzo, dans son *Diario* que David Silvagni a publié de nos jours. Ces relations valent-elles, en renseignements aussi précis que rares, celles que Joachim Pecci envoyait au jour le jour à sa famille et que nous avons déjà lues dans sa *Correspondance*[1] de jeunesse? Nous ne le croyons pas. Au demeurant, il existe une telle ressemblance, entre la *Correspondance* de l'un et le *Journal* de l'autre, que nous admettrions sans peine le même auteur pour les deux à la fois. Joachim Pecci ne connaissait-il pas assez Chateaubriand; et réciproquement Chateaubriand Pecci, pour que l'ambassadeur confiât à l'abbé une si difficile entreprise? « Hier, a eu lieu une fête magnifique, écrit à quelques jours de là notre commensal probable de l'ambassade de France. Elle était donnée par le vicomte de Chateaubriand, en l'honneur de la grande-duchesse Hélène de Russie. Dans la matinée, vers dix heures, ont commencé les réceptions; et la fête a duré le reste de la journée. Elle avait lieu dans la villa Médicis, très gracieusement décorée. Un somptueux déjeuner fut servi, sous des tentes qui faisaient l'ornement de toute la villa. On présenta à la grande-duchesse les costumes romagnols, dans un bal composé d'hommes et de femmes du Transtévère, et qui fut on ne peut mieux goûté[2]..... » Et Joachim Pecci poursuit le récit de cette fête, avec des détails de circonstance qu'un invité seul eût pu consigner dans cette lettre. Notre jeune héros ne fréquentait-il pas le vieux lion des libertés françaises et chrétiennes? et le message que l'un put confier à l'autre, autour du conclave où l'ambassadeur ne pouvait paraître et où pouvait s'aventurer plus librement le jeune homme, pécherait-il par l'invraisemblance? Cette publication, encore qu'elle nous révélera un document curieux que Chateaubriand croyait détruit par le cabinet du roi sur sa recommandation même, nous servira du moins de document comparatif pour apprécier la bonne information des lettres de Joachim Pecci qui, si elles ne présentent pas un intérêt supérieur à celui de ce *Journal* secret, ne lui paraîtront pas inférieures pour la sûreté

1. Voir la *Jeunesse de Léon XIII*, Chap. II, le Conclave de Pie VIII.
2. Cf. dans la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 270.

des mêmes informations et la difficulté de se les procurer quand on n'était, à Rome, qu'un ambassadeur de premier ordre ou un étudiant de premier avenir.

A la date du 2 avril 1825, Chateaubriand écrit confidentiellement au comte Portalis la lettre suivante : « J'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui les documents importants que je vous ai annoncés. Ce n'est rien moins que le *Journal officiel et secret du Conclave*. Il est traduit, mot pour mot, sur l'original italien; j'en ai fait disparaître seulement tout ce qui pouvait indiquer avec trop de précision les sources où j'ai puisé. S'il transpirait la moindre chose de ces révélations, dont il n'y a peut-être pas un autre exemple, il en coûterait la fortune, la liberté et la vie peut-être à plusieurs personnes. Cela serait d'autant plus déplorable, que ces révélations ne sont point dues à l'intérêt et à la corruption, mais à la confiance dans l'honneur français. *Cette pièce, Monsieur le Comte, doit donc demeurer à jamais secrète*, après avoir été lue dans le Conseil du roi; car, malgré les précautions que j'ai prises de taire les noms et de retrancher les choses directes, elle en dit encore assez pour compromettre ses auteurs. J'y ai joint un commentaire, afin d'en faciliter la lecture. Le Gouvernement pontifical est dans l'usage de tenir un registre où sont notés, jour par jour, et pour ainsi dire heure par heure, ses décisions, ses gestes et ses faits. Quel trésor historique si l'on pouvait y fouiller, en remontant vers les premiers siècles de la papauté! Il m'a été entr'ouvert un moment, pour l'époque actuelle. Le roi verra, par les documents que je vous transmets, ce qu'on n'a jamais vu : l'intérieur d'un conclave. Les sentiments les plus intimes de la cour de Rome lui seront connus, et les ministres de Sa Majesté ne marcheront pas dans l'ombre. Le commentaire que j'ai fait du *Journal* me dispensant de toute autre réflexion, il ne me reste plus qu'à vous offrir la nouvelle assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.... » Et, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, il ajoute : « L'original italien du document précieux, annoncé dans cette dépêche officielle, a été brûlé à Rome, sous mes yeux; je n'ai point gardé copie de la traduction de ce document que j'ai envoyée aux Affaires Étrangères; j'ai seulement une copie du commentaire ou des remarques jointes par moi à cette traduction. Mais la même discrétion, qui m'a fait recommander au ministre de garder la pièce à jamais secrète, m'oblige de supprimer ici mes propres remarques; car, quelle que soit l'obscurité dont ces remarques sont enveloppées par l'absence du document auquel elles se rapportent, cette obscurité serait encore de la lumière à Rome. Or, les ressentiments sont longs dans la Ville éternelle; il se pourrait faire que.

dans cinquante ans d'ici, ils allassent frapper quelque arrière-neveu des auteurs de la mystérieuse confidence[1].... » En voilà soixante et plus, aujourd'hui, que cette pièce est écrite : nous la publions. Chateaubriand avait cru qu'elle aurait été brûlée, sur sa recommandation, dans le cabinet du roi : Charles X l'épargna, et nous avons pu en retrouver les feuilles originales aux archives de l'ancien ministère du comte Portalis. Au surplus, l'auteur du *Journal d'un Conclave*, s'il n'est Joachim Pecci ou un de ses émules, ne peut que trouver quelque honneur à servir impunément aujourd'hui de commentaire aux lettres que Léon XIII, alors étudiant romain, écrivait avec autant d'ingéniosité que de justesse, sans crainte de révéler, par quelques indiscrétions innocentes et permises, de véritables secrets d'État.

Journal du conclave dans lequel a été élu le pape Pie VIII, depuis le 23 février jusqu'au 31 mars de l'année 1829.

Les cardinaux, au nombre de trente-sept, sont entrés en conclave le lundi soir 23 février.

Les scrutins ont commencé, le 24. On a su, le premier jour, que le cardinal Pacca avait réuni de 20 à 22 voix. Cependant les partis ne se sont dessinés que vers le 2 mars. Les uns demandaient une élection prompte, immédiate ; les autres disaient qu'il était convenable d'attendre l'arrivée des cardinaux étrangers. C'est dans ce sens que MM. les cardinaux Della Somaglia, doyen, et Pacca, sous-doyen du Sacré Collège, firent une allocution à l'assemblée dans la journée du 26 février.

Ce même jour, les cardinaux Macchi, Morozzo et Arezzo, entrés au conclave, ont porté à quarante le nombre des votants.

La correspondance intime que l'on va lire commence le 3 mars[1].

1. Les notes de Chateaubriand, comme celles de Mgr Dardano que nous citerons çà et là, ne commencent qu'à la date du 2 mars.

3 mars, à 7 heures du matin.

Le Sacré Collège a ordonné que, dans le cas où l'élection serait décidée, ce matin, les dispositions soient prises afin que les demandes des ministres étrangers pour se procurer des chevaux de poste n'éprouvent point de retard, comme il est arrivé à la mort du Pape. La conférence que les cardinaux ont tenue entre eux, hier au soir, donnera probable

1. Cf. les *Mémoires d'Outre-Tombe*, édit. Edmond Biré, t. V, p. 182 et suiv.

ment pour résultat la même votation qu'hier. Les 24 voix qui veulent l'élection d'Oppizzoni sont décidées à soutenir leur vote ; les 16 autres se portent, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais se réunissent enfin sur Della Marmora. Je crains de voir ainsi se renouveler l'obstination qui eut lieu au conclave de Benoît XIV. Quoi qu'il en soit, il convient de chercher à tout prix la prépondérance. On expédiera un secondaire au cardinal Cesarei, qui a représenté que ses infirmités l'empêchaient de se mettre en voyage. On l'engagera à venir à petites journées, sa présence ayant été reconnue indispensable. De la sorte, les suffrages pour Oppizzoni s'élèveront à 25, et, ce nombre formant une majorité respectable, peut-être les autres y accéderont-ils par motif de conscience et par respect pour la bulle de Grégoire XV qui déclare que « les suffrages doivent être donnés au plus digne ». Le parti contraire pourra réfléchir que, si 25 voix se concentrent sur un seul sujet, il est évident que celui-ci réunit un ensemble de qualités propres à lui faire obtenir la préférence. Oppizzoni ne peut déplaire à l'Autriche, dont il est le sujet ; il ne peut déplaire à la France, puisqu'il a été nommé cardinal avec son assentiment, et parce qu'il n'est pas porté pour les Jésuites.

3 mars, à 7 heures et demie du soir.

Voici un changement vraiment extraordinaire. Le cardinal Ruffo Scilla, qui vient d'entrer, s'est rangé au parti des 16[1]. Le terme de courtoisie pour procéder à l'élection étant écoulé, tout semble se disposer à nous donner un Pape dans la journée de demain. Benvenuti pourrait être choisi, entre Pacca et De Gregorio, précisément parce que les difficultés seraient moindres. Le parti d'Oppizzoni est toujours compact ; mais il incline un peu vers le premier et vers le dernier. Les nouvelles arrivées au Sacré Collège sont qu'Albani se trouvait, il y a quelques jours, à Imola. Le voilà bien près de nous ! Qui sait les instructions dont il sera chargé ? Nous avons la certitude que les exclusions de l'Autriche ne lui sont point confiées ; mais il n'en est pas moins son plénipotentiaire. Si ce cardinal se prononçait pour Oppizzoni, la victoire serait en nos mains. Sa présence aura beaucoup d'importance, et l'on cherche à l'éviter.

Nous avons été avertis de l'arrivée de l'archevêque de Milan (le cardinal de Gaysruck). Ce serait une chose excellente si demain tous les calculs étaient en défaut par l'élection de Benvenuti ou de De Gregorio ; j'y vois de la probabilité. Si réellement ce qui a été convenu après le scrutin a son effet, nous pourrions avoir un Pape demain.

1. On voit ici combien la cour de Naples trompait M. de Blacas, ou combien elle en

était elle-même trompée. Tandis qu'elle me faisait dire que les cardinaux napolitains voteraient avec nous, ils se réunissaient à la minorité. — Chateaubriand.

4 mars, à midi.

Dans toutes les élections, les chances humaines se font sentir. Le parti contraire commence à plier. Oppizzoni, à mon avis, sera le Pape élu, si l'on ne cherche point à brusquer l'élection de Benvenuti. Tout en voulant attendre les cardinaux français et les autres, qui sont près d'entrer, le parti de la majorité l'emportera sans contredit, et conduira bien son plan sans jamais se découvrir. Maintenant, nous commençons à respirer à l'aise.

4 mars, au soir.

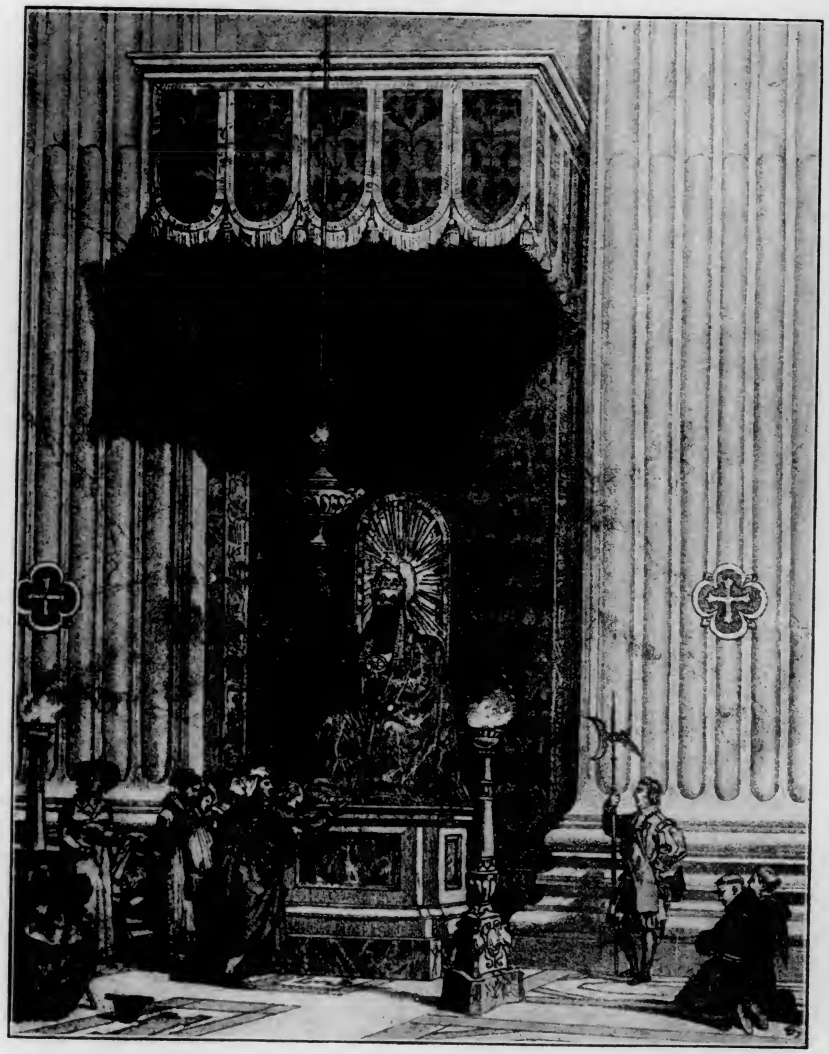
Le Sacré Collège est fort appliqué à prévenir la possibilité de pénétrer ce que l'on pense et ce qui se fait dans le conclave, comme l'on n'en a été que trop informé dans l'élection précédente. Dans l'intérieur, des ordres très stricts ont été donnés afin que les choses secrètes demeurent impénétrables; mais, malgré toutes les précautions auxquelles on a recours, il faut une vigilance toute particulière pour empêcher les correspondances du dehors. Ce matin, il est venu une lettre ouverte pour l'un des cardinaux. On s'est heureusement avisé de l'examiner avec attention; le contenu avait l'air insignifiant, mais le style, un peu emphatique, semblait forcé. On s'est aperçu que les initiales des premiers mots renfermaient un sens important, qui tendait à influer sur l'élection future en la restreignant sur un seul sujet. En voici la première phrase :

— *Pieno era di celeste incendio, non ignoto a tutti i suoi confratelli, il cuor di S. Francesco Saverio quando diceva, che nelle elezioni*, etc.

— *Pedicini ha tutti i suoi confratelli....*

Comme les embûches sont dressées de toutes parts! Aujourd'hui on a augmenté les gardiens intérieurs, et on leur a donné des instructions très rigoureuses. Il faut espérer que ce tempérament aura l'effet désiré.

Nous voici revenus à la « Tour d'Ugolin ». Quand pourrons-nous en sortir? Je ne puis le deviner. En trouvera-t-on bien vite la clef? Je ne saurais le dire. Après le scrutin, il y a eu de grandes conférences; chacun a voulu peser les actions des autres, pour en faire un sujet de méditation. Le parti d'Oppizzoni prédomine encore; mais on dirait que quelqu'un a pressenti cette secrète union. Les uns demandent un Pape qui soit un prince absolu. Vidoni est le coryphée de cette opinion et montre avec orgueil le discours de l'ambassadeur de France, qui émet le vœu que



ROME. — La statue de saint Pierre dans la basilique *San Pietro*. (Dessin de Thomas, 1830.)

était elle-même trompée. Tandis qu'elle me faisait dire que les cardinaux napolitains voteraient avec nous, ils se réunissaient à la minorité. — Chateaubriand.

4 mars, à midi.

Dans toutes les élections, les chances humaines se font sentir. Le parti contraire commence à plier. Oppizzoni, à mon avis, sera le Pape élu, si l'on ne cherche point à brusquer l'élection de Benvenuti. Tout en voulant attendre les cardinaux français et les autres, qui sont près d'entrer, le parti de la majorité l'emportera sans contredit, et conduira bien son plan sans jamais se découvrir. Maintenant, nous commençons à respirer à l'aise.

4 mars, au soir.

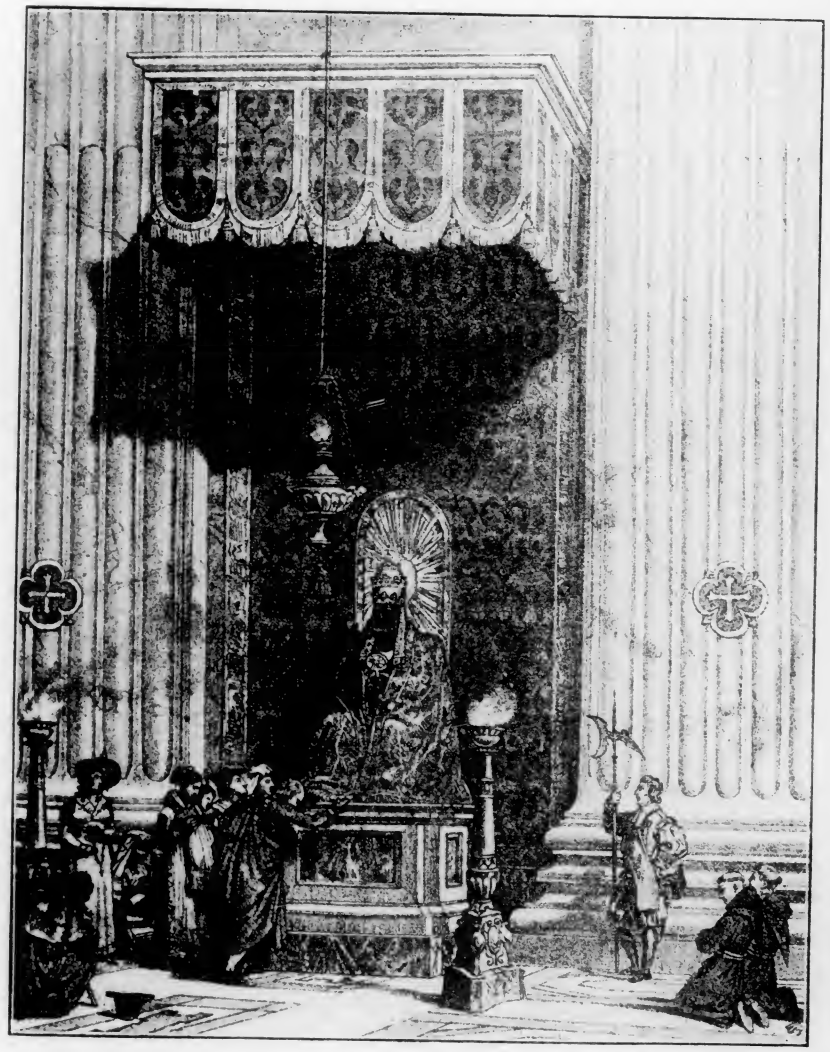
Le Sacré Collège est fort appliqué à prévenir la possibilité de pénétrer ce que l'on pense et ce qui se fait dans le conclave, comme l'on n'en a été que trop informé dans l'élection précédente. Dans l'intérieur, des ordres très stricts ont été donnés afin que les choses secrètes demeurent impénétrables; mais, malgré toutes les précautions auxquelles on a recours, il faut une vigilance toute particulière pour empêcher les correspondances du dehors. Ce matin, il est venu une lettre ouverte pour l'un des cardinaux. On s'est heureusement avisé de l'examiner avec attention; le contenu avait l'air insignifiant, mais le style, un peu emphatique, semblait forcé. On s'est aperçu que les initiales des premiers mots renfermaient un sens important, qui tendait à influer sur l'élection future en la restreignant sur un seul sujet. En voici la première phrase :

— *Pieno era di celeste incendio, non ignoto a tutti i suoi confratelli, il cuor di S. Francesco Saverio quando diceva, che nelle elezioni*, etc.

— *Pedicini ha tutti i suoi confratelli....*

Comme les embûches sont dressées de toutes parts! Aujourd'hui on a augmenté les gardiens intérieurs, et on leur a donné des instructions très rigoureuses. Il faut espérer que ce tempérament aura l'effet désiré.

Nous voici revenus à la « Tour d'Ugolin ». Quand pourrons-nous en sortir? Je ne puis le deviner. En trouvera-t-on bien vite la clef? Je ne saurais le dire. Après le scrutin, il y a eu de grandes conférences; chacun a voulu peser les actions des autres, pour en faire un sujet de méditation. Le parti d'Oppizzoni prédomine encore; mais on dirait que quelqu'un a pressenti cette secrète union. Les uns demandent un Pape qui soit un prince absolu. Vidoni est le coryphée de cette opinion et montre avec orgueil le discours de l'ambassadeur de France, qui émet le vœu que,



ROME. — La statue de saint Pierre dans la basilique *San Pietro*. (Dessin de Thomas, 1830.)

l'on donne à l'Église un digne successeur de Léon XII[1]. Celui-ci était effectivement un Pape absolu, quant à l'autorité temporelle; il faisait peu de cas des cardinaux et dérogeait, à son gré, aux Constitutions apostoliques. Vidoni attend donc les cardinaux français, pour qu'ils soutiennent son parti. D'autres veulent un pape qui soit cardinal dans l'âme et maintienne toutes les prérogatives du Sacré Collège. Enfin, il en est qui le veulent imbu de maximes qui remontent à 1750. Que résultera-t-il de tout ceci? C'est qu'on verra se différer de plus en plus l'élection, qui pourtant devient chaque jour plus nécessaire.

1. N'est-ce pas ce même cardinal que Chateaubriand appelait ironiquement, en faisant allusion à son excessive obésité et à sa jovialité ultra-romaine : — *Madama Vidoni!*

Au sujet de son premier discours aux cardinaux, Chateaubriand écrit en note, dans ce *Journal* : « L'interprétation de mon premier discours est forcée, dans ce paragraphe; il est évident qu'en demandant un digne successeur de Léon XII, je ne parlais pas de ce Pontife relativement à l'administration temporelle de Rome, mais relativement à la politique que Léon XII avait suivie avec les Puissances étrangères. »

5 mars, à 3 heures du soir.

Vous allez être dans l'étonnement, en voyant le scrutin d'aujourd'hui : ces suffrages, portés sur une personne bien éloignée de nous (l'archevêque de Gênes, nonce à Paris), serviront toutefois à faire connaître au Sacré Collège s'il existe dans le Conclave des personnes qui soient en correspondance avec le dehors. Le parti de Pedicini est tellement obstiné, qu'il ne cédera pas aisément. Désespérant de réussir dans le dessein qu'il a en vue, il a recueilli ses forces et les a réunies toutes sur la tête d'un étranger qui peut être fort religieux, mais qui n'est point connu. Le parti modéré acquiert plus de force et saura triompher en montrant de l'indifférence.

Après le scrutin on a été informé des vrais sentiments de la France, qui souhaite vivement un pasteur pacifique. Les vœux des autres Puissances sont les mêmes. Ainsi tombent les criailleries de Vidoni, qui cherchait à donner des interprétations forcées au discours de l'ambassadeur. Que l'on attende donc les Français, les Allemands, les Espagnols, à la bonne heure! Ceci n'empêchera pas de suspendre ou de hâter l'élection à laquelle on vise. Les Français ne tarderont pas à arriver. De La Fare logera au couvent de la Transpontine, le vicaire général le croit ainsi. De Croy et Isoard viennent également. L'exclusion qu'ils apportent est insignifiante. On va réitérer les avis à Clermont-Tonnerre[1]. Cinq jours après l'arrivée des nouveaux cardinaux, tout sera terminé. Si Albani

est seulement indifférent sur l'élection d'Oppizzoni, celui-ci sera le pape futur.

1. Le Conclave était très bien instruit de la marche de nos cardinaux, et il savait d'avance où ils descendraient. Les intrigants qui menaient à Rome cette affaire se croyaient si sûrs de la victoire, qu'ils annonçaient une scission complète entre l'ambassadeur de France et les cardinaux français; ceux-ci, disaient-ils, apportaient des instructions tout opposées aux miennes et qui renfermaient la pensée secrète du Roi. Il était donc bien essentiel de persuader à MM. de Latil, de Croy et de la Fare de s'établir dans le premier moment à l'ambassade, et c'est à quoi j'eus le bonheur de réussir.

L'invitation envoyée à M. de Clermont-Tonnerre venait de la minorité, dite fraction de Sardaigne. — CHATEAUBRIAND.

5 mars, à 6 heures du soir.

Le parti contraire insiste pour avoir un pape jésuite[1]. Il croit, bien mal à propos, que l'on peut voir se renouveler le fait survenu au Conclave de 1268, après la mort de Clément IV, auquel succéda Grégoire X, chanoine de Liège *extra ordinem*, au bout d'une lutte de plus de deux ans à Viterbe. Aujourd'hui l'horizon s'éclaircit, on se désabuse sur les idées que Vidoni jetait en avant. Le vote doit être consciencieux, et par cela même on en viendra à une règle certaine qui neutralisera les partis et les réunira tous à la fin pour la vraie élection.

1. *Un pape jésuite* ! Cette expression du texte même prouve que la majorité des cardinaux, d'accord avec tous les ordres monastiques de Rome, n'aime pas l'institution de Loyola. — Chateaubriand.

6 mars, au matin.

Hier au soir, un peu tard, on est venu annoncer l'arrivée d'Albani. Tout le Conclave fut en mouvement. Les cardinaux, divisés en plusieurs groupes, se promenaient dans les corridors, entraient les uns chez les autres; on lisait sur leurs fronts une inquiétude bien marquée. Je fus informé que la plupart d'entre eux sollicitaient à tout prix une élection. Les partis semblaient vouloir confondre leurs suffrages et presser l'élection, avant qu'il y eût le danger d'une exclusion. Douze votants paraissaient pencher pour De Gregorio, les autres adhéraient ou feignaient d'adhérer. Quelques-uns, plus sages, s'attachaient à calmer l'agitation des esprits et essayaient par de douces paroles de suggérer un meilleur parti, et de prolonger l'élection jusqu'à ce que le Sacré Collège eût reçu les hommages des Puissances étrangères, ou du moins jusqu'à l'arrivée des cardinaux français dont la présence était reconnue d'un grand intérêt, parce qu'en coopérant à sanctionner l'élection, il en pouvait rejaillir quelque influence sur la forme actuelle du gouvernement de Sa

Majesté Très Chrétienne. Cependant l'avantage demeurait à ceux qui souhaitaient l'élection de De Gregorio pour le lendemain. Les cardinaux se retirèrent dans ces dispositions. Néanmoins les partisans d'Oppizzoni, plus fermes et souffrant impatiemment qu'on leur dictât des lois, ne promirent d'adhérer qu'à de certaines conditions. Tout paraissait donc réglé; malgré cela, je différai de vous écrire. Ce matin, le même esprit s'annonçait; je vous ai averti en toute hâte. J'attendais que le scrutin fût achevé pour me féliciter avec vous, tant je m'étais persuadé que nous aurions un pape. Il s'en est peu fallu effectivement, puisque les votes en faveur du cardinal De Gregorio ont été de vingt-cinq. Que sait-on s'il ne sera pas proclamé ce soir? Ce serait une belle surprise pour Gaysruck (l'archevêque de Milan) en entrant au Conclave, de trouver le pape fait. De Gregorio n'acceptera pas, s'il ne réunit la plénitude des suffrages; il en a fait la protestation solennelle à ses amis, disant qu'aimé de tout le monde aujourd'hui, il ne veut pas mourir chargé de la haine universelle. Si les mêmes dispositions le soutiennent, nous aurons un pape trois jours après l'arrivée des cardinaux français, et ce pape sera ou Cappellari ou Oppizzoni[1].

1. En sortant de la Sixtine, le cardinal De Gregorio portait sur son visage les traces visibles de sa dernière émotion. Il a fait, au Saint Sacrement, une visite plus longue que d'habitude, pendant laquelle tout le monde le regardait avec des yeux pleins d'incertitude.

Le cardinal Vidoni, malade, a reçu en pantoufles dans sa cellule les trois infirmiers qui venaient recevoir son vote. Pour tout vêtement, il avait endossé une *douillette* sur laquelle il avait rabattu sa chemise à grand col; en sorte qu'on pouvait voir très bien le gras de sa poitrine.

Le cardinal Pallotta en allant, hier soir, au scrutin disait à Rivarola et à Arezzo : « Dépêchons-nous, car les voitures nous attendent ! » — Mgr Dardano.

7 mars, à 6 heures du matin.

Hier au soir, je croyais être dispensé de vous écrire désormais, tout étant préparé pour l'élection d'un pape dans la matinée d'aujourd'hui. Le parti contraire ayant fléchi en quelque endroit, il pourrait sembler que le choix de De Gregorio fût indubitable. Je soupçonne pourtant que cette élection s'en ira en fumée. Il est positif que six cardinaux de l'opposition feraient mine de se ranger à la majorité, et peut-être l'auraient-ils fait de bonne foi, si leurs sentiments n'eussent été trop susceptibles de se refroidir, trop vacillants ou trop prompts à revenir sur leurs premières voix. La nuit dernière, où l'élection fut solennellement concertée, mais où le secret fut trahi par des signes, des demi-mots ou des ordres donnés avec trop d'empressement au dehors du Conclave, il

survint un débat remarquable qui attira l'attention de tout le monde. Quatre cardinaux parlaient avec noblesse, énergie et un vif intérêt; les autres écoutaient en silence ou n'interrompaient le discours que par de brèves réflexions. Les documents secrets du Conclave furent demandés, on se fixa sur ceux qui avaient rapport aux cardinaux français; lecture en fut faite à haute voix. On exposa alors que la présence de ces cardinaux était indispensable pour sanctionner l'élection du nouveau pasteur; que la protestation qui serait faite dans le cas contraire pourrait être d'un grand scandale, d'un immense préjudice pour l'Église. On entendit dire avec chaleur que la liberté du clergé de France était enchaînée dans des fers barbares, l'instruction publique tyrannisée par la violence du pouvoir séculier, au moyen de certaines Ordonnances arrachées tumultueusement; que l'on a conçu le dessein de donner au peuple le droit d'élire ses magistrats afin d'affaiblir l'autorité suprême du roi; que ces tentatives de rébellion, déguisées sous des apparences flatteuses dans le projet de loi, anéantissent petit à petit les sentiments d'obéissance et ouvrent les portes au torrent de l'irréligion; qu'il importe d'examiner mûrement la gravité de ces dangers imminents; qu'à cet examen ont droit d'assister les cardinaux français, qui sont les légitimes représentants de la religion. On ajouta que malheureusement l'apologiste des Ordonnances et des Lois municipales (M. de Chateaubriand) se trouvait dans leur voisinage; que cet ambassadeur, paraissant vouloir hâter le moment de l'élection en l'absence des cardinaux français, s'appliquait, sans doute, à prévenir une délibération qu'il prévoyait devoir être funeste à l'essence actuelle de son Gouvernement. On dit enfin qu'en se montrant indifférent aux réclamations du clergé, le pape Léon XII n'avait fait qu'entrevoir le venin des Ordonnances, sans en approfondir la malignité; que les suffrages qu'il avait recherchés ont été très incomplets et circonscrits à un petit nombre de voix qui appartenaient à son entourage.

Vous reconnaîtrez par tous ces propos ce qu'est l'homme en soi-même et l'homme guidé par ses passions. Saint Paul a dit que « le zèle qui n'est point tempéré par la prudence devient un grave délit ». Ainsi trouverez-vous dans ces débats l'homme tout entier, mais dans l'élection vous verrez clairement la main de Dieu. Le jour viendra où les perplexités seront tellement générales, que le choix ira se fixer sur celui que Dieu aura prédestiné à gouverner son Église par la sagesse et la modération. Il en a été, il en sera toujours ainsi.

Les intrigues sont le clair-obscur des élections pontificales.

7 mars au soir.

Quel changement de scène, dans un instant! Albani a paru et a passé, comme un lion[1]. A peine entré, il s'est écrié : *Nous sommes donc arrivé à temps*! C'est maintenant que je crois, en vérité, que De Gregorio ne sera plus élu pape[2]. Vous savez les querelles, les animosités, qui se sont élevées entre ces deux personnages. Quoique l'Autriche n'ait point l'intention d'exclure De Gregorio, Albani l'exclura sous sa propre responsabilité. Que faire à cela? Nous rentrons dans la « tour d'Ugolin », et devons nous résigner à n'en pas sortir de sitôt.

Les ambassadeurs étrangers seront reçus, lundi, mardi et mercredi prochains. Ce soir, il y aura des colloques et bientôt l'on pourra pénétrer les desseins d'Albani. Il a toutefois une grande finesse, un esprit très délié et une politique diabolique. Bon Dieu! pourquoi ne pas le devancer hier, quand il en était encore temps? Le parti des exaltés tâche de tirer parti de tout et voudrait pêcher en eau trouble. La possibilité de leur triomphe pourrait se trouver dans la coopération des cardinaux français, qui semblent unanimes pour le choix d'un Pape favorable à leur exaltation d'idées. Si par malheur le parti d'Oppizzoni, soit faiblesse, soit complaisance, se range au vote d'Albani, la palme est aux mains des adversaires.

On connaît ici les démarches de tous les diplomates, et ceux-là même qui ont l'honneur de les approcher sont plus fidèles au Conclave qu'ils ne sont touchés des attentions que les grands leur témoignent. Cette fois, M. de Gennotte (conseiller de l'ambassade d'Autriche) jette son argent à l'eau; sa finesse ne servira qu'à le rendre dupe. On est instruit en ce lieu de toutes les menées. Pouvait-on imaginer que, dans une tour de bronze dont l'accès est interdit de tous côtés, les choses les plus secrètes y soient connues? Je ne voudrais pas néanmoins que cette connaissance universelle pût nuire à la bonne intelligence qui règne entre nous et les Puissances; il est bien à désirer qu'au moment où cette harmonie est le plus nécessaire, la modération, l'esprit conciliateur de Léon XII, ne soient pas remplacés par un caractère différent.

1. Le cardinal Albani a joué, vers la fin du Conclave, un rôle différent de celui dans lequel il se montre ici. Ce cardinal a-t-il réellement changé? C'est ce qu'on ne saurait dire. Cette transformation subite m'ayant fait craindre quelque piège caché, je m'étais préparé à donner l'exclusion à Albani si, secrètement d'accord avec la minorité, il n'avait feint une métamorphose que pour surprendre à son profit les votes de la majorité. Ce paragraphe, que je commente, renferme une étrange révélation : on espérait que le vote des cardinaux français influerait *sur la forme de notre Gouvernement*. Comment cela? Apparemment par les ordres dont on les supposait chargés, par

leurs votes en faveur d'un pape qui, au moyen des foudres de l'Eglise, amènerait *un changement de forme dans le Gouvernement*. Cela nous apprend quelles étaient les espérances d'une faction fanatique, à quels mensonges elle avait recours pour tromper le Sacré Collège, à quels excès elle était capable de se porter. Le choix projeté de Gregorio n'était qu'un pis aller. Les cardinaux sages lui préféraient Oppizzoni, et ils avaient raison. On ne voulait élire Gregorio qu'à de certaines conditions. Je parlerai de ces conditions. — Chateaubriand.

2. J'ai su, vers 6 heures du soir, que le cardinal De Gregorio, après avoir eu le matin 24 voix, n'en a eu que 19 le soir. Ce matin, il est à 13; et Castiglioni à 14, ou 15. On attribue cette baisse au refus du cardinal De Gregorio à souscrire à la requête des conclavistes, et à la raison qu'il donnait de ce refus. — « On ne doit pas, dit-il, accorder les titres de première noblesse romaine à des domestiques vêtus en camériers et à des conclavistes. » Très juste, le raisonnement des premiers : — « Si, comme cardinal *papeggiante*, il nous donne tant, que nous donnera-t-il comme pape? » Donc, de côté!

A 5 heures, entrée du cardinal Albani. Du milieu de la salle, il fait de profondes inclinations et envoie un sourire à chaque cardinal, en l'accompagnant d'un « *votre très humble serviteur* ! » Sa figure annonce un renard et un traître, homme de Cour dans ses manières, mais capable de tout. — Mgr Dardano.

8 mars, à 2 heures après-midi.

Le scrutin de ce matin a été fort bizarre. Les suffrages des 42 votants se sont partagés entre les 42 cardinaux, qui ont eu chacun une voix, ce qui n'est jamais arrivé. L'*accedat*, à aucun. Si la chose eût été concertée, elle n'aurait pas donné un résultat plus parfaitement exact[1].

Albani est devenu l'objet d'une méfiance extrême : il est craint de tous, et, à l'exception d'un très petit nombre qui l'approche, les cardinaux se tiennent sur leurs gardes et mettent une grande réserve dans leurs propos[2]. On a su positivement qu'avant d'entrer au Conclave, il a eu avec M. de Gennotte un entretien de près de trois quarts d'heure. Cette démarche impolitique annonce clairement qu'il est disposé à révéler le secret du Conclave. On prend les mesures les plus rigoureuses afin de couper toute voie de correspondance illégitime ou criminelle. Le succès ne sera peut-être pas complet, mais en général on le croit assuré. C'est aux autres de veiller au dehors, comme à ceux-ci de prévenir le mal au dedans. On sera probablement convenu de quelque chiffre familier et simple, afin d'éloigner les précautions; le mystère sera, sans doute, renfermé dans des billets ouverts et de pure courtoisie. Les cardinaux nient avec peine qu'un des leurs soit disposé à violer la sainteté du serment et paraisse s'en faire un jeu.

Pendant le scrutin, on a été averti que l'Autriche et la France sont pleinement d'accord sur l'élection d'un pontife *zelante* modéré, ce qui est conforme aux sentiments manifestés avec franchise par Gaysruck et même par Albani, bien que celui-ci dans ses visites de compliment ait usé de termes équivoques et d'allusions à ses pleins pouvoirs dangereux.

On voit qu'il a bu à longs traits dans la coupe de l'infernale politique de Metternich.

La méfiance qu'Albani a généralement excitée n'a fait que rapprocher les partis; et peut-être pressera-t-on, malgré lui, l'élection d'un pontife *zelante* modéré, conformément aux vœux de l'Autriche et de la France et sans plus attendre les cardinaux français. L'union de l'Autriche et de la France a jeté l'épouvante dans les esprits ardents, lesquels ont dû s'apercevoir que leur obstination ne pourrait que produire une continuité de scandales, sans jamais les mener au but. Huit cardinaux du parti exalté ont conféré secrètement avec ceux du parti modéré. Après avoir discuté leurs raisons avec calme, ils sont tombés d'accord sur ces points : que le Conclave ne pouvait avoir d'autre fin que l'élection du chef visible de l'Église; que vouloir faire passer à l'examen les Ordonnances ou les lois d'un Gouvernement étranger, c'était s'écarter de l'esprit des Constitutions apostoliques; que ces ordonnances, publiées durant le pontificat de Léon XII et soumises à son jugement, n'ont point été condamnées; que, par une règle invariable de l'Église, il convient de respecter son silence comme une décision absolue; que les ministres accrédités auprès du Saint-Siège doivent être vénérés comme les représentants de leurs souverains, et accueillis avec une charité évangélique dans le cas même où les communications qu'ils auraient à faire seraient d'une nature tout à fait odieuse.

Cette conférence a ramené la paix, et je suis d'avis qu'avant le 25 nous aurons un pape. On attendra peut-être encore par convenance les cardinaux français, mais sans que cela nuise à la chance qui s'offrirait d'élire le plus digne.

1. Il n'y a pas besoin de commentaires sur cette journée : le texte dit tout. Voilà une minorité qui parle comme la *Gazette de France* et la *Quotidienne* qui veut s'immiscer dans nos affaires, qui presse la violence jusqu'à attaquer en plein Conclave la mémoire de Léon XII. Elle suppose toujours que les cardinaux français pensent comme elle; elle se figure que je veux précipiter l'élection pour n'être pas confondu par l'arrivée de ces cardinaux, arrivée que je prévoyais devoir être funeste à l'*essence* (au principe) de mon Gouvernement. — Chateaubriand.

2. Cette terreur, inspirée par le cardinal Albani, se dissipera plus tard. Toujours même confiance et même espérance dans l'exaltation de nos cardinaux. On voit percer, dans cette journée du 7, l'aversion du Sacré Collège pour l'Autriche. — Ch.

8 mars, à 6 heures du soir.

La perspective de ce jour peut véritablement s'appeler le tableau de la paix évangélique. Les résultats du scrutin démontrent que l'on veut hâter l'élection d'un pontife digne et modéré. L'esprit d'exaltation, qui

semblait avant-hier troubler les âmes, est rentré dans un calme religieux. Les 42 voix se sont distribuées entre les plus méritants[1] :

Cappellari	12, et à l'accedat	3.	Total	15.
De Gregorio	10, et —	7.	—	17.
Benvenuti	11, et —	4.	—	15.
Giustiniani	6, et —	7.	—	13.
Gaysruck	3, et —	13.	—	16.

Attendez-vous à voir bientôt le pape sortir d'entre ces personnages.

1. Deux fois par jour, quand les cardinaux chargés du dépouillement du scrutin ont reconnu qu'aucun candidat n'a obtenu les deux tiers des suffrages, on brûle les petits billets, et la fumée s'échappe par le tuyau de poêle dont je viens de parler (un tuyau long de sept à huit pieds et sortant de la fenêtre la plus voisine de celle qui a été murée dans la façade du palais de Monte-Cavallo), c'est ce qu'on appelle la *fumata*. A chaque fois, cette *fumata* excite le gros rire du peuple assemblé en foule sur la place de Monte-Cavallo, et qui songe au désappointement des ambitions. Chacun se retire en disant : « Allons, nous n'avons point de pape pour aujourd'hui. » — Stendhal, *Promenades dans Rome*.

Cette fumée fut interprétée assez irrévérencieusement par la pasquinade suivante que nous lisons dans les recueils secrets de ce conclave et qu'il est inutile de traduire de l'italien :

Quello che voi vedete
Uscir da quel cannello
Un fumo lo credete,
Eppur sieti in errore ;
Dei cardinali è quello
Il cervello che scioglesi in vapore

Dans cette journée du 8, la majorité modérée obtient la victoire. Ses sentiments pacifiques se montrent à découvert. Elle censure tout ce qu'on a dit dans la journée du 7 contre notre Gouvernement, contre Léon XII et contre les ambassadeurs.— Chateaubriand.

9 mars, à 6 heures du matin.

Hier, dans la soirée, on a réitéré les ordres les plus stricts afin d'empêcher la violation du secret. En conséquence, il a été résolu par le Sacré Collège, hormis quelques membres à qui cette salutaire disposition doit demeurer cachée, que l'on se servirait de tous les moyens praticables pour découvrir si, au dehors du Conclave, l'on a quelque connaissance de ce qui se passe à l'intérieur. On a commissionné six *fidèles* (explorateurs), les plus élevés en rang, pour qu'ils fassent en sorte de s'introduire dans les appartements du roi de Bavière qui reçoit le corps diplomatique, aujourd'hui, à midi, et afin qu'ils tâchent d'explorer avec adresse ce que l'on dit des cardinaux et quel est celui d'entre eux dont l'élection est la plus souhaitée[1]. Six autres *fidèles* des

Les secrétaires d'un cardinal. (D'après Heilbuth.)

semblait avant-hier troubler les âmes, est rentré dans un calme religieux. Les 42 voix se sont distribuées entre les plus méritants[1] :

Cappellari	12,	et à l'accedat	3.	Total	15.
De Gregorio	10,	et —	7.	—	17.
Benvenuti	11,	et —	4.	—	15.
Giustiniani	6,	et —	7.	—	13.
Gaysruck	5,	et —	13.	—	16.

Attendez-vous à voir bientôt le pape sortir d'entre ces personnages.

1. Deux fois par jour, quand les cardinaux chargés du dépouillement du scrutin ont reconnu qu'aucun candidat n'a obtenu les deux tiers des suffrages, on brûle les petits billets, et la fumée s'échappe par le tuyau de poêle dont je viens de parler (un tuyau long de sept à huit pieds et sortant de la fenêtre la plus voisine de celle qui a été murée dans la façade du palais de Monte-Cavallo), c'est ce qu'on appelle la *fumata*. A chaque fois, cette *fumata* excite le gros rire du peuple assemblé en foule sur la place de Monte-Cavallo, et qui songe au désappointement des ambitions. Chacun se retire en disant : « Allons, nous n'avons point de pape pour aujourd'hui. » — Stendhal, *Promenades dans Rome*.

Cette fumée fut interprétée assez irrévérencieusement par la pasquinade suivante que nous lisons dans les recueils secrets de ce conclave et qu'il est inutile de traduire de l'italien :

Quello che voi vedete
Uscir da quel cannello
Un fumo lo credete.
Eppur sieti in errore ;
Dei cardinali è quello
Il cervello che sciogliesi in vapore

Dans cette journée du 8, la majorité modérée obtient la victoire. Ses sentiments pacifiques se montrent à découvert. Elle censure tout ce qu'on a dit dans la journée du 7 contre notre Gouvernement, contre Léon XII et contre les ambassadeurs. — Chateaubriand.

9 mars, à 6 heures du matin.

Hier, dans la soirée, on a réitéré les ordres les plus stricts afin d'empêcher la violation du secret. En conséquence, il a été résolu par le Sacré Collège, hormis quelques membres à qui cette salutaire disposition doit demeurer cachée, que l'on se servirait de tous les moyens praticables pour découvrir si, au dehors du Conclave, l'on a quelque connaissance de ce qui se passe à l'intérieur. On a commissionné six *fidèles* (explorateurs), les plus élevés en rang, pour qu'ils fassent en sorte de s'introduire dans les appartements du roi de Bavière qui reçoit le corps diplomatique, aujourd'hui, à midi, et afin qu'ils tâchent d'explorer avec adresse ce que l'on dit des cardinaux et quel est celui d'entre eux dont l'élection est la plus souhaitée[1]. Six autres *fidèles* des

Les secrétaires d'un cardinal. (D'après Heilbuth.)

plus distingués et des plus habiles se rendront chez les ambassadeurs d'Autriche et rapporteront ce qui aura été dit sur le conclave, si l'on a parlé de De Gregorio, et l'impression produite par la nouvelle qui s'est répandue de son élection. Demain au soir, six autres personnages feront le même office chez l'ambassadeur de France.

La bonne harmonie règne dans le Sacré Collège, et l'on procédera à l'élection selon l'esprit des bulles apostoliques. Les suffrages seront acquis au plus digne, au plus modéré, à celui qui saura maintenir les relations amicales avec les Puissances, pourvu que la Religion n'y soit point offensée.

1. On verra plus bas que les *fidèles* firent un excellent rapport. Ces misérables moyens de police sont désormais usés : tous les secrets sont maintenant dans les journaux. — Chateaubriand.

9 mars, à 7 heures et demie du soir.

L'ambassadeur d'Autriche a présenté ses hommages au Sacré Collège[1]. Il résulte des avis reçus jusqu'à ce moment que le corps diplomatique ignore le véritable état des choses du Conclave. Ceci est dû à la rigueur de la discipline qui a été adoptée. Les lettres du nonce de Paris, reçues ce matin, annoncent la prochaine arrivée des cardinaux français et les instructions concertées de se tenir au jugement du Conclave. Il ajoute que le cardinal De Latil a le secret du roi[2].

Vers huit heures et demie, on a été informé de l'arrivée du cardinal De Latil au palais de France, et des hommages que l'ambassadeur lui a rendus. Les auditeurs de Rote avaient pourtant assuré que Son Éminence irait descendre au palais Mattei (chez M. l'abbé de Retz), et qu'un billet envoyé au premier relai de poste par son agent privé ne permettait pas d'en douter. Le Sacré Collège, ayant reçu en même temps la copie du discours que l'ambassadeur de France doit prononcer demain, s'est montré satisfait de la demeure que le cardinal a choisie, et n'hésite pas de convenir avec toute justice qu'on ne peut, sans un outrage manifeste, taxer d'irréligion un homme qui semble *inspiré* et pénétré de toute la sainteté de la vraie religion. Quelle noblesse d'expressions! quelle élévation de pensées! quelle délicatesse d'images! On voit que ses paroles partent du fond de l'âme. Pour moi, j'en suis dans le ravissement. Figurez-vous, dans l'étroite enceinte d'un conclave, le tableau d'une nation qui donne la vie, qui dicte des lois de paix à toutes les autres nations, qui est le centre universel vers lequel tous les peuples, peut-être même des tribus dont nous ignorons le nom, dirigent leurs vœux et leurs prières. Tout le Sacré Collège a tressailli d'une sainte joie et se

propose de se féliciter, avec le cardinal De Latil, du choix que Sa Majesté Très Chrétienne a fait d'un si grand homme, dont les principes religieux sont les plus purs et inébranlables. Chaque phrase a été examinée attentivement ; on n'y aperçoit pas l'ombre d'un intérêt politique privé, et moins encore une apparence de vouloir hâter l'élection sans la présence des cardinaux français. Eh bien ! le croiriez-vous? deux cardinaux (Micara et Pallotta) ont censuré ce discours ; ils ont dit qu'on y parle toujours de *religion chrétienne*, et jamais de *religion catholique* ; que ces expressions : *alliance sociale scellée du sang du Juste*, sont employées parce que l'on a honte de prononcer le saint nom de Jésus-Christ.

Ces réflexions, suggérées par un esprit d'acharnement contre les hautes réputations, ont été universellement accueillies par le silence du mépris.

1. L'ambassadeur d'Autriche, en latin et avec une prononciation pire, a parlé longuement pour ne rien dire de bien concluant. Il a exhorté les cardinaux à élire un pape *sage* et *modeste* et a fini en disant que le cardinal Albani, par lettres impériales du 26 février, était chargé de représenter Sa Majesté au Conclave. A titre de chef d'ordre, le cardinal Castiglioni a répondu à ce discours de mauvais latin par un discours dont l'italien mesquin ne valait pas davantage. Dès qu'une pensée élevée jaillissait, c'était pour retomber aussitôt dans les lieux communs. Cependant la finale fut belle, autant qu'était aimée dans Rome la bonté du comte Lutzow et que sa loyauté diplomatique était admirée en Europe. Tous les cardinaux étaient accourus à la clôture pour écouter les discours. Seuls Bernetti et Odescalchi, tout à leur causerie intime sur un banc, à l'écart, ne prenaient aucune part à ce spectacle. — Mgr Dardano.

2. Voici le nonce Lambruschini affirmant au Conclave que le cardinal Latil a le secret du Roi. Tous les efforts de la faction tendent à faire croire que le Roi et son Gouvernement ne sont pas d'accord. Le nonce joue un bien mauvais rôle, dans tout ceci.

Il est inutile de remarquer la surprise du Sacré Collège en apprenant que le cardinal Latil est descendu au palais de l'ambassade et que j'ai rendu des hommages à ce prince de l'Eglise, bien que les auditeurs de Rote eussent charitablement annoncé d'avance le contraire.

J'ai été tenté de supprimer ici tout ce qui a rapport à mon discours ; mais venant à penser aux préventions que l'on a cherché à faire naître contre moi, j'ai cru devoir conserver l'opinion du Conclave, comme une défense, comme un témoignage honorable, propre à faire le contrepoids des calomnies dont j'ai été l'objet. — Chateaubriand.

10 mars, à 6 heures et demie du soir.

En cette journée, nous avons vu renaître l'antique majesté de la capitale du monde catholique, et resplendir, au milieu des ruines imposantes de la superstition, le signe sacré de Jésus-Christ, devant lequel toutes les nations baissent le front. L'ambassadeur de France, animé de toute la force et l'onction de la religion catholique, a prononcé son discours avec une telle énergie, un tel accent de persuasion, que le Sacré

Collège entier est demeuré dans le ravissement[1]. Même les deux adversaires que j'ai indiqués, et ce petit nombre d'hommes qui n'écoutent que la voix fallacieuse de l'esprit de parti, ont dû avouer que le vicomte de Chateaubriand est un rare génie, très nécessaire à l'ordre véritable des choses. Quelle différence entre la force des armes que l'Autriche met en avant, et la saine éloquence de la France qui écarte ces mêmes armes sans les craindre, qui ramène par la persuasion au bercail de Jésus-Christ les brebis égarées et triomphe de leur endurcissement! C'est une belle gloire pour le roi très-chrétien d'avoir un représentant dont les pensées ont tant d'élévation, les images tant de vivacité, qui soit aussi versé dans les doctrines évangéliques et qui possède le don de fléchir tous les cœurs[2].

1. M. de Chateaubriand a fait un discours au Conclave. Par une distinction flatteuse, son carrosse, en allant à Monte-Cavallo, était suivi des carrosses de tous les cardinaux : ces messieurs, de l'intérieur du conclave avaient donné des ordres, à cet effet. M de Chateaubriand a donné de belles fêtes ; il a fait faire des fouilles ; il annonce le projet d'élever un tombeau au Poussin ; il a été poli envers M. le cardinal Fesch. Il me semble que ce personnage illustre a réussi auprès des cardinaux. C'est dans la salle où a eu lieu la visite des dîners, que M. de Chateaubriand a parlé, vis-à-vis une petite ouverture où un œuf n'aurait pas pu passer. De l'autre côté de ce trou était la députation du Conclave. M. le cardinal Castiglioni a répondu au discours de l'ambassadeur du roi. Le discours de M. l'ambassadeur d'Espagne était en latin. M. de Chateaubriand a parlé en français. Son discours est fort libéral ; il y a un peu trop de *je* et de *moi* ; à cela près, il est charmant et a le plus grand succès. Il a déplu aux cardinaux. Quelle que soit l'opinion personnelle du Gouvernement français, il est forcément en Italie le protecteur du parti libéral. Ce soir, on a lu dans tous les salons des copies du discours de M. de Chateaubriand. — Stendhal, *Promenades dans Rome*.

2. *Eminentissimes Seigneurs* : La réponse de Sa Majesté Très-Chrétienne à la lettre que lui a adressée le Sacré Collège vous exprime, avec la noblesse qui appartient au fils aîné de l'Église, la douleur que Charles X a ressentie en apprenant la mort du père des fidèles, et la confiance qu'il repose dans le choix que la chrétienté attend de vous. Le roi m'a fait l'insigne honneur de me désigner à l'entière créance du Sacré Collège réuni en conclave. Je viens une seconde fois, Eminentissimes Seigneurs, vous témoigner mes regrets pour la perte du pontife conciliateur qui voyait la véritable religion dans l'obéissance aux lois et dans la concorde évangélique ; de ce souverain qui, pasteur et prince, gouvernait l'humble troupeau de Jésus-Christ, du faîte des gloires diverses qui se rattachent au grand nom de l'Italie. Successeur futur de Léon XII, qui que vous soyez, vous m'écoutez sans doute en ce moment ; pontife à la fois présent et inconnu, vous allez bientôt vous asseoir dans la chaire de saint Pierre, à quelques pas du Capitole, sur les tombeaux de ces Romains de la République et de l'Empire qui passèrent de l'idolâtrie des vertus à celle des vices, sur ces catacombes où reposent les ossements non entiers d'une autre espèce de Romains. Quelle parole pourrait s'élever à la majesté du sujet? Quelle voix pourrait s'ouvrir un passage à travers cet amas d'années qui ont étouffé tant de voix plus puissantes que la mienne? Vous-même, illustre Sénat de la chrétienté, pour soutenir le poids de ces innombrables souvenirs, pour regarder en face les siècles rassemblés autour de vous sur les ruines de Rome, n'avez-vous pas besoin de vous appuyer à l'autel du sanctuaire, comme moi au trône de saint Louis?

A Dieu ne plaise, Eminentissimes Seigneurs, que je vous entretienne ici de quelque

intérêt particulier, que je vous fasse entendre le langage d'une étroite politique : les choses sacrées veulent être envisagées aujourd'hui sous des rapports plus généraux et plus dignes. Le christianisme, qui renouvela d'abord la face du monde, a vu depuis se transformer les sociétés auxquelles il avait donné la vie. Au moment même où je parle, le genre humain est arrivé à l'une des époques caractéristiques de son existence, la religion chrétienne est encore là pour la saisir, parce qu'elle garde dans son sein tout ce qui convient aux esprits éclairés et aux cœurs généreux, tout ce qui est nécessaire au monde qu'elle a sauvé de la corruption du paganisme et de la destruction de la barbarie. En vain l'impiété a prétendu que le christianisme favorisait l'oppression et faisait rétrograder les jours : à la publication du nouveau pacte scellé du sang du Juste, l'esclavage a cessé d'être le droit commun des nations ; l'effroyable définition de l'esclavage a été effacée du code romain : *Non tam viles quam nulli sunt.* Les sciences, demeurées presque stationnaires dans l'antiquité, ont reçu une impulsion rapide de cet esprit apostolique et rénovateur qui hâta l'écroulement du vieux monde ; partout où le christianisme s'est éteint, la servitude et l'ignorance ont reparu. Lumière quand elle se mêle aux facultés intellectuelles, sentiment quand elle s'associe aux mouvements de l'âme, la religion chrétienne croît avec la civilisation, et marche avec le temps ; un des caractères de la perpétuité qui lui est promise, c'est d'être toujours du siècle qu'elle voit passer, sans passer elle-même. La morale évangélique, raison divine, appuie la raison humaine dans ses progrès vers un but qu'elle n'a point encore atteint : après avoir traversé les âges de ténèbres et de force, le christianisme devient chez les peuples modernes le perfectionnement même de la société.

Éminentissimes Seigneurs, vous choisirez pour exercer le pouvoir des clefs un homme de Dieu et qui comprendra bien sa haute mission. Par son caractère universel qui n'a jamais eu de modèle ou d'exemple dans l'histoire, un conclave n'est pas le conseil d'un État particulier, mais celui d'une nation composée de nations les plus diverses et répandue sur la surface du globe. Vous êtes, Eminentissimes Seigneurs, les augustes mandataires de l'immense famille chrétienne pour un moment orpheline. Des hommes qui ne vous ont jamais vus, qui ne vous verront jamais, qui ne savent pas vos noms, qui ne parlent pas votre langue, qui habitent loin de vous sous un autre soleil, au delà des mers, aux extrémités de la terre, se soumettront à vos décisions que rien en apparence ne les oblige à suivre, obéiront à vos lois qu'aucune force matérielle n'impose, accepteront de vous un père spirituel avec respect et gratitude : tels sont les prodiges de la conviction religieuse. Princes de l'Église, il vous suffira de laisser tomber vos suffrages sur l'un d'entre vous pour donner à la communion des fidèles un chef qui, puissant par la doctrine et l'autorité du passé, n'en connaisse pas moins les nouveaux besoins du présent et de l'avenir, un pontife d'une vie sainte, mêlant la douceur de la charité à la sincérité de la foi. Toutes les couronnes forment le même vœu, toutes ont un même besoin de modération et de paix. Que ne doit-on pas attendre de cette heureuse harmonie? Que ne peut-on pas espérer, Éminentissimes Seigneurs, de vos lumières et de vos vertus?

Il ne me reste qu'à vous renouveler l'expression de la sincère estime et de la parfaite affection du Souverain aussi pieux que magnanime dont j'ai l'honneur d'être l'interprète auprès de vous. — CHATEAUBRIAND.

11 mars, à 6 heures du matin.

Les rapports parvenus tout d'abord au Conclave étaient inexacts. On affirmait que l'ambassadeur de France, sans aucun égard, sans aucune considération pour les cardinaux français, qui sont les interprètes des vœux de Sa Majesté Très Chrétienne, voulait l'élection, au gré de sa fantaisie. La déposition authentique des six témoins, qui jouissent de

l'entière confiance du Conclave, démontre le contraire. (Voir ci-après.) C'est un nouveau gage, après la preuve très convaincante de ce discours prononcé avec la chaleur de la vérité et l'ardeur de la vraie religion. Si le cardinal De Latil est un noble organe des vœux de Sa Majesté Très Chrétienne, il sera aussi le messager du Conclave auprès d'un si digne monarque pour lui témoigner toute la satisfaction que le Sacré Collège ressent d'avoir, auprès de lui, un ambassadeur aussi essentiel, aussi éclairé.

Rapport des « fidèles ». — 10 mars.

Nous soussignés, fidèles *à notre serment, nous sommes rendus, en conséquence des ordres du Sacré Collège, aujourd'hui, à neuf heures et demie du soir, au palais de l'ambassadeur de France, où nous avons été reçus avec une singulière affabilité et toute la considération due à notre rang. Nous sommes demeurés un long espace de temps dans la réunion générale, et sans provoquer qui que ce soit à discourir; disséminés dans les différents salons, nous avons remarqué que l'ambassadeur était loué par tout le monde, que M. le cardinal De Latil assistait à cette assemblée en habit privé et* incognito, *que les conversations sur le Conclave ont été fort vagues et purement conjecturales, et enfin qu'aux interrogations des curieux le respectable ambassadeur gardait le silence ou répondait avec dignité et respect.*

11 mars, à midi

On a intercepté une lettre du cardinal Albani, adressée à M. de Gennotte. L'énigme était assez difficile à pénétrer; on en est venu à bout, et le sphinx a obtenu une récompense. Les paroles extraites de ce jargon sont :

— *Procurar di fare un Papa contro i voti del ministero attuale dei Galli, è cosa difficile; ma m'industrierò di servire all' Austria per ingrandirla.*

On vient d'adresser aux ministres étrangers des notes officielles relativement à nos *carbonari*. Le gouverneur de Rome mérite toute sorte d'éloges, pour avoir pénétré le véritable sens d'un si méprisable conventicule. On verra par les réponses quels sont les vrais sentiments des Puissances[1].

1. Sur cette journée du 10 et sur celle du 11 mars, je n'ai qu'à m'excuser, ainsi que dans la remarque précédente, de n'avoir pas effacé des éloges qui sont fort au-dessus de ce que je puis mériter.

Le rapport et le serment des six espions, sous le nom de *fidèles*, est une pièce curieuse. — Chateaubriand.

12 mars, à 6 heures du matin.

Le Sacré Collège a été informé par le nonce à Paris que le clergé de France est dans la ferme intention de demander qu'il soit mis un frein canonique à tant de lois proposées ou qui doivent l'être encore, lois outrageantes pour les consciences et pour la religion catholique[1]. On lui répondra aujourd'hui : que le Sacré Collège ne reconnaît d'autre présentation du clergé de France que celle des cardinaux français eux-mêmes, comme princes électifs à qui il appartient seulement de proposer ou d'écarter par leurs suffrages les conférences qu'ils jugeraient utiles ou dangereuses; que ces cardinaux, connaissant les sentiments intérieurs de Sa Majesté Très Chrétienne, ont le droit de réconcilier les consciences avec la forme actuelle du Gouvernement temporel; que l'Église ne permet jamais l'accès du sanctuaire à des opinions purement humaines; que le nonce ne doit pas prêter si facilement l'oreille aux insinuations qui tendent à troubler la paix d'un royaume étranger; finalement, qu'il doit être circonspect dans ses discours envers des hommes fougueux et imprudents, et qu'il ait à embrasser le silence le plus profond comme une loi qui lui est strictement imposée.

1. Voici encore le nonce, écho et missionnaire d'une coterie. Il paraît qu'on espérait ouvrir au sein du Conclave des conférences sur l'état de nos affaires. J'ai su, d'une autre part, qu'avant la mort de Léon XII des membres du clergé français étaient attendus à Rome pour agiter de nouveau la question des Ordonnances. Ces manœuvres doivent être surveillées : elles bouleverseraient la France, sans atteindre même le but où elles visent. Il est consolant de voir la fermeté du Sacré-Collège et la sagesse avec laquelle il se refuse aux ouvertures du nonce. Celui-ci est un prélat passionné, entré beaucoup trop avant dans les intrigues d'un parti français, homme qui dans son pays est à la tête de la *Faction de Sardaigne*, et dont il est urgent de solliciter le rappel. — Chateaubriand.

13 mars, à 1 heure après-midi.

Le cardinal De Latil a fait, en présence de quatre cardinaux-évêques, une déclaration purement de conscience[1]. Comme cette matière ne concerne nullement la politique, les autres en doivent demeurer à la garde du Grand Pénitencier, qui, ainsi que les cardinaux-évêques, a juré de ne révéler cette explication à qui que ce soit, ou d'en faire usage en aucun temps[2].

1. Entrée des cardinaux français Latil et Isoard, et du cardinal napolitain Firrao à l'âge de 93 ans. — Les dépenses du précédent Conclave s'étaient élevées à 492 125 fr. Celui-ci nous coûtera peut-être plus encore. Les votes font et défont sans jugement.

Mais les plus affamés sont les cérémoniaires : ils chipent un nombre incalculable de chandelles, et même jusqu'aux lanternes des corridors. — Mgr Dardano.

2. J'ignore et je n'ai point voulu rechercher quelle est cette déclaration, purement de conscience, que M. le cardinal Latil a faite, en présence des quatre cardinaux-évêques ; déclaration nullement politique, que les autres cardinaux français ont ignorée, que le cardinal Albani cherchait à découvrir et dont les actes sont demeurés à la garde du Grand Pénitencier. Néanmoins cette confession individuelle, dont l'auteur avait peut-être annoncé le dessein, aura pu servir de base à la fable des révélations et des ordres politiques que devait faire et donner le cardinal Latil. — Chateaubriand.

13 mars, à 3 heures et demie du soir.

On attend en ce moment les autres cardinaux français. Albani a écrit une lettre à un de ses gens. On soupçonne que l'adresse est feinte et convenue. Il pourrait bien profiter de l'entrée des cardinaux pour la faire passer. On se tient sur ses gardes, et l'on a les yeux sur le jardin. Les mesures sont prises pour intercepter cette lettre.

13 mars, à 9 heures du soir.

Les deux cardinaux français qui sont entrés au Conclave (De La Fare et De Croy) paraissent ignorer la communication de Latil, ou du moins se montrent indifférents sur ce sujet. Albani s'efforce de pénétrer ce qui s'est passé, ce matin, entre les quatre évêques ; il met en jeu toute son adresse, il flatte de la papauté tantôt l'un, tantôt l'autre ; mais il n'a rien pu découvrir d'une chose qui, d'ailleurs, n'est d'aucun intérêt pour ses propres vues. Il s'est longtemps entretenu avec De La Fare, a fait beaucoup de civilités à De Croy, et s'imagine manier avec succès la froideur d'Isoard. Il espère parvenir à son but, à l'aide des cardinaux français eux-mêmes ; mais De La Fare, éclairé par les intrigues d'Albani au dernier Conclave, le craint, comme l'agneau craint le loup.

14 mars, à midi.

Vous croirez, en voyant le résumé des scrutins, que l'élection du Pape est éloignée ; cependant il n'en devrait pas être ainsi, à en juger par l'état présent des choses. Les quatre évêques, qui ont conféré avec le cardinal De Latil, sont d'avis qu'il faut élire Cappellari. Ceux-ci ont de l'influence sur la plupart de leurs confrères, et, partant de cette base, ils peuvent être assurés de former un parti considérable auquel viendront se réunir à l'improviste les auxiliaires français, unanimes dans leur suffrage. Albani sera joué, cette fois. Son manège trop connu ne profitera pas certainement à celui qui peut être dans sa pensée ; il soup-

La colère rouge. (D'après Heilbuth.)

Mais les plus affamés sont les cérémoniaires : ils chipent un nombre incalculable de chandelles, et même jusqu'aux lanternes des corridors. — Mgr Dardano.

2. J'ignore et je n'ai point voulu rechercher quelle est cette déclaration, purement de conscience, que M. le cardinal Latil a faite, en présence des quatre cardinaux-évêques; déclaration nullement politique, que les autres cardinaux français ont ignorée, que le cardinal Albani cherchait à découvrir et dont les actes sont demeurés à la garde du Grand Pénitencier. Néanmoins cette confession individuelle, dont l'auteur avait peut-être annoncé le dessein, aura pu servir de base à la fable des révélations et des ordres politiques que devait faire et donner le cardinal Latil. — Chateaubriand.

13 mars, à 3 heures et demie du soir.

On attend en ce moment les autres cardinaux français. Albani a écrit une lettre à un de ses gens. On soupçonne que l'adresse est feinte et convenue. Il pourrait bien profiter de l'entrée des cardinaux pour la faire passer. On se tient sur ses gardes, et l'on a les yeux sur le jardin. Les mesures sont prises pour intercepter cette lettre.

13 mars, à 9 heures du soir.

Les deux cardinaux français qui sont entrés au Conclave (De La Fare et De Croy) paraissent ignorer la communication de Latil, ou du moins se montrent indifférents sur ce sujet. Albani s'efforce de pénétrer ce qui s'est passé, ce matin, entre les quatre évêques; il met en jeu toute son adresse, il flatte de la papauté tantôt l'un, tantôt l'autre; mais il n'a rien pu découvrir d'une chose qui, d'ailleurs, n'est d'aucun intérêt pour ses propres vues. Il s'est longtemps entretenu avec De La Fare, a fait beaucoup de civilités à De Croy, et s'imagine manier avec succès la froideur d'Isoard. Il espère parvenir à son but, à l'aide des cardinaux français eux-mêmes; mais De La Fare, éclairé par les intrigues d'Albani au dernier Conclave, le craint, comme l'agneau craint le loup.

14 mars, à midi.

Vous croirez, en voyant le résumé des scrutins, que l'élection du Pape est éloignée; cependant il n'en devrait pas être ainsi, à en juger par l'état présent des choses. Les quatre évêques, qui ont conféré avec le cardinal De Latil, sont d'avis qu'il faut élire Cappellari. Ceux-ci ont de l'influence sur la plupart de leurs confrères, et, partant de cette base, ils peuvent être assurés de former un parti considérable auquel viendront se réunir à l'improviste les auxiliaires français, unanimes dans leur suffrage. Albani sera joué, cette fois. Son manège trop connu ne profitera pas certainement à celui qui peut être dans sa pensée; il soup-

La colère rouge. (D'après Heilbuth.)

gonne bien une coalition opposée à ses vues, mais jusqu'ici il n'en tient point le fil et ne peut imaginer où elle dirige ses vœux. Il s'applique à retarder l'élection, persuadant qu'il faut attendre les cardinaux espagnols et donner à l'ambassadeur Labrador le temps de venir ainsi présenter ses hommages au Sacré-Collège. Je ne puis encore calculer la portée de cette nouvelle intrigue.

La lettre interceptée semble écrite de bonne foi et ne renfermer aucun mystère.

14 mars, à 2 heures après-midi.

On a reçu, ce matin, des lettres de France. L'une d'elles contenait la demande expresse, adressée à un cardinal (Macchi), de protester contre les Ordonnances. On répondra, par une nouvelle dépêche au nonce, dans les mêmes termes que la précédente[1]. On invitera le nonce à se servir de son autorité auprès de celui ou de ceux qui, voulant se montrer *zelanti* outrés, ne sont que de secrets perturbateurs de la paix du royaume. Cette dépêche sera expédiée par un courrier du duc de Blacas, qui doit arriver de Naples.

1. La petite faction qui tourmente la France invite le cardinal Macchi à protester contre les Ordonnances : c'est encore le nonce Lambruschini, dont la correspondance sert de canal à ces odieuses sollicitations. La majorité du Sacré-Collège reste inébranlable. Il est bien probable que le nonce n'aura pas fait part au Gouvernement français de la flatteuse approbation que le Conclave voulait bien donner à ma conduite. — Chateaubriand.

14 mars, à 5 heures du soir.

L'ambassadeur d'Autriche a écrit pour se plaindre des délais qu'on apportait à l'insertion de son discours dans le *Journal de Rome*. On a remarqué dans sa note des expressions peu mesurées et un excès d'humeur contre la juste défense de cette publication. On devrait songer à autre chose qu'à braver une puissance inerme et bornée mais qui ne craint aucun potentat de la terre, soutenue qu'elle est par le bras formidable du Tout-Puissant. Les plaintes auraient pu partir avec plus de fondement de la plume du vicomte de Chateaubriand, dont la vive éloquence a remué tous les cardinaux, dont le discours mériterait des millions d'éditions pour l'utilité publique, pour l'intérêt de la vérité qui y brille et pour le triomphe même de la religion. Cet homme, d'un talent extraordinaire, n'a pas dit un mot et attend sans impatience la décision des cardinaux, ce qui ajoute un nouveau mérite à tous ceux qui le distinguent. Les cardinaux-évêques ont ordonné qu'on ajouterait

dans la dépêche préparée pour le nonce l'expression du contentement que Leurs Éminences éprouvent de la conduite de ce docte ambassadeur.

1. La contradiction que les cardinaux remarquent, dans le discours de l'ambassadeur d'Autriche, avait frappé tous les esprits.
Il est naturel que les Seize, c'est-à-dire la minorité, ou la *Faction de Sardaigne*, désirassent l'arrivée du cardinal de Clermont-Tonnerre. La condescendance de la majorité est poussée bien loin. — Chateaubriand.

14 mars, à 9 heures du soir.

Vous remarquerez dans les scrutins du jour des mouvements rétrogrades. Il paraîtrait que l'élection s'éloigne; mais ce n'est pas mon avis. J'espère qu'avant le 25 nous serons hors de la tour enchantée.

Remarquez comme en certain lieu on tient sa parole (allusion au discours de l'ambassadeur d'Autriche). On offre tout pour maintenir la liberté des suffrages, et puis on accorde des pouvoirs illimités pour entraver l'élection. Et à qui les donne-t-on? A Albani, qui est dominé par des haines particulières. Les cardinaux ont bien fait de révoquer la défense d'imprimer le discours; ils prouvent de la sorte qu'ils savent mettre les prétendus défenseurs ou protecteurs en contradiction avec eux-mêmes. Tous les cardinaux se sont aperçus de la rancune d'Albani contre De Gregorio; ils sont décidés à le proposer, afin d'obtenir l'heureux résultat de faire élire Cappellari; les évêques manœuvrent avec dignité dans ce dessein. Il est de l'intérêt d'Albani d'exclure De Gregorio; s'il l'exclut, le Pape est fait, l'instant d'après.

A la suite de débats qui ont duré une heure entière, on s'est prêté au désir de seize cardinaux, qui demandaient qu'on pressât l'arrivée de l'archevêque de Toulouse. On lui écrira par le courrier qui est attendu de Naples. Je crois que le cardinal Clermont-Tonnerre n'arrivera pas à temps, tout étant déjà à l'ordre du jour.

15 mars, à 6 heures 1/2 du matin.

Il y a des probabilités que le pape sera élu, ce matin. Si Dieu ne change pas les esprits dans la salle même du scrutin, je croirais à ce résultat. Tout le monde se montre empressé et résolu. Assurément, je verrais une fin dans ces bonnes résolutions, si les passions humaines ne venaient se jeter à travers les opérations du Conclave. L'amour-propre fait commettre bien des trahisons. Ayons de la patience! Au moins doit-on espérer d'arracher le serpent de la bouche d'Albani. L'exclusion une fois donnée, tout obstacle aura cessé

15 mars, à midi.

Le gouverneur de Rome est chargé de faire mettre à l'étroit les deux conclavistes qui ont été remis hier à la force armée, sans bruit et sans scandale[1]. Les pièces saisies sur eux sont d'une grande importance. Voilà donc le mystère dévoilé; l'argent répandu, et celui qu'on doit répandre encore, n'aura servi qu'à perdre deux traîtres, deux malheureux. L'Inquisition procédera contre eux, outre le directeur de la Police.

1. On verra ci-après l'histoire de ces deux conclavistes, agents de la police du prince de Metternich. — Chateaubriand.

15 mars, à 8 heures du soir.

Je vous préviens pour votre satisfaction que le pape est arrêté, entre les cardinaux suivants : Cappellari, Benvenuti et Oppizzoni. Si l'on parvient à gagner trois voix, qu'on recherche par tous les moyens de persuasion, l'élection sera emportée vivement. Le cardinal Cesarei est parti hier; il vient à petites journées, et nous ne l'aurons pas avant le 18. C'est une voix assurée pour le bon parti[1].

1. Toujours des processions et des prières, pour la prompte élection du pape. On commence à murmurer vivement. Les Romains craignent pour leur Semaine-Sainte. Si le pape n'est pas nommé pour le 19 avril, jour de Pâques, il n'y a pas de Semaine-Sainte, et adieu les loyers exorbitants. Nos hôtes parlent de la Semaine-Sainte, comme d'une récolte; ils prétendent qu'elle s'annonce fort bien, cette année. Les étrangers, que les cérémonies du conclave ont attirés à Rome, ne s'en iront pas et il en viendra beaucoup d'autres. Nous avons couru tous les quartiers de Rome, hier et aujourd'hui : nous voulions trouver un logement pour un de nos amis, qui vient de Sicile. Impossible de rien avoir : les prix sont du dernier ridicule. — Stendhal, *Promenades dans Rome*.

16 mars, à 1 heure après-midi.

Il y a aujourd'hui de grands manèges. Albani, armé de ses pleins pouvoirs, flatte l'ambition de ceux qu'il protège, et répand l'effroi chez ceux qui peuvent être élus. Il ignore ce qui est arrivé, et se persuade que l'Autriche est informée de ce qui se passe dans le Conclave. Il est dans l'erreur; ses rapports tourneront à sa confusion. Les deux cents louis qui ont été promis ne serviront point une entrée dans la Tour de Bronze, comme la pluie d'or dans la Tour de Danaé. Si les ressources de la politique autrichienne sont grandes, celles du Conclave sont incalculables. On ne saurait mettre en parallèle la position de celui qui sait toute chose, avec la situation de celui qui croit tout savoir et qui marche dans les ténèbres. L'élection s'effectuera, au contentement de la généralité; elle préviendra des désordres qui sont factices, et coupera court aux idées d'agrandissement. Le Dieu de paix soutient son Vicaire sur la terre par des moyens pacifiques, et non par le fanatisme.

16 mars, à 7 heures du soir.

Peu s'en est fallu que nous n'eussions un Pape, contre l'attente générale. Qui eût jamais deviné qu'on aurait renoncé, dans le scrutin de ce soir, à élire un jésuite? C'est pourtant ce qui est arrivé. Il n'a manqué qu'une voix à Gazzola, pour être proclamé. Je suis demeuré ébahi de cette variation subite. Je vois clairement maintenant qu'après les influences humaines la main de Dieu commence à opérer.

16 mars, à 10 heures du soir.

J'avais espéré que, dans les conférences du soir, les cardinaux se seraient mis d'accord; mais, à mon grand déplaisir, je m'aperçois du contraire. Les Seize ont placé sur leurs portes la croix de Saint-André, signe manifeste qu'ils se sont résolus à soutenir l'exclusion et à prolonger indéfiniment le Conclave. C'est véritablement une obstination d'hommes endurcis et entêtés dans leurs caprices; c'est vouloir tenter Dieu, pour qu'il fasse un miracle. Eh bien! ils verront, malgré eux, ce miracle s'accomplir dans des vues toutes contraires aux leurs, peut-être même quand ils s'y attendront le moins. Cependant Albani profite de cette ligue qui se proclame aujourd'hui plus opiniâtre, pour tenir en respect le parti de la majorité. Les Seize ne se contenteraient pas plus de l'élection de Giustiniani qu'ils ne seraient satisfaits de celle de Bertazzoli. Qui veulent-ils donc? Serait-ce Micara, Pallotta? Qu'ils en essayent; nous verrions du moins les électeurs fanatiques finir leurs jours dans un château-fort. Mais, bon Dieu! cette opiniâtreté fait le triomphe d'Albani. Par ce moyen tout naturel, il satisfait pleinement aux vœux de ceux qui lui ont confié des pouvoirs illimités, et se rit de tout. Il prend plaisir à voir quelques cardinaux effleurer la tiare, comme autrefois Tantale effleurait l'eau de ses lèvres sans pouvoir l'atteindre.

Ce soir, assez tard, on a apporté pour Albani une lettre officielle du comte d'Appony. On a usé envers lui de la courtoisie habituelle, de le prévenir que tous papiers quelconques devaient être communiqués à tous les cardinaux par la raison que, le Conclave étant un lieu destiné à la sainteté de l'élection, il ne pouvait y rien pénétrer qui concernât la politique, et qu'en aucune façon les pleins pouvoirs

qu'il tient de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique ne lui donnent le droit de convertir un sanctuaire aussi respectable en un cabinet des Affaires Étrangères[1]. Albani a promis de faire ce qu'on lui demandait; il a lu la dépêche et puis l'a jetée au feu, sans proférer une parole ni vouloir faire une seule réponse. Après un tel procédé, les chefs d'ordre ont commandé de tripler le nombre des surveillants dans les endroits où l'on présume que les communications peuvent être plus faciles.

1. Il faut entendre par ces idées *d'agrandissement*, dont il est question dans ce rapport du 16, les vues de l'Autriche sur la succession des duchés de Parme et de Modène, et sur celles du royaume de Sardaigne qu'on voudrait enlever au prince de Carignan. La cour de Rome refuse d'entrer dans ces menées, sur lesquelles j'espère avoir des renseignements plus précis. Le reste de cette journée du 16 est consacré à des invectives contre la minorité *qui veut un Jésuite*, et contre le cardinal Albani qui brûle une dépêche. — Chateaubriand.

17 mars, à midi.

Je suis assez content, et je me hasarde à dire que la Croix de Saint-André n'est pas aussi redoutable que je l'appréhendais. Les *Pères de la Croix* sont divisés en trois factions, et ceci est un trait de lumière pour les autres. Albani s'en est aperçu et a viré de bord, aujourd'hui[1]. Il est rusé et serviteur des circonstances. Nous n'aurons pas certainement un exalté. J'entonne le *Te Deum*.

Ce soir, il y aura une conférence où Albani jouera le premier rôle : tout se réglera suivant les intentions des Souverains étrangers. Les cardinaux modérés ont adopté un tempérament qui est de se prononcer pour deux candidats, ou Cappellari ou Benvenuti. Les Français iront à la majorité; la victoire nous est donc assurée[2]. J'ai la confiance que le Pape sera élu, avant le 25, et qu'il sera pris dans le nombre de ceux que tout le monde peut désirer.

1. Commencement du changement de rôle d'Albani. — Chateaubriand.

2. Ce soir, est sorti un des deux conclavistes du cardinal Latil. Il s'ennuyait ici, depuis qu'il avait mis les pieds dans le Conclave. Demi-heure après son installation, il demandait le buffet. On lui répondit : « On ne passe pas! » ce qui déconcerta beaucoup sa susceptibilité. Il demanda la porte de la bibliothèque; et il eut pour réponse un grand éclat de rire. Il s'attrista et se déclara malade. S'adressant à moi, il me demanda s'il pouvait enfin sortir; je lui répondis que oui, mais qu'il ne rentrerait plus. Le soir même, il mettait en s'en allant le comble a ses vœux. — Indisposition du cardinal Fesch et du cardinal Vidoni. Celui-ci se vante d'avoir été roi, trois jours, et d'avoir été réduit à s'ouvrir les veines par suite des soucis que lui avait valus la charge du monde entier à gouverner. — Le cardinal doyen a proposé aux Éminences de permettre au chirurgien Sisco l'entrée au Conclave, toutes précautions prises sur sa personne et sur celles de ses domestiques. Il s'agit de visiter le cardinal Fesch, blessé au bras par un trop gros

vésicatoire. La proposition faisant le tour de l'assemblée, le cardinal De Gregorio s'y est opposé formellement disant que, à titre de gardien des clefs du Conclave, il ne pouvait approuver une pareille innovation et que, d'ailleurs, le cardinal Fesch allait bien mieux. Le cardinal doyen, étant sorti de la Sixtine, chargea son camérier de tenir de la main la porte fermée et de ne laisser entrer personne, avant que la clochette n'annonçât la fin de la séance. — A 8 heures 1/2, le cardinal Firrao, en visite chez le cardinal Pacca, a été pris d'une syncope qui a mis ses jours en danger. L'attaque s'est renouvelée après dîner, et l'on craint pour la vie du cardinal. Il s'est aussitôt confessé. Il avait trop mangé, paraît-il. — Mgr Dardano.

18 mars, à 6 heures du matin.

C'est hier au soir que les cardinaux, chez lesquels il est permis d'entrer, ont été informés de la découverte qu'on est parvenu à faire. En entendant expliquer le sens énigmatique du document intercepté deux jours auparavant (voir ci-après), on eût dit que l'on voyait briller une étoile, messagère de la paix. Quelques-uns de ces vénérables princes de l'Église levaient les yeux au ciel et, les mains jointes, rendaient grâces à Dieu. Tous avaient redouté Albani, et pourtant Albani n'était pas de ces hommes qui se livrent en aveugles aux volontés d'une Puissance étrangère. Il veut remplir l'auguste mission qui lui est confiée; mais il veut la remplir avec des restrictions qui attestent qu'il est plus dévoué au Sacré-Collège qu'à l'Empereur.

Vers neuf heures et demie, il y eut une réunion à laquelle Albani fut appelé. Les cardinaux n'avaient plus de méfiance, et ils se confirmèrent mieux dans cette disposition d'esprit, quand Albani eut manifesté l'intention où il était qu'on élût un Pape modéré et agréable à la majorité. Il mit à découvert ses sentiments, exprimant que, pourvu qu'on ne proposât point Guerrieri, Pedicini, Micara, Pallotta, Caprano, tous les autres pouvaient être bons et auraient l'assentiment des siens. Il aime plus les Français que les Autrichiens, et il l'a prouvé dans des conjonctures difficiles, comme au Conclave de Venise. Sa Majesté Impériale Apostolique ayant fait entendre que l'élection de Mattei lui serait agréable, Albani, qui avait les pouvoirs de l'Autriche, fut le premier à détourner ses amis, disposés en faveur de Mattei, pour les faire passer au parti de Chiaramont.

Albani a dit encore que si l'on pouvait éviter Giustiniani, ce serait une bonne chose; qu'à la vérité, ce cardinal avait des mœurs exemplaires, mais qu'il était trop rigide, quoiqu'au fond il n'eût aucune prédilection pour les Jésuites auxquels, du reste, Albani se montre fort contraire. Il est très piqué contre les Seize, qui se sont déclarés hors de tout commerce. Son adresse réussira néanmoins à vaincre leur résis-

tance. Voici donc le Conclave dans un état de calme. L'exclusion, de la part d'Albani, est réservée contre De Gregorio pour des vues personnelles; mais il n'en fera usage qu'après avoir la certitude que les cardinaux se sont prononcés décidément contre les sujets indiqués plus haut.

Galiffi est un brave homme qui s'appliquera à faire passer les suffrages qu'on lui donne sur un autre personnage qui soit selon le vœu de toutes les Puissances.

PIÈCE INTERCEPTÉE ET DÉCHIFFRÉE.

Il francese Latil non si può scoprire cosa abbia in secreto palesato ai quattro Vescovi. — I suoi colleghi vogliono uno che sia contro il proprio Ministero. E cosa buona. — Albanius favet, sed invicto animo; nam vult Justiniano anteriorem. Il Conclave è diviso in quatto parti. — Castiglionus adhæret in secreto Gallis, sed male, sed Albanius triumphabit. — D'ailleurs, n'est-il pas impolitique perperam de s'en tenir aux Jésuites lesquels ont toujours altéré, mutilé, soustrait impunément tout ce qui était contraire à leurs vues et systèmes? — *Albani servirà l'Austria, ma fa riflettere che i calcoli di una convulsione politica non sono molto esatti e potrebbero compromettere la sicurezza dell' Impero. — Triumphabit Albanius quoties electio non incidat in cardinales Jesuitas, et hac conditione fides servabitur integra. Si vero desideratur electio, ut ampliori ditione fiat Germania, hoc nullo pacto sperandum, nam pace non armis augentur imperia.* — Après tout cela, il n'est pas glorieux à l'Autriche, qui doit être considérée comme le siège de la justice et l'asile de la monarchie absolue, de souffrir qu'il se passe impunément de semblables désordres dans le Conclave, et par des gens qui ont l'honneur d'y appartenir[1].

1. Le cardinal Albani est tout à coup converti; il se détache des *Seize*; il nous apprend, en les excluant, quels étaient les candidats de ce parti. Les pièces surprises entre les mains des conclavistes arrêtés, et déchiffrées avec assez de peine, prouvent qu'Albani était, au fond, contre les Jésuites et assez mal disposé pour l'Autriche. — Chateaubriand.

18 mars, à midi.

Je dis de nouveau et avec plus de confiance : *Te Deum laudamus!* Les Seize persistent; mais c'est quelque chose que d'avoir aperçu, dans le scrutin de ce matin, que six d'entr'eux semblent disposés à quitter

Un cardinal à San Pietro. (D'après Jules Lefebvre.)

tance. Voici donc le Conclave dans un état de calme. L'exclusion, de la part d'Albani, est réservée contre De Gregorio pour des vues personnelles; mais il n'en fera usage qu'après avoir la certitude que les cardinaux se sont prononcés décidément contre les sujets indiqués plus haut.

Galiffi est un brave homme qui s'appliquera à faire passer les suffrages qu'on lui donne sur un autre personnage qui soit selon le vœu de toutes les Puissances.

PIÈCE INTERCEPTÉE ET DÉCHIFFRÉE.

Il francese Latil non si può scoprire cosa abbia in secreto palesato ai quattro Vescovi. — I suoi colleghi vogliono uno che sia contro il proprio Ministero. E cosa buona. — Albanius favet, sed invicto animo; nam vult Justiniano anteriorem. Il Conclave è diviso in quatto parti. — Castiglionus adhæret in secreto Gallis, sed male, sed Albanius triumphabit. — D'ailleurs, n'est-il pas impolitique perperam de s'en tenir aux Jésuites lesquels ont toujours altéré, mutilé, soustrait impunément tout ce qui était contraire à leurs vues et systèmes? — *Albani servirà l'Austria, ma fa riflettere che i calcoli di una convulsione politica non sono molto esatti e potrebbero compromettere la sicurezza dell' Impero. — Triumphabit Albanius quoties electio non incidat in cardinales Jesuitas, et hac conditione fides servabitur integra. Si vero desideratur electio, ut ampliori ditione fiat Germania, hoc nullo pacto sperandum, nam pace non armis augentur imperia.* — Après tout cela, il n'est pas glorieux à l'Autriche, qui doit être considérée comme le siège de la justice et l'asile de la monarchie absolue, de souffrir qu'il se passe impunément de semblables désordres dans le Conclave, et par des gens qui ont l'honneur d'y appartenir[1].

1. Le cardinal Albani est tout à coup converti; il se détache des *Seize*; il nous apprend, en les excluant, quels étaient les candidats de ce parti. Les pièces surprises entre les mains des conclavistes arrêtés, et déchiffrées avec assez de peine, prouvent qu'Albani était, au fond, contre les Jésuites et assez mal disposé pour l'Autriche. — Chateaubriand.

18 mars, à midi.

Je dis de nouveau et avec plus de confiance : *Te Deum laudamus!* Les Seize persistent; mais c'est quelque chose que d'avoir aperçu, dans le scrutin de ce matin, que six d'entr'eux semblent disposés à quitter

Un cardinal à San Pietro. (D'après Jules Lefebvre.)

leur croix. Aujourd'hui, nous aurions eu pour pape le cardinal Gazzola si, après avoir obtenu 28 voix et appris que les six cardinaux susdits compléteraient l'élection dans la soirée, il n'eût fait une touchante homélie, exposant avec une sainte modestie qu'il ne pouvait convenir à son grand âge de prendre une charge aussi pesante; et, déclarant solennellement qu'il n'accepterait jamais le pontificat, il a supplié qu'on détournât de lui les suffrages pour les accorder à une personne plus digne[1].

A son tour, le cardinal Della Somaglia a fait une semblable déclaration, afin d'accélérer les opérations. Les cardinaux s'étant séparés, Albani a promis qu'il saurait gagner, par de bonnes façons, les *Pères de la Croix*. Ce cardinal est décidément du bon parti. Il voudrait proposer Bertazzoli; je le crois meilleur que De Grégorio, et beaucoup plus modéré; il est intime ami de Cappellari, qui le dirige en toutes choses : Bertazzoli ne fait rien sans l'approbation de celui-ci. Cappellari est aimé de tout le monde, par sa modération et son savoir. Si l'on ne craignait pas un refus de sa part, il serait le Secrétaire d'État, si toutefois on ne prend pas le parti de confirmer Bernetti afin de plaire aux Puissances. Si donc Bertazzoli est élu, le parti de la modération pourra s'attribuer la victoire.

1. J'ai parlé, dans une de mes dépêches, du noble refus de Gazzola. Il est ici question des secrétaires d'État probables. Le caractère des candidats à la papauté est bien peint. — Chateaubriand.

18 mars, à 8 heures 1/2 du soir.

La découverte d'hier a ranimé les cardinaux de telle sorte qu'ils traitent, concilient et se concertent avec Albani; il n'y a plus de méfiance sinon envers les *Pères de la Croix*, qui font encore la sourde oreille[1]. On avait eu l'idée d'envoyer à sa destination la lettre interceptée; mais on a réfléchi que ne connaissant pas la personne qui devait la recevoir (puisqu'elle s'était enfuie du jardin), et cette lettre contenant d'ailleurs des maximes d'une saine politique, Albani s'imaginera facilement qu'elle est arrivée à son adresse; mais que, le contenu n'ayant pas été agréable, un silence de confusion est la seule réponse qu'il doive en attendre. Que ferons-nous de ces *Pères de la Croix*? Espérons qu'ils réfléchiront, en cette journée consacrée à la vigile du glorieux époux de Marie. Tout le Conclave adresse des prières ferventes à un si puissant intercesseur, afin qu'il touche le cœur de ces princes de l'Église et les dirige vers le terme tant souhaité de l'élection. J'espère que, par la médiation de

saint Joseph, nous verrons, demain, quelque changement décisif.

1. Les *Pères de la Croix* sont les *Seize*. Ils avaient mis sur leurs portes une croix de Saint-André pour annoncer que, déterminés dans leur choix, ils ne voulaient plus communiquer avec personne. — Chateaubriand.

19 mars, à midi et demie.

Quel revirement soudain, de la part des *Pères de la Croix*! Ils se sont décidés unanimement pour le cardinal Macchi. Que veut dire ceci? Il existait donc entre eux un accord pour surprendre le parti contraire. Ce projet ne réussira pas. Bien des cardinaux qui auraient été favorables à Macchi se sont repliés et n'ont point accédé, de crainte de donner dans le piège, appréhendant que le serpent soit caché sous l'herbe riante. Si au scrutin de ce soir la même chose arrive, les doutes s'accroîtront et nul ne se mettra en avant sans un examen scrupuleux, sans passer au creuset la vie entière de Macchi. Il y a quelque divergence dans la manière de l'envisager[1]. Quelques-uns croient que ce cardinal est attaché au parti des Jésuites; d'autres pensent le contraire, et se fondent sur des faits qui sont survenus dans les derniers temps de sa mission en France. Quoi qu'il en soit, on s'occupe de recueillir toutes les lumières possibles à cet égard[1].

1. Le cardinal Macchi, qui avait montré de la modération à Paris, semble l'avoir perdue en Italie par ambition. Il a cru que la *Faction de Sardaigne* l'emporterait dans le Conclave. Cette faute de jugement lui a valu la voix des *Seize*, et lui a ôté toutes les autres. On ne saurait trop admirer les sentiments raisonnables et la saine et ferme opinion de la majorité. — Chateaubriand.

2. Ce matin, de bonne heure, la Place du Quirinal était pleine de monde qui attendait la proclamation du pape élu. Au tourniquet des gardes, on disait que Castiglioni était nommé. Un conclaviste voulait même engager le pari; mais le cardinal Pacca, à qui il avait dit : « Belle journée! » lui avait répondu : « Nous en profiterons! » Un autre avait mis le signet du Missel à la *collecte Pro Pontifice*, ce qui avait fait croire au servant qu'on avait fait le pape, la veille. Le cardinal Bernetti ne veut pas manigancer l'élection du pape, quel qu'il soit, dans l'espoir de continuer à rester Secrétaire d'Etat. Il a le pied entre deux étriers. A quelqu'un qui lui a demandé, par allusion à l'élection pontificale : « Que va nous apporter aujourd'hui Saint-Joseph dont c'est la fête? » le malin, éludant la question, a répondu : « Des frites! » par allusion aux fricassées que les Romains mangent, ce jour-là. — Le cardinal Firrao avait pris froid, à la porte de Pacca dont les armes, placées sur l'imposte, représentent une tête de mort posée entre deux tibias. « Que voulez-vous, dit l'archevêque de Naples, ces armes-là portent malheur ». — Mgr Dardano.

19 mars, à 9 heures 1/2 du soir.

Ce soir, les *Pères de la Croix* se sont tous déclarés pour Guerrieri; mais ils voient que les autres portent leurs voix d'un côté opposé, dès

qu'eux-mêmes se dirigent vers un choix quelconque. Quoique Macchi n'ait pas été considéré tout à fait comme de leur bord, il faut néanmoins se tenir en garde, parce qu'on pourrait tenter un coup de main et couronner ce cardinal par surprise. Si les premiers sont rusés, les autres sont plus circonspects, plus réservés et moins présomptueux. La prochaine arrivée du cardinal de Clermont-Tonnerre a excité une grande joie, parmi les *Pères de la Croix*; mais je soupçonne que cette joie n'est qu'apparente, car il est certain que ce cardinal arrive pour donner son vote au plus digne, au plus modéré, et c'est uniquement dans ce but salutaire qu'il s'est mis en route. L'arrivée de Cesarei, que nous croyons très prochaine, contribuera à la hâte de l'élection. Les Seize achèveront par être mis au supplice, sur cette même croix qu'ils ont arborée pour entraver une si sainte opération. A peine se sont-ils assurés que Clermont-Tonnerre destinait sa voix au plus digne, qu'ils ont été ébranlés et se sont résolus à ôter ce signe d'isolement, afin de recevoir et de conférer[1]. En ce moment ils sont tous accessibles, et il se pourrait que cela ferait bien; je présume néanmoins que nous verrons demain reparaître le funeste signe, mais non sur toutes les portes, et j'en augure qu'il manque peu de chose pour arriver à l'élection d'un pontife modéré et analogue aux sentiments unanimement exprimés par toutes les Puissances.

1. Ce passage est tout à l'avantage de M. le cardinal de Clermont-Tonnerre. — Chateaubriand.

20 mars, à 1 heure après-midi.

Nous voici revenus à la bannière de la Croix. Entre les Seize, trois autres cardinaux ont pris parti pour De Gregorio. N'y faites aucune attention; croyez plutôt que le Pape sera Benvenuti[1]. Nous l'emportons, la victoire nous sourit. C'est maintenant qu'on fait parade d'un caractère de rigidité et de persistance, le problème touche à son dénouement.

Dans la nuit du 18 au 19, le Conclave a reçu, par un courrier espagnol, une lettre du cardinal-archevêque de Toulouse qui annonce son départ pour Rome. Il mande que le roi, son maître, lui a fait connaître par l'organe de ses ministres qu'il désirait que lui, cardinal, contribuât par son suffrage à l'élection d'un pontife modéré, prudent et zélé. Cette Éminence ajouta qu'elle le fera de tout son cœur.

1. Le cardinal Albani a aussi mis en avant le nom du cardinal Pacca qui ne veut pas de la papauté, parce qu'il n'a que « de la vertu en poudre », *è pieno di virtù*

polverosa (par allusion au favoritisme connu de Pacca pour la famille Polverosi). On ne veut pas de Castiglioni, pour ses accès de fureur; ni de Gregorio, parce qu'il prend feu à tout propos. Les cardinaux commencent à s'ennuyer. — Quand on a demandé à Pacca quel cas il ferait de son neveu, l'ex-gouverneur de Rome, s'il venait à être élu pape, il a répondu qu'il ne lui laisserait pas mettre le pied dans l'Etat Pontifical. — Mgr Dardano.

Mgr Tiberio Pacca, joueur fameux et galant réputé, s'était épris d'une certaine Magatti, à tel point qu'un beau matin, laissant là ses titres, il leva le pied avec elle. On comprend ainsi la déclaration du cardinal Pacca contre son inavouable neveu, l'Achille aux pieds aussi légers que le cœur.

20 mars, à 9 heures 1/2 du soir.

A juger par le scrutin de ce soir, on dirait que le cardinal Castiglioni va être pape. Moi, qui connais les allures du Conclave et le jeu qu'on veut tenter, je ne m'en tiens pas à la majorité des voix et, jusqu'à présent, je suis fermement persuadé que le choix définitif doit tomber sur Benvenuti. Pensez-vous qu'il soit possible que les *Pères de la Croix* aillent plus loin, dans leur obstination? Je ne l'imagine pas. Il faut pourtant avouer que ces croix sont bien nuisibles à l'Église, et je ne saurais comprendre comment des hommes aussi irréprochables, aussi religieux, peuvent être autant enclins à la discorde[1]. Demain, après le scrutin, le cardinal-doyen lira le statut qui suspend les votations depuis le samedi de la Passion jusqu'à la deuxième fête de Pâques. On se flatte qu'en anticipant cette publication, les esprits fermés à tout bon conseil seront ébranlés et amenés ensuite à se désister d'une scandaleuse opiniâtreté.

Il m'est venu dans la pensée que ces *Pères de la Croix* reposent leur confiance sur la rigidité connue du cardinal de Clermont-Tonnerre, et comptent l'attirer dans leurs rangs; mais ils s'aveuglent sur ce point. Les sentiments de ce respectable cardinal sont purs et consacrés à l'élection d'un pontife *zelante* modéré, ainsi que l'atteste sa lettre si respectueuse.

1. *Je ne saurais comprendre comment des hommes aussi irréprochables, aussi religieux, peuvent être autant enclins à la discorde.* Cette réflexion, que fait l'annotateur du Conclave, nous pouvons la faire également à Paris. Quant à la rigidité du cardinal de Clermont-Tonnerre, l'historien se trompe. On voit et l'on continuera de voir que cette petite *Faction de Sardaigne*, laquelle représente notre Congrégation de France, a seule détruit la concorde dans le Sacré-Collège et retardé l'élection. — Chateaubriand.

21 mars, à 1 heure après-midi.

La correspondance reçue aujourd'hui est un tissu de choses tellement extravagantes, qu'elles ne mériteraient aucune réponse. Toutefois,

comme il est de la dignité du Sacré-Collège de démentir au plus tôt, et d'une manière officielle, le bruit alarmant qu'on sème dans le monde politique, il vient d'être écrit au nonce, à Paris, que jamais le Conclave n'a joui d'autant de liberté et de sécurité qu'en cette conjecture; que jamais on n'a vu les Souverains de l'Europe aussi unanimes dans leurs pensées et leurs sentiments, qu'ils l'ont été dans le présent Conclave. Si, par hasard, quelque agent politique inconnu s'attachait à répandre des bruits absurdes et qui n'ont aucun fondement légitime, ses efforts ne feraient que concilier davantage au Sacré-Collège la confiance et le respect qu'on lui porte, et ne parviendraient jamais à altérer la bonne harmonie qui existe entre lui et les couronnes. Vous savez aussi bien que moi que le faisceau de forces rassemblé dans cette étroite enceinte est plus puissant que toutes les armées de l'univers, et ne saurait être affaibli par des intrigues malveillantes[1]. C'est une grande témérité que de provoquer avec les armes du mensonge ceux qui ont dans leurs mains tous les secrets du monde.

Ce matin, les *Pères de la Croix* se sont montrés plus dociles. Après le scrutin, quatre d'entre eux se sont rendus abordables et ont ouvert des conférences réciproques. J'espère d'après cela que d'un moment à l'autre on pourra s'entendre.

1. Il s'agit, dans ce paragraphe, de la prétendue conspiration dont j'ai parlé dans mes dépêches. C'était, selon moi, un coup monté afin qu'on en tirât cette conséquence : qu'un pape modéré comme Léon XII fomentait des révolutions, et qu'il était nécessaire de nommer un pape ardent, *zelante*, pour contenir les rois et les peuples. — Chateaubriand.

21 mars, à 9 heures 1/2 du soir.

A l'instant, les cardinaux sortent d'une conférence qui, j'espère, sera décisive. Les *Pères de la Croix* ont enfin abandonné leur pertinacité insensée, et se sont déclarés pour Oppizzoni. La majorité du Conclave est dans la joie; on ne saurait, dans la circonstance actuelle, faire un meilleur choix. D'un abord facile, d'un extérieur imposant, affable, pacifique, modéré, voilà Oppizzoni[1]. Si les quatre convertis maintiennent leur résolution je ne me serai trompé que de nom. Il est probable que vous aurez, demain, l'heureuse nouvelle. Les 24 cardinaux sont fermes dans leur premier dessein; les 4 qui adhèrent font 28; les 4 Français, qui vont à la majorité, voilà 32; Albani, qui favorise une élection modérée, cela fait 33. Le calcul est certain, si les 4 qui se sont offerts d'eux-mêmes ne viennent pas à changer subitement, ce qu'à Dieu ne plaise!

1. Ce qu'on dit ici d'Oppizzoni est juste, mais il me semble que les cardinaux de la majorité étaient dupes des *Seize*, dans cette circonstance. Les quatre déserteurs n'étaient vraisemblablement que d'honnêtes *fidèles*, envoyés pour pénétrer le secret de la majorité. Il est triste de connaître aussi bien les moyens employés pour donner un chef à la chrétienté. Jadis les peuples les plus fervents, moins libres et moins éclairés, ignoraient ce qui se passait à l'élection secrète d'un pape; ils pouvaient croire aux inspirations directes du Saint-Esprit; mais aujourd'hui ils voient tout, ils savent tout, ils jugent tout. Ces intrigues, ces ambitions, ces passions de toutes les sortes qui se débattent dans un Conclave et qui sont connues au dehors, malgré les portes et les verrous, font un tort immense à la Religion. — Chateaubriand.

22 mars, à 1 heure après-midi.

Je renonce à toute assertion positive, je ne veux plus parler que conditionnellement; et peut-être mes raisonnements, tout conditionnels qu'ils soient, n'aboutiront encore à rien. Les *Pères de la Croix* n'ont point tenu leur parole; ils se sont, à l'ordinaire, déclarés à l'unanimité pour Macchi. Voilà mes espérances semées au vent. Qui sait combien de temps nous resterons encore ici? Les intrigues ne discontinuent point.

Ce matin, on a été averti qu'un cardinal (Odescalchi) s'entretenait par signes avec des jésuites qui se trouvaient dans un jardin de la Compagnie, situé vis-à-vis l'édifice du Conclave[1]. La garde de la rue a fait le même rapport au maréchal du Conclave. On s'est posté en observation : impossible de rien comprendre à ce langage par signes. A la fin, on a aperçu une sorte de télégraphe, sur lequel étaient écrites ces paroles en lettres capitales : « *Rappelez-vous le chapitre ordinaire de saint Pierre, à Complies.* » Que signifient ces mots vagues et symboliques? On consulte sa mémoire ou son bréviaire, et l'on trouve ce verset : ***Fratres, estote sobrii et vigilate, quia adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret; cui resistite fortes, in fide.*** En vérité, voilà une singulière intrigue. Le cardinal a été prévenu de s'abstenir de semblables manœuvres, et sur-le-champ des ordres ont été donnés pour les empêcher désormais. Rapport en sera fait, ce soir, au Conclave, et j'ai l'espoir que cette aventure servira à faire démêler le genre d'entraves qui embarrassent les opérations de l'assemblée, et à convaincre combien il importe de presser l'élection, en dépit des Seize.

1. Il serait impossible de s'empêcher de rire du cardinal Odescalchi et du télégraphe des Jésuites, si la gravité de la matière ne formait un contraste déplorable avec ces tours d'écoliers. Voilà donc à quelles ressources en sont réduits une compagnie qui se dit pieuse et un cardinal dont on loue la régularité, pour asseoir dans la Chaire de saint Pierre quelque pontife passionné, perturbateur du repos des nations. On trouvera plus loin la réponse du Procureur général des Jésuites. — Chateaubriand.

22 mars, à 9 heures 1/2 du soir.

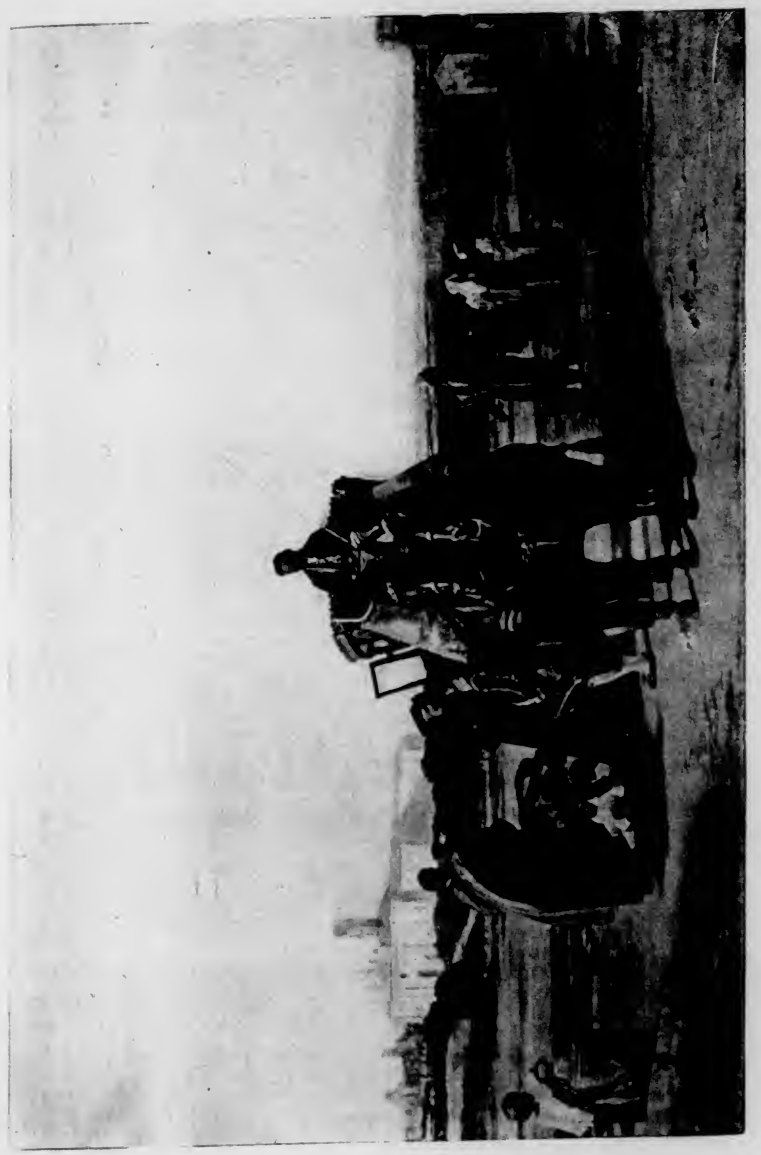
Après le scrutin du soir, le cardinal-camerlingue et les trois chefs d'ordre ont été informés de ce qui s'était passé dans la matinée. Le fait, communiqué aux autres cardinaux avec beaucoup de circonspection, la faute entière en a été attribuée au conclaviste du cardinal Odescalchi. On voulait faire un exemple, en le renvoyant; mais on s'est laissé aller à l'indulgence, afin d'éviter le scandale et les bavardages. On s'occupe du moyen d'empêcher toute communication subséquente. Plusieurs cardinaux ont été d'avis qu'il était beaucoup plus noble de se taire sur cette aventure; d'autres ont soutenu vivement que le silence accroîtrait l'audace de ceux qui veulent tout savoir et qui, profitant de la faiblesse d'un petit nombre, aspirent à se procurer un choix selon leur fantaisie, ou du moins, si la difficulté est insurmontable, à se donner la jouissance de suspendre l'élection, s'en remettant au hasard des événements. Il a été enfin décidé, à la pluralité des voix, qu'on adresserait une lettre ferme et sérieuse au Procureur général des Jésuites, et qu'on réglerait sur sa réponse la conduite à tenir ultérieurement. La lettre est prête; on va l'expédier et en demander un récépissé.

Albani est entré en grande faveur[1]. Il a promis que le pape serait fait, dans huit jours, et s'est retiré avec dépit dans sa cellule pour y former un plan qui lui assure une noble réussite.

1. Si Albani est sincère, — et tout porte à croire qu'il l'est sur ce point, — il se montre ici l'ennemi décidé des Jésuites. Sa puissance croît en même temps dans le Conclave. — Chateaubriand.

23 mars, à 1 heure après-midi.

Journée du meilleur augure! Tous les *Pères de la Croix* ont déposé leur bannière. Le cardinal Pacca a été l'heureux médiateur. Ce changement imprévu a été la conséquence de la réponse aussi impertinente que laconique du Vicaire général des Jésuites. Ce Ferrarais confond, mal à propos, les coutumes du XV^e^ siècle avec celles du XIX^e^. Quoique Pacca eût paru jusqu'à ce jour avoir du penchant pour les Jésuites, il n'était pas cependant de ceux qui leur livrent l'âme tout entière. Peut-être sa noble conduite sera-t-elle récompensée par le pontificat, nonobstant les inconvénients qui proviendraient de son neveu. Il est demeuré convaincu que les Jésuites ne recherchent, en toute chose, que leur accroissement; il a persuadé à ses collègues d'être mieux d'accord, et de ne pas soutenir avec trop de chaleur une cause qui, si elle n'est pas tout à fait perdue, paraît sur le point de l'être.



Le carrosse d'un cardinal (D'après Heilbuth.)

22 mars, à 9 heures 1/2 du soir.

Après le scrutin du soir, le cardinal-camerlingue et les trois chefs d'ordre ont été informés de ce qui s'était passé dans la matinée. Le fait, communiqué aux autres cardinaux avec beaucoup de circonspection, la faute entière en a été attribuée au conclaviste du cardinal Odescalchi. On voulait faire un exemple, en le renvoyant; mais on s'est laissé aller à l'indulgence, afin d'éviter le scandale et les bavardages. On s'occupe du moyen d'empêcher toute communication subséquente. Plusieurs cardinaux ont été d'avis qu'il était beaucoup plus noble de se taire sur cette aventure; d'autres ont soutenu vivement que le silence accroîtrait l'audace de ceux qui veulent tout savoir et qui, profitant de la faiblesse d'un petit nombre, aspirent à se procurer un choix selon leur fantaisie, ou du moins, si la difficulté est insurmontable, à se donner la jouissance de suspendre l'élection, s'en remettant au hasard des événements. Il a été enfin décidé, à la pluralité des voix, qu'on adresserait une lettre ferme et sérieuse au Procureur général des Jésuites, et qu'on réglerait sur sa réponse la conduite à tenir ultérieurement. La lettre est prête; on va l'expédier et en demander un récépissé.

Albani est entré en grande faveur[1]. Il a promis que le pape serait fait, dans huit jours, et s'est retiré avec dépit dans sa cellule pour y former un plan qui lui assure une noble réussite.

1. Si Albani est sincère, — et tout porte à croire qu'il l'est sur ce point, — il se montre ici l'ennemi décidé des Jésuites. Sa puissance croît en même temps dans le Conclave. — Chateaubriand.

25 mars, à 1 heure après-midi.

Journée du meilleur augure! Tous les *Pères de la Croix* ont déposé leur bannière. Le cardinal Pacca a été l'heureux médiateur. Ce changement imprévu a été la conséquence de la réponse aussi impertinente que laconique du Vicaire général des Jésuites. Ce Ferrarais confond, mal à propos, les coutumes du XV^e^ siècle avec celles du XIX^e^. Quoique Pacca eût paru jusqu'à ce jour avoir du penchant pour les Jésuites, il n'était pas cependant de ceux qui leur livrent l'âme tout entière. Peut-être sa noble conduite sera-t-elle récompensée par le pontificat, nonobstant les inconvénients qui proviendraient de son neveu. Il est demeuré convaincu que les Jésuites ne recherchent, en toute chose, que leur accroissement; il a persuadé à ses collègues d'être mieux d'accord, et de ne pas soutenir avec trop de chaleur une cause qui, si elle n'est pas tout à fait perdue, paraît sur le point de l'être.

Le carrosse d'un cardinal (D'après Heilbuth.)

Castiglioni a remercié ses amis de l'honneur qu'ils voulaient lui conférer, alléguant sa faiblesse physique et le peu de temps qu'il avait à vivre[1].

On reçoit, demain, les hommages de l'ambassadeur d'Espagne. Nous verrons s'ils sont d'un *purificato* ou d'un *impurificato*.

Le scrutin terminé, le cardinal Pacca a été le premier à donner l'exemple et à signer l'article, concernant les Jésuites : « Nous pro-
« mettons de maintenir la Compagnie de Jésus dans l'état où elle est
« aujourd'hui, et de nous opposer à ses progrès toutes fois et quantes
« ils seront reconnus être en conflit avec les relations de bonne harmonie
« qui nous unissent aux Puissances, et lorsque ces progrès se trouveront
« en désaccord avec la saine politique. »

Albani est un habile homme. Il a juré, hier au soir, de hâter l'élection; il y reviendra, et déjà nous ressentons de salutaires effets de sa promesse. Qu'on l'appelle démon, soit! Il l'est assurément par son adresse, son art de manier les esprits, et son talent achevé pour réussir dans les affaires qu'il traite.

1. Ce paragraphe est d'un style qui ne serait autre quand il appartiendrait à des hommes tout à fait entrés dans l'esprit du siècle.

Castiglioni refuse la tiare.

L'article concernant les Jésuites, que Pacca a signé le premier, — article qui se trouve textuellement dans le *Journal*, — semble appartenir à une déclaration générale, laquelle a dû être présentée à l'acceptation du nouveau pape. Je n'ai pu me procurer cette déclaration entière ; je n'en connais que deux dispositions. L'une est relative aux *Puissances étrangères*, et porte que le Saint-Siège gardera une complète indépendance. Or, il est clair que c'est l'Autriche seule qu'on a en vue; car l'Autriche seule pèse sur l'Italie, où les Français sont appelés par les vœux secrets de toutes les populations. La seconde disposition, incluse dans le texte même qui fait l'objet de cette remarque, maintient l'Ordre des Jésuites, en le circonscrivant dans ses devoirs. Cela montre à la fois, et que l'Ordre se croyait menacé, et qu'il a encore eu assez de crédit pour sauver son existence. Il est probable néanmoins qu'il ne tardera pas à périr, en Europe.

Le cardinal Zurla ne faisait pas difficulté de dire que, s'il était nommé pape, le premier acte de son pontificat serait la suppression des Jésuites, comme perturbateurs du repos des peuples.

Les éloges d'Albani, qui précèdent la lettre du Vicaire général des Jésuites, ne lui sont visiblement donnés qu'en haine de la Compagnie dont on le suppose ennemi.

Je dois avouer que les Jésuites m'avaient semblé trop maltraités par l'opinion. J'ai jadis été leur défenseur, et depuis qu'ils ont été attaqués dans ces derniers temps, je n'ai dit ni écrit un seul mot contre eux. J'avais pris Pascal pour un calomniateur de génie, qui nous avait laissé un immortel mensonge ; je suis obligé de reconnaître qu'il n'a rien exagéré. La lettre du Père Pavani (voir le journal) a l'air d'être échappée à Escobar lui-même : elle figurerait merveilleusement dans les *Lettres provinciales*. Comme elle dit tout et ne dit rien ! Comme tous les mots en sont pesés, de manière qu'ils puissent être interprétés ainsi que besoin sera ! L'humeur et la violence percent pourtant. Le révérend Père s'en est aperçu, et il va bientôt s'atacher de reprendre par une seconde lettre, non moins captieuse, le peu de vérité qu'il a laissé transpirer dans la première.

Au surplus, l'audace est grande. Cette Congrégation, à peine rétablie, repoussée de toute part, suspecte au Sacré-Collège lui-même, n'en aspire pas moins à donner la tiare et à se mêler de toutes les affaires du monde. — Chateaubriand.

LETTRE DU VICAIRE GÉNÉRAL DES JÉSUITES.

Au couvent du *Gesu*[1], le 23 mars.

Le soussigné, Vicaire général de la Compagnie de Jésus, a reçu l'honorée lettre qui lui a été écrite au nom du Sacré-Collège. La manière inconvenante dont elle a été remise, et dont on a demandé un récépissé, prouve le peu de confiance que l'on a dans une Religion aussi utile qu'elle est ennemie des intrigues. Le soussigné n'a pas été médiocrement surpris du contenu de cette lettre; il croit devoir se renfermer à ce sujet dans le plus strict silence, pour ne pas dévier des maximes de son saint Institut. Seulement il se sent obligé de dire, afin de dissiper des craintes exagérées, que l'élection appartient tout entière aux cardinaux, qu'elle est toujours libre et que les influences du dehors, soit vraisemblables, soit supposées, ne sont que des prétextes pour diriger des attaques. Si les cardinaux sont dans l'obligation d'élire, il est du devoir du soussigné de rappeler chaque jour à ses confrères combien le démon est prompt à les surprendre. Une leçon aussi salutaire, dont les fins sont toujours saintes, ne saurait avoir rien de commun ni d'analogue avec le sublime ministère qui s'exerce dans le Conclave.

Signé : J. Pavani, Vic. gén.

1. Le *Gesu* est la maison centrale des Jésuites. Là, réside leur Général. A cause de l'élévation du mont Capitolin et de la disposition des rues, il fait assez ordinairement du vent, près de l'église des Jésuites. Un jour, le diable, dit le peuple, se promenait dans Rome avec le vent. Arrivé près de l'église du *Gesu*, le diable dit au vent :

— J'ai quelque chose à faire là-dedans. Attendez-moi ici !

Depuis, le diable n'en est jamais sorti. Et le vent attend encore à la porte. — Stendhal, *Promenades dans Rome*, T. I, p. 167.

23 mars, à 9 heures du soir.

Tout subsiste, dans l'ordre convenu; les cardinaux sont en parfaite harmonie, à l'exception de cinq ou de six qui ont épousé leur opinion d'une manière inflexible. Il y a eu, ce soir, une assemblée dont les résultats répondront à l'attente générale. Une exclusion a été convenue entre les cardinaux modérés sur le concours de ceux qui, bien que

remplis d'intégrité, sont possédés d'une exaltation qui ne sait jamais faire la part des circonstances. Les sujets exclus par cet accord sont : Micara, Pallotta, Rivarola, Naro, Odescalchi, Doria, Pedicini, Macchi, Caprano, et enfin Cristaldi à cause de la haine qu'il s'est attirée dans l'administration par ses duretés et sa médiocre propension à faire le bien[1].

Cette convention mettra un terme à tous les désordres, et nous aurons un Pape très prochainement; à moins qu'une nouvelle épître de saint Pierre et de saint Paul ne vienne faire changer les plus faibles.

1. Les exclusions de cette journée sont remarquables. C'est la *Faction de Sardaigne* tout entière, repoussée par le Conclave. — Chateaubriand.

24 mars, à midi.

La bonne harmonie subsiste; le scrutin de ce matin a été presque décisif. D'après ce que je vois, le Pape n'est pas éloigné, mais peut-être pas aussi prochain qu'on le croit généralement. Si l'unanimité des suffrages eût été ménagée avec plus de discrétion, Cappellari aurait été élu[1]. Ce cardinal plaît à tout le monde, il a toutes les qualités pour se faire aimer; mais il lui manque le mérite de Pacca, qui, ayant accompagné Pie VII dans ses voyages imposés par la violence ou par l'impiété, a partagé toutes ses tribulations. Ce souvenir, réveillé parmi bien des cardinaux, a fait qu'un grand nombre se soit décidé pour lui après le scrutin. Quelques-uns soutiennent que Benvenuti serait plus convenable que tout autre, à cause de son habileté pour l'administration temporelle. Tout ceci nous fait penser que l'élection sera retardée de cinq ou six jours. Il est de fait cependant qu'il n'y a point d'animosité entre les trois partis, mais il est vrai aussi qu'il n'est pas aisé de les réunir au premier appel.

Le 12 du mois prochain, les scrutins devront être suspendus jusqu'à la troisième fête de Pâques, comme cela est arrivé au Conclave qui élut Ganganelli.

1. Les cardinaux Guerrieri, Morozzo et autres, se concertent en faveur du *frère blanc* (Cappellari) qui porte, en vérité, sur le visage un air du Paradis. Vénitien d'origine, au fond il serait autrichien. Mais Venise est sous l'éperon tudesque; et qui sait si Cappellari n'est pas destiné à sauver la malheureuse Italie? Oh! vous dont l'envie serait de briller sur le candélabre des honneurs apprenez ici qu'il importe surtout d'avoir une vie sans tache, tout au moins libre de ces compromissions dans lesquelles l'homme s'oublie si souvent lui-même pour ne s'occuper que du vain point d'honneur mondain.... Beaucoup pensent que la foi d'Albani est une foi grecque. D'autres veulent y croire, en l'excusant de mener quelques secrètes intrigues. Comme je regrette-

rais de rester en prison plus longtemps!.. Certains cardinaux, de bonne heure, ont renvoyé à leur palais maints objets de leur service. Aux portes, Mgr Spada, doyen des auditeurs de Rote, a dit au médecin Valori : «... A quoi bon l'attendre? Vous lui parlerez quand il sera dehors. » A quoi l'autre ajouta : « Sera-ce tard? » Tous les conclavistes attendaient dans la Salle Royale. Firrao, encore malade, était présent au scrutin. La sonnette annonça la sortie. Pallotta arrivait jubilant. Bussi et Fesch le suivaient, d'un air aussi content. Tous les partis, à en juger par les visages, étaient satisfaits, dernier point. Bientôt on a su que Cappellari avait eu 18 voix au scrutin et 4 à l'accessit, total 22; Castiglioni, 14 au scrutin et 9 à l'accessit; Pacca, 5 au scrutin et 6 à l'accessit; Bertazzoli, une; De Gregorio, deux; Clermont-Tonnerre, une. — Mgr Dardano.

24 mars, à 9 heures 1/2 du soir.

Nous voici encore plus près du but. La concorde se soutient entre les cardinaux, et tous partagent le vœu de hâter l'élection. Vidoni est lassé. Il crie, s'emporte, est impatient d'aller respirer l'air de la campagne[1].

Pacca a été, ce soir, plus heureux que Cappellari et pourrait bien avoir, demain, la plénitude des suffrages.

1. Hier, deux cardinaux ont commandé leurs voitures. Il y en avait deux, toutes prêtes, dans la cour du palais Rospigliosi. Celle du cardinal Fesch attendait dans la cour, chez Mme Letizia. Le cardinal Vidoni, pensant qu'il délogerait d'ici, avait ordonné qu'on l'attendît pour préparer son dîner. Il se trouva bien embarrassé du retard. Il s'en allait, par la Sixtine, disant : « Je mangerai du caramel! je mangerai du caramel! » par allusion au macaroni qu'il avait commandé et qui brûlerait, sans doute.

25 mars, 1 heure après-midi.

Nous sommes dans le même équilibre, la paix et l'union bien cimentées. Je m'afflige seulement d'être le témoin d'une lutte aussi indécise. C'est tantôt Cappellari qui triomphe, qui tantôt est vaincu. Un instant, Pacca chancelle; le moment d'après, il a l'avantage. La force de ce dernier, quoique peu commune, a de grandes ressources : le premier a pour lui l'opinion générale, Albani observe l'allure de chacun et sourit.

La nuit dernière le repos du Conclave a été troublé. Un bruit sourd de marteaux dans les souterrains a jeté l'effroi parmi les cardinaux; ils s'imaginaient qu'on préparait quelque mine foudroyante pour les faire sauter. Qu'était-ce donc tout ce bruit? Le travail de quelques ouvriers, qui réparaient des tuyaux de plomb, dans le jardin. Maudites soient la politique et les spirituelles inventions du comte d'Appony![1]

Le *purificato* (l'ambassadeur d'Espagne) est content. Les cardinaux ne l'ont pas été autant que lui.

1. Allusion au bruit d'une prétendue révolution arrivée à Rome, bruit transmis par le comte de Lutzow au comte d'Appony et renvoyé au Conclave par le nonce Lambrus-

chini, grand propagateur des conspirations supposées et des feintes alarmes autrichiennes. — Chateaubriand.

25 mars, à 6 heures 1/2 du soir.

La palme est sur le point d'être cueillie. Cappellari se fraye la voie au triomphe par son savoir, son affabilité, la sincérité de son caractère. Pacca, qui le devançait, a beaucoup ralenti sa course. Voici une seconde lettre du Vicaire général des Jésuites[1] :

1. J'ai parlé plus haut, dans la remarque 27e, de cette seconde lettre du Père Pavani. — Chateaubriand.

Au couvent de Jésus, le 24 mars.

Le soussigné Vicaire général, ayant réfléchi avec plus de maturité sur les termes de la réponse qu'il a eu l'honneur d'adresser au Sacré-Collège, s'empresse de rétracter de la manière la plus solennelle les traits apparents de chaleur dont elle semblerait empreinte, sans toutefois en altérer la substance; attendu qu'il serait trop messéant au chef d'une religion si pure, si exemplaire et enviée, de laisser des traces d'irrévérence envers ce respectable Congrès, où l'autorité suprême de Dieu plane sous le voile miraculeux du mystère, pour se manifester ensuite et se placer sur une seule tête. Les craintes qui nous empêchent d'accomplir nos devoirs seront toujours vaines, si nous n'avons pas la témérité de nous exposer au péril ou la faiblesse de l'attendre sans nécessité. Dieu condamne également, et le zèle indiscret qui va au delà de ses commandements, et l'excès de timidité qui fait prendre des précautions contraires à la fidélité qui lui est due. Le Sacré-Collège doit reconnaître, dans la vérité de ces maximes, avec quelle précipitation de jugement on a attribué à des hommes entièrement consacrés au service de Dieu le soupçon inconvenant de s'immiscer dans l'élection, laquelle doit être considérée comme une œuvre toute divine, saisissant avec trop de légèreté, pour faire cette imputation, l'occasion de ces saints avertissements qui devraient être gravés en traits ineffaçables dans le cœur de toute créature humaine. Cependant le soussigné n'a point la hardiesse de vouloir dicter des lois; mais il désire seulement que l'on se persuade que la Compagnie de Jésus est indifférente sur toute élection quelconque, qu'elle rendra hommage à l'élu avec cette profonde vénération qui lui est due, et qu'elle implorera sa protection en tout temps et en toutes circonstances.

Signé : J. Pavani, Vic. gén.

26 mars, à midi et demi.

La noble lutte se poursuit entre les deux concurrents. Pourquoi donc tant différer à décerner la palme? *Semper nocuit differre paratis*, a dit Lucien. Prétendre que le lièvre n'échappe pas lorsque le chien s'arrête, c'est prétendre l'impossible. Voilà pourtant ce qu'il semble que l'on ait voulu, dans le scrutin de ce matin. Nous verrons le mouvement de ce soir; car, si les choses continuent ainsi, la difficulté deviendra de plus en plus grave. Ce soir, Gravina entre au Conclave. On sait positivement qu'il apporte son suffrage à De Gregorio; par conséquent, sa voix, outre qu'elle sera inutile, ajoutera un degré à l'indécision. Cependant, suivant mon opinion et celle de tous les cardinaux modérés qui forment le plus grand nombre, Cappellari doit être élu. Aussi longtemps que l'harmonie actuelle ne sera pas troublée, Cappellari a la probabilité d'être couronné.

Qu'est-ce donc que ces bienheureux nonces se plaisent à écrire? Il semble qu'ils s'étudient à montrer plus d'intérêt pour les Jésuites que pour le Conclave, duquel pourtant peut partir ce foudre qui terrasse tout. Sans s'en douter, ils arrêtent l'élection. Si le Père Pavani eût été en discussion avec eux, il aurait condamné leur zèle indiscret, mais aucunement si ce zèle eût été jugé favorable à ses vues particulières ou à ses systèmes[1]. On ne répondra point aux nonces. Jusqu'à ce que le pape soit élu, ils doivent être laissés dans un abandon provisoire.

Ces messieurs (les Jésuites) nous ont fait voir, ce matin, les paroles suivantes : *Quarè estis hìc, totâ die, otiosi?* (Matth., ch. xx.) Ceci semble être moins un avertissement salutaire qu'une trame directe. Mais il vaut mieux se taire que de réveiller des pensées de discorde.

1. Le sage Conclave continue à se plaindre des nonces, des jésuites et du télégraphe que ceux-ci continuent à faire jouer dans leur jardin. — Chateaubriand.

26 mars, à 8 heures 1/2 du soir.

Gravina s'est rangé sans effort au parti de la modération. Si l'on parvient à se mettre d'accord sur le choix d'un sujet, la victoire nous demeurera. Aujourd'hui, Cappellari a culbuté Pacca qui, quoique redoutable, a dû céder à la force.

Vers cinq heures, le bruit a couru dans le Conclave que Cappellari était exclu par la France[1]. Les cardinaux n'en savaient rien. D'où vient cette rumeur? Existe-t-il des relations secrètes au dehors avec des personnes corrompues qui, réagissant au dedans sur de légers ressorts,

tâchent de donner un mouvement rétrograde à la marche régulière de la grande machine? Ou bien, se trouve-t-il en dedans quelques individus qui excitent ces désordres dans de honteuses fins?

1. Ce bruit de l'exclusion du cardinal Cappellari, l'homme le plus capable du Conclave, était très faux par rapport à la France; mais il n'était pas hors de vraisemblance que l'Espagne eût songé à donner l'exclusion à Cappellari, parce qu'il avait été d'avis de reconnaître les évêques nommés par Bolivar. — Chateaubriand.

27 mars, 1 heures après-midi.

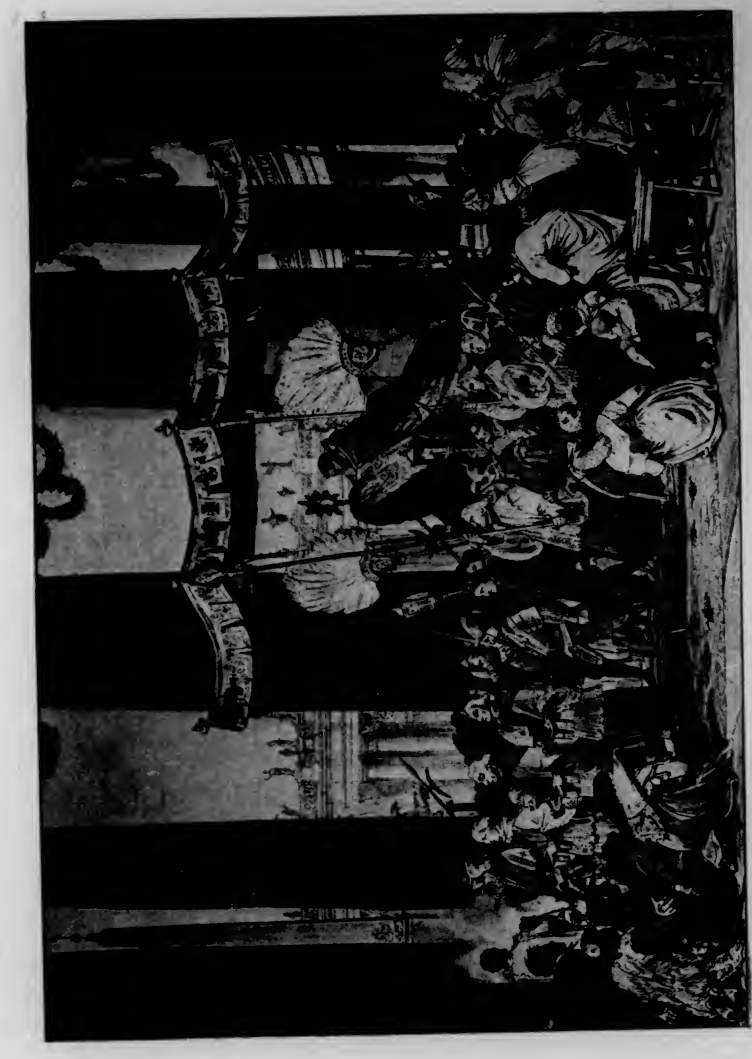
Les choses sont aujourd'hui plus concentrées. Quoique Gravina ait donné son vote à De Gregorio, comme on le savait d'avance, cela n'a point réveillé chez les partisans de ce cardinal un intérêt aussi vif que celui qui le poussait dans les principe. Il y a eu un peu d'oscillation, mais point assez pour faire craindre un changement. Cappellari conserve encore la primauté. Le faux bruit de son exclusion est tout à fait évanoui. Pacca est rentré dans l'ombre.

Nous allons avoir l'archevêque de Toulouse. Comment pensera-t-il? Quelle enseigne va-t-il arborer? Il faut se confier en sa piété sincère et dans la promesse qu'il a fait parvenir au Conclave. Plusieurs cardinaux l'attendent, pour l'attirer à leur parti; d'autres le souhaitent pour achever l'élection. Ces derniers me semblent être dans la meilleure voie.

27 mars, à 9 heures 1/2 du soir.

N'avais-je pas raison de dire : *Semper nocuit differre paratis?* Aujourd'hui, après le dîner, il y a eu une conférence entre les cardinaux, pour se décider touchant l'élection de Cappellari. Il s'y trouvait six Pères d'entre les Seize, et Cappellari lui-même à qui on a fait d'importantes communications, relativement au système d'administration et à des règlements qui concernent le Sacré-Collège. Les réponses sincères de Cappellari et ses objections ont fait cesser sur-le-champ cette conférence. Les six se sont retirés et, pénétrant successivement de cellule en cellule, ont persuadé leurs collègues de se désister de tout engagement. Au scrutin du soir, on a vu la subite désertion de dix-huit cardinaux qui ont passé à un autre sujet.

Albani paraissait fort troublé. Questionné sur les motifs qui avaient donné lieu à ce changement, il a feint de tout ignorer. Cependant un personnage bien intentionné lui a fait toucher du doigt la nécessité de hâter l'élection, attendu les désordres qui se manifestent de toute part



ROME. — La procession du *Corpus Domini* sous le *Colonnato* du Bernini. (Dessin de Thomas, 1830.)

tâchent de donner un mouvement rétrograde à la marche régulière de la grande machine? Ou bien, se trouve-t-il en dedans quelques individus qui excitent ces désordres dans de honteuses fins?

1. Ce bruit de l'exclusion du cardinal Cappellari, l'homme le plus capable du Conclave, était très faux par rapport à la France; mais il n'était pas hors de vraisemblance que l'Espagne eût songé à donner l'exclusion à Cappellari, parce qu'il avait été d'avis de reconnaître les évêques nommés par Bolivar. — Chateaubriand.

27 mars, 1 heures après-midi.

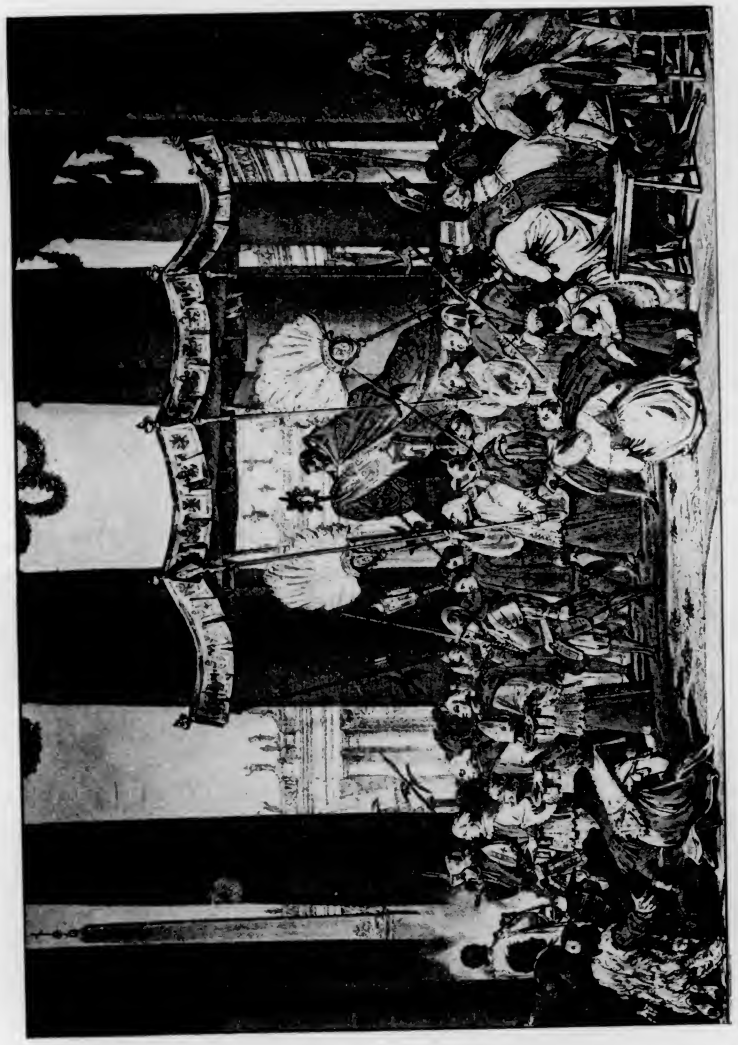
Les choses sont aujourd'hui plus concentrées. Quoique Gravina ait donné son vote à De Gregorio, comme on le savait d'avance, cela n'a point réveillé chez les partisans de ce cardinal un intérêt aussi vif que celui qui le poussait dans les principe. Il y a eu un peu d'oscillation, mais point assez pour faire craindre un changement. Cappellari conserve encore la primauté. Le faux bruit de son exclusion est tout à fait évanoui. Pacca est rentré dans l'ombre.

Nous allons avoir l'archevêque de Toulouse. Comment pensera-t-il? Quelle enseigne va-t-il arborer? Il faut se confier en sa piété sincère et dans la promesse qu'il a fait parvenir au Conclave. Plusieurs cardinaux l'attendent, pour l'attirer à leur parti; d'autres le souhaitent pour achever l'élection. Ces derniers me semblent être dans la meilleure voie.

27 mars, à 9 heures 1/2 du soir.

N'avais-je pas raison de dire : *Semper nocuit differre paratis?* Aujourd'hui, après le dîner, il y a eu une conférence entre les cardinaux, pour se décider touchant l'élection de Cappellari. Il s'y trouvait six Pères d'entre les Seize, et Cappellari lui-même à qui on a fait d'importantes communications, relativement au système d'administration et à des règlements qui concernent le Sacré-Collège. Les réponses sincères de Cappellari et ses objections ont fait cesser sur-le-champ cette conférence. Les six se sont retirés et, pénétrant successivement de cellule en cellule, ont persuadé leurs collègues de se désister de tout engagement. Au scrutin du soir, on a vu la subite désertion de dix-huit cardinaux qui ont passé à un autre sujet.

Albani paraissait fort troublé. Questionné sur les motifs qui avaient donné lieu à ce changement, il a feint de tout ignorer. Cependant un personnage bien intentionné lui a fait toucher du doigt la nécessité de hâter l'élection, attendu les désordres qui se manifestent de toute part



ROME. — La procession du *Corpus Domini* sous le *Colonnato* du Bernini. (Dessin de Thomas, 1830.)

et principalement du côté du royaume de Naples, dont les forces militaires avaient violé le territoire romain sous le spécieux prétexte de mettre une digue à la licence effrénée des sectaires et d'empêcher une révolution. On lui a fait lire une lettre préparée pour Sa Majesté sicilienne, dans laquelle le Sacré-Collège fait des représentations contre une agression aussi imprudente que peu mesurée. Cette pièce a fait une profonde impression sur l'esprit de ce cardinal. On en a profité pour lui parler avec abondance du cœur ; on l'a conjuré, quoique un grand nombre de cardinaux se sentaient inspirés en faveur de De Gregorio, qu'il leur laissât suivre l'impulsion de leur conscience; on l'a pressé de déposer tout ressentiment personnel avec cette noblesse, cette grandeur d'âme, qui distinguent sa famille.

Cet entretien à peine terminé, Albani a fait appeler un de ses aides, l'a envoyé chez l'ambassadeur d'Autriche et en a reçu un message, en retour. On présume qu'étant le plénipotentiaire de l'Autriche et ayant fait connaître précédemment son dessein d'exclure De Gregorio, maintenant qu'il sent la nécessité de le porter, il aura voulu obtenir une approbation. Ce raisonnement ne me paraît pas mauvais; car Albani, étant opposé aux Jésuites, ne voudra plus courir le risque d'un échec inattendu, de la part de quelques-uns de ces cardinaux qui manœuvrent dans l'ombre. Nous verrons ce qui en sera, demain; nous sommes à la veille d'un grand développement. Si De Gregorio n'est pas remis en avant, et si l'on attend qu'on ait pu concentrer de nouveau les suffrages sur Cappellari, nous serons ici jusqu'au mois de juin[1].

1. Tout ceci doit faire regretter, de plus en plus, que le cardinal Cappellari ne l'ait pas emporté sur ses compétiteurs. Il aurait été pape, s'il eût voulu souscrire des engagements qui répugnaient à sa conscience. Il s'agissait surtout de lui faire adopter Albani pour Secrétaire d'Etat; il avait à la fois trop de religion pour l'accepter et trop de sincérité pour le tromper, en lui promettant de le prendre sans avoir l'intention de lui tenir parole.

Le mouvement des troupes napolitaines fait voir à quel point le Gouvernement des Deux-Siciles est agité par ces fantômes de conspiration dont on effraye sa faiblesse. — Chateaubriand.

28 mars, à midi.

On a découvert, aujourd'hui, que le message d'Albani à l'ambassadeur d'Autriche avait pour objet de lui faire savoir qu'il donnerait les mains à l'élection du cardinal De Gregorio, si elle convenait aux cardinaux, mais en se conduisant de manière à ne pas laisser apercevoir s'il était chargé ou non d'une exclusion.

Le bon Cappellari a été abandonné[1], pour avoir fait observer que les

protestations, émises dans les actes du Sacré-Collège contre les innovations effectuées par Léon XII, étaient inconvenantes et attentatoires aux droits de la Souveraineté. Il a été trop franc, de répondre à ceux qui le provoquaient par des questions étudiées[2].

Aujourd'hui, De Gregorio a le dessus, parce qu'il a été plus politique et qu'il a connu les faiblesses de ses collègues. Ce soir, après le scrutin, je pense qu'on se concertera pour l'élire, d'autant mieux que le cardinal de Clermont-Tonnerre est tout porté en sa faveur[3].

1. Au scrutin de ce jour, selon une dépêche de Lutzow à son Gouvernement, le nom du cardinal Vidoni fut écrit sur un bulletin et lu à haute voix dans la chapelle. Vidoni étonné leva brusquement la tête et, s'adressant au scrutateur : *Chi è questo minchione che mi co...?* Quel est l'imbécile qui se... moque de moi? s'écria-t-il. Le conclave s'égaya de cette boutade, et la candidature de Cappellari s'écroula dans un immense éclat de rire. — Jauret, les *Coulisses des Conclaves*.

2. Mêmes éloges et mêmes regrets à donner à Cappellari. — Chateaubriand.

3. Ce soir, le cardinal Clermont-Tonnerre a fait, en chaise-à-porteurs, son entrée au Conclave. On l'arrêta au milieu de la Salle Royale, et les cardinaux vinrent tous, l'un après l'autre, prendre de ses nouvelles. Il a pour armes deux clefs croisées et une tiare par-dessus. Un bon Napolitain dirait, à les voir, qu'elles sont de bon augure et que « le pape est vite fait ». — Mgr Dardano.

28 mars, à 9 heures 1/2 du soir.

Dans la conférence de ce soir, beaucoup de cardinaux ont adhéré au projet d'élire De Gregorio. J'y fais néanmoins peu de fonds, parce qu'il n'a pas eu un assentiment complet. Il se pourrait que les partisans d'Albani y donnassent leurs voix; j'en doute cependant, parce qu'ils sont divisés; ils veulent bien se guider par la volonté d'Albani, mais tous ne l'agréent pas pour Secrétaire d'État. Albani fait tout ce qu'il peut pour le devenir, et j'ai acquis la certitude que Cappellari aurait été élu s'il n'avait témoigné de la répugnance à conférer une charge à Albani et de l'inclination à lui préférer Benvenuti. Je ne supposais pas autant d'ambition à Albani[1].

1. Il y avait grande erreur dans ces jugements. Il est probable qu'Albani, sans le dire, aspirait jusqu'à la Papauté, et se rabattait sur la Secrétairerie d'Etat, qu'il a, en effet, obtenue. — Chateaubriand.

29 mars, à 9 heures 1/2 du matin.

Voilà les cardinaux qui s'assemblent, pour aller au scrutin. Je m'assure qu'il n'y aura pas d'élection, ce matin, à moins qu'Albani n'ait obtenu par écrit la promesse d'être créé Secrétaire d'État. Beaucoup de cardinaux sont disposés pour Oppizzoni. Qui sait si celui-ci n'obtiendra pas la palme? Je vois tant de variations, que je ne serais pas étonné de le voir élire.

29 mars, à midi.

De Gregorio est tombé, sans espoir de se relever. Nous voilà encore une fois dans l'abîme. Il n'est plus question de De Gregorio. Pas un mot, de Cappellari. Giustiniani est à jamais ruiné, par son édit vandale. Seize autres cardinaux, qui naguère étaient sous la bannière de la Croix de Saint-André, ne peuvent avoir la moindre espérance d'obtenir la tiare, non plus que Galeffi, parce qu'ils ont eu la hardiesse de signer la protestation contre Léon XII, à l'occasion de l'empiètement des droits du camerlingue. Qui sera donc le Pape? Je n'y comprends rien; seulement je ne voudrais pas que le choix tombât sur un mannequin, comme je commence à le craindre. Aujourd'hui on voit sur le tapis Bertazzoli, Benvenuti, Dandini, Oppizzoni; tous ceux-là sont bons, mais le dernier serait meilleur. Albani intrigue pour son compte, et intrigue à l'excès. Jusqu'à présent, il ne s'est découvert à personne sur son ambition de devenir Secrétaire d'État : il regarde la lutte, et s'il voit que l'un de ces quatre cardinaux prospère, il suivra la même tactique à son égard.

Aujourd'hui, le nonce de Paris a jeté une pomme de discorde. Il dépeint d'un ton pathétique la désolation qu'a produite dans les âmes pieuses la menace de supprimer les missions dans l'intérieur[1]. Les instructions qu'on expédiera au nonce seront des armes pacifiques, qui triompheront de tous les obstacles. Le nonce parle aussi de la loi municipale, mais en termes vagues et tout à fait inintelligibles.

1. Encore le nonce, dénonçant nos institutions et nos lois. — Chateaubriand.

29 mars, à 9 heures 1/2 du soir.

Il paraît que, ce soir, les cardinaux ont formé le dessein d'élire le Pape, avant Pâques. Les scrutins continueront pendant la Semaine Sainte, c'est-à-dire : le dimanche des Rameaux, le soir; le lundi et le mardi, de même; et le mercredi saint, dans la matinée; mais, si le Pape est élu le mercredi, la proclamation n'aura lieu que le samedi matin.

Le cardinal Gaysruck a eu avec Albani un vif démêlé. Il lui a représenté que c'était un grave délit que d'empêcher l'élection, soit en usant de ses pleins pouvoirs, soit en nouant des intrigues, soit enfin pour des intérêts privés. Le sage archevêque a ajouté avec beaucoup de dignité

que les pleins pouvoirs, confiés à Albani, ne lui donnaient pas le droit de s'en servir pour ses propres fins et avantages; que Sa Majesté Impériale et Apostolique, en lui conférant cet honneur, n'aurait jamais imaginé qu'il s'en autorisât pour entraver l'élection, mais seulement pour prévenir le choix d'un pontife dépourvu de modération. Les cardinaux, témoins de cette scène, ont applaudi à un si sage propos.

Dans le scrutin de ce soir, Castiglioni a reparu. Bien qu'il ait déclaré être sujet à de fréquentes absences d'esprit et à des attaques de paralysie sur le côté droit, il ne se détermine pas à écarter entièrement de soi l'élection[1]. Le Sacré-Collège doit être bien imbu de la nécessité de choisir un pontife prudent et intègre qui, dans l'état actuel de l'Europe, sache rapprocher les esprits avec douceur et par de bons conseils, au lieu de les irriter par la sévérité ou par un zèle outré. Albani fait mal de courir après la charge de Secrétaire d'État, parce que cette prétention lui aliène ses partisans, lesquels pourraient bien se concerter avec d'autres pour une élection contraire à ses vœux.

1. Le cardinal Castiglioni est-il aussi malade qu'il l'a déclaré au Conclave? Il est certain qu'il a des attaques de nerfs, et souvent un mouvement convulsif dans la tête et dans le bras droit. — Chateaubriand.

30 mars, à midi et demi.

Ce matin, les choses semblent marcher vers le but désiré, quoique la direction des cardinaux se soit partagée en huit rameaux pour aboutir au même point. Albani a beaucoup perdu parmi ses partisans, qui se méfient de ses intentions. Le cardinal Macchi a reparu au scrutin : ceci ne le mènera pas loin. Le vicomte de Chateaubriand se concilie de plus en plus l'affection du Sacré-Collège; il a eu toutes sortes d'attentions et de soins pour le respectable archevêque de Toulouse. Il faut convenir que c'est un ambassadeur loyal, affable et ennemi de l'intrigue.

30 mars, à 9 heures 1/2 du soir.

Le thermomètre est, ce soir, à zéro. Les partis sont tellement animés les uns contre les autres, qu'aucun ne veut céder. Albani est passé, du rôle de porte-drapeau, aux derniers rangs de soldat. Il n'en perd pas courage, pour cela; il déploie tout son stratagème, afin d'effectuer quelque surprise. La phalange jésuitique s'affaiblit, chaque jour, par de nouvelles désertions; je crains toutefois que ce ne soit un coup prémédité, qui pourtant ne saurait réussir, parce que les chefs qui mènent les partis n'aiment aucunement le jésuitisme. Le dénouement paraît donc

très éloigné, et il faut se résigner à rester encore longtemps dans cette noble prison[1].

1. Ces fausses conjectures, faites la veille de l'élection, montrent combien les hommes le plus à même de connaître les faits peuvent se tromper. — Chateaubriand.

31 mars, à 8 heures 1/2 du matin.

Le thermomètre est remonté tout à coup à 30 degrés, et il paraît certain que l'instant des réjouissances approche. On se rend au scrutin. La majorité est bien résolue à proposer Castiglioni, parce qu'elle est lasse de tant d'intrigues. Dieu veuille maintenir cette sainte détermination!

31 mars, à midi.

Hier, à dix heures du soir, Albani s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à recueillir des suffrages pour l'élection du cardinal Castiglioni, dont les sentiments de loyauté et de franchise étaient bien connus, non moins que l'opinion qu'il avait conçue de la capacité et des talents d'Albani pour exercer l'emploi de Secrétaire d'État. Les cardinaux Pacca, Galeffi, Testaferrata, Oppizzoni, Arezzo, Bertozzoli et Gazzola, furent chargés de persuader Castiglioni, et de ne le quitter qu'après qu'il aurait promis de se rendre au vœu commun et de se conformer à la volonté divine. Pendant ce temps, Albani disposait les autres cardinaux à coopérer à l'élection.

A minuit, tout était arrangé. Les cardinaux français se montrèrent très satisfaits et promirent de donner unanimement leur vote au scrutin. Le parti de De Gregorio fit d'abord quelque résistance, mais enfin il céda. Celui de Macchi demeura rebelle à toute concession. Le calcul d'approximation établi, il fut reconnu que les suffrages s'élèveraient à 30, non compris le parti d'Albani, qui devait *accéder* en entier. Le premier scrutin a donné 32 voix, et ce nombre s'est accru, par l'*accedat*, jusqu'à 45. Les 15 voix de l'*accedat* ont été données par les 7 cardinaux ci-dessus nommés du parti d'Albani, et par 8 autres, savoir : Cappellari, Gamberini, Zurla, Vidoni, Cacciapiatti, Firrao, Gravina et Morozzo. Les billets ayant été ouverts, la régularité en a été constatée, et l'élection déclarée canonique.

Scrutin du 31 *mars.* — 50 *votants.*

Castiglioni	32	voix, et l'*accedat* 15. Ensemble 47 voix.
De Gregorio	2	—
Benvenuti	1	—
Cappellari	5	—
Oppizzoni	5	—
Arezzo	5	—

Pie VIII avait donné sa voix au cardinal De Gregorio. — Les deux voix qui ont manqué à l'*accedat* sont celles des cardinaux Macchi et Falsacappa. — Le procès-verbal d'acceptation, dressé par le notaire du Conclave, porte, entre autres particularités : Que Sa Sainteté, ayant fait une humble et fervente prière, s'est retirée dans sa cellule[1]. Après quoi Elle a déclaré que, nourrissant dans son cœur une affection particulière envers Sa Majesté Très-Chrétienne, et désirant en même temps donner un témoignage de sa considération pour la maison d'Autriche, Sa Sainteté a choisi et nommé pour son Secrétaire d'État le cardinal Albani, dans la vue de faire régner entre les deux Puissances, soutien du Saint-Siège, cette bonne harmonie qui rend leurs peuples heureux, et afin qu'éloignés de toute idée d'agrandissement elles rivalisent dans le dessein de maintenir l'inviolabilité des droits et des possessions du Saint-Siège apostolique. Sa Sainteté est convaincue que ce choix, si l'on en considère la noble et religieuse fin, sera agréable à tout le monde parce que, dans les circonstances critiques du jour, il ne peut y avoir de meilleur moyen de concilier les intérêts et les rapports pacifiques entre ces deux Puissances, sur lesquelles Sa Sainteté repose sa confiance et qui, subsistant dans l'état actuel de bonne intelligence, sauront toujours s'opposer avec énergie à quiconque tenterait de violer les droits communs et de déranger l'équilibre de l'ordre présent des choses[2].

1. Cette journée a fait le Pape, le Pape que voulait la France, en 1824, lorsque j'avais le portefeuille des Affaires étrangères, le Pape qui a répondu à mon discours et qui, par cette réponse connue de l'Europe, a pris des engagements politiques. Le procès-verbal de l'acceptation dressé par le notaire du Conclave, selon la coutume, est digne d'être remarqué : « Pie VIII s'est déterminé, dit-il, à nommer le cardinal Albani ministre, afin de satisfaire aussi le cabinet de Vienne. » Singulier moyen, sans doute! Le Souverain Pontife, partageant les lots entre les deux couronnes, se déclare le pape de la France et donne à l'Autriche, en compensation, un Secrétaire d'Etat inamovible. — Chateaubriand.

2. Confusion générale. Les portes sont encore fermées, à 4 heures de l'après-midi. Çà et là, des cardinaux en petit manteau, en frac, en simarre, en soutane. Dans Rome, c'est une torpeur équivalente au demi contentement de la ville. Voici des ministres et

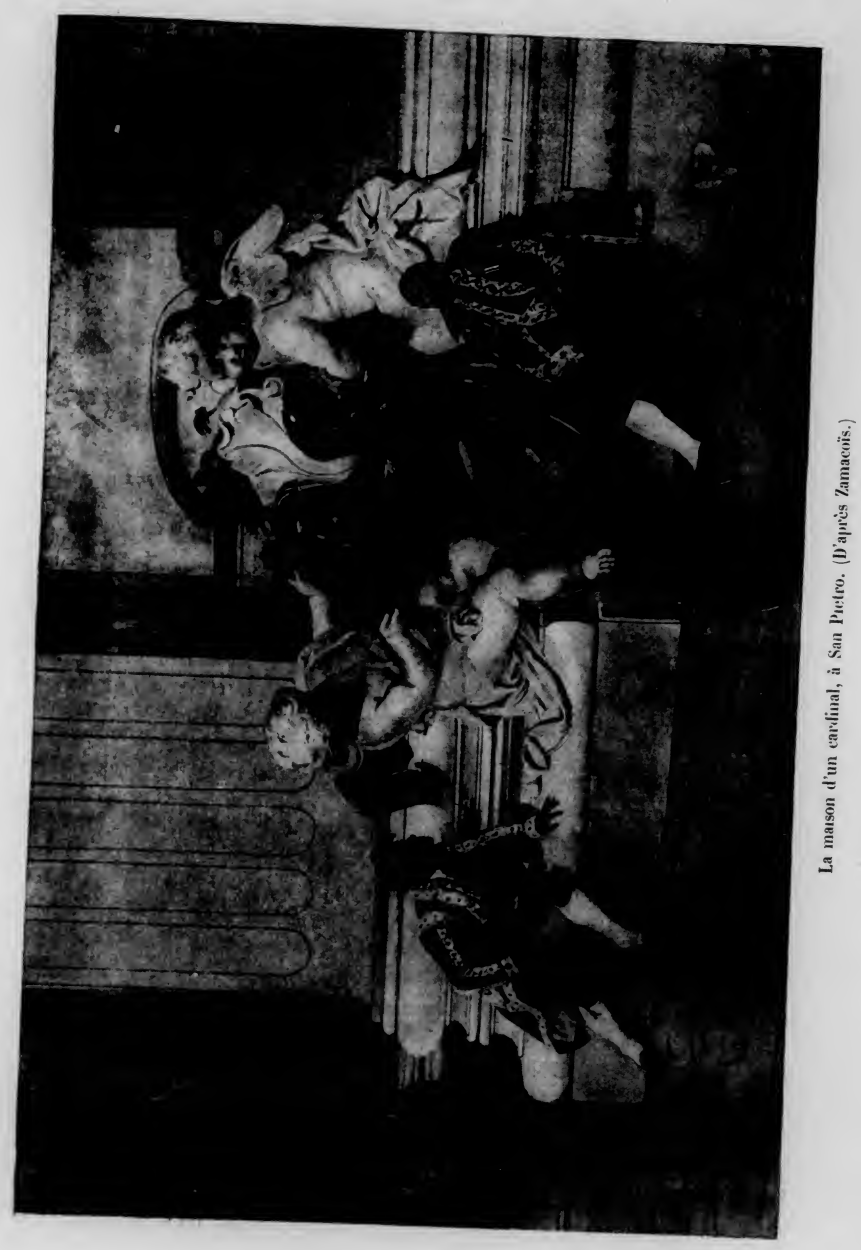
des prélats, en visite au Conclave enfin ouvert. Le cardinal Morozzo et quelques autres Eminences dorment encore dans leurs cellules. Il pleut tout le jour, à torrent. — Mgr Dardano.

3. Ce matin il pleuvait par torrents, une véritable pluie des tropiques, lorsqu'un perruquier, à qui nous avions promis quelque argent, est entré, essoufflé et véritablement hors de lui, dans le salon où nous déjeunions : « *Signori, non v'è fumata.* » Voilà les seuls mots qu'il a pu prononcer : « Messieurs, il n'y a pas eu de *fumata.* » Donc le scrutin de ce matin n'a pas été brûlé. Donc le pape est nommé. Nous venons d'avoir la constance de passer trois heures sur la Place de Monte-Cavallo. Il est vrai qu'au bout de dix minutes nous étions mouillés, comme si l'on nous eût jetés dans le Tibre. Nos manteaux de taffetas ciré protégeaient un peu nos compagnes de voyage, aussi intrépides que nous. Nous avions à notre disposition des fenêtres donnant sur la Place, mais nous tenions à être tout contre la porte du palais, à côté de la fenêtre murée, afin d'entendre la voix du cardinal qui allait proclamer le nom du nouveau pape. Jamais je n'ai vu une telle foule; une épingle ne fût pas tombée par terre, et il pleuvait à verse. De braves soldats suisses, gagnés d'avance, nous ont fait parvenir aux places gardées pour nous, tout près de la porte du palais. Un de nos voisins, homme fort bien mis et qui recevait déjà la pluie depuis une heure, nous dit : « Ceci est cent fois plus intéressant que le tirage de la loterie. Songez, messieurs, que le nom du pape que nous allons apprendre influe directement sur la fortune et les projets de tout ce qui, à Rome, porte un habit de drap fin. » Peu à peu, l'attente, dans une situation si incommode, a mis tout le monde en colère, et dans ces circonstances tout le monde est peuple. C'est en vain que j'essayerais de vous peindre les transports de joie et d'impatience qui, en un clin d'œil, nous ont tous agités lorsqu'une petite pierre s'est détachée de cette fenêtre murée donnant sur le balcon, et sur laquelle tous les yeux étaient fixés. Une acclamation générale nous a assourdis. L'ouverture s'est agrandie rapidement, et, en peu de minutes, la brèche a été assez large pour permettre à un homme de s'avancer sur le balcon. Un cardinal s'est présenté; nous avons cru reconnaître le cardinal Albani; mais, effrayé de l'horrible averse qu'il faisait en ce moment, ce cardinal n'a pas osé se hasarder à la pluie, après une si longue réclusion. Après une demi-seconde d'incertitude, il a reculé. Qui pourrait peindre à ce moment la colère du peuple, ses cris de fureur, ses imprécations grossières? Nos compagnes en ont été réellement effrayées. Ces furieux parlaient de démolir le conclave et d'aller en arracher leur nouveau pape. Cette étrange scène a duré plus d'une demi-heure. A la fin nos voisins n'avaient plus de voix et étaient hors d'état de crier. La pluie a diminué, un instant. Le cardinal Albani s'est avancé sur le balcon. Cette foule immense a jeté un soupir de contentement; après quoi, il s'est fait un silence à entendre voler une mouche. Le cardinal a dit : « *Annuntio vobis gaudium magnum, papam habemus eminentissimum et reverendissimum dominum Franciscum, episcopum Tusculanum, Sacræ Romanæ Ecclesiæ cardinalem Castiglioni, qui sibi nomen imposuit Pius VIII.* Au mot de *Castiglioni*, il y eut comme un cri supprimé, suivi d'un mouvement de joie marqué. On dit que ce pape a toutes les vertus; surtout il ne sera pas méchant. Avant de se retirer, le cardinal Albani a jeté au peuple un papier contenant les mêmes mots qu'il venait de prononcer. Il a fini par battre des mains. Des applaudissements universels lui ont répondu. Au même instant, le canon du fort Saint-Ange a annoncé ce grand événement au peuple de la ville et des campagnes. J'ai vu des larmes dans beaucoup d'yeux. Était-ce simple émotion, pour un événement si longtemps attendu? Ces larmes étaient-elle l'expression du bonheur d'avoir obtenu un Souverain aussi bon, après une si grande crainte? Le peuple se moquait fort, en s'en allant, des deux ou trois cardinaux dont la nomination l'aurait consterné. Nous sommes revenus bien vite nous chauffer. De la vie, aucun de nous n'a été mouillé à ce point. — Stendhal, *Promenades dans Rome.*

A ces commentaires curieux du *Journal* d'un Conclave, nous aurions

pu ajouter tel extrait de la *Correspondance* de Joachim Pecci se rapportant à ces faits, avec une sûreté d'information qui pouvait défier tout rival en la personne de ce jeune interviewer, connaisseur de Rome comme sa ville presque natale, et de ses habitants cardinaux ou bourgeois comme ses pères et maîtres spirituels qui, à leur école, avaient appris à un pareil élève jusqu'aux secrets de leur légendaire malice. Et il s'en servait, l'habile espiègle! sous une forme toujours respectueuse et un fond plein d'arrière-pensées. Les cardinaux se portaient-ils processionnellement au Conclave, il remarquait surtout ceux qui s'y faisaient porter; et, dans le nombre, le nom de Vidoni émergeant suffisait à ramener le sourire sur les lèvres de quiconque connaissait la somptueuse corpulence du cardinal bon vivant: « Les cardinaux, qui se dirigèrent processionnellement « vers le Conclave, furent au nombre de trente-trois. Les cinq autres qui « s'y firent transporter à part, — est-ce par crainte? — sont: Bernetti, « Naro, Guerrieri, Rivarola, Vidoni[1] ». Les Romains, trouvant que le pape est long à élire, se transportent-ils au Quirinal pour faire une manifestation sous les fenêtres du Conclave, Joachim Pecci s'y rend aussi, sinon pour protester, du moins pour voir comment on proteste. « J'y étais « allé, moi aussi; mais, au milieu du spectacle, une belle fumée a fait « évanouir toutes les espérances[2] ». Cette fumée dissipe-t-elle tous les calculs de la foule, sur tel ou tel cardinal qu'on aime et acclame déjà? Notre philosophe, sorti à peine des écoles et déjà mûr pour les observations profondes, note fort humainement que « tout le monde ici espère avoir bientôt son pape « et ce sera le cardinal auquel on s'attend le moins[3] ». Ce cardinal est connu enfin. C'est Castiglioni, qui est pape. Et notre informateur précis, de nous en faire un portrait achevé, même par les petits côtés qui n'échappent pas à l'ébauche: « Il a le cou de travers, « et semble danser quand il marche[4] ». Et Joachim Pecci se ravisant en homme déjà fait, avec toutes ses qualités supérieures et ses petits travers, — l'homme complet du siècle de Térence, qui est aussi l'homme du siècle de Pie VIII, — demande à son frère Titta si les Pecci n'ont pas eu, un jour, l'honneur de recevoir l'actuel pape dans leur maison familiale de Carpineto: « Je crois avoir entendu dire que ce Castiglioni, étant « vicaire-général sous Mgr Devoti, évêque d'Anagni, était descendu « chez nous, à Carpineto. Si l'on en était certain, ce serait une occasion « favorable pour inscrire sur les murs de notre maison un si heureux

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 258.
2. Cf. *ibidem*, p. 259.
3. *Ibidem*, p. 261.
4. *Ibidem*, p. 265.



La maison d'un cardinal, à San Pietro. (D'après Zamacois.)

pu ajouter tel extrait de la *Correspondance* de Joachim Pecci se rapportant à ces faits, avec une sûreté d'information qui pouvait défier tout rival en la personne de ce jeune interviewer, connaisseur de Rome comme sa ville presque natale, et de ses habitants cardinaux ou bourgeois comme ses pères et maîtres spirituels qui, à leur école, avaient appris à un pareil élève jusqu'aux secrets de leur légendaire malice. Et il s'en servait, l'habile espiègle! sous une forme toujours respectueuse et un fond plein d'arrière-pensées. Les cardinaux se portaient-ils processionnellement au Conclave, il remarquait surtout ceux qui s'y faisaient porter ; et, dans le nombre, le nom de Vidoni émergeant suffisait à ramener le sourire sur les lèvres de quiconque connaissait la somptueuse corpulence du cardinal bon vivant : « Les cardinaux, qui se dirigèrent processionnellement « vers le Conclave, furent au nombre de trente-trois. Les cinq autres qui « s'y firent transporter à part, — est-ce par crainte? — sont : Bernetti, « Naro, Guerrieri, Rivarola, Vidoni[1] ». Les Romains, trouvant que le pape est long à élire, se transportent-ils au Quirinal pour faire une manifestation sous les fenêtres du Conclave, Joachim Pecci s'y rend aussi, sinon pour protester, du moins pour voir comment on proteste. « J'y étais « allé, moi aussi; mais, au milieu du spectacle, une belle fumée a fait « évanouir toutes les espérances[2] ». Cette fumée dissipe-t-elle tous les calculs de la foule, sur tel ou tel cardinal qu'on aime et acclame déjà? Notre philosophe, sorti à peine des écoles et déjà mûr pour les observations profondes, note fort humainement que « tout le monde ici espère avoir bientôt son pape « et ce sera le cardinal auquel on s'attend le moins[3] ». Ce cardinal est connu enfin. C'est Castiglioni, qui est pape. Et notre informateur précis, de nous en faire un portrait achevé, même par les petits côtés qui n'échappent pas à l'ébauche : « Il a le cou de travers, « et semble danser quand il marche[4] ». Et Joachim Pecci se ravisant en homme déjà fait, avec toutes ses qualités supérieures et ses petits travers, — l'homme complet du siècle de Térence, qui est aussi l'homme du siècle de Pie VIII, — demande à son frère Titta si les Pecci n'ont pas eu, un jour, l'honneur de recevoir l'actuel pape dans leur maison familiale de Carpineto : « Je crois avoir entendu dire que ce Castiglioni, étant « vicaire-général sous Mgr Devoti, évêque d'Anagni, était descendu « chez nous, à Carpineto. Si l'on en était certain, ce serait une occasion « favorable pour inscrire sur les murs de notre maison un si heureux

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 258.
2. Cf. *ibidem*, p. 259.
3. *Ibidem*, p. 261.
4. *Ibidem*, p. 265.

La maison d'un cardinal, à San Pietro. (D'après Zanacois.)

« événement. Informez-vous, si la chose est vraie; car papa en aura « gardé le souvenir. A-t-il toujours le goût des nouvelles? Dans ce cas, « je vous prie de lui communiquer sans retard ces petites histoires[1]. » Il faut croire que, si les histoires continuaient à intéresser le colonel Pecci, le nouveau pape n'avait pas eu l'heur de plaire au doux reclus de Carpineto qui ne donnait pas à Pie VIII quarante jours à vivre. Eh! pourquoi donc? « Le Saint-Père se porte très bien, écrira Joachim pendant que les journées s'écouleront et que son père se disposera à perdre son pari. Le Pape se porte bien, *très bien* même. Je crains fort que Titta n'ait encore à répéter souvent à l'oreille de son partenaire : — Encore quarante jours, et Ninive sera détruite! — Et, en attendant, le pari est perdu.[2]» Mourir sitôt, un pape si bon et si bienveillant qui avait pensé à ne faire que des heureux autour de lui, depuis l'éminentissime Albani qui avait concouru à son élection et s'était fait nommer en retour Secrétaire d'État en remplacement de Bernetti, jusqu'à l'humilissime don Bizzarri qui, de simple professeur de mathématiques au Collège Romain, était passé crucifère de la Maison pontificale: « Le crucifère, qui précédait le Pape et qui montait une mule blanche, était... Devinez qui?... Le professeur de mathématiques qui m'a donné des répétitions, don Bizzarri, de Paliano, un grand ami de Castiglioni[3]. » Quel qu'il fût, sympathique aux uns ou indifférent aux autres, Pie VIII n'était pas moins l'élu du conclave et le pape de l'Église universelle.

Il était aussi le candidat de Chateaubriand, tant l'élection avait été prévue et, — disons-le, malgré la parcimonie du Cabinet du Roi, — favorisée par les générosités personnelles de l'ambassadeur de France. Quand il avait fallu intéresser ce Cabinet de chasse à courre à une politique de haute inspiration et de longue portée, les lettres de Chateaubriand n'avaient trouvé à Paris ni crédit ni correspondant même. Charles X relançait le cerf, de préférence aux cardinaux qui lui donneraient bon ou mauvais, traînant la jambe ou le cou tordu, son pape pour lequel il partageait la même indifférence que le colonel Pecci en avait témoignée à ses fils. C'était pourtant ce pape, qui pouvait être aussi autrichien qu'un Albani. Il fut, grâce à Chateaubriand et aux rapporteurs que celui-ci s'attacha avec autant de générosité personnelle que d'avouable passion, aussi Français que les amis de l'Église et de la France le pouvaient souhaiter en la personne de Castiglioni. Sans doute, ce pontife avait cédé à l'influence d'un parti prépondérant en nommant Albani son Secrétaire d'État. Mais

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 263.
2. Cf. *Ibidem*, p. 285
3. Cf. *Ibidem*, p. 264

l'habileté du parti contraire saurait bien déjouer les plans du cardinal dévoué, corps et âme, à l'Autriche: « Le cardinal Albani, écrit Chateaubriand au comte Portalis pour réveiller l'indifférence du Cabinet du Roi, a été nommé Secrétaire d'État. Le nouveau ministre ne plaît, ni à la faction sarde, ni à la majorité du Sacré Collège, ni même à l'Autriche ; parce qu'il est violent, antijésuite, rude dans son abord, Italien avant tout. Riche et excessivement avare, le cardinal Albani se trouve mêlé dans toutes sortes d'entreprises et de spéculations. J'allai, hier, lui faire ma première visite. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'écria : « Je suis un cochon! « (Il était, en effet, très sale.) Vous verrez que je ne suis pas un ennemi ». Je vous rapporte, Monsieur le Comte, ses propres paroles. Je lui répondis que j'étais bien loin de le regarder comme un ennemi. « A vous autres, « reprit-il, il faut de l'eau et non pas du feu. Ne connais-je pas votre « pays? N'ai-je pas vécu en France? (Il parle français, comme un Fran- « çais.) Vous serez content, et votre maître aussi. Comment se porte le « Roi? Bonjour! Allons à Saint-Pierre. » Il était huit heures du matin. J'avais déjà vu Sa Sainteté, et tout Rome courait à la cérémonie de l'adoration. Le cardinal Albani est un homme d'esprit, faux par caractère et franc par humeur. Sa violence déjoue sa ruse; on peut en tirer parti, en flattant son orgueil et en satisfaisant son avarice[1]. » Cette lettre est du 2 avril 1829, et est accompagnée du *Journal* secret d'un Conclave que le Roi voudra bien brûler, dès que son Cabinet en aura fait la lecture. Et, en attendant la réponse qui ne viendra pas, — le Roi courant à Rambouillet et son Cabinet se reposant à Saint-Cloud, — Chateaubriand reçoit les cardinaux en dîners de gala, reçoit la grande-duchesse Hélène en bal et en soirée princières, reçoit M. de Clermont-Tonnerre avec ses conclavistes, ses secrétaires, ses estafiers, ses valets, son cuisinier et jusqu'à ses deux chirurgiens pour une seule jambe malade de l'Éminence hébergée à l'ambassade, comme chez elle. Ce que Chateaubriand ne reçoit pas, c'est le crédit supplémentaire qu'il a demandé au Roi. Charles X ne peut pourtant pas laisser à la charge de son ambassadeur, et la surveillance du Conclave que celui-ci avait heureusement assumée pour le succès de la politique française à Rome, et l'entretien des cardinaux français dans ce même conclave. Il est vrai aussi, s'il faut en croire cette mauvaise langue de Talleyrand, que monsieur l'ambassadeur a déjà coûté une fort belle somme à la Couronne : « Je crois que M. de Chateaubriand devient un peu pesant, écrit-il vers cette époque à la comtesse Mollien, femme du ministre du Trésor, sous l'Empire. On ne voit pas les efforts qu'il pré-

1. Cf. les *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 177. — Cf. les notes secrètes sur le Sacré Collège, à l'Appendice de ce volume.

tend faire pour les personnes qui lui sont dévouées. Il part pour Rome avec 300 000 francs d'appointements, et Villemain et Bertin de Vaux restent là[1]. » Le chiffre est beau, sans doute, mais c'est Talleyrand qui l'accuse. Et puis, eût pu répondre notre dispendieux ambassadeur à plus prodigue que lui, il en coûte tant de faire un Pape!

Étonné du silence du Roi, Chateaubriand écrit de nouveau au comte Portalis, le 16 avril: « MM. les cardinaux français sont fort empressés de connaître quelle somme leur sera accordée pour leurs dépenses et leur séjour à Rome : ils m'ont prié plusieurs fois de vous écrire à ce sujet. Je vous serai donc infiniment obligé de m'instruire, le plus tôt possible, de la décision du Roi. Pour ce qui me regarde, Monsieur le Comte, lorsque vous avez bien voulu m'allouer un secours de trente mille francs, vous avez supposé qu'aucun cardinal ne logerait chez moi: or, M. de Clermont-Tonnerre s'y est établi avec sa suite, composée de deux conclavistes, d'un secrétaire ecclésiastique, d'un secrétaire laïque, d'un valet de chambre, de deux domestiques et d'un cuisinier français, enfin d'un maître de chambre romain, d'un maître de cérémonies, de trois valets de pied, d'un cocher, et de toute cette maison italienne qu'un cardinal est obligé d'avoir ici. M. l'archevêque de Toulouse, qui ne peut marcher, ne dîne point à table; il faut deux ou trois services à différentes heures, des voitures et des chevaux pour les commensaux et les amis. Mon respectable hôte ne payera certainement pas sa dépense ici : il partira, et les mémoires me resteront; il me faudra acquitter non seulement ceux du cuisinier, de la blanchisseuse, du loueur de carrosses, etc., etc., mais encore ceux des deux chirurgiens qui visitent la jambe de monseigneur, du cordonnier qui fait ses mules blanches et pourpres, et du tailleur qui a confectionné les manteaux, les soutanes, les rabats, l'ajustement complet du cardinal et de ses abbés. Si vous joignez à cela, Monsieur le Comte, mes dépenses extraordinaires pour frais de représentation avant, pendant et après le Conclave, vous trouverez sans doute que les trente mille francs que vous m'avez accordés seront de beaucoup dépassés. La première année de l'établissement d'un ambassadeur est ruineuse, les secours accordés pour cet établissement étant fort au-dessous des besoins. Il faut presque trois ans de séjour pour qu'un agent diplomatique ait trouvé le moyen d'acquitter les dettes qu'il a contractées d'abord et de mettre ses dépenses au niveau de ses recettes. Je connais toute la pénurie du budget des Affaires Étrangères; si j'avais par moi-même quelque fortune, je ne vous importunerais pas: rien ne m'est plus désagréable,

1. Talleyrand, *Mémoires, Lettres inédites et Papiers secrets*, recueillis par Jean Gorças. Paris, Savine, 1891. 1 vol., page 189.

je vous assure, que ces détails d'argent dans lesquels une rigoureuse nécessité me force d'entrer, bien malgré moi[1]. » Encore une fois, le Roi, ses chasses payées ou à payer, n'avait plus assez d'argent pour offrir encore à ses menus plaisirs le luxe d'un pape que Chateaubriand avait fait élire, à ses risques. D'ailleurs, qu'avait bien pu coûter à l'ambassadeur de France une ingérence dans les affaires des cardinaux qui, trop flattés que le génie honorât ainsi la vertu, avaient économisé à Chateaubriand autant qu'ils avaient pu de ses frais de représentation? Par déférence, ne lui avaient-ils pas tous envoyé leurs carrosses, qui escortèrent le sien, le jour où il se présenta au Conclave? Que pouvait-il désirer encore?

Il restait, certes, quelque chose à l'accomplissement de ses souhaits ; puisque, quelques mois plus tard, Chateaubriand, las de demander inutilement le strict payement de ses dépenses à Rome, envoya au Roi sa démission d'ambassadeur indigent sur ces mêmes bords du Tibre où Cincinnatus avait, il est vrai, vécu pauvre, mais au milieu de gens pauvres et vertueux, comme lui. Au contraire, la République de Bonaparte n'avait-elle pas demandé à la Rome de Pie VII « vingt-deux millions, l'occupation de la citadelle d'Ancône, cent tableaux et statues, cent manuscrits au choix des commissaires français? On voulait surtout avoir le buste de Brutus et celui de Marc-Aurèle : tant de gens en France s'appelaient alors Brutus.[2] » Faisant donc contre mauvaise fortune bon cœur et comprenant au fond que, si le Roi ne donnait pas à son Cabinet l'ordre d'envoyer les fonds nécessaires à l'ambassadeur de Rome, c'était parce que la Révolution, grondant déjà aux abords de Paris, avertissait Charles X que ces mêmes fonds, économisés sur autrui, seraient bientôt indispensables à lui-même pour aller vivre en fox-hunting retraité à Holy-Rood ; Chateaubriand, aussi digne dans l'infortune dorée de sa charge présente qu'il l'avait été dans la prospérité menteuse de ses précédentes missions, prépara sa retraite, en homme accoutumé aux hommes. Il voulut même, pour la France avare ou ruinée qu'il représentait à Rome et que l'Autriche faussement libérale dans ses générosités commençait à y éclipser puissamment, jeter des fleurs sur l'abîme qu'il ne pouvait combler avec de l'or. Il voulut aussi couvrir son rival Albani, qui avait fini par se montrer à l'œil nu, de ce manteau d'indifférence dont les fils de Noë dissimulèrent l'ivresse de leur père en s'en allant, du plus grand air, à reculons : « En quittant le cabinet de Sa Sainteté au Vatican, je suis descendu chez le Secrétaire d'État et, abordant franchement la question avec lui, je lui ai dit : « Eh bien! vous voyez comme

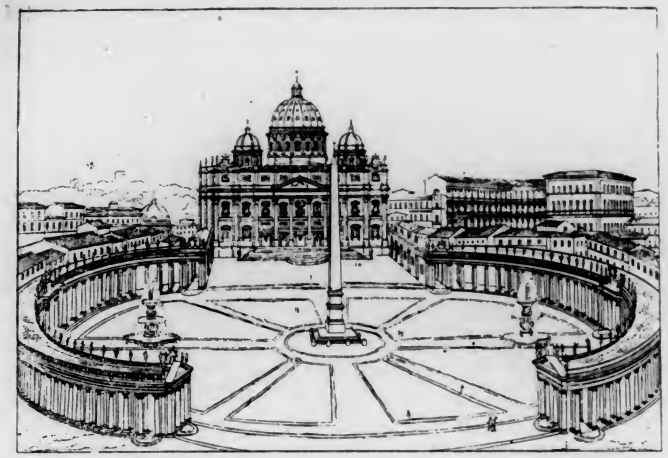
1. Cf. les *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 193.
2. Cf. *Ibidem*, t. V, p. 216.

« nos journaux vous arrangent! Vous êtes « Autrichien », vous « dé- « testez la France », vous voulez lui jouer de mauvais tours. Que dois-je « penser de tout cela? » Il a haussé les épaules et m'a répondu : « Vos « journaux me font rire. Je ne puis pas vous convaincre par mes paroles, « si vous n'êtes pas convaincu ; mais mettez-moi à l'épreuve, et vous « verrez si je n'aime pas la France, si je ne fais pas ce que vous me « demandez au nom de votre Roi. » Je crois le cardinal Albani sincère. Il est d'une indifférence profonde en matière religieuse. Il n'est pas prêtre ; il a même songé à quitter la pourpre et à se marier. Il n'aime pas les jésuites; ils le fatiguent par le bruit qu'ils font. Il est paresseux, gourmand, grand amateur de toutes sortes de plaisirs : l'ennui, que lui causent les mandements et les lettres pastorales, le rend extrêmement peu favorable à la cause des auteurs de ces lettres et de ces mandements. Ce vieillard de quatre-vingts ans veut mourir en paix et en joie[1]. » Nous avions comparé le respect de Chateaubriand envers ce politicien ivre ou dément de l'Église, à la piété d'un des fils de Noë surprenant leur père dans les vignes traîtresses. Ne vaudrait-il pas mieux comparer la plume du Français intraitable qui le visait, si indépendant et de si haut, à la flèche de l'invincible Parthe tirant sur cet ennemi d'origine déjà ancienne, le Romain invaincu?

Chateaubriand laissant, comme une proie facile à l'intrigue autrichienne, cette Rome de César et de Pierre où le dernier Latin des temps classiques et le dernier Chrétien de l'ère évangélique avait rêvé de trouver sa cellule près de celle du Tasse à Sant-Onofrio, et son tombeau non loin de celui de Brutus au Forum, rentra donc à Paris. Il voulait voir, de sa modeste demeure de la rue d'Enfer, comment l'ancien pensionnaire de la troupe Nicolet engagée à Trianon saurait encore danser sur la corde de son maître Placide et passer sur le volcan des Journées de Février, sans brûler les bouffettes exquises de ses souliers de soie et les choux blancs de ses culottes de peau. Ce Martignac que Charles X appelait « la Pasta » et que le Roi gardait encore dans sa troupe, n'égayerait-il pas de sa voix de sirène la chute de la « royauté de l'honneur » et l'avènement de la « royauté des affaires »? Ainsi regardant, à Paris, Charles X et son Cabinet passer le sceptre à Rothschild et à Torlonia, Chateaubriand, qui avait peut-être deviné déjà le futur émancipateur du siècle en la personne d'un jeune étudiant du Collège Romain dont la diplomatie future mettrait à profit les recherches politiques et dont la génération à venir utiliserait les démocratiques trouvailles; Chateaubriand, honteux

1. Cf. les *Mémoires d'Outre-Tombe*, *loc. cit.*, p. 203.

de vivre si longtemps dans ce siècle de monarchique intransigeance qui ne voulait encore rien entendre aux libérales concessions qu'une Noblesse surannée aurait dû faire à un Tiers État désormais maître; Chateaubriand, las de marcher seul dans le vide, comme dans cette église déserte des Pyrénées où les pas du vieillard retentissant sur des tombeaux lui révélèrent tout à coup sa propre solitude, commença à désespérer de son âge. Ce fut précisément l'époque où Joachim Pecci, passant de l'école de France à l'école d'Autriche et de l'influence de Chateaubriand à celle de Metternich, entreprit, dans la foi que lui prêtait sa jeunesse, d'en renouveler l'espoir.



Saint-Pierre de Rome et le Vatican.

III

DE CHATEAUBRIAND A METTERNICH

Autour de Pérouse.

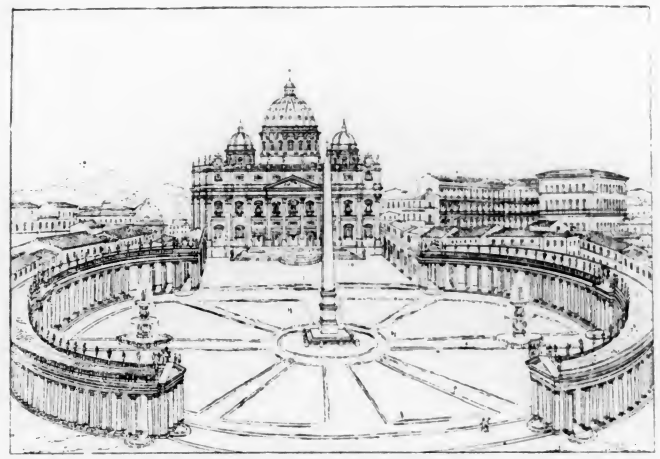
Un historiographe de Louis-Philippe raconte qu' « un jour, se promenant à Neuilly, le nouveau roi de France aperçut un gamin d'une dizaine d'années, qui s'efforçait de dessiner sur une porte du parc, avec un morceau de craie, la figure du monarque caricaturée sous la forme d'une poire. Louis-Philippe s'approcha doucement de l'enfant et, lui prenant la craie, lui dit : « Tu t'y prends mal; c'est « comme cela qu'il faut faire ». Et il acheva la caricature[1]. »

— Parbleu ! eût pu riposter le gamin, n'avez-vous pas été professeur de dessin à Reichenau?

1. Cf. *Le Roi Louis Philippe*, par le marquis de Flers, C. IX. p. 133. Paris, Dentu, 1891.

Il est vrai que cet enfant, plus vieux de quelques années, eût pu faire lire au même roi Louis-Philippe, si fort en dessin, une faute d'orthographe sur sa formule d'abdication dont on aurait rougi à l'école primaire. Ainsi mûrissaient sur les espaliers de l'Europe, depuis la fin de l'épopée napoléonienne, sous la garde des derniers geôliers de la monarchie expirante contre l'autocratie retardataire desquels un libéralisme trop vert encore ne pouvait rien, les heureux fruits d'une si profitable paix. Du moins, de cette grasse paix, profiteraient les instaurateurs d'une monarchie nouvelle, ces ploutocrates de la fortune privée qui allaient remplacer si puissamment, chez le Pape et chez le Roi, aussi bien ruinés l'un que l'autre, les aristocrates décavés de la fortune publique. Et, sans doute, qu'il n'y avait pas de honte à prendre l'argent où il était. Rothschild l'avait trouvé en vingt-quatre heures, d'un seul coup de bourse, sur les cadavres de Waterloo; et Torlonia, en un peu plus de temps et de patience peut-être, d'un autre coup de bourse, sur les sels et les tabacs de l'État pontifical que personne ne s'était donné la peine de régir, avant lui. Et l'action de ces banquiers juifs ou chrétiens ne devait même pas être si noire, puisque personne en Europe ne s'en apercevait. Tout au plus un Joachim Pecci, dans sa *Correspondance*, laissait-il transparaître son insurmontable dégoût pour ces Romains d'un genre moderne, ces Torlogne d'Auvergne dont le chef, autrefois misérable, finissait par mourir dans le plus beau palais de la ville vandalisée des papes : « Il est donc mort, ce Torlonia richissisme. Ce fut le 25 février qu'il succomba, âgé de quatre-vingts ans environ, à la suite d'une congestion pulmonaire. Son cadavre a été exposé au public, dans son palais. En cette occasion, on a pu voir ses appartements splendides et sa magnifique galerie[1]. » Comme suite au motif amusant qu'Horace Vernet venait de peindre, dans sa *Prise de la Smala*, où un Rothschild avait obtenu pour rien son portrait qu'il n'avait pas voulu payer à l'artiste, Chateaubriand aussi, dans sa *Correspondance*, exprimait à Mme Récamier le même dégoût du juif ou du catholique usurier, devant sa dépouille funèbre : « La mort est ici. Torlonia est parti, hier au soir, après deux jours de maladie. Je l'ai vu tout peinturé sur son lit funèbre, l'épée au côté. Il prêtait sur gages; mais quels gages! Sur des antiques, sur des tableaux renfermés pêle-mêle dans un vieux palais poudreux. Ce n'est pas là le magasin où l'avare serrait un luth de Bologne garni de toutes ses cordes ou peu s'en faut, la peau d'un lézard de trois pieds et le lit de quatre pieds à bandes de point de Hongrie[2]. » Et Stendhal

1. Cf. l'Epistolaire de Joachim Pecci, dans la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 247.
2. Cf. *les Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand, t. V, p. 156.



Saint-Pierre de Rome et le Vatican.

III

DE CHATEAUBRIAND A METTERNICH

Autour de Pérouse.

Un historiographe de Louis-Philippe raconte qu' « un jour, se promenant à Neuilly, le nouveau roi de France aperçut un gamin d'une dizaine d'années, qui s'efforçait de dessiner sur une porte du parc, avec un morceau de craie, la figure du monarque caricaturée sous la forme d'une poire. Louis-Philippe s'approcha doucement de l'enfant et, lui prenant la craie, lui dit : « Tu t'y prends mal; c'est « comme cela qu'il faut faire ». Et il acheva la caricature[1]. »

— Parbleu ! eût pu riposter le gamin, n'avez-vous pas été professeur de dessin à Reichenau?

1. Cf. *Le Roi Louis Philippe*, par le marquis de Flers, C. IX. p. 155. Paris, Dentu, 1891.

Il est vrai que cet enfant, plus vieux de quelques années, eût pu faire lire au même roi Louis-Philippe, si fort en dessin, une faute d'orthographe sur sa formule d'abdication dont on aurait rougi à l'école primaire. Ainsi mûrissaient sur les espaliers de l'Europe, depuis la fin de l'épopée napoléonienne, sous la garde des derniers geôliers de la monarchie expirante contre l'autocratie retardataire desquels un libéralisme trop vert encore ne pouvait rien, les heureux fruits d'une si profitable paix. Du moins, de cette grasse paix, profiteraient les instaurateurs d'une monarchie nouvelle, ces ploutocrates de la fortune privée qui allaient remplacer si puissamment, chez le Pape et chez le Roi, aussi bien ruinés l'un que l'autre, les aristocrates décavés de la fortune publique. Et, sans doute, qu'il n'y avait pas de honte à prendre l'argent où il était. Rothschild l'avait trouvé en vingt-quatre heures, d'un seul coup de bourse, sur les cadavres de Waterloo; et Torlonia, en un peu plus de temps et de patience peut-être, d'un autre coup de bourse, sur les sels et les tabacs de l'État pontifical que personne ne s'était donné la peine de régir, avant lui. Et l'action de ces banquiers juifs ou chrétiens ne devait même pas être si noire, puisque personne en Europe ne s'en apercevait. Tout au plus un Joachim Pecci, dans sa *Correspondance*, laissait-il transparaître son insurmontable dégoût pour ces Romains d'un genre moderne, ces Torlogne d'Auvergne dont le chef, autrefois misérable, finissait par mourir dans le plus beau palais de la ville vandalisée des papes : « Il est donc mort, ce Torlonia richissisme. Ce fut le 25 février qu'il succomba, âgé de quatre-vingts ans environ, à la suite d'une congestion pulmonaire. Son cadavre a été exposé au public, dans son palais. En cette occasion, on a pu voir ses appartements splendides et sa magnifique galerie[1]. » Comme suite au motif amusant qu'Horace Vernet venait de peindre, dans sa *Prise de la Smala*, où un Rothschild avait obtenu pour rien son portrait qu'il n'avait pas voulu payer à l'artiste, Chateaubriand aussi, dans sa *Correspondance*, exprimait à Mme Récamier le même dégoût du juif ou du catholique usurier, devant sa dépouille funèbre : « La mort est ici. Torlonia est parti, hier au soir, après deux jours de maladie. Je l'ai vu tout peinturé sur son lit funèbre, l'épée au côté. Il prêtait sur gages; mais quels gages! Sur des antiques, sur des tableaux renfermés pêle-mêle dans un vieux palais poudreux. Ce n'est pas là le magasin où l'avare serrait un luth de Bologne garni de toutes ses cordes ou peu s'en faut, la peau d'un lézard de trois pieds et le lit de quatre pieds à bandes de point de Hongrie[2]. » Et Stendhal

1. Cf. l'Epistolaire de Joachim Pecci, dans la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 247.
2. Cf. *les Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand, t. V, p. 156.

surenchérissant ajoutait : « De la condition la plus vulgaire, M. Torlonia s'est élevé par son savoir-faire à la condition la plus brillante. L'amour exclusif de l'argent est, selon moi, ce qui gâte le plus la figure humaine. La bouche surtout, exempte de toute sympathie chez les gens à argent, est souvent d'une atroce laideur. M. Torlonia est curieux à entendre, lorsqu'il raconte l'histoire de la rivalité des jeunes princes romains qui sollicitent la main de ses filles. Il a une sorte de naïveté dans son respect sans borne pour l'argent. Pendant plus de dix ans, il n'a pas osé venir habiter le palais : une diseuse de bonne aventure lui avait prédit qu'il mourrait, la première nuit qu'il y coucherait [1]. » Sur toutes les bourses européennes s'abattait ce vol de corbeaux, chercheurs d'or, qui ne le trouvaient déjà plus sur les champs de bataille épuisés et qui le chercheraient dorénavant sur les champs de la paix et du travail. En sorte qu'après avoir tout spéculé, tout raflé, tout volé, — grâce au repos d'une paix protectrice et à l'ombre tutélaire du coq gaulois qui, dans cette occurrence, ne vaudrait pas la plus sotte oie du Capitole, — ces corbeaux d'outre-Rhin, d'outre-Manche et d'outre-Mont, qui s'étaient abattus sans bruit sur l'Europe, seraient, du jour au lendemain, prêts à reprendre vol vers l'étranger, laissant aux pays ravagés par eux cette chose horrible, — la misère, — et cette autre chose sinistre, — l'insurrection. Et voilà ce qu'on aurait gagné, depuis les journées de juillet 1830 jusqu'aux journées de février 1848, à cultiver la poire, pendant dix-huit ans.

Car les révolutions ne sont que les effets réels de causes très certaines. Il n'eût suffi à la bourgeoisie régnante de ce temps-là que de voir un peu plus loin que l'orbite de ses lunettes d'or, pour deviner l'orage que les corbeaux de la finance, survenant après les aigles de la conquête dans le ciel rasséréné de l'Europe, y annonçaient sinistrement. On savait, certes, ce qu'avait été la première Révolution des Droits contre les Privilèges, et l'on avait quelque raison de s'applaudir de ses coûteuses et légitimes conquêtes. Mais la deuxième Révolution de la Misère contre la Finance dont les orages de Juillet, sanglants encore qu'anodins, ne faisaient présager rien de bon, que serait-elle? Que résulterait-il, — non plus pour un pays seulement, mais pour l'Europe entière traquée par l'âpre faim, — que résulterait-il d'un autre blocus continental que quelques portefeuilles juifs exécuteraient, de leur plein gré, à l'heure qu'ils jugeraient la plus propice pour tordre d'angoisse, dans le cirque funèbre de leurs actions, des foules entières sans-argent et sans pain?

1. Cf. les *Promenades dans Rome*, t. I, p. 165.

L'argent : on l'aurait renfermé dans les cavernes d'Alibaba; et qui viendrait l'y prendre, ne sachant pas même où il est? Le pain : sans l'argent, où l'avoir?... Tel est encore le problème dont les secrets de Dieu réservent la solution terrible au siècle qui recommence pour en souffrir, qui sait, peut-être plus que le précédent.

La ténébreuse donnée en fut nettement dégagée par Pecci, dès la première heure. D'un premier coup d'œil de maître dans l'histoire de son temps, celui-ci eut le mérite et la tristesse de lire la fatale page de la fin, bien des années avant que l'eussent tournée les doigts qui n'auraient dû servir qu'à la déchirer quand elle était blanche encore du sang dont, par la main de quelques hommes et pour le malheur de l'humanité tout entière, elle serait, un jour, écrite. Mais la vie politique de Joachim Pecci présente une telle unité de vues convergeant, dès les premières années, à ce point final où la dernière note du diplomate nonagénaire les résumera toutes; que, le voyant à cette heure de sa première jeunesse, au seuil de la longue carrière qu'il va fournir, il semble nécessaire de découvrir, comme d'un coup d'œil prophétique, l'avenir sombre qui l'attend et les bienfaits que lui demandera son siècle.

Comme il y a la politique d'action, qui exécute dans le tumulte de la vie civile et militaire les plans conçus, il y a la politique de pensée antérieure à l'autre et conséquemment supérieure, pour les génies puissants qu'elle y emploie et les humbles vertus qu'elle y dépense. Celle-ci a, sur celle-là, l'élévation de la main sur le plan qu'elle trace; elle y tient la distance de la chaîne dont un chasseur conduit la meute, ou du guidon dont un tireur suit le tracé. Mais, comme la pensée reste cachée, la politique de conception reste invisible et ne laisse apparaître que les hommes ou les choses qu'elle dirige à son gré, sous les livrées d'or ou de cuivre dont elle les distingue au regard. Qu'importe de ne pas voir la balle, si, dans son invisible trajectoire, elle atteint l'ennemi et l'abat? Qu'importe à l'histoire le nom des ministres inconnus qui dirigèrent les conquêtes des Alexandre et celles des César? Machiavel ne fut qu'un passant inconnu, au milieu des paysans de San Casciano; et dix pages de sa plume allaient pourtant suffire pour renverser le système des victoires anciennes par la force, auquel succéderait le système des victoires modernes par la ruse. Si Joachim Pecci va dépenser près de quarante années d'études, les plus remarquables et les plus ignorées, pour arriver aux fructueuses conclusions que nous révèlera seulement sa vieillesse, qu'importe encore; — puisque le but à toucher sera, un jour, atteint?

Fort de sa valeur et de sa patience cet admirable meneur des peuples

de demain, auquel la victoire n'est promise qu'avec les cheveux blancs, débute dans la carrière diplomatique à l'heure où sa jeunesse, exceptionnellement brillante, promet de le faire parvenir promptement aux honneurs. Mais la main de Dieu, plus généreuse que celle des hommes, ne s'est-elle pas chargée de conduire elle-même son élu à la suprême récompense, en faisant passer par les plus modestes étapes son ambitieux encore que pacifique vainqueur?

Le *Buon Governo* était, en 1838, quand Joachim Pecci y fut admis en qualité de simple expéditionnaire ou *ponent*, le bon petit « Ministère de l'Intérieur » de l'État Pontifical, qui ne pouvait guère s'en payer de plus grand. Paisiblement assis à l'ombre et dans la solitude des vieilles rues qui l'isolaient du mouvement de la ville et de la vie du siècle, en quelque sorte, ce « ministère du bon repos » n'avait de relations que celles qui le reliaient au Vatican, par les allées et venues de ses jeunes et de ses vieux ponents. Les vieux étaient les plus nombreux, dans cette maison qui ne renouvelait pas son personnel deux fois en un siècle. Vêtus, l'hiver comme l'été, de l'ample soutanelle ouvrant sur le jabot où la poudre de tabac faisait miracle d'endurance, les mollets bien à jour dans des souliers à boucles en cuivre mal doré ou en métal blanc mal argenté, on les voyait, quelque temps qu'il fît, avec leur inséparable parapluie de cotonnade verte, longeant à la même heure les mêmes rebords de trottoir et d'ombre, n'acceptant pas pour une fortune de changer le côté de rue que, de date immémoriale, ils avaient l'habitude de suivre.

A cette vieille race d'employés aussi intransigeants dans leurs idées qu'inamovibles dans leur poste, s'opposait déjà un élement plus juvénile et plus stylé qu'on eût pu appeler le « nouveau monde des *globe-trotters* » de la politique pontificale pour le va-et-vient continuel où, de gaieté de cœur, ils allaient se laisser condamner. Strictement serrés dans leur collet romain à la blancheur de neige qui émergeait de la soutane collante et de la douillette de drap fin, boutonnés jusqu'au menton et collés comme des lettres de ministère pour ne rien perdre des secrets de l'État, cette jeunesse élégante de « ponents » qui posaient, sous la désinvolture du léger tricorne de castor qui les coiffait, moitié en gens d'église, moitié en gens de cour, pouvait s'intituler, de la tête aux pieds de leur noble personne, et selon l'expression pittoresque de l'un d'entre eux :

« Les Manuels ambulants des parfaits candidats-aux Délégations et aux Nonciatures vacantes ».

Il n'était pas, au Vatican, une nouvelle intéressant la Ville, que ces

fines mouches n'eussent aussi la charge d'y porter, avec un bruit d'ailes perceptible à peine et un tour de langue impossible à surprendre. Du pape à son moutardier, pas une histoire dont ces abbés de cour ne fissent payer cher les pots cassés. Comment Sa Sainteté s'arrangeait-elle, pour ne nommer ses cardinaux et autres prélats de sa cour, que vingt-quatre heures après que les « ponents » bien informés n'eussent propagé dans Rome les noms des candidats élus? Mais c'est que Sa Sainteté elle-même n'avait pas le droit de mourir avant que ces informateurs en titre, — cet « escadron volant » de l'intrigue romaine, — n'en eussent arrêté, au su de tous, l'heure et le cérémonial. Par exemple, en cas de mort pontificale, on les verra partout à la fois; chez le pape défunt et chez le cardinal papable, aux novemdiales de Saint-Pierre et au conclave de la Sixtine; les corridors interminables du Vatican ne seront plus que les trompettes aux cent voix par où ces infatigables souffleurs jetteront sur la ville et le monde plus de nouvelles qu'il n'en faut pour défrayer les plus rapides et complètes chroniques : « L'extrême désir que j'avais de vous envoyer au plus vite la nouvelle, — alors toute nouvelle, — de la mort de Léon XII, m'avait déterminé à vous en écrire deux lignes dans une lettre vraiment informe. Et, pour compléter ce chef-d'œuvre, comme le bureau de poste allait fermer, j'étais entré l'écrire en toute hâte dans la boutique d'un cordonnier[1].... » Par cette dernière note, Joachim Pecci montre que, s'il est aussi une fine mouche des antichambres pontificales, il ne l'est pas au point de dédaigner l'échoppe d'un cordonnier pour y rédiger plus rapidement ses tablettes.

Quelques mois plus tard, ce sera le tour de Pie VIII, mort prématurément; et la plume de notre jeune correspondant ira aussi bon train que la veille, pour enregister à la fois les funérailles et le conclave : « Le Pape est mort, les novemdiales ont été célébrées, et les cardinaux entrent aujourd'hui en conclave. Hier, on disait qu'ils n'iraient pas en procession, de Saint-Silvestre au Quirinal, selon l'usage. Au matin d'une détermination si extraordinaire, les uns la mettaient sur le compte du temps toujours pluvieux, les autres prétextaient la découverte d'un complot tendant à troubler, dans Rome, la situation politique actuelle. Le fils d'Hortense et de Jérôme Bonaparte, le garde-noble Troili, Ernest Gozzano et beaucoup de Français, sont donnés par tout le monde comme les auteurs de ce complot[2]. » Et Joachim, toujours à l'éveil dans les couloirs du Vatican et dans les rues de Rome, se pré-

1. Cf. l'Epistolaire de Joachim Pecci dans la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 250.
2. Cf. *Ibidem*, p. 294.

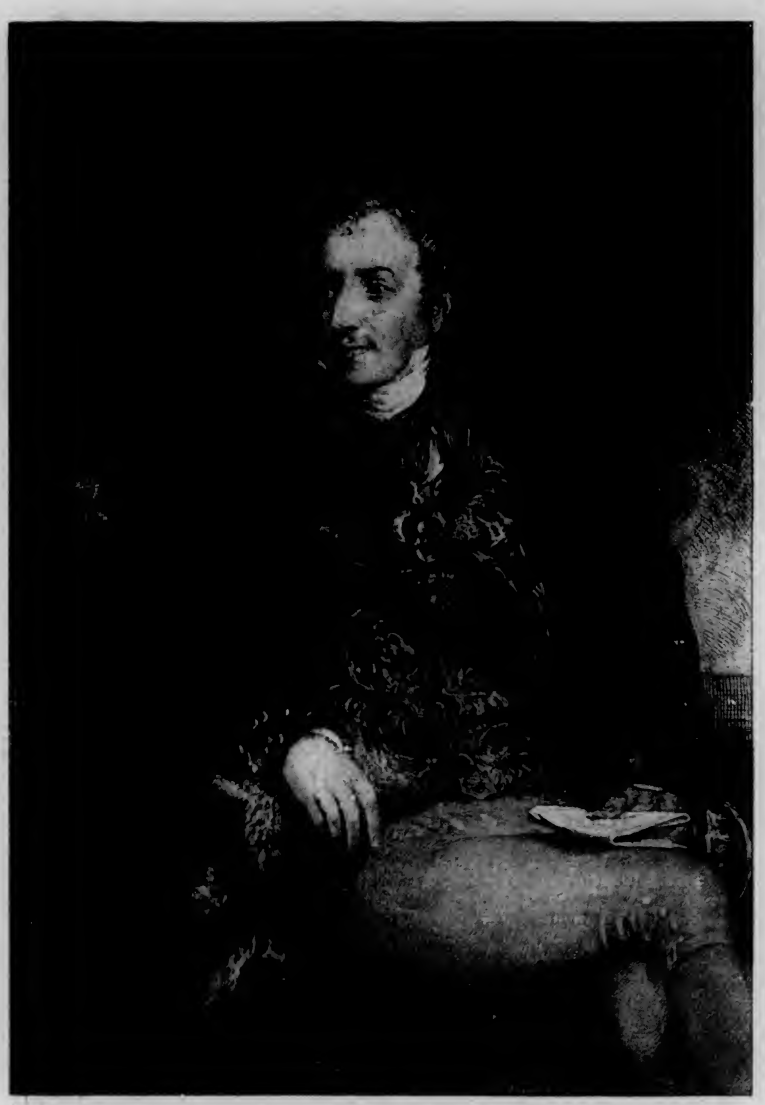
pare à rédiger pour la deuxième fois les notes secrètes du conclave d'où le cardinal Cappellari sortira vainqueur, sous le nom de Grégoire XVI. L'échoppe du cordonnier est encore là, près de la poste, pour permettre au jeune homme de rédiger et d'expédier plus vite les nouvelles. Mais Chateaubriand, où est-il maintenant, pour donner à un informateur si sûr le contrôle des notes mêmes d'un ambassadeur? Parti, lui aussi, sinon encore pour l'autre monde comme *Madama Vidoni* qui n'a pu résister à tant d'esprit du *Signor Ambasciadore*[1]; du moins pour d'autres destinées et d'autres infortunes, loin de Rome qui n'a pas voulu mêler les cendres de l'Ambassadeur à celles des Césars : « Cette nuit est mort l'éminentissime Vidoni. Son testament mérite qu'on l'écoute, mais je passe outre », écrit Pecci[1]. Et Chateaubriand : « On ne voit que des défunts, que l'on promène habillés dans les rues; il en passe un régulièrement sous mes fenêtres, quand nous nous mettons à table pour dîner. Au surplus, tout annonce la séparation du printemps; on commence à se disperser; on part pour Naples. On reviendra, un moment, pour la Semaine Sainte, et puis on se quittera pour toujours. L'année prochaine, ce seront d'autres voyageurs, d'autres visages, une autre société. Il y a quelque chose de triste, dans cette course sur des ruines. Les Romains sont, comme les débris de leurs ruines : le monde passe à leurs pieds. Je me figure ces personnes rentrant dans leurs familles, dans les diverses contrées de l'Europe, ces jeunes *misses* retournant au milieu de leurs brouillards. Si, par hasard, dans trente ans d'ici, quelqu'une d'entre elles est ramenée en Italie, qui se souviendra de l'avoir vue dans les palais dont les maîtres ne seront plus? Saint-Pierre et le Colysée, voilà tout ce qu'elle-même reconnaîtrait[2]. » Est-ce le *post-scriptum* du maître à cette vie de Rome, finie pour lui, et sur les poussières augustes de laquelle aucun doigt d'homme n'aura tracé plus magnifiquement que lui ce mot de vanité qui achève de résumer toute chose ici-bas?

Peu pressé de quitter Rome pour Paris et les vanités du siècle pour les néants de l'éternité, Chateaubriand fait, avant de partir, à Joachim Pecci une leçon de politique générale dont le jeune élève se souviendra longtemps. Répondant aux bruits d'occupation des Légations romaines par l'Autriche, le maître écrit : « Laisser occuper les Légations ou mettre garnison autrichienne à Ancône sous un prétexte quelconque, ce serait remuer l'Europe et déclarer la guerre à la France. Or, nous ne sommes plus en 1814, 1815, 1816 et 1817; on ne satisfait pas impu-

1. Cf. l'Épistolaire de Joachim Pecci, dans la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 285.
2. Cf. les *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 157.

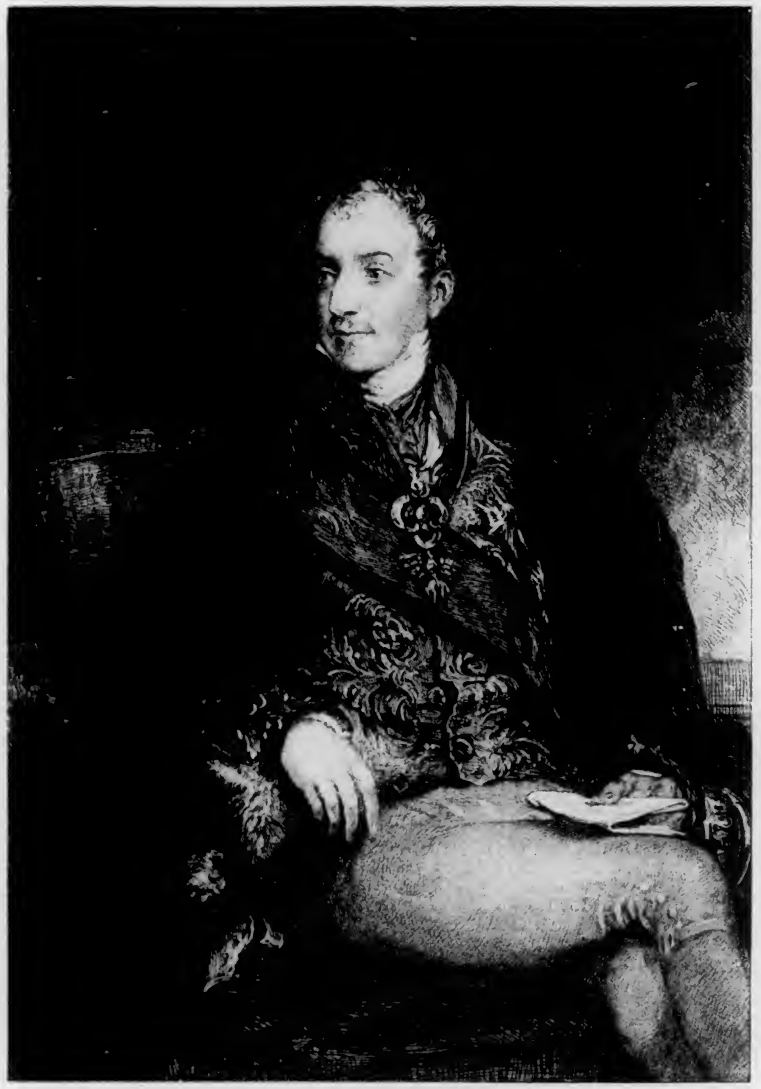
nément sous nos yeux une ambition avide et injuste. Ainsi, que le cardinal Albani ait une pension du prince de Metternich; qu'il soit le parent du duc de Modène, auquel il prétend laisser une énorme fortune; qu'il trame avec ce prince un petit complot contre l'héritier de la couronne de Sardaigne; tout cela est vrai, tout cela aurait été dangereux à l'époque où des Gouvernements secrets et absolus faisaient marcher obscurément des soldats, derrière une obscure dépêche. Mais aujourd'hui, avec des Gouvernements publics, avec la liberté de la presse et de la parole, avec le télégraphe et la rapidité de toutes les communications, avec la connaissance des affaires répandue dans les diverses classes de la Société, on est à l'abri des tours de gobelet et des finesses de la vieille diplomatie.... On prend pour des conspirations ce qui n'est que le malaise de tous, le produit du siècle, la lutte de l'ancienne société avec la nouvelle, le combat de la décrépitude des vieilles institutions contre l'énergie des jeunes générations; enfin la comparaison que chacun fait de ce qui est à ce qui pourrait être. Ne nous le dissimulons pas : le grand spectacle de la France puissante, libre et heureuse, ce grand spectacle qui frappe les yeux des nations restées ou retombées sous le joug, excite des regrets ou nourrit des espérances. Le mélange des gouvernements représentatifs et des monarchies absolues ne saurait durer; il faut que les unes et les autres périssent, que la politique reprenne un égal niveau, ainsi que du temps de l'Europe gothique. La douane d'une frontière ne peut désormais séparer la liberté de l'esclavage; un homme ne peut plus être pendu de ce côté-ci d'un ruisseau, pour des principes réputés sacrés de l'autre côté de ce même ruisseau. C'est dans ce sens, et uniquement dans ce sens, qu'il y a *conspiration* en Italie; c'est dans ce sens encore que l'Italie est *française*. Le jour où elle entrera en jouissance des droits que son intelligence aperçoit et que la marche progressive du temps lui apporte, elle sera tranquille et purement *italienne*. Ce ne sont point quelques pauvres diables de *carbonari*, excités par des manœuvres de police et pendus sans miséricorde, qui soulèveront ce pays. On donne aux Gouvernements les idées les plus fausses du véritable état des choses; on les empêche de faire ce qu'ils devraient faire pour leur sûreté, en leur montrant toujours comme les conspirations particulières d'une poignée de Jacobins ce qui est l'effet d'une cause permanente et générale. » A ces idées théoriques, qui précèdent ou qui suivent les faits pratiques et paraissent plus spécieuses que précises, Joachim Pecci répond par la constatation toute simple et déjà effrayante des conspirations elles-mêmes. Que les causes de la révolution italienne soient, ou non, telles que Chateaubriand les raisonne; l'abîme n'en est pas moins

ouvert et empêche de raisonner plus longuement des gens que la réalité des faits menace de précipiter à chaque heure : « Comme les émeutes *particulières* sont, la plupart du temps, fomentées par ces mêmes individus qui ont prémédité et établi un plan *général* de révolte, il était facile de conjecturer, par les soulèvements partiels des provinces, que quelque mouvement révolutionnaire se manifesterait aussi dans la capitale. Une bande de scélérats, de quelque façon qu'elle s'y soit prise, soit séparément, soit de concert avec les provinces en révolte, — ce que je crois plus aisément, — s'était imaginé pouvoir séduire et égarer le peuple de Rome et, comme cela est arrivé ailleurs, embarrasser ainsi le Gouvernement pontifical. Pour cet infâme complot, on avait choisi les derniers jours du carnaval, et la révolte devait éclater selon le plan que je vais vous exposer. A la date fixée, tandis que quelques chars remplis de masques armés de fusils et de pistolets parcouraient le Corso, deux hommes masqués se postaient à côté de chacun des soldats qui, au temps du carnaval, sont échelonnés de distance en distance, le long du Corso. Le moment convenu serait la seconde décharge des mortiers qui est tirée pour faire écarter les voitures. A ce signal, les chars vomiraient sur le Corso une bande de furieux en armes qui, se répandant dans les rues, contraindraient violemment le peuple à les suivre et à faire avec eux cause commune. En même temps, les masques postés le long du Corso poignarderaient et désarmeraient les soldats. Le torrent de l'émeute s'étant grossi de la sorte à la faveur de la nuit, imaginez-vous quel bouleversement, quel désordre et quelle anarchie auraient régné! C'était pour le moins le pillage et le sac des propriétés privées et, principalement, des communautés et des monastères. Cette nuit criminelle aurait fait nombre de prosélytes. Les bons citoyens, effrayés et découragés, se seraient bien plus préoccupés de sauvegarder leurs personnes et leurs biens, que de veiller à la tranquillité de la ville; et ainsi les rênes du Gouvernement seraient probablement tombées des mains du Pape. Comme, parmi les rebelles, il n'y avait personne qui présentât quelque crédit aux yeux de l'opinion, on devait s'emparer du prince Altieri et l'obliger à souscrire à sa nomination de Gouverneur de Rome.... Les Transtévérins, entre autres, et les citoyens des *Monti*, dont les sentiments sont assez connus, témoignent beaucoup d'enthousiasme et d'attachement au gouvernement du Pape. Quelques ultramontains qui, durant ces jours de trouble, étaient sortis de leurs quartiers (soit dans une intention mauvaise, soit par aventure), ont été reçus à coups de sifflets et de pierres. On raconte aussi que, samedi matin, tandis que le Pape passait par le Transtévère au milieu



Le prince Clément de Metternich, en 1826. (D'après Lawrence.)

ouvert et empêche de raisonner plus longuement des gens que la réalité des faits menace de précipiter à chaque heure : « Comme les émeutes *particulières* sont, la plupart du temps, fomentées par ces mêmes individus qui ont prémédité et établi un plan *général* de révolte, il était facile de conjecturer, par les soulèvements partiels des provinces, que quelque mouvement révolutionnaire se manifesterait aussi dans la capitale. Une bande de scélérats, de quelque façon qu'elle s'y soit prise, soit séparément, soit de concert avec les provinces en révolte, — ce que je crois plus aisément, — s'était imaginé pouvoir séduire et égarer le peuple de Rome et, comme cela est arrivé ailleurs, embarrasser ainsi le Gouvernement pontifical. Pour cet infâme complot, on avait choisi les derniers jours du carnaval, et la révolte devait éclater selon le plan que je vais vous exposer. A la date fixée, tandis que quelques chars remplis de masques armés de fusils et de pistolets parcouraient le Corso, deux hommes masqués se postaient à côté de chacun des soldats qui, au temps du carnaval, sont échelonnés de distance en distance, le long du Corso. Le moment convenu serait la seconde décharge des mortiers qui est tirée pour faire écarter les voitures. A ce signal, les chars vomiraient sur le Corso une bande de furieux en armes qui, se répandant dans les rues, contraindraient violemment le peuple à les suivre et à faire avec eux cause commune. En même temps, les masques postés le long du Corso poignarderaient et désarmeraient les soldats. Le torrent de l'émeute s'étant grossi de la sorte à la faveur de la nuit, imaginez-vous quel bouleversement, quel désordre et quelle anarchie auraient régné! C'était pour le moins le pillage et le sac des propriétés privées et, principalement, des communautés et des monastères. Cette nuit criminelle aurait fait nombre de prosélytes. Les bons citoyens, effrayés et découragés, se seraient bien plus préoccupés de sauvegarder leurs personnes et leurs biens, que de veiller à la tranquillité de la ville; et ainsi les rênes du Gouvernement seraient probablement tombées des mains du Pape. Comme, parmi les rebelles, il n'y avait personne qui présentât quelque crédit aux yeux de l'opinion, on devait s'emparer du prince Altieri et l'obliger à souscrire à sa nomination de Gouverneur de Rome.... Les Transtévérins, entre autres, et les citoyens des *Monti*, dont les sentiments sont assez connus, témoignent beaucoup d'enthousiasme et d'attachement au gouvernement du Pape. Quelques ultramontains qui, durant ces jours de trouble, étaient sortis de leurs quartiers (soit dans une intention mauvaise, soit par aventure), ont été reçus à coups de sifflets et de pierres. On raconte aussi que, samedi matin, tandis que le Pape passait par le Transtévère au milieu



Le prince Clément de Metternich, en 1826. (D'après Lawrence.)

de vives acclamations, un piquet de Transtévérins se forma qui lui disait :

— Saint-Père, n'ayez pas peur de ces moustachus, de ces jacobins!... Nous sommes là!... Saint-Père, n'ayez pas peur, ce n'est qu'un accident!....[1] »

A ces arguments positifs de Pecci, Chateaubriand finit par répondre aussi positivement : « Chacun des États italiens, outre le travail commun des esprits, est tourmenté de quelque maladie locale. Le Piémont est livré à une faction fanatique. Le Milanais est dévoré par les Autrichiens. Les domaines du Saint-Père sont ruinés par la mauvaise administration des finances. L'impôt s'élève à près de cinquante millions et ne laisse pas au propriétaire un pour cent de son revenu. Les douanes ne rapportent presque rien; la contrebande est générale. Le prince de Modène (celui à qui sa mère disait, comme conseil suprême : *Va e fa dane!* Va et fais de l'argent!) a établi dans son duché des magasins de marchandises prohibées, lesquelles il fait entrer, la nuit, dans la légation de Bologne.... C'est l'absence de la vertu militaire qui prolongera l'agonie de l'Italie. Bonaparte n'a pas eu le temps de faire revivre cette vertu dans la patrie de Marius et de César. Les habitudes d'une vie oisive et le charme du climat contribuent encore à ôter aux Italiens du midi le désir de s'agiter, pour être mieux. Les antipathies nées des divisions territoriales ajoutent aux difficultés d'un mouvement intérieur; mais si quelque impulsion venait du dehors, ou si quelque prince en deçà des Alpes accordait une charte à ses sujets, une révolution aurait lieu, parce que tout est mûr pour cette révolution. Plus heureux que nous et instruits par notre expérience, les peuples économiseraient les crimes et les malheurs dont nous avons été prodigues. » Si l'histoire pouvait se confondre avec la philosophie et si les faits ne précédaient pas toujours les doctrines dans l'éducation des peuples, Joachim Pecci serait peut-être répréhensible pour n'avoir pas admis les déductions de son maître avant que, par inductions successives et d'expérience en expérience, il arrivât à reconnaître que Chateaubriand était un grand prophète des malheurs qu'il ne savait que prévoir, sur les ruines d'une monarchie impossible à sauver désormais par le plus dévoué et le plus inutile de ses serviteurs. Telle, Cassandre, sur les ruines de Troie, annonçait, malgré elle, l'irrémédiable infortune de Priam, son vieux père, — trop vieux, hélas! pour se reprendre à une vie nouvelle qui demandait de nouveaux chefs à des peuples nouveaux.

1. Cf. l'Epistolaire de Joachim Pecci, dans la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 315.

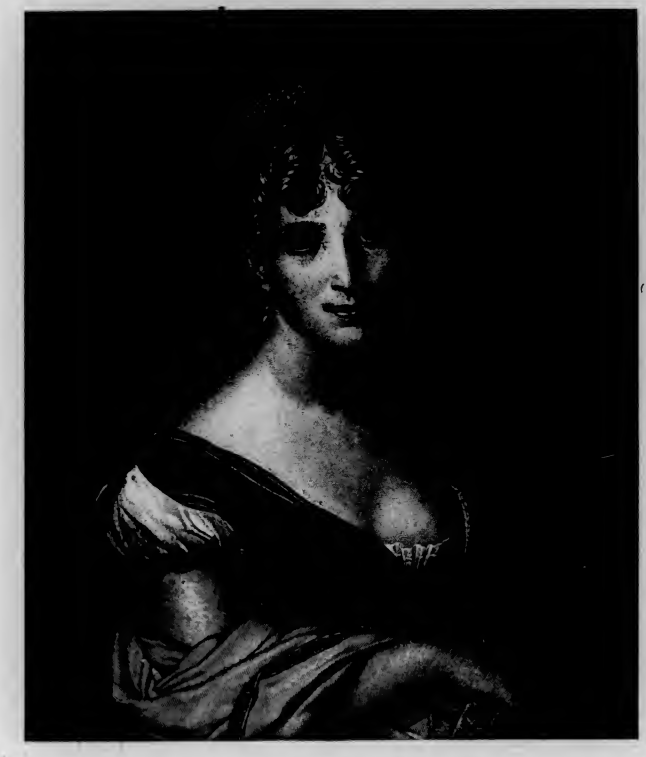
Un autre homme existait heureusement, pour l'illusion que la monarchie conservait encore en ses futures destinées; un homme, qui pouvait s'appeler le Samson des royautés européennes, pour la conviction d'immortalité qu'il professait à leur égard. C'était un autre prophète d'un nouvel Israël. Il croirait en ses rois aussi longtemps qu'ils seraient debout, pareils aux plus beaux temples du monde faits d'ordre indéconcertable et de suprême autorité. Cet autre Samson, qui ne s'ensevelirait que sous les ruines de cette suprême royauté qu'il semblait soutenir par miracle de ses deux colossales épaules, vous l'avez nommé : c'est Metternich, l'irréductible adversaire du libéral Chateaubriand, aux yeux de Joachim Pecci, constant observateur et admirateur passionné de l'un et de l'autre de ses différents maîtres.

Chateaubriand et Metternich, les deux faces du même soleil éclairant aux deux antipodes le même point d'histoire : la politique de France s'opposant à la politique d'Autriche pour l'occupation des États pontificaux par l'Étranger, que le Pape, impuissant à réfréner la révolution grondante des Romagnes, appelle lui-même dans ses Légations envahies : tel est le thème désormais cher aux études secrètes de Joachim Pecci. Pas un mouvement de troupes, que sa correspondance ne signale, et, presque toujours, avec une sympathie mal déguisée pour le triomphe de l'Autriche en Italie. Est-ce par insuffisance d'informations, du côté de la France? « Hier, 7 courant, on a affiché un avis du cardinal Bernetti, qui a dissipé toute crainte et répandu la joie et la jubilation dans Rome. Le Secrétaire d'État y annonce la marche des Autrichiens sur les provinces en révolte, et l'occupation des villes de Modène et de Rome par ces troupes. Le corps expéditionnaire, qui se dirige sur Bologne, comprend seize mille hommes. Ce chiffre vous donnera à entendre que la question est résolue et que, sans qu'il soit besoin d'en venir aux armes, les provinces révoltées feront promptement leur soumission au Souverain légitime. » La question résolue est celle de l'ordre. Et c'est parce que Metternich se proclame un homme d'ordre, — « Je suis un rocher de l'ordre! » dira-t-il de lui-même, — que Joachim Pecci est son partisan et son admirateur. Le Pape y met le prix, sans doute : « On ne sait pas à quelles conditions l'empereur d'Autriche a daigné envoyer ses troupes dans l'État Pontifical. Plusieurs versions circulent. La plus répandue dit que, grâce à un concordat, les Tudesques occuperont pendant quatre ans les provinces en révolte et que le gouvernement du Pape leur payera la somme de six millions. Pour faire face à cette dépense, le Governo, comme nous l'apprendrons plus tard, a vendu ses terres de Nettuno à la famille Borghèse, au prix de 400 000 écus,

sous la réserve de pouvoir récupérer ce bien-fonds dans un espace de vingt années. » Est-ce parce que Rothschild s'est refusé de prêter davantage au Pape? « Le Pape est pris en dérision. On se rit du cardinal Bernetti, on lit et siffle ses édits en plein théâtre. Ainsi vont les choses, et l'on ne prévoit qu'un funeste lendemain. Le Trésor est vide, épuisé. Les trois millions, que Rothschild a prêtés au Gouvernement et que celui-ci a déjà reçus, ne suffiront que pour trois mois et appauvriront l'État encore davantage. » Bien des raisons expliquent la défiance de Joachim Pecci envers la France si mal représentée, alors, en Italie : « On dit et affirme que le frère de Louis Bonaparte, qui fait cause commune avec les insurgés, vient de mourir à Pérouse, d'un refroidissement qui l'a emporté après cinq jours d'alitement. » Et, sur ces nouvelles fâcheuses, le pessimisme antifrançais de notre correspondant d'enchérir. Chateaubriand a déjà cédé la place à Saint-Aulaire, sur le théâtre politique; c'est comme qui dirait le soleil dans son plein midi, remplacé tout à coup par un pâle clair de lune, aux yeux des spectateurs aveuglés. Et les idées noires de monter plus intenses, dans l'esprit de Joachim Pecci épouvanté : « L'État a perdu sa tranquillité, et l'homme de prudence et de conseil prévoit un sinistre et anxieux avenir. Déjà, il semble que la guerre sonne la charge derrière nous. Les gazettes pourront assez vous éclairer sur l'attitude équivoque des Français. Entre nous, — et la nouvelle est officielle, — la France par l'intermédiaire de son ambassadeur à Rome, M. de Saint-Aulaire, a remis, dans l'après-midi du 28 mars, à la Secrétairerie d'État, une note que j'ai lue et dans laquelle cette nation proteste contre la présence des Tudesques en Italie, et l'on ne craint pas d'appeler l'intervention des Autrichiens une *agression injuste*. » Décidément les sympathies autrichiennes de Pecci s'affirment de mieux en mieux et, pour les expliquer, il nous faut essayer avec lui l'étude qu'il fait de Metternich, comme de l'homme le plus apte à ramener l'ordre dans l'Europe bouleversée, comme du diplomate le plus capable d'ouvrir école d'ordre, et encore d'ordre, et toujours d'ordre, au milieu des États désemparés par la tempête révolutionnaire.

Il n'est pas de papier concernant Metternich, que Joachim Pecci ne classe avec amour, pas de nouvelles de l'homme public et privé qu'il n'enregistre. Joachim Pecci n'eût-il été qu'un élève du maître diplomate que l'empereur d'Autriche retint autant qu'il put à son service, cette raison serait suffisante pour nous autoriser à ouvrir ici une large parenthèse sur l'homme qui, sans y prétendre, façonna à son moule un futur homme d'État, de même taille et de même envergure. Toutes les fois qu'on vous annonce la divulgation des papiers secrets d'un

homme qui fut célèbre, une mélancolie profonde vous serre l'âme, comme à la vue d'un bel et vieil appartement « à louer ». Vous avez éprouvé cette tristesse d'anciennes nobles choses mortes qui vont revivre, un jour que, lisant l'écriteau pendu aux frises d'un hôtel sécu-



La reine Hortense, mère de Napoléon III.

laire qui cherchait de nouveaux maîtres à ses murs vides, vous êtes entré et avez visité les pièces. Çà et là, les chambres s'en allaient dans la solitude des meubles disparus et des tableaux décrochés. Un rayon de soleil pénétrant avec vous là-dedans, par les portes rouvertes, remettait quelque lustre aux vieux ors des serrures que les mains des aïeux avaient fanés, ternis. C'étaient, au milieu des trumeaux-pompadour et

sous la réserve de pouvoir récupérer ce bien-fonds dans un espace de vingt années. » Est-ce parce que Rothschild s'est refusé de prêter davantage au Pape? « Le Pape est pris en dérision. On se rit du cardinal Bernetti, on lit et siffle ses édits en plein théâtre. Ainsi vont les choses, et l'on ne prévoit qu'un funeste lendemain. Le Trésor est vide, épuisé. Les trois millions, que Rothschild a prêtés au Gouvernement et que celui-ci a déjà reçus, ne suffiront que pour trois mois et appauvriront l'État encore davantage. » Bien des raisons expliquent la défiance de Joachim Pecci envers la France si mal représentée, alors, en Italie : « On dit et affirme que le frère de Louis Bonaparte, qui fait cause commune avec les insurgés, vient de mourir à Pérouse, d'un refroidissement qui l'a emporté après cinq jours d'alitement. » Et, sur ces nouvelles fâcheuses, le pessimisme antifrançais de notre correspondant d'enchérir. Chateaubriand a déjà cédé la place à Saint-Aulaire, sur le théâtre politique ; c'est comme qui dirait le soleil dans son plein midi, remplacé tout à coup par un pâle clair de lune, aux yeux des spectateurs aveuglés. Et les idées noires de monter plus intenses, dans l'esprit de Joachim Pecci épouvanté : « L'État a perdu sa tranquillité, et l'homme de prudence et de conseil prévoit un sinistre et anxieux avenir. Déjà, il semble que la guerre sonne la charge derrière nous. Les gazettes pourront assez vous éclairer sur l'attitude équivoque des Français. Entre nous, — et la nouvelle est officielle, — la France par l'intermédiaire de son ambassadeur à Rome, M. de Saint-Aulaire, a remis, dans l'après-midi du 28 mars, à la Secrétairerie d'État, une note que j'ai lue et dans laquelle cette nation proteste contre la présence des Tudesques en Italie, et l'on ne craint pas d'appeler l'intervention des Autrichiens une *agression injuste*. » Décidément les sympathies autrichiennes de Pecci s'affirment de mieux en mieux et, pour les expliquer, il nous faut essayer avec lui l'étude qu'il fait de Metternich, comme de l'homme le plus apte à ramener l'ordre dans l'Europe bouleversée, comme du diplomate le plus capable d'ouvrir école d'ordre, et encore d'ordre, et toujours d'ordre, au milieu des États désemparés par la tempête révolutionnaire.

Il n'est pas de papier concernant Metternich, que Joachim Pecci ne classe avec amour, pas de nouvelles de l'homme public et privé qu'il n'enregistre. Joachim Pecci n'eût-il été qu'un élève du maître diplomate que l'empereur d'Autriche retint autant qu'il put à son service, cette raison serait suffisante pour nous autoriser à ouvrir ici une large parenthèse sur l'homme qui, sans y prétendre, façonna à son moule un futur homme d'État, de même taille et de même envergure. Toutes les fois qu'on vous annonce la divulgation des papiers secrets d'un

homme qui fut célèbre, une mélancolie profonde vous serre l'âme, comme à la vue d'un bel et vieil appartement « à louer ». Vous avez éprouvé cette tristesse d'anciennes nobles choses mortes qui vont revivre, un jour que, lisant l'écriteau pendu aux frises d'un hôtel sécu-

La reine Hortense, mère de Napoléon III.

laire qui cherchait de nouveaux maîtres à ses murs vides, vous êtes entré et avez visité les pièces. Çà et là, les chambres s'en allaient dans la solitude des meubles disparus et des tableaux décrochés. Un rayon de soleil pénétrant avec vous là-dedans, par les portes rouvertes, remettait quelque lustre aux vieux ors des serrures que les mains des aïeux avaient fanés, ternis. C'étaient, au milieu des trumeaux-pompadour et

des cartouches-renaissance, des trous béants où furent les portraits des seigneurs et des dames, et où ne restait plus que le vide. De ces dorures mortes et de ces échancrures dans le néant et dans la nuit que le soleil ravive au passage, quelque chose comme un sourire entre des larmes émanait jusqu'à votre âme triste, *sunt lacrymæ rerum*! Et vous vous demandiez si cette maison d'ancien temps, en retrouvant aujourd'hui de nouveaux hôtes, réveillerait avec ses échos rajeunis les charmes morts d'un autre âge. — Comme ces hôtels d'autrefois, les « Mémoires » anciens, paraissant de nos jours, sont des appartements à louer, dont l'écriteau de l'éditeur cherche les locataires. Le temps présent, si différent du temps passé, les y invitera-t-il et voudra-t-on s'y complaire? Qu'ils soient écrits par des hommes de guerre et qu'on y sente la poudre des batailles, ou qu'ils sortent des blanches mains de quelque dame de salon et que l'on y respire la poudre des toilettes; poudre pour poudre, que vaudra celle qu'avec ces nouveaux « Mémoires » l'intrigue des cours ou la gloire des camps aura soulevée un instant aussi vainement l'une que l'autre, sous le soleil indifférent qui voit monter et s'évanouir vite la petite et la grande poussière du troupeau humain, en route vers le néant de cette chose appelée « l'immortalité » par ces mêmes mortels qui, la connaissant le mieux, devraient la mépriser davantage.

Tels durent apparaître, à la lecture de Joachim Pecci ravi, les papiers que Metternich, rival de Chateaubriand en ce genre de gloire littéraire, permettait que l'on publiât de son vivant, avant le recueil définitif de ses « Mémoires posthumes[1] ». Par une coquetterie vaniteuse dont les grands hommes eux-mêmes se défendent mal, Metternich aima surtout à se raconter par les femmes, et ce fut aux peintres les plus célèbres de son temps qu'il confia le soin d'interpréter les pages les plus gracieuses et les plus intimes de sa vie. Si vous avez visité l'Exposition des *Cent Chefs-d'œuvre* à la galerie parisienne de Georges Petit, parmi les merveilleux portraits de femmes qui vous y charmèrent, vous en aurez retenu un dont la beauté fascinatrice et rayonnante semblait éteindre toutes les grâces d'alentour. Sur un fond bleu d'azur dont quelques déchirures laissaient entrevoir le pays des étoiles, une figure s'enlevait dans la rose nacrée de sa floréale jeunesse. Quinze ans, vingt

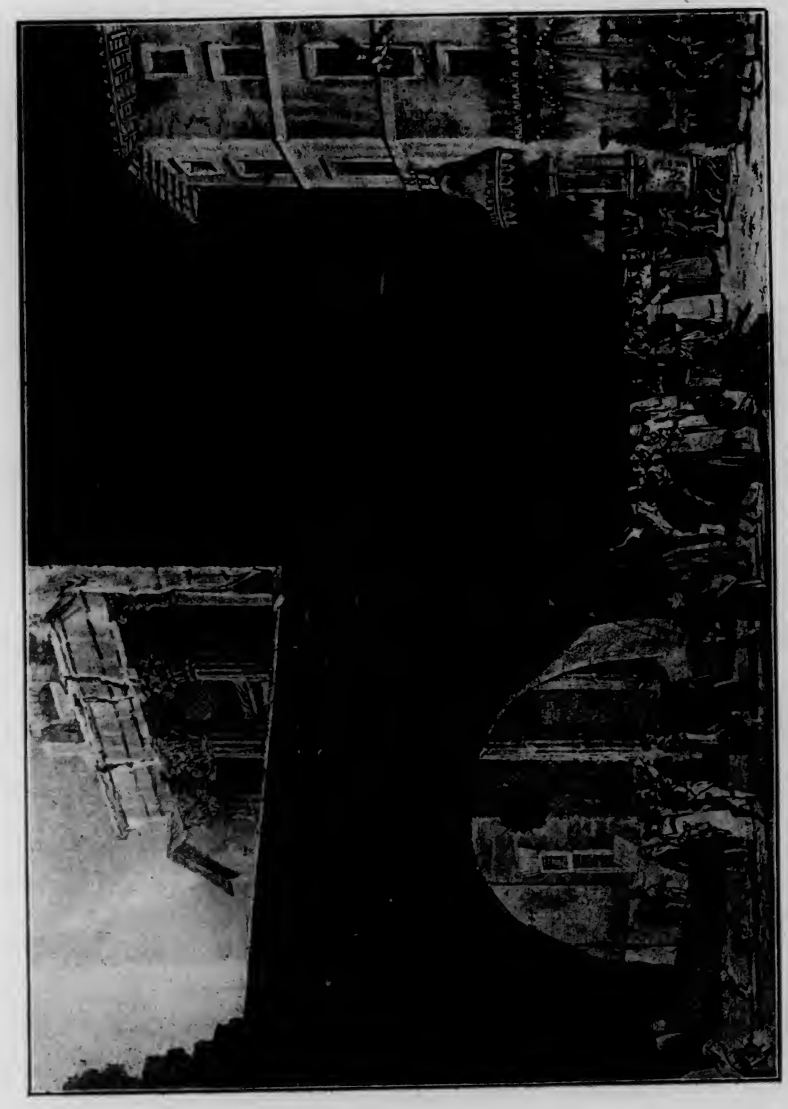
1. Cf. *Aus Metternich's nachgelassenen Papieren. Herausgegeben von dem Sohne des Staatskanzlers Fürsten Richard Metternich-Winnebourg, etc.* Vien, W. Braumuller. — Cf. Mémoires, documents et écrits divers, laissés par le prince de Metternich, publiés par son fils le prince Richard de Metternich, classés et réunis par M. A. Kunkowstroem. Paris, E. Plon, Nourrit et Cᵉ.

ans, davantage peut-être, quel âge pouvait avoir cette jungfrau que Lawrence avait peinte à Vienne, en 1825, sous les traits autrichiens de la petite-fille de Kaunitz, ce fameux « cocher de l'Europe » que Marie-Thérèse avait si favorablement attaché à son char et, disent quelques-uns, à son lit? Dans ce portrait idéal d'où la vie en fleur semble émaner, comme un parfum trop céleste pour un calice d'ici-bas et où, comme à travers les vases trop fragiles, on entrevoit la pâle mort des languissantes poitrines qui va bientôt briser cette enveloppe de carnation ivoire et rose, la descendante du ministre-roi a déja appelé l'aigle de Ganymède qui tend ses ailes et qui l'emportera, dans un envolement des frisures évaporant cette adorable tête, et des gazes légères qui ne retiennent plus ses seins nés d'hier, les bras tout grands ouverts de la déesse à son départ.

Ce portrait féerique d'un Ganymède féminin ou d'une divine Hébé est celui de la comtesse Éléonore de Kaunitz-Reitberg, morte dans sa jeunesse et sa beauté, en 1825, l'année même où elle se fit peindre. Mais, pour en deviner toute la grâce, c'est à côté du portrait du prince Clément de Metternich, son rival en grâce et son mari glorieux, qu'il faut le contempler. Vous connaissez peut-être ce deuxième chef-d'œuvre de Lawrence, peint vers 1830, et vous n'en aurez jamais vu aucun autre qui exprimât plus fidèlement à la fois l'idéal de beauté dont un visage d'homme fut jamais orné et la grandeur de caractère dont cet homme pût distinguer ce visage. Le buste haut, les épaules légères, la tête oblongue et s'enfuyant vers le front grand ouvert, comme une intelligence vers son temple, le modèle de ce portrait, — qui vieillira jusqu'à quatre-vingt-six ans et qui toujours ressemblera à lui-même, — ce prince que la gloire appellera bientôt tout court Metternich, n'est encore que l'heureux descendant des Winnebourg-zu-Beylstein. Ses pères, depuis quatre cents ans, électeurs de Trèves et princes du Saint-Empire, ont laissé à leur héritier assez de terres en Tyrol, pour qu'il n'ait pas le goût d'en aller chercher ailleurs de plus grandes. Il a vingt ans, comme dirait Byron dont ce portrait est l'identique image. Ses études sont achevées à l'université de Strasbourg, où les professeurs de Napoléon Bonaparte lui ont appris les mêmes mathématiques et la même escrime. Passant par les salons de Vienne, comme un Childe Harold moins boiteux et plus fascinateur que l'autre, il y cueille au passage la plus suave fleur que l'aristocratie autrichienne ait produite, l'unit à la sienne et, au ravissement de ceux qui voient passer ce couple de parfaite beauté et d'idéal amour, il va aussitôt faire s'épanouir leurs deux splendeurs jumelles aux solitudes protectrices du Rennweg.

Ce dut être durant ce court passage, de Vienne au Tyrol, que Lawrence conçut l'idée de peindre cette image rêvée du dieu de l'amour, qu'une volonté supérieure allait bientôt métamorphoser en dieu de la politique. Mais si, par ordre de l'empereur d'Autriche, les portes mystérieuses de la montagne allaient bientôt se rouvrir et perdre pour toujours cet amant du repos qui ne s'y arrêterait jamais plus, Clément de Metternich aurait-il à s'en plaindre? Ce meneur d'hommes, aimé des femmes, ne fleurira-t-il pas toute sa vie entre deux épouses, entre le regret d'en avoir si prématurément perdu une et le plaisir d'en retrouver si tôt une autre? Ainsi pourtant vivra ce Don Juan de l'amour légitime, trop occupé par les affaires de l'État, et négligeant jusqu'à la troisième et dernière de ses esclaves qui furent ses épouses et qui tinrent dévotement, à sa place, heure par heure, le journal de sa vie.

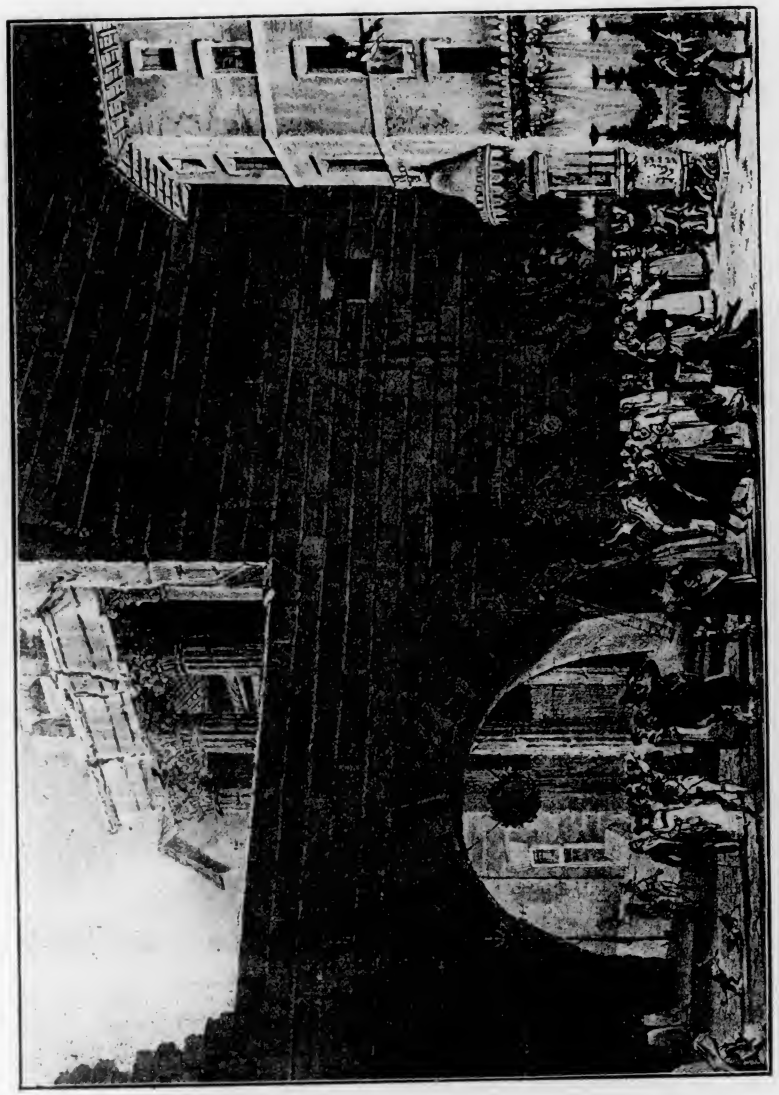
La princesse Mélanie, née comtesse de Zichy-Ferraris, semble, de toutes les trois dont l'existence fut également précieuse à Metternich, celle à qui nous devons la relation la plus étendue sur les actes intimes et publics de son illustre époux. Aussi fortement subjuguée que les précédentes par cette irrésistible beauté du visage qui reflétait en cet homme une indéridable sérénité d'âme, Mélanie de Metternich fut, dès le jour de ses noces, l'heureuse adoratrice de son idole et la contemplatrice attendrie de tous les actes de son dieu. Elle écrit, dès la première quinzaine de ses noces : « Aujourd'hui, pour la première fois depuis mon mariage, j'ai déjeuné avec Clément. Il m'a longuement parlé d'affaires, m'a initiée à ses idées et à ses projets, et j'ai été surprise de voir jusqu'où allait mon ignorance. Je voudrais arriver à le comprendre au premier mot, à pouvoir l'aider en toutes choses, suivre ses discussions, discuter moi-même avec lui; en un mot, je voudrais être plus qu'une femme aimante, — ce qui, en vérité, est un métier trop facile. » Et, plus loin : « Clément travaille beaucoup. J'ai été un moment près de lui, et, si je pouvais en faire à ma volonté, je resterais toujours appuyée sur son épaule, pour voir comment il écrit ses dépêches; car c'est un spectacle aussi intéressant que curieux. Le soir, il a parlé d'une manière très attrayante des événements du jour, et il a continué la conversation lorsque nous sommes restés seuls. Cet homme est admirable. Dieu veuille le conserver pour le monde. » Dans le cabinet du grand homme d'État où, en 1831, la douce princesse veut qu'une grâce particulière de Dieu l'ait fait entrer plutôt que son droit strict d'épouse, Mélanie se met aussitôt en présence des volumineux papiers de Metternich qu'il faut classer, réunir en volumes et laisser en trésor à l'histoire. « Y pensez-vous? lui répond Frédéric de Gentz qu'elle appelle à son



ROME. — La neuvaine à la *Madonna* de l'*Arco di Pantano*. (Dessin de Thomas, 1830.)

Ce dut être durant ce court passage, de Vienne au Tyrol, que Lawrence conçut l'idée de peindre cette image rêvée du dieu de l'amour, qu'une volonté supérieure allait bientôt métamorphoser en dieu de la politique. Mais si, par ordre de l'empereur d'Autriche, les portes mystérieuses de la montagne allaient bientôt se rouvrir et perdre pour toujours cet amant du repos qui ne s'y arrêterait jamais plus, Clément de Metternich aurait-il à s'en plaindre? Ce meneur d'hommes, aimé des femmes, ne fleurira-t-il pas toute sa vie entre deux épouses, entre le regret d'en avoir si prématurément perdu une et le plaisir d'en retrouver si tôt une autre? Ainsi pourtant vivra ce Don Juan de l'amour légitime, trop occupé par les affaires de l'État, et négligeant jusqu'à la troisième et dernière de ses esclaves qui furent ses épouses et qui tinrent dévotement, à sa place, heure par heure, le journal de sa vie.

La princesse Mélanie, née comtesse de Zichy-Ferraris, semble, de toutes les trois dont l'existence fut également précieuse à Metternich, celle à qui nous devons la relation la plus étendue sur les actes intimes et publics de son illustre époux. Aussi fortement subjuguée que les précédentes par cette irrésistible beauté du visage qui reflétait en cet homme une indéridable sérénité d'âme, Mélanie de Metternich fut, dès le jour de ses noces, l'heureuse adoratrice de son idole et la contemplatrice attendrie de tous les actes de son dieu. Elle écrit, dès la première quinzaine de ses noces : « Aujourd'hui, pour la première fois depuis mon mariage, j'ai déjeuné avec Clément. Il m'a longuement parlé d'affaires, m'a initiée à ses idées et à ses projets, et j'ai été surprise de voir jusqu'où allait mon ignorance. Je voudrais arriver à le comprendre au premier mot, à pouvoir l'aider en toutes choses, suivre ses discussions, discuter moi-même avec lui; en un mot, je voudrais être plus qu'une femme aimante, — ce qui, en vérité, est un métier trop facile. » Et, plus loin : « Clément travaille beaucoup. J'ai été un moment près de lui, et, si je pouvais en faire à ma volonté, je resterais toujours appuyée sur son épaule, pour voir comment il écrit ses dépêches; car c'est un spectacle aussi intéressant que curieux. Le soir, il a parlé d'une manière très attrayante des événements du jour, et il a continué la conversation lorsque nous sommes restés seuls. Cet homme est admirable. Dieu veuille le conserver pour le monde. » Dans le cabinet du grand homme d'État où, en 1851, la douce princesse veut qu'une grâce particulière de Dieu l'ait fait entrer plutôt que son droit strict d'épouse, Mélanie se met aussitôt en présence des volumineux papiers de Metternich qu'il faut classer, réunir en volumes et laisser en trésor à l'histoire. « Y pensez-vous? lui répond Frédéric de Gentz qu'elle appelle à son



ROME. — La neuvaine à la *Madonna* de l'*Arco di Pantano*. (Dessin de Thomas, 1830.)

aide. Mais il faudrait y dépenser toute une vie. » Ce sera donc la sienne que la princesse, heure par heure, y emploiera. Et la voici, ouvrant les paperasses des premières années de la vie politique du prince et, des notes précieuses qu'elle y relève, complétant le précieux *journal* qu'elle nous laissera dans la suite. Sans jalousie, sans ombrage, elle remonte à l'année 1800 où l'empereur François, enviant la

Gentz (Jean-Frédéric).

retraite des jeunes amoureux, Clément et Éléonore, perdus au fond de leur paisible manoir du Tyrol, avait dit à Metternich :

— Vous vivez, comme je serais heureux de vivre à votre place. Tenez-vous à ma disposition. C'est tout ce que je vous demande, pour le moment.

Ce moment fut de courte durée. Napoléon commençait à s'agiter jusqu'à Vienne, et il fallait lui trouver enfin un homme à qui il eût sérieusement affaire. Metternich, choisi par son Souverain pour devenir cet homme, écrit sur-le-champ ses principes politiques avec les lignes suivantes qui dessinent, aux premiers pas, la route droite qu'il suivra inflexiblement jusqu'au bout de sa longue carrière : « Ce qui caractérise

le monde moderne, ce qui le distingue essentiellement du monde ancien, c'est la tendance des États à se rapprocher les uns des autres, et à former une sorte de corps social reposant sur la même base que la grande société humaine qui s'est formée au sein du Christianisme. Cette base n'est autre que le précepte formulé par le Livre par excellence : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te « fasse ». Appliquée à l'État, cette règle fondamentale de toute société humaine s'appelle *réciprocité*. Dans la pratique, elle détermine ce que dans le langage de la diplomatie on nomme *les bons procédés* ou, en d'autres termes, la prévenance réciproque et l'honnêteté dans les rapports. Dans le monde ancien, la politique se renfermait dans l'isolement et pratiquait l'égoïsme le plus absolu, sans autre frein que la prudence humaine. La loi du talion élevait des barrières éternelles et provoquait d'éternelles inimitiés, entre les différentes associations : à chaque page de l'histoire ancienne se retrouve la réciprocité du mal qu'on se faisait. La société moderne, au contraire, nous montre l'application du principe de la solidarité et de l'équilibre, entre les États, et nous offre le spectacle des efforts réunis de plusieurs États pour s'opposer à la prépondérance d'un seul, pour arrêter le progrès de son influence et le forcer de rentrer dans le droit commun. Le rétablissement des rapports internationaux sur la base de la réciprocité, sous la garantie de la reconnaissance des droits acquis et du respect de la foi jurée, constitue de nos jours l'essence de la politique dont la diplomatie n'est que l'application journalière. Entre les deux, il y a, selon moi, la même différence qu'entre la *science* et l'*art*. » De ces principes préliminaires à la formule générale, *la force dans le droit*, dont Metternich résumera plus tard tout son système de politique impérative et consciencieuse, il n'y aura que quelques pas à faire. Et aussitôt, sans ambition ni répugnance, dès 1803, l'heureux seigneur du paisible Rennweg s'est mis en route. Il semble qu'une Providence d'élection le conduit, comme par la main, de Vienne à Dresde et de Dresde à Saint-Pétersbourg, pour lui apprendre, avant de le diriger sur Paris, quelle est cette Allemagne dangereuse dont il faudra vouer les ambitions aux armes répressives de la France, et quelle est cette Russie dont l'alliance désirable sera le palladium de l'Autriche. Une fois ce double plan bien conçu auquel Metternich rapportera tous les actes de sa vie politique avec une admirable suite d'idées et une parfaite rectitude de conscience, il part en 1805 pour Paris, à l'heure où, l'empereur d'Autriche ne jugeant pas utile de s'allier à l'empereur des Français aussi longtemps que Frédéric de Prusse arrêterait à sa

frontière les armées victorieuses de Napoléon, ce fut tout à coup sur Vienne que ce dernier décida de diriger ses aigles :

— Monsieur d'Alopeus! put dire Metternich déjà triomphant à l'ambassadeur de Russie, le soir où celui-ci cherchait aux pieds de son secrétaire la lettre que lui envoyait son Souverain et qui lui avait glissé dans la manche : cette lettre providentielle, la voici. Répondez au Tsar que l'alliance austro-russe est faite. Je cours à Paris, amuser Napoléon sur l'échiquier où je dérangerai quelques pions, pour donner aux mains de François et d'Alexandre le temps de s'unir à la frontière de leurs empires, menacés aussi périlleusement l'un que l'autre.

— Trop tard, Monsieur de Metternich! put répondre Napoléon en voyant arriver l'ambassadeur d'Autriche, à l'heure même où subrepticement l'Empereur ordonnait à Murat et à Lannes de franchir la Prusse par Anspach et d'aller prendre leurs quartiers d'hiver aux environs de Vienne : trop tard. Je ne joue plus!

L'Empereur joua bien, quelques mois encore, mais non plus aux échecs. Ici vient une histoire que les Metternich n'ont pas consignée dans leur *Journal* et dont ils ont, d'ailleurs, depuis, pris leur revanche. Avant son départ de Vienne, on avait dit au nouveau plénipotentiaire que, dans Paris, quand les hommes ne parlent plus, c'est le moment de faire causer les femmes. Metternich, trop honnête pour réussir à ce jeu, pensa faire un chef-d'œuvre d'une intrigue banale et n'en tira qu'une plaisante histoire, dont il paya tous les frais. Napoléon avait pour confident secret M. Regnault, président de la section de l'Intérieur au Conseil d'État; et M. Regnault avait pour confidente plus secrète encore Augustine X..., danseuse ordinaire de l'Opéra. Savoir que la belle habitait rue de la Michodière, n'était pas chose si malaisée; et, sur le conseil de la Cour d'Autriche, par un bel après-midi où le jaloux Regnault sommeillait au Conseil sur sa bonne conscience, le galant Metternich fit monter à son cœur deux étages, — le premier demeurant bien réservé à la princesse Éléonore, — et déposa celui-ci, lourd de la bourse qu'il supportait, aux pieds de la divette. Ainsi l'hommage monétaire du galant homme serait entretenu jusqu'à la somme totale de quatorze mille francs que l'empereur d'Autriche garantissait sur sa bonne renommée de payeur, à une seule condition : — « Laquelle?... repartit la minette. — Que M. Regnault n'en saura rien. — A Dieu ne plaise! » ajouta-t-elle. O fortune! le secrétaire de Napoléon était suborné en la personne de sa maîtresse, et Dalila allait livrer les pensées de Samson.... « Surtout, continua M. Regnault qui sut l'histoire avant le souverain d'Autriche qui la payait, garde-toi bien, ma fille, de fermer ta main droite. Moi, je

le monde moderne, ce qui le distingue essentiellement du monde ancien, c'est la tendance des États à se rapprocher les uns des autres, et à former une sorte de corps social reposant sur la même base que la grande société humaine qui s'est formée au sein du Christianisme. Cette base n'est autre que le précepte formulé par le Livre par excellence : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te « fasse ». Appliquée à l'État, cette règle fondamentale de toute société humaine s'appelle *réciprocité*. Dans la pratique, elle détermine ce que dans le langage de la diplomatie on nomme *les bons procédés* ou, en d'autres termes, la prévenance réciproque et l'honnêteté dans les rapports. Dans le monde ancien, la politique se renfermait dans l'isolement et pratiquait l'égoïsme le plus absolu, sans autre frein que la prudence humaine. La loi du talion élevait des barrières éternelles et provoquait d'éternelles inimitiés, entre les différentes associations : à chaque page de l'histoire ancienne se retrouve la réciprocité du mal qu'on se faisait. La société moderne, au contraire, nous montre l'application du principe de la solidarité et de l'équilibre, entre les États, et nous offre le spectacle des efforts réunis de plusieurs États pour s'opposer à la prépondérance d'un seul, pour arrêter le progrès de son influence et le forcer de rentrer dans le droit commun. Le rétablissement des rapports internationaux sur la base de la réciprocité, sous la garantie de la reconnaissance des droits acquis et du respect de la foi jurée, constitue de nos jours l'essence de la politique dont la diplomatie n'est que l'application journalière. Entre les deux, il y a, selon moi, la même différence qu'entre la *science* et l'*art*. » De ces principes préliminaires à la formule générale, *la force dans le droit*, dont Metternich résumera plus tard tout son système de politique impérative et consciencieuse, il n'y aura que quelques pas à faire. Et aussitôt, sans ambition ni répugnance, dès 1803, l'heureux seigneur du paisible Rennweg s'est mis en route. Il semble qu'une Providence d'élection le conduit, comme par la main, de Vienne à Dresde et de Dresde à Saint-Pétersbourg, pour lui apprendre, avant de le diriger sur Paris, quelle est cette Allemagne dangereuse dont il faudra vouer les ambitions aux armes répressives de la France, et quelle est cette Russie dont l'alliance désirable sera le palladium de l'Autriche. Une fois ce double plan bien conçu auquel Metternich rapportera tous les actes de sa vie politique avec une admirable suite d'idées et une parfaite rectitude de conscience, il part en 1805 pour Paris, à l'heure où, l'empereur d'Autriche ne jugeant pas utile de s'allier à l'empereur des Français aussi longtemps que Frédéric de Prusse arrêterait à sa

frontière les armées victorieuses de Napoléon, ce fut tout à coup sur Vienne que ce dernier décida de diriger ses aigles :

— Monsieur d'Alopeus! put dire Metternich déjà triomphant à l'ambassadeur de Russie, le soir où celui-ci cherchait aux pieds de son secrétaire la lettre que lui envoyait son Souverain et qui lui avait glissé dans la manche : cette lettre providentielle, la voici. Répondez au Tsar que l'alliance austro-russe est faite. Je cours à Paris, amuser Napoléon sur l'échiquier où je dérangerai quelques pions, pour donner aux mains de François et d'Alexandre le temps de s'unir à la frontière de leurs empires, menacés aussi périlleusement l'un que l'autre.

— Trop tard, Monsieur de Metternich! put répondre Napoléon en voyant arriver l'ambassadeur d'Autriche, à l'heure même où subrepticement l'Empereur ordonnait à Murat et à Lannes de franchir la Prusse par Anspach et d'aller prendre leurs quartiers d'hiver aux environs de Vienne : trop tard. Je ne joue plus!

L'Empereur joua bien, quelques mois encore, mais non plus aux échecs. Ici vient une histoire que les Metternich n'ont pas consignée dans leur *Journal* et dont ils ont, d'ailleurs, depuis, pris leur revanche. Avant son départ de Vienne, on avait dit au nouveau plénipotentiaire que, dans Paris, quand les hommes ne parlent plus, c'est le moment de faire causer les femmes. Metternich, trop honnête pour réussir à ce jeu, pensa faire un chef-d'œuvre d'une intrigue banale et n'en tira qu'une plaisante histoire, dont il paya tous les frais. Napoléon avait pour confident secret M. Regnault, président de la section de l'Intérieur au Conseil d'État; et M. Regnault avait pour confidente plus secrète encore Augustine X..., danseuse ordinaire de l'Opéra. Savoir que la belle habitait rue de la Michodière, n'était pas chose si malaisée; et, sur le conseil de la Cour d'Autriche, par un bel après-midi où le jaloux Regnault sommeillait au Conseil sur sa bonne conscience, le galant Metternich fit monter à son cœur deux étages, — le premier demeurant bien réservé à la princesse Éléonore, — et déposa celui-ci, lourd de la bourse qu'il supportait, aux pieds de la divette. Ainsi l'hommage monétaire du galant homme serait entretenu jusqu'à la somme totale de quatorze mille francs que l'empereur d'Autriche garantissait sur sa bonne renommée de payeur, à une seule condition : — « Laquelle?... repartit la minette. — Que M. Regnault n'en saura rien. — A Dieu ne plaise! » ajouta-t-elle. O fortune! le secrétaire de Napoléon était suborné en la personne de sa maîtresse, et Dalila allait livrer les pensées de Samson.... « Surtout, continua M. Regnault qui sut l'histoire avant le souverain d'Autriche qui la payait, garde-toi bien, ma fille, de fermer ta main droite. Moi, je

mettrai dans ta gauche les quelques petites économies que ta sagesse m'aura permis de faire, en attendant. » Et recommandant l'éloquence à Augustine, ce fut alors qu'il ne ménagea plus à la soubrette les secrets du Conseil.

On triomphait déjà apparemment à Vienne lorsque Napoléon, las de rire, fit appeler M. de Metternich et lui apprit ce qu'Augustine ne lui avait pas révélé : à savoir que l'ambassadeur d'Autriche n'avait plus qu'à rentrer à Vienne, pas assez tôt cependant pour empêcher les régiments de Masséna d'y arriver avant lui. Faut-il donner à cette histoire le même crédit qu'à celle du vase de Sèvres que Napoléon aurait brisé aux pieds de Metternich, en disant qu'il briserait l'Autriche semblablement? On ne trouve, dans les papiers des Metternich, pas plus trace du vase de Sèvres que de l'histoire d'Augustine. Au demeurant, si celle-ci est vraie, une autre femme, — une autre Metternich, sous un autre Napoléon, — s'est chargée, on le sait, d'en prendre amplement la revanche.

Mais, bien avant les intrigues de Pauline Sandor à la cour de Napoléon III, les brusques lendemains d'Austerlitz et d'Iéna, qui conduisirent Napoléon Ier jusqu'à Moscou et jusqu'à sa perte finale, donnèrent à Metternich des représailles faciles. L'ambassadeur joué n'écrit-il pas, après ces dates : « Selon moi, la victoire d'Iéna marque l'apothéose de Napoléon. Si, au lieu de vouloir anéantir la Prusse, il avait borné son ambition à affaiblir cette Puissance et à la faire entrer ainsi réduite à la Confédération du Rhin, il aurait pu donner une base solide et durable à l'édifice immense qu'il était parvenu à élever. C'est ce que la paix de Tilsitt ne put faire. »

Et, plus loin : « La carrière parcourue par Napoléon, en si peu de temps, avait ébloui bien des observateurs et ne leur avait pas laissé le loisir de peser froidement, impartialement, les conditions sur lesquelles reposait son existence. J'entrepris cette tâche avec amour, convaincu que l'analyse de ce produit personnifié de la Révolution m'éclairerait nécessairement sur la manière dont cet homme, parti de si bas, avait pu s'élever si haut. » Et encore : « Au fond, Napoléon ne songeait, ni à la Porte, ni à l'Asie; et si la haine qu'il avait vouée à l'Angleterre lui suggéra un moment l'idée de l'attaquer dans ses possessions asiatiques, ce projet n'exista que comme une éventualité subordonnée à la réunion de circonstances difficiles à prévoir. Napoléon s'occupait plutôt de compléter son système continental et de chasser les Bourbons du trône d'Espagne. »

Enfin la date où le patient Metternich eut la mesure entière de sa vengeance après le mariage de l'archiduchesse d'Autriche qu'il avait

consenti, ce fut celle du 20 juin 1813 où eut lieu l'entrevue de Dresde entre l'empereur battu et le ministre triomphant. Metternich la raconte, telle qu'elle se passa au palais Marcolini : « Napoléon m'attendait debout, au milieu de son cabinet, l'épée au côté, le chapeau sous le bras. Il s'avança vers moi, avec un calme affecté, et me demanda des nouvelles de la santé de l'Empereur. Bientôt ses traits s'assombrirent et, se plaçant devant moi, il me parla en ces termes : « Ainsi, vous « voulez la guerre? C'est bien : vous l'aurez! J'ai anéanti l'armée prus- « sienne, à Lutzen. J'ai battu les Russes, à Baützen. Vous voulez avoir « votre tour? Je vous donne rendez-vous à Vienne. Les hommes sont « incorrigibles, les leçons de l'expérience sont perdues pour eux. Trois « fois, j'ai rétabli l'empereur François sur son trône; j'ai épousé sa « fille. Je me disais alors : tu fais une folie! Mais elle est faite. Je la « regrette aujourd'hui.... » Ce préambule me fit sentir mieux encore combien ma situation était forte. A ce moment décisif, je me regardai comme le représentant de la société européenne tout entière. Le dirai-je? Napoléon me parut petit....

« — Vous n'êtes pas soldat, me dit-il rudement, et vous ne savez « pas ce qui se passe dans l'âme d'un soldat. J'ai grandi sur les champs « de bataille, et un homme comme moi se soucie peu de la vie d'un « million d'hommes. » En disant, ou plutôt en criant ces mots, il jeta dans un coin du salon le chapeau que, jusqu'alors, il avait tenu à la main. Je restai calme, m'appuyai contre une console entre les deux fenêtres; et, profondément ému de ce que je venais d'entendre, je lui « dis : — « Pourquoi vous adressez-vous à moi? Pourquoi me faire, « entre quatre murs, une pareille déclaration? Ouvrons les portes, et « puissent vos paroles retentir d'un bout de la France à l'autre. Ce n'est « pas la cause que je représente qui y perdra. »

« Napoléon se remit à se promener avec moi, dans le salon. Au second tour, il ramassa son chapeau. En même temps, il en vint à reparler de son mariage : — « Oui, dit-il, j'ai fait une bien grande « sottise, en épousant une archiduchesse d'Autriche. J'ai voulu unir le « présent au passé, les préjugés gothiques et les institutions de mon « siècle. Je me suis trompé, et je sens aujourd'hui toute l'étendue de « mon erreur. Cela me coûtera peut-être mon trône, mais j'ensevelirai « le monde sous ses ruines. » Il avait dit précédemment : — « Vos « Souverains, nés sur le trône, peuvent se laisser battre vingt fois et « rentrer toujours dans leurs capitales. Moi, je ne le puis pas, parce « que je suis un soldat parvenu. Ma domination ne survivra pas au jour « où j'aurai cessé d'être fort et, par conséquent, d'être craint.... »

Comme l'entrevue prenait fin : — « Eh bien! reprit Napoléon en me « frappant sur l'épaule, savez-vous ce qui arrivera? Vous ne me ferez « pas la guerre. — Vous êtes perdu, Sire! m'écriai-je vivement. J'en « avais le pressentiment en venant ici. Maintenant que je m'en vais, j'en « ai la certitude. »

Cette partie du *Journal* est navrante pour toute âme française qui, se rappelant l'acculade effrayante contre la butte de Waterloo et la finale dans le sang de l'épopée géante qui avait aussi commencé dans le sang, préfère à l'histoire des conquêtes inutiles celle des victoires moins bruyantes dont on fait de plus profitables réserves, et compare ces impétueux capitaines que la monstrueuse comète sur la queue enflammée de laquelle ils chevauchent se charge d'engloutir dans les feux mêmes de sa tourbillonnante volute, à ces diplomates tranquilles qui siègent sur leur conscience et non sur la chimère et qui attendent patiemment qu'un lendemain meilleur se lève sur leur malheureuse patrie abîmée — non sans espoir — dans les ténèbres et les ruines que, de son ombre et de son tourbillon, cette comète égarée dans l'espace leur a faites.

Vers cette fin du premier Empire, où Napoléon n'est plus traîné de Fontainebleau à l'île d'Elbe, et de l'île d'Elbe à Paris, que par une aile battante de l'aigle impériale mortellement blessée; alors que Metternich a fini par accoupler l'oiseau d'Autriche portant deux têtes et deux couronnes à celui de Russie, dont les serres doubles portent la foudre; les cahiers du chancelier satisfait passent avec une sobriété qui les honore la revue de ce qui reste encore, à Paris, des gloires survivantes. Cambacérès est « l'homme dans les talents administratifs duquel Napoléon avait le plus de confiance ». Fouché devient « le contraste parfait de « Talleyrand », et Talleyrand « une intelligence hors ligne ». Sur celui-ci, Metternich ajoute : « Je l'ai vu d'assez près, pour l'étudier à fond et reconnaître qu'il était fait pour détruire, plus encore que pour conserver. Empêcher de faire quelque chose de définitif, tel était le grand talent de cet homme d'État. « Je m'adresse à lui, disait Napoléon, quand je ne veux pas faire une chose, en ayant l'air de la vouloir. » Ces quelques lignes de Metternich sur Talleyrand pourront servir de texte à l'argumentation solide des historiens qui, par le contraste de deux natures si dissemblables, voudront reconnaître les bienfaits dont la droiture de l'un fit part à sa patrie, et les désastres que la sinuosité de l'autre sut préparer à la sienne.

Une chose frappera surtout la critique, quand elle opposera les dons diplomatiques et les actes politiques de ces deux hommes : à savoir, la divergence de leurs vues sur les mêmes questions, qui mit une telle

différence dans leurs conclusions que celles de Metternich l'élèvent indiscutablement, tandis que celles de Talleyrand le rabaissent. Après les papiers du chancelier autrichien, nous avons lu ceux du plénipotentiaire de France; et qu'avons-nous appris sur la question des alliances qui, depuis le Congrès de Vienne, est devenue la question vitale des États? — Au point de vue où Metternich s'est placé, dès l'origine, et où il est resté ferme jusqu'à la fin de sa carrière, une seule alliance était profitable à l'Autriche : celle de la Russie. — Pour le bien de la France, que l'extension de l'Allemagne menaçait tout autant que l'Autriche, quelle alliance bizarre était-elle rêvée par le caprice de Talleyrand qui employa, à l'obtenir, la faible constance dont il était capable? Le croirait-on? l'alliance autrichienne!

— Mais elle vous perdra! eut la franchise de lui répondre un Autrichien de premier ordre. Vos intérêts sont ailleurs. Cherchez. Vous trouverez.

Talleyrand chercha, certes; et il nous dit, dans son étude sur *M. le Duc de Choiseul*, ce qu'il trouva. La Prusse, dont il devinait pour la France des dangers qu'il ne sut pas conjurer, « est, écrit-il, géographiquement une puissance si mal constituée qu'elle ne peut point ne pas être dépendante. Avec une assez grande étendue de côtes, sans pouvoir créer une marine militaire, attendu que ses revenus bornés ne suffisent qu'à grand'peine à l'entretien de ses armées de terre, elle sera toujours, à cet égard, à la merci de l'Angleterre qui peut en un instant ruiner tout son commerce. Obligée de tenir ses forces disséminées sur une bande longue et étroite, elle sera toujours dépendante de la Russie qui peut envahir le duché de Posen et la Silésie avant qu'une armée prussienne ait été réunie. » En vérité, pour tant occuper l'esprit de Talleyrand et de Napoléon lui-même, la faible Prusse de 1808 méritait bien de devenir la Prusse de 1870. Le danger pour la France autant que pour l'Autriche, ajoutait Metternich, n'est pas dans cette minuscule Prusse que personne, — Napoléon à part, — ne songe d'attaquer. Il est dans cette Prusse grandissante qui, au nord, va naturellement servir de tête à ce géant invincible et à cette hydre affamée par sa misère même qui s'appelle la Confédération Germanique et qui vous terrassera à la fin, vous et nous, si nous ne l'empêchons de lier entre eux ses membres disparates. Trois gardiennes géographiques sont appelées, par la situation de leurs frontières, à veiller au sommeil du géant dont les membres sont étendus de toute part : la France, l'Autriche et la Russie.

La Russie?... plaisante Talleyrand, « on n'a su voir en elle qu'un

pays qui, par son étendue et ses immenses déserts et par la rigueur de son climat, est à l'abri de toute invasion et a sur les autres d'incalculables avantages; que, n'ayant rien à faire pour la défense, il peut réunir tous ses efforts pour l'attaque; que le peuple encore tout barbare qui l'habite, joignant un courage féroce à une grossièreté d'organe qui en double la force, une soumission absolue à une obéissance passive, n'ayant que des besoins peu nombreux et qui ne dépassent point les bornes du nécessaire le plus strict, est, entre les mains de son gouvernement, un instrument aussi facile à manier qu'il est formidable. » Et inscrivant ironiquement au compte des philosophes du XVIIIe siècle le crédit que leur fit Catherine II et son empire, il ajoute : « La France et la Russie n'ont toujours aucun intérêt commun; tous ceux qui les divisaient autrefois doivent les diviser désormais, s'il est possible, encore davantage. Et si, contre tous les conseils de la prudence, il pouvait arriver un jour que la France recherchât une seconde fois cette alliance, l'effet inévitable et immédiat qu'elle aurait, serait de produire un rapprochement intime entre l'Autriche et la Prusse.... Un rapprochement aux dépens de la France ne manquerait pas de s'opérer entre les trois Puissances du Nord, et l'on verrait une répétition des événements de 1813 et 1814, et probablement avec des conséquences encore plus fâcheuses ».

Pour si subtil et si retors qu'on soit, on suit malaisément l'argumentation incohérente du mystificateur de Valençay; on en constate surtout le décousu quand l'acrobate, rompant sa corde et son pourpoint, tombe dans cette conclusion bien inattendue : que la France, s'alliant à la Russie, favoriserait aussitôt la jonction de l'Autriche à l'Allemagne. C'est précisément ce que la France eût évité, en s'alliant en même temps alors à la Russie et à l'Autriche, contre les États Germaniques, perpétuelle menace des trois Puissances qui les entourent et qui les eussent maintenus, ainsi unies à trois, dans l'impossibilité de se nuire.

Par un engouement bizarre, que ne suggéraient pourtant pas les tristes conséquences de la guerre de Sept Ans et les compromissions fâcheuses des cabinets de Paris et de Vienne, mais par un besoin de comprendre l'histoire autrement que Richelieu et peut-être aussi pour le malin plaisir de comparer la taille de l'ex-évêque d'Autun à celle de l'ex-évêque de Luçon, ce fut, à l'exclusion de toute autre, l'alliance autrichienne que Talleyrand prôna : « Tout bien considéré, je ne vois que la France et l'Autriche qui puissent former une alliance dans le but que j'ai indiqué. Leur étendue, leur puissance, leurs richesses,

Le prince Clément de Metternich, en 1848.

pays qui, par son étendue et ses immenses déserts et par la rigueur de son climat, est à l'abri de toute invasion et a sur les autres d'incalculables avantages; que, n'ayant rien à faire pour la défense, il peut réunir tous ses efforts pour l'attaque; que le peuple encore tout barbare qui l'habite, joignant un courage féroce à une grossièreté d'organe qui en double la force, une soumission absolue à une obéissance passive, n'ayant que des besoins peu nombreux et qui ne dépassent point les bornes du nécessaire le plus strict, est, entre les mains de son gouvernement, un instrument aussi facile à manier qu'il est formidable. » Et inscrivant ironiquement au compte des philosophes du XVIII^e^ siècle le crédit que leur fit Catherine II et son empire, il ajoute : « La France et la Russie n'ont toujours aucun intérêt commun; tous ceux qui les divisaient autrefois doivent les diviser désormais, s'il est possible, encore davantage. Et si, contre tous les conseils de la prudence, il pouvait arriver un jour que la France recherchât une seconde fois cette alliance, l'effet inévitable et immédiat qu'elle aurait, serait de produire un rapprochement intime entre l'Autriche et la Prusse.... Un rapprochement aux dépens de la France ne manquerait pas de s'opérer entre les trois Puissances du Nord, et l'on verrait une répétition des événements de 1813 et 1814, et probablement avec des conséquences encore plus fâcheuses ».

Pour si subtil et si retors qu'on soit, on suit malaisément l'argumentation incohérente du mystificateur de Valençay; on en constate surtout le décousu quand l'acrobate, rompant sa corde et son pourpoint, tombe dans cette conclusion bien inattendue : que la France, s'alliant à la Russie, favoriserait aussitôt la jonction de l'Autriche à l'Allemagne. C'est précisément ce que la France eût évité, en s'alliant en même temps alors à la Russie et à l'Autriche, contre les États Germaniques, perpétuelle menace des trois Puissances qui les entourent et qui les eussent maintenus, ainsi unies à trois, dans l'impossibilité de se nuire.

Par un engouement bizarre, que ne suggéraient pourtant pas les tristes conséquences de la guerre de Sept Ans et les compromissions fâcheuses des cabinets de Paris et de Vienne, mais par un besoin de comprendre l'histoire autrement que Richelieu et peut-être aussi pour le malin plaisir de comparer la taille de l'ex-évêque d'Autun à celle de l'ex-évêque de Luçon, ce fut, à l'exclusion de toute autre, l'alliance autrichienne que Talleyrand prôna : « Tout bien considéré, je ne vois que la France et l'Autriche qui puissent former une alliance dans le but que j'ai indiqué. Leur étendue, leur puissance, leurs richesses,

Le prince Clément de Metternich, en 1848.

sont telles qu'elles n'ont rien à envier à personne, rien à désirer que de conserver ce qu'elles possèdent. Elles ont la force nécessaire pour maintenir par leur accord tout en repos autour d'elles. Les plus fortes puissances du centre de l'Europe, elles seraient aussi les plus fortes de l'Europe entière, si depuis un siècle il ne s'en était élevé une au nord, dont les effrayants et rapides progrès doivent faire craindre que tant d'envahissements, par lesquels elle s'est déjà signalée, ne soient encore que le prélude d'envahissements toujours croissants, qui finiront par tout engloutir. »

Le principal contraste qui oppose Metternich à Talleyrand, et la grandeur d'âme de l'un à la pusillanimité de l'autre, consiste en ce que, tous deux envisageant le même danger du côté de la Prusse, le chancelier autrichien le conjura toute sa vie par de durables amitiés avec la Russie (les affaires de Sadowa ne devant survenir qu'après sa mort); tandis que le plénipotentiaire inconstant de l'Empire comme de la Restauration, et de Charles X comme de Louis-Philippe, le laissa, dans l'isolement des alliances stables que son jabot flottant déconcertait, grandir et croître jusqu'à cet amoncellement de nuages derrière lesquels l'Allemagne unifiée se cachait et n'apparut à la France surprise que dans le cirque formidable de Sedan où, en 1870, la forte partie enfin jouée dut se perdre.

Mais, loin de ces tumultes d'empires qui se bâtissent sur les champs de bataille et tout à coup se ruinent dans un Congrès, il convient de rentrer dans le cabinet plus calme du prince de Metternich et d'observer, sur les papiers qui marquent la vie si droite de cet homme et dont la princesse son épouse veut bien nous tourner elle-même les pages, de quelle rectitude fut faite cette vie dont la devise était :

La force dans le droit.

On dit que les bergers, en Corse, n'ont, pour tout vêtement, qu'une veste taillée dans la toison et dans la peau d'une brebis, et que, deux fois par an, en été et en hiver, quand ils retournent la toison à l'envers de la peau ou la peau à l'envers de la toison, ils se contentent d'ajouter avec un air très satisfait de ce sommaire rechange :

— *Benedetta la pulizzia!* O bienheureuse propreté!

De combien d'hommes d'État n'en dirait-on pas autant, si l'on voulait retourner leur habit! Et c'est cette belle tenue de l'homme du foyer qui charme, en Metternich, autant que celle de l'homme du forum en imposa. Il semble que ce seigneur de race, né pour plaire, n'entra aux affaires que pour commander par hasard; et que, le Congrès

de Vienne — son œuvre et son chef-d'œuvre — l'ayant fait pour la vie le monarque des ambassadeurs, il n'eut pas de plaisir plus vif que celui de retourner vite auprès de sa jeune famille et de continuer jusqu'à sa mort son règne en gouvernant, de préférence, avec une galanterie d'idéal gentilhomme, ses femmes et les enfants qu'il eut d'elles.

C'est la troisième de celles-ci qui nous initie, dans son *Journal*, à la vie intime de son époux et de son dieu. Elle est digne de tout éloge, par l'attention qu'elle met à hériter du passé de ses rivales dont les mémoires ressuscitées eussent pu lui paraître cruelles. Pour la princesse Mélanie, les épouses précédentes de Metternich sont devenues ses sœurs; les enfants des autres lits, ses fils propres. Elle recherche avec amour, dans les papiers du prince, les dates et les faits où tressaillit son âme, le jour où le peintre Lawrence lui présenta le portrait de la princesse Éléonore, celui où la charmante déesse triompha de toute la Cour à un bal, celui où il la déposa au tombeau en un rayonnement de dernière et inoubliable beauté. Et puis, ce fut aussi le tour de sa fillette Marie, à clore pour toujours ses yeux de fée « que Lawrence regrettera de ne plus pouvoir peindre »; Marie, cette image naïve de l'ingénuité qui, ne comprenant pas qu'on la trouvât si belle quand on se retournait à son passage, disait au prince, son père :

— Il faut que ces gens n'aient jamais vu un chapeau comme le mien!

Ce père et cet époux au veuvage, ne pouvant plus vivre dans la solitude de son foyer, remit, l'année suivante, à ses genoux une deuxième femme qui adorerait l'idole, aussi pieusement que la première. Moins longtemps qu'elle, hélas! En 1829, la comtesse Antoinette de Beylstein en mourant laissa encore le prince à sa solitude et à son désespoir : « Je comprends votre sentiment de peine, comme si vous n'étiez pas mon fils, vous qui êtes l'ami né de ma vie, » répond-il aux condoléances de son aîné. Pour chercher une consolation meilleure, il se tourne vers le petit Richard dont la naissance a occasionné la mort de sa mère : « Le petit Richard se porte très bien. Il est fort, robuste et très laid; ce qui me donne l'espoir qu'il ne le sera plus, quand il sera grand. Il ne ressemble à personne qu'à lui-même. La seule ressemblance qu'il ait avec sa pauvre mère, ce sont les mains. » En s'exprimant ainsi sur les mains de son fils, le prince était parlementaire. Ne dit-on pas plus vulgairement, en cette circonstance, que c'est par les pieds que tel fils accuserait, encore que de loin, un vague air de

famille? Le prince Richard de Metternich, en y mettant le temps, n'arrivera pas moins à autant de distinction et d'intelligence que son père; et ceux qui ont fréquenté le bel ambassadeur, dans les salons de l'Impératrice Eugénie ou chez lui, riront complaisamment à cette saillie du vieux chancelier d'Autriche, jaloux peut-être de son continuateur politique en France.

Cependant, près de ce laideron au berceau, le prince s'ennuie et écrit à son amie la comtesse de Zichy-Ferraris qu'il n'y tient plus et qu'il veut se remarier. L'amie ne cherche pas plus loin qu'autour d'elle,

Le prince Richard de Metternich.

et, Jephté féminin, elle envoie aussitôt sa fille pleurer sa liberté, non plus comme celle du Juge d'Israël sur les hauteurs du Galaad, mais dans les solitudes du Johannisberg, où, vers 1840, Metternich sent que l'acculent les révolutions contenues jusqu'alors par sa main de fer, qui pèse, toute seule, sur la carte d'Europe tout entière. Le *Journal* de la princesse devient encore plus intéressant, vers cette époque; et on en lira quelques extraits avec l'intérêt qu'ils comportent, malgré la rapidité des citations empruntée aux événements qui se multiplient et se précipitent....

Dès l'année 1847, la princesse a deviné l'orage qui, de la France et de l'Italie, va éclater sur l'Autriche et emporter dans sa tempête l'auto-

crité de Metternich : « On vend en pleine rue de Rome des poignards, dont le manche est formé de la tiare avec les armes pontificales et cette légende : *Viva Pio Nono!...* « Clément est admirable. La crainte n'a pas de prise sur lui, mais il est parfois très agité.... Depuis que je vis à ses côtés, je tremble de voir venir le moment où il sera fatigué du fardeau qui l'accable, de la vie, en un mot »..... « A dix heures du soir, pendant qu'on se battait sur les glacis de Vienne, j'appris que l'on commençait à faire des concessions, et que la première concession accordée était la chute de mon mari. Au premier moment, je regardais la chose comme impossible. Mourir, oui, mais avec gloire! Faire des concessions, cela me paraît trop misérable. » Et enfin, le 12 mars 1848 : « Je n'ai jamais fait grand cas des hommes, mais j'avoue que je ne me les étais pas figurés aussi vils. De même que les rats abandonnent un navire qui sombre, de même nous avons été fuis par une foule d'amis égarés par la peur.... Tout le monde avait perdu la tête (malheureusement on ne peut pas perdre ce qu'on n'a pas). Clément est resté calme et résigné. J'ai tâché de le paraître aussi, mais mon cœur se brisait. » On sait la suite, la fin de l'histoire : les concessions demandées par le parti libérrl de Vienne à l'homme qui s'était défini lui-même « un tempérament *historique*, antipathique à tout ce qui tient du *roman*, » et qui, ne comprenant pas qu'on puisse bâtir un gouvernement républicain sur les bases d'un gouvernement monarchique, aima mieux prendre congé de son Empereur et quitter les affaires pour n'y plus revenir. Alors ce furent les voyages de l'exil où, Antigone dévouée à son Œdipe qui ne voyait plus rien au monde, hors la diplomatie dont les révolutions lui refusaient la conduite, la princesse Mélanie, de ville en ville et d'hôtel en hôtel, mena son dieu déchu. A Bruxelles, à Ostende, à Carlsbad, on ralluma pour un temps la lampe du foyer. Des confidences plus intimes s'échangèrent, entre les hommes qu'ils avaient vus; et Metternich, qui, « ayant fait de l'histoire, n'avait pas eu le temps d'en écrire, » dictait, par passe-temps, à son épouse, quelques phrases qui serviraient plus tard à une rédaction moins imparfaite.

Sur M. Thiers, elle dit : « Mon mari a passé la matinée avec M. Thiers, qui l'a consulté un peu tardivement au sujet de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Ce livre contient déjà tant d'erreurs, que les conseils me paraissent inutiles. M. Thiers a trouvé à la Cour un accueil des plus empressés. On a donné en son honneur, à Hœcken, un grand dîner auquel il est arrivé trop tard et dans une tenue qui n'était pas correcte. Il avait une cravate noire et un pantalon gris. Tout le monde a été choqué.

famille? Le prince Richard de Metternich, en y mettant le temps, n'arrivera pas moins à autant de distinction et d'intelligence que son père; et ceux qui ont fréquenté le bel ambassadeur, dans les salons de l'Impératrice Eugénie ou chez lui, riront complaisamment à cette saillie du vieux chancelier d'Autriche, jaloux peut-être de son continuateur politique en France.

Cependant, près de ce laideron au berceau, le prince s'ennuie et écrit à son amie la comtesse de Zichy-Ferraris qu'il n'y tient plus et qu'il veut se remarier. L'amie ne cherche pas plus loin qu'autour d'elle.

Le prince Richard de Metternich.

et, Jephté féminin, elle envoie aussitôt sa fille pleurer sa liberté, non plus comme celle du Juge d'Israël sur les hauteurs du Galaad, mais dans les solitudes du Johannisberg, où, vers 1840, Metternich sent que l'acculent les révolutions contenues jusqu'alors par sa main de fer, qui pèse, toute seule, sur la carte d'Europe tout entière. Le *Journal* de la princesse devient encore plus intéressant, vers cette époque; et on en lira quelques extraits avec l'intérêt qu'ils comportent, malgré la rapidité des citations empruntée aux événements qui se multiplient et se précipitent....

Dès l'année 1847, la princesse a deviné l'orage qui, de la France et de l'Italie, va éclater sur l'Autriche et emporter dans sa tempête l'autorité de Metternich : « On vend en pleine rue de Rome des poignards, dont le manche est formé de la tiare avec les armes pontificales et cette légende : *Vira Pio Nono!...* « Clément est admirable. La crainte n'a pas de prise sur lui, mais il est parfois très agité.... Depuis que je vis à ses côtés, je tremble de voir venir le moment où il sera fatigué du fardeau qui l'accable, de la vie, en un mot »..... « A dix heures du soir, pendant qu'on se battait sur les glacis de Vienne, j'appris que l'on commençait à faire des concessions, et que la première concession accordée était la chute de mon mari. Au premier moment, je regardais la chose comme impossible. Mourir, oui, mais avec gloire! Faire des concessions, cela me paraît trop misérable. » Et enfin, le 12 mars 1848 : « Je n'ai jamais fait grand cas des hommes, mais j'avoue que je ne me les étais pas figurés aussi vils. De même que les rats abandonnent un navire qui sombre, de même nous avons été fuis par une foule d'amis égarés par la peur.... Tout le monde avait perdu la tête (malheureusement on ne peut pas perdre ce qu'on n'a pas). Clément est resté calme et résigné. J'ai tâché de le paraître aussi, mais mon cœur se brisait. » On sait la suite, la fin de l'histoire : les concessions demandées par le parti libérrl de Vienne à l'homme qui s'était défini lui-même « un tempérament *historique*, antipathique à tout ce qui tient du *roman*, » et qui, ne comprenant pas qu'on puisse bâtir un gouvernement républicain sur les bases d'un gouvernement monarchique, aima mieux prendre congé de son Empereur et quitter les affaires pour n'y plus revenir. Alors ce furent les voyages de l'exil où, Antigone dévouée à son Œdipe qui ne voyait plus rien au monde, hors la diplomatie dont les révolutions lui refusaient la conduite, la princesse Mélanie, de ville en ville et d'hôtel en hôtel, mena son dieu déchu. A Bruxelles, à Ostende, à Carlsbad, on ralluma pour un temps la lampe du foyer. Des confidences plus intimes s'échangèrent, entre les hommes qu'ils avaient vus; et Metternich, qui, « ayant fait de l'histoire, n'avait pas eu le temps d'en écrire, » dictait, par passe-temps, à son épouse, quelques phrases qui serviraient plus tard à une rédaction moins imparfaite.

Sur M. Thiers, elle dit : « Mon mari a passé la matinée avec M. Thiers, qui l'a consulté un peu tardivement au sujet de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Ce livre contient déjà tant d'erreurs, que les conseils me paraissent inutiles. M. Thiers a trouvé à la Cour un accueil des plus empressés. On a donné en son honneur, à Hœcken, un grand dîner auquel il est arrivé trop tard et dans une tenue qui n'était pas correcte. Il avait une cravate noire et un pantalon gris. Tout le monde a été choqué.

Plus loin, elle parle d'une visite que Berryer leur a faite, et où il leur a rapporté ce propos tenu récemment devant lui par Victor Hugo : « Je n'y vois plus, je deviens aveugle, comme les autres! — Qui donc, les autres? — Comme Milton et Homère! » En vérité, pouvait-on l'être davantage?

Au lendemain de la publication d'un nouveau livre de M. de Lamennais, la princesse écrit cette saillie que Metternich rapporte de Chateaubriand, sur cet homme : « *Les Paroles d'un Croyant*, c'est 1793 qui fait sa confession pascale ». Et ailleurs : « Lafayette est mort aujourd'hui. Trop tard, pour le monde! »

Une autre fois, c'est de la littérature des *Mémoires* qu'ils s'entretiennent : « J'ai passé, ce matin, une heure très intéressante. Clément parla des *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès, qui n'offrent pas, il est vrai, un attrait bien considérable, mais dont l'auteur passera à la postérité, ainsi que Mme Récamier. On les tiendra toutes deux pour des femmes remarquables, des personnalités capables de faire de grandes choses et de concevoir de grands desseins. Leur existence sera enveloppée d'une sorte de mystère, et l'on ne soulèvera le voile que dans l'espoir de recueillir des faits romanesques, de découvrir même les causes des plus grands événements, et de trouver en elles des femmes pareilles à celles du siècle de Louis XIV. Mais ceux qui les ont connues de plus près, comme Clément, par exemple, savent fort bien qu'elles n'ont profité des grands événements de l'histoire que pour acquérir une certaine célébrité, en remplissant les moments de loisir des hommes en vue de ce temps-là. La duchesse d'Abrantès joignait à la passion de plaire et à la beauté extérieure, un esprit vif et agréable. Mme Récamier n'était que belle et, pour le dire sans détour, elle avait dans son temps la réputation d'être niaise. A présent, elle s'est tout à fait jetée dans la dévotion; ce qui ne l'empêche pas d'être, selon toute apparence, au mieux avec Chateaubriand. »

Cette chasse sur le terrain d'autrui, tentée à petits coups de badine par les deux châtelains du Johannisberg si heureux de vieillir sans un regret, ne peint pas au juste le caractère aimable des deux causeurs. Mais la veillée s'attarde. La lampe baisse. La princesse a peur de voir s'éteindre aussi son dieu, bientôt octogénaire; et, si elle le pique ainsi, ce n'est que pour l'empêcher de s'endormir avant l'heure. Sa malicieuse gaieté recouvre mal la tristesse sacrée des dernières heures qui approchent : « A chaque pas, écrit-elle, Clément semble dire adieu à la vie. Cela est bien pénible. Il faut surtout que je me taise, ce qui souvent me coûte beaucoup. »

A la date de février 1850, nous lisons cette mélancolie : « J'ai fait chanter chez moi (à Bruxelles) des chanteurs styriens, qui sont ici de passage. Cela m'a rappelé notre pays, mais m'a rendue bien triste. » Et puis, trois ans après, le 3 mars 1854, la poétique veilleuse que la princesse avait entretenue vingt-trois ans devant l'autel de son idole s'étant éteinte la première, ce fut le dieu qui prit la plume abandonnée sur le *Journal* par la morte, et qui ajouta ces lignes dignes de leurs deux âmes de vieillards et de contemplatifs : « Le dernier moment de Mélanie a été comme la fin d'une lumière qui s'éteint doucement, comme le sommeil d'un enfant, comme le tranquille départ pour une éternelle patrie ». Ainsi, loin des trois tombes de ses trois chères femmes auxquelles, chacune à son heure, il avait donné tout son cœur; loin des affaires publiques que le lion, vieilli par cinquante ans de luttes, ne pouvait plus régir, Metternich, dont la pensée sereine redresse encore son beau front aussi haut qu'à vingt ans, reprend tout seul, de ville en ville, l'ancien voyage de Childe Harold.

— Je suis vivant, écrit-il, avant de reprendre sa canne de pèlerin solitaire, mais je suis du nombre des morts.

A Cologne, il s'arrête pour mander à sa fille : « Salue de ma part le lilas, s'il est en fleurs ». A Kœnigwart, il prend rendez-vous avec son fils Richard et la princesse Pauline, sa bru nouvelle dont il devine l'esprit brillant qui jettera sur la Cour sémillante de Napoléon III de si ardentes étincelles : « Richard et Pauline ont été exacts; ils sont arrivés ici, le 4. Ils ont, tous deux, très bonne mine et sont exactement satisfaits de leur existence. Pauline est pleine d'esprit; elle a de l'assurance et parle comme une personne mûrie par l'âge, sans que ses paroles perdent le charme de sa jeunesse. On l'écoute avec plaisir, quand elle parle des attentions dont la comblent les hauts dignitaires avec lesquels elle se trouve en contact; et tout ce que j'entends dire, de l'impression qu'elle a faite à la Cour et dans la société, lui fait honneur. »

A Mayence, il fixe ce trait exquis et comme ce rayon du dernier automne qui, sentant bien qu'il dore seulement des fruits qu'il ne peut plus faire mûrir, salue sous le verger la vie qui touche à son soir : « J'ai déjeuné hier chez les Grenneville, avec une de mes amies d'enfance, une comtesse d'Eltz qui célèbre aujourd'hui son quatre-vingt-onzième anniversaire de naissance. Elle m'a rappelé les menuets que nous dansions ensemble, aux bals d'enfants que donna l'Électeur de Mayence. Tout, dans ce pays, est à la fois trop ancien et trop nouveau pour moi. »

Ainsi, le lied étant fini et le charmant minnesænger ayant atteint la quatre-vingt-sixième année de sa vie, le 11 juin 1859, Clément de

Metternich s'éteignit dans le sourire le plus doux dont puisse être auréolée la vieillesse d'un homme. Son fils Richard de Metternich reçut son dernier souffle, le plus pur qui ait servi au plus honnête gentilhomme pour exprimer de ces paroles qui ont le poids de l'or dans les balances où se pèsent les destinées des peuples, et dont la diplomatie éprouve, pour des siècles, la puissante influence. Ce fut à la princesse Pauline qu'échut la plume qui avait écrit pour quelles causes le premier Empire croula, — la même princesse qui, de la même plume, nous apprendrait, plus tard, en de nouveaux *Mémoires*, pour quels motifs le dernier Empire ne résista pas davantage.

— J'ai été un rocher de l'ordre!... avait dit, vers la fin de ses jours, l'infrangible chancelier d'Autriche à un ami d'autrefois qui était venu lui faire visite. Et comme l'ami, se retirant, s'était arrêté sur le seuil pour regarder une dernière fois le grand vieillard dont le buste incassable se redressait sur ses papiers de cabinet où sa main toujours ferme essayait d'écrire encore, Metternich, solennel et souriant, de répéter encore : — ... Un rocher de l'ordre!

Un rocher de l'ordre, et le plus inébranlable, et le plus semblable à la pierre angulaire sur laquelle l'Église doit établir pour les siècles son Gouvernement ici-bas; n'était-ce pas, enfin trouvée, la formule politique à laquelle l'esprit d'ordre et de gouvernement de Joachim Pecci allait se conformer par tempérament personnel, aussi bien que par éducation ecclésiastique? Où l'eût conduit, au contraire, la barque instable de Chateaubriand qui, pour toucher aux plus extrêmes rivages, n'embarqua que plus dangereusement les plus humaines et plus périssables passions? L'élève vieillirait bien assez, pour mêler la pondération trop rétrograde d'un Metternich à l'envolement trop prompt d'un Chateaubriand. De ces deux éléments, sagement combinés, il se composerait à la longue un manuel politique bien personnel à cet élève qui, sachant accorder plus tard les monarchies et les républiques, les principes immuables des temps anciens et les formules variables des temps modernes, l'Église qui demeure et le siècle qui passe, deviendrait, grâce, à ses deux maîtres si divers, le politicien le plus complet peut-être du XIX^e^ siècle, et peut-être le Pape le plus accompli de tous les temps. Et déjà, malgré son extrême jeunesse, Joachim Pecci n'était-il pas déjà assez instruit aux choses de l'Église et du siècle dans le silence de la cellule où l'heure sonnait joyeusement la sortie de notre futur diplomate, si ambitieux et à si juste titre? Ce fut vers la fin de 1837, quand, pour recevoir le mantelet du monsignore en même temps que l'onction du sacerdoce, l'abbé Pecci se présenta à l'Antichambre du Pape.

Le carrosse de Mgr Joachim Pecci.

IV

L'ANTICHAMBRE DU PAPE

Mgr Joachim Pecci.

Quand le soleil s'incline sur Rome et tombe derrière les aqueducs de Claudius dont les arceaux géants relient la ville à la montagne avec leurs mille bras de colosses toujours dressés et toujours immuables, c'est un spectacle grandiose de voir, le soir, s'en aller l'astre en feu le long de ces arcs en ruines et sous les murs de cette ville éternelle vraiment où une grande chose semble finir à chaque fois qu'une autre grande chose recommence. Quelle était, sur le cadran de Dieu, l'heure marquée aux destinées de Rome quand le pape Grégoire XVI succéda au pape Pie VIII, comme un soleil d'hiver descend après un soleil d'automne sur la désolante grandeur de cette campagne romaine où l'horizon ne connaît d'autres bornes

Metternich s'éteignit dans le sourire le plus doux dont puisse être auréolée la vieillesse d'un homme. Son fils Richard de Metternich reçut son dernier souffle, le plus pur qui ait servi au plus honnête gentilhomme pour exprimer de ces paroles qui ont le poids de l'or dans les balances où se pèsent les destinées des peuples, et dont la diplomatie éprouve, pour des siècles, la puissante influence. Ce fut à la princesse Pauline qu'échut la plume qui avait écrit pour quelles causes le premier Empire croula, — la même princesse qui, de la même plume, nous apprendrait, plus tard, en de nouveaux *Mémoires*, pour quels motifs le dernier Empire ne résista pas davantage.

— J'ai été un rocher de l'ordre!... avait dit, vers la fin de ses jours, l'infrangible chancelier d'Autriche à un ami d'autrefois qui était venu lui faire visite. Et comme l'ami, se retirant, s'était arrêté sur le seuil pour regarder une dernière fois le grand vieillard dont le buste incassable se redressait sur ses papiers de cabinet où sa main toujours ferme essayait d'écrire encore, Metternich, solennel et souriant, de répéter encore : — ... Un rocher de l'ordre!

Un rocher de l'ordre, et le plus inébranlable, et le plus semblable à la pierre angulaire sur laquelle l'Église doit établir pour les siècles son Gouvernement ici-bas ; n'était-ce pas, enfin trouvée, la formule politique à laquelle l'esprit d'ordre et de gouvernement de Joachim Pecci allait se conformer par tempérament personnel, aussi bien que par éducation ecclésiastique? Où l'eût conduit, au contraire, la barque instable de Chateaubriand qui, pour toucher aux plus extrêmes rivages, n'embarqua que plus dangereusement les plus humaines et plus périssables passions? L'élève vieillirait bien assez, pour mêler la pondération trop rétrograde d'un Metternich à l'envolement trop prompt d'un Chateaubriand. De ces deux éléments, sagement combinés, il se composerait à la longue un manuel politique bien personnel à cet élève qui, sachant accorder plus tard les monarchies et les républiques, les principes immuables des temps anciens et les formules variables des temps modernes, l'Église qui demeure et le siècle qui passe, deviendrait, grâce, à ses deux maîtres si divers, le politicien le plus complet peut-être du XIX^e^ siècle, et peut-être le Pape le plus accompli de tous les temps. Et déjà, malgré son extrême jeunesse, Joachim Pecci n'était-il pas déjà assez instruit aux choses de l'Église et du siècle dans le silence de la cellule où l'heure sonnait joyeusement la sortie de notre futur diplomate, si ambitieux et à si juste titre? Ce fut vers la fin de 1837, quand, pour recevoir le mantelet du monsignore en même temps que l'onction du sacerdoce, l'abbé Pecci se présenta à l'Antichambre du Pape.

Le carrosse de Mgr Joachim Pecci.

IV

L'ANTICHAMBRE DU PAPE

Mgr Joachim Pecci.

Quand le soleil s'incline sur Rome et tombe derrière les aqueducs de Claudius dont les arceaux géants relient la ville à la montagne avec leurs mille bras de colosses toujours dressés et toujours immuables, c'est un spectacle grandiose de voir, le soir, s'en aller l'astre en feu le long de ces arcs en ruines et sous les murs de cette ville éternelle vraiment où une grande chose semble finir à chaque fois qu'une autre grande chose recommence. Quelle était, sur le cadran de Dieu, l'heure marquée aux destinées de Rome quand le pape Grégoire XVI succéda au pape Pie VIII, comme un soleil d'hiver descend après un soleil d'automne sur la désolante grandeur de cette campagne romaine où l'horizon ne connaît d'autres bornes

que celles des tombeaux? Mais ces tombeaux du passé, où nous avons vu Chateaubriand vieilli aimer à ployer ses genoux, pour rendre à la poussière l'homme qui en était sorti, et pour lui donner son argile mortelle en échange de la statue d'argile que les mortels y pétriraient, peut-être, un jour; ces tombeaux de l'an mort, où nous avons vu aussi la silhouette de Pecci adolescent profiler les graciles contours de sa frêle personne et la mélancolie de sa jeunesse errante, à laquelle était promis l'avenir; ces hypogées de tant de siècles disparus sans laisser d'autres traces que celles des funèbres sillons dont Rome est labourée en tout sens, n'étaient-ils pas les reposoirs sacrés où la main de Dieu a jeté, comme les grains de sa moisson mystique, d'immortelles promesses? Cet avenir, assuré à Rome et à ses Papes, quel serait-il? L'alliance fatale et désormais irrémissible de la religion chrétienne avec les libertés modernes, telle que Chateaubriand l'avait demandée devant le guichet du Conclave à une assemblée de vieillards invités à « replacer la religion à la tête de la marche de la société », cette union des vieilles monarchies décadentes avec les jeunes démocraties ascendantes à laquelle le pape Castiglione n'avait eu que le temps de présider, le pape Cappellari aurait-il l'énergie de la consommer et de la conclure pour le bonheur des peuples catholiques confiés spirituellement à sa garde?

En attendant que Rome parlât, Paris agissait. Il envoyait à l'Angleterre geôlière du premier Napoléon déchu le dernier Bourbon en déshérence, qu'elle saurait garder de languir à l'ombre hospitalière des arbres magnifiques d'Holyrood. Facteur claudestin de la première Révolution qui emporta sa belle-sœur Marie-Antoinette, comme dans la finale tourbillonnante du dangereux valtzer pour lequel le comte d'Artois avait servi de cavalier et d'impresario à la reine de France, une fois roi pour son compte Charles X devait être aussi justement emporté par la Révolution suivante. Les derniers coups de canon n'avaient pas annoncé la fin du bombardement d'Alger et la conquête d'une terre nouvelle à la France, que celle-ci invitait les fournisseurs de la Cour à nettoyer leurs écussons. « Ceux qui jadis avaient recouvert les aigles napoléoniennes peintes à l'huile de lis bourboniens, détrempés à la colle, n'eurent besoin que d'une éponge pour nettoyer leur loyauté, » dit Chateaubriand; et le nettoyage du vieux parti fut encore en faveur de la phalange des « vétérans réengagistes » de la monarchie au rancart, et des ci-devant régicides convertis à la royauté constitutionnelle par la conversion même de la rente qui, des derniers carmagnolains de 1793, avait fait les premiers bourgeois de 1830. Philippe d'Orléans n'était-il pas leur homme, étant de cette famille qui « ne dit et ne fait jamais rien de complet, et

laisse toujours une porte ouverte à l'évasion ». Aux cris de : « Plus de Bourbons ! » le cousin de Charles X avait reçu à l'Hôtel de Ville, du populaire de Paris, la couronne de France en même temps que l'accolade de Lafayette, sur la joue où le Christ avait reçu le soufflet de la foule.

— Vous venez de prendre de grands engagements, lui dit un de ses satellites. S'il vous arrivait d'y manquer, nous sommes gens à vous les rappeler.

— Monsieur, je suis honnête homme! répondit Louis-Philippe à ce Dubourg costumé en général avec des nippes du magasin de l'Opéra-Comique.

Honnête homme! c'est qu'il l'était aussi, cet Édouard Cavaignac, mieux connu sous le titre de « Napoléon de l'Émeute » que lui avaient valu sa vie de conspirateur sans trêve et sa mort qui arriva, pour lui comme pour Bonaparte, un 5 mai : « Votre père fut régicide, comme le mien! » dit-il au fils de Philippe-Egalité devenu roi des Français, « cela vous recommande dans la lignée des autres rois ». C'est qu'honnête homme, il l'était encore, ce Casimir-Périer bureaucrate de la démocratie en banque, de qui le duc Decazes disait : « Que voulez-vous faire d'un homme qui regarde toujours sa langue dans une glace? » Honnêtes hommes, c'est qu'ils l'étaient tous ensemble et séparément ces Thiers, ces Guizot, ces Mignet, ces Carrel, ces Royer-Collard, ces Dupont de l'Eure, ces Laffitte, qui retenaient comme le trait d'union le plus favorable, entre la royauté absolue et l'absolue république, cette forme de monarchie constitutionnelle qui, selon la juste expression d'un chroniqueur des États de la Ligue, rend ses souverains d'emprunt « maîtres et valets tout ensemble ». Contre cette forme nouvelle de la monarchie des bourgeois, que pourra faire la romanesque duchesse de Berry, pour revendiquer la couronne de France confisquée à son fils, le roi légitime? Une conspiration sur les côtes de Provence où le pire naufrage qu'elle pourra éprouver sera celui de ses partisans qui feront tous défaut à son royal appel. « C'est Walter Scott, et non sa folle lectrice, qu'il faut pendre! » disaient les royalistes sourds à la voix de la duchesse. Semblable à la sirène dont l'eau perpétue les accents, ou au phénix qui renaît de ses cendres et dont les fabulesques images furent si chères à son style de magicien et de chanteur, que pourra encore essayer le dernier serviteur de cette monarchie retardataire et de sa folâtre régente, avant de clore la série des classiques et démodées métaphores par quelque chant du cygne, dont le plumage blanc s'est tout à coup fait noir; ce pauvre vieux Chateaubriand qui, sur les ruines de sa croulante Ilion, s'appelle pour finir une « inutile Cassandre » qui a « assez fatigué le trône et la

patrie de ses avertissements dédaignés » ? Que lui restera-t-il à faire, sinon de « s'asseoir sur les débris d'un naufrage tant de fois prédit » ? « Je reconnais au malheur toutes les sortes de puissance, excepté celle de me délier de mes serments de fidélité. Je dois aussi rendre ma vie uniforme : après tout ce que j'ai fait, dit et écrit pour les Bourbons, je serais le dernier des misérables, si je les reniais au moment où, pour la troisième et dernière fois, ils s'acheminent vers l'exil. » Ainsi la Cassandre de Charles X, se transformant en cygne de Léda pour la duchesse de Berry, en phénix pour Henri V et en sirène pour les Pairs, ses auditeurs charmés encore, n'a plus, avant de disparaître pour toujours, qu'annoncer à la phalange des « vétérans réengagistes » l'entrée en scène d'une « monarchie domestique » avec laquelle la liberté, habile dans l'art d'accommoder les restes, fera son pot-au-feu ; à défaut de l'autre monarchie trop vieille et trop grande dame à qui il a manqué « de l'élan, de la jeunesse, de l'intrépidité, pour tourner le dos au passé et marcher avec la France à la rencontre de l'avenir ». De Paris à Rome, on applaudit le tibicinaire virtuose. « Dans le journal que je vous envoie, écrit Joachim Pecci à son frère Titta, vous trouverez, encore qu'en résumé, la fin du bel et éloquent discours que Chateaubriand vient de prononcer devant la Chambre des Pairs[1]. » Et les funérailles des vieilles monarchies, ainsi ordonnancées en France, n'ont plus qu'à suivre au pas d'enterrement royal, l'une après l'autre, les grandes et les petites cours d'Europe.

Les petites, d'abord. Et c'est premièrement, sous la protection fallacieuse de Sa Majesté Chrétienne d'Autriche et sous la garde fidèle de Metternich son grand-maître des cérémonies, la décapitation systématique de tous les petits États italiens. Les rois eux-mêmes avaient admirablement préparé leur déchéance future et le prochain avènement des jeunes républiques, avec le traité de Vienne et son adjudant complémentaire de Paris, le 20 novembre 1815 ; ces deux actes de la Sainte Alliance par lesquels les monarques, alliés contre le démembrement européen de Napoléon, voulurent donner un lendemain à la journée sanglante que vit l'auberge de la Belle-Alliance, et où ils signèrent à leur tour leur Waterloo. — En Italie donc, les partageurs de l'aigle impériale avaient retenu pour l'Autriche voisine la Vénétie et la Lombardie, comme les deux ailes de l'oiseau adriatique et méditerranéen qui, ainsi lié, ne serait plus bon qu'à vendre au plus offrant sur le marché des esclaves. — Un frère de l'empereur autrichien, Ferdinand III, prendrait pour son compte la Toscane, comme le cœur de cette pauvre Italie qui n'avait plus qu'à battre

1. Cf. l'Épistolaire de Joachim Pecci, dans la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 290.

pour ses envahisseurs. — A Marie-Louise reviendrait Parme et Plaisance, comme un joyau de fête que ne saurait plus porter dans son veuvage celle qu'on a si justement appelée la « Niobé des nations ». — Naples et Sicile, apanage séculaire des Bourbons d'Espagne depuis que les Bourbons de France y avaient implanté le lis rouge d'Anjou et des Vêpres, pouvaient-elles encore semer et récolter pour d'autre maître que Ferdinand Ier, dans leur double grenier d'abondance qui ne laissait de vides que les entrailles des laboureurs ? — Comme une monstrueuse prison d'État, au centre de cette Italie démembrée qu'il faudrait surveiller, Modène s'élevait en forteresse farouche où l'on plaça, comme garde-chiourme, un Autrichien encore, ce félon François IV que sa mère Marie-Béatrice éleva à l'école de la déloyauté, avec les préceptes suivants, pour ligne de conduite :

— Commande à tes yeux. Place-toi au-dessus des lois, qui n'ont pas à en imposer à qui peut les faire et défaire. L'honnête, pour les princes, est ce qui tourne à leur profit. Dans ta haine contre les esprits forts, sois ferme comme un pilier. Aux républicains de 1789 on ne pardonne jamais. Ne prête pas l'oreille aux lamentations de tes sujets ; tu ne saurais les contenter ; plus ils seront pauvres, plus ils seront soumis. Ne te laisse circonvenir ni dominer par personne : par leur faiblesse, trop de princes ont perdu leur couronne. Plus tu seras avare de ton argent, plus tes serviteurs te seront fidèles. *Va e fa dane!* Va et bats monnaie!

Restait encore Gênes, qui n'a plus renoué les chaînes de son port depuis que Pise les brisa pour les emporter en ex-voto dans son Campo-Santo où elle les conserve encore, sans en tirer d'autre profit que le baïoc dédaigneux dont le touriste en paye, chemin faisant, le spectacle : on la donna au roi de Sardaigne dont Joachim Pecci annonçait à ses frères la mort, en ces termes : « Le roi de Sardaigne a cessé de vivre, le 27 avril. Le nouveau roi, Charles-Albert, de Savoie-Carignan, en est à sa trente-troisième année et s'est fait connaître par ses idées libérales[1]. » C'est de cette île, sœur jumelle de la Corse, que se lèvera à son heure l'émancipateur de l'Italie moderne, en la personne de ce même Charles-Albert dont le jeune Pecci applaudit déjà le libéralisme. C'est aussi à cette heure que Joachim Pecci, promenant sur l'Europe un œil déconcerté par tant de changements que l'histoire enregistre et que Dieu n'a pas ratifiés, écrit encore : « Les affaires du Portugal, comme celles d'Espagne, sont terminées au détriment de la légitimité.... Don Miguel, réduit aux dernières ressources, a souscrit à tous les engagements et est monté sur un vaisseau, pour être conduit où bon lui semblera. Don Carlos est aussi, dit-

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 342.

on, avec Don Miguel. Voici donc comme tout est poussé à l'extrême[1] ». Et, plus loin : « Les nouvelles d'Espagne ne manquent pas d'intérêt. La reine Christine, à la suite d'une insurrection militaire, a accepté la Constitution qui règle la forme nouvelle du Gouvernement espagnol. Vous savez que cette Constitution n'est formée que d'éléments démocrates, et qu'en substance le Gouvernement qu'elle régit est presque républicain[2] ». Et, plus loin encore : « A Rome, au palais Marescotti, nous possédons Don Miguel de Bragance. C'est un homme fort laid de figure. Taille courte, front ridé, cheveux très noirs, yeux vifs, barbe épaisse et longues moustaches; tel est ce Don Miguel[3]. » Et voici déjà la réponse de Dieu aux têtes couronnées de la Sainte-Alliance qui commencent à leur tour à choisir, pour auberge de leur Belle-Alliance et de leur Waterloo, cette Rome dont l'enseigne est bien « le Carrefour des Nations », comme l'appelait De Bernis. N'est-ce plus là que s'acheminent, tôt ou tard, pour y mourir, ces grandeurs un temps maîtresses des destinées du monde et qui ne le sont pas de la leur? « C'est à Rome que je voudrais mourir, a écrit l'une d'elles. En échange d'une petite vie, j'aurais du moins une grande sépulture jusqu'au jour où j'irai remplir mon cénotaphe dans le sable qui m'a vu naître[4]. » Ainsi va de l'Europe, comme de l'Italie, à cette heure. Mais nous voudrions surtout savoir ce qu'il va advenir des États du Pape, pendant le règne de Grégoire XVI où nous sommes : mesquine gageure de quelques hectares de royauté factice que les monarques de la terre ont donnée au monarque du ciel, pour couvrir de son indulgence leurs méfaits ou de sa connivence leurs actes, sous la solidarité du même sceptre que rois et pape ont ainsi en commun!

Pour pénétrer plus sûrement dans ce jardin des Hespérides chrétiennes dont les fruits d'or seraient trop beaux, s'ils l'étaient autrement que d'apparence et si le redoutable gardien qui en a pris désormais la surveillance n'était le dangereux Metternich, au lieu de l'inoffensif Grégoire XVI, il faut, avec notre jeune Pecci, qui s'y présentera souvent avant l'heure de sa prochaine prélature, que nous montions au Vatican et que nous fréquentions aussi pour notre compte l'*Anticamera* du Pape.

Le personnage principal autour duquel toute la Cour pontificale et Rome entière évoluent, comme les astres grands et petits autour du

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 398.
2. *Ibidem*, p. 416.
3. Cf. *Ibidem*, p. 406.
4. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 229.

soleil, est, croirez-vous, Grégoire XVI? Non, mais son tout-puissant maître de chambre, le vrai pape secret de la mystérieuse Antichambre où se lie et se délie ce que le monde catholique possède à la fois de plus petit et de plus grand : c'est-à-dire l'intrigue qui, d'un simple moine, fera un potentat de l'Église; et même, d'une Éminence redoutable hier encore, un cardinal sans influence aujourd'hui. Cet homme, autour de qui tout le Vatican évolue avec des inclinaisons pareilles à celles du système planétaire, plus ou moins profondes selon la position de ces astres de cour toujours en mouvement sur le zodiaque romain; ce domestique du Pape, qui tient les clefs de l'appartement de celui qui tient celles de Pierre; ce maître de son maître qui, sur le seuil de l'inaccessible antichambre, traite d'égal à égal avec les plus grands de Rome et de l'Étranger venus ici pour implorer les faveurs du *Cameriere di Sua Santita* d'abord, celles du Souverain Pontife ensuite, s'appelle le Chevalier Gaetano Moroni et, pour les rares familiers, tout simplement *Gaetanino*. N'allez pas croire que *Gaetanino* soit un mythe, ou que *l'aiutante da camera di Sua Santita* soit un domestique comme les autres. Grand et bel homme, comme un Romain de race, le visage charmant comme celui d'un Ganymède imberbe ou rasé de frais chaque jour, l'œil bleu de mer, la bouche en cœur, l'air de visage aussi intelligent qu'aimable, le corps bien fait et portant la soutane violette du service pontifical avec l'aisance que mettrait un officier d'ordonnance dans son uniforme de camp, le *cavaliere* Moroni, — pour qui son maître reconnaissant semble avoir spécialement créé l'ordre de Saint-Grégoire, — n'a pas son pareil à recevoir le monde. D'un sourire toujours charmant, il accueille sur le pas de la première antichambre prestolets et prélatins qui n'ont pas d'autres titres à franchir les suivantes. S'il se porte au seuil de la deuxième, c'est pour y conférer, avec un sourire plus gracieux encore, sur les titres majeurs qu'ont les visiteurs de plus *grosso pezzo* à obtenir l'audience pontificale. Et c'est enfin avec une inclination de *mezzo corpo* digne de l'homme de cour le mieux façonné aux usages, que notre cérémoniaire de la dernière antichambre va au-devant des ambassadeurs et des princes qui auraient pu se résoudre à quitter Rome sans avoir vu le Pape, mais non sans avoir vu son camérier.

— *Troppo onore, Eccellenza!... Servitor suo, Eminenza reverendissima!*

Cependant, un autre monde que celui des Excellences et des Éminentissimes obtenait les sourires de ce Ganymède en soutane : c'était le monde des érudits. Sous le violet *paonazzo* de sa soutane domestique, le bel et séduisant Gaetanino recouvrait un lettré de *primo cartello*. Ses

amis préférés étaient les livres et leurs auteurs. Mais, le service quotidien de la chambre du Pape ne permettant pas à Moroni d'écrire, il eut l'ambition de faire écrire. Un plan gigantesque d'études sur toutes les choses de l'Église et leur histoire encyclopédique s'était dressé dans son esprit chercheur; et, à la réalisation de ce projet, il employait tous les ouvriers de plume et de grimoire, qu'au hasard des rencontres, au Vatican et à la Ville, il pouvait embaucher de toute part, clerc et laïque, homme d'Église et homme du monde, simple étudiant et clarissime professeur, petit *frate* de couvent et gros *fratone* d'abbaye, pauvre prêtre de *scagnozza* et riche prélat de *corte*, *minutante* de congrégation et *eminenza* de curie, l'historien et l'archéologue, le canoniste *in utroque jure* et le computiste *de omni re scibili*, toutes les plumes, toutes les sciences, le monde romain tout entier. Ce monument en cent volumes, l'étonnant camérier-éditeur voudrait, dans son infatigable ambition, qu'il devienne la plus belle couronne du pontificat de son maître et la plus belle tentative qu'ait pu jamais oser un domestique du pape, — pape lui-même à sa manière et Mécène indéconcertable des Lettres de son temps. Telle fut pourtant l'œuvre de compilation gigantesque, le *magazine* énorme de dix-huit siècles de sciences historico-ecclésiastiques, qu'à l'égal d'un Muratori chronologiste, d'un Cancellieri littéraire ou d'un Nibby archéologue, réalisa, comme il l'avait rêvé, Gaetano Moroni, barbier de profession et, par élection inespérée du moine Cappellari, aujourd'hui camérier omnipotent de Sa Sainteté Grégoire XVI.

L'étonnant Figaro romain, en effet, avant de passer premier moutardier du Pape, n'avait été rien de plus qu'un pauvre petit barbier. Né à Rome le 17 novembre 1802, — pour mourir, à Rome encore, le 3 novembre 1883, — Gaetanino avait eu pour père un certain Rocco Moroni, dont la petite boutique de *parrucchiere* ouvrait rue San-Romualdo, près la place Venise. Sa mère s'appelait Catherine Bencerini. Le blaireau et les ciseaux furent ses premiers outils sur les têtes plutôt humbles qu'élevées de la clientèle paternelle, en attendant que les Frères de la Doctrine, — les *Ignorantelli* de Rome, — lui apprissent à se servir aussi de la plume. Ce fut un moine camaldule d'un petit couvent voisin de la boutique, où le *petit* allait faire les barbes et les tonsures de la communauté, qui en fit son élève dans l'art de tenir aussi les ciseaux sur les feuilles des livres, — ces autres vaines touffes des têtes humaines que la main d'un enfant peut suffire à abattre, en attendant la faux du temps qui tranchera du même coup le lettré et ses folliculaires, — en sorte que notre jeune artiste capillaire saurait tondre à la fois les têtes des clients et les cerveaux des penseurs. Par une coïncidence plaisante, qui

Grégoire XVI, en 1840.

amis préférés étaient les livres et leurs auteurs. Mais, le service quotidien de la chambre du Pape ne permettant pas à Moroni d'écrire, il eut l'ambition de faire écrire. Un plan gigantesque d'études sur toutes les choses de l'Église et leur histoire encyclopédique s'était dressé dans son esprit chercheur; et, à la réalisation de ce projet, il employait tous les ouvriers de plume et de grimoire, qu'au hasard des rencontres, au Vatican et à la Ville, il pouvait embaucher de toute part, clerc et laïque, homme d'Église et homme du monde, simple étudiant et clarissime professeur, petit *frate* de couvent et gros *fratone* d'abbaye, pauvre prêtre de *scagnozza* et riche prélat de *corte*, *minutante* de congrégation et *eminenza* de curie, l'historien et l'archéologue, le canoniste *in utroque jure* et le computiste *de omni re scibili*, toutes les plumes, toutes les sciences, le monde romain tout entier. Ce monument en cent volumes, l'étonnant camérier-éditeur voudrait, dans son infatigable ambition, qu'il devienne la plus belle couronne du pontificat de son maître et la plus belle tentative qu'ait pu jamais oser un domestique du pape, — pape lui-même à sa manière et Mécène indéconcertable des Lettres de son temps. Telle fut pourtant l'œuvre de compilation gigantesque, le *magazine* énorme de dix-huit siècles de sciences historico-ecclésiastiques, qu'à l'égal d'un Muratori chronologiste, d'un Cancellieri littéraire ou d'un Nibby archéologue, réalisa, comme il l'avait rêvé, Gaetano Moroni, barbier de profession et, par élection inespérée du moine Cappellari, aujourd'hui camérier omnipotent de Sa Sainteté Grégoire XVI.

L'étonnant Figaro romain, en effet, avant de passer premier montardier du Pape, n'avait été rien de plus qu'un pauvre petit barbier. Né à Rome le 17 novembre 1802, — pour mourir, à Rome encore, le 5 novembre 1885, — Gaetanino avait eu pour père un certain Rocco Moroni, dont la petite boutique de *parrucchiere* ouvrait rue San-Romualdo, près la place Venise. Sa mère s'appelait Catherine Bencerini. Le blaireau et les ciseaux furent ses premiers outils sur les têtes plutôt humbles qu'élevées de la clientèle paternelle, en attendant que les Frères de la Doctrine, — les *Ignorantelli* de Rome, — lui apprissent à se servir aussi de la plume. Ce fut un moine camaldule d'un petit couvent voisin de la boutique, où le *petit* allait faire les barbes et les tonsures de la communauté, qui en fit son élève dans l'art de tenir aussi les ciseaux sur les feuilles des livres, — ces autres vaines touffes des têtes humaines que la main d'un enfant peut suffire à abattre, en attendant la faux du temps qui tranchera du même coup le lettré et ses folliculaires, — en sorte que notre jeune artiste capillaire saurait tondre à la fois les têtes des clients et les cerveaux des penseurs. Par une coïncidence plaisante, qui

Grégoire XVI, en 1840.

s'ajoutait à celle des ciseaux de notre barbier compilateur, son client en *capigliatura* s'appelait Cappellari. Don Mauro, camaldule du couvent de San-Michele de Murano, avait été élu abbé de San-Giorgio de Rome, et sa cellule se trouvait précisément voisine de la boutique des Moroni. Pour se rendre à San-Giorgio, sur le mont Cœlius, le moine passait quotidiennement devant l'humble ménage des barbiers et ne se faisait pas faute d'y entrer, pour admirer les vertus domestiques de chacun : la mère Catherine, vaquant aux *saponate* du plat à barbe, dont elle préparait les mousses, sans laisser d'aller aussi écumer le pot-au-feu qu'elle préparait pour ses hommes dans l'arrière-boutique ; le père Rocco, aux *chiacchierate* du client bavard qu'il fallait bien entendre et à qui il fallait bien répondre, en ce métier spécial de gais parleurs ; Gaetanino enfin, au *tavolino* sur ses cahiers d'école, quand il n'était pas à la *tavoletta* sur les barbes et sur les cheveux des pratiques ; le tout, dans ce simple *salone*, propret comme les âmes simples qui l'habitaient, égayé par quelques pots de fleurs sur les consoles, par quelque cage d'oiseau au plein soleil. Quand Gaetanino, plus instruit aux leçons de l'abbé qui se plaisait au commerce de cette intelligence facile, fut devenu le grand beau jeune homme que l'on sait, Don Mauro Cappellari le prit pour compagnon des promenades journalières qui le conduisaient à son abbaye de San-Giorgio, non sans passer *Via dei Fornari*, par la pharmacie Ricci qui tenait l'angle de cette rue et du Forum Trajan. Là, se tenait bureau d'esprit, selon la coutume du temps, avec quelques abbés célèbres de l'époque. On entrait, la tabatière d'une main, la canne de l'autre. Pour se présenter la prise de *rapè* de l'amitié, on décoiffait du tricorne sa belle tête à queue poudrée, selon l'usage que les purs *codini* conservaient de l'autre siècle. Enfin, la soutanelle à frac, librement ouverte sur le jabot de soie et le gilet à fleur qu'allait soulever la franche gaieté et la romaine bonhomie de ces abbés savants, chacun prenait, entre les grands pots de porcelaine pour les onguents et les grands flacons de cristal pour les sirops, les hauts fauteuils de paille où siégeaient sans cérémonial ces curieuses compagnies de grands hommes en chambre ou en pharmacie. Là, souvent, d'un siècle à l'autre, on se montrait celui où s'était assis un Nibby, un Fea, un Scarpellini, un Mariottini, un Missirini, un Cancellieri. Il y a quelques années encore, dans cette même pharmacie Ricci, on voyait le fauteuil où l'abbé Mauro Cappellari était venu presque quotidiennement se reposer.

Ce fut dans cette compagnie de savants aimables que Gaetano Moroni, accompagnant en Télémaque attentif son Mentor aussi hilare que sage, apprit l'art de composer des livres en même temps que des perruques;

jusqu'à ce que son maître, improvisamment appelé à échanger le fauteuil de paille de la pharmacie Ricci contre le siège de pierre de l'Église romaine, voulut que son *Gaetanino* l'accompagnât aussi au Vatican.

Cet événement double de la vie d'un moine et de celle d'un perruquier arriva le 2 février 1831, après 50 jours de conclave. Après 20 mois d'un règne sans effort, Pie VIII s'était éteint sans bruit. Les pasquinades qui avaient accueilli la mort du pape Castiglioni, comme elles l'avaient fait de ses prédécesseurs par ce besoin inné qu'éprouve le Romain des Papes pour la *pagnotta* et le *scherzo* et qui rappelle celui du Romain des Césars pour pain et le cirque, se résumèrent en celle-ci :

Giunto Pio innanzi à Dio
Fu richiesto : — « Cosa hai fatto! »
Gli rispose : — « Niente affatto. »

Commencées le 30 novembre, les funérailles durèrent jusqu'au 14 du mois suivant. Alors, le Conclave vit revenir au Quirinal à peu près les mêmes cardinaux qui avaient fait, vingt mois avant, l'élection précédente. Les mêmes candidats papables y furent aussi présentés par les groupes des papeggiants; mais le camaldule blanc, aux mœurs si douces, y semblait recueillir encore plus de faveurs. Si seulement ce Mauro Cappellari, originaire de Belluno, voulait pactiser avec l'Autriche dont le redoutable cardinal Albani continuait à être le grand électeur. Mais n'était-ce pas ce même moine Cappellari qui dirait, plus tard, à son compatriote Cesare Cantu : — « Comme citoyen, je suis le sujet de la sérénissime Venise; mais, comme pape, je ne suis le sujet de personne ». Dans cette incertitude du maître, autrichien ou non, en laquelle les cardinaux s'attardaient « Rome et le Conclave, comme l'écrit encore Joachim Pecci, n'offrent que peu d'intérêt et même pas du tout. Les bruits qui courent en ville sont, pour la plupart, faux et ne présentent pas les choses sous leur aspect véritable. Nombreuses sont les satires, qui courent de main en main ; mais je n'en possède aucune, et je n'ai pris aucun soin d'en avoir[1] ». Si le champ de l'information est moins couru, cette fois, par Joachim Pecci que ne relance plus Chateaubriand exilé de Paris et de Rome avec ses rois légitimes, du moins Mgr Dardano, conclaviste du cardinal Morozzo, nous reste pour nous apprendre que ce Conclave, présidé par le capucin Micara, ressemble à un couvent. Pourra-t-on se résoudre à n'y point rire du tout? La monotonie des séances interminables, qui ne concluent encore à rien, est bientôt rompue par la supplique des *facchini*

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 295.

de Rome « qui demandent au Sacré-Collège une élection prompte du pape pour faire revenir les affaires, ou qui menacent de proclamer la République ». Il y a aussi le docteur Bomba, médecin du Conclave, qui y meurt d'ennui et qui, à force d'instances, « obtient la permission de revenir cohabiter avec sa Dulcinée : « *Riavicinarla* », écrit le conclaviste italien pour défier toute traduction possible de son annotation aussi canonique qu'égrillarde. D'ailleurs, au plaisant s'ajoutant le sévère, ce Conclave, ennuyeux comme la pluie qui ne finissait pas de tomber, n'avait-il pas menacé de devenir un drame complet, avec conspiration des poudres dans les sous-sols du palais, apparition des fantômes le long des murs, et le reste? « Un de ces soirs, on a vu, sous les vieilles tapisseries d'Arras qui recouvrent les murs de certaines salles du Quirinal, un homme en bras de chemise se cacher. On crut d'abord qu'un étranger venait de s'introduire au Conclave, et certes il était à plaindre si son intention eût été de voler; car ici nous sommes tous capucins. Et puis, chaque porte de cellule a trois ou quatre personnes, pour la défendre. On lui supposait donc un autre projet, comme celui d'aller mettre le feu à la bûcherie et de presser ainsi les cardinaux embourbés dans leurs résolutions. Les plus avisés, en constatant le bris des roues à l'entrée du Conclave, supposèrent quelque intrigue de femme, un mari soupçonneux qui serait allé placer les cornes sur sa porte pour conjurer la *jettatura*, ou un jeune marié qui, grâce à sa femme, eût voulu s'inscrire au droit de citoyen de Corneto sans en avoir, au préalable, formulé la demande. Cette dernière supposition paraissait la plus vraisemblable[1] ». Quelques jours avant qu'on eût constaté le bris de clôture au Conclave, un malin ne s'était-il pas avisé de faire jouer des engins explosibles sous les murs du Quirinal? « Oh ! dit Joachim Pecci qui raconte plaisamment l'aventure à ses frères, quatre ou cinq kilos de poudre, une simple petite châtaigne. Celle-ci avait été fortement empaquetée dans une double enveloppe, bien ficelée, liée, serrée. Le plaisant vint donc à Montecavallo avec son bibelot et le déposa contre une colonne du portail principal, en ayant soin de bien allumer la mèche. Puis, prudemment, sans être vu, il s'écarta tandis que le feu gagnait l'intérieur de la boîte et occasionnait cette explosion à tout jamais mémorable[2]. » De son côté, c'est-à-dire de l'intérieur du Conclave ahuri par un semblable vacarme, Mgr Dardano donne ainsi l'impression des cardinaux épouvantés : « Vers neuf heures et demie du soir, écrit-il, un gros *boum* de poudre éclata si fort sous le portail de Montecavallo, que les uns crurent à un coup

1. Cf. le *Diario* de Mgr Dardano pour le Conclave de Grégoire XVI, manusc. cit.
2. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 504.

de canon, les autres à l'explosion d'une mine. L'appréhension fut presque générale; et plusieurs cardinaux payèrent à la *pancia* le tribut de leur frayeur : les uns, comme l'éminentissime Dandini, en n'osant plus aller se coucher; les autres, comme le duc de Rohan, en se sentant pris d'un accès de fièvre. » Enfin l'élection avait eu lieu, au bénéfice du cardinal Cappellari qui avait fini par recueillir 32 voix, contre 7 données à Pacca, 3 à De Gregorio et 2 à Galeffi. Et c'était le vaincu de la journée, le cardinal Albani qui, « un peu nerveux, écrit Joachim Pecci, et affectant tant bien que mal l'indifférence[1] », avait proclamé, du haut de la loggia du Quirinal, le nom du nouveau pape. Il désirait s'appeler Grégoire XVI. Il désirait aussi changer de Secrétaire d'État, et le choix fut significatif en la personne du cardinal Bernetti qui, supplanté dans cette charge par Albani sous le pontificat précédent, supplanta à son tour son rival, prince et cardinal, sous le règne suivant où un pauvre moine et son humble barbier allaient mener ensemble les affaires dans les États du Pape fort endommagés, à cette heure.

Thomas Bernetti sortait de la bonne école du cardinal Consalvi. Libéral avec les intransigeants de l'absolutisme que Metternich conduisait à l'assaut des républiques naissantes, il pouvait aussi aisément passer pour réactionnaire aux yeux des républicains que Chateaubriand avait voulu gagner à la cause de la monarchie. Et précisément, entre l'absolutisme de Charles X et le constitutionalisme de Louis-Philippe, il y avait peut-être place pour un gouvernement de sages alliances avec les libertés modernes auxquelles celui de l'Eglise se familiariserait peut-être, sous la direction prudente du nouveau et habile Secrétaire que Grégoire XVI donnait à ses États. Né à Fermo en 1779, par sa famille de bonne noblesse et par son oncle, le cardinal Brancadoro aussi riche d'écus que de nom et que de sympathique renommée, ce beau Romain des Marches d'Ancone n'était à peine entré dans les ordres que pour s'immiscer tout à fait dans les affaires. Sous-diacre à brevet, — ce qui lui eût permis, du jour au lendemain, de prendre *moglie* en rendant les *fiocchi*, âgé de 50 ans au plus, il arrivait pour la deuxième fois à la Secrétairerie de l'État. En le créant cardinal, Léon XII l'avait fait succéder au vieux Della Somaglia, non seulement pour la charge ecclésiastique que cette octogénaire Éminence lui abandonnait sans regret, mais aussi pour les relations mondaines que le galant ex-secrétaire avait liées avec Mme de Staël, Mme de Krudner, Mlle de Tholosan, et que le nouveau promu saurait continuer avec la princesse Doria et les dames les plus élégantes

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 519.

de Rome. N'était-ce pas dans les salons et par les femmes, que les plus fortes parties se jouaient sur l'échiquier européen, et les baleines transparentes d'un éventail ne valaient-elles pas les grilles ajourées d'un confessionnal pour pénétrer avec souplesse tels secrets nécessaires à la sûreté des États? Sans doute, à ce flirt dangereux d'un cardinal politique, s'entourant à plaisir d'un cercle d'éventails plus diplomatiques que galants, quelques plumes risqueraient à tomber. Mais autant en emporterait le vent, et la réputation du cardinal Bernetti resterait intacte, même après l'inconsciente équipée de la Doria, lui demandant le déplacement immédiat d'un simple *computista camerale*, — gratte-papier des bureaux apostoliques, — pour l'insolente fortune de ce *riccone* qui pouvait payer à sa femme, sur le revenu de sa charge, un drap quadruple de cachemire que la princesse avait marchandé, quinze jours durant, et s'était laissé finalement enlever par certaine Gigia Benucci.

— Et c'est la place du sieur Benucci que je viens demander à Votre Éminence, pour le prince Doria, mon mari, qui pourra ainsi me payer des cachemires, à mille écus la pièce!

Le cardinal Bernetti revenait donc aux affaires, quand les Romagnes se soulevant allaient multiplier les difficultés du Gouvernement pontifical. Sous le règne d'un pape vénitien et anti-autrichien de naissance, lui, son secrétaire, originaire des Marches libérales, comment se résoudrait-il à entrer en compromission avec Metternich dont le concours gratuit s'imposait presque à un État sans armes et à un Pontife sans argent? « On ne sait pas exactement à quelles conditions l'Empereur d'Autriche a daigné envoyer ses troupes dans l'État pontifical [1] », écrit Joachim Pecci, en constatant, dès les premiers jours du pontificat de Grégoire XVI, l'acceptation forcée de l'intervention tudesque pour ramener l'ordre dans les Romagnes soulevées. Mais à quoi serviront, sur un volcan si prompt à porter l'incendie dans les provinces italiennes toutes préparées aux flammes révolutionnaires, à quoi serviront ces Tudesques qui ont, « quand ils marchent, comme on dit, des... pieds de plomb [2]? » En présence de deux dangers, Bernetti acceptera le moindre. Ainsi, en dépit du principe de « non-intervention » admis par les États de l'Europe à l'égard des États du Pape, il admet les secours de l'Autriche, équipe une milice de Sanfedistes avec ses dernières ressources, provoque la capitulation d'Ancône pour la violer sitôt après et finit par mettre les

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 324.
2. Ibidem, p. 330.

Français, qui avancent, en face des Autrichiens qui reculent : « On dit, poursuit Joachim Pecci, que les troupes autrichiennes s'apprêtent à évacuer immédiatement tous les points occupés par elles sur le territoire des États pontificaux. Cette nouvelle, comme vous le voyez, encore que déjà prévue, est en elle-même assez déplorable; car, abandonnés par les forces tudesques, nous sommes exposés à redevenir victimes de quelque nouveau coup de main des rebelles. Le Pape n'a pas d'armée, et les ressources lui manquent pour en improviser une. De plus, les provinces, encore qu'apparemment tranquilles, couvent un feu qui pourrait bien éclater à la dernière heure. Vous voyez bien que j'avais raison, quand je vous disais précédemment que non seulement le ciel de l'Europe, mais encore celui de l'Italie allait s'obscurcir, et quand je présageais pour nous un avenir fort triste et plein d'angoisses [1]. « L'échec autrichien que Joachim Pecci déplore ne servira-t-il pas à l'avantage français dont, en sous-main peut-être, Bernetti s'applaudit? A moins que, par une politique assez romaine que le cardinal-secrétaire ne renie pas, Français et Autrichiens ne doivent servir, chez le Pape, qu'à se chasser les uns les autres et à laisser enfin libres les États pontificaux qui les ont supportés trop longtemps. En attendant, voici Ancône qui se rend aux soldats du général Cubières, malgré les protestations des Sanfédistes que leur timide commandant Ruspoli invite à aller déposer sagement leurs armes, en compagnie des républicains libres du joug autrichien, entre les mains du libéral évêque de Spolète dont la première bénédiction sera, — quand le cardinal Mastaï sera pape, — pour les libéraux de bonne volonté et d'intentions encore meilleures. En politique, quel progrès peut-on faire, sans réciproques concessions? Ce n'est pourtant pas encore le sentiment de Joachim Pecci qui ne veut pas copier le texte de la capitulation d'Ancône pour ses frères de Carpineto : « Si je la copiais sur cette lettre, je m'exposerais au danger de la faire lire par d'autres que par vous.... Cette capitulation, on la dit une indignité. On assure que son fameux commandant, le chevalier Ruspoli, aurait été destitué après ce beau fait d'armes [2] ». Il ne peut se faire au spectacle d'un Sercognani, « cet enragé, l'un des rares exempts de l'amnistie accordée par le pape [3] », au bras du général Cubières. Et que sont venus faire ces Français, en Italie? « Le fait est que, par leurs actes, les Français sont en opposition avec eux-mêmes, quand ils disent qu'ils ont été envoyés ici pour protéger le Pape. S'ils étaient venus pour fomenter une révolte, s'y

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 341.
2. Cf. ibidem, p. 352.
3. Ibidem, p. 362.

seraient-ils pris autrement[1] ? » Après tout, notre chaleureux correspondant n'entend peut-être pas encore les choses politiques comme il faudrait. Aussi bien, « les cours reprendront, jeudi, au Collège Romain, et j'aurai en mains un travail qui, sans m'accorder de trêve, m'obligera à beaucoup de fatigue ». A Bernetti, de gouverner l'État à sa guise. Plus guère longtemps, lui non plus. Car, ami secret de la France, Bernetti peut-il en être manifestement absous par l'Autriche qui demande et finira par obtenir du Pape le rappel de son ministre? Un jour de l'année 1836, Grégoire XVI a commandé qu'on attelle son carrosse et ordonné qu'on le conduise chez Bernetti malade, contrairement à l'usage du Pape qui ne faisait de visites qu'*in extremis* à ses cardinaux mourants. Il s'agissait aussi d'enterrer, avant l'heure peut-être, le cardinal secrétaire. Bernetti, trop intelligent, ne voulut pas comprendre son souverain visiteur qui, lui parlant de démission, n'en obtint que des remercîments sur une santé à peine touchée par une attaque de goutte. Il fallut que, le lendemain, Grégoire XVI libellât en forme la démission de Bernetti qui, la recevant en même temps qu'une corne de rhinocéros, — don de la République de l'Équateur, avec laquelle il venait de signer un concordat, — se contenta de répondre :

« La Secrétairerie d'État m'aura du moins rapporté quelque chose, puisque j'en sors avec un *corno* ! »

Si la France et l'Autriche, inversement conjurées, enlèvent au pauvre pape ses Légations et ses légats en la personne du cardinal Benvenuti escamoté par la Révolution, comme une muscade par Cagliostro, ses États et ses secrétaires en la personne de Bernetti que le prince de Metternich, autre Cagliostro, lui subtilise ; du moins le fidèle *Gaetanino* reste au malheureux Grégoire XVI. Le souverain et son confident sont même plus inséparables que jamais. Quand le désespéré vieillard n'a qu'un reste de sa bonne humeur naturelle, pour se consoler des déboires que le gouvernement impossible de ses États lui cause, c'est ce dernier trésor dont le doux maître, — appelé à tort le *Gregoraccio*, — veut confier la garde à un seul homme de confiance absolue et éprouvée. Et c'est encore et toujours son *cameriere* Moroni, qui ferme sa porte au monde qui *va da se*, dit-il, et qui n'a pas besoin de tant de réformes. N'a-t-il pas déjà fait fermer sa fenêtre d'où, à Civita-Castellana, par exemple, il eût pu lire sur un transparent les vœux des prisonniers, voisins de l'évêché, qui demandaient pardon au Pape? *Chiudete questra finestra!* se contenta-t-il de répondre, en recommandant toutefois qu'on

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 362.

Les *cotini* chez le libraire. (D'après Ximenez.)

seraient-ils pris autrement [1] ? » Après tout, notre chaleureux correspondant n'entend peut-être pas encore les choses politiques comme il faudrait. Aussi bien, « les cours reprendront, jeudi, au Collège Romain, et j'aurai en mains un travail qui, sans m'accorder de trêve, m'obligera à beaucoup de fatigue ». A Bernetti, de gouverner l'État à sa guise. Plus guère longtemps, lui non plus. Car, ami secret de la France, Bernetti peut-il en être manifestement absous par l'Autriche qui demande et finira par obtenir du Pape le rappel de son ministre? Un jour de l'année 1836. Grégoire XVI a commandé qu'on attelle son carrosse et ordonné qu'on le conduise chez Bernetti malade, contrairement à l'usage du Pape qui ne faisait de visites qu'*in extremis* à ses cardinaux mourants. Il s'agissait aussi d'enterrer, avant l'heure peut-être, le cardinal secrétaire. Bernetti, trop intelligent, ne voulut pas comprendre son souverain visiteur qui, lui parlant de démission, n'en obtint que des remercîments sur une santé à peine touchée par une attaque de goutte. Il fallut que, le lendemain, Grégoire XVI libellât en forme la démission de Bernetti qui, la recevant en même temps qu'une corne de rhinocéros, — don de la République de l'Équateur, avec laquelle il venait de signer un concordat, — se contenta de répondre :

« La Secrétairerie d'État m'aura du moins rapporté quelque chose, puisque j'en sors avec un *corno* ! »

Si la France et l'Autriche, inversement conjurées, enlèvent au pauvre pape ses Légations et ses légats en la personne du cardinal Benvenuti escamoté par la Révolution, comme une muscade par Cagliostro, ses États et ses secrétaires en la personne de Bernetti que le prince de Metternich, autre Cagliostro, lui subtilise ; du moins le fidèle *Gaetanino* reste au malheureux Grégoire XVI. Le souverain et son confident sont même plus inséparables que jamais. Quand le désespéré vieillard n'a qu'un reste de sa bonne humeur naturelle, pour se consoler des déboires que le gouvernement impossible de ses États lui cause, c'est ce dernier trésor dont le doux maître, — appelé à tort le *Gregoraccio*, — veut confier la garde à un seul homme de confiance absolue et éprouvée. Et c'est encore et toujours son *cameriere* Moroni, qui ferme sa porte au monde qui *va da se*, dit-il, et qui n'a pas besoin de tant de réformes. N'a-t-il pas déjà fait fermer sa fenêtre d'où, à Civita-Castellana, par exemple, il eût pu lire sur un transparent les vœux des prisonniers, voisins de l'évêché, qui demandaient pardon au Pape? *Chiudete questra finestra!* se contenta-t-il de répondre, en recommandant toutefois qu'on

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 562.

Les enfants chez le libraire. D'après Ximenez.

traitât bien les détenus. Désormais, sans camérier Moroni, plus de pape Grégoire. Le domestique est devenu pour son maître toute la vie du défaillant vieillard, il lui est tout Rome qui n'a plus d'autres histoires que celles qu'il lui conte; tout le Consistoire, qui n'a pas d'autres créatures que celles qu'il lui présente. C'est l'État et l'Église même que Moroni gouverne, de la chambre papale. Et qu'il ne s'avise pas, par maladie, d'y faire un jour défaut; car alors, ce serait Grégoire XVI qui irait faire sa chambre de celle de son serviteur. Grégoire XVI passa, dit-on, chez Moroni les heures les plus intimes de son pontificat, en compagnie du petit Gregorio qu'il aimait faire jouer sur ses genoux. C'était l'unique enfant de Gaetano. Quand la mort l'enleva prématurément à son père, elle fit couler sur le petit cercueil plus d'encre même que de larmes. De l'ensemble des éloges posthumes que les adulateurs adressèrent au père, en mémoire de l'enfant, on composa un volume in-folio, (Rome, typographie Salviucci, 1845), où les plumes les plus célèbres du temps n'hésitèrent pas à mesurer sur le mètre de Virgile la grandeur du nouveau fils d'Octavie que le ciel venait de ravir à la terre :

. . . . . Tu Marcellus eris!

Dans l'intimité impénétrable de ces chambres closes, le pape Grégoire ne reçoit donc que du camérier Moroni les impressions du dehors. Que font ses cardinaux de curie ? — Le brillant Gamberini continuait à mener le sous-secrétariat d'État, comme une cause au barreau de Milan où le redoutable ex-bâtonnier avait laissé une réputation de matamore avant que, sur le tard, du coup, le diable se fît ermite et cardinal. — Depuis qu'il avait trouvé son pâle successeur à la Secrétairie d'État, en la personne inoffensive du barnabite serre-frein Lambruschini, le fulgurant sigisbée Bernetti se plaisait à servir de lustre au salon de la princesse Doria. — Le beau Guerrieri, justifiant en tout bien tout honneur son nom et sa descendance des Gonzague, chassait à courre en attendant de chasser à conclave. — Benvenuti et Oppizzoni, de retour des Légations dans le landau fameux d'où la Révolution les avait renvoyés les yeux bandés à la papauté qui utiliserait mieux leurs services, se consolaient réciproquement de l'odyssée d'Ancône dans la barque de Pierre, vaisseau d'Ulysse pour leurs grandeurs battues par la folle tempête. — Ne pouvant plus faire de la politique pour le compte de la France, sa passion, et de Chateaubriand, son idole, Zurla composait un *Traité de Géographie* où il trouvait encore à célébrer ses divinités malheureuses. — Rivarola continuait à mettre son talent dans ses relations et préparait, dans le silence de son Nazareth romain, le prochain pape qui ne serait autre

peut-être que lui-même. — De Gregorio, ce Tantale de la tiare qui avait bu de si près au lac fameux, n'attendait pas d'être proposé à un nouveau Conclave pour se faire, en grandissime seigneur, sa propre cour en compagnie des plus opulents cardinaux dont le palais rigide du Gregoraccio n'utilisait pas les pourpres mirobolantes : l'ancien beau majordome Frosini, qui parlait toutes les langues, et son rival bien nommé Nasali qui ne parlait que celle de son nez. — Un autre majordome, en retraite forcée, était ce vieux Naro qui ne pouvait pardonner à Pie VII d'avoir rapporté l'ordre, donné par lui, de détruire les embellissements que Napoléon avait faits au palais des papes; et, depuis 1814, ce cardinal antibonapartiste en reparlait chaque jour. — Heureusement, pour les aigles de l'Empire, le plébéien Micara survivait, et sa réputation d'orateur pouvait permettre à sa pourpre de prince d'entrer sans honte dans la loge de la villa Ruffanelli dont son pauvre frère tenait les clefs, pour faire visiter au touriste les anciens appartements de Lucien Bonaparte, lui, son concierge resté fidèle. Un charretier n'avait il pas été le père du cardinal Paperano, et y avait-il déshonneur pour le frère du cardinal Micara, à recevoir du touriste quelques baïocs en pourboire, dans la villa d'un Bonaparte? — Baïocs ou paoli, quattrini papalins ou sous français, plus ignorant qu'un concierge sur la valeur des monnaies, c'était ce doux, ce juste, ce bienfaisant Pacca que les conclaves précédents auraient déjà porté sur le siège de Pierre, si ce Sisyphe infatigable de la papauté en exil, après avoir roulé de Rome à Paris et de Paris à Rome le roc inamoindri où s'était assis Pie VII, n'avait pas été roulé à son tour par un neveu incorrigible, ce trop fameux Tibère Pacca dont les folies féminines et financières faisaient partager au plus infortuné des oncles une réputation qu'il ne méritait pas. — Mais la chronique scandaleuse s'arrêtait au seuil d'autres plus humbles cardinaux, pour n'y laisser passer que le bon renom de science et de piété d'un Galletti, d'un Pallotta, d'un Dandini, d'un Sala, d'un Polidori; ces vrais amis du studieux ancien moine Cappellari, dont le pape Grégoire demandait le plus sympathiquement des nouvelles.

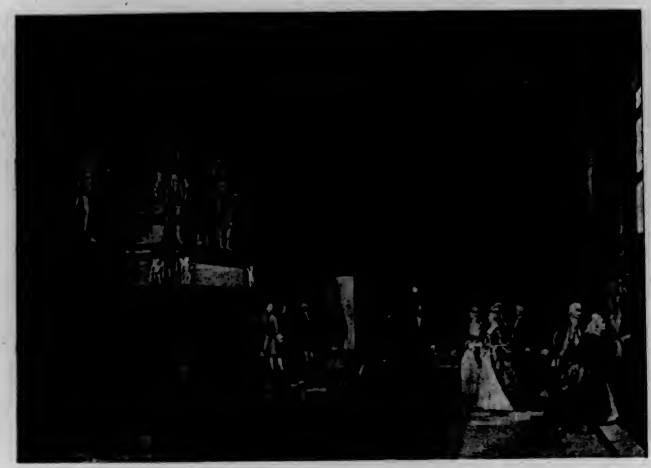
Grégoire XVI laissait bien volontiers les cardinaux, princes de Rome, à l'insignifiance de leurs milieux retardataires où la dernière noblesse d'ancien temps jouait sa dernière partie de wisth ou de tarot en compagnie des nobles dames, leurs tantes, leurs nièces ou leurs sœurs, sous l'œil observateur de quelque peintre qui, la palette à la main, en tirait tout au plus quelque amusant tableau. — C'était le cardinal Doria, dont la taille d'enfant et la voix féminine représentaient bien cette caste romaine à qui la grandeur du passé suffisait et qui,

pour un effort personnel qu'elle lui eût coûté, n'eût ajouté à aucun prix une coudée à la taille ainsi rapetissée des aïeux, auprès desquels les petits-fils n'apparaissaient plus que des nains. — C'était Macchi, économisant les basques de ses minables larbins en frac, pour ajouter quelques paniers de plus aux robes lamentables de ses nièces ruinées. — C'était Odescalchi, simple et doux comme le permettaient ses dernières ressources, et n'ayant plus pour toute fortune que le bon mot qu'avait prononcé son commensal de la veille et que l'Éminence en déficit servirait à son hôte du lendemain. — C'était encore ce jeune et sémillant grand de Naples, Riario Sforza, en qui la dernière noblesse s'attardait de briller comme les lustres d'un salon sur des ruisseaux de diamants qui vont rouler dans d'autres lits, après les dernières mesures du bal fini. — Mais, c'était surtout cet octogénaire et toujours invincible cardinal Albani, représentant irréductible d'une aristocratie d'ancien régime, qui n'avait pas capitulé à Ancône, celle-là; cette Éminence des ci-devant en frac de soie, en culottes à boucles et en jabot plissé, qui, chaque soir, dans les salons où les derniers chevaliers de l'échiquier et du pharaon faisaient la partie et tenaient la banque, ne détournait pas même la tête vers le cartel doré sonnant significativement minuit. Albani interrompait tout au plus son jeu pour écouter un morceau de harpe et dire à la Bellucia Palombi, qui avait fini son menuet de Mercadante ou sa sonate de Paccini.

— *Per Dio, quanto sei bella !*

Sans sortir de son cabinet où il se plaisait à suivre ses anciennes habitudes de moine au couvent de Saint-Romuald, Grégoire XVI connaissait, par les rapports de son fidèle messager, la vie de la noblesse romaine, grande et petite. Et plutôt la petite qui faisait d'assez bonnes affaires avec les adjudications de l'État, pour se payer des musiciens et des sorbets en des soirées mirobolantes, d'où la grande, à tout jamais ruinée et incapable de négocier rien plus que ses billets d'emprunt, s'était exclue en fermant ses salons et en s'exilant même de Rome. La roue de la fortune avait tourné, et c'était une simple femme de compuiste qui se payait des cachemires quadruples que ne pouvaient plus s'acheter les princesses romaines, et qui recevait en soirées dansantes et chantantes les derniers nobles de la ville, prêts à redorer leur blason en combinant dans ces mêmes soirées quelques riches mariages bourgeois. — On trouvait, par exemple, au palais de Valdambrini, à Ripetta, certaine Romagnoli qu'avait épousée le marquis Sacrati, et pour l'amour de qui s'était ruiné Gnudi, le trésorier des Romagnes. A ses soirées, fréquentaient littérateurs et politiciens mêlés, Giordoni

et Mamiani, De Romanis et Gian Gherardo de Rossi, Biondi et Perticari, le chevalier Palombi, qui se vantait d'avoir engagé la partie avec quatre Souverains à la fois, et la femme Belluccia Moroni, que le cardinal Albani se plaisait à complimenter sur sa beauté, chez les autres comme chez elle, avec la même désinvolture qu'il mettait à provoquer et à battre, à la table de jeu, ses partenaires habituels Sauli et Zauli, le comte Alborghetti et le marquis Lepri. — Chez la belle Corneglia Martinelli, où l'on avait vu Canova et Stendhal, on rencontrait Odoardo



Maison à louer. (D'après Cesbron.)

Fabri, qui fut plus tard ministre de police de Pie IX et beau-frère d'Altemps, et le commandant de gendarmerie Cecilia qui faillit arrêter, en 1830, ce même comte Fabri, dans la maison même des Martinelli et préféra le laisser s'échapper jusqu'à Imola, où l'avéré carbonaro se fit prendre. Des abbés de ruelle et d'académie, dits *codini*, Coppi, Palma, Marcello, Calandrelli, Grazioli, qui ne dépasssèrent pas les honneurs de la *Nicchia* et de l'*Almanach des Muses*, y rencontraient des prélats *di fiocchi*, devenus depuis les cardinaux Barili, Fornari, Morichini, Viale, Brunelli, les avocats Tarenghi et Semprebene, le mathématicien Tisi, le préfet des études Mgr Testa et une envolée de belles que la renommée des grandes soirées chantantes appelait la Sorlofra, la Viale, l'Altemps, la Lampugnani. — Chez les Vera, où une ancienne

pour un effort personnel qu'elle lui eût coûté, n'eût ajouté à aucun prix une coudée à la taille ainsi rapetissée des aïeux, auprès desquels les petits-fils n'apparaissaient plus que des nains. — C'était Macchi, économisant les basques de ses minables larbins en frac, pour ajouter quelques paniers de plus aux robes lamentables de ses nièces ruinées. — C'était Odescalchi, simple et doux comme le permettaient ses dernières ressources, et n'ayant plus pour toute fortune que le bon mot qu'avait prononcé son commensal de la veille et que l'Éminence en déficit servirait à son hôte du lendemain. — C'était encore ce jeune et sémillant grand de Naples, Riario Sforza, en qui la dernière noblesse s'attardait de briller comme les lustres d'un salon sur des ruisseaux de diamants qui vont rouler dans d'autres lits, après les dernières mesures du bal fini. — Mais, c'était surtout cet octogénaire et toujours invincible cardinal Albani, représentant irréductible d'une aristocratie d'ancien régime, qui n'avait pas capitulé à Ancône, celle-là; cette Éminence des ci-devant en frac de soie, en culottes à boucles et en jabot plissé, qui, chaque soir, dans les salons où les derniers chevaliers de l'échiquier et du pharaon faisaient la partie et tenaient la banque, ne détournait pas même la tête vers le cartel doré sonnant significativement minuit. Albani interrompait tout au plus son jeu pour écouter un morceau de harpe et dire à la Bellucia Palombi, qui avait fini son menuet de Mercadante ou sa sonate de Paccini.

— *Per Dio, quanto sei bella !*

Sans sortir de son cabinet où il se plaisait à suivre ses anciennes habitudes de moine au couvent de Saint-Romuald, Grégoire XVI connaissait, par les rapports de son fidèle messager, la vie de la noblesse romaine, grande et petite. Et plutôt la petite qui faisait d'assez bonnes affaires avec les adjudications de l'État, pour se payer des musiciens et des sorbets en des soirées mirobolantes, d'où la grande, à tout jamais ruinée et incapable de négocier rien plus que ses billets d'emprunt, s'était exclue en fermant ses salons et en s'exilant même de Rome. La roue de la fortune avait tourné, et c'était une simple femme de compuiste qui se payait des cachemires quadruples que ne pouvaient plus s'acheter les princesses romaines, et qui recevait en soirées dansantes et chantantes les derniers nobles de la ville, prêts à redorer leur blason en combinant dans ces mêmes soirées quelques riches mariages bourgeois. — On trouvait, par exemple, au palais de Valdambrini, à Ripetta, certaine Romagnoli qu'avait épousée le marquis Sacrati, et pour l'amour de qui s'était ruiné Gnudi, le trésorier des Romagnes. A ses soirées, fréquentaient littérateurs et politiciens mêlés, Giordoni

et Mamiani, De Romanis et Gian Gherardo de Rossi, Biondi et Perticari, le chevalier Palombi, qui se vantait d'avoir engagé la partie avec quatre Souverains à la fois, et la femme Belluccia Moroni, que le cardinal Albani se plaisait à complimenter sur sa beauté, chez les autres comme chez elle, avec la même désinvolture qu'il mettait à provoquer et à battre, à la table de jeu, ses partenaires habituels Sauli et Zauli, le comte Alborghetti et le marquis Lepri. — Chez la belle Corneglia Martinelli, où l'on avait vu Canova et Stendhal, on rencontrait Odoardo

Maison à louer. (D'après Cesbron.)

Fabri, qui fut plus tard ministre de police de Pie IX et beau-frère d'Altemps, et le commandant de gendarmerie Cecilia qui faillit arrêter, en 1830, ce même comte Fabri, dans la maison même des Martinelli et préféra le laisser s'échapper jusqu'à Imola, où l'avéré carbonaro se fit prendre. Des abbés de ruelle et d'académie, dits *codini*, Coppi, Palma, Marcello, Calandrelli, Grazioli, qui ne dépasssèrent pas les honneurs de la *Nicchia* et de l'*Almanach des Muses*, y rencontraient des prélats *di fiocchi*, devenus depuis les cardinaux Barili, Fornari, Morichini, Viale, Brunelli, les avocats Tarenghi et Semprebene, le mathématicien Tisi, le préfet des études Mgr Testa et une envolée de belles que la renommée des grandes soirées chantantes appelait la Sorlofra, la Viale, l'Altemps, la Lampugnani. — Chez les Vera, où une ancienne

actrice, Carlotta Haeser, faisait les honneurs de sa gorge célèbre, se coudoyaient, pour entendre chanter, les princes de Piombino, Odescalchi et de Viano, les marquis Capranica et Antici, et les diplomates Bunsen de Prusse et Gagarin de Russie qui succéda à cet octogénaire Souvarow-Italinsky dont la galanterie sans vacances faisait, encore à 80 ans, l'ébahissement des dames. Il ne fut vaincu en cet art que par son rival octogénaire Hoeflin, se pâmant devant la Boccabadati et la Tamburini quand elles interprétaient en duos, avec leurs maris respectifs et rassurés, les pages les plus enflammées de Cimarosa et de Mercadante.

Chez le satiriste Giovanni Giraud, au palais Ruspoli, on allait voir jouer la comédie. Inspecteur des théâtres de l'État pontifical, le maître de céans avait écrit pour son compte seize volumes de saynettes, dont les plus applaudies n'étaient pas les moins mordantes. Là, se donnaient rendez-vous, comme étalons en foire, les plus beaux restes de la vieille noblesse à laquelle il fallait un sang nouveau et des écus plus neufs : la duchesse Lante et ses trois filles qui s'y trouvèrent trois comtes pour maris ; la belle Morici et sa sœur plus belle encore, Gigia Ravaglini, qu'on appelait couramment l'*Antichambre du Paradis* et pour laquelle le prince Louis Bonaparte, — plus tard Napoléon III, — s'habilla en femme, seul stratagème qui permît au futur Empereur des Français d'admirer de plus près cette beauté qu'il venait contempler de si loin. — On faisait de la musique au palais Colonna qu'occupait un vigneron de Genazzano, le riche Vannutelli, pour y faire entendre à la harpe sa femme Girometti, qu'Andréa Corsini venait écouter. Chez les Carnevali, on conversait avec Massimo d'Azzelio ; et chez les Lozzano, alliés aux Carpegna et aux Falconieri, on retrouvait les Vera et les Vannutelli. Le romagnol Marconi, enrichi aux adjudications de l'État Pontifical sous Pie VII, s'était payé, déjà vieux, son mariage avec une Giustiniani et son salon de réception avec toute une vraie banquise de corail, devant laquelle venaient parader les pauvres naufragés de cette dernière noblesse. C'était la princesse Chigi, qui devait 24 000 écus à son voisin Bersani, le charcutier de la rue Cacciabove, et qui finit par le payer en lui cédant sa terre de Casaletto, hors la porte San-Pancrazio. C'était don Francesco Chigi, qui s'était marié par caprice avec une paysanne de Frascati, appelée par le peuple la *Duchessaccia*, alliance qui faisait tant rougir un des gendres du duc, le prince de Teano don Philippe Gaetani, que celui-ci n'osa plus revenir à Rome et vécut, jusqu'à sa mort, à Florence. C'était le duc Caffarelli, mari en secondes noces de la femme d'un boucher, certaine Pozzonelli. C'était le duc Bonnelli qui, pour sa part, avait pris une revendeuse de légumes. La vieille robe de l'archi-

séculaire noblesse romaine ne pendait plus qu'en loques, à la défroque de ses palais abandonnés où la nouvelle noblesse des affaires allait remplacer l'écu des chevaliers par les écus des marchands et maquignonner en mariages interlopes, comme en libres haras, un troc éhonté de purs sangs. Le plus fameux maquignon de cette espèce avait été le brasseur d'affaires Jean Torlogne, venu d'Auvergne à Rome sous Pie VII pour bazarder l'État pontifical presque entier à son seul et inavouable profit. Les Borghèse, les Ruspoli, les Colonna et jusqu'aux Sforza-Cesarini, — dont un procès scandaleux, auquel nous pouvons seulement faire ici allusion, a rendu le nom célèbre dans les annales de la scatologie, — furent d'abord les commensaux et puis les alliés de ces Torlonia sans rivaux pour les bals qu'ils donnaient à leur monde et à l'autre[1]. A un de ces bals, entre autres, un soir, une belle comtesse entra comme chez elle. Et, en vérité, elle ne pouvait y entrer autrement ; cette belle comtesse de la ville de Pérouse n'étant autre que la Piazza, au sujet de qui le duc Torlonia avait répondu à quelqu'un lui demandant quelle place (en italien *piazza*), il préférait, de toutes les cités de l'Italie :

— *La Piazza di Perugia !*

Cette même Piazza avait introduit avec elle, à ce bal, sans autre présentation, une jeune marquise répondant au nom encore inconnu de Florenzi et dont la beauté, aussi effrontée qu'idéale, allait faire courber sous elle le front d'un roi. L'avis de la duchesse Torlonia, qui ne se fit pas défaut de le dire hautement, était que ces manières de s'introduire dans

1. M. Torlonia annonce une anecdote. On fait cercle autour de lui, et il entre dans tous les détails d'une ruse adroite, au moyen de laquelle il obtint des marchands de glaces de Paris (pour les glaces de ses salons de Rome), un rabais de 5 0/0. Il se vêtit encore plus mal qu'à l'ordinaire, sa physionomie prit une teinte encore plus misérable et plus juive. Ainsi grimé, il se présenta aux marchands de Paris, auxquels il dit que ce banquier italien si avare, le fameux Torlonia, l'avait chargé lui, pauvre miroitier de Rome, d'acheter des glaces à Londres ou à Paris. Il offrait de payer comptant : « C'est ainsi, poursuit le millionnaire triomphant, que j'ai arraché un rabais de 5 0/0 sur le prix le plus restreint que j'aurais pu obtenir en me présentant sous mon nom. Ce rabais de 5 0/0 fit une somme assez ronde. » Et les petits yeux du banquier brillent de joie et perdent, pour un moment, leur air inquiet.

Plus tard, vers les une heure, M. Torlonia parlait de ses fils au groupe où était la pauvre miss Bathurst. Un *tel*, disait-il en montrant l'aîné, je crois, est un nigaud ; il aime les tableaux, les arts, les statues ; je lui laisserai trois millions et deux duchés. Mais l'autre, c'est bien différent : celui-là est un homme, il connaît le prix de l'argent. Aussi lui laisserai-je ma maison de banque ; il l'augmentera, l'étendra et, un jour, vous le verrez non pas plus riche que tel ou tel prince, mais que tous les princes romains pris ensemble ; et s'il arrive à la moitié de la prudence de son père, il fera son fils pape.

A deux pas du duc, la célèbre lady N... était attristée de voir cette figure à argent. « Torlonia, disait-elle, ne devrait pas se trouver aux bals qu'il donne. Les princesses, ses filles, en feraient mieux les honneurs. » — Stendhal, *Promenades dans Rome*.

le monde pouvaient passer à Pérouse, mais non à Rome. Les deux étrangères, ainsi toisées par leur hôtesse, ne perdirent rien de leur taille élégante et attendirent, pour se venger à leur manière aussi, l'ouverture du bal. Les musiciens étaient au *palco* et tout le monde allait danser quand don Marino Torlonia, l'aîné des fils du duc, se présenta devant le roi de Bavière et l'invita, à titre de premier invité, à choisir pour le *valtzer* sa dame. Ce moderniste Louis Ier, qui portait le frac noir comme à la soirée que lui donna Chateaubriand quand celui-ci en écrivait : « Ce souverain *grec*, en portant une couronne, semble savoir ce qu'il a sur la tête et comprendre qu'on ne cloue pas le temps au passé », accepta sur-le-champ l'invitation du jeune duc. Passant devant la Borghèse, la Piombino, la Grazioli et la Torlonia, qui brillaient comme des lampadaires dans leurs corsages de diamants, il alla droit à l'inconnue petite marquise qui portait pour toute parure une fleur blanche dans ses cheveux noirs, et lui offrit, au scandale de l'assistance, son bras royal d'où la trop célèbre Florenzi ne s'est plus, depuis, détachée. Peut-être, à ces bals, était aussi invité le prince Poniatowski, acoquiné à une fille des rues que la police avait traquée, de nuit, jusqu'au palais où elle se réfugia pour en devenir la maîtresse. Et peut-être aussi y voyait-on ce don Miguel de Portugal qui dépensait en folles noces, dignes de figurer dans les *Notti Romane* de Verri, le prix d'un trône joyeusement dépensé dans l'exil, au pays de Priape et de Bacchus ; ce même roi des festins libres qu'un pauvre savant de Rome, le bon *codino* Bartolucci, apostrophait, coude à coude, en plein Corso, avec l'épithète suivante :

— *Cosa volete voi, sor re di coppe?*

D'autant plus clos dans son Quirinal ou dans son Vatican, que se répandait davantage au dehors cette noblesse décadente dont il ne pouvait plus arrêter la chute prochaine et dont il n'était encore le Souverain que de nom, le vieux Grégoire XVI ne demandait même plus à son informateur intime Gaetanino des nouvelles d'un monde qui trouverait, sans doute, d'autres réformateurs que lui. « *Il mondo va da se!* Je suis trop vieux pour le refaire ! » répétait-il en se promenant, d'un fauteuil à un autre, dans ces appartements pontificaux où Moroni n'avait le droit d'introduire personne, mais où il se chargeait de faire passer qui il voulait des invités de son maître. Un cardinal ou un ambassadeur se présentait-il à l'audience, c'était Moroni qui l'abordait le premier et s'informait, entre les compliments obséquieux, de l'affaire que l'introduit venait exposer au pape. Et cet ambassadeur ou ce cardinal n'avaient pas dépassé les premières salles pour arriver jusqu'au cabinet du pontife, que l'avisé domestique avait déjà envoyé à Grégoire XVI, entre deux

ROME. — La Place Navone inondée, une fois par an, pour permettre au *popolino* de se laver en jouant. (Dessin de Thomas, 1830.)

le monde pouvaient passer à Pérouse, mais non à Rome. Les deux étrangères, ainsi toisées par leur hôtesse, ne perdirent rien de leur taille élégante et attendirent, pour se venger à leur manière aussi, l'ouverture du bal. Les musiciens étaient au *palco* et tout le monde allait danser quand don Marino Torlonia, l'aîné des fils du duc, se présenta devant le roi de Bavière et l'invita, à titre de premier invité, à choisir pour le *valtzer* sa dame. Ce moderniste Louis Ier, qui portait le frac noir comme à la soirée que lui donna Chateaubriand quand celui-ci en écrivait : « Ce souverain *grec*, en portant une couronne, semble savoir ce qu'il a sur la tête et comprendre qu'on ne cloue pas le temps au passé », accepta sur-le-champ l'invitation du jeune duc. Passant devant la Borghèse, la Piombino, la Grazioli et la Torlonia, qui brillaient comme des lampadaires dans leurs corsages de diamants, il alla droit à l'inconnue petite marquise qui portait pour toute parure une fleur blanche dans ses cheveux noirs, et lui offrit, au scandale de l'assistance, son bras royal d'où la trop célèbre Florenzi ne s'est plus, depuis, détachée. Peut-être, à ces bals, était aussi invité le prince Poniatowski, acoquiné à une fille des rues que la police avait traquée, de nuit, jusqu'au palais où elle se réfugia pour en devenir la maîtresse. Et peut-être aussi y voyait-on ce don Miguel de Portugal qui dépensait en folles noces, dignes de figurer dans les *Notti Romane* de Verri, le prix d'un trône joyeusement dépensé dans l'exil, au pays de Priape et de Bacchus ; ce même roi des festins libres qu'un pauvre savant de Rome, le bon *codino* Bartolucci, apostrophait, coude à coude, en plein Corso, avec l'épithète suivante :

— *Cosa volete voi, sor re di coppe?*

D'autant plus clos dans son Quirinal ou dans son Vatican, que se répandait davantage au dehors cette noblesse décadente dont il ne pouvait plus arrêter la chute prochaine et dont il n'était encore le Souverain que de nom, le vieux Grégoire XVI ne demandait même plus à son informateur intime Gaetanino des nouvelles d'un monde qui trouverait, sans doute, d'autres réformateurs que lui. « *Il mondo va da se!* Je suis trop vieux pour le refaire ! » répétait-il en se promenant, d'un fauteuil à un autre, dans ces appartements pontificaux où Moroni n'avait le droit d'introduire personne, mais où il se chargeait de faire passer qui il voulait des invités de son maître. Un cardinal ou un ambassadeur se présentait-il à l'audience, c'était Moroni qui l'abordait le premier et s'informait, entre les compliments obséquieux, de l'affaire que l'introduit venait exposer au pape. Et cet ambassadeur ou ce cardinal n'avaient pas dépassé les premières salles pour arriver jusqu'au cabinet du pontife, que l'avisé domestique avait déjà envoyé à Grégoire XVI, entre deux

ROME. — La Place Navone inondée, une fois par an, pour permettre au *popolino* de se laver en jouant. (Dessin de Thomas, 1830.)

feuillets d'un livre quelconque, une note détaillant par le menu les secrets que le visiteur apportait à l'audience pontificale et que le maître avait le temps de connaître avant de recevoir son visiteur. De la sorte, personne ne parvenait jamais à le surprendre. Un jour, entre autres, Pellegrino Rossi se présenta à l'antichambre, chargé par Louis-Philippe de venir intercéder auprès de Grégoire XVI pour que le décret de l'Index, qui censurait le *Manuel de Droit Ecclésiastique Français* de M. Dupin,

Les deux noblesses. (D'après Escoura.)

ne fût pas publié. L'envoyé du roi, qui n'eût pas confié son secret à son ombre, ne put le dissimuler à Moroni; et sa surprise ne fut pas ordinaire, de trouver Grégoire XVI en train de lire et d'annoter ce même livre dont, pensait Pellegrino Rossi, le Pape ne connaissait pas même le titre.

— Dites à Sa Majesté le roi des Français combien je regrette ne pouvoir rien faire pour Elle, en cette circonstance. Mais, à l'heure tardive où vous m'informez du louable désir de votre maître souverain, le texte du décret court la poste. Il sera publié partout, en France, quand votre dépêche y arrivera. Monsieur le chargé d'affaires, nous serons plus heureux une autre fois.

feuillets d'un livre quelconque, une note détaillant par le menu les secrets que le visiteur apportait à l'audience pontificale et que le maître avait le temps de connaître avant de recevoir son visiteur. De la sorte, personne ne parvenait jamais à le surprendre. Un jour, entre autres, Pellegrino Rossi se présenta à l'antichambre, chargé par Louis-Philippe de venir intercéder auprès de Grégoire XVI pour que le décret de l'Index, qui censurait le *Manuel de Droit Ecclésiastique Français* de M. Dupin,

Les deux noblesses. (D'après Escoura.)

ne fût pas publié. L'envoyé du roi, qui n'eût pas confié son secret à son ombre, ne put le dissimuler à Moroni; et sa surprise ne fut pas ordinaire, de trouver Grégoire XVI en train de lire et d'annoter ce même livre dont, pensait Pellegrino Rossi, le Pape ne connaissait pas même le titre.

— Dites à Sa Majesté le roi des Français combien je regrette ne pouvoir rien faire pour Elle, en cette circonstance. Mais, à l'heure tardive où vous m'informez du louable désir de votre maître souverain, le texte du décret court la poste. Il sera publié partout, en France, quand votre dépêche y arrivera. Monsieur le chargé d'affaires, nous serons plus heureux une autre fois.

L'ironie du pape Grégoire, si à point servie par un introducteur si habile, ne se faisait point défaut de se manifester plus librement avec de moins importants personnages. Un autre jour, — ce jour-là, venait-il de lire une page de Paul de Kock qui ne fut qu'après son bréviaire son auteur favori, s'il faut en croire la légende qu'aucun témoin sérieux n'a contrôlée, — le pape avait daigné recevoir en audience le graveur Giovani Folo chargé de reproduire au burin, pour la Calcographie pontificale, un *Adam et Ève* du Titien. Le pontife, amateur passionné des belles estampes, examinait tous les détails de celle-ci. L'observation artistique en était si sincère que le graveur, se familiarisant tout à coup, s'oublia, pour l'amour des beaux-arts, jusqu'à dire le plus naturellement du monde : « Saint-Père, remarquez les mamelles d'Ève ! Votre Sainteté n'est-elle pas d'avis que le peintre a fait là deux pures merveilles ? — Vous aimez donc bien les femmes ? lui demanda le Pape, sans se déconcerter et en relevant plaisamment ses lunettes brillantes vers l'artiste, tandis que l'estampe semblait être tombée d'étonnement sur les genoux du Pontife. — J'en suis fou ! » répondit Folo, sur un ton si convaincu, que Grégoire XVI n'insista pas. Mais il s'informa, le lendemain, de la moralité de l'artiste ; et quand il eut appris que cet homme sincère était un père de famille accompli, il lui fit adresser la commande de plusieurs autres scènes du Paradis terrestre à graver pour son compte, d'après les maîtres célèbres.

Entre deux *dolciumi* que lui faisait si bien cuire Gioacchino Saraceni, son cuisinier pontifical, et deux flûtes de champagne que Louis-Philippe continuait fidèlement à lui servir aussi, Grégoire XVI se plaisait à recevoir *alla buona* et pour le compte de Gaetanino, qui s'y retrouvait bien, les privilégiés de son valet de chambre. Telle, la *crestaia* ou modiste en renom donna Massoni, qui, après avoir coiffé les plus élégantes et folles têtes de Rome, voulut aussi coiffer ses deux fils. Le chapeau à soufflet, — que les hommes portaient alors et que le haute-forme rigide a si désagréablement remplacé depuis les *derbys* d'Auteuil où Louis-Philippe mit le gibus à la mode, — n'ayant pu trouver grâce aux yeux de la difficile Massoni, elle sollicita si habilement les faveurs du tout-puissant Moroni, que l'aîné de ses fils parvint à coiffer les *fiocchi* des prélats attachés à la Secrétairerie d'État. Pour son second garçon, elle obtint le *zucchetto* de nonce accrédité près le grand-duc de Toscane :

— Et Madame la Mort, comment la coifferons-nous? demanda Grégoire XVI à l'heureuse *crestaia*, en la félicitant des beaux plumets qu'elle faisait porter à tant de têtes à l'envers de cette société romaine, où le vieux pasteur démodé ne reconnaissait déjà plus ses ouailles.

Au lieu des redingotes à triple collet et des habits à la française trop courts devant et trop longs derrière, surtout au lieu de ces modernes têtes touffues que le chapeau à soufflet porté sous le bras ne savait plus coiffer aussi bien qu'avait fait l'antique tricorne les têtes bien peignées et bien poudrées des retardataires porte-queue, que ne parlait-on au vieux Grégoire XVI de ces fracs bien drapés et de ces jabots bien étoffés des vieux *cordini*, ses premiers amis? Fréquentait-il encore la *Nicchia* au palais Ruspoli où avaient fait, entre deux orangeades, leur cercle littéraire les Magden, les Nibby, les Tambroni, les Cœcilia, les Salvatore Betti, les Amiati, les Fea? Et l'*Arco dei Carbognari*, où le Cercle des Gardes-Nobles s'était recruté des comtes et marquis *buontemponi*, amateurs de beaux-arts et de belles manières? Et le *Caffè del Veneziano*, sur la place Sciarra, où l'on trouvait le docteur Metaxa et le professeur Scarpellini, le docteur Feliciano et le professeur Bartocci ? Et le cercle de la Place du Clementino, où allaient Morichini et Prela, Bartolucci, et Mauri, et Nicolai? Et l'imprimerie du *Cracas* ? Et les cabinets de lecture du presque légendaire Vieusseux et des deux Romanis? Et la pharmacie Ricci, où l'on ne voyait plus le beau Cancellieri parlant, *ore rotondo*, du haut de ses cent soixante et un volumes manuscrits que la postérité ingrate n'irait pas même chercher *Via del Mascherone* où le fécond et éloquent abbé se retira pour mourir, en conversation avec lui seul. Là non plus ne reviendrait, de son jardin de la *Via del Laterano* où il plantait ses choux, le satiriste Mariottini, après avoir épuiséla verve débordante d'un Giraud. Le fauteuil de Mauro Cappellari y restait encore, mais vide ; et le carrosse pontifical ne passait plus devant les bocaux évaporés de la *Via dei Fornari* sans évoquer, dans l'âme attristée du vieux Grégoire XVI, les souvenirs odorants comme un pré où la faux a passé. C'étaient les bonnes remembrances d'un passé plein de charme et d'oubli qui ne reviendrait plus, ni pour le *Stato*, ni pour son Pape.

Les foins étaient coupés et, faucheur ou fauché, il fallait sortir d'un siècle où l'on n'avait plus rien à faire. Le soir du 31 mai 1845, comme le prince Torlonia préparait à Rome entière une fête à laquelle Grégoire XVI avait promis d'assister, le Pape absorbait un dernier *dulciume* quand il se sentit pris d'un malaise que son ordinaire bonne santé n'expliquait pas. Vers minuit, il tomba en syncope et fit perdre la tête à son fidèle *Gaetanino*, qui prit la porte, pour aller cacher chez lui ses larmes et ne plus revenir. Quand, au matin du 1er juin, des étrangers ouvrirent l'appartement du Pape, l'état du moribond était désespéré. Et, le soir de ce jour, on mit dans son cercueil, — pour toute couronne, celle du Rosaire dans ses mains, et non plus, sur sa tête, celle de l'État pontifical

aux trois quarts défleuronné, — le dernier Pape souverain dont l'Europe, déjà aux trois quarts républicaine, reconnaissait encore l'autorité temporelle.

De ce règne infécond pour les libertés grandissantes des générations nouvelles qui demandaient leur place légitime au soleil, de ce règne fermé aux justes revendications des déshérités de la vie qui réclamaient toujours leur part aux favoris de la naissance qui la leur refusaient sans cesse, — et vous vous rappelez encore la fenêtre de Civita-Castellana que Grégoire XVI avait fait fermer pour ne pas lire, sur un transparent, la pétition que lui tendaient d'une autre fenêtre les prisonniers de la forteresse voisine, — une création heureuse était, du moins, sortie. C'était celle d'un humble étudiant de l'Académie Noble qui, son stage d'université fini, s'était décidé à expérimenter pour son compte la périlleuse antichambre du Pape et les faveurs de son inabordable Souverain. Désireux de réaliser tôt ou tard, pour le bonheur des autres plutôt que pour le sien, le rêve humanitaire qu'avait déjà formé son âme généreuse, conscient de sa force exceptionnelle qui excusait sa particulière ambition, Joachim Pecci s'était-il résolu à invoquer Grégoire XVI, par l'intercession de Gaetano Moroni? Ses amis le disent. Lui seul le sait. Dans ses lettres de cette époque nous ne trouvons trace que des faveurs obtenues : « Grâce aux protections puissantes que ma conduite et mes études m'ont procurées auprès de S. Em. Pacca et d'autres cardinaux, Sa Sainteté, le 6 février courant, anniversaire de son couronnement, a daigné dans sa clémence me compter au nombre de ses prélats domestiques et m'a accordé la *manelletta* de faveur[1], » écrit-il à son frère Charles, le 8 février 1837. Et, le 29 juin de la même année : « J'ai le plaisir de vous apprendre que j'ai reçu, hier, de la Secrétairerie d'État, le billet qui me nomme *Ponente* du *Buon Governo*. Ce poste était rendu vacant par la promotion de Mgr Amici à la charge de *Votante di Segnatura*. Bien que je fusse le dernier des prélats créés par Sa Sainteté, et bien que d'autres eussent sur moi l'avantage de l'ancienneté en prélature, je n'ai pas moins été le candidat préféré[2]. » La carrière diplomatique était assurée par ce début à Joachim Pecci. Il pouvait donc entrer dans les Saints Ordres, et il les reçut justement assez tôt pour être prêtre et préfet, presque en même temps. Le 12 février 1838, Mgr Joacchim Pecci, prêtre depuis le 31 décembre 1837, recevait de la Secrétairerie d'État le billet qui le nommait Délégat apostolique, pour la province de Bénévent.

1. Cf. la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 427.
2. *Ibidem*, p. 434.

— Je suis trop vieux pour réformer l'État! disait, vers cette époque, Grégoire XVI à Mgr Capaccini, ancien secrétaire du cardinal Consalvi.

En ouvrant à la fois à Mgr Pecci la carrière des honneurs et des affaires, le pape Cappellari avait au moins le mérite d'avoir découvert et de présenter au monde le futur et providentiel Pontife qu'espéraient, pour leur rénovation autoritaire et libérale à la fois, les sociétés modernes.

Aux premiers jours du mois de mars 1838, une des lourdes berlines des écuries pontificales, chargées de pourvoir au service des Délégations ou Préfectures du *Stato*, suivait, au trot de quatre chevaux, attelés en flèche, la route qui va de Rome à Terracine et de Terracine à Bénévent. A la portière de cette chaise de poste figuraient, en cartouche extérieur, les armes prélatices du personnage dont la présence, à l'intérieur, était ainsi signalée : un pin barré d'une banderole en sautoir, avec une étoile rayonnant d'en haut à sénestre, le tout sous le chapeau et les glands des prélats simples. Le voyageur que cette berline emportait se distinguait, tout jeune encore, par un visage longuement ovale et aussi gracieux que sévère. De ses deux yeux, petits et vifs, qui brillaient sous d'épais sourcils noirs avec l'éclat glacial de deux aigues marines, il regardait froidement la campagne où le printemps prochain sommeillait encore. Parfois aussi, il interrogeait brièvement ses domestiques dans leurs épaisses livrées de valets. Coiffés de grands bicornes à galons, ensevelis en d'immenses fracs aux basques blasonnant en pointe, les uns, cocher et valet de pied, tenaient le siège de devant; les autres, majordorme et camérier, occupaient le siège de derrière. L'abbé-secrétaire, répondant au nom de Don Philippe Salina, faisait, à l'intérieur, compagnie à son maître. Et toute la maison du prélat ainsi suspendue, entre les malles, aux lèvres minces et presque toujours closes de *monsignor* Gioacchino Pecci, patricien d'Anagni, prélat domestique de la *Santita di Nostro Signore* le pape Grégoire XVI et, par la grâce du Saint-Siège, délégué apostolique de Bénévent; toute cette maisonnée de camériers, de cuisiniers, d'estafiers, de valets de pied et de cochers, — cinq en tout, — était une même famille de frères, nés à Carpineto et répondant par leur nom italien *Cappucci* à notre vocable français *Choufleuri*. Est-ce à dire que ces charmants La Fleur de notre jeune prélat avaient autant d'esprit que de grâce, et ne sera-ce pas de ces cinq choux fleuris que Mgr Pecci plaisantera bientôt en se plaignant de ne pouvoir, avec tant d'herbes à la fois, faire une bonne soupe :

— *E con tanti cappucci, non posso fare una minestra!*

Pour l'instant, de plus graves pensées occupaient Mgr Joachim Pecci, en route vers sa Délégation. Il gagnait, au trot de ses bêtes, un poste assez difficile à gouverner après tant de maîtres qui y avaient fait fleurir la contrebande et le brigandage, comme en principauté d'exception. Et c'était précisément l'heure où le dernier prince en titre de Bénévent se préparait à mourir mieux qu'il n'avait vécu, en la personne de l'ex-évêque apostat Talleyrand-Périgord dont l'abjuration, attendue par le Pape, ne serait signée par l'excommunié, montre en main, que quelques heures avant le jour même de sa mort, qui devait arriver le 17 mai 1838.

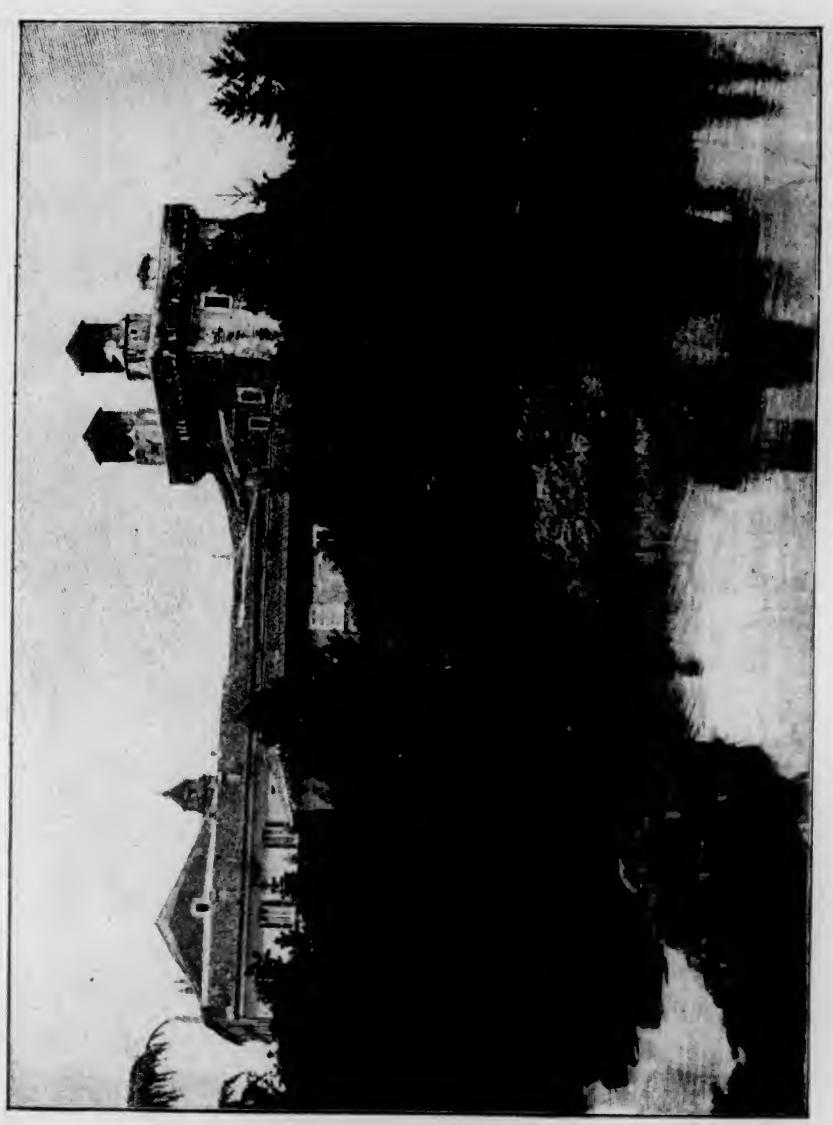
— Vous souffrez? lui demanda Louis-Philippe.

— Sire, comme un damné! lui répondit Talleyrand.

— Déjà?... ne put s'empêcher d'ajouter le roi, au bord du lit de son moribond ministre, qui le fut aussi, — par quel prodige de mauvais génie ou par quel aveuglement du mauvais sort! — des précédents gouvernements, douze fois changés et douze fois rétablis depuis la première Révolution française. Quelle leçon des hommes et des choses présentait l'histoire, sur le premier feuillet où elle invitait à lire, chemin faisant, un si jeune prélat qui succédait à un si vieil ex-évêque : ce pur génie à son aurore, lorsque celui du triste patriarche de Valençay touchait à son couchant; ce visage idéal de Joachim Pecci à son premier printemps de gloire, devant ce visage décharné de Talleyrand à son dernier hiver et à sa dernière ambassade dans le royaume de la mort! Dans la haute quiétude de Bénévent et dans la solitude sévère de la forteresse qui lui servira de palais, Mgr Pecci continuera, sans doute, une méditation si utile. C'est là, que le laissant, pour étudier nous aussi son état d'âme par la lecture de ses simples lettres de famille, nous irons lui demander comment, par la loi des contrastes, un Talleyrand a pu engendrer un Pecci et le patriarche déshonoré de la politique des intérêts former, de longue main, le Pape glorieusement légendaire déjà de la politique du sacrifice et de l'Évangile.

DEUXIÈME PARTIE

EPISTOLAIRE DE M^GR JOACHIM PECCI



Le parc de l'ancien Palais de la Délégation, à Bénévent.

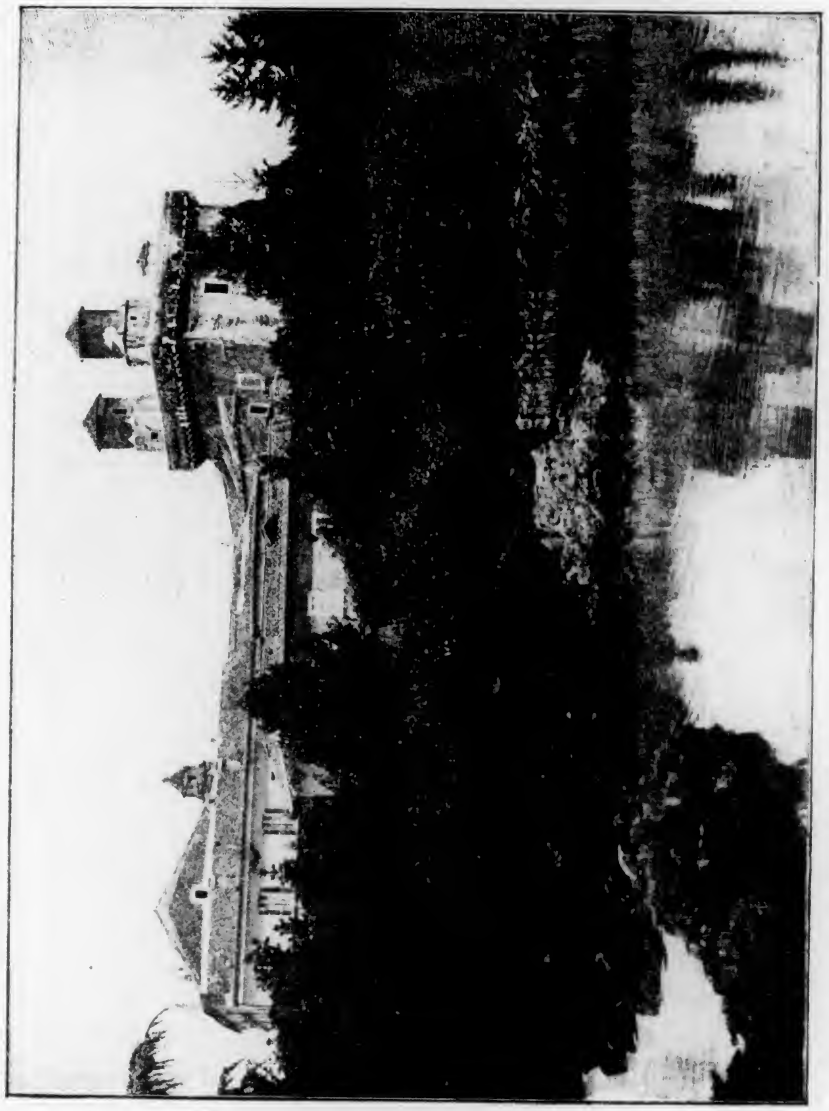
I

LA DÉLÉGATION DE BÉNÉVENT

Sommaire. — Arrivée à Bénévent et maladie de Mgr Pecci (I-IX). — Mgr Orfei emporte la caisse de la préfecture (X-XVI). — Talleyrand compromet le duché de Bénévent (XVII-XVIII). — Achat de chevaux et premières courses (XIX-XXII). — Le prince Borghèse à Carpineto et le marquis Muti à Bénévent (XXIII-XXVIII). — Méthode de gouvernement de Mgr Pecci (XXIX-XXX). — Un mariage, s. v. p.! (XXXI-XXXVIII). — A la cour de Naples et bruits de changement préfectoral (XXXIX-XLII). — Mort du cardinal Sala et visite du cardinal Pacca (XLIII-XLVIII). — Un poste à Rome, quel qu'il soit (XLIX-LI). — Du carnaval de Bénévent aux vacances de Carpineto (LII-LX). — Stanislas Sterbini et la Direction des Douanes (LXI-LXVII). — La nomination de Spolète (LXVIII-LXX). — En route pour Spolète ou pour Pérouse (LXXI-LXXIV).

I

Catherine Pecci, dame Lolli de Ferentino, à son frère Charles, à Carpineto. — C'est avec un indicible plaisir que j'ai appris la nomination de Joachim comme délégat de Bénévent. Mais, d'autre part, j'ai déplaisir qu'il parte de Rome. J'ai reçu par la poste une de vos chères lettres où vous me donnez des nouvelles de Joachim. Il m'est impossible de vous exprimer le plaisir que j'en ai éprouvé. J'espère que Dieu voudra que notre frère se fasse honneur et qu'il rehausse le lustre de notre famille. Joachim est un jeune homme qui promet beaucoup. C'est l'opinion géné-



Le parc de l'ancien Palais de la Délégation, à Bénévent.

I

LA DÉLÉGATION DE BÉNÉVENT

Sommaire. — Arrivée à Bénévent et maladie de Mgr Pecci (I-IX). — Mgr Orfei emporte la caisse de la préfecture (X-XVI). — Talleyrand compromet le duché de Bénévent (XVII-XVIII). — Achat de chevaux et premières courses (XIX-XXII). — Le prince Borghèse à Carpineto et le marquis Muti à Bénévent (XXIII-XXVIII). — Méthode de gouvernement de Mgr Pecci (XXIX-XXX). — Un mariage, s. v. p.! (XXXI-XXXVIII). — A la cour de Naples et bruits de changement préfectoral (XXXIX-XLII). — Mort du cardinal Sala et visite du cardinal Pacca (XLIII-XLVIII). — Un poste à Rome, quel qu'il soit (XLIX-LI). — Du carnaval de Bénévent aux vacances de Carpineto (LII-LX). — Stanislas Sterbini et la Direction des Douanes (LXI-LXVII). — La nomination de Spolète (LXVIII-LXX). — En route pour Spolète ou pour Pérouse (LXXI-LXXIV).

I

Catherine Pecci, dame Lolli de Ferentino, à son frère Charles, à Carpineto. — C'est avec un indicible plaisir que j'ai appris la nomination de Joachim comme délégat de Bénévent. Mais, d'autre part, j'ai déplaisir qu'il parte de Rome. J'ai reçu par la poste une de vos chères lettres où vous me donnez des nouvelles de Joachim. Il m'est impossible de vous exprimer le plaisir que j'en ai éprouvé. J'espère que Dieu voudra que notre frère se fasse honneur et qu'il rehausse le lustre de notre famille. Joachim est un jeune homme qui promet beaucoup. C'est l'opinion géné-

rale. J'espère bien que, pour la confirmer, il aura la vie longue et qu'il arrivera jusqu'à cent ans. C'est la grâce que je lui souhaite, de tout mon cœur.

Ferentino, 22 février 1858.

II

Joachim Pecci au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Vous et l'oncle Antoine, vous apprendrez en même temps par cette lettre mon heureux voyage et ma bonne arrivée dans la cité de Bénévent. Jusqu'à présent, je n'ai qu'à me louer de l'esprit de cette population, très docile et affectueuse. De toute part, j'en reçois des démonstrations. Mgr Orfei, qui partira demain pour Rome, me comble d'amabilités. De votre côté, en raison de ce que je vous dirai plus tard, vous voudrez bien vous rendre chez lui et le remercier encore, en votre nom, de toutes les bontés dont il me fait part.

Bénévent, 10 mars 1858.

III

Le comte Antoine à son neveu Charles, à Carpineto. — Nino était arrivé à Bénévent en excellente santé ; mais, après quelques jours, il s'est senti pris de rhume et de gastrite. Il paraît qu'aujourd'hui le malade va mieux. Nous attendons d'autres lettres et, par le même courrier, je vous enverrai d'autres nouvelles.

Rome, 27 mars 1858.

IV

Du même au même, à Carpineto. — L'état de Nino a empiré. Nous avons reçu une lettre de Peppuccio (Joseph), qui était parti tout de suite pour Bénévent. Il faut prier, pour que Dieu fasse au malade la grâce de guérir. Ce soir, Titta partira aussi pour Bénévent.

Rome, 31 mars 1858.

V

La comtesse Lolli à son frère Charles, à Carpineto. — A toute heure, je suis dans une anxiété indescriptible pour n'avoir plus aucune nouvelle sur l'état de Nino. Jeudi dernier, on m'écrivit de Rome que les choses s'étaient aggravées, et je vous donne à penser mon affliction. Dimanche, j'ai eu aussi une lettre de M. Nino Ambrosi, qui s'était chargé de porter dans sa voiture dom Philippe Salina jusqu'à Capoue. Celui-ci lui avait écrit, à la date du 30 mars, que Nino lui avait dépêché jusqu'à Capoue deux bersagliers, qu'il l'avait trouvé en voie de guérison et qu'il serait revenu le voir, le jour suivant. A son tour, M. Nino Ambrosi m'a confirmé les mêmes nouvelles ; mais, à dater de ce jour, je n'ai plus rien su. Je vous répète, mon cher frère, que j'en suis très troublée. Si vous avez quelques informations, pour la voie de Rome, communiquez-les moi au plus vite. M. Ambroise m'a dit aussi que notre frère Joseph, le jésuite, à peine connue la maladie de Nino, était parti pour Bénévent et qu'il s'y trouve encore.

Fiorentino, 5 avril 1858.

VI

Le comte Antoine à son neveu Charles, à Carpineto. — Nino a été à la mort. Ici, à Rome, cette affreuse nouvelle s'était

déjà répandue ; mais, Dieu merci ! hier, 5 courant, j'ai appris par Peppuccio et par Salina que l'état du malade s'est amélioré. Titta, comme je vous l'ai écrit, est parti samedi, de nuit, sur les instances de Peppuccio, qui se trouve, seul de la famille, à Bénévent. Espérons, de jour en jour, de meilleures nouvelles.

Rome, 6 avril 1838.

VII

Le comte Antoine Pecci à son neveu Charles, à Carpineto. — Nino a été sur le point de mourir. Cette nouvelle se répandait dans Rome quand, grâce à Dieu, hier, 5 courant, j'ai appris de Peppino et de dom P. Salina que l'état du malade s'améliorait. Titta, comme je vous l'ai déjà écrit, est parti pour Bénévent, samedi dans la nuit, sur les instances de Peppino, qui ainsi ne sera pas seul, là-bas. Espérons de recevoir encore de meilleures nouvelles.

Rome, 6 avril 1838.

VIII

Charles Pecci à dom Philippe Salina, à Bénévent. — Veuillez faire savoir à mon frère que les termes me manquent pour exprimer dans cette lettre combien vif a été l'intérêt que, dans une circonstance si attristante, tous ces messieurs d'Anagni ont pris à l'état du malade. Quant à Carpineto, le désir de recevoir des nouvelles y a été si grand, que la population en est venue jusqu'à déchirer la bourse du courrier et y prendre la lettre que vous nous adressiez et que la foule a apportée chez nous, dans une fièvre générale.

Carpineto, 7 avril 1838.

IX

Le comte Antoine Pecci à son neveu Charles, à Carpineto. — Vous avez bien raison de faire célébrer une messe chantée pour remercier saint Vincent. Nino est un mort qui ressuscite.

Rome, 11 avril 1838.

X

Charles Pecci à l'oncle Antoine, à Rome. — J'ai reçu hier une lettre dans laquelle j'ai eu la consolation de revoir

Autour du Palais de la Délégation, à Bénévent.

l'écriture de Nino. Grâce au ciel, son rétablissement va progressant chaque jour. Le récit de sa maladie et de toutes les souffrances qui l'ont accompagnée, jusqu'au moment

déjà répandue ; mais, Dieu merci ! hier, 5 courant, j'ai appris par Peppuccio et par Salina que l'état du malade s'est amélioré. Titta, comme je vous l'ai écrit, est parti samedi, de nuit, sur les instances de Peppuccio, qui se trouve, seul de la famille, à Bénévent. Espérons, de jour en jour, de meilleures nouvelles.

Rome, 6 avril 1858.

VII

Le comte Antoine Pecci à son neveu Charles, à Carpineto. — Nino a été sur le point de mourir. Cette nouvelle se répandait dans Rome quand, grâce à Dieu, hier, 5 courant, j'ai appris de Peppino et de dom P. Salina que l'état du malade s'améliorait. Titta, comme je vous l'ai déjà écrit, est parti pour Bénévent, samedi dans la nuit, sur les instances de Peppino, qui ainsi ne sera pas seul, là-bas. Espérons de recevoir encore de meilleures nouvelles.

Rome, 6 avril 1858.

VIII

Charles Pecci à dom Philippe Salina, à Bénévent. — Veuillez faire savoir à mon frère que les termes me manquent pour exprimer dans cette lettre combien vif a été l'intérêt que, dans une circonstance si attristante, tous ces messieurs d'Anagni ont pris à l'état du malade. Quant à Carpineto, le désir de recevoir des nouvelles y a été si grand, que la population en est venue jusqu'à déchirer la bourse du courrier et y prendre la lettre que vous nous adressiez et que la foule a apportée chez nous, dans une fièvre générale.

Carpineto, 7 avril 1858.

IX

Le comte Antoine Pecci à son neveu Charles, à Carpineto. — Vous avez bien raison de faire célébrer une messe chantée pour remercier saint Vincent. Nino est un mort qui ressuscite.

Rome, 11 avril 1858.

X

Charles Pecci à l'oncle Antoine, à Rome. — J'ai reçu hier une lettre dans laquelle j'ai eu la consolation de revoir

Autour du Palais de la Délégation, à Bénévent.

l'écriture de Nino. Grâce au ciel, son rétablissement va progressant chaque jour. Le récit de sa maladie et de toutes les souffrances qui l'ont accompagnée, jusqu'au moment

où son existence même n'était plus qu'une question d'heures, attendrirait jusqu'à un cœur de pierre. C'est miracle qu'il en soit échappé. Il est vrai qu'il y a fallu des dépenses énormes. Qu'il vous suffise de savoir que, pour deux visites du docteur Vulpes, médecin de la cour et sommité de Naples, nous avons payé cent cinquante écus. Autres cinquante écus sont allés chez deux médecins de Bénévent. Et je ne compte pas les remèdes et autres accessoires qu'a nécessités une si grave maladie. Ajoutez à cela l'embarras occasionné par les honoraires du mois de mars, que s'est attribués son prédécesseur, Mgr Orfei; de sorte que mon frère a eu le poids de cette charge, sans en avoir un sou de récompense. Il mérite réellement que tous les membres de la famille s'emploient, de leur mieux, à lui venir en aide; c'est un devoir strict que commandent le sang et les qualités remarquables de notre convalescent[1].

Carpineto, 28 avril 1838.

XI

Joachim Pecci à l'oncle Antoine Pecci, à Rome. — Vous voudrez bien excuser l'écriture étrangère que j'emploie. Ma main est encore trop faible et trop tremblante pour me permettre de rédiger cette lettre moi-même. Néanmoins, je me trouve en bonne convalescence. L'appétit revient, et avec lui je commence à reprendre peu à peu mes forces premières. Je peux vous assurer que le danger auquel j'échappe a été très grave. Les médecins avaient presque désespéré de moi. Je peux dire que j'ai touché le bord du sépulcre et frappé aux portes de l'éternité. Le Seigneur Dieu, dans son infinie

1. A la date de cette maladie remonte un testament que Mgr Joachim Pecci rédigea. L'original est conservé dans les archives des Pecci, à Carpineto.

miséricorde, n'a pas permis que ses portes s'ouvrissent. Grâces en soient rendues à lui et à la Vierge sainte, ils m'ont sauvé, comme par miracle.

Je suis véritablement ému de la part d'intérêt très vif qu'ont, me dites-vous, pris à mon cas et à la gravité d'un mal qui m'avait mis à toute extrémité, tous nos amis; ceux que nous connaissons et, puis-je ajouter, ceux que nous ne connaissons pas. Je désire manifester à tout ce monde mes sentiments de gratitude, pour l'empressement qu'on a témoigné envers moi qui ne le mérite nullement. Dès la première occasion d'un messager partant pour Rome, je vous enverrai un échantillon des pâtisseries bénéventines; et je ne doute pas que vous les agréerez avec plaisir et qu'elles vous paraîtront réussies.

Voilà trois jours que mes frères Joseph et Jean-Baptiste ont déjà quitté Bénévent. A cette heure, ils sont à Naples. Joseph rentrera à Rome vers la fin de la semaine courante; vous pourrez ainsi le voir, dimanche, au Collège Romain. De son côté, Jean-Baptiste se propose de jouir plus longtemps de la capitale. Le recteur Salina, à qui je dicte cette lettre, vous envoie ses hommages distingués. Il apporte un soin particulier à l'économie de ma maison. C'est pour moi un compagnon excellent. Avec une attention vraiment affectueuse et aimante, il me facilite un rétablissement bien désiré[1].

Bénévent, 18 avril 1838.

1. La lettre se termine par un envoi de confitures à la famille, d'une provision de tabac à Mgr Sinibaldi, président de l'Académie Noble, et par une demande d'argent assez urgente, après une telle maladie qui a vidé la bourse du délégat.

XII

Au frère Charles, à Carpineto. — Je profite de l'obligeance de notre cher Salina pour dicter ces deux lignes, que je n'ai pas la force d'écrire encore. Je suis sûr que vous en aurez quelque plaisir, tant il y a de jours que vous n'avez reçu de mes lettres et que vous ne ne revoyez plus mon écriture. C'est que j'ai passé par de bien graves dangers. Donc me voilà heureux de vous confirmer mes bonnes nouvelles; depuis déjà dix jours et plus, je suis entré en convalescence, et celle-ci progresse rapidement. J'espère bien être complètement rétabli au mois de mai prochain, et pouvoir me mettre tout entier à la direction et au bien-être de cette province.

Il faut que je vous dise une chose. Il était bien naturel que votre titre de frère et l'affection toute particulière qui vous lie intimement à moi vous fissent prendre une part très vive à ma maladie, jusqu'à vous faire perdre la tête à mon égard et à adresser à Dieu et aux Saints des prières pour ma guérison. Mais si je ne vous exprime pas, à vous, ma reconnaissance, il faut que j'en fasse part à tous nos bons paysans de Carpineto pour leurs démonstrations d'intérêt, pour la tristesse et la stupéfaction où les plongeait mon état. Faites-vous l'interprète de mon entière gratitude, et remerciez bien vivement tout le monde.

Bénévent, 18 avril 1838.

XIII

Le comte Jean-Baptiste à son frère Charles, à Carpineto. —De Naples, je réponds à votre lettre pour vous confirmer,

à notre commune satisfaction, que la santé de Nino va s'améliorant si bien que nous touchons à son rétablissement complet. Telles sont les nouvelles que je reçois, chaque jour, de Bénévent, où j'ai laissé Nino en pleine convalescence. Cette maladie a exigé de fortes dépenses. Au seul Vulpes, un des médecins de la cour de Naples et le plus célèbre docteur de cette capitale, il a fallu verser 215 ducats pour

Sous les murs de la Délégation.

deux visites qu'il a faites à Bénévent. Ce sont les honoraires d'usage pour un docteur de ce renom, quand on l'appelle; et nous ne pouvons pas trouver cette somme excessive quand, grâce à ce médecin, la guérison est obtenue[1].

Naples, le 25 avril 1838.

1. A la somme que le frère Jean-Baptiste avait laissée, le secrétaire de Mgr Pecci, Don Salina, dut ajouter 100 écus. On a donné 215 ducats au docteur Vulpes et 50 ducats aux médecins ordinaires et à l'apothicaire, dont les notes étaient discrètes. Cette pénurie du Délégat malade était imputable à la situation que son prédécesseur, Mgr Orfei, lui avait faite en emportant la paye de vingt deux jours qui ne lui étaient plus dus. Ce déficit aurait forcé Mgr Pecci à se gratter le ventre « a grattarsi la pancia », selon son expression, si la maladie même ne l'avait obligé à jeûner. Atteint de fièvre typhoïde, il ne fut guéri que par une cure radicale aux bains froids.

XII

Au frère Charles, à Carpineto. — Je profite de l'obligeance de notre cher Salina pour dicter ces deux lignes, que je n'ai pas la force d'écrire encore. Je suis sûr que vous en aurez quelque plaisir, tant il y a de jours que vous n'avez reçu de mes lettres et que vous ne ne revoyez plus mon écriture. C'est que j'ai passé par de bien graves dangers. Donc me voilà heureux de vous confirmer mes bonnes nouvelles; depuis déjà dix jours et plus, je suis entré en convalescence, et celle-ci progresse rapidement. J'espère bien être complètement rétabli au mois de mai prochain, et pouvoir me mettre tout entier à la direction et au bien-être de cette province.

Il faut que je vous dise une chose. Il était bien naturel que votre titre de frère et l'affection toute particulière qui vous lie intimement à moi vous fissent prendre une part très vive à ma maladie, jusqu'à vous faire perdre la tête à mon égard et à adresser à Dieu et aux Saints des prières pour ma guérison. Mais si je ne vous exprime pas, à vous, ma reconnaissance, il faut que j'en fasse part à tous nos bons paysans de Carpineto pour leurs démonstrations d'intérêt, pour la tristesse et la stupéfaction où les plongeait mon état. Faites-vous l'interprète de mon entière gratitude, et remerciez bien vivement tout le monde.

Bénévent, 18 avril 1858.

XIII

Le comte Jean-Baptiste à son frère Charles, à Carpineto. —De Naples, je réponds à votre lettre pour vous confirmer,

à notre commune satisfaction, que la santé de Nino va s'améliorant si bien que nous touchons à son rétablissement complet. Telles sont les nouvelles que je reçois, chaque jour, de Bénévent, où j'ai laissé Nino en pleine convalescence. Cette maladie a exigé de fortes dépenses. Au seul Vulpes, un des médecins de la cour de Naples et le plus célèbre docteur de cette capitale, il a fallu verser 215 ducats pour

Sous les murs de la Délégation.

deux visites qu'il a faites à Bénévent. Ce sont les honoraires d'usage pour un docteur de ce renom, quand on l'appelle; et nous ne pouvons pas trouver cette somme excessive quand, grâce à ce médecin, la guérison est obtenue[1].

Naples, le 25 avril 1858.

1. A la somme que le frère Jean-Baptiste avait laissée, le secrétaire de Mgr Pecci, Don Salina, dut ajouter 100 écus. On a donné 215 ducats au docteur Vulpes et 50 ducats aux médecins ordinaires et à l'apothicaire, dont les notes étaient discrètes. Cette pénurie du Délégat malade était imputable à la situation que son prédécesseur, Mgr Orfei, lui avait faite en emportant la paye de vingt deux jours qui ne lui étaient plus dus. Ce déficit aurait forcé Mgr Pecci à se gratter le ventre « a grattarsi la pancia », selon son expression, si la maladie même ne l'avait obligé à jeûner. Atteint de fièvre typhoïde, il ne fut guéri que par une cure radicale aux bains froids.

XIV

Joachim Pecci au frère Charles, à Carpineto. — Après les mauvais temps que nous avons passés, aurez-vous plaisir à relire mon écriture? Aussi bien, je m'empresse à tracer pour vous ces lignes de ma propre main, parce qu'ainsi je suis sûr de vous apporter quelque assurance. Tout d'abord, il faut que je vous donne des nouvelles de ma santé, qui, Dieu merci, va toujours s'améliorant. Je suis maintenant en sûre et rapide convalescence. Pour tant que je puisse concilier la santé et le travail, je m'occupe déjà des affaires de cette délégation dont, par souveraine clémence, j'ai l'honneur d'occuper le gouvernement. Présentement, je respire l'air de la campagne, à un mille hors de Bénévent, dans un site qu'a mis à ma disposition le jeune comte Capasso. Jusqu'à aujourd'hui, l'expérience ne me fait pas trouver trop insalubre l'air de Bénévent....

Bénévent, 12 mai 1838.

XV

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Les bruits qui ont couru et qui courent encore sur ma mutation de Bénévent, je ne les crois pas assez fondés. La venue du marquis del Carretto, — je tiens ce renseignement de source certaine, — a pour objet principal la délimitation des confins sur la grande ligne de division des deux États, dans les provinces d'Ascoli, de Rieti et de Terracine. De là, l'information que le Gouvernement a demandée aux délégats de ces provinces. Sur cette ligne s'élèvent de continuelles contestations, de telle sorte que les deux Gouvernements limitrophes se sont

décidés à terminer amicalement cette affaire, pour leur tranquillité personnelle et pour celle de leurs sujets.

Je ne serais aucunement étonné qu'il soit aussi question de Bénévent; car Naples désire pour elle ce territoire, et le Saint-Siège ne s'est jamais montré opposé à une rétrocession ou, pour mieux dire, à un échange, pourvu qu'on lui fasse des conditions justes et honorables. En outre, ici on considère la chose comme déjà faite, et bon nombre de Bénéventins s'en applaudissent déjà. Beaucoup d'autres s'en affligent, et d'autres enfin, dont les intentions ne sont pas bonnes et dont le cerveau est troublé, en prennent motif pour crier contre le *Governo* et ameuter le peuple.

Le chemin de ronde.

Pauvres fous! ils ne connaissent pas la durée de leur imbécillité et le caractère de cette population. Si par un hasard étrange ces combinaisons aboutissaient, ma mission serait bientôt terminée, et en même temps s'évanouiraient mille projets que j'ai en tête pour certaines réformes à opérer dans cette Délégation où les abus ne manquent pas. Je vous prie de croire que je regretterais vivement de partir d'ici.

Vous savez l'intérêt et l'affection que m'a témoignés le

XIV

Joachim Pecci au frère Charles, à Carpineto. — Après les mauvais temps que nous avons passés, aurez-vous plaisir à relire mon écriture? Aussi bien, je m'empresse à tracer pour vous ces lignes de ma propre main, parce qu'ainsi je suis sûr de vous apporter quelque assurance. Tout d'abord, il faut que je vous donne des nouvelles de ma santé, qui, Dieu merci, va toujours s'améliorant. Je suis maintenant en sûre et rapide convalescence. Pour tant que je puisse concilier la santé et le travail, je m'occupe déjà des affaires de cette délégation dont, par souveraine clémence, j'ai l'honneur d'occuper le gouvernement. Présentement, je respire l'air de la campagne, à un mille hors de Bénévent, dans un site qu'a mis à ma disposition le jeune comte Capasso. Jusqu'à aujourd'hui, l'expérience ne me fait pas trouver trop insalubre l'air de Bénévent....

Bénévent, 12 mai 1878.

XV

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Les bruits qui ont couru et qui courent encore sur ma mutation de Bénévent, je ne les crois pas assez fondés. La venue du marquis del Carretto, — je tiens ce renseignement de source certaine, — a pour objet principal la délimitation des confins sur la grande ligne de division des deux États, dans les provinces d'Ascoli, de Rieti et de Terracine. De là, l'information que le Gouvernement a demandée aux délégats de ces provinces. Sur cette ligne s'élèvent de continuelles contestations, de telle sorte que les deux Gouvernements limitrophes se sont

décidés à terminer amicalement cette affaire, pour leur tranquillité personnelle et pour celle de leurs sujets.

Je ne serais aucunement étonné qu'il soit aussi question de Bénévent; car Naples désire pour elle ce territoire, et le Saint-Siège ne s'est jamais montré opposé à une rétrocession ou, pour mieux dire, à un échange, pourvu qu'on lui fasse des conditions justes et honorables. En outre, ici on considère la chose comme déjà faite, et bon nombre de Bénéventins s'en applaudissent déjà. Beaucoup d'autres s'en affligent, et d'autres enfin, dont les intentions ne sont pas bonnes et dont le cerveau est troublé, en prennent motif pour crier contre le *Governo* et ameuter le peuple. Pauvres fous! ils ne connaissent pas la durée de leur imbécillité et le caractère de cette population. Si par un hasard étrange ces combinaisons aboutissaient, ma mission serait bientôt terminée, et en même temps s'évanouiraient mille projets que j'ai en tête pour certaines réformes à opérer dans cette Délégation où les abus ne manquent pas. Je vous prie de croire que je regretterais vivement de partir d'ici.

Le chemin de ronde.

Vous savez l'intérêt et l'affection que m'a témoignés le

peuple de Bénévent. Je serais un ingrat si, en réciprocité, je n'en conservais pas une éternelle reconnaissance.

Bénévent, 19 mai 1858.

XVI

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Ci-inclus, vous trouverez le *laissez-passer* pour les chevaux. La poste de ce matin me l'a apporté. Comme vous le verrez, j'ai obtenu cette pièce du ministre des finances le marquis d'Andrea, vu l'inutilité des démarches faites auprès du ministre de l'intérieur.

On continue à répéter publiquement que le Saint-Siège cèdera ce duché au roi de Naples. Les uns veulent que ce soit à titre d'échange de territoire, les autres à titre de vente. Si sur ce point vous avez des nouvelles positives, j'aurai plaisir à les connaître pour ma gouverne.

L'état de ma santé continue à être excellent, etc.

Bénévent, 27 mai 1858.

XVII

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Aujourd'hui, nonobstant ce que je vous ai écrit dans ma précédente lettre, on sait officiellement que les négociations pour l'échange du duché de Bénévent sont très avancées. C'est au point que, même au prix de grands sacrifices que s'imposera Naples, la conclusion de l'affaire sera en faveur de l'échange.

Me voici donc probablement en disponibilité d'emploi, après trois mois de séjour dans Bénévent. J'aurai passé le premier au lit, Dieu sait comment! le second en convalescence, et seulement le troisième en activité de service.

Le domaine pontifical dans ce duché grandirait si le vieux duc de Bénévent, le prince de Talleyrand, cessait de vivre[1]. Dans cette ville, à très peu d'exceptions près, la plainte est générale; et même, dans le bas peuple, l'irritation que cause ce déplaisir fait qu'on se forme la fausse opinion, non d'un échange, mais d'une vente réelle. — Sans date.

XVIII

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — ... Pour les chevaux, ne regardez pas à quelques écus de plus. Il y a ici grand luxe d'équipages. C'est le faible de nos Bénéventins, et il ne faut pas que l'équipage du délégat fasse tache[2].

Bénévent, 30 mai 1858.

XIX

A don Philippe Salina, à Bénévent. — J'ai bien reçu les lettres et la boîte que m'adresse le majordome de M. le cardinal. La visite à Monte-Vergine aurait eu lieu, ce matin, si Son Éminence ne m'avait engagé à la remettre à lundi, jour où elle se joindra à nous. Ce jour de la Saint-Guillaume, en effet, est jour de grande fête à Monte-Vergine.

Je compte rentrer mardi à Sant-Angelo-à-Scala, et mercredi à Bénévent. Employez-vous à me procurer une voiture fermée, — par exemple, celle de Capasso avec chevaux de

1. Le prince de Talleyrand, duc de Bénévent, était mort à Paris, dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, quand Mgr Joachim Pecci écrivait ces lignes. Le 17 mai 1858, le patriarche de Valençay avait cessé de vivre, à l'âge de 84 ans.

2. Mgr Pecci attendait ces chevaux pour la fête du *Corpus Domini*. « Oh! la maigre figure que je ferai! » écrivait-il encore, mais inutilement. Il ne put paraître à la procession qu'avec des chevaux de louage

remise; ou bien celle de Masti, comme vous le jugerez meilleur, — afin que je puisse faire plus commodément le reste de la route. Tenez cela au secret.

Je vous rappelle que, en affaires de police, vous aurez à vous régler sur les conseils du président, pour mandats d'amener, etc. En affaires d'administration, rapportez-vous-en exclusivement au secrétaire général. S'il faut encore vérifier les tabacs, employez-y La Talle, Jannassi, un des Mutarelli, Pace, ou tout autre que vous désignera M. le secrétaire général; mais donnez toujours la préférence aux plus capables et aux plus pauvres.

Je me porte très bien, et l'air de ce pays m'est tout à fait favorable. M. l'archiprêtre Simeoni, qui nous héberge, est une agréable personne, pleine de bonté et de cœur, etc.

Sant-Angelo, 23 juin 1858.

XX

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Mardi prochain, je serai de retour à Bénévent, après avoir visité le sanctuaire de Monte-Vergine en compagnie de M. le cardinal, qui actuellement se retrouve dans ce pays pour sa tournée pastorale. Les moines verginiens sont descendus de la montagne pour nous inviter lundi à la fête de saint Guillaume, leur fondateur; et nous avons, d'avance, accepté l'invitation, etc.

Sant-Angelo-à-Scala, 25 juin 1858.

XXI

Au comte Antoine Pecci, avocat à Rome. — En ce moment, je me trouve très occupé par de multiples affaires concernant cette province. La ville de Bénévent, enclavée

dans un royaume étranger, présente de graves embarras qu'il faut chercher à surmonter, du mieux qu'on peut. Les affaires d'administration et de police exigent, spécialement de moi qui débute dans ce genre de gestion, beaucoup de prudence, de vigilance et d'activité. J'ai pourtant plaisir à voir que tout va son chemin, de bon train et régulièrement.

La place de Montelanico, près de Carpineto. (Fontaine, par Ernesto Biondi.)

Mercredi dernier, je suis rentré d'une exploration faite sur le territoire bénéventin. J'ai poussé jusqu'à Sant-Angelo-à-Scala, où se trouvait le cardinal Bussi en tournée pastorale. J'ai visité Ceppaloni, Pietra-Stornina, Rocca-Bascievana, etc., forteresses sises sur le territoire d'Avellino. De là, en compagnie du distingué cardinal, je me suis rendu au sanctuaire célèbre de Monte-Vergine, situé sur les hautes crêtes de l'Apennin. Nous y avons séjourné un jour et passé une nuit, traités par les moines avec une magnificence royale, en un souper et deux dîners des plus somptueux. Nous sommes descendus à Loreto, résidence de l'abbé général et des plus hauts dignitaires de l'ordre. Ils habitent un superbe palais octogone, bâti sur les mêmes dessins que celui de Caserte, près de Naples; il n'a rien à envier aux plus beaux palais de ce royaume. De là, toujours escortés et recevant les honneurs militaires, nous avons regagné

remise ; ou bien celle de Masti, comme vous le jugerez meilleur, — afin que je puisse faire plus commodément le reste de la route. Tenez cela au secret.

Je vous rappelle que, en affaires de police, vous aurez à vous régler sur les conseils du président, pour mandats d'amener, etc. En affaires d'administration, rapportez-vous-en exclusivement au secrétaire général. S'il faut encore vérifier les tabacs, employez-y La Talle, Jannassi, un des Mutarelli, Pace, ou tout autre que vous désignera M. le secrétaire général ; mais donnez toujours la préférence aux plus capables et aux plus pauvres.

Je me porte très bien, et l'air de ce pays m'est tout à fait favorable. M. l'archiprêtre Simeoni, qui nous héberge, est une agréable personne, pleine de bonté et de cœur, etc.

Sant-Angelo, 23 juin 1858.

XX

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Mardi prochain, je serai de retour à Bénévent, après avoir visité le sanctuaire de Monte-Vergine en compagnie de M. le cardinal, qui actuellement se retrouve dans ce pays pour sa tournée pastorale. Les moines verginiens sont descendus de la montagne pour nous inviter lundi à la fête de saint Guillaume, leur fondateur ; et nous avons, d'avance, accepté l'invitation, etc.

Sant-Angelo-à-Scala, 25 juin 1858.

XXI

Au comte Antoine Pecci, avocat à Rome. — En ce moment, je me trouve très occupé par de multiples affaires concernant cette province. La ville de Bénévent, enclavée

dans un royaume étranger, présente de graves embarras qu'il faut chercher à surmonter, du mieux qu'on peut. Les affaires d'administration et de police exigent, spécialement de moi qui débute dans ce genre de gestion, beaucoup de prudence, de vigilance et d'activité. J'ai pourtant plaisir à voir que tout va son chemin, de bon train et régulièrement.

La place de Montelanico, près de Carpineto. Fontaine, par Ernesto Biondi.

Mercredi dernier, je suis rentré d'une exploration faite sur le territoire bénéventin. J'ai poussé jusqu'à Sant-Angelo-à-Scala, où se trouvait le cardinal Bussi en tournée pastorale. J'ai visité Ceppaloni, Pietra-Stornina, Rocca-Bascievana, etc., forteresses sises sur le territoire d'Avellino. De là, en compagnie du distingué cardinal, je me suis rendu au sanctuaire célèbre de Monte-Vergine, situé sur les hautes crêtes de l'Apennin. Nous y avons séjourné un jour et passé une nuit, traités par les moines avec une magnificence royale, en un souper et deux dîners des plus somptueux. Nous sommes descendus à Loreto, résidence de l'abbé général et des plus hauts dignitaires de l'ordre. Ils habitent un superbe palais octogone, bâti sur les mêmes dessins que celui de Caserte, près de Naples ; il n'a rien à envier aux plus beaux palais de ce royaume. De là, toujours escortés et recevant les honneurs militaires, nous avons regagné

Sant-Angelo-à-Scala, et, le jour suivant, j'ai opéré mon retour à Bénévent.

Bénévent, 30 juin 1858.

XXII

Au frère Jean-Baptiste, à Carpineto. — ... Je voudrais que ces chevaux courussent comme des éclairs. Je compte les jours qui me séparent de leur arrivée, parce que je suis fatigué d'en emprunter. Cela me fait ici le plus grand tort. Le délégat ne sort jamais à pied. Je dois donc passer des journées entières à la maison, au grand préjudice de ma santé[1]....

XXIII

Au frère Charles, à Carpineto. — Si vous connaissiez l'esprit de cette petite province, aussi bien que vous en possédez la topographie, je suis sûr que vous me conseilleriez d'y rester, au lieu de m'inviter à me rendre à Carpineto pour la venue de M. le prince Borghèse. Je me suis presque repenti d'être allé à Monte-Vergine. Je ne sais même si, l'automne prochain, je devrai me rendre à Naples pour me présenter au roi, tant sont nombreuses les affaires qui m'occupent ici. De quel cœur donc pourrais-je entreprendre un voyage de cent trente milles et plus encore, même dans le cas où le ministère supérieur de la Secrétairerie d'État m'en aurait donné la permission? Réjouissez-vous donc, en com-

1. Les chevaux arrivent enfin, mais l'un des deux est si vieux qu'il enfle des jambes. A cette nouvelle, Jean-Baptiste vexé n'écrit plus. « Avez-vous l'esprit assez borné, lui mande le Délégat, pour vous émouvoir et me faire indûment un reproche d'un fait dont je voulais seulement vous faire la preuve, et nullement vous rendre responsable? »

Carpineto-Romano.

Sant-Angelo-à-Scala, et, le jour suivant, j'ai opéré mon retour à Bénévent.

Bénévent, 30 juin 1858.

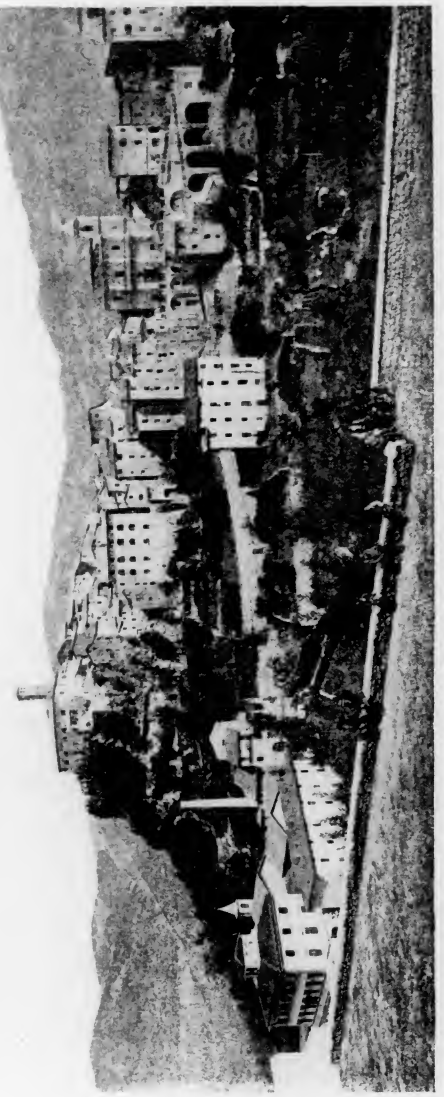
XXII

Au frère Jean-Baptiste, à Carpineto. — ... Je voudrais que ces chevaux courussent comme des éclairs. Je compte les jours qui me séparent de leur arrivée, parce que je suis fatigué d'en emprunter. Cela me fait ici le plus grand tort. Le délégat ne sort jamais à pied. Je dois donc passer des journées entières à la maison, au grand préjudice de ma santé[1]....

XXIII

Au frère Charles, à Carpineto. — Si vous connaissiez l'esprit de cette petite province, aussi bien que vous en possédez la topographie, je suis sûr que vous me conseilleriez d'y rester, au lieu de m'inviter à me rendre à Carpineto pour la venue de M. le prince Borghèse. Je me suis presque repenti d'être allé à Monte-Vergine. Je ne sais même si, l'automne prochain, je devrai me rendre à Naples pour me présenter au roi, tant sont nombreuses les affaires qui m'occupent ici. De quel cœur donc pourrais-je entreprendre un voyage de cent trente milles et plus encore, même dans le cas où le ministère supérieur de la Secrétairerie d'État m'en aurait donné la permission? Réjouissez-vous donc, en com-

1. Les chevaux arrivent enfin, mais l'un des deux est si vieux qu'il enfle des jambes. A cette nouvelle, Jean-Baptiste vexé n'écrit plus. « Avez-vous l'esprit assez borné, lui mande le Délégat, pour vous émouvoir et me faire indûment un reproche d'un fait dont je voulais seulement vous faire la preuve, et nullement vous rendre responsable? »



Carpineto-Romano.

pagnie de Jean-Baptiste et de M. le prince; tandis que moi j'aurai à m'occuper de bien d'autres affaires, pour l'honneur même de notre maison.

Présentez mes compliments au prince Borghèse, et soyez l'interprète de mes sentiments auprès de lui.

Bénévent, 19 août 1858.

XXIV

Au frère Charles, à Carpineto. — J'envoie le brigadier Cappucci jusqu'à Frosinone, pour qu'il remette à M. Ignace Conti deux boîtes de pâtisseries fines. Selon vos désirs et ceux de Jean-Baptiste, je les ai fait faire exprès, à l'occasion de la visite que vous aurez, à Carpineto, de M. le prince Borghèse. J'espère qu'elles réussiront à votre gré. Il y a des pâtes d'amande, des *ossa da morto*[1], et d'autres morceaux divers de la meilleure qualité.

L'hôtel des Pecci, à Carpineto.

J'aimerais apprendre en temps voulu comment la rencontre et l'accueil auront eu lieu, et quelle aura été la satisfaction du prince. Mes précedentes lettres vous auront convaincu de l'impossibilité où je me trouve à quitter Bénévent, et à laisser à

1. Pâtisserie faite avec des œufs et du sucre, usitée surtout à Pérouse.

découvert toute ma charge. Il n'aurait pas été agréable au Gouvernement supérieur que, pour des raisons de famille, je lui eusse demandé un congé, encore que provisoire. Vous suppléerez à mon absence, et en mon nom vous vous ferez un devoir de présenter au prince mes compliments et mes hommages.

Bénévent, 25 août 1858.

XXV

Dom Philippe Salina à Jean-Baptiste Pecci, à Maenza. — J'ai le plaisir de vous apprendre que Monseigneur reprend, de jour en jour, sa santé première et que, comme je l'espère, celle-ci se raffermira encore mieux au bon air de Sant-Angelo, où nous nous rendrons vers la fin de cette semaine, si aucun empêchement ne survient. Votre frère, en attendant, continue à faire un usage modéré de quinine. Il n'a plus souffert de maux de tête, ni manqué d'appétit.

Le 24, Mgr le cardinal-archevêque est parti pour Montefosco; de là, il se rendra à Sant-Angelo et y partagera quelque temps, avec Monseigneur, la même villégiature. L'accord qui règne entre ces deux autorités est à la fois le plus étroit et le plus admirable. Cet accord est d'autant plus heureux, que pas un des deux prédécesseurs de Mgr le Délégat n'a su, aussi bien que lui, l'établir et le maintenir. Etc.[1].

Bénévent, 26 septembre 1858.

1. A la fin de cette lettre, Mgr Joachim Pecci recommande à son frère Jean-Baptiste que leur autre frère Charles reçoive, à Carpineto, — ainsi que la famille des Pecci en a usé, de temps immémorial, — Mgr Annevazzi, évêque d'Anagni, son ami, qui fut toujours un homme sans cérémonies. Mgr Annevazzi devait être accompagné par les abbés Belli et Gigli, anciens amis de la maison. Belli est devenu cardinal, et Gigli évêque de Tivoli.

pagnie de Jean-Baptiste et de M. le prince; tandis que moi j'aurai à m'occuper de bien d'autres affaires, pour l'honneur même de notre maison.

Présentez mes compliments au prince Borghèse, et soyez l'interprète de mes sentiments auprès de lui.

Bénévent, 19 août 1858.

XXIV

Au frère Charles, à Carpineto. — J'envoie le brigadier Cappucci jusqu'à Frosinone, pour qu'il remette à M. Ignace Conti deux boîtes de pâtisseries fines. Selon vos désirs et ceux de Jean-Baptiste, je les ai fait faire exprès, à l'occasion de la visite que vous aurez, à Carpineto, de M. le prince Borghèse. J'espère qu'elles réussiront à votre gré. Il y a des pâtes d'amande, des *ossa da morto*[1], et d'autres morceaux divers de la meilleure qualité.

L'hôtel des Pecci, à Carpineto.

J'aimerais apprendre en temps voulu comment la rencontre et l'accueil auront eu lieu, et quelle aura été la satisfaction du prince. Mes précédentes lettres vous auront convaincu de l'impossibilité où je me trouve à quitter Bénévent, et à laisser à

1. Pâtisserie faite avec des œufs et du sucre, usitée surtout à Pérouse.

découvert toute ma charge. Il n'aurait pas été agréable au Gouvernement supérieur que, pour des raisons de famille, je lui eusse demandé un congé, encore que provisoire. Vous suppléerez à mon absence, et en mon nom vous vous ferez un devoir de présenter au prince mes compliments et mes hommages.

Bénévent, 25 août 1858.

XXV

Dom Philippe Salina à Jean-Baptiste Pecci, à Maenza. — J'ai le plaisir de vous apprendre que Monseigneur reprend, de jour en jour, sa santé première et que, comme je l'espère, celle-ci se raffermira encore mieux au bon air de Sant-Angelo, où nous nous rendrons vers la fin de cette semaine, si aucun empêchement ne survient. Votre frère, en attendant, continue à faire un usage modéré de quinine. Il n'a plus souffert de maux de tête, ni manqué d'appétit.

Le 24, Mgr le cardinal-archevêque est parti pour Montefosco; de là, il se rendra à Sant-Angelo et y partagera quelque temps, avec Monseigneur, la même villégiature. L'accord qui règne entre ces deux autorités est à la fois le plus étroit et le plus admirable. Cet accord est d'autant plus heureux, que pas un des deux prédécesseurs de Mgr le Délégat n'a su, aussi bien que lui, l'établir et le maintenir. Etc.[1].

Bénévent, 26 septembre 1858.

1. A la fin de cette lettre, Mgr Joachim Pecci recommande à son frère Jean-Baptiste que leur autre frère Charles reçoive, à Carpineto, — ainsi que la famille des Pecci en a usé, de temps immémorial, — Mgr Annevazzi, évêque d'Anagni, son ami, qui fut toujours un homme sans cérémonies. Mgr Annevazzi devait être accompagné par les abbés Belli et Gigli, anciens amis de la maison. Belli est devenu cardinal, et Gigli évêque de Tivoli.

XXVI

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Dans un instant, je pars en villégiature. Je vais en pays soumis à ma délégation, en pays de Principauté ultérieure. Si présentement ma santé est suffisante, je me trouverai bien mieux encore à respirer un air plus salubre que celui de Bénévent.

Des personnes amies se sont employées à demander mon changement pour Ascoli, sans que j'en eusse rien appris. J'ai prié qu'on suspende toutes ces démarches, étant pour l'instant très content de mon séjour à Bénévent, où je ferai de mon mieux pour que ce climat ne nuise plus à ma santé.

Bénévent, 30 septembre 1858.

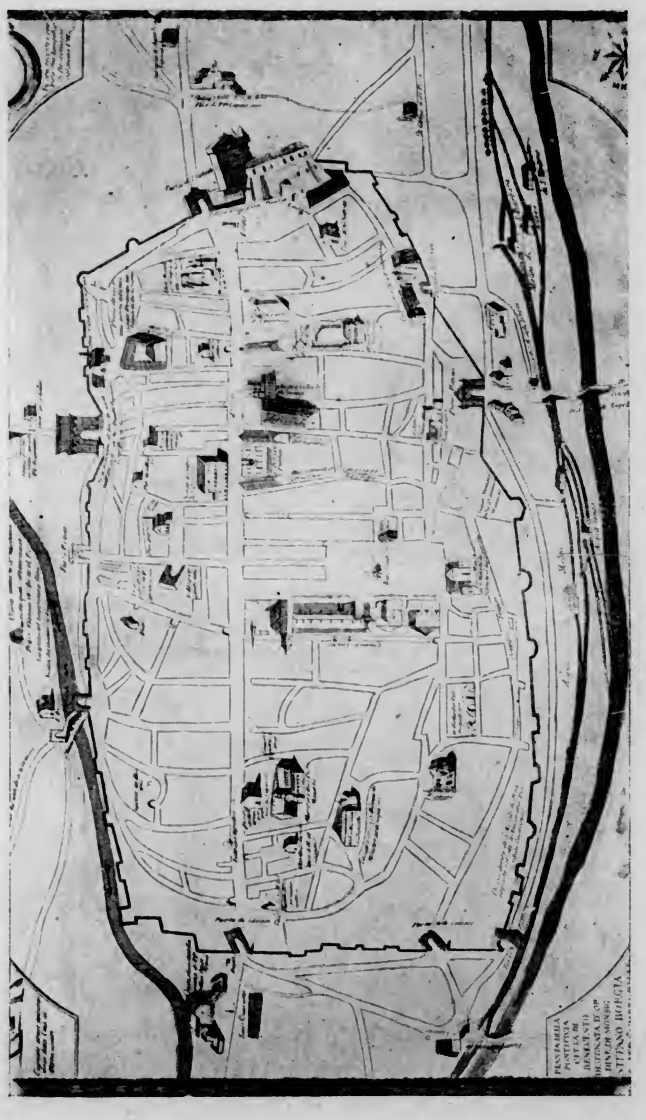
XXVII

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — ... Ma santé est bonne. L'air nouveau que je respire m'est salutaire. J'ai déjà parcouru une bonne partie de la province de Principauté ultérieure, dans le royaume de Naples. M. le cardinal, lui aussi, se porte très bien.

Sant-Angelo, 14 octobre 1858.

XXVIII

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — Le 11, je me suis hâté de revenir à Bénévent, pour retenir à dîner le marquis Muti, le jour du 12. Mon hôte en a témoigné son vif enchantement. Il est parti le jeudi suivant pour Avellino, en compagnie de Calamani. Il se rend à Naples, après avoir passé quelques jours à Rome.



Plan de la ville de Bénévent sous l'État pontifical.

XXVI

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Dans un instant, je pars en villégiature. Je vais en pays soumis à ma délégation, en pays de Principauté ultérieure. Si présentement ma santé est suffisante, je me trouverai bien mieux encore à respirer un air plus salubre que celui de Bénévent.

Des personnes amies se sont employées à demander mon changement pour Ascoli, sans que j'en eusse rien appris. J'ai prié qu'on suspende toutes ces démarches, étant pour l'instant très content de mon séjour à Bénévent, où je ferai de mon mieux pour que ce climat ne nuise plus à ma santé.

Bénévent, 30 septembre 1858.

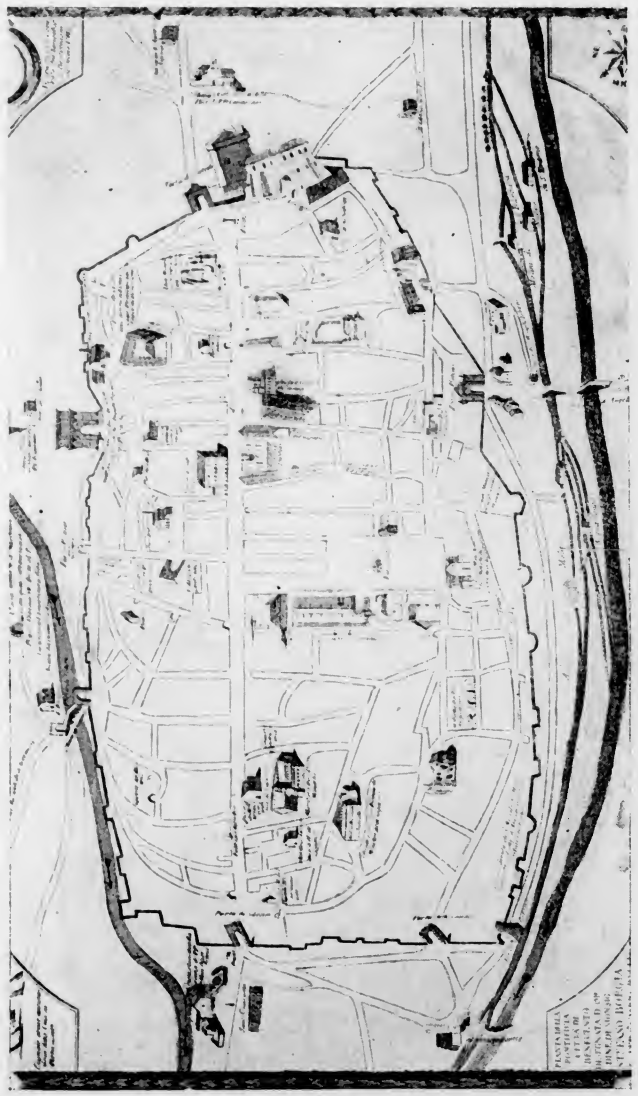
XXVII

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — ... Ma santé est bonne. L'air nouveau que je respire m'est salutaire. J'ai déjà parcouru une bonne partie de la province de Principauté ultérieure, dans le royaume de Naples. M. le cardinal, lui aussi, se porte très bien.

Sant-Angelo, 14 octobre 1858.

XXVIII

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — Le 11, je me suis hâté de revenir à Bénévent, pour retenir à dîner le marquis Muti, le jour du 12. Mon hôte en a témoigné son vif enchantement. Il est parti le jeudi suivant pour Avellino, en compagnie de Calamani. Il se rend à Naples, après avoir passé quelques jours à Rome.



Plan de la ville de Bénévent sous l'État pontifical.

L'air du petit pays de Sant-Angelo-à-Cupole est vif, salubre, et va bien à mon tempérament. De fait, j'en ai éprouvé la bienfaisante influence en recouvrant la santé, tout à fait et en un rien de temps.

Je serais curieux de savoir pourquoi s'est évanoui le projet de voyage que le prince Borghèse devait faire à Carpineto, ou qu'il s'était du moins proposé de faire.

Bénévent, 21 octobre 1858.

XXIX

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Comme vous le savez, notre frère Joseph passe à Reggio-di-Modena. Moi, je me porte bien, et j'ai tiré bon parti des villégiatures faites à diverses reprises et en des endroits différents.

Les affaires de la province sont en règle. L'opinion de la majorité, c'est-dire du peuple, m'est favorable. Mon guide, en toute affaire, est la conscience et le devoir; mon système, un affranchissement complet de toute espèce d'entrave; et je suis à l'éveil devant chaque cabale, chaque intrigue. Cette tactique sied mal aux nobles et autres gens, accoutumés à un système différent. Elle ne m'a pas moins mérité le titre d'amant de la justice, et n'en satisfait que mieux ma conscience. Cette raison fera que je ne m'en départirai jamais.

J'imagine vos angoisses, vos craintes, pour la réception de don Camille Aldobrandini à Carpineto; mais je suis persuadé que mon imagination est encore impuissante à me dépeindre la réalité des choses. Le retard prolongé de ce prince aura encore accru vos peines. Je désire que, pour ma distraction, vous m'en fassiez une description détaillée, minutieuse.... Mais, quelle inimitié pour les hommes manifestez-vous! Quel esprit antisocial! Bon Dieu! à quoi sommes-nous réduits? Par pitié, ne sacrifiez pas l'honneur de la famille.

Bénévent, 28 octobre 1858.

XXX

Au frère Charles, à Carpineto. — J'ai pris beaucoup de plaisir aux nouvelles que vous m'avez envoyées sur l'arrivée, le séjour et le départ du prince Camille Aldobrandini, en visite à Carpineto. Mon plaisir a été grand d'apprendre aussi que ce prince a été satisfait de l'hospitalité offerte, et que notre famille s'en est tirée à son honneur. J'accepte l'invitation que vous me faites, d'écrire moi-même au père du prince une lettre de félicitations. Elle partira par la poste de mercredi prochain, et semblera correspondre aussi bien à l'invitation que j'avais déjà faite moi-même au prince dans Rome.

Donnez de mes nouvelles et mon salut à tous les nôtres qui prolongent leur villégiature dans Carpineto. Ma province me donne des satisfactions. Les affaires y suivent régulièrement leur cours, à l'enchantement du Gouvernement supérieur.

Bénévent, 3 novembre 1858.

XXXI

Au frère Charles, à Carpineto. — Bien qu'éloigné de la famille, je ne négligerai aucun moyen, comme je l'ai fait par le passé, pour faire cesser l'état d'angoisse où elle se trouve. Oui, c'est une agonie, puisque la succession n'est pas assurée; c'est donc la fin prochaine de notre nom. Ayez

au moins la volonté de faire quelque chose, car, si cette volonté manque, tous nos efforts seront inutiles. Moi, j'avais le sincère désir de faire quelque chose, et j'y ai réussi. Vous me voyez, bien que tout jeune encore, parvenu à un poste où n'est arrivé aucun membre de la famille avant moi; poste qui apporte honneur et lustre à notre famille,

Les frères Mineurs de San-Pie'ro, à Carpineto.

en même temps qu'à notre pays. Je ne dis pas cela par vaine forfanterie ou par une présomption orgueilleuse que j'abhorre, mais pour vous montrer un exemple des effets de la bonne volonté. Papa est mort, et j'ai la persuasion absolue que j'ai répondu pleinement à ses vœux; et ma douleur est immense, qu'il ne puisse en être témoin[1]....

Bénévent, le 28 novembre 1858.

1. Il s'agissait de décider Jean-Baptiste à se marier, puisque Charles s'y refusait, pour que la famille des Pecci ne s'éteignit pas. Dans une lettre réservée du 14 novembre 1858, Mgr Pecci écrit : « L'existence de la famille dépend de Jean-Baptiste. Ainsi que Charles, il avance en âge. Moi, je me suis

XXXII

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — ... Je me suis réjoui de n'avoir été proposé à aucun changement dans les promotions dernières, bien qu'à Rome la chose fût retenue pour certaine, ainsi que me l'écrivaient affirmativement les amis. Je voudrais conserver l'illusion que je resterai, au

Environs de Carpineto.

moins deux ans encore, dans cette Délégation où je me trouve content.

Bénévent, 6 mars 1859.

XXXIII

Au frère Charles, à Carpineto. — ... Voici donc l'anni-

châtré, *propter regnum cœlorum*. Si ni l'un ni l'autre ne se décide, l'extinction de la famille est fatale. » Le 18 janvier 1859, il ajoute : « Sacrifiez pour la famille un peu de votre bonheur privé. » Et, le 17 février : « Si vous ne voulez que la famille périsse, il faut que vous ou Carluccio preniez femme. » Enfin, en avril, l'effort suprême est tenté : « Faut-il laisser une famille qui a coûté tant de sueurs à nos ancêtres. » Alors, un des deux frères se décide au mariage, et c'est ce même Charles qui promettait un célibataire endurci. Mais qui a-t-il choisi? « Une femme qui n'est pas de sa condition et qui fera sa ruine ! » Cette négociation délicate n'est pas près d'aboutir.

au moins la volonté de faire quelque chose, car, si cette volonté manque, tous nos efforts seront inutiles. Moi, j'avais le sincère désir de faire quelque chose, et j'y ai réussi. Vous me voyez, bien que tout jeune encore, parvenu à un poste où n'est arrivé aucun membre de la famille avant moi; poste qui apporte honneur et lustre à notre famille,

Les frères Mineurs de San-Pietro, à Carpineto.

en même temps qu'à notre pays. Je ne dis pas cela par vaine forfanterie ou par une présomption orgueilleuse que j'abhorre, mais pour vous montrer un exemple des effets de la bonne volonté. Papa est mort, et j'ai la persuasion absolue que j'ai répondu pleinement à ses vœux; et ma douleur est immense, qu'il ne puisse en être témoin[1]....

Bénévent, le 28 novembre 1858.

1. Il s'agissait de décider Jean-Baptiste à se marier, puisque Charles s'y refusait, pour que la famille des Pecci ne s'éteignit pas. Dans une lettre réservée du 14 novembre 1858, Mgr Pecci écrit : « L'existence de la famille dépend de Jean-Baptiste. Ainsi que Charles, il avance en âge. Moi, je me suis châtré, *propter regnum cœlorum*. Si ni l'un ni l'autre ne se décide, l'extinction de la famille est fatale. » Le 18 janvier 1859, il ajoute : « Sacrifiez pour la famille un peu de votre bonheur privé. » Et, le 17 février : « Si vous ne voulez que la famille périsse, il faut que vous ou Carluccio preniez femme. » Enfin, en avril, l'effort suprême est tenté : « Faut-il laisser une famille qui a coûté tant de sueurs à nos ancêtres. » Alors, un des deux frères se décide au mariage, et c'est ce même Charles qui promettait un célibataire endurci. Mais qui a-t-il choisi? « Une femme qui n'est pas de sa condition et qui fera sa ruine! » Cette négociation délicate n'est pas près d'aboutir.

XXXII

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — ... Je me suis réjoui de n'avoir été proposé à aucun changement dans les promotions dernières, bien qu'à Rome la chose fût retenue pour certaine, ainsi que me l'écrivaient affirmativement les amis. Je voudrais conserver l'illusion que je resterai, au

Environs de Carpineto.

moins deux ans encore, dans cette Délégation où je me trouve content.

Bénévent, 6 mars 1859.

XXXIII

Au frère Charles, à Carpineto. — ... Voici donc l'anni-

versaire de mon arrivée à Bénévent et de la maladie qui m'aurait conduit à la tombe, si la sainte Vierge ne m'avait secouru. Après Pâques, j'irai à Naples me présenter à la Cour, comme l'ont fait les délégats mes prédécesseurs. Je renouvellerai mes hommages à tout le ministère royal. L'archiduc Charles est à Naples. Le roi est allé à sa rencontre, jusqu'à Manfredonia.

Bénévent, 20 mars 1859.

XXXIV

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — ... Je désirerais savoir si don Philippe Salina pourra descendre chez vous en venant à Rome, à l'occasion de la canonisation prochaine. Il m'en a fait lui-même la demande; car, en cas d'empêchement que je ne peux pas prévoir, il devra penser à se loger ailleurs. Le cardinal aussi viendra au palais Muti, et vous le connaissez bien. Par la même occasion, vous pourrez aussi me faire savoir si la lettre partie pour Reggio, à l'adresse de mon frère jésuite, a été affranchie.

Bénévent, 20 mars 1859.

XXXV

Au comte Antoine Pecci. — Don Philippe Salina viendra définitivement à Rome, pour faire suite au cardinal. Celui-ci sera chez vous avec sa suite, non le 23, mais le 25, sauf les cas toujours imprévus qui peuvent se présenter au cours d'un long voyage. Partant moi aussi à cette époque pour Naples, je lui tiendrai peut-être compagnie.

Bénévent, 4 avril 1859.

XXXVI

Don Philippe Salina au comte Antoine Pecci, à Rome. — Le 1er du mois courant, Mgr le Délégat, en compagnie de S. Em. Bussi, est allé à Magnano visiter le sanctuaire célèbre de Sainte Philomène. Le soir du 2, une demi-heure après le

Les frères Augustiniens de l'hôpital, à Carpineto.

coucher du soleil, tous deux étaient de retour après un heureux voyage. Le jour de Pâques, Mgr le Délégat s'est porté en grande pompe à la métropole, accompagné des carrosses de la magistrature communale et de la troupe, qui ont assisté à la messe pontificale. Celle-ci terminée, on est allé dîner chez le cardinal-archevêque. Etc...[1].

Bénévent, 7 avril 1859.

1. Au bas de cette lettre, Mgr Pecci écrit à l'oncle Antoine : « Le départ pour Naples s'effectuera, le mois courant. »

versaire de mon arrivée à Bénévent et de la maladie qui m'aurait conduit à la tombe, si la sainte Vierge ne m'avait secouru. Après Pâques, j'irai à Naples me présenter à la Cour, comme l'ont fait les délégats mes prédécesseurs. Je renouvellerai mes hommages à tout le ministère royal. L'archiduc Charles est à Naples. Le roi est allé à sa rencontre, jusqu'à Manfredonia.

Bénévent, 20 mars 1859.

XXXIV

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — ... Je désirerais savoir si don Philippe Salina pourra descendre chez vous en venant à Rome, à l'occasion de la canonisation prochaine. Il m'en a fait lui-même la demande; car, en cas d'empêchement que je ne peux pas prévoir, il devra penser à se loger ailleurs. Le cardinal aussi viendra au palais Muti, et vous le connaissez bien. Par la même occasion, vous pourrez aussi me faire savoir si la lettre partie pour Reggio, à l'adresse de mon frère jésuite, a été affranchie.

Bénévent, 20 mars 1859.

XXXV

Au comte Antoine Pecci. — Don Philippe Salina viendra définitivement à Rome, pour faire suite au cardinal. Celui-ci sera chez vous avec sa suite, non le 23, mais le 25, sauf les cas toujours imprévus qui peuvent se présenter au cours d'un long voyage. Partant moi aussi à cette époque pour Naples, je lui tiendrai peut-être compagnie.

Bénévent, 4 avril 1859.

XXXVI

Don Philippe Salina au comte Antoine Pecci, à Rome. — Le 1er du mois courant, Mgr le Délégat, en compagnie de S. Em. Bussi, est allé à Magnano visiter le sanctuaire célèbre de Sainte Philomène. Le soir du 2, une demi-heure après le

Les frères Augustiniens de l'hôpital, à Carpineto.

coucher du soleil, tous deux étaient de retour après un heureux voyage. Le jour de Pâques, Mgr le Délégat s'est porté en grande pompe à la métropole, accompagné des carrosses de la magistrature communale et de la troupe, qui ont assisté à la messe pontificale. Celle-ci terminée, on est allé dîner chez le cardinal-archevêque. Etc...[1].

Bénévent, 7 avril 1859.

1. Au bas de cette lettre, Mgr Pecci écrit à l'oncle Antoine : « Le départ pour Naples s'effectuera, le mois courant. »

XXXVII

Mgr Joachim Pecci au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Les nouvelles que vous apportera cette cinquième lettre sont toutes pleines d'allégresse et de paix. Elle vous dira en substance que je partirai de Bénévent avec S. E. le cardinal-archevêque Bussi, le 22 du mois courant; que, le 23 au soir, je me trouverai avec lui à San-Germano et au sommet de Montecanino; que, le surlendemain, tandis que le cardinal poursuivra son chemin jusqu'à Rome, je resterai encore là à admirer les merveilles de ce monastère; et enfin que, par Capoue, je me rendrai à Naples.

Vous êtes donc invité à vous trouver à San-Germano le soir du 23, c'est-à-dire mercredi, si vous voulez avoir l'honneur de baiser la pourpre sacrée du respectable *porporato*, et en même temps le plaisir de présenter vos hommages au chanoine auditeur Pillei. Vous y retrouverez un ami de famille, don Philippe Salina, qui est compris dans la suite du cardinal, et vous pourrez enfin m'embrasser une fois de plus. Si vous n'êtes pas trop pressé de rentrer ensuite à Maenza, vous pourrez, après avoir visité Montecanino, me faire compagnie, le 25, jusqu'à Capoue.

Bénévent, 15 avril 1839.

XXXVIII

Au frère Charles, à Carpineto. — Après avoir accompagné jusqu'à San-Germano l'Ém. cardinal Bussi, archevêque de Bénévent, qui se rend à Rome pour la canonisation prochaine, j'ai, le jour suivant, admiré le fameux monastère de Montecanino, la surprenante merveille de cette

contrée. Et enfin je suis arrivé, le soir du 25, à Naples par la direction de Capoue.

Je séjournerai dans cette magnifique et enchanteresse cité, une bonne partie du mois de mai. Après avoir présenté mes hommages à S. M. le roi Ferdinand et fait mes devoirs au ministère royal, je me propose d'admirer en détail toutes les beautés que la nature et l'art ont répandu si largement dans cette métropole et dans son voisinage.

Don Philippe Salina, comme vous le savez, est à Rome. De là il passera à Carpineto.

Naples, 27 avril 1839.

XXXIX

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — Depuis huit jours, je suis à Naples avec un temps peu favorable. La température y est variable et la pluie fréquente. Nonobstant, j'ai déjà admiré quelques-unes des merveilles de cette ville.

Sainte-Marie du Peuple, à Carpineto.

Lundi dernier, j'ai eu mon audience chez le roi. Je lui ai été présenté par Mgr Asquini, ex-nonce de Naples, qui devait lui apporter en même temps ses lettres de rappel. L'entrevue a duré un quart d'heure environ. Le roi s'y est montré plein de bonté; il m'a demandé depuis combien de temps j'étais à Bénévent, et il m'a invité à voir toutes les raretés de sa capitale.

Le soir, en compagnie du même nonce, je suis allé en société chez le prince de Cassero, ministre des Affaires

XXXVII

Mgr Joachim Pecci au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Les nouvelles que vous apportera cette cinquième lettre sont toutes pleines d'allégresse et de paix. Elle vous dira en substance que je partirai de Bénévent avec S. E. le cardinal-archevêque Bussi, le 22 du mois courant; que, le 23 au soir, je me trouverai avec lui à San-Germano et au sommet de Montecanino; que, le surlendemain, tandis que le cardinal poursuivra son chemin jusqu'à Rome, je resterai encore là à admirer les merveilles de ce monastère; et enfin que, par Capoue, je me rendrai à Naples.

Vous êtes donc invité à vous trouver à San-Germano le soir du 23, c'est-à-dire mercredi, si vous voulez avoir l'honneur de baiser la pourpre sacrée du respectable *porporato*, et en même temps le plaisir de présenter vos hommages au chanoine auditeur Pillei. Vous y retrouverez un ami de famille, don Philippe Salina, qui est compris dans la suite du cardinal, et vous pourrez enfin m'embrasser une fois de plus. Si vous n'êtes pas trop pressé de rentrer ensuite à Maenza, vous pourrez, après avoir visité Montecanino, me faire compagnie, le 25, jusqu'à Capoue.

Bénévent, 15 avril 1859.

XXXVIII

Au frère Charles, à Carpineto. — Après avoir accompagné jusqu'à San-Germano l'Ém. cardinal Bussi, archevêque de Bénévent, qui se rend à Rome pour la canonisation prochaine, j'ai, le jour suivant, admiré le fameux monastère de Montecanino, la surprenante merveille de cette

contrée. Et enfin je suis arrivé, le soir du 25, à Naples par la direction de Capoue.

Je séjournerai dans cette magnifique et enchanteresse cité, une bonne partie du mois de mai. Après avoir présenté mes hommages à S. M. le roi Ferdinand et fait mes devoirs au ministère royal, je me propose d'admirer en détail toutes les beautés que la nature et l'art ont répandu si largement dans cette métropole et dans son voisinage.

Don Philippe Salina, comme vous le savez, est à Rome. De là il passera à Carpineto.

Naples, 27 avril 1859.

XXXIX

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — Depuis huit jours, je suis à Naples avec un temps peu favorable. La température y est variable et la pluie fréquente. Nonobstant, j'ai déjà admiré quelques-unes des merveilles de cette ville.

Sainte-Marie du Peuple, à Carpineto.

Lundi dernier, j'ai eu mon audience chez le roi. Je lui ai été présenté par Mgr Asquini, ex-nonce de Naples, qui devait lui apporter en même temps ses lettres de rappel. L'entrevue a duré un quart d'heure environ. Le roi s'y est montré plein de bonté; il m'a demandé depuis combien de temps j'étais à Bénévent, et il m'a invité à voir toutes les raretés de sa capitale.

Le soir, en compagnie du même nonce, je suis allé en société chez le prince de Cassero, ministre des Affaires

Étrangères; et le jour suivant j'ai été reçu à la table de l'Ém. Caraccioli, cardinal-archevêque de Naples, à qui j'avais précédemment fait mes devoirs. Le repas y était splendide et somptueux; huit évêques du royaume y assistaient.

La marquise Muti et don Salina m'écrivent que le bruit court de mon changement à Rieti. Je ne le crois nullement probable. Si ce bruit se maintient, il est pourtant bon que j'en sois informé à temps, pour commencer les démarches opportunes.

Naples, 2 mai 1859.

XL

A don Philippe Salina, à Rome. — Non, je n'ai pas mérité d'être réputé indigne d'avancement. Vous qui, mieux que personne, connaissez la marche des choses au cours de ma gestion, vous rirez, comme je ris moi-même de bon cœur, de ces aristarques qui prononcent une sentence, sans connaître la cause, sans citer des faits, sans procéder à une accusation régulière. J'ai beau m'examiner, je ne trouve rien à me reprocher.... Je ne crois pas aller bien loin de la vérité, en croyant qu'il y a quelque complot visant ma ruine. Mais rien ne peut m'effrayer, tant que je garderai la conscience du devoir accompli....

Bénévent, le 2 mai 1859.

XLI

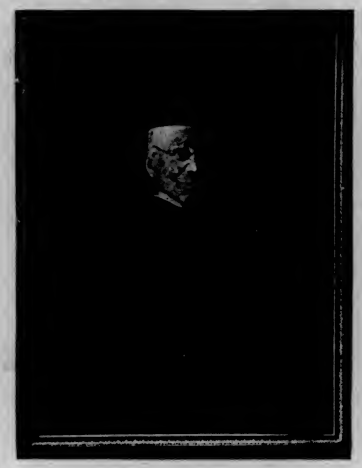
A don Philippe Salina, à Rome. — J'ai fini la visite des principales beautés et raretés de Naples, les écoles, le refuge des pauvres, l'arsenal, la chapelle de Saint-Sévère, la

Mergellina, le Pausilippe, la grotte de Pozzuoli, Pompei, les délices royales de Portici et de Capodimonte, etc., etc. Je ne suis pas du tout tranquillisé par les termes dont vous vous servez au sujet de la santé du cardinal Sala, quand vous dites qu'*il y a plus à craindre qu'à espérer*. Ne manquez pas de m'en écrire tous les jours et avec tous les détails que vous pourrez en apprendre.

Sans date.

XLII

A don Philippe Salina, à Rome. — Je dois d'abord vous faire savoir que je suis rentré à Bénévent, le 3 courant, comme je l'ai écrit déjà à l'oncle Antoine. Après avoir attendu inutilement à Naples Mgr Capaccini, j'ai, durant ce long séjour, pu observer toutes les merveilles de cette ville et procurer à ma santé un sensible progrès.



Le Père Joseph Pecci.

Je suis heureux de vous apprendre qu'aujourd'hui, 9 courant, aura lieu la pose solennelle de la première pierre pour la nouvelle église à dédier à la Vierge des Grâces. Dans une lettre prochaine, je vous décrirai cette cérémonie. Les préparatifs en sont magnifiques, et tout fait croire que la solennité aura lieu en présence de Bénévent presque tout entier et d'une grande affluence d'étrangers. Le Père provincial

Étrangères; et le jour suivant j'ai été reçu à la table de l'Ém. Caraccioli, cardinal-archevêque de Naples, à qui j'avais précédemment fait mes devoirs. Le repas y était splendide et somptueux; huit évêques du royaume y assistaient.

La marquise Muti et don Salina m'écrivent que le bruit court de mon changement à Rieti. Je ne le crois nullement probable. Si ce bruit se maintient, il est pourtant bon que j'en sois informé à temps, pour commencer les démarches opportunes.

Naples, 2 mai 1859.

XL

A don Philippe Salina, à Rome. — Non, je n'ai pas mérité d'être réputé indigne d'avancement. Vous qui, mieux que personne, connaissez la marche des choses au cours de ma gestion, vous rirez, comme je ris moi-même de bon cœur, de ces aristarques qui prononcent une sentence, sans connaître la cause, sans citer des faits, sans procéder à une accusation régulière. J'ai beau m'examiner, je ne trouve rien à me reprocher.... Je ne crois pas aller bien loin de la vérité, en croyant qu'il y a quelque complot visant ma ruine. Mais rien ne peut m'effrayer, tant que je garderai la conscience du devoir accompli....

Bénévent, le 2 mai 1859.

XLI

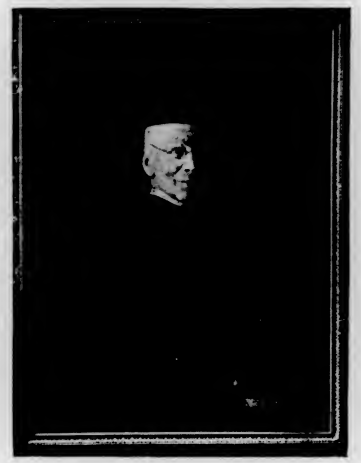
A don Philippe Salina, à Rome. — J'ai fini la visite des principales beautés et raretés de Naples, les écoles, le refuge des pauvres, l'arsenal, la chapelle de Saint-Sévère, la

Mergellina, le Pausilippe, la grotte de Pozzuoli, Pompei, les délices royales de Portici et de Capodimonte, etc., etc. Je ne suis pas du tout tranquillisé par les termes dont vous vous servez au sujet de la santé du cardinal Sala, quand vous dites qu'*il y a plus à craindre qu'à espérer*. Ne manquez pas de m'en écrire tous les jours et avec tous les détails que vous pourrez en apprendre.

Sans date.

XLII

A don Philippe Salina, à Rome. — Je dois d'abord vous faire savoir que je suis rentré à Bénévent, le 3 courant, comme je l'ai écrit déjà à l'oncle Antoine. Après avoir attendu inutilement à Naples Mgr Capaccini, j'ai, durant ce long séjour, pu observer toutes les merveilles de cette ville et procurer à ma santé un sensible progrès.



Le Père Joseph Pecci.

Je suis heureux de vous apprendre qu'aujourd'hui, 9 courant, aura lieu la pose solennelle de la première pierre pour la nouvelle église à dédier à la Vierge des Grâces. Dans une lettre prochaine, je vous décrirai cette cérémonie. Les préparatifs en sont magnifiques, et tout fait croire que la solennité aura lieu en présence de Bénévent presque tout entier et d'une grande affluence d'étrangers. Le Père provincial

des M. M. O. O. est venu exprès de Naples. Toutes les autorités publiques comparaîtront en corps, et j'accomplirai les fonctions sacrées comme représentant de Son Ém. l'archevêque, avec l'assistance du chapitre de la métropole. Le Père Betti prêchera. M. le vicaire général a publié un avis par lequel il invite les fidèles à prendre part à la cérémonie et à contribuer à l'œuvre par une aumône. Aujourd'hui, pendant l'office, la quête sera confiée à MM. le vicaire général lui-même, don Paul Pacca, le comte Fabius Capasso et le chanoine son frère, deux Jésuites, deux Augustiniens, Liberatore Collenea, etc.

Donnez toutes ces nouvelles à Son Éminence, dans l'espoir qu'elles lui seront agréables; et ajoutez que je ne tarderai pas à lui en adresser le texte officiel, comme c'est mon devoir. Tout à l'entour, les fondations sont creusées en grande partie; et, par fortune, à trente ou quarante pieds de profondeur, on a trouvé un gisement de brèches anciennes sur lesquelles, de l'avis des architectes, on peut asseoir les bases en toute assurance.

Bénévent, 9 juin 1839.

XLIII

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — J'ai appris par l'excellent don Philippe votre heureux retour au pays et le bon état de votre santé, malgré l'été qui nous accable ici d'une chaleur suffocante, à rendre fou. Mais à Carpineto elle se fera moins sentir, ou du moins elle ne sera fatigante que quelques heures de la journée.

Depuis la mort du cardinal Sala, dont j'ai été très douloureusement frappé, ma santé s'est beaucoup altérée. Je ne

ROME. — La *Befana* à l'*Ara Cœli*, où les enfants de Rome font des sermons sur le *Santo Bambino*, au jour de l'Épiphanie. (Dessin de Thomas, 1830.)

des M. M. O. O. est venu exprès de Naples. Toutes les autorités publiques comparaîtront en corps, et j'accomplirai les fonctions sacrées comme représentant de Son Ém. l'archevêque, avec l'assistance du chapitre de la métropole. Le Père Betti prêchera. M. le vicaire général a publié un avis par lequel il invite les fidèles à prendre part à la cérémonie et à contribuer à l'œuvre par une aumône. Aujourd'hui, pendant l'office, la quête sera confiée à MM. le vicaire général lui-même, don Paul Pacca, le comte Fabius Capasso et le chanoine son frère, deux Jésuites, deux Augustiniens, Liberatore Collenca, etc.

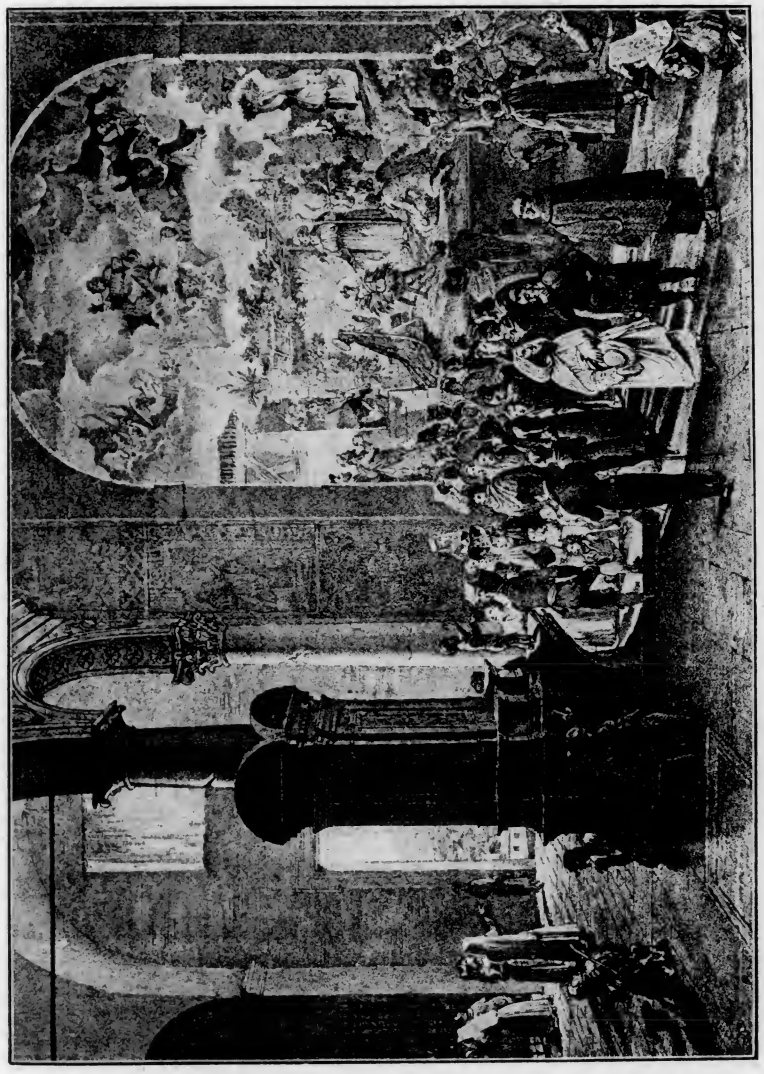
Donnez toutes ces nouvelles à Son Éminence, dans l'espoir qu'elles lui seront agréables; et ajoutez que je ne tarderai pas à lui en adresser le texte officiel, comme c'est mon devoir. Tout à l'entour, les fondations sont creusées en grande partie; et, par fortune, à trente ou quarante pieds de profondeur, on a trouvé un gisement de brèches anciennes sur lesquelles, de l'avis des architectes, on peut asseoir les bases en toute assurance.

Bénévent, 9 juin 1859.

XLIII

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — J'ai appris par l'excellent don Philippe votre heureux retour au pays et le bon état de votre santé, malgré l'été qui nous accable ici d'une chaleur suffocante, à rendre fou. Mais à Carpineto elle se fera moins sentir, ou du moins elle ne sera fatigante que quelques heures de la journée.

Depuis la mort du cardinal Sala, dont j'ai été très douloureusement frappé, ma santé s'est beaucoup altérée. Je ne



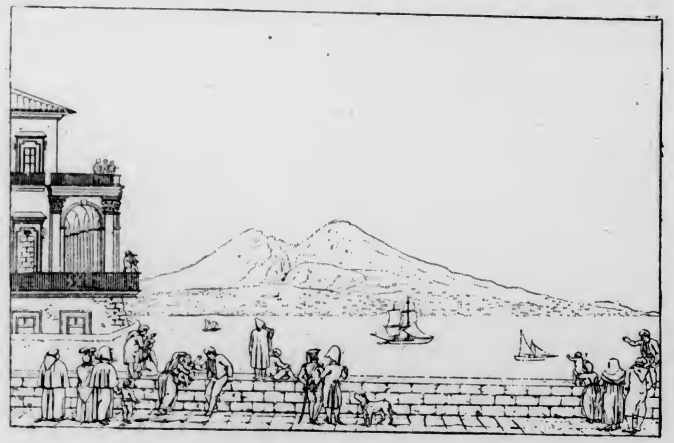
ROME. — La *Befana* à l'*Ara Coeli*, où les enfants de Rome font des sermons sur le *Santo Bambino*, au jour de l'Epiphanie. (Dessin de Thomas, 1830.)

peux dire encore que je suis complètement rétabli. J'espère me remettre bientôt, de façon à ne pas redouter d'autres conséquences.

Bénévent, 13 juillet 1839.

XLIV

A don Philippe Salina. — Les officiers de la province marchent régulièrement, à ce qu'il me paraît. Au capi-



Environs du Vésuve.

taine P... a succédé, comme vous le savez, le capitaine D... qui me donne toute sécurité, quant à l'ordre public de la province. Il est de beaucoup supérieur à P.... que j'estimais grandement, du reste, pour son activité, sa capacité et, ajouterai-je, sa religion. Grâce à ses soins, les troupes de la garnison ont déjà subi, pour les mœurs et la discipline, une réforme salutaire.

Bénévent, le 7 juillet 1839.

XLV

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Je peux aujourd'hui de ma propre main vous donner des nouvelles de ma santé, qui s'est améliorée sensiblement. Comme en septembre passé, la quinine a encore triomphé de ma fièvre périodique. A cette heure, je ne ressens guère autre chose qu'une extrême faiblesse.

J'attends en septembre l'intendant d'Avellino, pour opérer le tracé de nouvelles routes dans le duché. D'autres messieurs de Naples viendront aussi, parmi lesquels le prince Ruffo et l'auditeur de la nonciature, mon ami. Probablement aussi viendra le cardinal Pacca, selon la promesse qu'il a faite aux siens, pour les noces de sa petite-nièce avec le jeune marquis Mosti.

Etc....

Bénévent, 20 juillet 1839.

XLVI

Au frère Charlès, à Carpineto. — Depuis longtemps je désirais vous écrire, et je vous assure que j'en ai eu l'intention pendant que je séjournais à Naples, et ensuite dès mon retour à Bénévent. Mais les délices enchanteresses qu'on ne se lasse pas assez de goûter, et les distractions qui assaillent quiconque pose pour la première fois le pied dans cette brillante capitale, m'ont empêché de mettre là-bas mon projet en exécution. Et, dès que je fus rentré à Bénévent, je ne le pus encore, tant étaient nombreuses les affaires dont j'eus à m'occuper après une absence de plus de quarante

jours. Je souhaite que cette lettre supplée au manque des autres que je vous devais.

Je commence par vous donner des nouvelles de ma santé qui, à Naples, fut excellente et se maintint bonne jusqu'au commencement de juillet courant; mais, vers la moitié de ce mois, j'ai été atteint par une fièvre intermittente qui m'a cueilli à l'improviste. Les deux premiers médecins de Bénévent m'ont ordonné la quinine, dont on use beaucoup dans ce pays; c'est un remède qui semble tout indiqué dans cette atmosphère, pour les fièvres de ce genre. Et, de fait, comme je l'ai éprouvé en septembre de l'année dernière au deuxième accès de cette fièvre, j'ai employé ce remède qui a arrêté net le mal, et je n'ai plus rien ressenti. J'avais l'intention de changer d'air aussitôt et d'aller passer quatre jours à San-Lencio, pays de cette délégation situé à quatre petits milles de Bénévent, d'où j'aurais pu vaquer sans difficulté aux occupations et au débrouillement des affaires publiques. Mais, jusqu'à présent, des circonstances imprévues ne me l'ont pas permis. Pour l'instant je crois me bien porter, autant que peut le permettre la fatigue que nous fait éprouver ici la chaleur véritablement suffocante.

En septembre viendra à Bénévent le chevalier Patroni, intendant de la province de Principauté ultérieure. De Naples, viendront aussi d'autres messieurs avec lesquels j'ai lié récemment d'utiles relations. On attend également le cardinal Pacca, selon la promesse qu'il en a faite à sa famille.

Bénévent, 27 juillet 1839.

XLVII

A Mgr de Prospero Caterini, secrétaire de la S. Congrégation des Études, à Rome. — Lundi dernier, j'ai encore été pris de fièvres intermittentes, qui sont revenues me faire visite le mercredi suivant. Ces récidives ne laissent pas de me donner quelque appréhension, et je vous avoue qu'en voyant s'approcher l'automne, je sens croître mes craintes. Un an et demi de séjour à Bénévent, et déjà trois maladies, dont une qui fut mortelle! Aujourd'hui, je suis bien forcé d'avouer que l'air de ce pays m'est tout à fait contraire. En laissant de côté toute autre considération, sur le conseil même des médecins, je serai forcé de changer d'air, s'il est vrai que la santé soit parmi les choses de ce monde le premier des trésors. Provisoirement, je me contenterai de chercher dans le voisinage un air plus favorable; mais j'aurais besoin de passer à Naples, pour me rétablir tout à fait. Que s'il ne plaisait pas au *Governo* d'aviser autrement, ou de s'inquiéter autrement de ma personne, etc....

Bénévent, 10 août 1859.

XLVIII

Au frère Charles, à Carpineto. — ... Ce n'est, ni pour la fumée des honneurs, ni pour l'ambition de commander, et pas davantage afin d'aggraver les charges de la famille, que je suis entré dans la carrière prélatrice; mais seulement pour servir Dieu et l'Église, et pour apporter quelque lustre à notre famille dans un chemin noblement suivi par nos ancêtres, et pour répondre aux intentions de notre excellent père. Je ne suis pas un dissipateur, je ne me traite pas avec

une magnificence de prince; je me tiens, au contraire, dans la condition modeste qui convient à une famille aisée de la légation de Velletri, — et j'en connais bien d'autres[1]. C'est ce que je vous prie de demander, si le témoignage de Salina ne vous suffit pas, aux 18 000 âmes de Bénévent;

Le Pausilippe, près de Naples.

et vous entendrez ce qu'elles répondront, d'une voix unanime.

Bénévent, 30 novembre 1859.

XLIX

Au frère Charles, à Carpineto. — Je vous remercie de la narration que vous m'adressez sur les fêtes célébrées à Carpineto, en l'honneur de saint Roch et de saint Sébastien.

1. Il s'agissait d'obtenir 50 écus pour payer la dépense des rafraîchissements offerts à la réception du cardinal Pacca et du prince Ruffo. Est-ce que Mgr Medici, prédécesseur de Mgr Lolli son parent à la vice-légation de Velletri, ne mettait pas 1000 écus de sa poche à son budget de représentation?

Vous avez suivi l'exemple de nos bons ancêtres, et cela me plaît beaucoup. Puissent ces glorieux protecteurs continuer, à l'avenir, comme ils l'ont fait visiblement dans le passé, à sauver notre Carpineto des malheurs et des disgrâces qui le peuvent menacer !

Bénévent, 5 février 1840.

L

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — ... Rien de nouveau pour l'heure, sur mon changement. Pour le moment, on ne parle d'aucune promotion nouvelle ; mais je compte sur une mutation à bref délai. Je conviens avec vous de l'avantage qu'il y aurait, à passer dans notre province natale ou à Rome. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je me redis vôtre très affectueusement, etc....

Bénévent, 12 février 1840.

LI

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — ... J'attends toujours avec empressement de vos lettres, sur nos affaires de famille. Faites en sorte que votre correspondance ne se ralentisse pas et devienne plus active, pour que nous puissions faire quelque chose à votre avantage. Je n'ai pas encore écrit à Charles sur nos importantes et urgentes affaires domestiques ; j'attends d'abord votre réponse à une de mes dernières lettres.

Pour l'instant, on ne parle d'aucun avancement. On ne m'écrit, non plus, rien de Rome au sujet de la proposition faite par Mgr Orlandini. Ainsi, il faut attendre. Mon désir

cependant serait d'obtenir un poste à Rome, quel qu'il soit.

Ma santé se maintient bonne, malgré les froids de Sibérie que nous subissons depuis quelques jours. Nous voilà, de partout, couverts de neige. Je vous embrasse, et de tout mon cœur je me dis vôtre, etc.

Bénévent, 26 février 1840.

LII

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — ... A Bénévent aussi, nous avons eu un brillant carnaval. L'année passée,

Dans les montagnes de Carpineto.

nous avions reçu une troupe de musiciens ; cette année, c'est une troupe dramatique qui a figuré sur notre théâtre. Elle s'y fait honneur, particulièrement dans la *Maschera Parthenopea*, autrement dit « le Polichinelle », qui a eu lieu le jeudi et le dimanche. La célèbre improvisatrice Rosa

Vous avez suivi l'exemple de nos bons ancêtres, et cela me plaît beaucoup. Puissent ces glorieux protecteurs continuer, à l'avenir, comme ils l'ont fait visiblement dans le passé, à sauver notre Carpineto des malheurs et des disgrâces qui le peuvent menacer !

Bénévent, 5 février 1840.

L

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — ... Rien de nouveau pour l'heure, sur mon changement. Pour le moment, on ne parle d'aucune promotion nouvelle ; mais je compte sur une mutation à bref délai. Je conviens avec vous de l'avantage qu'il y aurait, à passer dans notre province natale ou à Rome. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je me redis vôtre très affectueusement, etc....

Bénévent, 12 février 1840.

LI

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — ... J'attends toujours avec empressement de vos lettres, sur nos affaires de famille. Faites en sorte que votre correspondance ne se ralentisse pas et devienne plus active, pour que nous puissions faire quelque chose à votre avantage. Je n'ai pas encore écrit à Charles sur nos importantes et urgentes affaires domestiques ; j'attends d'abord votre réponse à une de mes dernières lettres.

Pour l'instant, on ne parle d'aucun avancement. On ne m'écrit, non plus, rien de Rome au sujet de la proposition faite par Mgr Orlandini. Ainsi, il faut attendre. Mon désir

cependant serait d'obtenir un poste à Rome, quel qu'il soit.

Ma santé se maintient bonne, malgré les froids de Sibérie que nous subissons depuis quelques jours. Nous voilà, de partout, couverts de neige. Je vous embrasse, et de tout mon cœur je me dis vôtre, etc.

Bénévent, 26 février 1840.

LII

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — ... A Bénévent aussi, nous avons eu un brillant carnaval. L'année passée,

Dans les montagnes de Carpineto.

nous avions reçu une troupe de musiciens ; cette année, c'est une troupe dramatique qui a figuré sur notre théâtre. Elle s'y fait honneur, particulièrement dans la *Maschera Parthenopea*, autrement dit « le Polichinelle », qui a eu lieu le jeudi et le dimanche. La célèbre improvisatrice Rosa

Taddei a donné trois séances d'extra, également au théâtre. Il y a eu mascarades et banquets. Ces messieurs ont, de plus, ouvert une souscription qui a produit quatre cents écus. Avec cette somme, ils ont donné trois bals magnifiques au palais du marquis Terragnoli, avec rafraîchissements somptueux et danses prolongées jusqu'au jour. Pour ces banquets, on a fait venir exprès de Naples une société musicale qui a coûté environ cent cinquante écus. Ainsi vous voyez que, même dans notre ville, les divertissements n'ont pas manqué.

Ce même prince Léopold, comte de Syracuse et frère du roi de Naples, qui s'est amusé à Rome à jeter des *confetti*, vint à Bénévent au mois de décembre de l'année dernière, et je l'accompagnai pour lui faire admirer les principales curiosités de notre ville. Il reçut l'hospitalité dans la maison Pacca.

Ma santé s'est trouvée quelque peu endommagée, ces jours derniers, par les froids excessifs dont nous avons souffert.

Bénévent, 4 mars 1840.

LIII

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — ... Ma santé se maintient bonne. J'ai fait dernièrement un petit voyage à Salerne, et j'ai vu le délicieux littoral d'Amalfi et le fameux monastère de la Cava.

Si cette année on fait des promotions, j'ai quelque espoir d'avancement ; mais il n'y a, quant à présent, rien de positif.

Bénévent, 29 mai 1840.

LIV

Au frère Charles, à Carpineto. — Je vous remercie de l'empressement que vous m'exprimez dans votre dernière lettre pour que je cherche, par tous les moyens, à échapper à ce climat défavorable au bon état de ma santé. *Pour tant que cela a pu* dépendre de moi, j'ai *fait* toutes les démarches possibles ; mais il faut attendre qu'une circonstance propice se présente et que des ouvertures convenables me soient faites. Les promotions, qui deviennent rares aujourd'hui, constituent un obstacle de plus à une permutation et à un arrangement. Le poste qu'on pouvait espérer pour la Saint-Pierre ne sera, dit-on, occupé qu'en septembre.

En attendant, pour ce qui concerne ma santé, j'use de toutes les attentions et de toutes les précautions possibles. Je vous remercie enfin de la proposition que vous me faites de participer aux dépenses qu'au moment de quitter ce poste nécessitera le long voyage du retour.

Bénévent, 22 juin 1840.

LV

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — Je suppose que vous vous trouvez déjà dans Carpineto, et que vous avez quitté Rome en cette saison d'été. J'adresse donc là cette lettre, en pensant bien qu'elle vous y rejoindra en toute sûreté.

N'ayant plus pour l'instant aucun espoir de promotion, j'aurais idée de demander un congé de quelques mois pour raison de santé, et il ne me serait pas difficile de l'obtenir. Au lieu d'aller passer ce temps à Naples, je pourrais

retourner à Rome, ce qui profiterait à toute bonne conclusion que j'espère. En ce cas, les choses pourraient se combiner de telle sorte que je vienne aussi à Carpineto pour un peu de temps. Je le désirerais, pour revoir tout le monde, pour favoriser ma santé et pour régler nos affaires de famille.

Bénévent, 19 juillet 1840.

LVI

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — Je ne peux pas vous dire encore quand je pourrai m'éloigner de ma résidence. L'Ém. cardinal Lambruschini m'a accordé mon congé, depuis dix jours déjà ; mais je n'ai pas encore reçu du cardinal Gamberini la même permission, qui m'est aussi nécessaire. Dès qu'elle me sera parvenue, je vous en donnerai communication pour que vous fassiez en sorte que je trouve, à Rome, quelques personnes de la maison.

Etc.. .

Bénévent, 9 août 1840.

LVII

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — J'ai obtenu le congé. Comme je vous en ai écrit, je l'avais aussi demandé à la Secrétairerie des Affaires Étrangères. Je me hâte de vous en aviser, pour que vous donniez à Rome vos ordres, en vue de mon arrivée. Je n'ai pas encore fixé le jour de mon départ, ni si je séjournerai d'abord quelque temps à Naples, ou si je me rendrai directement à Rome. Mais il n'en sera pas moins expédient que, après la date du 25 courant, quelqu'un des nôtres soit à Rome pour me recevoir. Si Charles

y vient après les fêtes de la Saint-Augustin, il m'y trouvera sûrement.

Bénévent, 10 août 1840.

LVIII

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — J'attends en toute hâte les clefs de l'appartement, car me voilà à Rome

De Rome à Carpineto.

depuis trois jours. J'y suis heureusement arrivé en compagnie du marquis de Simone. Une occasion s'étant présentée à l'improviste, je n'ai pu vous notifier plus tôt le jour de mon départ. Mais arrivé à Villetri, je priai Mgr Lolli de dépêcher à Carpineto un messager qui avertirait la famille de ma venue, selon ce que je vous avais précédemment écrit. J'espérais recevoir ces jours derniers les clefs, par l'intermédiaire d'une personne envoyée exprès ; mais, ne

voyant rien arriver encore, je vous renouvelle avec ces lignes mes instances, afin que je ne continue pas à donner à des étrangers l'ennui de m'héberger.

J'espère être à Carpineto après les fêtes de la Madone de Septembre, et avoir alors profitablement dépêché certaines affaires concernant la province de Bénévent.

Rome, 26 août 1840.

LIX

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — Hier soir, Charles est arrivé ici. Il a fait bon voyage et se porte bien.

Demain j'irai à Castel-Gandolfo pour le baisement de pied du Saint-Père. Pour l'instant, je ne puis vous faire savoir le jour où je viendrai à Carpineto ; mais je m'en rapporte à ce que je vous ai écrit dans ma dernière lettre.

... Je désirerais savoir où sont les billets originaux de la Secrétairerie d'État portant mes nominations à la *mantelletta*, au *Buon Governo* et à la Délégation de Bénévent. Il faut que je les présente. Je vous prie donc de m'écrire où je peux les retrouver, car je les laissai à la maison quand je partis pour Bénévent. Etc....[1]

Rome, 1er septembre 1840.

LX

Au frère Charles, à Carpineto. — Je suis heureusement arrivé à Ferentino, après la vingt-deuxième heure[2]. Dans la

1. Après avoir séjourné plus d'un mois à Carpineto, du 15 septembre au 24 octobre 1840, Mgr Joachim Pecci partit pour Ferentino, où il revit sa sœur Catherine, mariée avec le chevalier Lolli. De là, il continua son chemin par Ceprano jusqu'à Bénévent.

2. Deux heures avant la nuit.

plaine de Villamagna j'ai fait halte, près d'une heure, pour goûter et me reposer.

Je vous renvoie par un garçon les deux bêtes de somme. Je retiens une mule et le garçon Raymond, pour le transport des bagages à Ceprano, lundi prochain ; car j'ai résolu de rester à Ferentino toute la journée de demain.

Ferentino, 24 octobre 1840.

LXI

Le comte Stanislas Sterbini à Mgr Joachim Pecci, à Naples. — C'est un devoir pour moi de vous adresser cette lettre, afin de vous apprendre que mon voyage jusqu'à Bénévent a été très bon et que, par un effet de votre bonté, je me trouve on ne peut mieux installé dans votre résidence apostolique. Je tiens aussi à vous renouveler par ces présentes l'expression de ma plus entière gratitude pour les si gracieuses et si nombreuses attentions dont vous vous êtes plu à m'honorer.

L'ennui, que m'avait procuré l'absence de ma famille et le brusque éloignement de mes affaires, a pris fin avec l'assurance de votre amitié et la certitude qui m'est faite d'être désormais en rapport avec une personne recommandable de tout point. Je ferai, croyez-le, tous mes efforts pour conserver votre amitié. Soyez assez bienveillant pour conserver aussi la mienne. Je garderai un perpétuel et reconnaissant souvenir de vous, heureux si j'ai jamais la bonne fortune de vous exprimer, par quelque manière que ce soit, ma gratitude.

A peine arrivé dans Bénévent, j'ai pris connaissance des affaires. Ma principale occupation a été de relever aussitôt les comptes de la Principauté, avec le marquis Mossi que j'ai

trouvé très affairé pour le mariage d'une de ses filles, célébré hier. A première vue, les affaires de la délégation me semblent aller vraiment très mal. Quand vous serez de retour, nous pourrons commencer à nous occuper de ce qui fait l'objet des préoccupations du Gouvernement. Veuillez agréer, je vous prie, avec mes plus distingués hommages ceux de M. Fora, etc....

Bénévent, 5 novembre 1840.

LXII

Mgr Joachim Pecci au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Je m'empresse à vous donner des nouvelles de mon heureux retour dans Bénévent, jeudi dernier, en bon état de santé. Après un séjour de quatre pleines journées dans Ceprano, où la courtoisie parfaite du marquis Ferrari m'obligea à m'arrêter, je me suis rendu à Naples avec la diligence. Là, je passai dix jours à jouir, pour la seconde fois, des beautés de ce délicieux pays. Etc....

Bénévent, 14 novembre 1840.

LXIII

Au frère Charles, à Carpineto. — A la hâte, je vous envoie des nouvelles de mon heureuse arrivée dans Bénévent le 12 courant. Ma santé est bonne. Après avoir passé deux jours à Ferentino et avoir dîné le lendemain chez Mgr le délégat de Frosinone, je me suis arrêté quatre jours à Ceprano, où j'ai été comblé d'égards par le marquis Ferrari. Là, j'ai pris la diligence de Naples. Je suis arrivé dans cette ville vers les premiers jours de ce mois, et j'en

ai passé dix à y terminer heureusement ma longue villégiature.

Ces messieurs de Bénévent se sont plu à me faire une entrée d'honneur. Ils ont envoyé à mon devant, sur la route qui mène à Montesarchio, à neuf milles de ma résidence,

Le jubé de la cathédrale, à Bénévent.

douze voitures à la suite desquelles, au jour indiqué plus haut, je suis rentré dans ma Délégation.

Saluez de ma part don Philippe et tous nos bons paysans. Et avec une fraternelle affection, croyez-moi votre, etc.

Bénévent, 14 novembre 1840.

trouvé très affairé pour le mariage d'une de ses filles, célébré hier. A première vue, les affaires de la délégation me semblent aller vraiment très mal. Quand vous serez de retour, nous pourrons commencer à nous occuper de ce qui fait l'objet des préoccupations du Gouvernement. Veuillez agréer, je vous prie, avec mes plus distingués hommages ceux de M. Fora, etc....

Bénévent, 5 novembre 1840.

LXII

Mgr Joachim Pecci au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Je m'empresse à vous donner des nouvelles de mon heureux retour dans Bénévent, jeudi dernier, en bon état de santé. Après un séjour de quatre pleines journées dans Ceprano, où la courtoisie parfaite du marquis Ferrari m'obligea à m'arrêter, je me suis rendu à Naples avec la diligence. Là, je passai dix jours à jouir, pour la seconde fois, des beautés de ce délicieux pays. Etc....

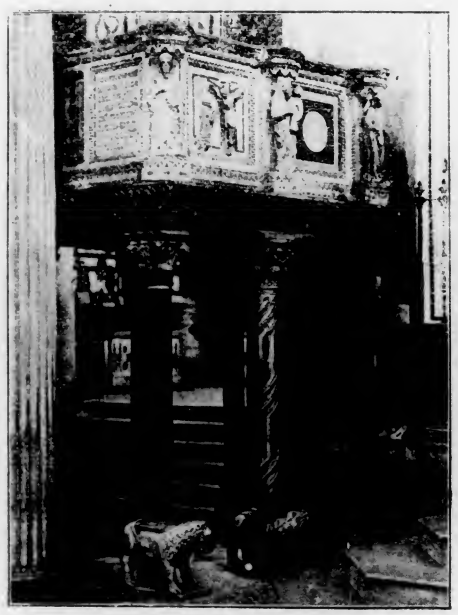
Bénévent, 14 novembre 1840.

LXIII

Au frère Charles, à Carpineto. — A la hâte, je vous envoie des nouvelles de mon heureuse arrivée dans Bénévent le 12 courant. Ma santé est bonne. Après avoir passé deux jours à Ferentino et avoir dîné le lendemain chez Mgr le délégat de Frosinone, je me suis arrêté quatre jours à Ceprano, où j'ai été comblé d'égards par le marquis Ferrari. Là, j'ai pris la diligence de Naples. Je suis arrivé dans cette ville vers les premiers jours de ce mois, et j'en

ai passé dix à y terminer heureusement ma longue villégiature.

Ces messieurs de Bénévent se sont plu à me faire une entrée d'honneur. Ils ont envoyé à mon devant, sur la route qui mène à Montesarchio, à neuf milles de ma résidence,



Le jubé de la cathédrale, à Bénévent.

douze voitures à la suite desquelles, au jour indiqué plus haut, je suis rentré dans ma Délégation.

Saluez de ma part don Philippe et tous nos bons paysans. Et avec une fraternelle affection, croyez-moi votre, etc.

Bénévent, 14 novembre 1840.

LXIV

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — J'ai reçu votre chère lettre du 12 courant, après avoir passé quatre jours à Ceprano et dix à Naples. Mais, après le deuxième jour de mon arrivée, j'ai payé à Bénévent le tribut accoutumé, qui consiste pour moi en une constipation légère. Elle a pourtant vite cessé, et ma santé est présentement bonne. Etc....

Bénévent, 19 novembre 1840.

LXV

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — A l'approche des fêtes de Noël, je vous envoie, selon l'habitude, des boîtes de *torroni* et de *mostaccini* (pâtisseries aux amandes) qui font la renommée de Bénévent. Trois de ces boîtes portent les adresses d'Antoine, de Jean-Baptiste et de Charles, et don Philippe Salina; elles sont inscrites sous les numéros 103, 104 et 105. Je vous prie de les faire retirer, selon l'usage, à la douane de la *Piazza di Pietra*. Vous enverrez par la première occasion deux de ces boîtes à Carpineto et à Maenza, et vous agréerez de ma part le numéro 105, du poids de vingt livres. Je vous prie d'offrir de ces gâteaux à la famille Muti, à qui je n'adresse pas d'envoi particulier, pour ne pas multiplier les boîtes sans nécessité.

Acceptez en cette circonstance les bons souhaits de prospérité que je fais pour vous, et que Mme la marquise me permettra d'étendre jusqu'à elle et jusqu'à sa famille. Etc....

Bénévent, 16 décembre 1840.

LXVI

Au frère Charles, à Carpineto. — ... Les nouvelles de ma santé sont bonnes, malgré quelque indisposition soufferte durant la saison rigoureuse que nous venons de passer.

La façade de la cathédrale, à Bénévent.

Avec ce mois de mars commence la quatrième année de ma délégation à Bénévent. Sera-ce la dernière? Espérons-le! Etc....

Bénévent, 5 mars 1841

LXVII

Le comte Stanislas Sterbini à Mgr Joachim Pecci. — ... Ayant ainsi terminé la première partie de mon message, je me flatte de l'espoir que votre Excellence, après avoir

LXIV

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — J'ai reçu votre chère lettre du 12 courant, après avoir passé quatre jours à Ceprano et dix à Naples. Mais, après le deuxième jour de mon arrivée, j'ai payé à Bénévent le tribut accoutumé, qui consiste pour moi en une constipation légère. Elle a pourtant vite cessé, et ma santé est présentement bonne. Etc....

Bénévent, 19 novembre 1840.

LXV

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — A l'approche des fêtes de Noël, je vous envoie, selon l'habitude, des boîtes de *torroni* et de *mostaccini* (pâtisseries aux amandes) qui font la renommée de Bénévent. Trois de ces boîtes portent les adresses d'Antoine, de Jean-Baptiste et de Charles, et don Philippe Salina; elles sont inscrites sous les numéros 103, 104 et 105. Je vous prie de les faire retirer, selon l'usage, à la douane de la *Piazza di Pietra*. Vous enverrez par la première occasion deux de ces boîtes à Carpineto et à Maenza, et vous agréerez de ma part le numéro 105, du poids de vingt livres. Je vous prie d'offrir de ces gâteaux à la famille Muti, à qui je n'adresse pas d'envoi particulier, pour ne pas multiplier les boîtes sans nécessité.

Acceptez en cette circonstance les bons souhaits de prospérité que je fais pour vous, et que Mme la marquise me permettra d'étendre jusqu'à elle et jusqu'à sa famille. Etc....

Bénévent, 16 décembre 1840.

LXVI

Au frère Charles, à Carpineto. — ... Les nouvelles de ma santé sont bonnes, malgré quelque indisposition soufferte durant la saison rigoureuse que nous venons de passer.

La façade de la cathédrale, à Bénévent.

Avec ce mois de mars commence la quatrième année de ma délégation à Bénévent. Sera-ce la dernière? Espérons-le!

Etc....

Bénévent, 5 mars 1841

LXVII

Le comte Stanislas Sterbini à Mgr Joachim Pecci. — ... Ayant ainsi terminé la première partie de mon message, je me flatte de l'espoir que votre Excellence, après avoir

examiné mon rapport, le trouvera digne de son approbation, non moins que de celle de l'Éminentissime Pro-Trésorier général à qui vous voudrez peut-être soumettre ces comptes. Afin que vous puissiez vous faire quelque idée des difficultés rencontrées à Bénévent et de ce qu'on y entend par douane, il faut que je vous dise qu'un seul nom suffit pour y désigner une foule de personnes ou de choses. Un vieil instituteur, un chef et un sous-chef de finances et un garçon de bureau, tel est le personnel de l'administration. Dix douaniers à peine stipendiés veillent aux portes et sur les environs de la ville, pour réprimer la contrebande. La perception n'est pas, à proprement parler, douanière; c'est seulement une taxe payable par tout étranger à la porte de la ville. Cette taxe est proportionnelle aux divers modes de moyens de transport; et il en ressort une nomenclature et un imbroglio dont on ne peut imaginer les pareils. Pour les impôts, on met en usage certains cahiers que l'on appellerait des bulletins, dit-on, mais qui n'y ressemblent que par un numéro d'ordre[1]. Sur ces bulletins on indique seulement en chiffres l'encaissement, sans y marquer nom de personne ni autre

1. Le bulletin de transit était libellé, à Bénévent, de la manière suivante que nous reproduisons d'après une fiche originale :

AMMINISTRA

DOGANA CAMERALE DI BENEVENTO

N. *A di* 184

Ha pagato
per
transitat

Il Regolatore

titre. Chacun d'eux porte quatre numéros à talon et souche. On détache le talon qu'on appelle *nizzo* et qui sert de transit au contribuable quand il passe devant les postes de surveillance. Toute la garantie de pareils bulletins réside dans le timbre de la douane. Mais cette douane, tout le monde, à mon su, en fait partie.

Les receveurs sont de quatre ordres, selon l'importance des encaissements qu'ils font. J'en ai découvert même un cinquième; et c'est tout simplement un prêtre que commissionne le percepteur et qui se rend, la nuit, à domicile pour mettre plus à l'aise le contribuable. Les tarifs sont aussi ridicules que surannés; j'ajoute qu'ils sont inapplicables, parce qu'ils varient selon les circonstances, de la plus arbitraire façon. La commune, par l'intermédiaire de la douane, encaisse un carlin, par passage de voiture; cette monnaie du royaume de Naples correspond à huit baïocs. Les gardes ont toute faculté de recevoir l'argent des passagers; cet encaissement n'a de sanction que sur les feuilles de répartition, et la monnaie est reçue dans un tronc placé en chacun de ces postes de finances que les gens du pays appellent des *baraques*. Pour conclure, je dirai que j'ai vu régner partout le désordre, et qu'il n'y a encore aucun moyen de contrôle possible, tant la contrebande est facile et sauve de toute immunité[1].

Je termine cette lettre en vous apprenant que je vaque présentement, non seulement à la rédaction de l'inventaire des divers objets concernant mon administration, mais, etc.

Bénévent, février 1841.

1. Au secrétaire du substitut de l'État Pontifical, le comte Sterbini dit dans une autre lettre : *Concluderò che il sistema è regolato* BARROCCHISSIMAMENTE. Et c'est un mot charmant, pour celui de *baïoc* qu'il rappelle dans un État où cette monnaie de pourboire faisait miracles d'indulgence, entre contrebandiers et carabiniers.

LXVIII

Mgr Joachim Pecci au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Je vous laisse à penser dans quels nombreux embarras je me trouve, à la suite de cet inespéré événement de ma nomination à la Délégation de Spolète. Dans le nombre des lettres reçues par la poste de dimanche, j'en ai trouvé une de vous, qui m'est très chère et où vous m'avisez de votre séjour dans la capitale. Je désire vous retrouver là-bas quand je passerai par Rome; mais je ne peux rien encore vous préciser sur ce prochain voyage. Il faudra que j'attende ici mon successeur, à moins que je ne reçoive de Rome l'invitation particulière d'avoir à me rendre d'urgence à mon poste nouveau.

Bénévent, 15 juin 1841.

LXIX

Au frère Charles, à Rome. — Voici la confirmation que je vous annonçais au cours d'un de ces derniers mois, c'est-à-dire mon changement. J'espère que vous vous en réjouirez, pour ma fortune personnelle et pour le désir que vous m'avez toujours manifesté de me voir passer en un pays où l'air serait plus favorable à mon tempérament. J'entends dire qu'à Spolète on respire un air pur de montagne, et que le séjour de Terni est des plus cléments pendant les mois d'hiver.... C'est avec plaisir que j'apprends votre passage à Rome. Je ne peux pas vous dire encore à quelle date j'y passerai aussi; cela dépend de l'arrivée de mon successeur à Bénévent.

Bénévent, 16 juin 1841.

LXX

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Je réponds à votre lettre, qui m'est arrivée par le courrier d'hier soir. Mgr Mella m'a écrit qu'il partira de Rome, vers la première semaine de juillet; je pense donc qu'il sera à Bénévent, vers le 20 de ce mois. Si cette prévision se vérifiait, je quitterais cette ville, vers le 15. Je prendrais par la route de San-Germano. Je m'arrêterais un jour à Frosinone, pour répondre à la gracieuse invitation que m'adresse en cette circonstance Mgr Orlandini, et mieux encore pour me faciliter une entrevue avec le président du tribunal de cette ville, M. Piergentili, originaire de Spolète.

Je ferai ce voyage dans ma propre voiture et avec des chevaux de louage. Mes chevaux à moi, — que je n'ai pas réussi à vendre à Mgr Arborio, — feront, comme ils étaient venus, ce voyage de retour par petites journées. Les gens de service qui m'accompagneront seront au nombre de trois, c'est-à-dire le camérier et deux serviteurs. Les bagages auront pour escorte l'ordonnance et un soldat de cavalerie, qui ont toute ma confiance.

Il serait bon qu'à Frosinone vous préveniez quelqu'un de votre connaissance et qui soit votre ami, pour qu'il y reçoive les deux serviteurs et qu'il en épargne cet embarras à Mgr Orlandini.

C'est tout.

Bénévent, 23 juin 1841.

LXXI

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — En réponse à votre lettre du 30 juin, je peux vous apprendre que Mgr Mella

sera à Bénévent vers le 10 courant, selon l'avis qu'il m'en a donné par lettre. En ce cas, je compte être à Rome vers le 20, en partant d'ici vers le 15.

J'ai reçu de la Trésorerie générale les dispositions que j'en attendais, et pour lesquelles je vous avais déjà prié d'aller presser M. Sterbini. Celui-ci m'exprime le regret de n'être pas mon hôte en sa propre maison, pendant mon séjour à Rome ; mais j'ai dû l'en remercier, ayant là-bas maison ouverte chez mon oncle et mes frères.

Je ne puis croire bien fondé le bruit qui court, dites-vous, de ma destination pour Pérouse et non pour Spolète. Ce transfèrement ne me semble pas régulier, et je n'estime pas qu'il soit proportionné à mes forces. Néanmoins, avertissez-moi si ce bruit prend consistance et fondement de vérité.

Etc....

Bénévent, 6 juillet 1841.

LXXII

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Si, comme il le semble, Mgr Mella arrive à Bénévent dans le courant de cette semaine, (et lui-même, après les dernières lettres que je lui ai écrites, a résolu aussitôt de hâter son voyage), je me mettrai en route aux premiers jours de la semaine prochaine, c'est-à-dire au plus tard après les deux ou trois jours que je lui aurai donnés, pour compagnie. Cependant il m'écrit qu'il fera, lui aussi, son voyage par petites journées. De la sorte, je ne serai peut-être à Rome que vers le 25 courant.

Je regrette de n'avoir pu me trouver là-bas, pour la promotion au cardinalat de Mgr Belli ; mais je ne doute pas que le *porporata* et les bons provinciaux qui auront pu remarquer mon absence n'en aient connu par vous les motifs

raisonnables pour lesquels, malgré moi, j'étais tenu loin de Rome. J'ai écrit au cardinal, comme le devoir me le commandait.

S'il y a des auberges à Frosinone, j'y logerai mes serviteurs. Je connaissais déjà l'exiguïté de la résidence du délégat ; je crois cependant que Mgr Orlandini me recevra à la Rocca

Le cloître de Saint-Juvénal, à Bénévent.

où j'apprends qu'il s'est rendu ; et ce sera précisément le jour de Saint-Silvère.

Bénévent, 14 juillet 1841.

LXXIII

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Mgr Mella est arrivé ici vendredi dernier, à une heure de nuit. J'avais résolu de quitter Bénévent demain, 19 ; mais je ne partirai que le 20, c'est-à-dire mardi, parce que nous attendons pour demain le cardinal-archevêque à qui je dois raisonnablement présenter mes hommages, comme je vous l'ai écrit. Je voyagerai

sera à Bénévent vers le 10 courant, selon l'avis qu'il m'en a donné par lettre. En ce cas, je compte être à Rome vers le 20, en partant d'ici vers le 15.

J'ai reçu de la Trésorerie générale les dispositions que j'en attendais, et pour lesquelles je vous avais déjà prié d'aller presser M. Sterbini. Celui-ci m'exprime le regret de n'être pas mon hôte en sa propre maison, pendant mon séjour à Rome ; mais j'ai dû l'en remercier, ayant là-bas maison ouverte chez mon oncle et mes frères.

Je ne puis croire bien fondé le bruit qui court, dites-vous, de ma destination pour Pérouse et non pour Spolète. Ce transfèrement ne me semble pas régulier, et je n'estime pas qu'il soit proportionné à mes forces. Néanmoins, avertissez-moi si ce bruit prend consistance et fondement de vérité.

Etc....

Bénévent, 6 juillet 1841.

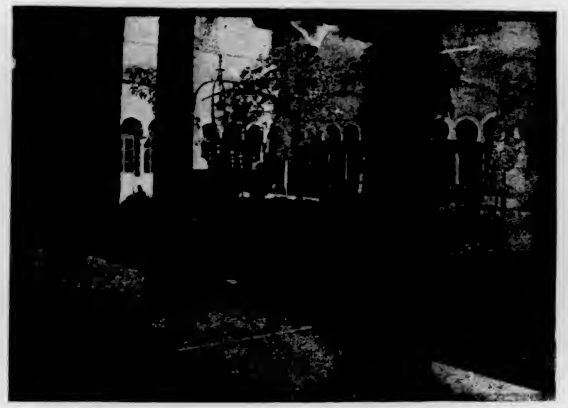
LXXII

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Si, comme il le semble, Mgr Mella arrive à Bénévent dans le courant de cette semaine, (et lui-même, après les dernières lettres que je lui ai écrites, a résolu aussitôt de hâter son voyage), je me mettrai en route aux premiers jours de la semaine prochaine, c'est-à-dire au plus tard après les deux ou trois jours que je lui aurai donnés, pour compagnie. Cependant il m'écrit qu'il fera, lui aussi, son voyage par petites journées. De la sorte, je ne serai peut-être à Rome que vers le 25 courant.

Je regrette de n'avoir pu me trouver là-bas, pour la promotion au cardinalat de Mgr Belli ; mais je ne doute pas que le *porporato* et les bons provinciaux qui auront pu remarquer mon absence n'en aient connu par vous les motifs

raisonnables pour lesquels, malgré moi, j'étais tenu loin de Rome. J'ai écrit au cardinal, comme le devoir me le commandait.

S'il y a des auberges à Frosinone, j'y logerai mes serviteurs. Je connaissais déjà l'exiguïté de la résidence du délégat ; je crois cependant que Mgr Orlandini me recevra à la Rocca



Le cloître de Saint-Juvénal, à Bénévent.

où j'apprends qu'il s'est rendu ; et ce sera précisément le jour de Saint-Silvère.

Bénévent, 14 juillet 1841.

LXXIII

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Mgr Mella est arrivé ici vendredi dernier, à une heure de nuit. J'avais résolu de quitter Bénévent demain, 19 ; mais je ne partirai que le 20, c'est-à-dire mardi, parce que nous attendons pour demain le cardinal-archevêque à qui je dois raisonnablement présenter mes hommages, comme je vous l'ai écrit. Je voyagerai

par petites étapes et avec toutes les commodités possibles, car nous voici sous les ardeurs de la canicule... Aujourd'hui encore le bruit de ma destination à Pérouse est général. De nombreuses personnes m'en ont écrit avec des paroles de certitude. Je suis étonné et confus de cette nouvelle preuve de souveraine bienveillance. Au reste, je n'en ai jusqu'à cette heure aucune notification officielle.

Bénévent, 18 juillet 1841.

LXXIV

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Je vous écris de Frosinone, où je suis heureusement arrivé ce matin. Demain, samedi, je serai à Rome vers la troisième ou la quatrième heure de nuit; car j'ai décidé que je partirai de Valmontone demain, après la vingt et unième heure. Je vous embrasse à la hâte.

Frosinone, 23 juillet 1841.

II

LA DÉLÉGATION DE PÉROUSE

Sommaire. — Chez l'ami Milella (LXXV-LXXVII). — Premières impressions de Pérouse et réception de Grégoire XVI (LXXVIII). — Le portrait de Mgr Pecci commandé (LXXIX). — L'envoi des *pignoccate* et la villégiature de Magliano di Sabina (LXXX-LXXXIII). — Un pèlerinage à Assise (LXXIV-LXXXVI). — Comment Mgr Pecci travaille à Pérouse (LXXXVII). — Rappel à Rome et bruits de nonciature (LXXXVIII-XCI). — Nonce et archevêque (XCII-XCVI). — Il y a promesse de mariage (XCVII-C). — Trois sièges, trois victoires (CI). — Les félicitations (CII-CVII). — Pérouse dit, non pas adieu, mais au revoir (CVIII-CXIII).

LXXV

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Je suis arrivé à Rieti, vers une heure de nuit. A Corese, je m'étais arrêté cinq heures, soit de la treizième à la dix-huitième. La route de Corese à Rieti est horrible à ce point que, pendant un trajet de vingt-huit milles, on ne traverse que gorges effrayamment escarpées, avec montées et descentes vertigineuses. Je suis arrivé jusque-là, le corps bien un peu ballotté, mais la santé pourtant bonne. Demain, à la première heure, je serai au bas de la côte des *Marmore*, et de là vite à Terni.

Mgr Milella salue affectueusement toute notre maison. Ce soir, il y aura chez lui grande réception et rafraîchissements, pour fêter ma venue. Que d'embarras je cause! Etc....

Rieti, 15 août 1841.

LXXVI

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Deux lignes en courant, pour vous apprendre mon arrivée dans cette résidence, hier soir, à l'*Ave Maria*. A part quelque fatigue, je n'ai souffert de rien pendant ce voyage. Mgr Milella nous a traités magnifiquement, au *rinfresco* qu'il nous a offert, le 15 courant, avec le concours de toute la noblesse de Rieti. Nous avons quitté cette ville, le matin du 16, et nous avons admiré ensemble les fameuses chutes des *Marmore* près Terni, où nous étions arrivés avant midi. Là encore, nous étions les hôtes de l'évêque. Quand le soir est venu, Mgr Milella a pris la direction de Rieti, et moi celle de Spolète.

Arrivé à Spolète, vers 1 heure 1/2 de nuit, j'en repartais vers la 12e heure du lendemain matin. J'ai fait halte à Foligno et au sanctuaire des Anges, sous Assise, où j'ai déjeuné; et, le soir même, j'étais heureusement dans Pérouse.

J'y trouve beau climat, belles vues, belles routes et habitants courtois. Je vous en dirai plus long quand, dans une autre lettre, je pourrai vous écrire plus tranquillement. Les premiers moments sont toujours des moments de confusion.

Pérouse, 18 août 1841.

LXXVII

Au frère Charles, à Carpineto. — La semaine passée, m'est parvenue une de vos lettres où vous m'exprimez la satisfaction éprouvée par notre famille sur le très grand honneur que j'ai eu à recevoir le Saint-Père dans ce palais de la Délégation de Pérouse, et à accompagner Sa Sainteté,

un long bout de chemin, sur le territoire de cette province. Dieu merci ! tout s'est bien passé, et c'est la récompense la

Les chutes des *Marmore*.

meilleure des nombreuses fatigues et combinaisons qu'il a fallu dépenser en cette circonstance.... La santé se maintient bonne. Je profite beaucoup du repos que, de temps en

LXXVI

Au frère Jean-Baptiste, à Rome. — Deux lignes en courant, pour vous apprendre mon arrivée dans cette résidence, hier soir, à l'*Ave Maria*. A part quelque fatigue, je n'ai souffert de rien pendant ce voyage. Mgr Milella nous a traités magnifiquement, au *rinfresco* qu'il nous a offert, le 15 courant, avec le concours de toute la noblesse de Rieti. Nous avons quitté cette ville, le matin du 16, et nous avons admiré ensemble les fameuses chutes des *Marmore* près Terni, où nous étions arrivés avant midi. Là encore, nous étions les hôtes de l'évêque. Quand le soir est venu, Mgr Milella a pris la direction de Rieti, et moi celle de Spolète.

Arrivé à Spolète, vers 1 heure 1/2 de nuit, j'en repartais vers la 12e heure du lendemain matin. J'ai fait halte à Foligno et au sanctuaire des Anges, sous Assise, où j'ai déjeuné; et, le soir même, j'étais heureusement dans Pérouse.

J'y trouve beau climat, belles vues, belles routes et habitants courtois. Je vous en dirai plus long quand, dans une autre lettre, je pourrai vous écrire plus tranquillement. Les premiers moments sont toujours des moments de confusion.

Pérouse, 18 août 1841.

LXXVII

Au frère Charles, à Carpineto. — La semaine passée, m'est parvenue une de vos lettres où vous m'exprimez la satisfaction éprouvée par notre famille sur le très grand honneur que j'ai eu à recevoir le Saint-Père dans ce palais de la Délégation de Pérouse, et à accompagner Sa Sainteté,

un long bout de chemin, sur le territoire de cette province. Dieu merci ! tout s'est bien passé, et c'est la récompense la

Les chutes des *Marmore*.

meilleure des nombreuses fatigues et combinaisons qu'il a fallu dépenser en cette circonstance.... La santé se maintient bonne. Je profite beaucoup du repos que, de temps en

temps, je vais prendre dans ces villas de Pérouse où l'on jouit d'une vue magnifique, sur la vallée de l'Ombrie. J'ai séjourné à Monte Mellino et à Monte Sperello qui est un apanage de la maison de ce nom. Ces deux châteaux sont situés au voisinage du Trasimène.

Pérouse, 28 octobre 1841.

LXXVIII

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Depuis mon arrivée dans Pérouse, je ne vous ai plus écrit, tant ont été extraordinaires les affaires qui m'y ont occupé. Vous aurez eu cependant de mes nouvelles, de Carpineto même où j'ai écrit à la famille, vers les premiers jours du mois courant. Celles que je vous envoie aujourd'hui sont également bonnes, eu égard aux tracas sans nombre que j'ai eu à supporter. Le beau mois d'octobre, dont nous avons joui, a contribué pour sa bonne part à mon bien-être. Je l'ai passé à visiter divers lieux de délices appartenant à des notables de Pérouse, et j'ai séjourné plusieurs jours dans quelques-unes de leurs villégiatures exquises.

A présent, il faut penser à l'hiver qui, sous le ciel pérousien, a coutume d'être rigoureux et inclément. Les occupations de ma charge ont aussi besoin d'ordre et de méthode; car elles sont excessives, proportionnellement à l'étendue de la province.

Pérouse, 28 octobre 1841.

LXXIX

Au frère Charles, à Carpineto. — Je ne sais si la *Gazette du Trasimène* vous arrive régulièrement et si vous aurez

plaisir que l'envoi vous en soit continué. Faites-moi signe, sur ce point.

Le climat de Pérouse est très sain, mais, comme il est aussi très rigoureux, il faut y employer beaucoup de précautions pour conserver bonne sa santé. Celle-ci, malgré une constipation légère dont j'ai souffert dernièrement, continue à être satisfaisante, Dieu merci ! Quant à ma province, je m'en déclare content.

Envoyez-moi les mesures de hauteur et de largeur du tableau de Mgr Joseph Pecci. Elles me serviront pour un autre tableau semblable, que je voudrais faire exécuter par un valeureux artiste de Pérouse. Ce sera mon portrait, et je l'enverrai à la famille.

Pérouse, 23 novembre 1841.

LXXX

Au frère Charles, à Carpineto. — ... Je vous retourne les souhaits de prospérité tant spirituelle que temporelle, que vous m'envoyez pour les prochaines fêtes de Noël. Par la première occasion qui se présentera, j'expédierai à votre adresse une boîte de *pignoccate* et *d'ossa di morto*. Ces pâtisseries font la renommée de Pérouse. Les nouvelles de ma santé sont bonnes. Je salue tout le monde et je me redis, avec l'affection la plus cordiale et la plus fraternelle, votre, etc.

Pérouse, 18 décembre 1841.

LXXXI

Au frère Charles, à Carpineto. — ... J'ai plaisir à apprendre que les feuilles de notre *Trasimène* vous par-

viennent régulièrement. Vous avez ainsi l'occasion de connaître, de temps à autre, les nouvelles et les fêtes de cette province. Le numéro que je vous envoie aujourd'hui vous apprendra l'état déplorable des choses religieuses en Espagne et les prières qu'à cette intention le Souverain Pontife vient de prescrire à l'Eglise universelle. En vous donnant sur ma santé de bonnes nouvelles et en embrassant toute la famille, je vous renouvelle en toute affection, etc.

Pérouse, 6 mars 1842.

LXXXII

Au frère Charles, à Carpineto. — J'ai passé presque tout le mois de mai dernier hors de ma résidence de Pérouse, soit pour la visite que j'ai faite d'une partie de cette province, soit pour les quelques jours que j'ai passés à Magliano di Sabina où se trouvait le cardinal Lambruschini, Secrétaire d'État. Pour ces divers motifs, il ne m'a pas été facile de vous écrire et de continuer à vous envoyer, comme précédemment, les numéros du *Trasimène*. Mais aujourd'hui je reprends mes expéditions, et je vous envoie en même temps cette lettre pour vous demander de vos nouvelles et de celles de la famille. Les miennes, grâce à Dieu ! sont bonnes, malgré les nombreuses affaires qui m'assaillent et que je vous laisse à imaginer.

Je vous envoie deux exemplaires du programme des fêtes dont on m'a honoré à Todi, à l'occasion de ma dernière visite en cette ville.

Pérouse, 3 juin 1842.

Environs de Pérouse. — Sur la route de Todi.

viennent régulièrement. Vous avez ainsi l'occasion de connaître, de temps à autre, les nouvelles et les fêtes de cette province. Le numéro que je vous envoie aujourd'hui vous apprendra l'état déplorable des choses religieuses en Espagne et les prières qu'à cette intention le Souverain Pontife vient de prescrire à l'Eglise universelle. En vous donnant sur ma santé de bonnes nouvelles et en embrassant toute la famille, je vous renouvelle en toute affection, etc.

Pérouse, 6 mars 1842.

LXXXII

Au frère Charles, à Carpineto. — J'ai passé presque tout le mois de mai dernier hors de ma résidence de Pérouse, soit pour la visite que j'ai faite d'une partie de cette province, soit pour les quelques jours que j'ai passés à Magliano di Sabina où se trouvait le cardinal Lambruschini, Secrétaire d'État. Pour ces divers motifs, il ne m'a pas été facile de vous écrire et de continuer à vous envoyer, comme précédemment, les numéros du *Trasimène*. Mais aujourd'hui je reprends mes expéditions, et je vous envoie en même temps cette lettre pour vous demander de vos nouvelles et de celles de la famille. Les miennes, grâce à Dieu ! sont bonnes, malgré les nombreuses affaires qui m'assaillent et que je vous laisse à imaginer.

Je vous envoie deux exemplaires du programme des fêtes dont on m'a honoré à Todi, à l'occasion de ma dernière visite en cette ville.

Pérouse, 3 juin 1842.

Environs de Pérouse. — Sur la route de Todi.

LXXXIII

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — Les imprimés que vous recevrez en même temps que cette lettre, je pensais vous les envoyer par une occasion particulière. Mais celle-ci m'ayant fait défaut, je remets ces plis à la poste afin de n'en pas trop retarder le départ. Ces papiers ont été imprimés à Todi où des fêtes publiques ont eu lieu, en mon honneur, à l'occasion des quelques jours que j'ai passés, dans cette ville comprise dans la juridiction de ma province. Je m'y suis rendu par Narni, après mon retour de Magliano où j'étais allé complimenter l'Eminentissime Lambruschini.

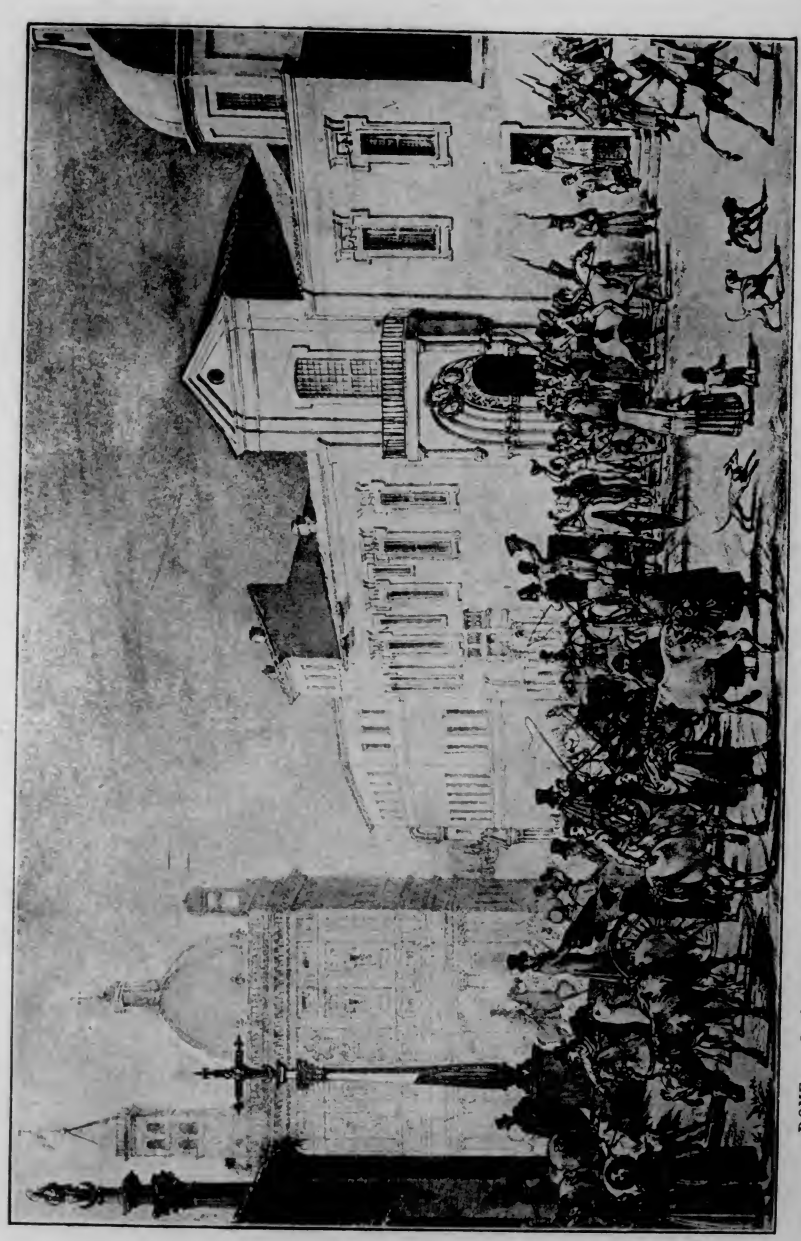
Ma santé est bonne, malgré les occupations de ma charge qui ne me laisse presque aucun repos. Si j'en ai la permission, au mois d'août, j'irai faire une cure aux bains de Nocera parce que, par une heureuse combinaison, les affaires de ma Délégation ne me presseront plus autant.

Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de la famille, et présentez mes respects à toute la maison Muti. En toute affection je me redis votre, etc...

Pérouse, 4 juin 1842.

LXXXIV

Au frère Charles, à Carpineto. — Je reprends l'expédition des journaux que j'avais suspendue, pendant mon absence de Pérouse. J'ai passé presque tout un mois, soit aux bains de Nocera, soit aux fêtes du pardon d'Assise, soit en divers autres lieux. Des eaux de Nocera, j'ai retiré pour ma santé quelque avantage, et des fêtes d'Assise un sujet d'édification due au grand concours des pèlerins et aux



ROME. — La bénédiction des animaux, le jour de Saint-Antoine, sur la Place Montecitorio. (Dessin de Thomas, 1830.)

LXXXIII

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — Les imprimés que vous recevrez en même temps que cette lettre, je pensais vous les envoyer par une occasion particulière. Mais celle-ci m'ayant fait défaut, je remets ces plis à la poste afin de n'en pas trop retarder le départ. Ces papiers ont été imprimés à Todi où des fêtes publiques ont eu lieu, en mon honneur, à l'occasion des quelques jours que j'ai passés, dans cette ville comprise dans la juridiction de ma province. Je m'y suis rendu par Narni, après mon retour de Magliano où j'étais allé complimenter l'Eminentissime Lambruschini.

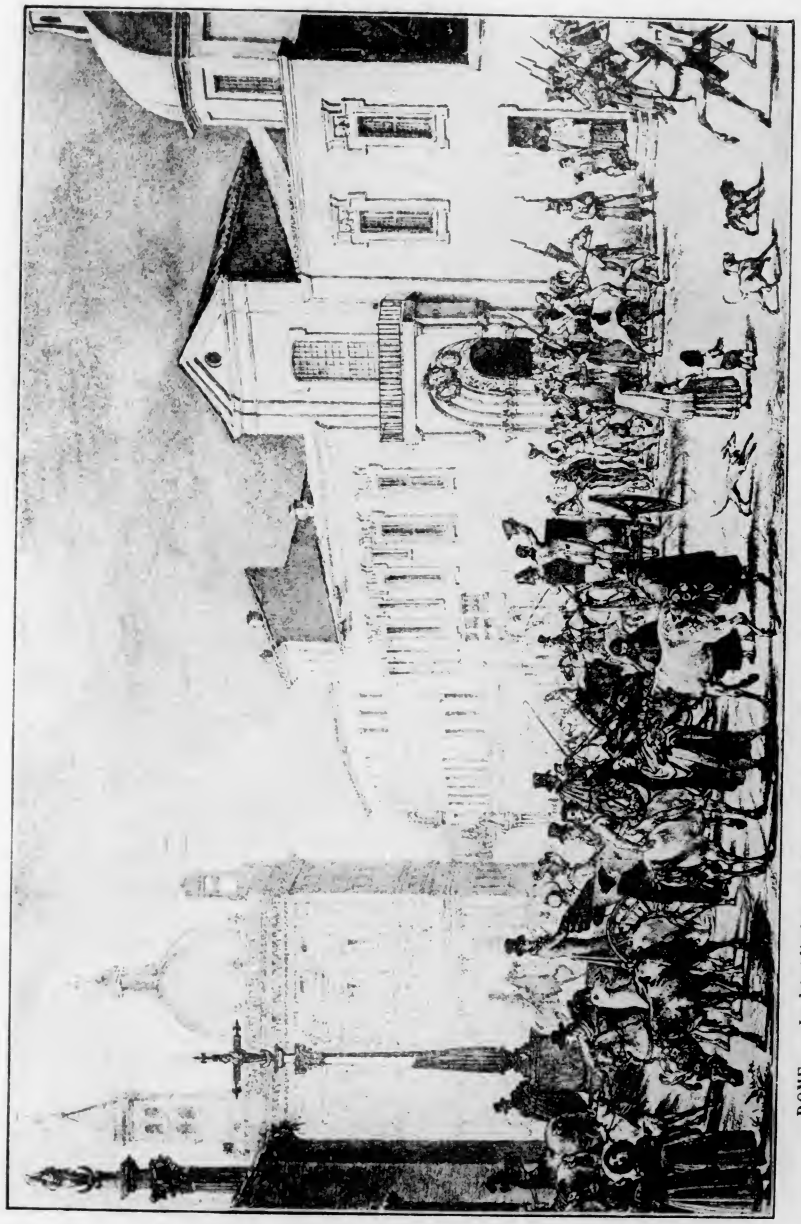
Ma santé est bonne, malgré les occupations de ma charge qui ne me laisse presque aucun repos. Si j'en ai la permission, au mois d'août, j'irai faire une cure aux bains de Nocera parce que, par une heureuse combinaison, les affaires de ma Délégation ne me presseront plus autant.

Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de la famille, et présentez mes respects à toute la maison Muti. En toute affection je me redis votre, etc...

Pérouse, 4 juin 1842.

LXXXIV

Au frère Charles, à Carpineto. — Je reprends l'expédition des journaux que j'avais suspendue, pendant mon absence de Pérouse. J'ai passé presque tout un mois, soit aux bains de Nocera, soit aux fêtes du pardon d'Assise, soit en divers autres lieux. Des eaux de Nocera, j'ai retiré pour ma santé quelque avantage, et des fêtes d'Assise un sujet d'édification dû au grand concours des pèlerins et aux



ROME. — La bénédiction des animaux, le jour de Saint-Antoine, sur la Place Montecitorio. (Dessin de Thomas, 1830.)

manifestations sympathiques que m'a faites cette séraphique cité.

Donnez-moi des nouvelles de Carpineto ; elles ne peuvent pas ne point m'intéresser. Ici, en Ombrie, les récoltes de blé et d'huile ont été très abondantes, et l'exportation de ces produits s'est faite du côté de Livourne et d'Ancône. Avez-vous aussi réalisé là-bas pareille abondance ? Je suis sans nouvelles de Jean-Baptiste, depuis plusieurs mois; et j'en désire, en espérant qu'elles sont bonnes.

A la hâte, je vous renouvelle mes sentiments de constante affection fraternelle avec laquelle je suis, etc...

Pérouse, 11 juillet 1842.

LXXXV

A M. Berti, à Pérouse. — La fête de ce jour s'est passée dans un ordre et un calme parfaits, nonobstant l'affluence énorme des pèlerins; et, de l'avis de ceux qui ont pu comparer celle-ci aux précédentes, elle a même été supérieure aux fêtes des années passées. Suivant l'habitude, les tapageurs paysans du pays s'y sont fait remarquer avec leurs mains jointes et levées au ciel. Ils s'avançaient, se frappaient la poitrine, passaient et repassaient par bandes devant la sainte chapelle. C'est un spectacle qui a son côté burlesque et grossier, mais qui pourtant émeut quiconque réfléchit à la foi vive et sincère qui amène ces foules des points extrêmes de l'Ombrie, et qui leur fait prendre ces poses et pousser ces clameurs au bout desquelles est, pour eux, l'indulgence gagnée et le pardon obtenu.

Sainte-Marie des Anges, 1er août 1842.

LXXXVI

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Voilà plusieurs mois que je n'ai, ni lettres, ni nouvelles. Je pense qu'il n'y

Saint François, sur la Place de la Cathédrale, à Assise.
(D'après Giovanni Duprè.)

a de raison à ce manque que vos occupations, bien que celles-ci ne soient ni si nombreuses, ni si continuelles

qu'elles vous excusent de me priver si longtemps de vous lire. Je n'en dirai pas de même de moi, malgré ma bonne volonté....

Pendant les mois derniers j'ai visité une grande partie de cette vaste province. Des gorges du Fossato, par la route de Fabbrianese, je suis allé jusqu'au lac Trasimène et aux

Façade de Sainte-Marie-des-Anges.

confins de la Toscane. Ensuite, au mois de juin, j'ai dû faire une cure d'eau à Nocera, au grand avantage de ma santé. Le 1er août courant, j'ai présidé les solennités du pardon d'Assise, au sanctuaire de Sainte-Marie-des-Anges.

En général, je suis très content de cette province où je me trouve depuis déjà un an.

Je désire recevoir bientôt une de vos chères lettres et je vous renouvelle, avec mon affection constante, etc.

Pérouse, 12 août 1842.

LXXXVI

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Voilà plusieurs mois que je n'ai, ni lettres, ni nouvelles. Je pense qu'il n'y

Saint François, sur la Place de la Cathédrale, à Assise.
(D'après Giovanni Duprè.)

a de raison à ce manque que vos occupations, bien que celles-ci ne soient ni si nombreuses, ni si continuelles

qu'elles vous excusent de me priver si longtemps de vous lire. Je n'en dirai pas de même de moi, malgré ma bonne volonté....

Pendant les mois derniers j'ai visité une grande partie de cette vaste province. Des gorges du Fossato, par la route de Fabbrianese, je suis allé jusqu'au lac Trasimène et aux

Façade de Sainte-Marie-des-Anges.

confins de la Toscane. Ensuite, au mois de juin, j'ai dû faire une cure d'eau à Nocera, au grand avantage de ma santé. Le 1er août courant, j'ai présidé les solennités du pardon d'Assise, au sanctuaire de Sainte-Marie-des-Anges.

En général, je suis très content de cette province où je me trouve depuis déjà un an.

Je désire recevoir bientôt une de vos chères lettres et je vous renouvelle, avec mon affection constante, etc.

Pérouse, 12 août 1842.

LXXXVII

A la sœur Catherine Lolli, à Ferentino. — Depuis longtemps, je désirais vous écrire; mais, dans cette vie de continuelles affaires que je suis obligé de mener, il ne m'arrive presque jamais de pouvoir réaliser mes résolutions les meilleures. Ici, je ne reçois pas moins de trois courriers par jour, et les paquets en sont ordinairement si volumineux que vous pouvez bien compter, dans l'espace d'une semaine, un millier environ de lettres reçues ou envoyées. Je ne vous parle pas de toutes les autres occupations que m'impose ma charge; elles sont si nombreuses, qu'elles absorbent les meilleures heures du jour. Quand le travail cesse, la fatigue se fait sentir; et plutôt que de vaquer à des occupations nouvelles, je ne sens plus que le besoin de la tranquillité et du repos.

Pérouse, 10 septembre 1842.

LXXXVIII

Au frère Charles, à Carpineto. — Je vous écris de Rome où je suis arrivé, lundi dernier, appelé là par le Cardinal Secrétaire d'État. Cette convocation a pour objet de pressentir mes intentions sur la Nonciature apostolique de Belgique, la volonté de notre très bienfaisant Souverain m'ayant déjà destiné à ce poste. Quelle impression a produite sur moi cette nouvelle! Comme elle continue à m'émouvoir, je suis incapable de vous la traduire.

Je me hâte de vous en donner la notification officielle, pensant faire ainsi chose qui vous sera agréable, et croyant que toute la famille participera à la même allégresse, à l'annonce d'une telle nouvelle. Oh! si seulement nos bons parents vivaient encore! Je ne peux y penser sans sentir

Intérieur de Sainte-Marie-des-Anges.

intérieurement se déchirer mon cœur. Je vous attends à Rome pour la consécration épiscopale qui aura lieu, en février prochain. Elle sera faite par l'Éminentissime Lambruschini. Le titre qui me sera conféré sera celui d'Archevêque

LXXXVII

A la sœur Catherine Lolli, à Ferentino. — Depuis longtemps, je désirais vous écrire; mais, dans cette vie de continuelles affaires que je suis obligé de mener, il ne m'arrive presque jamais de pouvoir réaliser mes résolutions les meilleures. Ici, je ne reçois pas moins de trois courriers par jour, et les paquets en sont ordinairement si volumineux que vous pouvez bien compter, dans l'espace d'une semaine, un millier environ de lettres reçues ou envoyées. Je ne vous parle pas de toutes les autres occupations que m'impose ma charge; elles sont si nombreuses, qu'elles absorbent les meilleures heures du jour. Quand le travail cesse, la fatigue se fait sentir; et plutôt que de vaquer à des occupations nouvelles, je ne sens plus que le besoin de la tranquillité et du repos.

Pérouse, 10 septembre 1842.

LXXXVIII

Au frère Charles, à Carpineto. — Je vous écris de Rome où je suis arrivé, lundi dernier, appelé là par le Cardinal Secrétaire d'État. Cette convocation a pour objet de pressentir mes intentions sur la Nonciature apostolique de Belgique, la volonté de notre très bienfaisant Souverain m'ayant déjà destiné à ce poste. Quelle impression a produite sur moi cette nouvelle! Comme elle continue à m'émouvoir, je suis incapable de vous la traduire.

Je me hâte de vous en donner la notification officielle, pensant faire ainsi chose qui vous sera agréable, et croyant que toute la famille participera à la même allégresse, à l'annonce d'une telle nouvelle. Oh! si seulement nos bons parents vivaient encore! Je ne peux y penser sans sentir

Intérieur de Sainte-Marie-des-Anges.

intérieurement se déchirer mon cœur. Je vous attends à Rome pour la consécration épiscopale qui aura lieu, en février prochain. Elle sera faite par l'Éminentissime Lambruschini. Le titre qui me sera conféré sera celui d'Archevêque

de Damiette. Au mois de mars, je partirai pour la Belgique....

Faites à mon égard tout ce que vous dicteront votre cœur et la solennité de la circonstance.

Avec le désir de vous embrasser bientôt, je me redis en toute affection votre, etc.

Rome, 12 janvier 1843.

LXXXIX

A Son Eminence le cardinal Bussi, archevêque de Bénévent. — L'affection vraiment paternelle, dont Votre Éminence révérendissime a daigné toujours m'honorer, exige que je vous fasse part de tous les événements importants de ma vie. A cette heure, il s'en présente un de très solennel pour moi, et je me hâte de vous en donner communication.

Ainsi que Votre Éminence l'aura remarqué en suscription de cette lettre, j'ai l'honneur de vous écrire de Rome. Appelé ici en toute urgence par la volonté de notre Souverain, je m'y transportai avant-hier avec la plus grande célérité. Ma promotion nouvelle à la Nonciature de Belgique en était la cause et j'en devais prendre notification de notre bien-aimé Pontife. Ce poste, très estimé par les uns et très redouté par les autres, me donne à réfléchir; car je connais ma faiblesse, en face de tant de devoirs auxquels cette charge m'appelle. Aussi cette mission ne sera pas un effet de présomption de ma part, mais seulement une preuve d'obéissance au souverain Pasteur et de soumission aux décrets mystérieux du Ciel.

Mon séjour à Rome devant se prolonger quelques mois, j'aurai toute facilité pour adresser à Votre Éminence d'autres lettres dans lesquelles je me ferai un devoir de vous communiquer d'autres nouvelles qui pourront avoir trait à la Nonciature annoncée.

Abside de Sainte-Marie-des-Anges.

En attendant, incliné pour le baisement de la sainte pourpre, avec le plus profond respect je me confirme, etc.

Rome, 12 janvier 1843.

de Damiette. Au mois de mars, je partirai pour la Belgique....

Faites à mon égard tout ce que vous dicteront votre cœur et la solennité de la circonstance.

Avec le désir de vous embrasser bientôt, je me redis en toute affection votre, etc.

Rome, 12 janvier 1845.

LXXXIX

A Son Eminence le cardinal Bussi, archevêque de Bénévent. — L'affection vraiment paternelle, dont Votre Éminence révérendissime a daigné toujours m'honorer, exige que je vous fasse part de tous les événements importants de ma vie. A cette heure, il s'en présente un de très solennel pour moi, et je me hâte de vous en donner communication.

Ainsi que Votre Éminence l'aura remarqué en suscription de cette lettre, j'ai l'honneur de vous écrire de Rome. Appelé ici en toute urgence par la volonté de notre Souverain, je m'y transportai avant-hier avec la plus grande célérité. Ma promotion nouvelle à la Nonciature de Belgique en était la cause et j'en devais prendre notification de notre bien-aimé Pontife. Ce poste, très estimé par les uns et très redouté par les autres, me donne à réfléchir; car je connais ma faiblesse, en face de tant de devoirs auxquels cette charge m'appelle. Aussi cette mission ne sera pas un effet de présomption de ma part, mais seulement une preuve d'obéissance au souverain Pasteur et de soumission aux décrets mystérieux du Ciel.

Mon séjour à Rome devant se prolonger quelques mois, j'aurai toute facilité pour adresser à Votre Éminence d'autres lettres dans lesquelles je me ferai un devoir de vous communiquer d'autres nouvelles qui pourront avoir trait à la Nonciature annoncée.

Abside de Sainte-Marie-des-Anges.

En attendant, incliné pour le baisement de la sainte pourpre, avec le plus profond respect je me confirme, etc.

Rome, 12 janvier 1845.

XC

A la Magistrature de Pérouse. — Sa Béatitude, ayant égard bien plus à la générosité de son âme paternelle qu'à mon insignifiance, a daigné, dans sa bonté, me choisir comme Nonce apostolique en Belgique. Pendant que je me prépare à obéir aux ordres de mon Souverain vénéré, je m'empresse d'en faire part à votre excellente Magistrature qui, m'ayant donné des preuves éclatantes de particulière sympathie, ne sera pas, puis-je croire, indifférente à cette communication obligée.

Et en l'assurant que, malgré la distance, ma mémoire conservera toujours le souvenir reconnaissant des membres méritants qui la composent et qui, j'en ai l'espoir, garderont ce même souvenir dans leurs âmes bien nées, je me redis en particulière et affectueuse estime, etc.

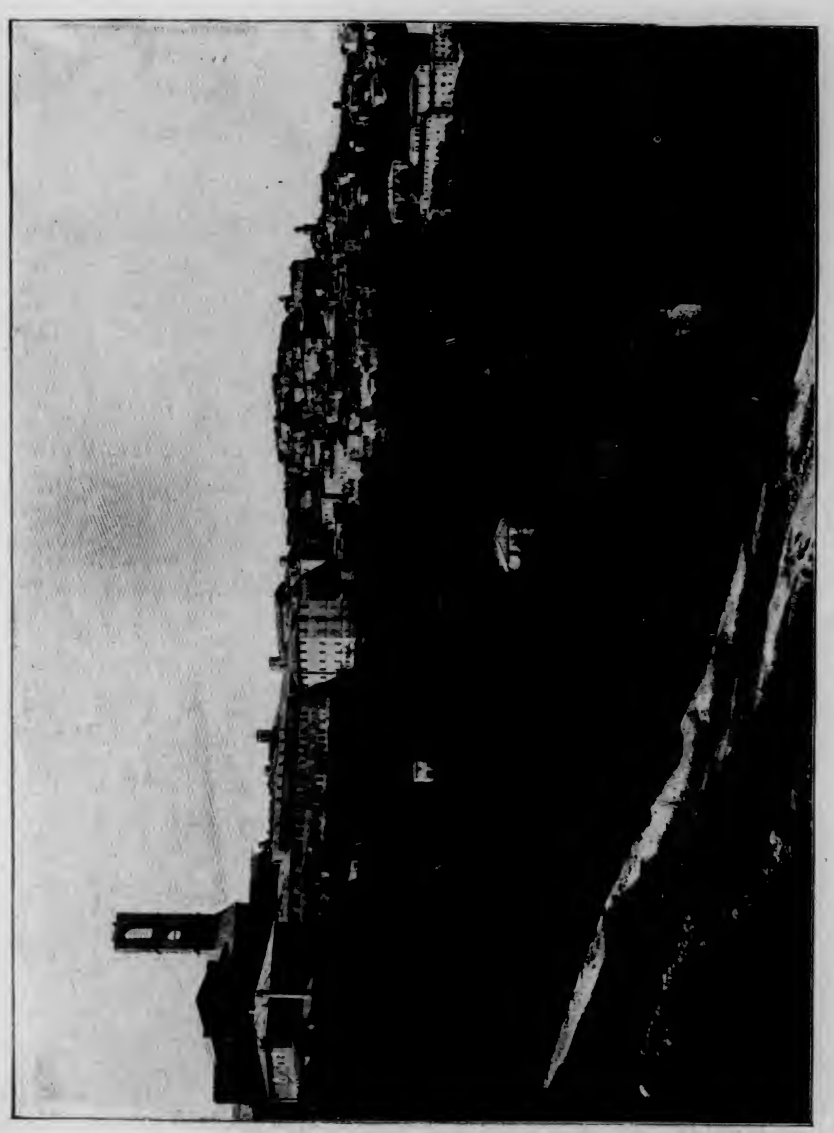
Rome, 12 janvier 1845.

XCI

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Comme vous vous en apercevrez par la date de cette lettre, c'est de Rome que je vous écris. Les appels supérieurs dont je vous parlais dans ma dernière lettre se sont renouvelés, et j'ai été obligé de quitter Pérouse en toute hâte. Arrivé à Rome, on m'a fait part de la volonté de mon Souverain qui me destine à la nonciature de Belgique.

Qu'en dites-vous?

Moi, je vous confesse que cette nouvelle, encore que très agréable et très désirée par d'autres, a mis mon âme dans



Pérouse, vue des Colli.

XC

A la Magistrature de Pérouse. — Sa Béatitude, ayant égard bien plus à la générosité de son âme paternelle qu'à mon insignifiance, a daigné, dans sa bonté, me choisir comme Nonce apostolique en Belgique. Pendant que je me prépare à obéir aux ordres de mon Souverain vénéré, je m'empresse d'en faire part à votre excellente Magistrature qui, m'ayant donné des preuves éclatantes de particulière sympathie, ne sera pas, puis-je croire, indifférente à cette communication obligée.

Et en l'assurant que, malgré la distance, ma mémoire conservera toujours le souvenir reconnaissant des membres méritants qui la composent et qui, j'en ai l'espoir, garderont ce même souvenir dans leurs âmes bien nées, je me redis en particulière et affectueuse estime, etc.

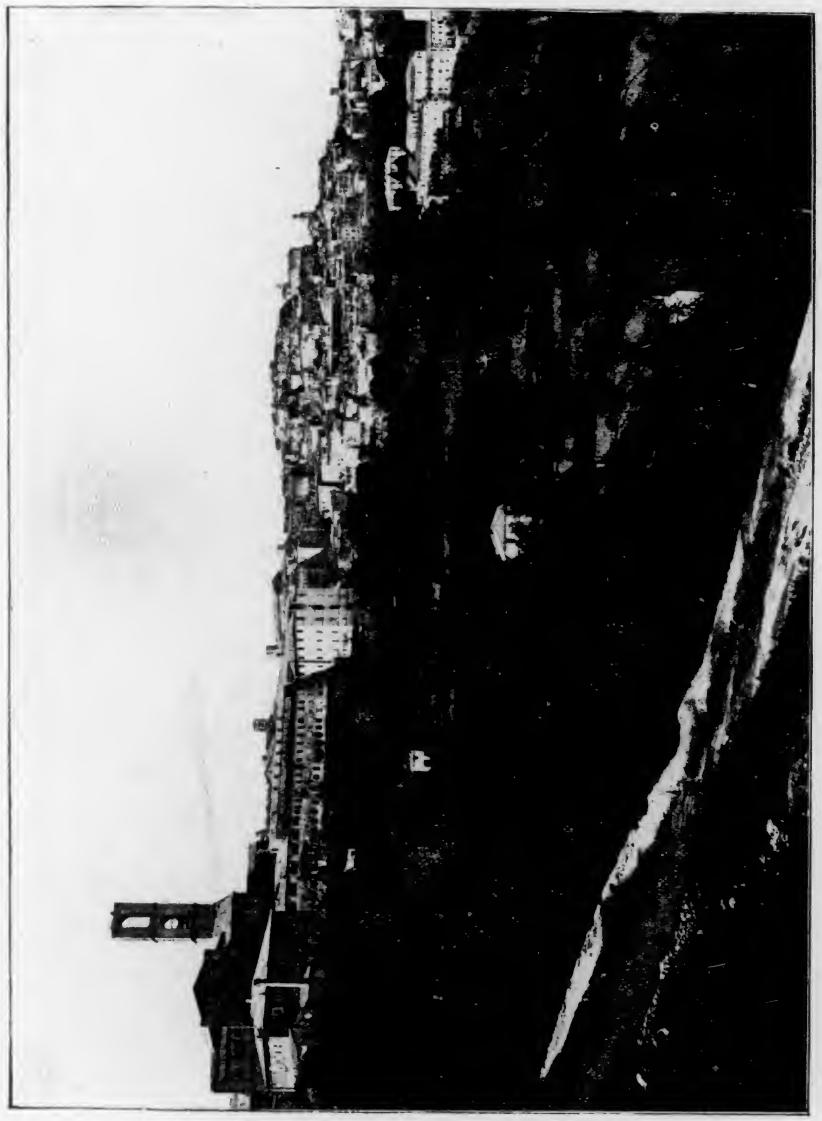
Rome, 12 janvier 1845.

XCI

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Comme vous vous en apercevrez par la date de cette lettre, c'est de Rome que je vous écris. Les appels supérieurs dont je vous parlais dans ma dernière lettre se sont renouvelés, et j'ai été obligé de quitter Pérouse en toute hâte. Arrivé à Rome, on m'a fait part de la volonté de mon Souverain qui me destine à la nonciature de Belgique.

Qu'en dites-vous?

Moi, je vous confesse que cette nouvelle, encore que très agréable et très désirée par d'autres, a mis mon âme dans



Pérouse, vue des Golfi.

un grand embarras et je ne saurais vous exprimer avec des paroles l'impression qu'elle a produite en moi.

Je serai préconisé au Consistoire du 27 courant, et l'Éminentissime Lambruschini me consacrera archevêque de Damiette, en février. Mon départ pour la Belgique aura lieu dans le courant du mois de mars. Je vous attends à Rome, et vite.

Rome, 13 janvier 1843.

XCII

Le frère Charles à Mgr Joachim Pecci, à Rome. — ... Loin de nous les funèbres souvenirs, et réfléchissez que toutes les grandes joies ressemblent aux grandes douleurs. Si nos parents vivaient encore, eux qui avaient l'âme si sensible, ils en auraient éprouvé sans doute une commotion violente qui eût été nuisible à leur santé.

Pendant que vous resterez à Rome, tâchez de vous divertir, d'être tranquille et gai.

Carpineto, le 15 janvier 1843.

XCIII

Le frère Jean-Baptiste à Mgr Joachim Pecci, à Rome. — Nonce et archevêque, voilà deux choses qui, pour les digérer, requièrent un bon estomac. Les affaires de l'Église, en Belgique, vont bien, je crois. Pourtant vous avez à traiter avec un roi qui ne croit guère à ces choses[1]. J'aime-

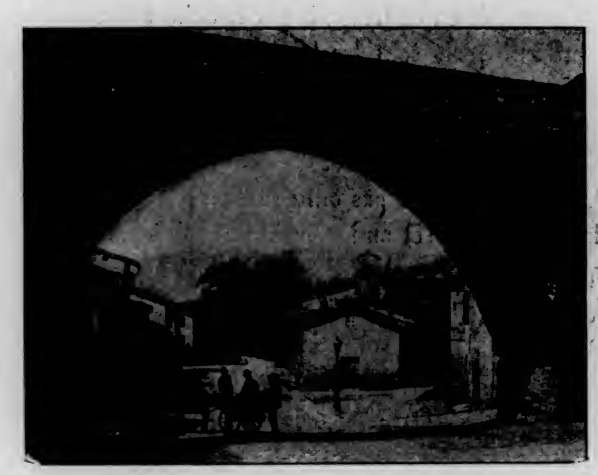
1. Les Belges avaient eu à choisir pour roi entre un protestant, le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, et un catholique le duc de Nemours, fils de Louis-Philippe. A une voix de majorité, celui-ci fut élu; mais le roi de France, n'ayant pas obtenu pour son fils l'unanimité des suffrages, crut devoir refuser pour le duc de Nemours le trône de Belgique qui échut ainsi au prince Léopold.

rais assister à votre consécration. Si elle avait lieu dans l'église des Stigmates, je crois que les ossements de notre mère et ceux de Mgr notre oncle tressailliraient de joie, dans leur glaciale immobilité.

Maenza, le 16 janvier 1843.

XCIV

Le cardinal Bussi, archevêque de Bénévent, à Mgr Joachim Pecci. — L'affection que je porte à Votre Seigneurie



La Via della Conca, à Pérouse.

Illustrissime et Révérendissime me faisait désirer de vos nouvelles, et je regrettais de n'en pas avoir depuis longtemps. Imaginez-vous avec quelle satisfaction j'ai reçu votre lettre du 12 courant, par laquelle vous me faites part de la nouvelle preuve dont vous honore la Clémence Souveraine, en vous destinant à la Nonciature Apostolique du royaume belge.

un grand embarras et je ne saurais vous exprimer avec des paroles l'impression qu'elle a produite en moi.

Je serai préconisé au Consistoire du 27 courant, et l'Éminentissime Lambruschini me consacrera archevêque de Damiette, en février. Mon départ pour la Belgique aura lieu dans le courant du mois de mars. Je vous attends à Rome, et vite.

Rome, 13 janvier 1845.

XCII

Le frère Charles à Mgr Joachim Pecci, à Rome. — ... Loin de nous les funèbres souvenirs, et réfléchissez que toutes les grandes joies ressemblent aux grandes douleurs. Si nos parents vivaient encore, eux qui avaient l'âme si sensible, ils en auraient éprouvé sans doute une commotion violente qui eût été nuisible à leur santé.

Pendant que vous resterez à Rome, tâchez de vous divertir, d'être tranquille et gai.

Carpineto, le 15 janvier 1845.

XCIII

Le frère Jean-Baptiste à Mgr Joachim Pecci, à Rome. — Nonce et archevêque, voilà deux choses qui, pour les digérer, requièrent un bon estomac. Les affaires de l'Église, en Belgique, vont bien, je crois. Pourtant vous avez à traiter avec un roi qui ne croit guère à ces choses[1]. J'aime-

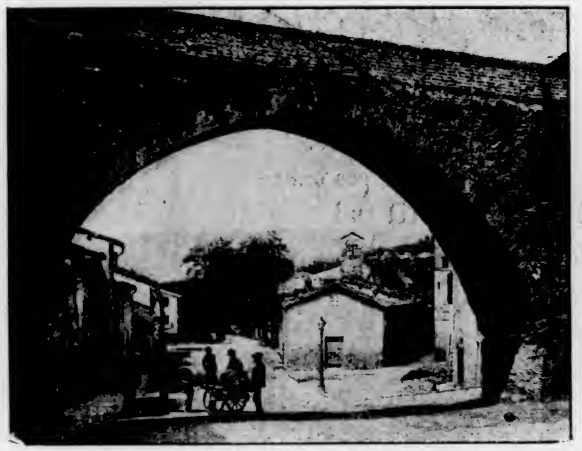
1. Les Belges avaient eu à choisir pour roi entre un protestant, le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, et un catholique le duc de Nemours, fils de Louis-Philippe. A une voix de majorité, celui-ci fut élu; mais le roi de France, n'ayant pas obtenu pour son fils l'unanimité des suffrages, crut devoir refuser pour le duc de Nemours le trône de Belgique qui échut ainsi au prince Léopold.

rais assister à votre consécration. Si elle avait lieu dans l'église des Stigmates, je crois que les ossements de notre mère et ceux de Mgr notre oncle tressailliraient de joie, dans leur glaciale immobilité.

Maenza, le 16 janvier 1845.

XCIV

Le cardinal Bussi, archevêque de Bénévent, à Mgr Joachim Pecci. — L'affection que je porte à Votre Seigneurie



La Via della Conca, à Pérouse.

Illustrissime et Révérendissime me faisait désirer de vos nouvelles, et je regrettais de n'en pas avoir depuis longtemps. Imaginez-vous avec quelle satisfaction j'ai reçu votre lettre du 12 courant, par laquelle vous me faites part de la nouvelle preuve dont vous honore la Clémence Souveraine, en vous destinant à la Nonciature Apostolique du royaume belge.

La prévoyance du Gouvernement Pontifical répond ainsi à la satisfaction générale de tous ceux qui ont pu connaître vos excellentes qualités, votre talent, votre prudence, dans le maniement des affaires. Je m'en félicite de plus en plus, et je vous souhaite des hasards meilleurs encore et de plus hautes ascensions, pour le bien de l'Église.

Vous trouverez à Bruxelles, si on y a conservé les anciens papiers de la Nonciature, les mémoires du cardinal J. Batt. Bussi, mon ancêtre qui, au commencement du dernier siècle, fut envoyé Nonce apostolique *ad tractum Rheni*, selon l'expression usitée en ce temps-là par le Saint-Siège. Je ne sais aujourd'hui quels sont les termes en vigueur. Mais je ne doute pas que votre zèle mettra tout en œuvre, pour la plus grande gloire de la religion catholique et pour le lustre du Saint-Siège en cette contrée.

Je vous prie de ne pas oublier dans vos prières ce véritable serviteur et cet ami affectionné que vous avez en moi et que vous pourrez honorer encore de vos commissions, malgré d'aussi lointaines distances.

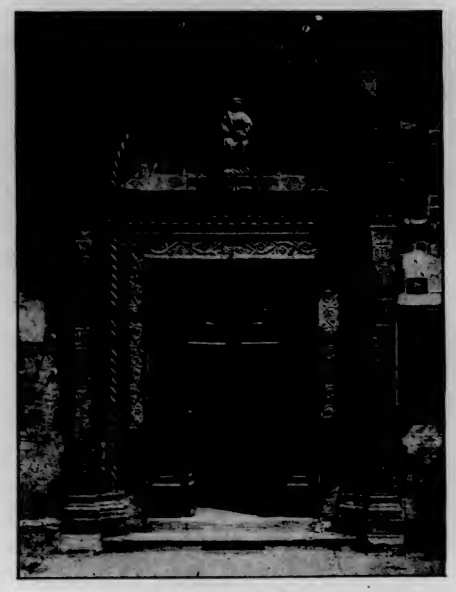
Je me confirme, de Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime, etc.

Bénévent, 18 janvier 1843.

XCV

Mgr Joachim Pecci à son Exc. Mgr Fornari, nonce à Bruxelles. — Vous savez déjà, mon cher Seigneur, que Sa Béatitude, par une excessive bonté, a daigné m'appeler à votre succession dans cette Nonciature apostolique. Si, de mon côté, je suis heureux de ce choix qui m'honore, je le suis forcément davantage en pensant que le dignitaire que

je vais remplacer dans sa noble charge m'est, depuis longtemps, uni par les liens de l'amitié. Je ne peux pas douter de cette amitié, surtout à l'heure où elle me permet de compter sur vos utiles conseils et vos lumières nécessaires qui me serviront de guide dans la difficile carrière où je m'achemine. J'espère bien, mon cher Seigneur, que non seulement vous aurez prévu la prière que je viens vous faire par cette lettre et par les autres que je vous adresserai dans la suite, mais encore que vous serez tout disposé à y répondre....



La porte de Cambio.

Ce sera un plaisir bien doux et bien cher pour moi de vous embrasser encore et de renouer ensemble les choses présentes aux souvenirs passés. Mes désirs précipitent le jour où j'aurai la fortune de vous revoir à Bruxelles, bien que je sache que j'y jouirai peu de temps de votre compagnie. Vous êtes, de votre côté, sollicité vers Paris; et je vous ai complimenté de la nonciature qui vous attend dans cette ville, par une lettre précédente que je vous écrivis quand j'ignorais encore mon propre sort. J'espère qu'avec vos lettres vous allez me rendre ce retard moins

La prévoyance du Gouvernement Pontifical répond ainsi à la satisfaction générale de tous ceux qui ont pu connaître vos excellentes qualités, votre talent, votre prudence, dans le maniement des affaires. Je m'en félicite de plus en plus, et je vous souhaite des hasards meilleurs encore et de plus hautes ascensions, pour le bien de l'Église.

Vous trouverez à Bruxelles, si on y a conservé les anciens papiers de la Nonciature, les mémoires du cardinal J. Batt. Bussi, mon ancêtre qui, au commencement du dernier siècle, fut envoyé Nonce apostolique *ad tractum Rheni*, selon l'expression usitée en ce temps-là par le Saint-Siège. Je ne sais aujourd'hui quels sont les termes en vigueur. Mais je ne doute pas que votre zèle mettra tout en œuvre, pour la plus grande gloire de la religion catholique et pour le lustre du Saint-Siège en cette contrée.

Je vous prie de ne pas oublier dans vos prières ce véritable serviteur et cet ami affectionné que vous avez en moi et que vous pourrez honorer encore de vos commissions, malgré d'aussi lointaines distances.

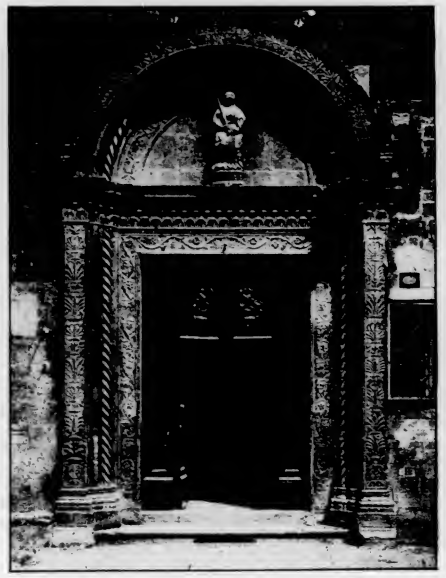
Je me confirme, de Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime, etc.

Bénévent, 18 janvier 1845.

XCV

Mgr Joachim Pecci à son Exc. Mgr Fornari, nonce à Bruxelles. — Vous savez déjà, mon cher Seigneur, que Sa Béatitude, par une excessive bonté, a daigné m'appeler à votre succession dans cette Nonciature apostolique. Si, de mon côté, je suis heureux de ce choix qui m'honore, je le suis forcément davantage en pensant que le dignitaire que

je vais remplacer dans sa noble charge m'est, depuis longtemps, uni par les liens de l'amitié. Je ne peux pas douter de cette amitié, surtout à l'heure où elle me permet de compter sur vos utiles conseils et vos lumières nécessaires qui me serviront de guide dans la difficile carrière où je m'achemine. J'espère bien, mon cher Seigneur, que non seulement vous aurez prévu la prière que je viens vous faire par cette lettre et par les autres que je vous adresserai dans la suite, mais encore que vous serez tout disposé à y répondre....



La porte de Cambio.

Ce sera un plaisir bien doux et bien cher pour moi de vous embrasser encore et de renouer ensemble les choses présentes aux souvenirs passés. Mes désirs précipitent le jour où j'aurai la fortune de vous revoir à Bruxelles, bien que je sache que j'y jouirai peu de temps de votre compagnie. Vous êtes, de votre côté, sollicité vers Paris; et je vous ai complimenté de la nonciature qui vous attend dans cette ville, par une lettre précédente que je vous écrivis quand j'ignorais encore mon propre sort. J'espère qu'avec vos lettres vous allez me rendre ce retard moins

pénible. En attendant de les lire, je me redis, en toute estime et amitié, etc.

Rome, 14 janvier 1843.

XCVI

Mgr Fornari à son Exc. Mgr Pecci, à Rome. — Je ne sais comment vous exprimer la joie vive et la vraie allégresse que j'ai éprouvées, ce matin, en recevant votre aimable lettre de Rome, en date du 14 courant. Je ne vous dirai rien du récit que vous me faites, sur vos affaires et votre position; car, ce matin même, j'ai reçu une dépêche de S. E. le Secrétaire d'État, me disant que le Saint-Père s'est définitivement résolu à vous nommer Nonce apostolique auprès de S. M. le Roi des Belges; nouvelle qui, ainsi que j'ai répondu à Son Éminence, m'a rempli l'âme d'une suave jocondité. Mon cher Seigneur, il ne pouvait être fait un meilleur choix que celui qu'a fait le Saint-Père en votre personne; et, aujourd'hui même, je me charge de porter cette heureuse nouvelle à la connaissance de M. le Ministre des Affaires Étrangères qui, j'en suis sûr, exultera de joie quand il saura par ma bouche les qualités supérieures qui vous distinguent. *Evviva*! mon cher Seigneur. C'est Dieu qui vous choisit pour que vous fassiez du bien dans ce pays. Et vous en ferez beaucoup, et vous suppléerez à celui que je n'ai pu y opérer, et vous remédierez aussi au mal que j'y aurai pu commettre. Vous en avez tous les moyens et, le plus nécessaire de tous, la vertu qui malheureusement me fait défaut. Croyez bien que ce que je vous ai dit, je le pense sincèrement et qu'en apprenant le choix dont vous êtes le sujet, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier :

— Béni soit Dieu, qui protège les Belges!

Pour aujourd'hui, je ne vous ennuierai pas davantage; et je termine en me recommandant à vos prières et en me confirmant, de tout mon cœur, etc.

Bruxelles, 25 janvier 1843.

XCVII

Mgr Joachim Pecci à son frère Jean-Baptiste, à Maenza. — ... Comme il me serait agréable de célébrer moi-même votre mariage! Ayant à m'éloigner de la famille, qui sait pour combien d'années, je partirais plus content. Assurément, il ne vous déplairait pas, non plus, de profiter de cette occasion. Faites donc pour moi le plus que vous pourrez, et je vous en serai reconnaissant[1].

Les dépenses pour ma nomination à l'Archiépiscopat et à la Nonciature ne seront certainement pas petites.... Permettez-moi de vous attendre pour les premiers jours de février. La consécration n'aura pas lieu, puis-je croire, avant le 10 du mois prochain. Pour ne pas me manquer à moi-même dans le nouveau poste diplomatique et dans la nouvelle mission qui me sont confiés, j'ai grand besoin de l'aide du Seigneur à qui il faut d'abord promptement obéir. Je me confie uniquement en son assistance.

Je vous embrasse et je reste, en toute cordialité, votre frère bien affectueux, etc.

Rome, 17 janvier 1843.

1. Mgr Pecci désirait marier son frère avec une charmante jeune personne d'Anagni, nièce du cardinal Belli.

XCVIII

Au frère Charles, à Carpineto. — Je vous remercie de la promptitude avec laquelle vous m'avez remis les deux extraits de baptême et de confirmation. Il avait été impossible de les retrouver aux archives du vicariat de Rome, bien qu'ils y aient été présentés déjà deux fois pour les Ordres Mineurs et pour la Prêtrise.

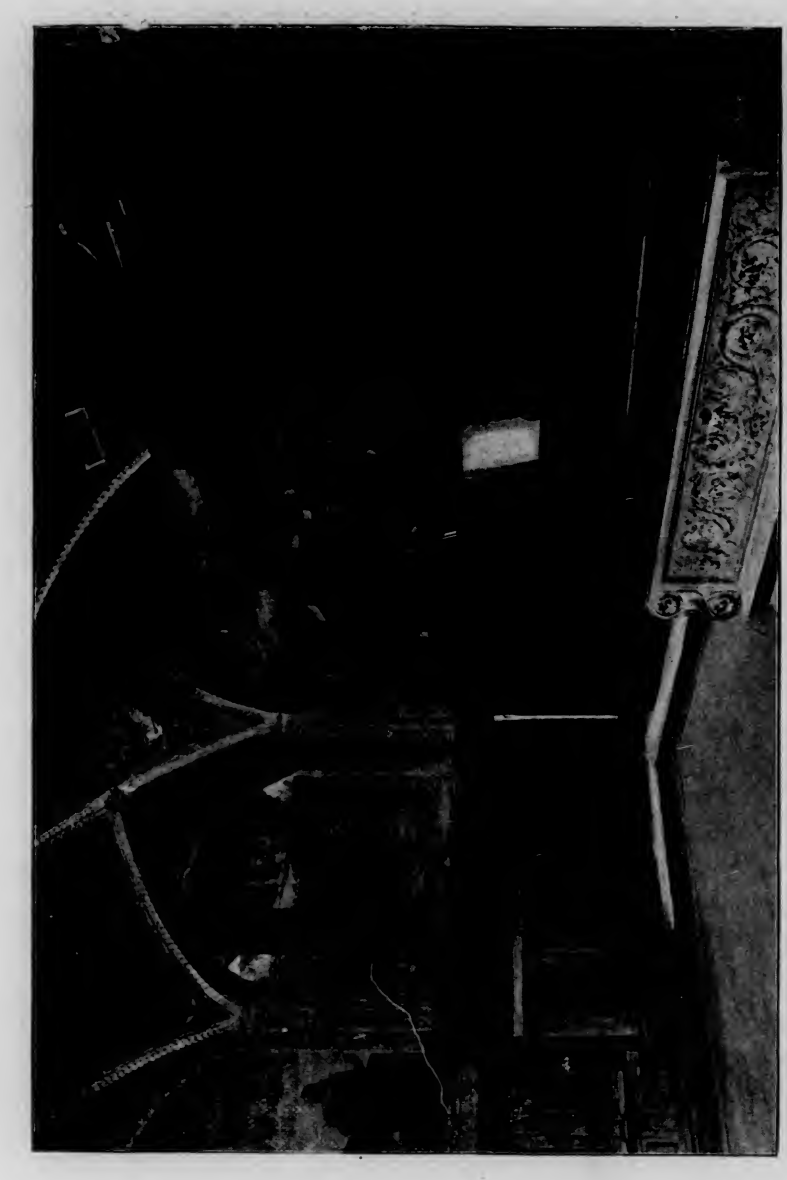
Au sujet du secrétaire que vous me proposez, je n'ai aucune exception à faire et je retiens pour ferme que cette personne devra être des mieux choisies. Vous conviendrez cependant avec moi que, pour un choix pareil, il faut aller *piano*; d'autant mieux qu'en exigeant de ce sujet une connaissance approfondie des disciplines ecclésiastiques, il faudra lui demander beaucoup d'autres qualités même extérieures, et autant que possible l'usage de la langue française. Je ne vous cacherai pas que j'ai en vue une autre personne, qui me semble réunir toutes ces qualités. C'est un prêtre auquel, depuis quinze ans, je porte une grande affection. Au reste, il est bon d'en avoir plusieurs en vue, afin de choisir le meilleur. Aux noms déjà proposés nous joindrons celui de l'abbé Roberti, votre protégé.

Saluez de ma part ma sœur Anne-Marie et tous les nôtres. Je vous embrasse de tout cœur et je vous prie de me croire en toute affection votre, etc.

Rome, 22 janvier 1845.

XCIX

La Rév. Mère Thérèse Cherubina de Jésus, abbesse de Cori, à Mgr Joachim Pecci, à Rome. — Je me réjouis avec



Le Cambio, à Pérouse.

XCVIII

Au frère Charles, à Carpineto. — Je vous remercie de la promptitude avec laquelle vous m'avez remis les deux extraits de baptême et de confirmation. Il avait été impossible de les retrouver aux archives du vicariat de Rome, bien qu'ils y aient été présentés déjà deux fois pour les Ordres Mineurs et pour la Prêtrise.

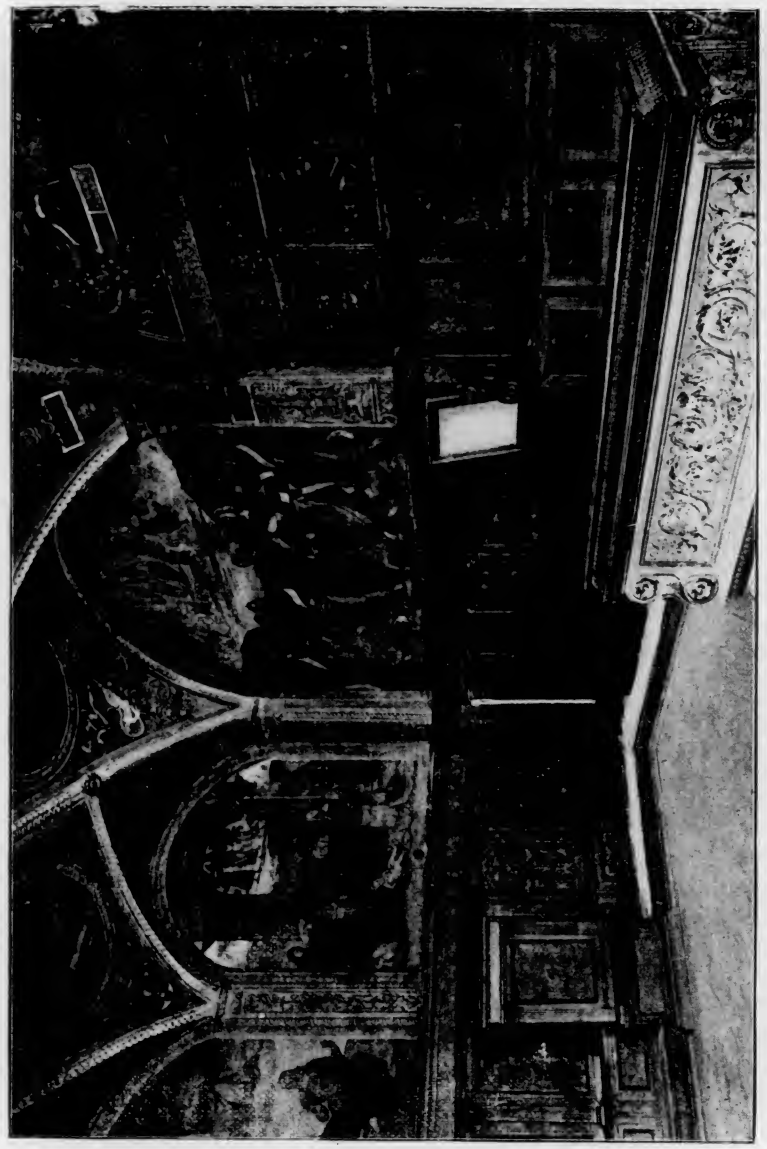
Au sujet du secrétaire que vous me proposez, je n'ai aucune exception à faire et je retiens pour ferme que cette personne devra être des mieux choisies. Vous conviendrez cependant avec moi que, pour un choix pareil, il faut aller *piano*; d'autant mieux qu'en exigeant de ce sujet une connaissance approfondie des disciplines ecclésiastiques, il faudra lui demander beaucoup d'autres qualités même extérieures, et autant que possible l'usage de la langue française. Je ne vous cacherai pas que j'ai en vue une autre personne, qui me semble réunir toutes ces qualités. C'est un prêtre auquel, depuis quinze ans, je porte une grande affection. Au reste, il est bon d'en avoir plusieurs en vue, afin de choisir le meilleur. Aux noms déjà proposés nous joindrons celui de l'abbé Roberti, votre protégé.

Saluez de ma part ma sœur Anne-Marie et tous les nôtres. Je vous embrasse de tout cœur et je vous prie de me croire en toute affection votre, etc.

Rome, 22 janvier 1845.

XCIX

La Rév. Mère Thérèse Cherubina de Jésus, abbesse de Cori, à Mgr Joachim Pecci, à Rome. — Je me réjouis avec



Le Cambio, à Pérouse.

vous de votre élévation à la dignité d'archevêque de Damiette et de nonce en Belgique. Cette nouvelle m'a causé une vraïe consolation. Combien de grâces fait pleuvoir le Seigneur sur votre personne! Que de bienfaits! Plus les bienfaits de Dieu sont grands, plus grande aussi doit être votre reconnaissance envers lui. Rapportez donc tous ces honneurs à lui, car à lui seul est due toute gloire. Sans son secours, nous ne pouvons rien. Et que sommes-nous en sa présence? Ne tirez pas vanité des honneurs de ce monde; ils s'évanouissent comme de la fumée, et vous en êtes bien persuadé. Agissez en toute chose avec une intention droite et pour la gloire de Dieu. Aimez-le, servez-le de grand cœur, parce qu'il le mérite et aussi parce que c'est votre intérêt personnel, et qu'ainsi vous vous amasserez un beau capital pour la vie éternelle. Excusez ces quelques mots que je vous écris, tels que me les dicte le sentiment du bien que je vous veux. Aussi longtemps que le Seigneur me conservera dans ce monde, je ne manquerai pas un seul jour de vous recommander à lui. Faites de même, à mon égard; et quelquefois écrivez-moi. J'ai plaisir à vous lire.

Je vous salue bien chèrement et, avec affection je me redis votre bien affectueuse et bien dévouée tante

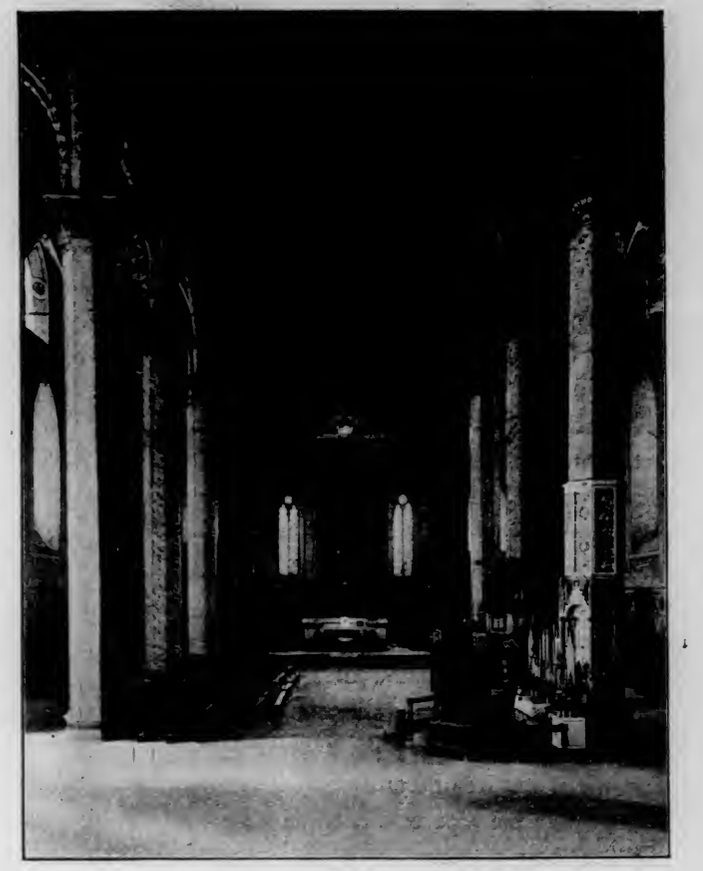
M. Thérèse Cherubina de Jésus Sac., abbesse.

Cori, 25 janvier 1845.

C

Mgr Joachim Pecci à Mgr Jérôme d'Andrea, Nonce Apostolique à Lucerne. — Désormais, de vos montagnes, vous ne m'envierez plus l'azur de notre ciel riant. Voilà que, moi

aussi, je suis mandé ailleurs; et vous le savez déjà, puisque voilà rendue publique ma nomination à la Nonciature Apos-



Intérieur du *Duomo* de Pérouse.

tolique du Royaume Belge. Ainsi bientôt, en soupirant, dirai-je adieu à Rome et au ciel italien, pour me rendre où m'envoie la généreuse bénignité de notre commun Père et

vous de votre élévation à la dignité d'archevêque de Damiette et de nonce en Belgique. Cette nouvelle m'a causé une vraie consolation. Combien de grâces fait pleuvoir le Seigneur sur votre personne! Que de bienfaits! Plus les bienfaits de Dieu sont grands, plus grande aussi doit être votre reconnaissance envers lui. Rapportez donc tous ces honneurs à lui, car à lui seul est due toute gloire. Sans son secours, nous ne pouvons rien. Et que sommes-nous en sa présence? Ne tirez pas vanité des honneurs de ce monde; ils s'évanouissent comme de la fumée, et vous en êtes bien persuadé. Agissez en toute chose avec une intention droite et pour la gloire de Dieu. Aimez-le, servez-le de grand cœur, parce qu'il le mérite et aussi parce que c'est votre intérêt personnel, et qu'ainsi vous vous amasserez un beau capital pour la vie éternelle. Excusez ces quelques mots que je vous écris, tels que me les dicte le sentiment du bien que je vous veux. Aussi longtemps que le Seigneur me conservera dans ce monde, je ne manquerai pas un seul jour de vous recommander à lui. Faites de même, à mon égard; et quelquefois écrivez-moi. J'ai plaisir à vous lire.

Je vous salue bien chèrement et, avec affection je me redis votre bien affectueuse et bien dévouée tante

M. Thérèse Cherubina de Jésus Sac., abbesse.

Cori, 25 janvier 1845.

C

Mgr Joachim Pecci à Mgr Jérôme d'Andrea, Nonce Apostolique à Lucerne. — Désormais, de vos montagnes, vous ne m'envierez plus l'azur de notre ciel riant. Voilà que, moi

aussi, je suis mandé ailleurs; et vous le savez déjà, puisque voilà rendue publique ma nomination à la Nonciature Apos-

Intérieur du *Duomo* de Pérouse.

tolique du Royaume Belge. Ainsi bientôt, en soupirant, dirai-je adieu à Rome et au ciel italien, pour me rendre où m'envoie la généreuse bénignité de notre commun Père et

Souverain. Devant cet ordre bienfaisant, inattendu, inespéré, j'ai dû m'incliner avec d'autant plus de reconnaissance que je connaissais davantage mon indignité à remplir un tel ministère. Me voilà donc votre confrère, dans l'arène glorieuse de notre religion. Mais quelles sont mes espérances, et quelles sont les forces qui me permettront de les réaliser? Mieux vaut ne pas penser à cette chose qui me trouble, et croire que Celui qui a commencé l'œuvre daignera l'accomplir. Je n'ai à espérer qu'en Lui.

Même en épiscopat, je me trouve au voisinage de l'excellent Sinibaldi; car il est patriarche de Constantinople, et je suis évêque de Damiette. Mais, malgré ce voisinage de nos deux diocèses, il ne viendra pas vers moi, et je n'irai pas vers lui.

Je saluerai pour vous, à Bruxelles, mon prédécesseur et notre commun maître, Mgr Fornari, que je reverrai avec le plus sensible plaisir et non sans grande utilité pour moi; car je me promets bien de demander à sa sagesse et à son expérience de profitables avis.

J'espère que vous ne me laisserez pas longtemps privé de vos lettres, quand je serai en possession de mon poste. Loin des miens, de mes amis, je serais bien à plaindre si je n'avais plus de leurs nouvelles. Les lettres les plus cordiales qu'en cette circonstance j'ai reçues des bons et, comme vous dites, cultivés Pérousiens, m'ont grandement consolé du regret de me séparer d'eux.

Conservez-moi encore votre précieuse amitié et croyez aux sentiments vraiment distingués de votre tout dévoué et affectionné, etc.

Rome, 26 janvier 1843.

CI

Le comte Charles Pecci à Mgr Joachim Pecci, à Rome. — Nous avons bien reçu votre diplôme de nomination à l'église métropolitaine de Damiette. Il sera classé dans nos archives, avec les autres papiers et documents qui vous honorent. Qui aurait cru, il y a trois ans, que vous occuperiez un jour le siège épiscopal de Mgr Sinibaldi dont nous parlions ici chaque jour? En apprenant cette nouvelle, je me suis d'abord imaginé que Mgr Sinibaldi était passé de vie à trépas et que le gazetier avait oublié de l'annoncer dans ses Éphémérides. Mais aujourd'hui je suis heureux d'apprendre que Mgr Sinibaldi est non seulement bien vivant, mais encore qu'il est devenu patriarche de Constantinople.

Souffrez aussi que je hasarde une réflexion sur tous ces lieux où vous avez été et où vous allez être encore appelé à siéger. Les plus célèbres faits d'armes s'y rattachent historiquement. Bénévent est fameux pour la grande déroute que les Romains essuyèrent aux Fourches Caudines; Pérouse, pour la défaite des mêmes Romains au lac Trasimène; Bruxelles, pour la terrible bataille de Waterloo où se décidèrent les destinées de l'Europe; Damiette enfin, l'ancienne Héliopolis, pour le siège qu'en firent les Croisés et qui remplit d'une immense joie la chrétienté tout entière, là même où se trouva saint François d'Assise qui eut le courage de prêcher la foi devant Saladin. Siège pour sièges, attendu toutes ces circonstances, vous n'aviez pas peu à vous réjouir et à vous faire courage.

Je finis en vous saluant, en même temps que l'oncle Antoine et toute la maison Muti, et en vous priant de me

croire toujours en sincère amitié, votre frère bien affectueux.

Carpineto, 28 janvier 1843.

CII

Mgr Jérôme d'Andrea, à Mgr Joachim Pecci, à Rome. — Ainsi, pour vous faire prendre la plume, il n'a fallu rien moins que votre nomination à la Nonciature de Belgique, dont, naguère, les journaux français nous ont entretenus. Ainsi, sans un pareil événement, le ciel riant de l'Italie et les charmes de Pérouse ne vous auraient plus permis de reporter votre pensée vers celui qui a pour compagnie la solitude et les neiges? Mais qu'il en soit comme vous voudrez, et que vous ayez tort ou raison, je dois vous dire que j'ai bien agréé votre lettre du 29 du mois dernier, par laquelle vous me confirmez votre élévation à la haute et importante dignité de représentant du Siège Apostolique dans le Royaume des Belges.

Donc, *mihi gaudeo, tibi gratulor.* Et *tibi gratulor* d'autant mieux, que le pays où vous êtes appelé à maintenir les droits du Primat et de l'Église, est franchement catholique et gouverné par un Souverain sage, qui respecte avec fidélité les droits de la confession chrétienne. Et *tibi gratulor*, pour l'honneur qui vous échoit de succéder à l'illustre, au distingué, au valeureux Mgr Fornari qui a pour vous le titre d'ami et de maître. Ce prélat vous sera un guide sûr, soit pour les conseils qu'il pourra vous donner, soit pour l'expérience dont il vous fera part dans les affaires qui vont vous être confiées. De la sorte, outre vos forces personnelles et votre bonne volonté qui est la force principale de l'homme, vous n'aurez pas peu d'avantages pour vous distinguer dans l'arène glorieuse où vous allez lutter pour le Saint-Siège et pour le religion.

Agréez de nouveau mes félicitations et croyez-moi, etc.

Lucerne, 4 février 1843.

CIII

Mgr Joachim Pecci à Mgr Prospero Caterini, Auditeur Sérénissime et Secrétaire de la S. C. des Études, à Rome. –

Bruxelles. — Place de l'Hôtel-de-Ville.

J'ai entretenu l'Éminentissime Camerlingue sur la fameuse affaire de l'Université de Pérouse, et j'ai beaucoup apprécié

les observations de la S. Congrégation des Études sur la question de compétence. Il m'avait même chargé d'en causer avec son Em. Lambruschini à qui, d'ailleurs, il se réservait d'en parler lui-même. Mais je ne me suis pas encore acquitté de cette commission, parce que je n'ai pas encore pris toutes mes informations sur l'auditeur de nonciature que je choisirai; et, à la même audience, je voudrais en donner pleine décharge à l'Éminence. Sur mon candidat, les uns me disent un monde de merveilles, les autres appréhendent une médiocrité. J'espère pourtant, aujourd'hui même, savoir la vérité et me décider à accepter ou à refuser ce sujet. Mgr Brunelli en fait beaucoup d'éloges. En sait-il autre chose? Etc...

Rome, 5 février 1845.

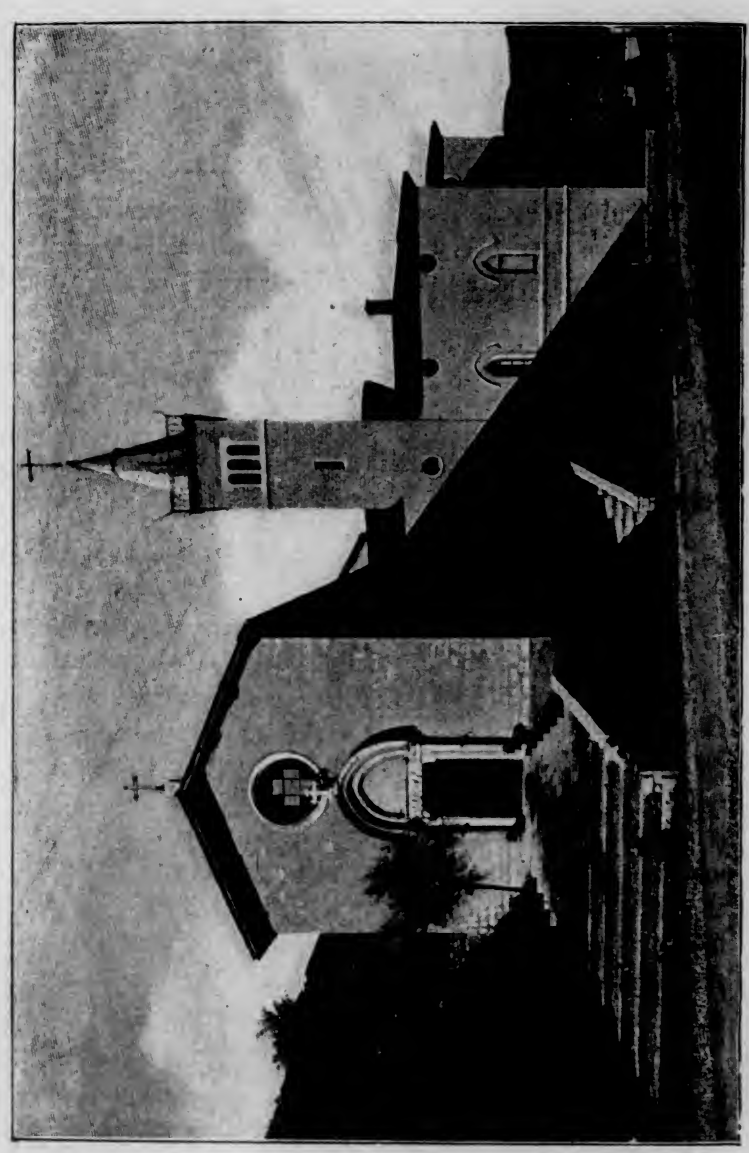
CIV

Le Père M. Passionniste à Mgr Joachim Pecci, à Pérouse. — Mon très vénéré Seigneur, vous aurez du courage, et un grand courage; et vous en acquerrez toujours davantage, en l'établissant sur la confiance en Dieu et la défiance de vous-même. Courage donc! Dieu vous a destiné à de grandes choses. Courage, confiance et crainte : crainte de vous-même, confiance en Dieu.

Todi, le 7 février 1845.

CV

Mgr Joachim Pecci au Père M., à Todi. — Votre affectueuse lettre m'est parvenue d'une façon vraiment opportune. La très honorable nomination qui vient de



Une église, à Carpineto

les observations de la S. Congrégation des Études sur la question de compétence. Il m'avait même chargé d'en causer avec son Em. Lambruschini à qui, d'ailleurs, il se réservait d'en parler lui-même. Mais je ne me suis pas encore acquitté de cette commission, parce que je n'ai pas encore pris toutes mes informations sur l'auditeur de nonciature que je choisirai; et, à la même audience, je voudrais en donner pleine décharge à l'Éminence. Sur mon candidat, les uns me disent un monde de merveilles, les autres appréhendent une médiocrité. J'espère pourtant, aujourd'hui même, savoir la vérité et me décider à accepter ou à refuser ce sujet. Mgr Brunelli en fait beaucoup d'éloges. En sait-il autre chose? Etc...

Rome, 5 février 1845.

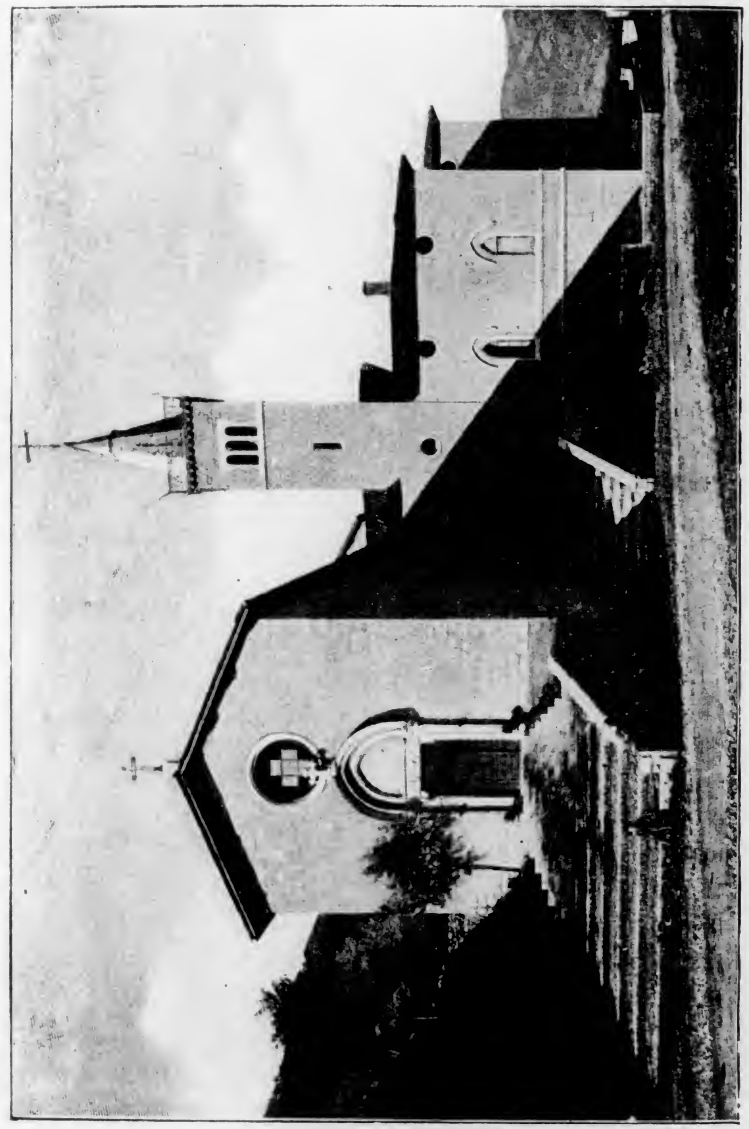
CIV

Le Père M. Passionniste à Mgr Joachim Pecci, à Pérouse. — Mon très vénéré Seigneur, vous aurez du courage, et un grand courage; et vous en acquerrez toujours davantage, en l'établissant sur la confiance en Dieu et la défiance de vous-même. Courage donc! Dieu vous a destiné à de grandes choses. Courage, confiance et crainte : crainte de vous-même, confiance en Dieu.

Todi, le 7 février 1845.

CV

Mgr Joachim Pecci au Père M., à Todi. — Votre affectueuse lettre m'est parvenue d'une façon vraiment opportune. La très honorable nomination qui vient de



Une église, à Carpineto

m'être conférée par la Clémence souveraine est de telle nature, que je ne puis m'empêcher de reconnaître mes faibles forces, tout à fait inférieures aux devoirs qui m'incombent. En conséquence, je me prépare à ma mission avec une grande crainte. Aussi les lettres d'encouragement, qui tendent à m'inspirer confiance, me sont extrêmement chères, parce que j'en sens davantage le besoin. De ce genre est la vôtre, et c'est pourquoi je vous en remercie de tout cœur.

Je vous supplie de me recommander au Seigneur dans vos prières afin que, égard pour mon indignité et en seule considération du bien de l'Église, il daigne m'assister, par sa divine grâce, dans la difficile carrière que je vais entreprendre.

Pérouse, le 13 février 1843.

CVI

Mgr Fornari, nonce à Paris, à M. Barcel, conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles. — Mgr Pecci est un prélat d'une haute piété, de grand talent et de beaucoup de connaissances. Il est peut-être un peu timide de caractère, ou plutôt son excessive modestie ressemble à de la timidité; mais cela est compensé par son esprit grandement réfléchi et par sa prudence, grâce auxquels il ne fera jamais un faux pas. Je ne savais pas qu'il ne parlât pas du tout le *français*[1]. Il est certain que cela pourra retarder son action, en diminuant ses rapports avec les personnes auxquelles

1. Mgr Pecci, en s'embarquant sur le *Scamandre*, prit une grammaire française. Durant la traversée, il se donna à lui-même sa première leçon en cette langue qu'il devait, plus tard, parler si couramment et si diplomatiquement.

il aura affaire. Mais, petit à petit, il se familiarisera avec cette langue, et il arrivera à pouvoir parler avec tout le monde.

Paris, février 1843.

CVII

M. Noyer, chargé d'Affaires de Belgique à Rome, au cardinal Wiseman. — Mgr Pecci est un homme d'un

Sainte-Gudule (façade).

caractère excellent, d'un esprit calme et posé, et d'une piété exemplaire. Avec son grand désir de bien faire, je ne

doute pas que Mgr Pecci ne satisfasse à toutes les exigences de sa position.

Rome, le 14 février 1843.

CVIII

Mgr Joachim Pecci à Mgr Giacomo Baglioni, auditeur ae la S. Rote. — M. le comte Marc-Antoine, votre très digne frère, a voulu me faire une très gracieuse surprise en faisant imprimer à Pérouse deux belles gravures qu'il m'a adressées à Rome, à l'occasion de ma consécration épiscopale. J'ai infiniment été sensible à cette nouvelle preuve de cordialité et d'affection, de sa part. Dans la lettre qui accompagnait cet envoi, votre frère m'a chargé de vous faire parvenir vingt exemplaires de ces gravures. Vous les recevrez en même temps que ces lignes. Pour que je prenne une résolution, au sujet de la personne que vous me recommandez, il faudrait que celle-ci se présentât chez moi, demain, entre 9 et 10 heures du matin. Ainsi pourrais-je choisir le meilleur sujet, dans le nombre de ceux qui se sont offerts. Je profite avec plaisir de cette rencontre favorable pour vous renouveler mes sentiments de respectueuse estime et d'amitié. Etc.

Palais Muti, 23 février 1843

CIX

Au comte Baglioni-Oddi, à Pérouse. — C'est une bien agréable surprise que vous avez voulu me faire, Monsieur et très vénéré Comte, en m'envoyant, le jour de ma consécration, plusieurs exemplaires d'inscriptions variées qui

sont vraiment très belles et très précieuses. Au lieu d'y faire lire le nom de Mgr Joachim Pecci, mieux eût valu que ces textes portassent celui de toute autre personne qui aurait su s'en rendre digne. Vous y avez employé tant de courtoisie, que je ne sais comment vous en exprimer dignement ma reconnaissance. Qu'il me suffise de vous dire que je conserverai toujours la mémoire de ce trait de votre bonne amitié. Je vous en remercie de tout mon cœur, et j'en remercie tous ceux qui ont partagé votre pensée et qui l'ont rendue publiquement manifeste par de telles démonstrations de bienveillance que, certainement, je n'ai pas méritées.

Agréez, Monsieur le Comte, l'expression encore que faible de mon âme reconnaissante, accordez-moi l'occasion de vous en donner par quelque fait une meilleure preuve, et veuillez croire toujours aux sentiments distingués avec lesquels je me dis, etc.

JOACHIM PECCI.

Rome, 23 février 1843.

CX

Au cardinal Bussi, archevêque de Bénévent. — Pour la même raison qui m'avait poussé à faire connaître à V. E. Révérendissime le titre que S. S. venait de m'accorder, je crois de mon devoir de vous donner aujourd'hui la nouvelle de ma consécration. Celle-ci a eu lieu, dimanche, 19 courant, dans l'église de S. Laurent in Panisperna. L'évêque consécrateur était S. E. Monsieur le cardinal Lambruschini qui avait pour évêques assistants : Mgr Asquini, secrétaire de la S. C. des Évêques Réguliers, et Mgr Castellani évêque de Porphyre et sacriste de S. S. Dans l'assistance on remar-

quait Son Excellence M. le comte d'Oultremont, ministre du Roi des Belges près le Saint-Siège, les membres composant la légation royale et beaucoup d'autres personnages distingués, parmi lesquels plusieurs prélats. Le poids des nombreux et lourds devoirs que cette cérémonie sacrée m'a imposés, se fait sentir sur mon âme. Priez Dieu qu'il daigne me donner la force suffisante pour soutenir cette charge. Je prie Votre Éminence Révérendissime de me conserver toujours en sa bonne grâce. Je m'incline au baisement de votre sainte pourpre et, avec le plus profond respect, je me fais l'honneur de me redire, votre tout dévoué serviteur, etc.

Rome, 25 février 1843.

CXI

Le cardinal Bussi à Mgr Pecci, à Rome. — J'ai eu une très grande consolation à recevoir la nouvelle que V. S. Illustrissime et Révérendissime s'est plue à me communiquer, au sujet de votre consécration à l'archevêché de Damiette, accomplie par l'Éminentissime Lambruschini. Vous avez eu aussi l'amabilité de m'envoyer, avec une touchante sollicitude, les diverses compositions qu'on a imprimées et publiées en cette occasion; et, ainsi, vous m'avez offert un nouveau gage de votre constante bienveillance à mon égard.

Sans doute, le fardeau qu'on vous impose avec l'onction sacrée est lourd; mais vous savez aussi que la grâce divine ne manque pas d'assister ceux qu'elle appelle à des devoirs de particulière importance. Entrez donc en toute confiance dans la carrière où vous êtes visiblement appelé. Pour ma part, malgré ma faiblesse, je m'emploierai à contribuer par mes prières au bon succès de la mission que vous entreprenez, pour la gloire de Dieu et aussi pour mon propre honneur.

Je vous assure que je conserverai immuables ces sentiments de respectueuse estime et d'amitié vraie avec lesquels

Sainte-Gudule (portail latéral).

je me dis, en vous embrassant les mains de tout cœur, de V. S. Illustrissime et Révérendissime, le serviteur et l'ami.

Bénévent, 5 mars 1843.

CXII

Mme Catherine Lolli, née Pecci, à Mgr Joachim Pecci, à Rome. — Ce matin, Titta est parti pour Anagni. Demain

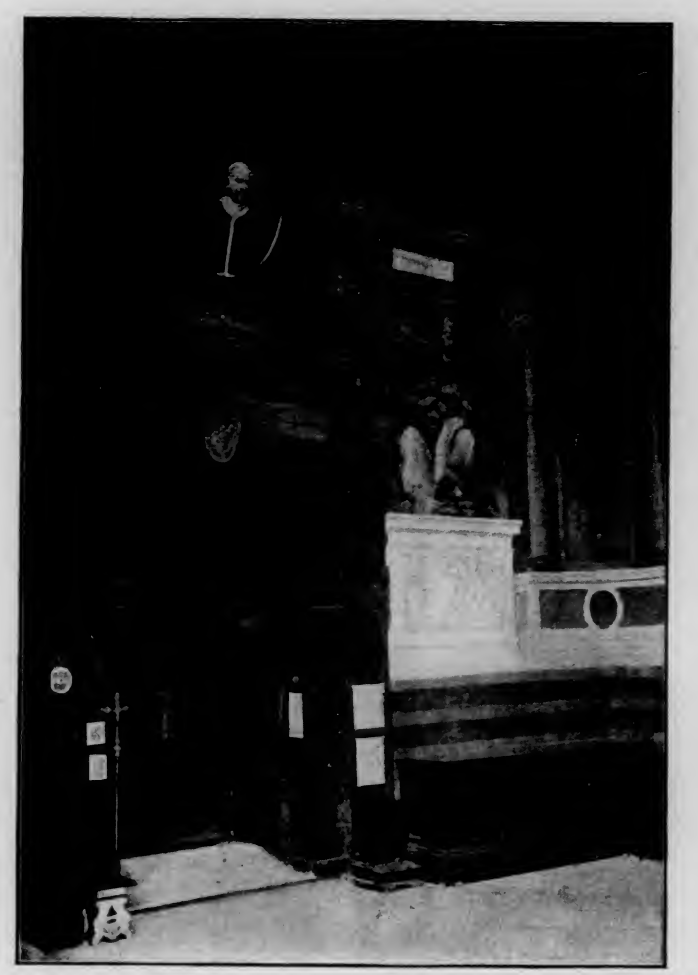
peut-être, il sera à Rome pour assister à votre départ.

Je ne peux vous exprimer assez le regret que j'éprouve de n'avoir pu vous revoir avant que vous alliez, si loin, installer votre maison. En cette circonstance, j'ai cru pouvoir dire à mon frère Titta de payer, à mon compte, la croix d'or que

Anvers. — Quartier de la cathédrale.

vous avez achetée. Ainsi, emporterez-vous de moi un petit souvenir. Puisse-t-il vous rappeler de prier pour votre sœur et pour sa famille, afin que le Seigneur la secoure et donne au chef plus de vigilance et d'activité dans les affaires domestiques. Je me confie en vos prières.

N'oubliez pas de me faire savoir comment vous serez arrivé. Je ne suis pas tranquille. Je vous salue bien chère-



Pérouse. — La sacristie du *Duomo*.

peut-être, il sera à Rome pour assister à votre départ.

Je ne peux vous exprimer assez le regret que j'éprouve de n'avoir pu vous revoir avant que vous alliez, si loin, installer votre maison. En cette circonstance, j'ai cru pouvoir dire à mon frère Titta de payer, à mon compte, la croix d'or que

Anvers. — Quartier de la cathédrale.

vous avez achetée. Ainsi, emporterez-vous de moi un petit souvenir. Puisse-t-il vous rappeler de prier pour votre sœur et pour sa famille, afin que le Seigneur la secoure et donne au chef plus de vigilance et d'activité dans les affaires domestiques. Je me confie en vos prières.

N'oubliez pas de me faire savoir comment vous serez arrivé. Je ne suis pas tranquille. Je vous salue bien chère-

Pérouse. — La sacristie du *Duomo*.

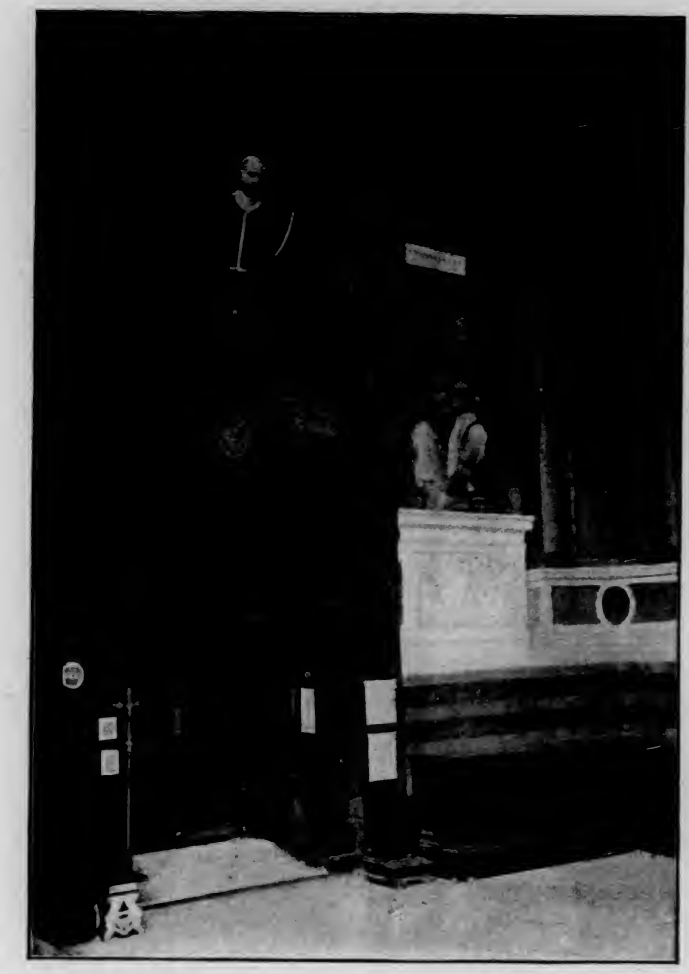
peut-être, il sera à Rome pour assister à votre départ.

Je ne peux vous exprimer assez le regret que j'éprouve de n'avoir pu vous revoir avant que vous alliez, si loin, installer votre maison. En cette circonstance, j'ai cru pouvoir dire à mon frère Titta de payer, à mon compte, la croix d'or que

Anvers. — Quartier de la cathédrale.

vous avez achetée. Ainsi, emporterez-vous de moi un petit souvenir. Puisse-t-il vous rappeler de prier pour votre sœur et pour sa famille, afin que le Seigneur la secoure et donne au chef plus de vigilance et d'activité dans les affaires domestiques. Je me confie en vos prières.

N'oubliez pas de me faire savoir comment vous serez arrivé. Je ne suis pas tranquille. Je vous salue bien chère-



Pérouse. — La sacristie du *Duomo*.

peut-être, il sera à Rome pour assister à votre départ.

Je ne peux vous exprimer assez le regret que j'éprouve de n'avoir pu vous revoir avant que vous alliez, si loin, installer votre maison. En cette circonstance, j'ai cru pouvoir dire à mon frère Titta de payer, à mon compte, la croix d'or que

Anvers. — Quartier de la cathédrale.

vous avez achetée. Ainsi, emporterez-vous de moi un petit souvenir. Puisse-t-il vous rappeler de prier pour votre sœur et pour sa famille, afin que le Seigneur la secoure et donne au chef plus de vigilance et d'activité dans les affaires domestiques. Je me confie en vos prières.

N'oubliez pas de me faire savoir comment vous serez arrivé. Je ne suis pas tranquille. Je vous salue bien chère-

Pérouse. — La sacristie du *Duomo*.

ment avec tous mes frères. En vous embrassant, je me dis en toute affection, votre sœur bien dévouée.

Ferentino, 12 mars 1843.

CXIII

Au cardinal Bussi, à Bénévent. — J'ai bien reçu votre lettre du 5 courant. Après en avoir remercié sans fin V. E. Révérendissime, j'ai le plus grand déplaisir à lui apprendre avec ces lignes que je prends congé d'elle.

Je quitterai les États Pontificaux avec le bateau français *l'Amsterdam* qui larguera de Civita-Vecchia, le 15 ou le 20. Ce vapeur me portera à Marseille et, de cette ville je continuerai mon voyage par voie de terre, en traversant la France jusqu'à Bruxelles. De là, j'enverrai à V. E. de mes nouvelles qui, je l'espère, provoqueront l'échange avec celles de V. E. et je souhaite que celles-ci soient telles que je les désirerai toujours. Si, dans mon nouveau poste, V. E. me croit apte à lui rendre quelque service, je la prie de me commander en ce que j'aurai le plus grand honneur de faire pour elle.

En baisant affectueusement et religieusement votre pourpre sacrée, je me fais honneur à me dire, avec le plus profond respect, etc.

Rome, 13 mars 1843.

III

LA NONCIATURE DE BRUXELLES

Sommaire. — De Rome à Marseille (CXIV-CXV). — De Lyon à Bruxelles (CXVII-CXIX). — Premières impressions de Belgique et premiers règlements de comptes (CXX-CXXII). — Politique de nonce et d'universitaire (CXXIII-CXXIV). — Compliments à Gioberti (CXXV). — Un portrait de la reine Victoria d'Angleterre (CXXVI-CXXVII). — Les comptes d'un nonce (CXXVII). — Un mariage manqué (CXXVIII-CXXX). — A la recherche de Mazzini (CXXXI-CXXXII). — De Carpineto à Waterloo (CXXXIII). — Les jurys d'examen devant la Chambre des députés (CXXXIV-CXLIV). — Un vol à Carpineto et le nouveau portrait du nonce (CXLV-CXLVI). — Bruits de retour à Pérouse (CXLVII-CXLVIII). — Disgrâce ou avancement (CXLIX-CLVI). — De Bruxelles à Rome (CLVII). — Pie IX au roi des Belges (CLVIII). — En route pour Pérouse (CLIX-CLXI).

CXIV

Mgr Joachim Pecci à M. Stanislas Sterbini, à Rome. — Nous voici, depuis quelques heures seulement et très favorablement, arrivés à Marseille. La traversée a duré 48 heures, dont 9 passées dans Livourne. La mer était on ne peut plus calme. Malgré le temps de l'équinoxe, nous n'avons éprouvé aucun malaise. Ce prétendu mal de mer n'a fait son effet que sur le cuisinier, le valet de chambre et l'abbé Clémenti. Ni moi, ni mon secrétaire, ni le domestique suisse, nous n'en avons souffert.

J'en remercie Dieu qui sait, au besoin, donner force et courage aux plus faibles.

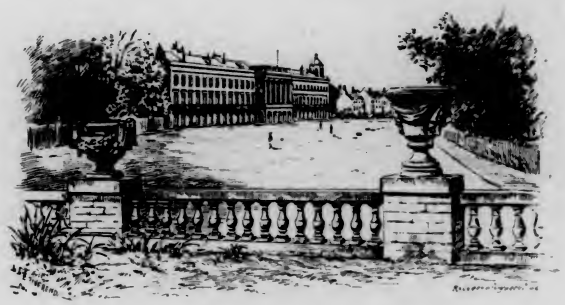
Et vous, comment vous portez-vous? Oh! combien j'ai souffert, au moment de la séparation cruelle, à bord du *Scamandre*! Comme la vue de votre bateau tournant autour de notre navire me fut dure, à nous permettre de nous répéter encore nos adieux! Et comme, ensuite, j'eus plus de peine à tout voir disparaître en quelques instants, autour de moi!

Je vous écrirai de Lyon où, si Dieu le veut, je serai samedi soir. Saluez, de ma part, ma chère famille, la vôtre et Garrigos; et permettez-moi de vous recommander le pli ci-inclus.

Marseille, 4 mars 1843.

CXV

S. S. le Pape Grégoire XVI à S. M. Léopold Ier, roi des Belges. — Avec ces lettres, se présentera à vous Notre vénérable



Le palais du roi.

frère Joachim, archevêque de Damiette, Notre nonce et celui du Saint-Siège. Nous vous le recommandons avec instances, à vous, très cher Fils et à Nos vénérables Frères. Dans toutes les

affaires qu'il traitera avec vous en Notre Nom, vous lui prêterez la même foi que vous Nous prêteriez à Nous-même, si Nous parlions en votre présence; et, avec le dévouement et le respect que vous portez au Siège Apostolique, vous l'assisterez partout où il aura besoin de vos conseils et de votre aide, pour accomplir avec succès le très grave ministère dont il est chargé. Vous trouverez en lui un homme remarquable par sa piété, son intégrité, sa prudence et les qualités de son esprit; aussi Nous ne doutons pas qu'il ne se concilie votre particulière bienveillance. Nous nous souviendrons de tous vos bons offices à son égard, et Nous vous en serons reconnaissant, comme s'ils Nous avaient été rendus à Nous-même.

GRÉGOIRE P. P.

Donné à Rome, mars 1843.

CXVI

Mgr Joachim Pecci à M. Stanislas Sterbini, à la Direction générale du Domaine, à Rome. — Parti de Marseille, le 23 courant, je croyais pouvoir arriver à Lyon, le samedi 25. Mais je dus m'arrêter et séjourner deux jours, entre Aix et Avignon, par suite d'une indisposition qui me surprit en route. Je n'ai pu, en conséquence, arriver qu'avant-hier à Lyon. Il me reste donc à faire encore 500 bons milles et à soupirer dix autres jours encore, comme les Hébreux après la Terre Promise; la mienne étant cette Belgique qui m'apparaît encore de si loin. Le temps nous a été très favorable et, jusqu'à cette heure, le ciel de France ne se montre guère différent du ciel d'Italie.

Hier, j'ai écrit au cardinal pro-trésorier en datant ma lettre du 30 courant, afin qu'il passe en cours de payement

les mandats échus pour moi à cette échéance, et pour qu'il en soit de même des échéances mensuelles suivantes. Si, de la sorte, je réussis à obtenir ma mensualité de mars, je serai ainsi remboursé des dépenses de ce voyage qui ne s'élèveront pas à moins de 1000 écus. Si ce règlement souffre difficulté, n'insistez pas ; nous attendrons le règlement d'avril. Donnez, je vous prie, de mes nouvelles à mes frères et à mon oncle. Saluez, de ma part tous les vôtres et, en toute affection, croyez-moi votre, etc...

Lyon, 27 mars 1843.

CXVII

Au même, à Rome. — Je vous écris de Namur, ville des Belges, à vingt lieues seulement de Bruxelles. Me voici donc presque à la fin de ce long voyage, fait à petites journées. Si cette façon d'aller a augmenté les frais de route, elle m'a, par contre, procuré deux avantages. Le premier est de n'avoir pas beaucoup dérangé ma santé, après le malaise éprouvé entre Aix et Avignon. Le second est d'avoir ainsi pu visiter les villes de France que je rencontrais sur ma route, Valence, Vienne, Lyon, les deux Châlons sur Saône et sur Marne, Dijon, Troyes, Reims et Mézières. J'ai vu leurs industries et le grand mouvement que produit leur commerce. Demain, en quelques heures, j'espère, Dieu aidant, atteindre enfin Bruxelles et ma résidence. De là, je vous écrirai, après avoir pris quelques jours de repos et avoir rempli les premiers devoirs importants de ma charge. Saluez, de ma part, tous les vôtres, Garrigos, Cappello, etc...

Namur, 9 avril 1845.

CXVIII

Mgr Fornari à Mgr Joachim, à Bruxelles. — J'espère que les fréquents entretiens que vous aurez avec Sa Majesté vous feront connaître toujours davantage sa propension décidée vers la bonne cause. Avec le temps, vous verrez que cette propension ne sera pas stérile, bien qu'il y ait des gens qui

Le palais des nations.

n'en soient pas persuadés. Quant à la reine, il n'est pas douteux qu'elle ne soit d'une vertu éminente, et qu'on ne puisse l'appeler une véritable sainte.

Paris, 19 mai 1843.

CXIX

Mgr Joachim Pecci à M. Stanislas Sterbini, à Rome. — Je vous adresse, pour plus de sûreté, cette lettre dans un pli

que j'envoie à la Secrétairerie d'État. Je n'ai rien reçu de vous, depuis ma dernière lettre où je vous parlais longuement de mon installation à la Nonciature, de l'accident de Vilvorde et des autres petites aventures qui me sont arrivées ici. Je vous accusais aussi réception de votre premier mandat d'avril. Et depuis, plus de lettre de vous. Que veut dire ce silence d'un mois entier? Sans doute, les lourdes charges de votre ministère, et peut-être aussi le mariage de votre Mariuccia, vous auront outre mesure occupé et distrait. Sachez pourtant que j'attache un grand prix à vos lettres, que je désire en recevoir souvent et que je vous prie de m'en faire mainte fois l'heureuse surprise.

Je vous répète ce que je vous ai déjà dit, concernant les grosses dépenses que j'ai dû faire pour m'installer convenablement. A ces dépenses énumérées précédemment, il faut ajouter aujourd'hui celles de deux voitures, — dont une de gala, — et l'achat des chevaux qu'heureusement je n'ai pas payés plus de 320 écus. La perspective des dépenses que j'ai aussi à faire quotidiennement et toujours, n'est guère consolante. Ici, tout coûte deux fois plus cher qu'à Rome. Le loyer de la maison reste fixé à 8000 francs par an. Les gages aux domestiques exigent 3000 francs, ou bien près. Il faut aussi compter 3000 francs pour l'éclairage et le chauffage, et 1300 francs pour l'entretien des chevaux. En abordant dans cette proportion les autres dépenses, je vois que je m'en tirerai à grand'peine avec 2000 francs par mois. Pour le moment, il faut laisser les choses dans l'état où elles sont. J'ai une provision avec les 4000 francs qui restent, des 15 000 retirés par cet excellent Delfosse, banquier. Avec ces fonds de réserve je ferai, au besoin, face à quelques excessives dépenses.

La santé, Dieu merci, se maintient bonne, malgré la

ROME. — Le *popolino* faisant des feux de joie, le Samedi-Saint, et devant le *palazzo* de chaque cardinal défunt dont il héritait les menus restes. (Dessin de Thomas, 1830.)

que j'envoie à la Secrétairerie d'État. Je n'ai rien reçu de vous, depuis ma dernière lettre où je vous parlais longuement de mon installation à la Nonciature, de l'accident de Vilvorde et des autres petites aventures qui me sont arrivées ici. Je vous accusais aussi réception de votre premier mandat d'avril. Et depuis, plus de lettre de vous. Que veut dire ce silence d'un mois entier? Sans doute, les lourdes charges de votre ministère, et peut-être aussi le mariage de votre Mariuccia, vous auront outre mesure occupé et distrait. Sachez pourtant que j'attache un grand prix à vos lettres, que je désire en recevoir souvent et que je vous prie de m'en faire mainte fois l'heureuse surprise.

Je vous répète ce que je vous ai déjà dit, concernant les grosses dépenses que j'ai dû faire pour m'installer convenablement. A ces dépenses énumérées précédemment, il faut ajouter aujourd'hui celles de deux voitures, — dont une de gala, — et l'achat des chevaux qu'heureusement je n'ai pas payés plus de 320 écus. La perspective des dépenses que j'ai aussi à faire quotidiennement et toujours, n'est guère consolante. Ici, tout coûte deux fois plus cher qu'à Rome. Le loyer de la maison reste fixé à 8000 francs par an. Les gages aux domestiques exigent 3000 francs, ou bien près. Il faut aussi compter 3000 francs pour l'éclairage et le chauffage, et 1300 francs pour l'entretien des chevaux. En abordant dans cette proportion les autres dépenses, je vois que je m'en tirerai à grand'peine avec 2000 francs par mois. Pour le moment, il faut laisser les choses dans l'état où elles sont. J'ai une provision avec les 4000 francs qui restent, des 15 000 retirés par cet excellent Delfosse, banquier. Avec ces fonds de réserve je ferai, au besoin, face à quelques excessives dépenses.

La santé, Dieu merci, se maintient bonne, malgré la

ROME. — Le *popolino* faisant des feux de joie, le Samedi-Saint, et devant le *palazzo* de chaque cardinal défunt dont il héritait les menus restes. (Dessin de Thomas, 1830.)

rigueur du climat qui nous fait expérimenter, en plein juin, l'intensité d'un froid comparable à celui de janvier. Je suis encore habillé de double laine. Qu'adviendra-t-il de moi, en hiver? Que Dieu nous aide et nous fortifie.

Je salue bien cordialement toute votre famille, et je me plais à me rappeler à tous les vôtres, depuis Mme Benedetta jusqu'à Faustino, Annibal, Louise, Mariuccia, Barberuccia, Nanna, Lydia, Cecchina, et je finis par votre cher petit Jules qui, j'espère, n'aura pas encore oublié mon nom ; je lui donne bien particulièrement et de tout cœur ma bénédiction. Veuillez présenter mes respects à M. le comte Frossi et à Garrigos. Salutations amicales à Fora, et à vous etc...

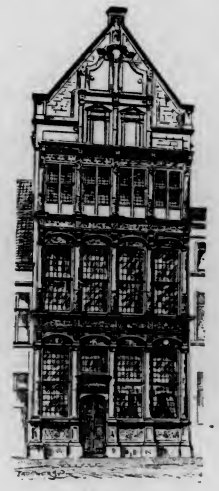
Bruxelles, 8 juin 1845.

CXX

Le comte Stanislas Sterbini à Mgr. Joachim Pecci, à Bruxelles. — J'avais hâte de recevoir de vos nouvelles. Je craignais, malgré le temps très favorable, que vous ayez eu à souffrir sur mer. Je ne sais vous dire avec quel plaisir j'ai reçu votre lettre de Marseille, par laquelle j'ai appris comment, après quarante heures de traversée, vous êtes arrivé en France sans aucune indisposition. Ainsi j'ai vu se réaliser les souhaits de bon voyage que je vous avais faits, devant le fort de Civita-Vecchia. Les nouvelles suivantes que j'attends anxieusement encore, j'espère qu'elles me parviendront telles que je les désire.

Je me suis empressé de remettre chez vous la lettre que vous adressiez aux vôtres. Je vous donne à penser le plaisir qu'ont éprouvé votre famille et la mienne, en recevant de vos bonnes nouvelles. Garrigos, Cappello et Fora s'en sont

également réjouis. Souvent nous parlons de vous, eux et moi ; et votre voyage fait encore le sujet principal de notre conversation, entre votre oncle, vos frères et moi, depuis que nous vous avons quitté à Civita-Vecchia pour rentrer, le lendemain, à Rome. Je vous assure, cher Monseigneur, qu'ici vous avez des personnes qui vous aiment beaucoup, et je vous prie de croire que je ne suis pas le dernier, à ce titre, parmi elles. Si vous avez souffert à bord du *Scamandre*, au moment de la séparation, je ne saurais vous exprimer l'anxiété que j'éprouvai aussi. Vous pensez bien qu'après les preuves d'affection si nombreuses que vous m'aviez manifestées, de Rome à Civita-Vecchia et pendant le court séjour que nous avions fait ensemble en cette ville, votre départ ne pouvait que me faire éprouver la plus grande tristesse. Pendant votre absence, je trouverai consolation et confort dans vos lettres et dans vos commissions qui me permettront de m'occuper de vous. Vous savez comme mes vaines paroles répondent mal à l'amitié que je vous garde. Soyez vous-même l'interprète de mes sentiments. Je n'en dis pas davantage.



Malines.
Maison du Saumon.

Je vais vous dire en quelques mots les affaires que j'ai traitées et qui vous intéressent.

A Civita-Vecchia, l'hôtel a été payé : et la dépense n'en a atteint que les prix les plus doux. Le suisse a voulu nous traiter en ami. Le cocher et le valet l'ont imité ; en somme tout en est résulté, grâce à eux, avantageusement pour nous. Les frais encourus ne le sont qu'à titre de compensation.

L'un des deux domestiques pouvait, aux termes de la lettre du marquis de Sorbella, réintégrer Pérouse ; mais il a préféré Rome. J'ai réglé avec Eugène les frais de bagages et de voiture. Le voiturier Bianconi est payé. Les passementeries seront bientôt prêtes. Les deux tableaux et le secrétaire expédiés de Pérouse sont rentrés, et la voiture de transport est

Malines. — L'ancien palais du Grand Conseil.

acquittée. Le tout est déposé chez vous. Votre frère Jean-Baptiste vous avisera de l'expédition d'un des deux tableaux, et de l'impossibilité de vous envoyer le secrétaire dont il nous faudrait la clef, pour en vérifier l'intérieur. Il s'agit d'un meuble dont la forme se rapproche de celle du secrétaire que j'ai dans ma chambre à coucher, entre les deux fenêtres, — je ne sais si vous l'avez présent à la mémoire. Les dimensions en sont telles qu'il faudra qu'un des vôtres le garde, ou qu'il soit vendu pour votre compte. Sur ce point, vous donnerez vos instructions à votre frère, ou à moi.

La vente des chevaux, que vous aviez confiée à mes soins, est plus importante. Il a fallu la différer de quelques jours. Elle a été enfin conclue au prix de 150 écus, payables par moitié. Il faut aussi se défaire des foins et de l'attelage ; mais nous ne ferons pas mal d'attendre une bonne occasion, pour toutes ces rentrées qui ne tarderont pas à s'effectuer. Je vous enverrai facture des divers payements que j'ai faits, conformément aux comptes que je vous ai signalés plus haut.

Là-dessus, tenez-vous tranquille et faites compte, comme si vous étiez ici vous-même. Ne pensez qu'à vous bien porter et à vaquer à vos affaires de nonciature.

La nièce de l'abbé D... m'a déjà présenté votre commande. Elle envoie ses respects à vous et ses saluts à son fils dont je lui ai transmis les bonnes et consolantes nouvelles. — A peine le Trésor aura reçu votre lettre, que je m'occuperai de faire passer à votre crédit votre traitement d'avril. Je vous ferai aussi parvenir les fonds, de la manière dont nous avons convenu. En somme, votre voyage s'est accompli, sous tous les rapports, on ne peut plus heureusement. La lettre de change vous a-t-elle été ponctuellement payée? Le climat répond-il à votre état physique? Que décidez-vous pour votre logement et votre domesticité? Vous êtes-vous présenté à la Cour?

Combien d'autres demandes je voudrais vous faire, et comme je souffre de n'être pas auprès de vous! Je voudrais vous épargner tant et tant de préoccupations. Agréez-en le désir, du moins. A Rome, ne m'épargnez pas, je vous prie. Pour vous, je laisse famille, affaires, tout.

Acceptez les respects de tous les miens, depuis le plus grand jusqu'au petit Jules, et permettez-moi d'y joindre les vœux les plus sincères que je forme pour votre bonheur.

Conservez-moi votre bienveillante amitié et croyez-moi, en toute estime et affection, votre dévoué, etc.

Rome, 27 juin 1843.

CXXI

Mgr Joachim Pecci à M. Stanislas Sterbini, à Rome. — J'ai bien reçu votre lettre du 27 juin et la lettre de change qu'elle renfermait. Mais j'ai constaté avec un grand ennui que ma lettre, précédant la vôtre, ne vous est pas parvenue. Je vous y parlais longuement de mes affaires et des premières visites de cérémonie qui suivirent mon arrivée à Bruxelles. Quel ennui! Le ton confidentiel que je tenais dans cette lettre me laisse à réfléchir, si elle est tombée en d'autres mains que les vôtres. A présent, je comprends pourquoi je ne recevais de vous aucune réponse sur ce que je vous communiquais Quant à vos lettres des 6 et 25 avril et la dernière du 28 mai, à laquelle une lettre de change était jointe, elles me sont régulièrement parvenues. C'est avec plaisir que je me remettrai à vous raconter, un peu plus tard, ma mésaventure de Vilvorde et quelques autres faits divers qui me touchent. Pour aujourd'hui, la hâte que je mets à vous écrire ne me le permet pas.

Malines. — Musée.

Avec les comptes courants, j'ai transmis à la Secrétairerie

d'État, la note de mes dépenses de poste pour ce dernier trimestre. J'en ai demandé le remboursement, selon l'habitude qui le consent aux nonces. J'y ai compris aussi le prix de quelques rayons de bibliothèque, dont Mgr Fornari a fait emplette. La note ne dépasse pas 409 francs. Elle vous sera passée par la Secrétairerie d'État, pour vous être remboursée par le Trésor. Cette somme de 409 francs, ajoutée à 96 francs et formant le total de 505 francs, vous aurez la bonté de la remettre à M. Clément Buratti, minutant de la Propagande, à qui j'écrirai pour l'inviter à se présenter chez vous pour toucher cette somme. L'équivalent m'a été versé à Bruxelles, pour être remis à M. Buratti, qui dira autant de messes à 1 franc l'une, selon le désir qu'il en avait manifesté lui-même. C'est pour venir en aide à ses missionnaires besogneux. Si vous avez des nouvelles qui puissent, de près ou de loin, m'intéresser, communiquez-les moi, je vous en prie. Je ne sais si, jusqu'à cette heure, il est rien arrivé qui ne soit au gré des autorités supérieures. J'espère que non. Mais mon désir constant de maintenir avantageusement la bonne opinion dont je peux bénéficier, augmente mon anxiété d'en obtenir l'assurance par quelque confidentielle communication. Et me voici, sur ce point encore, tout besogneux du concours des amis qui peuvent opportunément m'avertir et me prévenir. Or, qui est mon plus grand ami, si ce n'est vous?

La santé, Dieu merci, s'est maintenue bonne jusqu'à présent. Le temps, du moins en cette saison, ne peut s'appeler mauvais; mais il est étrangement variable. Mes collaborateurs à la nonciature, MM. Clementi et Pilaja, se portent bien aussi. Peut-être pourraient-ils mieux faire; mais, en général, je n'ai pas à m'en plaindre.

Bruxelles, 16 janvier 1843.

CXXII

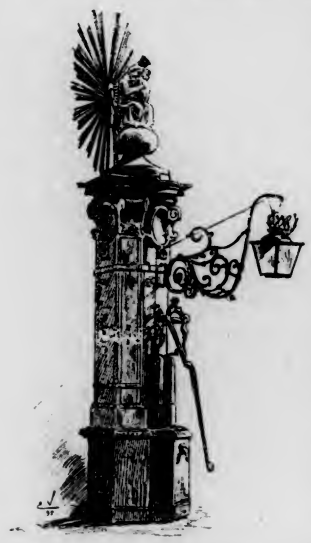
Au même, à Rome. — J'ai bien reçu votre excellente lettre du 29 juillet dernier, en même temps que la lettre de change de 2042 francs, pour mon règlement du mois écoulé.

Aujourd'hui, je vais tenir la promesse que je vous avais faite, de vous répéter les choses que je vous avais écrites dans

Malines. — La Grand'Place de Saint-Rombaut.

la lettre qui s'est malheureusement perdue. Je me rappelle que je vous parlais, en premier lieu, de mon arrivée à Bruxelles et de la visite que j'avais faite, quelques heures durant, sur le champ de bataille de Waterloo. On le trouve sur la route de Namur, à la distance de trois ou quatre lieues de cette ville. Le temps était des plus mauvais et la neige tombait si abondante, que tous les champs aux alentours en étaient recouverts. La curiosité fut plus forte que la mau-

vaise saison et, à l'aide d'un excellent cicerone, je voulus visiter tous les points où se livra la mémorable bataille. Des positions occupées par les Anglais et les Prussiens, je passai à celles des Français. J'ai vu le lion néerlandais qu'on a érigé sur la cime d'une de ces collines, en mémoire de cette grande journée; et je conserve quelques balles rouillées, trouvées par des paysans qui labourent ces terres.



Anvers. — Une fontaine.

Je vous parlais aussi de ma réception à la Cour, et de la cérémonie qui eut lieu quand je présentai aux Souverains de Belgique mes lettres de créance. Le roi est plein de bienveillance, et la reine est vraiment une sainte. Je vous entretenais également de l'accueil que m'avait fait le corps diplomatique. Mais, après quatre mois, toutes ces choses ont perdu de leur importance. Au lieu de les raconter au long, il suffit maintenant de les indiquer.

Le 24 avril, je me suis rendu à Malines avec l'auditeur et le secrétaire de la nonciature, pour recevoir le cardinal-archevêque et lui remettre le Bref de Sa Sainteté. Le soir, en rentrant, nous passions par un pays qui se nomme Vilvorde et qui se trouve sur la grand'route. Là, le cocher voulut relayer les chevaux. Il venait de descendre de son siège pour dételer les bêtes, quand une charrette passa. Cette vision imprévue effraya les chevaux à ce point que, retournant la voiture du côté de Malines, ils s'élancèrent, bride abattue, en une course

vertigineuse. En vain s'efforcèrent à courir après eux, pour essayer de les arrêter, le cocher, les domestiques et tout le monde. Les chevaux avaient déjà franchi un long espace, et déjà était proche le canal de Vilvorde aux eaux très profondes. Selon la direction que suivaient les chevaux, la

Anvers. — La sortie de l'Escaut.

voiture allait se précipiter dans l'eau ou se briser sur les parapets qui bordent le pont.

Dans l'un ou l'autre cas, nous étions menacés d'un grand péril ou d'une mort certaine. Mais la Providence a voulu nous sauver. Pour notre bonheur, un brave ecclésiastique, curé de Borg, bras nerveux et esprit froid, se trouvait à passer par là. Après d'inutiles efforts qui lui valurent maintes contusions, ne pouvant refréner les chevaux qu'il avait saisis par le mors, il parvint, avec le bâton qu'il portait, à asséner à la tête la plus effrénée des deux bêtes

qu'il abattit. Cependant quelques ouvriers, avec des échelles, avaient barré la route et le pont du canal à la fois. Alors nous, profitant de la chute du cheval et de l'arrêt de la voiture, nous mîmes, sains et saufs, pied à terre. Grande avait été la peur, car grand avait été le danger. Le bon curé voulut aussi nous offrir, dans son presbytère, hospitalité et confort en nous prodiguant ses soins et ses services. Nous lui devons une reconnaissance éternelle. Je fis à pied le reste de la route jusqu'à Bruxelles, soit 6 bons milles; et je m'en trouvai bien, car je ne ressentis plus rien de l'émotion passée.

Je remets les autres nouvelles à une prochaine lettre.

Hier seulement j'ai pu retirer à la douane la passementerie demandée pour mes livrées. Pour frais de transport, j'ai dû payer 28 francs 45 centimes. — On m'a remis 385 francs pour faire dire à Rome autant de messes, à 1 franc l'une. Je retiens cette somme, que vous pourrez prélever sur mon traitement du mois courant et la soustraire de la somme que vous aurez à m'envoyer en lettre de change. Vous donnerez ces honoraires à M. Vaccari, chanoine de Saint-Jean-de-Latran; ils proviennent, en partie, de Mgr Beck, évêque de Bruxelles.

Je vous remercie des bonnes nouvelles que vous me donnez de la famille. Je lui retourne mes plus cordiales salutations. A notre cher petit Jules vous direz que je l'attends à Bruxelles et que, s'il est bon comme je l'espère, je le ferai s'amuser beaucoup en le promenant sur les chemins de fer. En attendant, etc.

Bruxelles, le 14 août 1845.

CXXIII

Mgr Fornari, nonce à Paris, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — Je suis persuadé que votre nonciature réussira très bien, parce que le Seigneur exalte ceux qui s'humilient. Pardonnez-moi donc, Monseigneur, et remerciez Dieu qui vous a donné tant de vertus. Je voudrais qu'il me permît de ne pas me borner à la seule admiration, et qu'il me donnât encore la force de vous imiter.

Liège. — Cour du Palais de Justice.

Je sais bien que vous ne pouviez pas vous dispenser d'aller à l'Université, comme moi non plus je n'ai pu m'en dispenser, puisque j'étais allé chez les jésuites. Mais j'ai eu plus de chance que vous. Je n'ai pas eu la présence du cardinal, et personne n'est venu me haranguer. Vous conviendrez avec moi que la conduite de M. le recteur n'a pas été très polie; elle a constitué une véritable surprise, et un galant homme ne doit jamais agir par surprise. Tel est le caractère de cet homme : il ne fait jamais rien sans mille et mille calculs préalables.

Quoi qu'il en soit, l'affaire est finie, et, croyez-moi, n'y

pensez plus. Soyez sûr que le recteur de Rome publiera votre discours. Mais vous pourrez répondre : « Quand j'ai fait ce discours, je ne savais pas » ; ou bien : « Ce que je trouve actuellement de répréhensible n'existait pas encore pour moi ». Ne craignez rien de Rome. Une autre fois, vous préviendrez le recteur que vous ne voulez pas être harangué. Vous avez très bien fait d'écrire à Rome ; car, là-bas, ils conviendront que ce que vous avez dit en public était exigé par la prudence, et que votre véritable opinion sur l'Université est seulement exprimée par vos dépêches.

Si un nonce trouve de l'opposition dans un évêque-cardinal qui se plaint et ne veut pas céder, alors la Secrétairerie d'État crie contre le nonce qu'elle accuse d'avoir fait naître un conflit. Si le nonce cède tout bonnement, alors on le blâme parce qu'il n'a pas tenu haut le caractère et la dignité de la représentation apostolique. Cela fait que les nonces chercheront à éviter toute espèce de rencontre avec les évêques-cardinaux, surtout dans les églises. A Paris, un nonce ne pourrait se défendre contre un archevêque, même non cardinal ; parce que celui-ci, suivant les libertés gallicanes, prétend ne devoir céder à personne autre que le pape. Cela fait que les nonces éviteront toujours les rencontres. Ainsi faisait le cardinal Macchi, lorsqu'il était nonce à Paris et que le cardinal Talleyrand-Périgord y était archevêque.

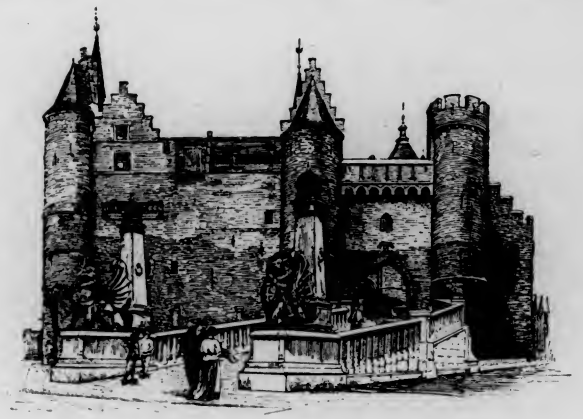
Vous avez formé votre jugement sur tous les évêques, et il me paraît que vous les avez tous bien jugés, excepté l'évêque de Bruges qui n'est, peut-être, ni si borné ni si vieux. Observez l'administration de son diocèse, et vous verrez qu'elle est bonne. Donc l'évêque a du talent.

J'ai reçu le grand cordon de Léopold dans les premiers jours de mars, etc.

Paris, 11 août 1845.

CXXIV

Mgr Joachim Pecci, au comte Antoine Pecci et aux frères Charles et Jean-Baptiste, à Carpineto. — Depuis longtemps je désirais vous donner de mes nouvelles et vous intéresser au pays que j'habite ; mais encore fallait-il que j'attende



Anvers. — Le Steen.

l'effet produit sur moi par ce climat, et que je voie quelque chose en Belgique pour vous en parler au moins sommairement. Il fallait laisser passer les premiers mois d'un désarroi bien naturel pour qui vient en pays étranger, non plus à titre privé, mais avec charge diplomatique, — ce qui occasionne toujours d'infinis embarras. Maintenant que tous ces premiers tracas sont heureusement finis ou qu'ils diminuent tout au moins, j'espère que rien ne m'empêchera encore de vous écrire avec plus d'empressement et de régularité, et de communiquer, chaque mois, de mes nouvelles à la famille.

Commençons donc par la santé. Elle se maintient bonne, Dieu merci ! encore qu'affaiblie quelquefois. L'amélioration que j'avais gagnée, à mon séjour dans Pérouse, semble vouloir se conserver malgré les contre-coups éprouvés en des climats différents. Maintenant, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que cette santé se consolide en se fortifiant. La température rigoureuse et variable de la Belgique demande bien des précautions. Pendant les mois de juillet et d'août, nous avons eu à Bruxelles des journées si mauvaises, qu'elles ne semblaient pas différer de celles dont on peut souffrir à Rome pendant le plus fort de novembre.

La ville, bien qu'en édifices publics elle n'offre pas nos magnificences italiennes, est toutefois vaste et élégante. Presque toutes les églises y sont d'une hardie architecture gothique. Les plus remarquables sont : Sainte-Gudule, qui sert de cathédrale, Notre-Dame-de-Sablon et Notre-Dame-de-la-Chapelle. Cependant l'intérieur de ces églises ne correspond pas du tout à leur extérieur imposant, comme dans les églises gothiques de France, et spécialement à Reims et à Dijon. L'Hôtel-de-Ville est un bel édifice, dominé par une belle tour gothique à laquelle on fait présentement des réparations. Les rues sont larges, régulières et, les principales, bordées d'élégants magasins et de candélabres en fer forgé supportant des lampes pour l'éclairage de nuit, au gaz. Saint-Jacques-de-Caudemberg, le Palais de Justice et le Théâtre de la Monnaie, avec leurs portiques et leurs colonnades, imitent les anciens édifices grecs et romains et présentent un aspect imposant. Nombreuses sont les promenades publiques. Vastes et belles les campagnes, autour de la cité, encore qu'un peu monotones aussi en raison du terrain uniformément plainier qui n'est pas moins pittoresque que fécond.

L'industrie et le commerce sont on ne peut plus prospères en Belgique. Bruxelles, placée entre Londres et Paris, donne avec son mouvement d'affaires, une idée assez satisfaisante de ces deux grandes capitales du monde. Ce développement y est produit principalement par les multiples et grandioses

Costumes belges.

voies de communication, surtout par les chemins de fer qui sillonnent en tous sens le royaume et qui transportent, avec une rapidité extraordinaire, des masses imposantes d'hommes et de marchandises. Six voies ferrées, — chose extraordinaire ! — ouvrent la Belgique à la grande facilité des parcours, tant y est abondant le fer que produisent ses mines, tant les Belges sont industrieux et persévérants dans les travaux les plus ardus. Le 15 de juillet dernier, fut inauguré le chemin de fer qui relie Liège à Verviers ;

le 30 du même mois, celui qui va à Namur; et, le 15 octobre prochain, on ouvrira celui de Liège à Aix-la-Chapelle, l'ancienne Aquisgrana; de telle sorte que, bientôt, sur la même voie ferrée, on ira de Paris à Bruxelles et de Bruxelles à Aix-la-Chapelle et Cologne en quelques heures! A l'occasion de l'inauguration du chemin de fer de Namur, (laquelle, comme je vous l'ai dit, a eu lieu le 30 juillet), j'ai voulu assister à la cérémonie et accompagner LL. MM. le Roi et la Reine, car il est d'usage qu'en cette circonstance on fasse des fêtes auxquelles sont invités la famille royale et le corps diplomatique. Rien de plus merveilleux que ces courses où, en une heure, on fait plus de 20 milles; de telle sorte qu'en trois heures et demie, nous sommes revenus de Namur à Bruxelles, après avoir parcouru une distance d'environ 64 milles. A droite et à gauche fuyaient, comme des illusions d'optique, les plus riantes perspectives des villas, des casinos, des villages. Vous trouverez, jointe à ma lettre, une description rapide de ces fêtes.

Le caractère du Belge est généralement bon et hospitalier. Dans ses fêtes les plus bruyantes, vous remarquez en lui un je ne sais quoi de flegmatique qui caractérise bien la nature flamande.

De toute cette narration, vous conclurez facilement que la vie ne m'est point ici du tout désagréable, encore que bien des choses y manquent, — et dans leur nombre je compte principalement le charme de notre ciel italien, le brio et la vivacité de nos compatriotes. Pour aujourd'hui, qu'il vous suffise de ces lignes, pour avoir une idée générale de ce pays. Une autre lettre vous parlera en détail des autres choses que j'aurai vues jusqu'alors, et je vous y conterai les particularités de ma vie privée. Je termine celle-ci en vous disant, à vous, oncle Antoine, de vous divertir fort

dans vos promenades fréquentes à cheval jusqu'au *Casino*, et de faire votre possible pour prolonger la vie jusqu'après cent ans. A vous, Charles, je dirai que vous devez vous conserver en bonne humeur et chasser loin toute pensée mélancolique. Lorsque j'ai visité le fameux champ de bataille de Waterloo, je me suis ressouvenu de vous, et j'eusse désiré alors votre compagnie. J'ai ramassé sur cette

Le lion de Waterloo.

plaine quelques balles rouillées que vous recevrez en souvenir de cette bataille, et que je vous enverrai par la première occasion qui se présentera.

Bruxelles, 13 août 1845.

CXXV

Mgr Fornari, nonce à Paris, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — ... Si vous avez occasion de voir M. Gioberti, remerciez-le infiniment, de ma part, pour les volumes qu'il vous a remis à mon intention.

Paris, 9 août 1844.

CXXVI

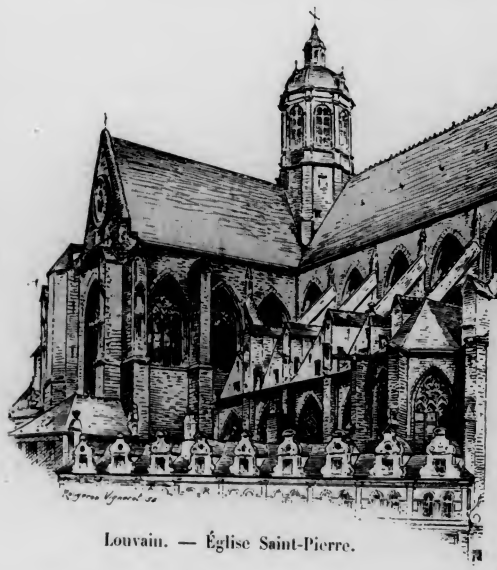
Mgr Joachim Pecci au comte Antoine Pecci et aux frères Charles et Jean-Baptiste, à Carpineto. — Dans ma dernière lettre d'août dernier, je vous ai promis de vous écrire une fois par mois et, ainsi, de vous donner de mes nouvelles plus régulièrement que par le passé. Je ne veux pas laisser finir le mois de septembre sans remplir ma promesse.

Durant tout le mois dernier, nous avons eu un temps splendide; j'ai à peine souvenir d'avoir vu en Italie journées plus magnifiques et sereines. Ç'a été une vraie surprise dont s'est émerveillé tout le monde, tant était grand le contraste des mois de juin et juillet, pendant lesquels la pluie fut quotidienne. Au reste, le cas est rare où le ciel de Belgique ne soit couvert de nuages; il semble être la devise ou le drapeau du pays.

Ma santé, Dieu merci! se maintient bonne et, bien qu'elle soit loin d'être parfaite, je me contenterais qu'elle ne devienne pire sous un pareil climat. L'hiver qui arrive va être la pierre de touche; car, comme vous le savez, l'hiver est ici rigoureux et humide à l'excès. Mais la Belgique offre cet avantage que les maisons y sont bien closes et bien munies contre le froid. En vérité, les portes et les fenêtres y sont construites avec tant de soin, que le moindre courant d'air ne peut y pénétrer. Les parquets, comme les escaliers, sont en bois. De plus, dans chaque chambre, on trouve un poêle, c'est-à-dire une petite cheminée dont un tuyau conduit la fumée dehors; il est totalement construit en fer, de sorte qu'avec très peu de bois on entretient une grande chaleur dans l'intérieur de la pièce. De plus, dans l'intérieur même des épaisses murailles, circulent des tuyaux, dits

calorifères, lesquels se rejoignent à la cuisine; et le feu qui est allumé dans l'office suffit à maintenir dans toute la maison une température suffisamment chaude.

Les loyers des maisons sont proportionnels à celui que je paye pour la mienne, c'est-à-dire exorbitants. Celle que j'habite[1] et qui fut habitée avant moi par Mgr Fornari, coûte



Louvain. — Église Saint-Pierre.

annuellement 8000 francs de location, soit environ 1700 écus romains. Cette dépense est vraiment douloureuse, mais il est impossible d'avoir à meilleur prix une maison convenable et propre au rang que je dois tenir; aussi faut-il s'y résigner. Et même, pour les autres choses d'usage, les prix sont ici au double de ceux d'Italie, quand ils n'arrivent pas au triple ou au quadruple. Une bouteille de vin ne coûte pas moins de 35 *bajocchi*, c'est-à-dire 1 fr. 50; car la Bel-

1. L'hôtel de la Nonciature, habité par Mgr Pecci, était dans le voisinage de Sainte-Gudule, c'est-à-dire dans un des plus beaux quartiers de Bruxelles, à cette époque.

gique, vous le savez, ne produit pas de vin; celui qu'on y boit, vient de France et les domestiques se contentent de bière. Un autre article bien coûteux, c'est le bois et le charbon de terre qui s'emploie exclusivement à la cuisine. L'approvisionnement de ces deux articles pour un an exige la dépense de 2000 francs, soit à peu près 400 écus. Le fourrage pour les chevaux coûte ici le même prix qu'en Italie; mais les cochers s'y font donner des gages de beaucoup supérieurs, sans qu'ils aient la souplesse et l'habileté des nôtres; il est vrai, aussi, qu'ils sont préférables à nos gens pour l'exactitude et la patience. J'ai à l'écurie trois voitures : une de grand gala, qui m'a coûté 3200 francs; une autre, qui est couverte et qui peut se découvrir à volonté, comme landau, dont l'acquisition fut faite par Mgr Fornari au prix de 2000 francs; une troisième enfin, petite voiture pour l'usage quotidien, élégante pourtant, celle-là même que j'ai changée contre le *carrozzino* parti de Rome en même temps que moi et qui avait un peu souffert du voyage.

Durant les mois de juillet et d'août, j'ai eu l'occasion de de voir maints châteaux, qui sont des maisons de campagne habitées par les principales familles de Bruxelles, pendant l'été et l'automne. Le style de ces châteaux est ordinairement gothique. Ils sont tenus avec une propreté incomparable, note caractéristique de la race flamande. Les campagnes, les petits bois et les collines qui les environnent, offrent des points de vue variés, pittoresques. J'ai vu deux fois la ville de Louvain, célèbre pour son Université catholique, et celle de Malines qui est la résidence du cardinal. J'aurais eu souvent l'occasion de me rendre à Anvers, à Gand, à Liège, etc., et je ne l'ai pas fait pour ne pas m'absenter de la capitale, sans un motif sérieux.

Les journaux vous auront, sans doute, appris le voyage que

vient de faire, ce mois-ci, la reine d'Angleterre en France et en Belgique. Le 18 septembre, elle a fait son entrée à Bruxelles. J'ai pensé qu'un récit détaillé de ce qui est arrivé en cette circonstance vous intéresserait; aussi je vous en envoie la narration, que vous trouverez incluse dans cette lettre.

Voilà donc, sur la Belgique, toutes les nouvelles que vous pouviez en attendre. C'est maintenant au tour de ma pensée, de revenir au pays natal et de se fixer, tout au moins un instant, sur Carpineto. Je désirerais, d'abord, connaître l'état de votre santé et savoir comme vous la traitez dans nos montagnes. J'imagine que vous ne changez rien à la bonne monotonie des antiques coutumes; que l'oncle Antoine continue à monter sa jument favorite; que le sédentaire Charles reste à la maison et se livre souvent aux sollicitudes domestiques; que Jean-Baptiste, en résidence à Maenza, fait à Carpineto ses courtes apparitions d'un jour à l'autre. J'espère bien que la santé de tous est bonne; mais je serais heureux d'en avoir l'assurance par quelque lettre que, de temps en temps, j'aimerais bien recevoir.

Bruxelles, 25 septembre 1843.

CXXVII

Mgr Joachim Pecci à M. Stanislas Sterbini, à Rome. — J'apprends avec plaisir, par votre dernière lettre du 28 septembre dernier, que vous avez reçu régulièrement mes précédents messages et qu'aucun autre accident de poste ne leur est arrivé. Je me plais à espérer que la régularité du service se maintiendra, à l'avenir, pour notre correspondance. La contestation provoquée par l'affaire du chanoine Buratti et les démarches imprudentes que ce prêtre s'est

permis de faire, m'ont causé la plus grande surprise et le plus vif déplaisir. Certes, en outre des ennuis continus que je vous ai procurés, je ne m'attendais pas à vous en causer d'autres, encore qu'innocemment et bien involontairement. Comment supposer qu'on eût osé vous offenser dans votre honneur, par des démarches aussi inconsidérées qu'imprudentes? Dans la lettre de reproches que j'ai écrite à ce chanoine, j'ai exprimé tout mon mécontentement et j'ai sommé le coupable d'avoir à réparer son méfait. Il a promis de le faire par une lettre pleine d'excuses, qu'il adresse à vous et aux autres personnes par lui offensées. Il y a, par le monde, des gens de toute sorte; mais je ne sais s'il en est de plus dangereux que ceux qui, à la légèreté de la réflexion, ajoutent l'imprudence des actes. Quoi qu'il en soit, je suis heureux d'apprendre par votre lettre que cette affaire est terminée, oubliée même.

Dans votre pli, j'ai trouvé le relevé des dépenses à porter à mon débit. D'ici même, j'ai reconnu ce compte très régulier. Vous avez bien fait d'y ajouter les frais de poste des lettres que vous avez reçues, et vous voudrez en faire de même pour les suivantes. Après ce que vous m'aviez écrit, je ne m'attendais pas à voir approuvée la dépense des rayons de bibliothèque, faite par Mgr Fornari. C'est très heureux que la Secrétairerie d'État ait enfin changé d'avis, en admettant ce compte.

A l'approche de l'hiver, je vois avec déplaisir s'augmenter les dépenses. Je suis contraint par la nécessité de grever, au moins pour un trimestre et pour la somme de 50 écus, l'avance des 100 écus que je prends à la Banque Romaine sur les 3000 francs auxquels j'ai droit. Cette mesure est motivée entre autres par l'approvisionnement de charbons et de bois nécessaires, en cette saison et sous un tel climat,

pour se défendre des grands froids. D'autre part, les dépenses quotidiennes absorbent la somme que vous me faites remettre, chaque mois. Ces dépenses, les voici :

Loyer	667	francs.
Nourriture	450	—
Gages des domestiques	371	—
Écurie.	120	—
Divers	430	—
Soit, par mois. . . .	2038	francs.

Avec les 50 écus que vous ajouterez à mes lettres de change courantes, j'aurai une augmentation et une réserve de 270 francs. Tout le mal vient de ce loyer dispendieux de 140 écus par mois. Sans cet embarras, les choses pourraient marcher. Mais que faire? Se résigner.

Jusqu'à la petite réserve que j'avais épargnée et qui, de mois en mois, s'en est allée. Récemment encore, j'ai subi une rude secousse du côté des chevaux qui n'ont pas tenu ce qu'ils avaient promis. En outre, il a fallu faire l'acquisition d'une voiture; celle que j'avais amenée de Rome ne pouvant plus me servir, selon les convenances.

Je vous remercie des nouvelles que vous voulez bien me donner sur ma sœur mariée à Ferentino, et je vous envoie une lettre que vous aurez la bonté de lui faire parvenir. J'apprends avec plaisir qu'elle se porte bien. J'ignorais que Jean-Baptiste fût à Rome; je lui écrivis, l'autre jour, quelques lignes adressées à Carpineto, et j'en attends la réponse. S'il est venu à Rome pour arranger les affaires de famille, j'en ai grand plaisir. S'il y est encore, exprimez-lui, en le saluant affectueusement de ma part, mon désir et ma volonté puisque c'est de lui que dépend l'avenir de notre famille. En perpétuant son indécision, il compromet sa personne et son

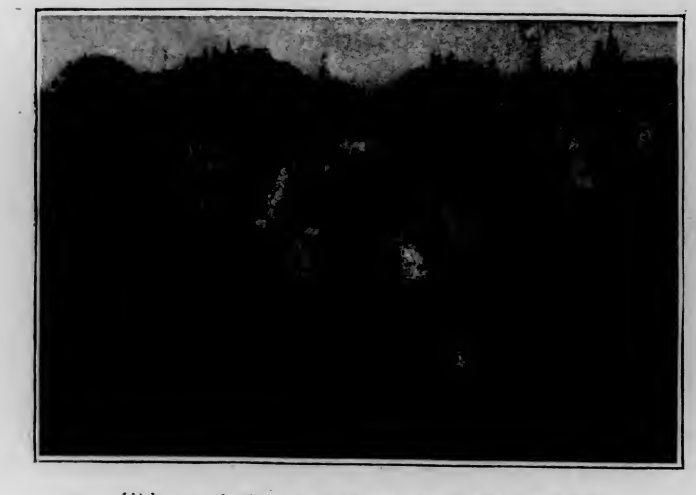
héritage. Il va contre la volonté de notre père qui, en instituant en faveur de Titta un droit de primogéniture, agissait contre les intérêts de ses autres enfants, intérêts en quelque

Louvain. — L'Hôtel de Ville.

sorte annulés et compromis par cet acte. *Ceci dit entre nous seulement.*

Il est juste qu'en terminant cette lettre je réponde à votre demande de nouvelles, sur moi et sur ce pays. En commençant par ce dernier, je vous dirai que l'événement le plus important de septembre écoulé fut, sans conteste, l'arrivée de la reine d'Angleterre. Plus heureuse que la France, la Belgique a possédé cette Souveraine, une semaine entière, la

promenant dans les principales villes du royaume, à Ostende, à Bruges, — l'antique capitale des Flandres, — à Gand, à Anvers, à Bruxelles. Partout, ce ne furent que manifestations et kermesses sans nombre et du plus splendide effet. Vous en aurez lu le récit dans les gazettes. La reine, arrivée à Bruxelles le 18, en repartit le jour suivant. L'entrée fut ma-



L'Adoration de l'Agneau de l'Apocalypse. (D'après Van Eyck.)

gnifique, par la rue Royale qui est la plus belle et la plus spacieuse, et par le Parc qui la suit et qui était décoré à grand gala. Le soir, les illuminations furent superbes. Au banquet des Souverains, on avait aussi invité le corps diplomatique. La reine Victoria tenait le milieu de la table, entre le roi et la reine des Belges. Comme j'étais placé à côté d'eux, j'eus la faculté d'observer les hôtes royaux et de placer quelques paroles. La reine d'Angleterre est de petite taille, son expression est vive et sa personne, sans être mal, n'a rien de trop....

héritage. Il va contre la volonté de notre père qui, en instituant en faveur de Titta un droit de primogéniture, agissait contre les intérêts de ses autres enfants, intérêts en quelque

Louvain. — L'Hôtel de Ville.

sorte annulés et compromis par cet acte. *Ceci dit entre nous seulement.*

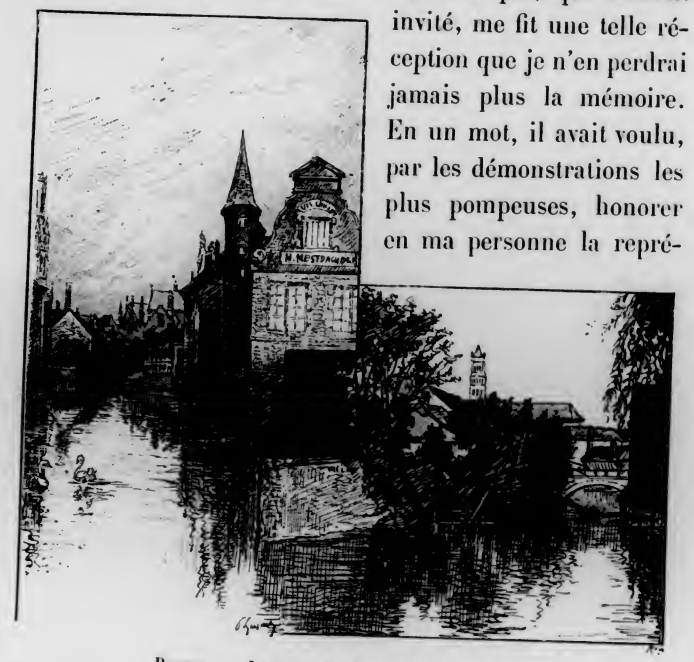
Il est juste qu'en terminant cette lettre je réponde à votre demande de nouvelles, sur moi et sur ce pays. En commençant par ce dernier, je vous dirai que l'événement le plus important de septembre écoulé fut, sans conteste, l'arrivée de la reine d'Angleterre. Plus heureuse que la France, la Belgique a possédé cette Souveraine, une semaine entière, la

promenant dans les principales villes du royaume, à Ostende, à Bruges, — l'antique capitale des Flandres, — à Gand, à Anvers, à Bruxelles. Partout, ce ne furent que manifestations et kermesses sans nombre et du plus splendide effet. Vous en aurez lu le récit dans les gazettes. La reine, arrivée à Bruxelles le 18, en repartit le jour suivant. L'entrée fut ma-

L'Adoration de l'Agneau de l'Apocalypse. (D'après Van Eyck.)

gnifique, par la rue Royale qui est la plus belle et la plus spacieuse, et par le Parc qui la suit et qui était décoré à grand gala. Le soir, les illuminations furent superbes. Au banquet des Souverains, on avait aussi invité le corps diplomatique. La reine Victoria tenait le milieu de la table, entre le roi et la reine des Belges. Comme j'étais placé à côté d'eux, j'eus la faculté d'observer les hôtes royaux et de placer quelques paroles. La reine d'Angleterre est de petite taille, son expression est vive et sa personne, sans être mal, n'a rien de trop....

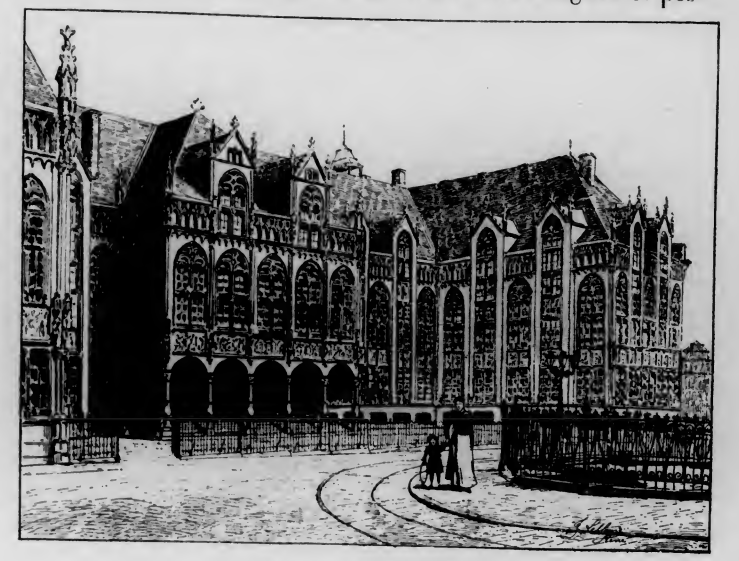
La semaine passée, j'ai fait une échappée jusqu'à Gand. C'est, comme vous le savez, la seconde ville du royaume, à 30 milles de Bruxelles environ. Par le chemin de fer, en deux heures, j'y étais rendu. Mgr l'évêque, qui m'avait invité, me fit une telle réception que je n'en perdrai jamais plus la mémoire. En un mot, il avait voulu, par les démonstrations les plus pompeuses, honorer en ma personne la repré-



Bruges. — Le canal du Rosaire au Béguinage.

sentation de la Nonciature apostolique. Gand, qui fut jadis le berceau de Charles-Quint, est une ville riche en monuments qui méritent d'être vus et admirés. J'ai été surtout charmé par la cathédrale, dédiée à saint Bavon. C'est une des plus belles églises des Flandres, pour l'élégance et la légèreté de son style gothique. Je me suis arrêté une heure à y admirer un tableau merveilleux du peintre flamand Van Eyck, inventeur de la peinture à l'huile. Cette

toile, conservée dans la cathédrale, représente l'adoration de l'Agneau de l'Apocalypse. J'ai visité de nombreux établissements, admirablement bien tenus, pour l'éducation des garçons et des filles. J'ai vu aussi la maison de force, bâtie au siècle passé par Marie-Thérèse d'Autriche, d'après un dessin nouveau et original. Elle forme un octogone et pos-



Liége. — Le palais provincial.

sède une cour, au milieu de laquelle une seule sentinelle suffit à veiller. Chacun des huit angles vient souder là sa tête, et chaque aile comprend les divers métiers que les condamnés peuvent connaître : tisserands, charrons, menuisiers, tailleurs, etc. C'est un établissement vraiment magnifique.

Que vous dirai-je du petit et du grand Béguinage? Imaginez-vous, dans la ville de Gand, deux autres petites villes ou deux autres petits pays, avec murailles et portes de clôture.

Les habitants exclusifs en sont des femmes qui se retirent du monde et qui, pourtant, appartiennent encore au monde, n'étant pas des religieuses qui font des vœux. Libres d'elles-mêmes, ou bien elles habitent seules une maison dans le béguinage, ou bien elles vivent en communauté et forment, dans ce même béguinage, des couvents sans aucune discipline sévère et sans dépendre d'aucun homme. Eh bien! chose incroyable, elles vivent dans la paix et la concorde les plus parfaites, et, depuis six siècles que les béguines existent, elles n'ont jamais provoqué le moindre incident fâcheux. Cela suffit, sans doute, à vous donner une idée du caractère flamand, plein de mansuétude et de sagesse. Le petit béguinage compte environ 400 femmes; et le grand, 700.

J'étais de retour à Bruxelles, le soir du 6 courant.

La santé se maintient assez bonne. Saluez pour moi tous les nôtres et aussi Garrigos, Cappello, Fora, etc.

Bruxelles, 12 octobre 1843.

P. S. Le papier me faisant défaut, j'ajoute sur ce verso mes remerciements pour les nouvelles que vous m'avez données sur les événements des Romagnes. Espérons qu'ils touchent à leur terme. La caisse de Pérouse, que vous avez reçue après mon départ de Rome, contenait un secrétaire et deux portraits de moi. Dites-moi, je vous prie, ce que tout cela est devenu.

Relevé des sommes reçues et payées par Stanislas Sterbini pour le compte et sur l'ordre de Mgr Joachim Pecci, nonce apostolique à Bruxelles.

1843

Doit :

1er janvier. — Reste de l'achat de 4 flambeaux expédiés à Pérouse.	1 écu	40 baïoques.	
20 mars. — Payé à Civita Vecchia pour Mgr. .	50 —	»	—
20 mars. — Pour les dépenses à son compte. .	2 —	85	—
25 mars. — A Raphaël de Vivo, voiturier, pour le compte dudit	4 —	50	—
15 avril. — A Horace Albino, cuisinier, pour le compte dudit	4 —	20	—
20 avril. — A Félix Eugène, deux bons de demi-impériale, en guise de voiture, pour le compte dudit.	5 —	50	—
20 avril. — Pour trois lettres, de Marseille, de Nemours et de Bruxelles.	5 —	75	—
20 avril. — Remisage des chevaux.	7 —	25	—
27 avril. — Remboursé 81 écus 11 baïoques au frère de Mgr.	81 —	11	—
Total.	157 écus	54 baïoques.	

1843

Avoir :

27 avril. — Reçu sur la vente des chevaux dans laquelle ne sont pas compris les fourrages laissés à la famille de Mgr.	150 écus	» baïoques.	
27 avril. — Payé par Félix Eugène 3 écus et 21 baïoques pour une couverture de voyage donnée par Mgr.	3 —	21	—
27 avril. — Au même, par Stanislas Sterbini.	4 —	33	—
Total.	157 écus	54 baïoques.	

Paiement fait à Mgr par son frère Jean-Baptiste.	50 écus	» baïoques.
Foin fourni par Bocchi pendant le séjour de Mgr à Rome.	8 —	75 —
Dépenses pour les chevaux.	1 —	89 —
Frais de voiture pour deux colis expédiés de Pérouse.	2 —	37 —
Aux *facchini* pour le transport desdites caisses.	» —	80 —
A Bianconi, pour les voitures louées par Mgr. .	7 —	7 —
Prorata à la charge de Mgr, pour les dépenses faites à Civita-Vecchia.	4 —	80 —
Prorata pour le pourboire à l'auberge.	» —	3 —
Moitié de la taxe payée, à la vente des deux chevaux	3 —	50 —
TOTAL.	81 écus	11 baïoques.

CXXVIII

Mgr Joachim Pecci à M. Stanislas Sterbini, à Rome. — Je vous remercie infiniment de l'intérêt que vous prêtez à nos affaires de famille, et de vos instances auprès de mon frère Jean-Baptiste pour le décider, dans sa perpétuelle irrésolution, à prendre la direction de la maison paternelle et à prendre aussi un parti. S'il pouvait s'y décider enfin et vite, — car les années s'avancent, — j'en éprouverais un plaisir inexprimable. Et c'est, en raison contraire, un profond et continuel ennui que je ressens à penser que, si nous n'y pourvoyons bientôt, la famille ira peu à peu s'éteignant après tant de sueurs (sic) des ancêtres et les dispositions si sages de notre père.

Je regrette que vous ayez eu à me demander une s... avec mon R^tto^... Par là, vous me découvrez et vous déjouez mes projets. Ayez la complaisance d'attendre encore un peu...

Bruxelles, le 15 novembre 1843.

CXXIX

Mgr Fornari, nonce à Paris, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — ... Ici, nous sommes parfaitement d'accord, — nous, c'est-à-dire tous les ambassadeurs intéressés au bon ordre des choses en Italie, — pour chercher tous les moyens de rompre les rangs des conspirateurs. Le soi-disant révélateur qui s'est présenté à vous, en se qualifiant d'Anglais, et que vous avez pris pour un Italien, doit être un Polonais qui a fait la même chose avec l'ambassadeur de Naples et avec moi et qui nous a trouvés tous les deux de braves gens, et nous a mangé de l'argent. A nous, il a déclaré s'appeler John Maurice et nous a fait les mêmes historiettes qu'à vous. Il paraît que vous avez été plus malin que nous et que vous ne vous êtes pas fait manger d'argent. Bravo! j'en suis fort aise.

Gand. — Cathédrale de Saint-Bavon.

Paris, le 27 novembre 1843.

CXXX

Le comte Stanislas Sterbini à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — A Ferentino, j'ai eu un long entretien avec

La comtesse Jean-Baptiste Pecci (née Salina).

madame votre sœur[1] et votre frère Jean-Baptiste. Celui-ci m'a parlé en toute sincérité. Les pourparlers de mariage,

1. Catherine Pecci était mariée avec un Lolli, de la petite ville de Ferentino d'où la famille des Sterbini était originaire. Mgr Pecci conseillait à Jean-Baptiste d'y épouser une nièce du cardinal Pelli, mais ce parti ne convint pas à Titta, comme cette lettre le prouve. Plus tard, il épousa Angèle Salina qui est morte seulement en 1899.

engagés précédemment avec Madame Belli, ne lui conviendraient plus pour divers motifs. Le principal tiendrait à des négociations qu'en dehors des nôtres, la jeune fille et sa famille essayeraient de faire réussir ailleurs. Votre frère m'a assuré qu'il était disposé à tout, pour répondre à vos désirs et à la volonté de feu votre père. Nous avons abordé

Giuseppe Mazzini.

bien des petits détails que, pour aller plus vite, je tais, me contentant d'indiquer celui qui vous intéresse le plus. Il m'a donc invité à m'occuper activement de lui rechercher un parti sortable qui répondrait aux désirs divers de la famille.

Rome, le 28 novembre 1845.

CXXXI

Mgr Fornari, nonce à Paris, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — ... On sait avec précision que l'avocat Mazzini,

CXXX

Le comte Stanislas Sterbini à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — A Ferentino, j'ai eu un long entretien avec

La comtesse Jean-Baptiste Pecci (née Salina).

madame votre sœur[1] et votre frère Jean-Baptiste. Celui-ci m'a parlé en toute sincérité. Les pourparlers de mariage,

1. Catherine Pecci était mariée avec un Lolli, de la petite ville de Ferentino d'où la famille des Sterbini était originaire. Mgr Pecci conseillait à Jean-Baptiste d'y épouser une nièce du cardinal Pelli, mais ce parti ne convint pas à Titta, comme cette lettre le prouve. Plus tard, il épousa Angèle Salina qui est morte seulement en 1899.

engagés précédemment avec Madame Belli, ne lui conviendraient plus pour divers motifs. Le principal tiendrait à des négociations qu'en dehors des nôtres, la jeune fille et sa famille essayeraient de faire réussir ailleurs. Votre frère m'a assuré qu'il était disposé à tout, pour répondre à vos désirs et à la volonté de feu votre père. Nous avons abordé

Giuseppe Mazzini.

bien des petits détails que, pour aller plus vite, je tais, me contentant d'indiquer celui qui vous intéresse le plus. Il m'a donc invité à m'occuper activement de lui rechercher un parti sortable qui répondrait aux désirs divers de la famille.

Rome, le 28 novembre 1845.

CXXXI

Mgr Fornari, nonce à Paris, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — ... On sait avec précision que l'avocat Mazzini,

Génois, chef révolutionnaire, fondateur de la secte la *Jeune Italie* (dont Gioberti était adhérent), auteur de l'*Apostolat populaire*, est à présent à Bruxelles, venant de Londres, et qu'il s'occupe à rédiger un programme à l'adresse de tous les révolutionnaires italiens, pour régler les opérations qu'ils devront faire maintenant ou au printemps. Leur but est de révolutionner l'Italie, et spécialement les États Pontificaux et le royaume de Naples. Outre lui, il doit y avoir à Bruxelles un certain nombre d'Italiens venus avec des passeports anglais, sous des faux noms, et qui ne sont que des conspirateurs sous les ordres de Mazzini.

Faites-en part au chevalier Hody, administrateur de la Sûreté publique (à Bruxelles).

Paris, le 27 décembre 1845.

CXXXII

Mgr Fornari à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — Je vous remercie de tout cœur de ce que vous me dites, à propos de Mazzini. Maintenant, je suis persuadé que la nouvelle de son arrivée à Bruxelles est fausse, quoiqu'elle ait été communiquée non seulement à moi, mais aussi à MM. les ambassadeurs d'Autriche, de Sardaigne et de Naples, par M. Guizot, ministre des Affaires Etrangères. Le canal, par lequel nous avions reçu cette nouvelle, nous a alarmés et a été la cause de l'ennui que nous avons causé à l'excellent chevalier Hody.

Paris, décembre 1845.

CXXXIII

Au frère Charles, à Carpineto. — J'ai revu votre lettre avec un bien vif plaisir. Pourquoi avez-vous tant tardé à m'écrire? Dans une de mes dernières missives à l'oncle Antoine, j'en exprimais à juste titre mon étonnement.

Vincenzo Gioberti.

Quand, en septembre et octobre derniers, j'adressai deux lettres à Carpineto, j'y joignis un papier distinct et spécial pour vous et Jean-Baptiste, afin de ne pas multiplier inutilement les courriers. Il était donc bien naturel que j'attendisse de vous quelque réponse.

Vous me dites dans votre lettre que « vous n'aurez de satisfaction que le jour où vous apprendrez mon retour au pays natal ». J'accepte de bon cœur l'augure de revenir, un jour, à Carpineto et d'y revoir le foyer paternel; mais vous

voyez bien qu'avant que ces prévisions s'accomplissent, de longs jours s'écouleront, dix ans peut-être, peut-être davantage. Or, qui peut se promettre de vivre, pendant dix ans? Les choses se présentant aussi lointaines et aussi incertaines, — bien que l'augure, je le répète, m'en soit cher, — peut-être vaut-il mieux s'en remettre tout à fait à la Providence qui règle à son gré les événements de la vie et les subordonne sagement à ses fins.

Clocher de Saint-Sauveur.

Au reste, que ferait ma présence au foyer, surtout quand je n'y retrouverais pas de famille, puis-je dire, ni belle-sœur, ni neveu[1]? Les affections de famille, dont nos pères nous ont fait héritiers, sont en moi toujours vives et ne pourront jamais s'affaiblir; mais enfin faut-il aussi que cette famille se reconstitue, se recompose. Dans l'espoir qu'arrivera bientôt ce moment heureux pour moi, et tandis que je vous laisse, à Titta et à vous, le soin de le hâter ou de le favoriser tout au moins, laissez, mon bien cher frère, que je m'occupe de la Belgique où la volonté du Seigneur m'a appelé pour y remplir une grande mission. Les devoirs et les occupations de ma charge sont délicats et difficiles, au point que vous l'entendez bien sans que je vous en parle davantage. Que votre prière matinale s'élance des flancs du Capreo[2], et qu'elle implore le ciel pour moi et pour le peuple belge!

1. Le frère Charles, au grand déplaisir de Mgr Pecci, ne voulait pas se marier. De fait, il est mort célibataire obstiné.

2. Le Capreo, montagne de Carpineto.

Ce sera la première fois, je crois, que Carpineto et la Belgique se rencontreront au ciel.

Jusqu'à ce jour, j'ai oublié de vous envoyer les balles que j'ai ramassées sur le champ de bataille de Waterloo. C'est aussi la faute des rares occasions qui se présentent pour un voyage en Italie. Ainsi, ces champs ne gardent aujourd'hui

Chevet de Saint-Sauveur.

que la mémoire de la fameuse bataille où la fortune de Napoléon a péri, mémoire encore mieux confirmée par la présence du lion néerlandais qui, de son piédestal, domine cette plaine. Ces campagnes, au reste, sont toutes employées à la culture et, encore qu'abreuvées de sang, rendent au laboureur joyeux du blé en abondance.

J'ai vu jusqu'à cette heure les villes de Namur, de Malines, d'Anvers et de Gand, patrie de Charles-Quint; j'ai visité leurs monuments. J'espère voir, l'année prochaine, Tournay, Bruges, antique capitale des Flandres; et Liège, cité fameuse, elle aussi, comme vous savez. Ainsi, j'aurai vu et parcouru toute la Belgique, etc.

Bruxelles, 14 février 1844.

CXXXIV

Mgr Fornari à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — Le projet de loi sur les jurys d'examen rencontre de graves

Bruges. — Place du Marché.

difficultés, et j'incline à croire qu'il ne passera pas; mais je ne vois pas comment cette opposition fera tomber le ministère, puisque, dans tous les journaux, je lis que M. Nothomb ne posera pas la question de cabinet....

Paris, le 28 février 1844[1].

1. D'après Mgr T'Serclaës (le *Pape Léon XIII*, t. I, page 107), cette lettre porterait la date du 24 juin 1844.

CXXXV

Du même, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — Je ne veux pas me mêler des affaires de Belgique, et encore

Bruges. — La Grand'Place.

moins vous traiter comme un écolier, ni vous donner des leçons; car vous avez de la sagesse à en revendre. Je trouve justes les réflexions que vous avez faites, sur mes observations....

Vous me dites : « Je cherche à seconder les vues toujours sages de S. M., et d'en assurer le succès ».

Quelles sont, sur ce sujet, les vues du roi? Soutient-il

Nothomb, ou est-il de l'avis des évêques? Par charité, prenez garde de vous mettre dans la balance, contre l'opinion des évêques. Maniez toujours le roi et faites-lui voir combien cette affaire est différente de celle de la personnalité civile de l'Université de Louvain. L'autre ne regardait que l'intérêt matériel de l'Université, et la majorité des catholiques même y était opposée. Mais cette affaire peut atteindre l'existence même de l'Université.

Paris, le 4 mars 1844.

CXXXVI

Du même, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — Je vois, comme vous, qu'il faudrait une combinaison. Mais si, comme vous me le dites, il est impossible que les évêques cèdent et que les catholiques se rendent, alors il n'y a pas d'arrangement possible. Il y aura seulement écroulement d'une partie du ministère, chose qui l'affaiblira aux yeux du public et qui retardera sa démission de peu de jours.

Tout vaudrait mieux pourtant que la démission du ministère.

Paris, le 11 mars 1844.

CXXXVII

Du même, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — La poste de France n'a aucun intérêt à connaître la correspondance entre le nonce de Paris et celui de Bruxelles. S'il s'agissait de ma correspondance avec le Gouvernement pontifical, elle aurait voulu sans doute savoir ce qu'il y avait dedans. Mais, entre vous et moi, cela n'excite pas sa

curiosité. Et puis, quand on ouvre les lettres, si vous saviez avec quelle adresse on le fait! Certainement, on ne rompt plus les cachets; car on possède tous les cachets des personnes dont on veut lire les lettres. C'est ainsi qu'à la

poste de France, au Cabinet Noir, on a mes cachets et ceux de la Secrétairerie d'État....

Paris, le 14 avril 1844.

CXXXVIII

Du même, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — Qui dira que le nonce de Bruxelles n'est pas le plus heureux des nonces? La nonciature de Bruxelles est la fleur des nonciatures, et la Belgique le paradis terrestre des nonces.

Préparez-vous au moment où vous devrez passer à une autre nonciature. Quelle qu'elle soit, vous verrez que ce qui vous paraît ici épine, vous semblera rose ailleurs. C'est beau de commencer par la Belgique, comme par un noviciat. Peut-être ne serez-vous pas d'accord avec moi; mais c'est ainsi. L'expérience future vous prouvera la vérité de ce que je vous dis.

Paris, le 17 mai 1844.

CXXXIX

Du même, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — Si le Gouvernement tient à garder secrète la succession du comte d'Oultremont ministre démissionnaire, il n'y a pas lieu à négociations. Et il paraît clair qu'on ne veut pas entrer en négociations. En général, les négociations n'ont pas de raison d'être, parce que le Gouvernement a le droit de nommer son ministre sans en prévenir le Saint-Siège, comme celui-ci a le droit d'envoyer un nonce sans en prévenir le Gouvernement. Ainsi, quand il s'est agi de votre nomination, le Secrétaire d'État a tenu la chose tout à fait secrète pour le comte d'Oultremont, sans jamais lui en rien faire savoir; ce dernier se plaignait continuellement dans ses lettres au ministre. A présent, on fait encore assurément la même chose avec vous.

Si j'avais à choisir, je préférerais le comte de Lannoy.... Mais vous devez faire en sorte que le Gouvernement ne sache pas que la proposition vient de vous, autrement il ne le nommerait pas, sachant bien que le Gouvernement pontifical excluait tous les prélats que le comte d'Oultremont proposait pour me succéder.

Paris, juin 1844.

CXL

Du même, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — Observez, je vous prie, qu'en Belgique le pape est dans le droit commun, et l'évêque qui demande un coadjuteur doit le recevoir du pape, et il appartient au nonce seul de le

Gnad. — Le Quai aux Herbes.

proposer. Il est vrai que l'évêque qui le demande peut proposer un sujet; mais le métropolitain et les autres évêques provinciaux n'ont aucun droit de s'en mêler. Je vous dis cela très secrètement parce que, quand il s'est agi de nommer l'évêque de Gand, l'archevêque de Malines m'a dit que le pape devait demander l'avis des autres évêques; et moi, bien que simple chargé d'affaires, je m'y suis opposé disant que le pape était tout à fait maître de choisir qui il voulait sans demander l'avis de personne, parce qu'il n'admettait pas que l'usage s'en introduisît et que, de la multitude des cas, on arguât de précédents qui.

ensuite, lieraient les mains du pape. Je vous prie de tenir tout cela dans le plus grand secret, etc.

Paris, le 4 novembre 1844.

CXLI

Du même, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — Comment avez-vous pu comprendre que je supposasse que vous puissiez croire qu'il fallait consulter l'archevêque de Malines et les autres évêques de la province, pour proposer au Saint-Siège un sujet pour un siège vacant. Je n'ai jamais pu supposer cela, comme je n'ai jamais pu supposer que vous ne sachiez parfaitement que le Saint-Siège est tout à fait libre d'agir comme il veut, et de choisir qui lui plaît, et qu'il n'a aucune intention de consulter à ce sujet l'archevêque de Malines. Je vous ai dit que c'est cet archevêque qui prétendait que le Saint-Siège devait le consulter, lui et les évêques de la province; et il le prétendait depuis le jour où il s'est agi de nommer l'évêque de Gand, époque à laquelle il n'était pas cardinal. Alors je n'ai pas voulu admettre son principe. Seulement, — et cela a peut-être été une imprudence de ma part, — j'ai voulu vous dire de vous mettre en garde contre sa prétention.

Paris, le 10 novembre 1844.

CXLII

Mgr Joachim Pecci au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — S'il faut maintenant vous parler de moi, j'ai le plaisir de vous assurer que ma santé a été jusqu'à cette heure satisfaisante, malgré l'humidité de ce climat du nord et la rigueur

de l'hiver passé. Je ne dois faire une exception que pour la moitié du mois de mars dernier où j'ai été pris à l'improviste d'une certaine fièvre, une espèce de roséole; c'est-à-dire une éruption cutanée qui couvre tout le corps, maladie ici assez fréquente et quelquefois dangereuse. Heureusement aujourd'hui tout est fini, et pour longtemps, j'espère.

Dans les affaires, je n'ai jusqu'à présent qu'à me déclarer satisfait de la bonté et de la religion solide du peuple belge. Le sentiment chrétien et catholique domine, Dieu merci! dans la nation et aux Chambres. Le ministère n'y est pas hostile et le roi, bien que protestant, favorise cet esprit général. Grâce à ces bons éléments et selon les nécessités du temps qui court, on combat sans cesse; mais ordinairement on gagne la victoire.

Bruxelles, 10 avril 1844.

CXLIII

Au frère Charles, à Carpineto. — Que vos lettres se font rares! Je ne peux pas croire que votre affection pour moi en soit moins vive ni moins constante; mais je vous assure que, pour n'en pas douter, au moins trois ou quatre fois l'an je recevrais avec plaisir de vos nouvelles et de vos lettres.

Ma santé, grâce à Dieu! continue à être bonne. Aux premiers jours de ce mois, j'ai fait une courte échappée jusqu'à Bruges, la vieille résidence des comtes de Flandre, et je m'y suis plu extrêmement. C'est un pays qui intéresse beaucoup par ses monuments et par ses souvenirs, mais il console encore davantage par le constant attachement de sa population à la religion catholique.

Je suis allé aussi sur la plage d'Ostende et, pour la

première fois, j'y ai vu les vagues de l'Océan. En face, vous le savez, s'élèvent les côtes de l'Angleterre.

Et vous, comment vous portez-vous? Comment avez-vous passé, là-bas, ce rigoureux hiver? Je vous fais un devoir urgent de vous conserver gai, de chasser la mélancolie, de mener une vie laborieuse et active, à présent que la belle saison vous invite au plein air et aux occupations toujours joyeuses et robustes des champs. Ce sera tout bénéfice pour votre santé, et votre esprit y acquerra plus de souplesse et de vigueur.

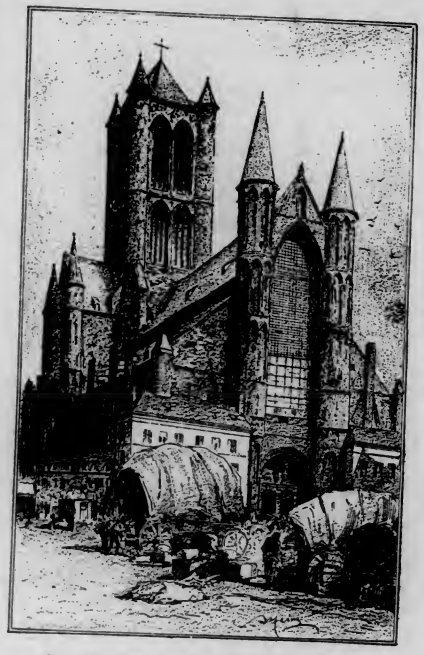
Combien différente est ma condition! Mais *unusquisque permaneat in vocatione sua*, et qu'il s'y tienne content.

Bruxelles, 31 mai 1844.

CXLIV

Mgr Fornari, nonce apostolique de Paris, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — S'il faut vous dire mon avis sous toute réserve (sur la question du jury d'examen des Universités de Belgique, dont le cabinet Nothomb revendiquait la nomination d'un tiers des membres par le Gouvernement et non par la Chambre), je pense que les évêques et le parti catholique se trompent parce qu'il se croient beaucoup plus forts qu'ils ne le sont, et qu'ils comptent pouvoir conserver toujours la majorité de la Chambre, — chose dont je doute beaucoup. S'il arrive un jour que la majorité devienne libérale, — ce qui, à mon sens, ne tardera guère, — alors ils verront peut-être quelle loi fera une Chambre libérale : ce sera une loi expressément dirigée contre le parti catholique. Monseigneur, il ne faut pas que les catholiques se fassent illusion. Ils sont plus forts en

nombre, mais beaucoup plus faibles en activité et en énergie. A chaque élection, ils perdent du terrain. Qu'ils s'en persuadent bien, et ils reconnaîtront que ce sera un moindre mal de laisser le choix des membres du jury au Gouvernement, plutôt qu'à la Chambre. Le premier aura toujours des égards pour la partie la plus nombreuse de l'État; la seconde ne se laissera guider que par son esprit de parti et par sa haine contre le parti opposé. Si les choses étaient examinées sans idées préconçues, on les verrait beaucoup plus clairement. Au reste, je me figurais que M. Nothomb vous en aurait parlé avant de publier son projet et que, de votre côté, connaissant la manière dont les évêques considéraient la chose, vous auriez pu le prévenir de la forte opposition qu'il aurait trouvée dans l'épiscopat et, par conséquent dans tout le parti catholique. Je me le figurais d'autant plus que ce fut, je me le rappelle, le sujet de la conversation qu'il eut avec vous en ma présence, le premier jour qu'il vous vit. Il ajouta que vous en auriez conféré ensemble, et qu'il vous aurait prié de faire connaître



Saint-Nicolas, sur le Marché-aux-Grains.

au clergé et aux catholiques la justesse (ce sont ses paroles) et l'utilité de son plan. Cela me portait à croire que vous auriez eu la possibilité de l'avertir que le clergé se serait opposé à la loi, de toutes ses forces. Je m'étonne que M. Nothomb, certain que les libéraux auraient soutenu son projet de loi, n'ait pas cherché, avant de le présenter, à se rallier quelques voix dans le parti catholique pour s'assurer ainsi de l'issue des débats[1].

1. Mgr De T'Serclaës à qui nous empruntons ce document, dit, dans son *Pape Léon XIII*, que : « les instructions des évêques belges à leurs curés, datées du 26 janvier 1843, prescrivaient au clergé de se faire le soutien de l'école et du maître »…. En s'opposant à ces instructions, M. Nothomb, ministre libéral-unioniste, inclinait manifestement vers la neutralité scolaire. Le règlement du 15 août 1846, accepté plus tard par le cabinet de Theux, exprimait ainsi les vœux des évêques et leur donnait une vigueur légale :

Art. I. — Les leçons de religion et de morale se donnent le matin pendant la première demi-heure, et l'après-midi pendant la dernière demi-heure de la classe.

Art. II. — Les classes commencent et finissent par une prière faite en commun.

Art. III. — L'éducation morale et religieuse sera entièrement prise à cœur : l'instituteur en fera l'objet de ses soins assidus ; il saisira avec zèle les occasions qui se présentent sans cesse, pour développer les principes de religion et de morale.

Art. IV. — Pour ces trois articles, l'instituteur catholique suivra la direction émanée des évêques, en vertu de l'article 6 de la loi.

Survint l'affaire des Jésuites du collège de la Paix à Namur, où ces derniers, après le vote de la loi de 1844, voulurent faire concorder le cours de philosophie avec les programmes du Gouvernement pour l'obtention des grades académiques. L'Université de Louvain se jugeant offensée par cette rivalité des Jésuites de Namur, la question fut portée à Rome ; et Mgr Pecci la fit décider dans le sens d'un cours préparatoire dont le Collège de Namur garderait le caractère, mais non d'une Faculté complète, telle que Louvain. Mais les esprits étaient animés. Il fallut que Mgr Pecci terminât cette affaire par son rappel à Rome

Paris, 24 juin 1844.

CXLV

Au frère Charles, à Rome. — J'ai reçu presque en même temps deux de vos lettres, l'une du 28 février passé et l'autre du 8 mai courant. Vous voyez à quelle distance

Le Cortège de la Passion.

sont ces dates. Le P. franciscain Hendrick, porteur de la première qu'accompagnaient celles de Jean-Baptiste et de l'oncle Antoine, retarda, je crois, son voyage en Belgique ou bien omit certainement de me faire parvenir ces papiers à Bruxelles.

J'ai appris avec un vrai déplaisir le vol commis dans

notre maison, la veille de Noël. La peur aura été grande, mais que serait-il arrivé si l'oncle Antoine s'était alors trouvé seul? Dites-moi si l'on a arrêté les voleurs. Dites-moi aussi si ,dans le vol, ont été comprises les quatre médailles d'or qui m'appartiennent et qui valent à peu près 120 écus. Elle me furent données par le Cardinal Trésorier Tosti et je les laissai à la maison, dans un des secrétaires.

C'est un plaisir pour moi d'apprendre que mon portrait est heureusement arrivé là-bas. Bien que je l'eusse confié en bonnes mains, — aux bons soins du prince Aldobrandini, — néanmoins, par suite d'un tel retard, je commençais à craindre que ce tableau se fût égaré ; et j'en aurais éprouvé un grand déplaisir, car cette toile m'a coûté 50 écus. Rappelez à l'oncle Antoine qu'il doit aller remercier Mgr Santucci. Vous avez maintenant à votre charge de faire faire un cadre convenable. Arrangez-vous pour le placer à Carpineto, entre les portraits de papa et de maman. C'est une douce ambition, bien permise aux fils, qu'ils figurent auprès de leurs parents.

Vous ne vous êtes pas trompé, en attribuant mon silence de plusieurs mois à quelque mauvais état de santé. Ici, l'hiver dure neuf mois ; et, sans exagération, je peux dire qu'en ces neuf mois il n'y a pas eu un seul jour de beau temps. De plus, pendant trois mois, nous avons été ensevelis sous la glace et la neige, et le froid a été tellement vif que les Belges eux-mêmes l'ont trouvé extraordinaire. A présent, nous voici fin mai; et, de printemps, il ne s'en parle pas encore. A ma faiblesse ordinaire d'estomac se sont ajoutés des accès nerveux bien désagréables.

Je vous avouerai maintenant en toute sincérité que, précisément en raison de ma santé, je désirerais un changement

de poste, car ce climat a, pour moi, trop de rigueur et d'âpreté.

A vous, mon cher Titta, je vous recommande les intérêts et les arrangements de famille. Avec la fin de ce mois d'août expire l'indult qui me fut accordé en 1838 *ad quinquennium*, m'accordant à moi seul la faveur de célébrer les messes à bénéfice de Maenza. Je vous prie très instamment de faire célébrer ces messes, comme par le passé, à dater de septembre prochain, par un prêtre de Maenza même ; et, pour la tranquillité de ma conscience, vous voudrez bien me confirmer cela par un mot. Vous me direz aussi ce qu'il est advenu de mon portrait, parti avec moi de Pérouse, à destination de Carpineto. Que devient le « secrétaire de grande valeur »? Ce dernier, vous pouvez le retenir là-bas, en souvenir de votre frère. Je salue Anne-Marie, Ninetta, Salina, tout le monde, et je me redis en toute cordialité, etc.

Gand. — Maison de la Lièvre.

P. S. Quand vous m'écrirez, adressez vos lettres à Sterbini, à Rome. Il me les enverra par la malle de la Secrétairerie d'État.

Bruxelles, 24 mai 1845.

notre maison, la veille de Noël. La peur aura été grande, mais que serait-il arrivé si l'oncle Antoine s'était alors trouvé seul? Dites-moi si l'on a arrêté les voleurs. Dites-moi aussi si ,dans le vol, ont été comprises les quatre médailles d'or qui m'appartiennent et qui valent à peu près 120 écus. Elle me furent données par le Cardinal Trésorier Tosti et je les laissai à la maison, dans un des secrétaires.

C'est un plaisir pour moi d'apprendre que mon portrait est heureusement arrivé là-bas. Bien que je l'eusse confié en bonnes mains, — aux bons soins du prince Aldobrandini, — néanmoins, par suite d'un tel retard, je commençais à craindre que ce tableau se fût égaré ; et j'en aurais éprouvé un grand déplaisir, car cette toile m'a coûté 50 écus. Rappelez à l'oncle Antoine qu'il doit aller remercier Mgr Santucci. Vous avez maintenant à votre charge de faire faire un cadre convenable. Arrangez-vous pour le placer à Carpineto, entre les portraits de papa et de maman. C'est une douce ambition, bien permise aux fils, qu'ils figurent auprès de leurs parents.

Vous ne vous êtes pas trompé, en attribuant mon silence de plusieurs mois à quelque mauvais état de santé. Ici, l'hiver dure neuf mois ; et, sans exagération, je peux dire qu'en ces neuf mois il n'y a pas eu un seul jour de beau temps. De plus, pendant trois mois, nous avons été ensevelis sous la glace et la neige, et le froid a été tellement vif que les Belges eux-mêmes l'ont trouvé extraordinaire. A présent, nous voici fin mai; et, de printemps, il ne s'en parle pas encore. A ma faiblesse ordinaire d'estomac se sont ajoutés des accès nerveux bien désagréables.

Je vous avouerai maintenant en toute sincérité que, précisément en raison de ma santé, je désirerais un changement

de poste, car ce climat a, pour moi, trop de rigueur et d'âpreté.

A vous, mon cher Titta, je vous recommande les intérêts et les arrangements de famille. Avec la fin de ce mois d'août expire l'indult qui me fut accordé en 1838 *ad quinquennium*, m'accordant à moi seul la faveur de célébrer les messes à bénéfice de Maenza. Je vous prie très instamment de faire célébrer ces messes, comme par le passé, à dater de septembre prochain, par un prêtre de Maenza même ; et, pour la tranquillité de ma conscience, vous voudrez bien me confirmer cela par un mot. Vous me direz aussi ce qu'il est advenu de mon portrait, parti avec moi de Pérouse, à destination de Carpineto. Que devient le « secrétaire de grande valeur »? Ce dernier, vous pouvez le retenir là-bas, en souvenir de votre frère. Je salue Anne-Marie, Ninetta, Salina, tout le monde, et je me redis en toute cordialité, etc.

Gand. — Maison de la Lièvre.

P. S. Quand vous m'écrirez, adressez vos lettres à Sterbini, à Rome. Il me les enverra par la malle de la Secrétairerie d'État.

Bruxelles, 24 mai 1845.

CXLVI

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — Le P. Hendrick, Provincial des Franciscains, m'a fait parvenir votre dernière lettre du mois de février; et récemment j'ai eu encore de vos nouvelles, par Charles. Je suis bien ennuyé d'apprendre que vous avez souffert d'une gastrite, mais je me fais aujourd'hui à la pensée que vous êtes complètement rétabli.

J'ai plaisir que le tableau, après trois mois de retard, vous soit arrivé en bon état. J'espère que vous aurez pris toutes les précautions que je vous indiquai dans ma dernière lettre, et qu'ainsi ni le coloris ni la couleur non plus n'auront souffert. Dites-moi comment vous l'avez trouvé, et si vous l'avez déjà expédié à Carpineto.

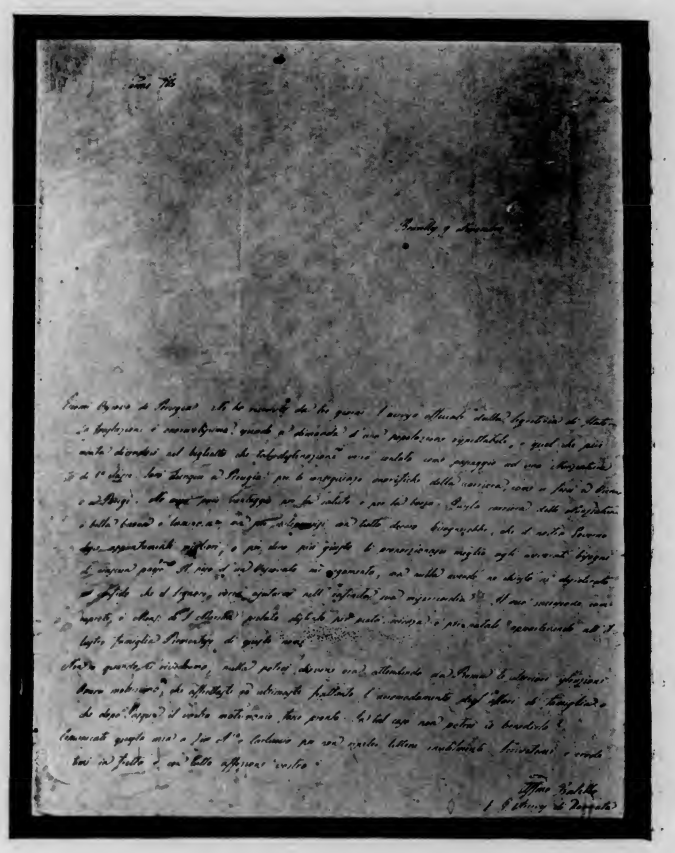
Je vous confirme mon bulletin de santé, le même que j'ai communiqué à Charles dans ma dernière lettre. Les précédentes saisons ont été extrêmement point variables, et l'hiver s'est fait sentir avec une si extraordinaire rigueur qu'il m'a quelque peu enlevé les forces. A présent, je vais mieux; le temps aussi se fait meilleur. Pour me fortifier les nerfs, peut-être me verrai-je contraint à aller prendre les bains de mer à Ostende, quand l'été sera plus avancé. Vers cette époque-là, vous aussi, vous jouirez déjà de l'air et des délices de Carpineto.

Bruxelles, 4 juillet 1845.

CXLVII

Au frère Charles, à Carpineto. — En séjournant à Rome, vous n'y aurez certainement pas ignoré le bruit

qu'on y fait courir de mon passage au siège épiscopal de Pérouse, par suite des instances des Pérousiens eux-mêmes,



Lettre autographe de Mgr Pecci.

— changement, d'ailleurs, peu préjudiciable à ma carrière, et peut-être même avantageux.

Je dois vous dire, en toute vérité, que cette nouvelle n'a jamais eu de fondement solide, et que le Pouvoir supérieur

CXLVI

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — Le P. Hendrick, Provincial des Franciscains, m'a fait parvenir votre dernière lettre du mois de février; et récemment j'ai eu encore de vos nouvelles, par Charles. Je suis bien ennuyé d'apprendre que vous avez souffert d'une gastrite, mais je me fais aujourd'hui à la pensée que vous êtes complètement rétabli.

J'ai plaisir que le tableau, après trois mois de retard, vous soit arrivé en bon état. J'espère que vous aurez pris toutes les précautions que je vous indiquai dans ma dernière lettre, et qu'ainsi ni le coloris ni la couleur non plus n'auront souffert. Dites-moi comment vous l'avez trouvé, et si vous l'avez déjà expédié à Carpineto.

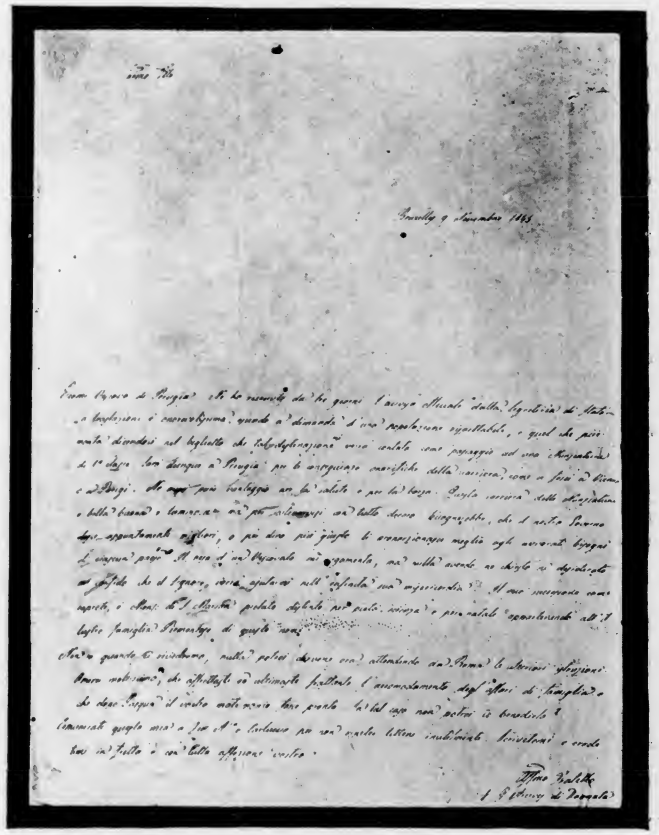
Je vous confirme mon bulletin de santé, le même que j'ai communiqué à Charles dans ma dernière lettre. Les précédentes saisons ont été extrêmement point variables, et l'hiver s'est fait sentir avec une si extraordinaire rigueur qu'il m'a quelque peu enlevé les forces. A présent, je vais mieux; le temps aussi se fait meilleur. Pour me fortifier les nerfs, peut-être me verrai-je contraint à aller prendre les bains de mer à Ostende, quand l'été sera plus avancé. Vers cette époque-là, vous aussi, vous jouirez déjà de l'air et des délices de Carpineto.

Bruxelles, 4 juillet 1845.

CXLVII

Au frère Charles, à Carpineto. — En séjournant à Rome, vous n'y aurez certainement pas ignoré le bruit

qu'on y fait courir de mon passage au siège épiscopal de Pérouse, par suite des instances des Pérousiens eux-mêmes,



Lettre autographe de Mgr Pecci.

— changement, d'ailleurs, peu préjudiciable à ma carrière, et peut-être même avantageux.

Je dois vous dire, en toute vérité, que cette nouvelle n'a jamais eu de fondement solide, et que le Pouvoir supérieur

ne semble y avoir jamais pensé sérieusement. Les *ardeliones* sont si nombreux ! Ceux de la Ville Sainte ont bien un peu accrédité ce bruit, mais il ne faut pas s'en étonner; car telle est l'antique façon de faire, de ces gens-là. Au reste, une mutation honorable serait loin de me déplaire, et volontiers j'accepterais un poste qui, outre un climat plus favorable à ma santé, me procurerait un calme et un repos plus grands. J'en commence à sentir désormais le besoin, après la vie agitée que je mène depuis deux ans de pénibles travaux et de continuelles affaires. Le dernier et rigoureux hiver, qui a duré ici neuf mois, m'a un peu affaibli et énervé. Pour réparer mes forces et obéir aux prescriptions des médecins, j'ai passé deux mois du dernier été à Ostende, plage très renommée pour ses bains. J'en éprouve une amélioration sensible. Espérons que cela durera.

Bruxelles, 18 septembre 1845.

CXLVIII

Au comte Antoine Pecci, à Carpineto. — ... Les bruits de ma promotion ou de mon changement, que vous n'êtes certainement pas sans connaître, continuent à courir et n'ont pourtant rien de positif. Au mois de novembre prochain, il y aura un Consistoire. Alors, on saura quelque chose de précis.

En attendant, la santé se maintient bonne, grâce aux cinquante bains que j'ai pris courageusement sur la plage d'Ostende.

Bruxelles, 9 octobre 1845.

CXLIX

Mgr Fornari à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — J'ai reçu, hier, vôtre bonne lettre du 5, par laquelle vous me faites part de votre promotion à l'évêché de Pérouse. L'assurance qui vous est donnée, que cette translation sera considérée comme le passage à une nonciature de 1re classe, permet de l'appeler réellement une promotion. Et elle est, certes, très honorable pour vous; parce qu'elle est due aux instances d'une population respectable, au désir de laquelle le Saint-Père n'a pas voulu se refuser, tout en ne voulant pas non plus que la chose nuisît à votre carrière.

Paris, le 7 novembre 1845.

CL

Mgr Pecci au card. Sterckx, arch. de Malines. — J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence Révérendissime que le Saint-Père vient de me nommer à l'Évêché de Pérouse. Mon successeur est déjà désigné; c'est Monseigneur Alexandre de San Marzano, prélat aussi distingué par sa science que par sa piété.

Pendant mon séjour en Belgique, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour rendre quelque service à l'église de Belgique et répondre aux désirs du Saint-Père, lorsqu'il m'a confié cette importante mission. Je n'ai que des remercîments à adresser à Votre Eminence, pour le concours bienveillant que, en toutes circonstances, Elle a bien voulu prêter à mes efforts.

Je prie Votre Éminence Révérendissime d'agréer l'hommage de mon respect et de ma profonde vénération, avec

lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur, etc.

Bruxelles, 8 novembre 1845.

L'original de cette lettre est rédigé en français.

CLI

Mgr Joachim Pecci, au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — Je me trouverai à Pérouse, pour les conséquences honorifiques de ma carrière, comme si j'avais été à Vienne ou à Paris. J'en aurai avantage, pour la santé et pour la bourse. Cette carrière des nonciatures est belle, bonne et brillante; mais, pour s'y maintenir avec éclat, il faudrait que notre Gouvernement donnât des appointements meilleurs ou, pour mieux dire, sût les mieux proportionner aux besoins de chaque pays....

Bruxelles, 9 novembre 1845.

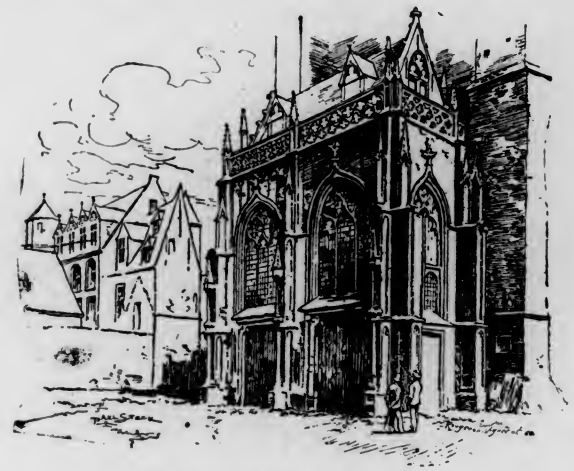
CLII

Mgr Fornari, à Mgr Joachim Pecci, à Bruxelles. — Il n'y aura jamais de reproche plus juste à vous faire que celui d'être passé deux fois par la France, d'avoir vécu trois ans sur sa frontière, sans avoir vu Paris; et j'oserais dire que ce serait un péché irrémissible. Je crois donc que vous devrez venir nécessairement. Vous trouverez une bien mauvaise auberge, rue de Grenelle-Saint-Germain, 71, (l'hôtel de la Nonciature); mais au moins un aubergiste qui se glorifiera de vous avoir pour hôte....

Paris, le 14 novembre 1845.

CLIII

Le cardinal Sterck à Mgr Joachim Pecci. — Je m'empresse de vous remercier pour l'intéressante lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, le 8 de ce mois. C'est de tout mon cœur que je félicite Votre Excellence, de



Bruges. — Le porche de Notre-Dame.

sa promotion à l'évêché de Pérouse. J'en félicite bien plus encore les habitants de cet heureux diocèse qui acquerront en votre personne un évêque aussi distingué par sa science que par sa piété, un modèle de toutes les vertus.

Vous avez raison de dire, Monseigneur, que pendant votre séjour dans ce pays vous avez fait tout ce qui dépendait de vous pour rendre quelques services à l'Église de Belgique. Personne n'a été, plus que moi, témoin des efforts que vous n'avez cessé de faire dans ce but; aussi vous en garderai-je une éternelle reconnaissance. Je regrette

d'autant plus vivement que vous soyez forcé de nous quitter si vite. Vos excellentes intentions, vos vues pleines de sagesse, votre zèle pour la prospérité de la religion, auraient pu nous être encore si utiles.

J'espère, Monseigneur, que vous conserverez toujours pour nous les sentiments de bienveillance dont vous nous avez donné tant de preuves. De notre côté, nous ne cesserons d'adresser nos prières au ciel pour votre constant bonheur.

Je vous prie, Monseigneur, d'agréer les sentiments d'une haute estime et d'un sincère attachement, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, le très dévoué serviteur,

ENGELBERT, card. arch. de Malines.

Malines, le 10 novembre 1845.

CLIV

Mgr Pecci à Mgr Spinello Antinori, auditeur de Rote, à Rome. — Une indisposition dont j'ai souffert, le mois passé, m'a empêché de répondre aussitôt que je l'aurais désiré à votre très honorée du mois de novembre passé. J'ai relevé dans cette lettre et dans la feuille qui y était jointe les désirs exprimés par la Magistrature de Pérouse, et les démarches que celle-ci a faites pour que je sois nommé au siège épiscopal vacant de votre patrie. En même temps, je recevais la gracieuse expression de votre joie, à voir le succès désiré répondre à vos démarches. Lié par de si aimables et affectueux services, je ne peux retarder plus longtemps l'expression de ma reconnaissance bien vive et bien sentie.

Je vous remercie de tout mon cœur, des compliments

que vous voulez bien m'adresser. Pourtant, à dire vrai, très vénéré Seigneur, aurez-vous, en favorisant ma candidature, rendu à votre patrie un si important service que vous ayez raison de tant vous en réjouir et vous en complimenter? Et même vos espérances auront-elles le succès assuré que vous croyez? Je dois en toute sincérité vous déclarer que,

Bruges. — La chapelle du Saint-Sang.

réfléchissant à ce que je puis être, je ne trouve que motifs de confusion et de crainte. Tout ce que vous me dites n'est qu'un effet de votre bonté et de votre amitié pour moi. Pour si vive et si ardente que soit ma volonté de faire du bien à Pérouse, ah! combien je crains qu'elle ne reste stérile et infructueuse par la faiblesse de mes ressources. Toute ma confiance est en Dieu, et cette religieuse pensée me réconforte et m'encourage à implorer de là-haut ces dons, ces qualités dont je me vois tout à fait dépourvu et à l'aide

desquels l'instrument le plus faible et le plus vil peut encore opérer d'utiles choses.

L'établissement d'un pensionnat sera certainement l'objet de mes premiers soins. Secondé par la Magistrature, j'ai le ferme espoir de conduire à bonne fin une œuvre si longtemps souhaitée, qui fera tant d'honneur à la patrie pérousienne et tant de profit à la religion. On m'écrit de Pérouse qu'on y attend mon arrivée avec impatience. Moi aussi, je désire ne pas trop retarder mon départ, mais la convenance m'impose, en raison de la saison d'hiver et de la nécessité où je me trouve, d'attendre en Belgique mon successeur. Si vous avez occasion de voir Mgr de San Marzano, poussez-le à presser son départ.

Je vous prie enfin d'être mon interprète auprès de la Magistrature de Pérouse. Exprimez-lui les sentiments de respect et d'affection constante que je garde pour elle. Et, en échange des souhaits de toute sorte de prospérité que je forme pour vous à l'occasion de la nouvelle année et de beaucoup d'autres à la suite, j'ai le plaisir de vous renouveler ma plus sincère estime et de me dire, de votre Seigneurie illustrissime, le très obéissant serviteur et ami,

† J. archev. de Damiette, év. de Pérouse.

Bruxelles, 16 janvier 1845.

CLV

Au comte Antoine Pecci, à Rome. — Voilà un siècle que je n'ai plus de vos nouvelles. Depuis la communication faite à la famille de mon transfèrement à l'évêché de Pérouse, je n'ai reçu aucune lettre de la maison. Je n'ai jamais pu

m'expliquer la raison d'un pareil silence. Quoi qu'il en soit, par la présente, je viens vous avertir de ma prochaine arrivée à Rome. Si Dieu le permet, je quitterai Bruxelles avant Pâques et, après avoir passé une dizaine de jours à Paris, je prendrai la route d'Italie en m'embarquant à Marseille. Attendez-moi donc là-bas, dans le courant d'avril prochain. Ainsi en aurai-je fini, de la Nonciature, carrière lumineuse, brillante, et pas peu hasardeuse....

Bruxelles, 14 mars 1846.

CLVI

Le roi des Belges, Léopold I, à S. S. le pape Grégoire XVI. — Je dois recommander à la bienveillante protection de Votre Sainteté l'archevêque Pecci; il la mérite à tous les points de vue, car j'ai rarement vu un dévouement plus sincère à ses devoirs, des intentions plus pures et des agissements plus droits. Son séjour dans ce pays lui aura été très utile, en lui permettant de rendre de bons services à Votre Sainteté. Je la supplie de lui demander un compte exact des impressions qu'il emporte sur les affaires de l'église de Belgique. Il juge toutes ces choses très sainement, et Votre Sainteté peut lui accorder toute confiance. Je suis, etc.

Léopold.

Bruxelles, le 14 mars 1846.

CLVII

Mgr Joachim Pecci au frère Charles, à Carpineto. — ... De Bruxelles à Civitavecchia, mon voyage a été très heu-

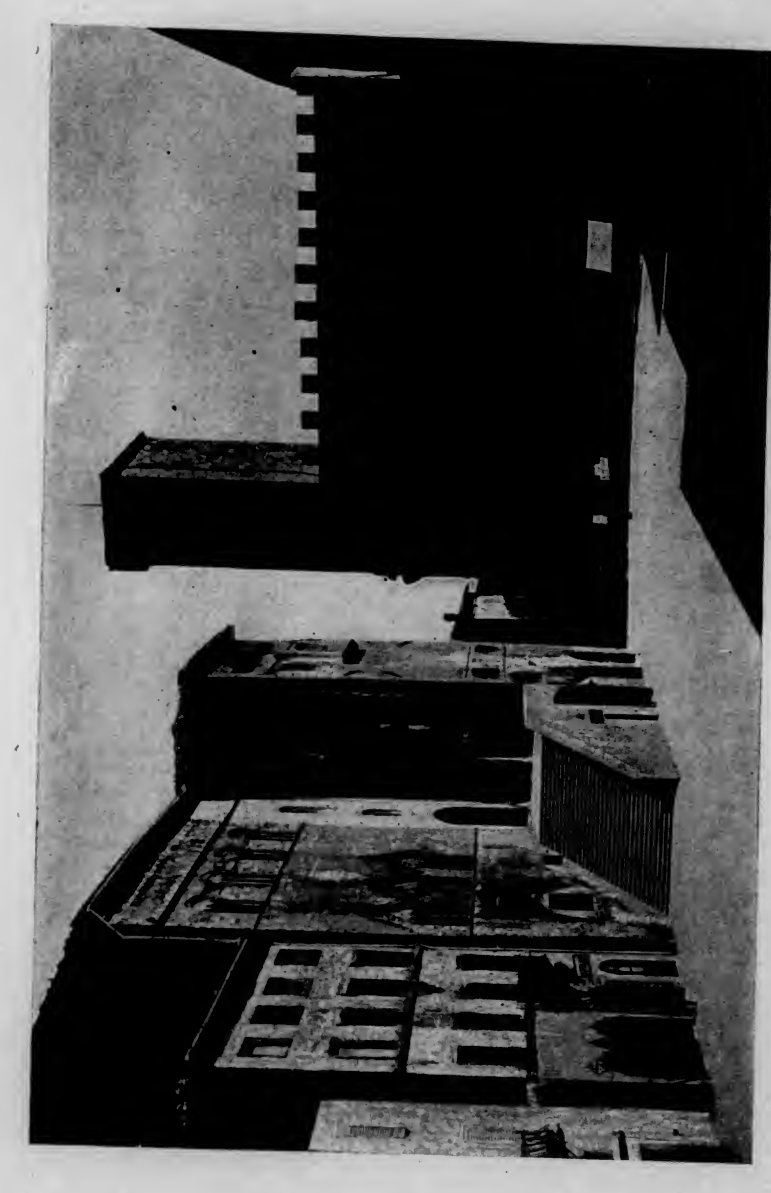
reux; mais aux portes de Rome, puis-je dire, j'ai souffert d'une légère indisposition. Je l'attribue au changement d'air et aux journées chaudes et suffocantes qui m'attendaient ici. A présent, je suis sain et sauf, et j'espère bien désormais raffermir ma santé dans le climat de ma chère Pérouse qui, particulièrement en été, est délicieux. Je pensais séjourner dans Rome un bon mois et, ce durant, faire une course à Carpineto. Maintenant, j'ai changé de projet, par suite de la mort inattendue du Souverain Pontife. Quand le nouveau Pape sera élu, je reviendrai de Pérouse à Rome. Je partirai pour mon évêché, vers le 20 du mois courant. A mon retour, — et ce sera vers le mois d'août ou celui de septembre, — il me sera plus aisé et plus commode de venir à Carpineto, passer quelques semaines.

Rome, 7 juin 1846.

CLVIII

S. S. le pape Pie IX, à S. M. Léopold I, roi des Belges. — Mgr Pecci, ancien Nonce auprès de Votre Majesté, a remis entre Nos mains la lettre qu'Elle adressait, le 14 mars dernier, à notre prédécesseur de toujours chère et regrettée mémoire[1]. Le beau témoignage que Votre Majesté daigne rendre à Mgr Pecci, évêque de Pérouse, fait le plus grand honneur à ce prélat qui expérimentera en temps opportun, et comme s'il avait continué le cours

1. Mgr Pecci rentré à Rome, le 22 mai 1846, n'y précéda que de quelques jours la mort de Grégoire XVI et dut remettre au nouveau Souverain Pontife la lettre du roi des Belges à laquelle Pie IX se chargea de répondre, le mois suivant.



Environs de Pérouse. — La Place du Municipe, à Todi.

reux; mais aux portes de Rome, puis-je dire, j'ai souffert d'une légère indisposition. Je l'attribue au changement d'air et aux journées chaudes et suffocantes qui m'attendaient ici. A présent, je suis sain et sauf, et j'espère bien désormais raffermir ma santé dans le climat de ma chère Pérouse qui, particulièrement en été, est délicieux. Je pensais séjourner dans Rome un bon mois et, ce durant, faire une course à Carpineto. Maintenant, j'ai changé de projet, par suite de la mort inattendue du Souverain Pontife. Quand le nouveau Pape sera élu, je reviendrai de Pérouse à Rome. Je partirai pour mon évêché, vers le 20 du mois courant. A mon retour, — et ce sera vers le mois d'août ou celui de septembre, — il me sera plus aisé et plus commode de venir à Carpineto, passer quelques semaines.

Rome, 7 juin 1846.

CLVIII

S. S. le pape Pie IX, à S. M. Léopold I, roi des Belges. — Mgr Pecci, ancien Nonce auprès de Votre Majesté, a remis entre Nos mains la lettre qu'Elle adressait, le 14 mars dernier, à notre prédécesseur de toujours chère et regrettée mémoire[1]. Le beau témoignage que Votre Majesté daigne rendre à Mgr Pecci, évêque de Pérouse, fait le plus grand honneur à ce prélat qui expérimentera en temps opportun, et comme s'il avait continué le cours

1. Mgr Pecci rentré à Rome, le 22 mai 1846, n'y précéda que de quelques jours la mort de Grégoire XVI et dut remettre au nouveau Souverain Pontife la lettre du roi des Belges à laquelle Pie IX se chargea de répondre, le mois suivant.

Environs de Pérouse. — La Place du Municipe, à Todi.

régulier des nonciatures, l'effet de vos bons offices royaux.

Donné à Rome, etc.

PIE IX. P. P.

CLIX

Mgr Joachim Pecci au comte Antoine Pecci, à Frascati. — J'ai beaucoup regretté de n'avoir pu vous revoir, avant mon départ pour Pérouse. J'espérais que vous reviendriez à Rome et que votre villégiature à Frascati ne dépasserait pas une quinzaine de jours. Mes nombreuses occupations et la retraite que j'ai faite à Saint-André du Quirinal m'ont absolument empêché d'aller vous rendre visite. Remettons maintenant à l'automne le plaisir de nous revoir dans Carpineto. Je le désire vivement, bien que je redoute les nombreuses affaires qui m'attendent à Pérouse et qui mettront peut-être encore quelques obstacles à mes projets. Je ferai tout ce que je pourrai pour les surmonter. En attendant, continuez à jouir du bon air de Frascati et à vous conserver en bonne santé. Donnez-vous bon temps et bons divertissements.

Depuis deux jours, l'amnistie, — promulguée par Pie IX, — met Rome dans l'enthousiasme. A Montecavallo, grande foule, grandes clameurs, grands vivats. Ce matin, la même manifestation a eu lieu, pendant que le Saint-Père se rendait à Montecitorio pour la fête de Saint-Vincent-de-Paul. Espérons que l'avenir sera bon, etc.

Rome, 19 juillet 1846.

CLX

Au frère Jean-Baptiste à Rome. — Deux lignes, pour vous apprendre notre heureuse arrivée à Narni, après une

Une *salita*, à Pérouse.

halte de plusieurs heures à Civita-Castellana. Nous partirons, ce soir, pour Foligno où nous comptons arriver,

régulier des nonciatures, l'effet de vos bons offices royaux.

Donné à Rome, etc.

PIE IX. P. P.

CLIX

Mgr Joachim Pecci au comte Antoine Pecci, à Frascati. — J'ai beaucoup regretté de n'avoir pu vous revoir, avant mon départ pour Pérouse. J'espérais que vous reviendriez à Rome et que votre villégiature à Frascati ne dépasserait pas une quinzaine de jours. Mes nombreuses occupations et la retraite que j'ai faite à Saint-André du Quirinal m'ont absolument empêché d'aller vous rendre visite. Remettons maintenant à l'automne le plaisir de nous revoir dans Carpineto. Je le désire vivement, bien que je redoute les nombreuses affaires qui m'attendent à Pérouse et qui mettront peut-être encore quelques obstacles à mes projets. Je ferai tout ce que je pourrai pour les surmonter. En attendant, continuez à jouir du bon air de Frascati et à vous conserver en bonne santé. Donnez-vous bon temps et bons divertissements.

Depuis deux jours, l'amnistie, — promulguée par Pie IX, — met Rome dans l'enthousiasme. A Montecavallo, grande foule, grandes clameurs, grands vivats. Ce matin, la même manifestation a eu lieu, pendant que le Saint-Père se rendait à Montecitorio pour la fête de Saint-Vincent-de-Paul. Espérons que l'avenir sera bon, etc.

Rome, 19 juillet 1846.

CLX

Au frère Jean-Baptiste à Rome. — Deux lignes, pour vous apprendre notre heureuse arrivée à Narni, après une

Une *salita*, à Pérouse.

halte de plusieurs heures à Civita-Castellana. Nous partirons, ce soir, pour Foligno où nous comptons arriver,

demain matin ; à temps pour être rendus le soir à Pérouse, si c'est possible.

J'ai oublié, sauf erreur, l'étui contenant mes décorations. Vous le trouverez probablement dans un des tiroirs de mon secrétaire. M. Annibal Sterbini écrit à son frère Stanislas, pour lui réclamer la même chose et pour que des recherches soient tout de suite faites et que cet étui me soit adressé par la poste de jeudi. Ainsi, vendredi soir, je pourrai l'avoir à Pérouse. J'aimerais bien porter ces décorations, dimanche soir, pendant la réception que je donnerai. Si, par hasard, M. Sterbini ne vous a pas prévenu, je vous prie d'agir de concert avec lui.

Saluez de ma part l'oncle Antoine et, en toute affection, croyez-moi votre, etc.

Narni, 21 juillet 1846.

CLXI

Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — J'avais nourri le bien vif désir de me rendre à Carpineto pour me trouver, ce mois courant, au partage des biens de famille. Mais l'homme propose, et Dieu dispose. Jusqu'à ces derniers jours, j'ai pensé même y réussir; mais, au moment des fêtes que nous célébrons ici avec pompes romaines, en l'honneur de Pie IX, et étant donné l'état actuel des esprits, quitter Pérouse serait fort imprudent et m'exposerait à de justes critiques. La nécessité m'obligeant donc à la résignation, j'ai cru devoir me suppléer en envoyant à Carpineto mon secrétaire, l'abbé De Sanctis, qui a mission de me représenter dans ce partage. A ce sujet, il est muni de la procuration qu'il faut. De Ceccano, son pays natal, il ira probablement vous faire une visite à Maenza.

De là, si vous estimez que la chose puisse ainsi se faire, vous pourriez vous rendre ensemble à Carpineto.

Les choses vont bien à Pérouse, jusqu'à cette heure. La ville et la population se montrent affectueuses. Espérons que cela continuera et finira heureusement. Mon secrétaire pourra entrer dans les détails. C'est aussi jusqu'à ma santé qui se maintient, malgré de continuelles fatigues. Cependant, par mesure de précaution et sans rien faire pour la rechercher, je ne m'opposerais pas à la chose dont fit sujet de correspondance avec mon secrétaire un de vos amis, M. Francesco Sindici. Enfin les circonstances ne me semblent pas défavorables. Ici, je passe pour un homme *doux*... (1).

Pérouse, 6 octobre 1846,

(1) La suite de l'Épistolaire de Mgr Joachim Pecci est renvoyée au volume *Un Cardinal Italien* d'après sa correspondance (Léon XIII, 1846-1878).

La Place du Palais épiscopal, à Pérouse.

demain matin ; à temps pour être rendus le soir à Pérouse, si c'est possible.

J'ai oublié, sauf erreur, l'étui contenant mes décorations. Vous le trouverez probablement dans un des tiroirs de mon secrétaire. M. Annibal Sterbini écrit à son frère Stanislas, pour lui réclamer la même chose et pour que des recherches soient tout de suite faites et que cet étui me soit adressé par la poste de jeudi. Ainsi, vendredi soir, je pourrai l'avoir à Pérouse. J'aimerais bien porter ces décorations, dimanche soir, pendant la réception que je donnerai. Si, par hasard, M. Sterbini ne vous a pas prévenu, je vous prie d'agir de concert avec lui.

Saluez de ma part l'oncle Antoine et, en toute affection, croyez-moi votre, etc.

Narni, 21 juillet 1846.

CLXI

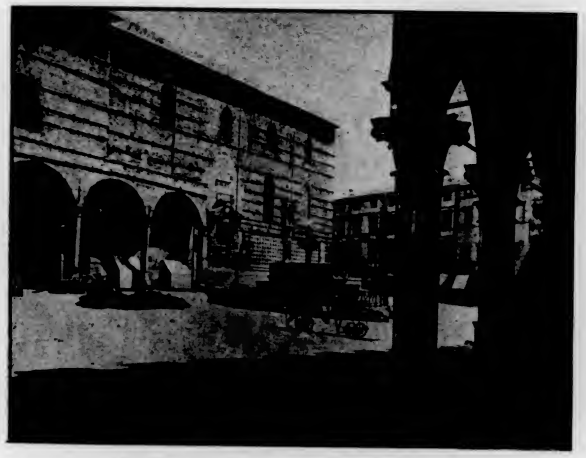
Au frère Jean-Baptiste, à Maenza. — J'avais nourri le bien vif désir de me rendre à Carpineto pour me trouver, ce mois courant, au partage des biens de famille. Mais l'homme propose, et Dieu dispose. Jusqu'à ces derniers jours, j'ai pensé même y réussir; mais, au moment des fêtes que nous célébrons ici avec pompes romaines, en l'honneur de Pie IX, et étant donné l'état actuel des esprits, quitter Pérouse serait fort imprudent et m'exposerait à de justes critiques. La nécessité m'obligeant donc à la résignation, j'ai cru devoir me suppléer en envoyant à Carpineto mon secrétaire, l'abbé De Sanctis, qui a mission de me représenter dans ce partage. A ce sujet, il est muni de la procuration qu'il faut. De Ceccano, son pays natal, il ira probablement vous faire une visite à Maenza.

De là, si vous estimez que la chose puisse ainsi se faire, vous pourriez vous rendre ensemble à Carpineto.

Les choses vont bien à Pérouse, jusqu'à cette heure. La ville et la population se montrent affectueuses. Espérons que cela continuera et finira heureusement. Mon secrétaire pourra entrer dans les détails. C'est aussi jusqu'à ma santé qui se maintient, malgré de continuelles fatigues. Cependant, par mesure de précaution et sans rien faire pour la rechercher, je ne m'opposerais pas à la chose dont fit sujet de correspondance avec mon secrétaire un de vos amis, M. Francesco Sindici. Enfin les circonstances ne me semblent pas défavorables. Ici, je passe pour un homme *doux*... (1).

Pérouse, 6 octobre 1846,

(1) La suite de l'Épistolaire de Mgr Joachim Pecci est renvoyée au volume *Un Cardinal Italien* d'après sa correspondance (Léon XIII, 1846-1878).



La Place du Palais épiscopal, à Pérouse.

HEILBUTH. — Un pénitencier à la baguette, dans la basilique de *San Pietro*.

TROISIEME PARTIE

L'ÉTAT PONTIFICAL SOUS MONSIGNOR JOACHIM PECCI

L'ÉTAT PONTIFICAL SOUS MONSIGNOR JOACHIM PECCI

HEILBUTH. — Un pénitencier à la baguette, dans la basilique de *San Pietro*.

TROISIEME PARTIE

L'ÉTAT PONTIFICAL SOUS MONSIGNOR JOACHIM PECCI

L'ÉTAT PONTIFICAL SOUS MONSIGNOR JOACHIM PECCI

Place Saint-Ange. — Condamnés promenant leur cartel de sentence.
(D'après un dessin de l'époque. — Thomas, 1830).

I

LES PRISONS DE L'ÉTAT PONTIFICAL ET LE FORT SAINT-ANGE

Un boulevard du Fort Saint-Ange.

Au petit jour du 9 mars 1838, la lourde berline des écuries pontificales qui voiturait vers Bénévent le jeune délégat nouvellement nommé au gouvernement de cette ville, venait de s'engager dans la cité, par le pont tragique où l'infortuné Manfred trouva, *acco del ponte* comme dit Dante, sa légendaire sépulture. Quel avenir, obscur encore, attendait ce prélat aux distinguées manières, dont l'œil petit et vif interrogeait, chemin faisant, par la portière du carrosse, cet horizon bénéventin aussi fermé que la carrière de ce diplomate débutant paraissait ouverte? Tout à coup entouré par les Apennins aux hauts massifs de granit rose, Mgr Joachim Pecci voyait bien comment il venait d'entrer dans ce système de montagnes profondes et assez semblables aux

Place Saint-Ange. — Condamnés promenant leur cartel de sentence.
(D'après un dessin de l'époque. — Thomas, 1830).

I

LES PRISONS DE L'ÉTAT PONTIFICAL ET LE FORT SAINT-ANGE

Un boulevard du Fort Saint-Ange.

Au petit jour du 9 mars 1838, la lourde berline des écuries pontificales qui voiturait vers Bénévent le jeune délégat nouvellement nommé au gouvernement de cette ville, venait de s'engager dans la cité, par le pont tragique où l'infortuné Manfred trouva, *acco del ponte* comme dit Dante, sa légendaire sépulture. Quel avenir, obscur encore, attendait ce prélat aux distinguées manières, dont l'œil petit et vif interrogeait, chemin faisant, par la portière du carrosse, cet horizon bénéventin aussi fermé que la carrière de ce diplomate débutant paraissait ouverte? Tout à coup entouré par les Apennins aux hauts massifs de granit rose, Mgr Joachim Pecci voyait bien comment il venait d'entrer dans ce système de montagnes profondes et assez semblables aux

doublures d'une poche où le brigandage et la contrebande, entre États limitrophes de Rome et de Naples, devaient faire prouesse; et il se demandait déjà, non sans appréhension, comment il en pourrait sortir. Tout à la première impression de cette entrée en caverne de bandits patentés dont le pape confiait la régie difficile à un préfet de vingt-sept ans à peine, celui-ci regardait par la portière les vieilles rues de Bénévent, la tortueuse où la berline officielle s'engagea par timides sursauts, comme effrayée des bandits qui l'attendaient peut-être en quelque coin. Le sanglier de Calydon n'était-il pas passé dans les armes de la ville chère à Diomède qui y avait laissé, en significatif symbole d'âpreté à la rapine, les dents de l'animal vaincu par Méléagre? *Concordes in unum S. P. Q. R.* disait la devise de ces armes pour en compléter l'éloquence, dans l'assemblée des contrebandiers des États limitrophes du Pape et de Naples qui s'y donnaient rendez-vous.

« La délégation de Bénévent, — venait d'écrire, vers cette époque, à Mgr Pecci lui-même, le plus entendu des contrôleurs des finances pontificales que ce jeune préfet allait apprendre à connaître et aimer aussitôt en la personne du comte Stanislas Sterbini, — la délégation de Bénévent compte 25.000 habitants, dont 17,000 dans le chef-lieu. La superficie du territoire est de 44 milles carrés napolitains, et le périmètre en est de 52. Cette province est enclavée dans les États de S. M. sicilienne, à la distance de 40 milles romains de Naples. Le sol très fertile est arrosé par les fleuves *Sabato* et *Calore* et par quelques-uns de leurs affluents. Formant une vaste plaine, la principauté de Bénévent est sillonnée, sur quelques points, de petites collines. Les environs de la ville, construite sur une de ces collines, sont couverts de jardins. Les moissons occupent la plus grande partie du territoire; les vignobles et les plantations de tabac, ce qui en reste. La récolte des grains en dépasse la consommation. On ne peut en dire autant du vin qu'on importe, en majeure partie, du Royaume. La culture du tabac est en diminution, bien que le terrain soit tout à fait propre à ce genre de culture. Comme il n'y a pas de forêts, le bois et le charbon font défaut.

« La position de la province de Bénévent devrait en faire une des plus riches de l'État, tant par son commerce que par son industrie. Elle est, en effet, située entre le golfe de Naples et celui de Manfredonia, et à proximité des plus florissantes provinces du Royaume, du Comtat de Malizo, des Pouilles, de la principauté Ultra et de la terre de Labour. Elle est actuellement, au contraire, pauvre à cause

du mauvais état des terrains cultivés, d'ailleurs, avec peu de soin et à cause de son commerce toujours décroissant et de son industrie peu développée. L'étranger s'aperçoit facilement de cet état de

Bénévent. — La Place de la Cathédrale.

langueur, à voir le grand nombre des mendiants qui lui courent après, sur tous les points de la ville, et à constater tant de paresse chez un si grand nombre d'habitants. Pour qu'elle puisse redevenir florissante,

doublures d'une poche où le brigandage et la contrebande, entre États limitrophes de Rome et de Naples, devaient faire prouesse; et il se demandait déjà, non sans appréhension, comment il en pourrait sortir. Tout à la première impression de cette entrée en caverne de bandits patentés dont le pape confiait la régie difficile à un préfet de vingt-sept ans à peine, celui-ci regardait par la portière les vieilles rues de Bénévent, la tortueuse où la berline officielle s'engagea par timides sursauts, comme effrayée des bandits qui l'attendaient peut-être en quelque coin. Le sanglier de Calydon n'était-il pas passé dans les armes de la ville chère à Diomède qui y avait laissé, en significatif symbole d'âpreté à la rapine, les dents de l'animal vaincu par Méléagre? *Concordes in unum S. P. Q. R.* disait la devise de ces armes pour en compléter l'éloquence, dans l'assemblée des contrebandiers des États limitrophes du Pape et de Naples qui s'y donnaient rendez-vous.

« La délégation de Bénévent, — venait d'écrire, vers cette époque, à Mgr Pecci lui-même, le plus entendu des contrôleurs des finances pontificales que ce jeune préfet allait apprendre à connaître et aimer aussitôt en la personne du comte Stanislas Sterbini, — la délégation de Bénévent compte 25.000 habitants, dont 17,000 dans le chef-lieu. La superficie du territoire est de 44 milles carrés napolitains, et le périmètre en est de 52. Cette province est enclavée dans les États de S. M. sicilienne, à la distance de 40 milles romains de Naples. Le sol très fertile est arrosé par les fleuves *Sabato* et *Calore* et par quelques-uns de leurs affluents. Formant une vaste plaine, la principauté de Bénévent est sillonnée, sur quelques points, de petites collines. Les environs de la ville, construite sur une de ces collines, sont couverts de jardins. Les moissons occupent la plus grande partie du territoire; les vignobles et les plantations de tabac, ce qui en reste. La récolte des grains en dépasse la consommation. On ne peut en dire autant du vin qu'on importe, en majeure partie, du Royaume. La culture du tabac est en diminution, bien que le terrain soit tout à fait propre à ce genre de culture. Comme il n'y a pas de forêts, le bois et le charbon font défaut.

« La position de la province de Bénévent devrait en faire une des plus riches de l'État, tant par son commerce que par son industrie. Elle est, en effet, située entre le golfe de Naples et celui de Manfredonia, et à proximité des plus florissantes provinces du Royaume, du Comtat de Malizo, des Pouilles, de la principauté Ultra et de la terre de Labour. Elle est actuellement, au contraire, pauvre à cause

du mauvais état des terrains cultivés, d'ailleurs, avec peu de soin et à cause de son commerce toujours décroissant et de son industrie peu développée. L'étranger s'aperçoit facilement de cet état de

Bénévent. — La Place de la Cathédrale.

langueur, à voir le grand nombre des mendiants qui lui courent après, sur tous les points de la ville, et à constater tant de paresse chez un si grand nombre d'habitants. Pour qu'elle puisse redevenir florissante,

il faudrait morceler en petits lots le sol, aujourd'hui propriété exclusive de quelques nobles et de la main-morte; tout le reste de la population étant asservi et tributaire, dans des conditions extrêmement onéreuses. De cette manière, les classes inférieures du peuple auraient des moyens de subsistance, et l'agriculture prendrait de l'extension et s'améliorerait autant que possible. Il faudrait aussi ouvrir et rendre praticables les routes, de manière à faciliter l'accès dans cette province aux habitants des provinces du Royaume limitrophe, qui actuellement sont dans l'impossibilité d'entretenir des communications avec Bénévent ou n'y arrivent qu'en surmontant de graves difficultés, en passant par des chemins à peine praticables aux bêtes de somme, surtout en hiver, et souvent coupés et dévastés par les inondations des fleuves. Il faudrait y attirer les étrangers en abolissant les nombreuses taxes douanières qu'ils sont obligés de payer, non seulement à l'entrée et à la sortie, mais aussi pour le transit des marchandises. Il faudrait faire disparaître les abus que l'on constate dans les douanes, de la part des négociants, agents de poids et mesures, mandataires, commissionnaires et porteurs. Il faudrait détruire les effets de la Convention stipulée entre le Gouvernement pontifical et celui de Naples, en 1819, en vertu de laquelle on limite la culture du tabac dans cette province; au point que, de 100.000 ducats environ qu'on y retirait de la vente de ce produit, cette somme est descendue aujourd'hui à 20.000. Il faudrait faire disparaître les conséquences actuelles qui dérivent de l'autre Convention sur les postes, toujours en vigueur depuis l'époque de l'Occupation napoléonienne, quand le gouverneur de Bénévent fut le prince de Talleyrand-Périgord. Il faudrait enfin modérer la taxe de mouture qu'on a encore démesurément accrue depuis peu, en confrontation du passé; car Bénévent, il faut le reconnaître, possède, avec ses trente-sept moulins, une des principales sources de sa richesse... »

En se remémorant ces premières indications sur la ville et le peuple qu'il venait administrer, Mgr Joachim Pecci continuait à regarder à travers les glaces de la berline qui venait de s'engager sur une Place. Là, s'élevait une espèce de monument, moitié forteresse et moitié château, qui menaçait la cité avec l'imposante masse de ses créneaux de ronde et de ses deux tours angulaires. Devant cette prison ou ce manoir, s'arrêta enfin le carrosse du nouveau préfet de Bénévent; et les valets annoncèrent à *Monsignor le Delegato* qu'il était arrivé au seuil de sa résidence nouvelle. Introduit par Mgr Orfei, le précédent préfet dont il allait reprendre la succession, Mgr Pecci visita ces hautes salles

impressionnantes de *palazzo* ou de *carcere* et ne mit, depuis ce jour, pas plus de deux semaines pour y contracter une de ces maladies que les médecins appelèrent fièvre typhoïde et qui menaça le reclus de ce palais ou de cette prison d'y mourir, de tristesse ou de peur.

Heureusement, Grégoire XVI avait dépêché à Bénévent, presque en même temps que Mgr Pecci, l'homme le mieux entendu dans la direction des douanes, en la personne du comte Stanislas Sterbini dont l'amitié devait si longtemps rester fidèle à son jeune et distingué collègue. Et aussitôt, en ce Bénévent si peureusement enclos dans le cercle de ses montagnes et dans les conciliabules de ses contrebandiers, ces deux intelligences d'élite cherchèrent leur unique distraction dans un travail commun dont le but idéal serait l'émancipation de cette terre par sa culture et par la chasse au brigandage invétéré dans les mœurs du pays. S'ils n'y réussirent pas en quelques courtes années de séjour dans cette province, ils y laissèrent du moins un règlement qui pouvait passer pour un chef-d'œuvre de Concordat (1) aux yeux de la Cour romaine qui en récompenserait les auteurs en élevant le comte Sterbini à la direction générale des douanes de l'État, et Mgr Pecci à la préfecture plus importante de Pérouse, quand Grégoire XVI s'apprêterait à la visiter. Qu'auraient-ils fait plus longtemps dans ce Bénévent interlope où certains hobereaux se prévalaient de la naissance du cardinal Pacca, pour prétendre aussi à la protection du puissant cardinal sur leur fief de maltôtiers indemnes où la contrebande et le brigandage même pouvaient continuer à fleurir, à l'abri d'une législation qui ne semblait pas devoir être promulguée pour eux :

— Si vous m'incriminez, disait l'un d'eux pris en flagrant délit de larcin non loin du Noyer des Sorcières, j'irai me plaindre au Vatican.

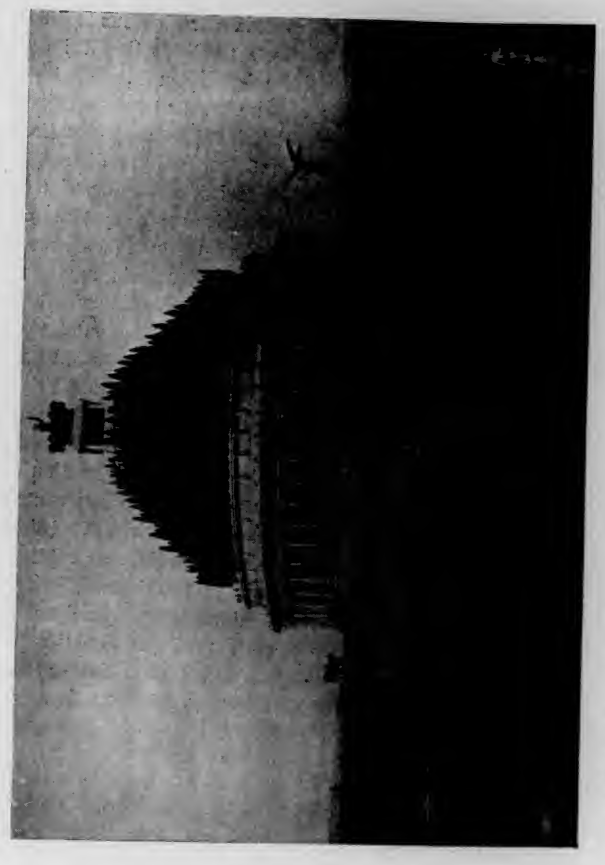
— Allez! avait répondu le jeune et ferme préfet, et n'oubliez pas que, pour s'y rendre, il faut passer par le fort Saint-Ange!...

Le fort Saint-Ange?... Qu'était-ce donc que ce Sésame redoutable, même pour la conscience d'un Calabrais?

Qu'il s'appelle *Moles Adriana*, du nom de l'empereur romain qui l'érigea pour son mausolée, *Rocca* ou bien *Castello di Sant'Angelo*, dont les papes du Moyen-Age firent tour à tour leur citadelle imprenable ou leur farouche manoir; quel que soit son titre à travers les dix-huit siècles d'histoire qui ont respecté sa masse inébranlable,

(1) Voir à l'*Appendice* de ce volume, les projets de ce règlement dans la correspondance inédite du comte Stanislas Sterbini, directeur général des Douanes de l'État pontifical.

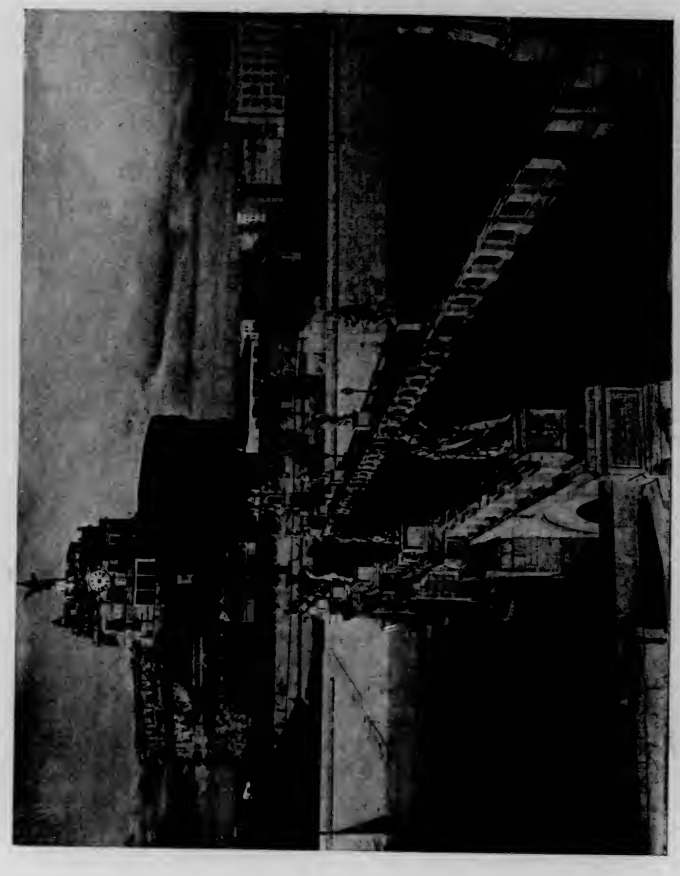
ce fort ou ce château Saint-Ange fut et reste un tombeau où il semble que la mort seule ait jamais eu le droit de paraître. Il fut bâti par le fils adoptif de Trajan qui en commanda l'érection à son architecte favori Appollodore, sur un coin désert des *Horti Domitiani*



ROME. — Le môle et le pont d'Hadrien. (*D'après une reconstitution de J.-B. Gatteschi*).

que peuplerait ce géant avec un monde de statues agrémentant son périple à triple assise, le quadrige d'or du César couronnant le faîte, ou, — suppose-t-on encore, — l'énorme pomme de pin transportée depuis au Vatican, dans le *Cortile della Pigna* qui en garde aussi

le nom. A peine le Pont Elien, dont les papes feraient, plus tard, le Pont Saint-Ange, eut-t-il rattaché, de ses arches de marbre blanc et de son toit de bronze doré, ce môle solitaire qui attendait ses morts à la bruyante Rome qui les lui préparait, que l'artiste génial de ce

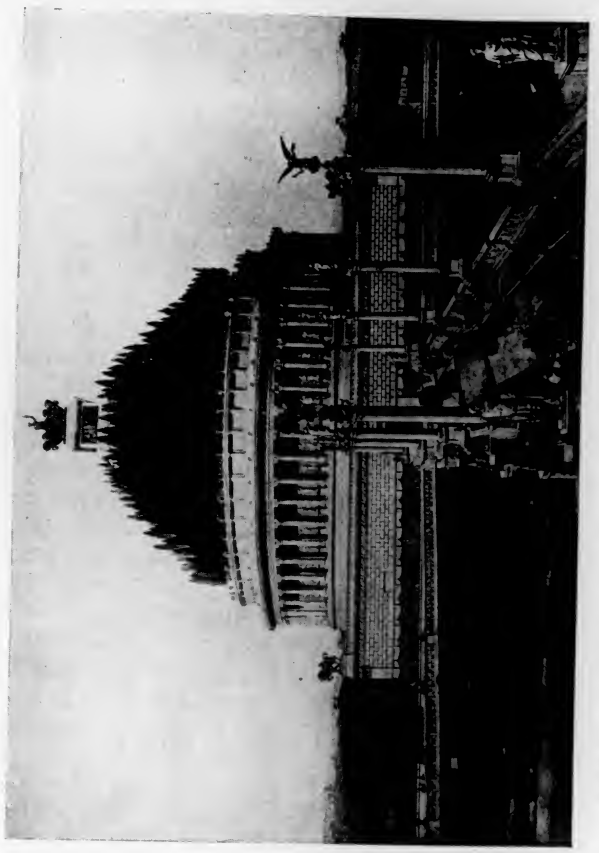


ROME. — Le pont et le château Saint-Ange, à l'état actuel.

colosse lui fut dépêché par la sanguinaire folie de son maître pour l'habiter le premier.

— Et toi, demandait-t-on à Favorinus, le grammairien d'Adrien, ne voudras-tu pas aussi critiquer César, comme Apollodore qui

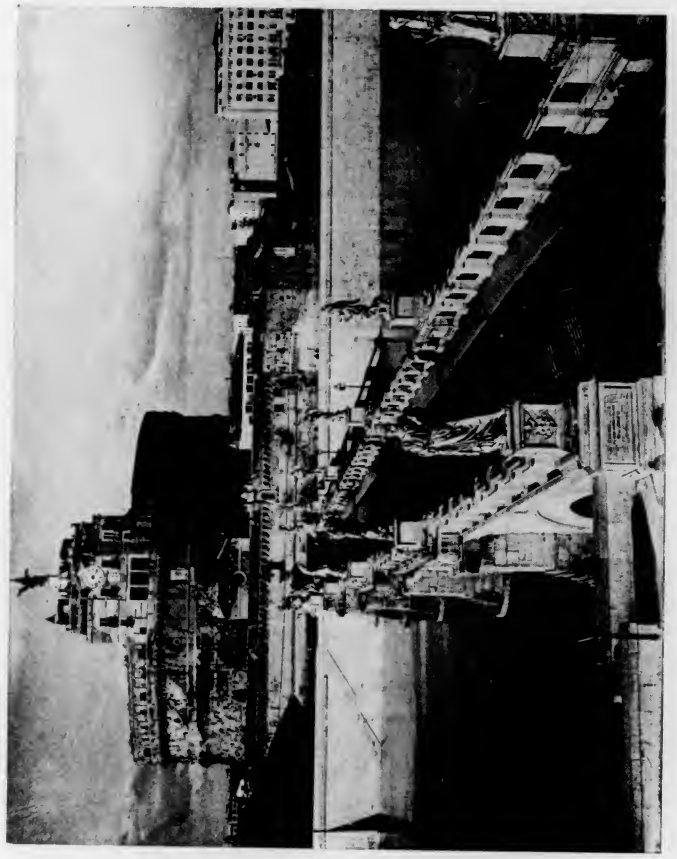
ce fort ou ce château Saint-Ange fut et reste un tombeau où il semble que la mort seule ait jamais eu le droit de paraître. Il fut bâti par le fils adoptif de Trajan qui en commanda l'érection à son architecte favori Appollodore, sur un coin désert des *Horti Domitiani*



ROME. — Le môle et le pont d'Hadrien. (*D'après une reconstitution de J.-B. Gattesehi*).

que peuplerait ce géant avec un monde de statues agrémentant son périple à triple assise, le quadrige d'or du César couronnant le faîte, ou, — suppose-t-on encore, — l'énorme pomme de pin transportée depuis au Vatican, dans le *Cortile della Pigna* qui en garde aussi

le nom. A peine le Pont Elien, dont les papes feraient, plus tard, le Pont Saint-Ange, eut-t-il rattaché, de ses arches de marbre blanc et de son toit de bronze doré, ce môle solitaire qui attendait ses morts à la bruyante Rome qui les lui préparait, que l'artiste génial de ce



ROME. — Le pont et le château Saint-Ange, à l'état actuel.

colosse lui fut dépêché par la sanguinaire folie de son maître pour l'habiter le premier.

— Et toi, demandait-t-on à Favorinus, le grammairien d'Adrien, ne voudras-tu pas aussi critiquer César, comme Apollodore qui

ne craignit pas de lui en apprendre, en fait d'architecture?

— Eh! comment voulez-vous que je ne tienne pas pour le plus docte du monde celui qui a trente légions à ses ordres? répondit l'avisé rhéteur.

Sous l'ombre du funèbre colosse, l'avalanche des Barbares passa et le décapita, tout au plus, de son faîte à pigne trop lourde pour dépasser l'enceinte Vaticane. Goths et Vandales ayant épuisé leur haine rouge sur cette masse inébranlable de pépérin noirâtre, Rome intangible resta avec son tombeau gigantesque dont les survivants feraient une demeure à plusieurs siècles de générations qui peupleraient de drames cet asile de mort. Sous cette nuit de crimes, trop nombreux pour que l'histoire en ait retenu seulement les noms, on arrive au x^e^ siècle et au bon consulat de Crescentius qui veut faire, de ce précédent *Carcer* de Théodoric, une première Maison-de-Ville où Rome aurait trouvé franchise et paix pour les administrés de ce républicain descendant de l'antique Brutus. Mais le *Castellum*, à considérer sa couronne de pendus autour des vieux créneaux, se plut, sans doute, mieux à être le repaire des hontes qu'y perpétrèrent Morozia et sa descendance, sous les vagues pontificats de plusieurs papes Jean, amants ou fils de Théodora, l'odieuse femme de Théophilacte, en faveur de laquelle ils firent même, dit-on, pendant ce x^e^ siècle de pornocratie obscure, place à une folle papesse à qui aurait échu le siège profané de saint Pierre :

Parce, pater patrum, papissæ prodere partum.

Que faut-il retenir de ces légendes d'accouchements survenus au cours de cérémonies pontificales et qui expliquent tout au moins la nécessaire autocratie des papes qui, pour se défendre des Colonna et des Orsini survenant l'arme au poing et terrorisant le voisinage même de Saint-Ange, en fortifièrent les abords à l'exemple de Boniface VIII; plusieurs autres séjournèrent derrière cette ronde muraille de créneaux dégoûtants encore des pendaisons de plusieurs siècles de barbarie. Et même, en transportant le siège pontifical de Rome à Avignon, les papes du XIV^e^ siècle ne voulurent-ils pas mettre un terme à ces excès de militarisme forcé? Au retour de l'exil des pontifes romains, il sembla que la *Porta Ænea* ou *Porta Sancti Petri in Hadriano* suffirait, avec le fort Saint-Ange, à protéger la cité Léonine contre toute entreprise armée. Et ainsi il suffit à Eugène IV d'ordonner qu'on levât, au passage du fameux patriarche d'Alexandrie, Giovanni Vitalleschi, la sarrasine de cette porte et de tendre la

chaîne qui barrait le pont pour enclaver, comme dans une souricière, l'homme vendu à la cause du duc de Milan et l'enfermer dans cette forteresse d'où le poison, ajoute l'Ammirato, l'envoya vite dans l'autre monde.

Mais c'est au pape Alexandre VI et à César Borgia que le château Saint-Ange doit les plus beaux ouvrages de boulevards et de fortifications, qui le rendirent imprenable. Là, dans les salles somptueuses que l'élégant pinceau du Pinturicchio couvrit de fresques comparables à celles du même artiste à l'*Appartemento Borgia* du Vatican et à la *Libreria* de la cathédrale de Sienne, le roi de France Charles VIII vint, en 1495, rendre hommage, malgré lui, au pape Alexandre VI et prêter au peintre des Borgia, avec son élégante Cour de France, le sujet de six fresques grandioses, dit-on, dont on ne saurait trop regretter la perte pour l'histoire de ce temps (1). Là aussi, dans la partie réservée aux mystérieuses prisons des Borgia, les cardinaux tout-puissants connurent, comme de simples manants, la main de fer que gantait le velours et la soie du pape ou de son lieutenant pour en dissimuler plus habilement les meurtrières étreintes. Entr'autres, le cardinal Jean Orsini dont les deux neveux Paul et François venaient d'être étranglés par César, au sortir du guet-apens de Sinigaglia. Le cardinal lui-même, vieux et fatigué par une captivité trop sévère, mourut dans sa cellule du fort Saint-Ange, le 22 février 1503. A cette date, Burchardt, maître de cérémonies d'Alexandre VI, écrit dans son Journal, qu'il ne réservait pas au public et où il n'ose cependant dire tout ce qu'il sait : « Ce même jour de mercredi 22 février, le R. cardinal Don Orsini est mort dans le château Saint-Ange, *cujus anima requiescat in pace. Amen.* » Pour diminuer les soupçons d'empoisonnement, Alexandre VI exigea que le corps du cardinal défunt fût porté à visage découvert, le jour des funérailles, et qu'y assistassent tous les membres de cette puissante famille qui avaient pu échapper aux poursuites du pape et de César.

La paix resta au fort Saint-Ange jusqu'à ce que, sous Clément VII, le 20 septembre 1526, l'empereur Charles-Quint se chargeât de le prendre, avec le pape en personne dedans. Ce premier siège du *Castello* que Moncada et Colonna menèrent, au nom de l'empereur, et qu'ils levèrent après avoir obtenu les cardinaux Cibo et Ridolfi pour otages, ne fut que le prélude de celui que devait commander le Con-

(1) Voir, dans notre *Pinturicchio et le Monde pontifical XV^e^ siècle*, les six épigrammes de ces six fresques, recueillies par Lorenz Behaim *scriptor latinus* anno Dñi 1493. (Cod. 716, fol. 163, bibl. Munich.)

nétable de Bourbon en personne, dès le 6 mai 1527. Il faut lire, dans les mirifiques *Mémoires* du vantard et peut-être véridique Benvenuto Cellini, comment ce merveilleux artiste, s'improvisant arquebusier pontifical, se chargea de bombarder, du haut de l'*Angiolo*, les auberges environnantes et d'y abattre, comme de simples bouchons, les « soleils » de la devanture et les buveurs qui s'y rencontraient. Une

Anciens boulets retrouvés au Fort Saint-Ange.

fois, d'un seul coup d'arquebuse, ne fendit-il pas en deux un colonel espagnol qui se promenait dans les *Prati ?* Et comme Clément VII avait assisté, de la terrasse du fort Saint-Ange, à cette exécution, et qu'il avait aussitôt fait appeler Cellini : « Je m'agenouillai, écrit-il, et je priai Sa Sainteté de m'absoudre de cet homicide et de tous ceux que j'avais commis dans le Château, pour le service de l'Eglise. Le pape leva aussitôt la main, traça sur moi le signe de la croix et me

dit qu'il me bénissait et me pardonnait tous les homicides que j'avais commis et tous ceux que je commettrais encore, pour la défense de l'Eglise apostolique :

« Je saute, ajoute-t-il, par-dessus quelques événements afin de raconter comment le pape Clément me fit appeler, une autre fois, et s'enferma avec le Cavalierino et moi, pour mettre en sûreté les tiares

Le quartier des prisons au Fort Saint-Ange.

et les nombreux et précieux joyaux de la Chambre apostolique. Le Cavalierino avait été jadis palefrenier de Philippe Strozzi. Il était Français de très vile extraction. Néanmoins, il avait su devenir le favori du pape, qui l'avait comblé de richesses et se fiait à lui, comme à soi-même. Lorsque nous fûmes tous trois enfermés, Sa Sainteté et le Cavalierino placèrent devant moi les tiares et toutes les pierreries de la Chambre apostolique. Le pape m'ordonna de les démonter : ce

nétable de Bourbon en personne, dès le 6 mai 1527. Il faut lire, dans les mirifiques *Mémoires* du vantard et peut-être véridique Benvenuto Cellini, comment ce merveilleux artiste, s'improvisant arquebusier pontifical, se chargea de bombarder, du haut de l'*Angiolo*, les auberges environnantes et d'y abattre, comme de simples bouchons, les « soleils » de la devanture et les buveurs qui s'y rencontraient. Une

Anciens boulets retrouvés au Fort Saint-Ange.

fois, d'un seul coup d'arquebuse, ne fendit-il pas en deux un colonel espagnol qui se promenait dans les *Prati* ? Et comme Clément VII avait assisté, de la terrasse du fort Saint-Ange, à cette exécution, et qu'il avait aussitôt fait appeler Cellini : « Je m'agenouillai, écrit-il, et je priai Sa Sainteté de m'absoudre de cet homicide et de tous ceux que j'avais commis dans le Château, pour le service de l'Eglise. Le pape leva aussitôt la main, traça sur moi le signe de la croix et me

dit qu'il me bénissait et me pardonnait tous les homicides que j'avais commis et tous ceux que je commettrais encore, pour la défense de l'Eglise apostolique :

« Je saute, ajoute-t-il, par-dessus quelques événements afin de raconter comment le pape Clément me fit appeler, une autre fois, et s'enferma avec le Cavalierino et moi, pour mettre en sûreté les tiares

Le quartier des prisons au Fort Saint-Ange.

et les nombreux et précieux joyaux de la Chambre apostolique. Le Cavalierino avait été jadis palefrenier de Philippe Strozzi. Il était Français de très vile extraction. Néanmoins, il avait su devenir le favori du pape, qui l'avait comblé de richesses et se fiait à lui, comme à soi-même. Lorsque nous fûmes tous trois enfermés, Sa Sainteté et le Cavalierino placèrent devant moi les tiares et toutes les pierreries de la Chambre apostolique. Le pape m'ordonna de les démonter : ce

que je fis. J'enveloppai ensuite chaque pierre dans un petit morceau de papier, puis nous les cousîmes sous la doublure des vêtements du pape et du Cavalierino. Tout l'or, qui pesait environ 200 livres, me fut laissé, avec ordre de le fondre le plus vivement possible.

« Je montai à mon poste de l'*Angiolo*, où se trouvait ma chambre que je pouvais fermer, de façon à éviter d'être dérangé par personne. J'y construisis, en briques, un petit fourneau à vent, au fond duquel j'établis un assez grand cendrier en forme de plat où tombait, peu à peu, l'or que je jetais sur les charbons. Pendant que ce fourneau fonctionnait, je n'étais pas une minute sans chercher les moyens de nuire à nos ennemis. Comme leurs tranchées étaient à une petite portée de trait, je leur faisais beaucoup de dommage avec de la mitraille que j'avais trouvée parmi les anciennnes munitions du château. J'avais un sacre et un fauconneau dont l'embouchure était un peu gâtée : je les bourrais jusqu'à la gueule avec cette mitraille, qui ravageait les tranchées d'une manière incroyable. Tout en fondant mon or, je tenais constamment les deux pièces prêtes à tirer.

« Un jour, un peu avant l'heure des vêpres, je vis passer sur le bord de la tranchée un mulet monté par un personnage qui parlait aux pionniers. J'eus soin de tirer, avant qu'il fût arrivé en face de moi. J'avais si bien visé, qu'un morceau de mitraille le frappa précisément au visage. Le mulet reçut le reste de la décharge et tomba mort. J'entendis partir de la tranchée un bruit extraordinaire ; alors, je mis le feu à mon autre pièce qui ne laissa pas de causer de grands dégâts. Le personnage que j'avais blessé était le prince d'Orange. On le transporta à l'abri de la tranchée, dans une hôtellerie voisine où bientôt accourut toute la noblesse de l'armée. Le pape Clément, ayant appris ce que j'avais fait, me manda à l'instant. Je lui donnai tous les détails qu'il réclamait, et je lui dis que le blessé devait être un officier de très haute importance; attendu que, autant que l'on pouvait en juger, tous les chefs de l'armée étaient rassemblés dans l'hôtellerie où on l'avait déposé. Le pape, en homme sagace, appela le commandant de l'artillerie, messer Antonio Santa Croce, et lui dit d'enjoindre à tous les cannonniers de braquer contre l'hôtellerie leurs pièces, qui étaient très nombreuses, et de faire feu, dès qu'ils entendraient un coup d'arquebuse. Nous disposâmes donc nos pièces, suivant l'ordre de Santa Croce. Nous attendions le signal, lorsque le cardinal Orsini, instruit de ce qui se passait, engagea une violente dispute avec le pape, déclara que, pour rien au monde, on ne devait agir ainsi, parce qu'on était sur le point

d'entrer en accommodement ; que, si l'on tuait les chefs, l'armée n'étant retenue par aucun frein, forcerait le château et compléterait notre ruine. Il termina en disant que les cardinaux s'opposaient absolument à ce que l'on tirât. Le pauvre pape, désespéré et se voyant entouré d'ennemis au dedans comme au dehors, consentit à laisser tout à leur discrétion. On nous transmit donc contre-ordre. Lorsque j'appris que l'on venait nous défendre de tirer, je ne pus me contenir et je mis le feu à un demi-canon que j'avais sous la main. Le projectile alla frapper un pilastre de la cour de l'hôtellerie, près duquel je voyais un groupe de plusieurs personnes. Ce coup fit tant de mal aux ennemis, qu'ils furent sur le point de déserter la maison. Le cardinal Orsini voulait me faire pendre ou massacrer ; mais le pape prit mon parti. Je sais quelles paroles ils échangèrent ; mais, comme je ne fais pas profession d'écrire l'histoire, je les passe sous silence pour ne parler que de ce qui me regarde.

« Dès que j'eus fondu l'or, je le portai au pape qui me remercia beaucoup et chargea le Cavalierino de me remettre vingt-cinq écus, en s'excusant de ne pouvoir me donner davantage. Peu de jours après, on signa l'accommodement. »

Cependant, nonobstant les exploits de l'orfèvre bombardier et la mort du Connétable qu'il faut peut-être attribuer au fauconneau de Cellini, le siège durait et menaçait de mal finir pour le pape après la jonction du luthérien Philibert d'Orange et de Louis de Gonzague qui venait de forcer l'entrée de Rome par le Ponte Sisto, à la tête de l'infanterie italienne. Le chapeau violet dont Paul Jove couvrait Clément VII passant du Vatican à Saint-Ange, par le corridor aérien de 500 mètres qu'avait construit Alexandre VI, ne servait plus à protéger ce pontife autrefois soldat et, aujourd'hui, tremblant comme un vieillard sans défense. Au soir du 17 février 1528, Clément VII et son fidèle Cavalierino, en travestis de paysans et portant dans les doublures de leurs manteaux les rivières de diamants que Benvenuto y avait cousues, passèrent le Tibre sous les feux protecteurs du fort Saint-Ange. Ils gagnèrent Orvieto, d'où le pape ne devait revenir qu'au 6 octobre de l'année suivante, le siège de Rome étant bien fini, cette fois.

On dit que la vertu n'a pas sa récompense dans ce monde. Benvenuto Cellini s'en avisa à son dam lorsque, sous le pontificat suivant de Paul III, un beau matin d'avril, l'orfèvre fut fraîchement cueilli sur le seuil de sa boutique et conduit au fort Saint-Ange pour y répondre des bijoux de Clément VII, que le successeur trouvait en

défaut dans la cassette pontificale. Le récit de cette détention et de l'évasion qui la termina nous mènerait trop loin; il ne vaudrait pas, d'ailleurs, celui qu'en a laissé dans ses *Mémoires* son héros, qui ne craint pas de rival en l'art de dire le plus drôlement les plus sérieuses choses. On y suit pas à pas le prisonnier du pape, dans ce château Saint-Ange qu'il nous fait mieux connaître, en détenu qu'en artiste. Est-ce parce qu'il n'y avait rien de plus curieux à voir que ce gardien chef du château, à qui la folie avait pris de croire qu'il était une chauve-souris et qu'il pouvait voler, comme elle :

— Et comme moi aussi ! insinua Cellini, pour prendre aussi sa part de la même monomanie qui finirait par faire ouvrir les portes de la prison à un homme si fort qu'il pourrait s'en envoler, à son jour et à sa guise. Mais les lecteurs de Benvenuto s'étonnent de ne trouver, dans cette détention du maître au fort Saint-Ange où il circulait librement, trace aucune des peintures que son ami Jules Romain et ses élèves, y avait déjà faites pour le compte de Clément VII, et de celles qu'y préparait Pierin del Vaga dans l'*Appartement* dit de *Paul III*. Est-ce parce que ce pape Farnèse, — si avare, dit-on, qu'il n'avait même pas payé l'admirable portrait qu'avait fait de lui, alors cardinal, le grand Titien, — attendait précisément que Cellini rendît gorge et lui permît de commander son *Appartamento* aux élèves tant soit peu décadents de Raphaël, avec l'or prétendu volé par l'orfèvre de Clément VII? On sait, en outre, que le flamand Adrien VI, succédant à Léon X, avait été si antipathique aux beaux-arts que les les peintres de Rome avaient semblé mourir tous de faim au cours de ce pontificat. La Providence des artistes le fit, heureusement, de la plus courte durée. Ce qui est certain, c'est que, durant les deux épisodes de sa vie que Benvenuto Cellini fut pensionnaire du château Saint-Ange, pas une seule fois il ne cite aucune de ces curieuses peintures que ses contemporains et camarades y élaborèrent et dont nous n'étudierons pas ici les sujets, un peu trop décadents peut-être. Ne furent-ils pas les œuvres de cette malheureuse école de Raphaël, qui n'en produisait déjà plus ? Et ces œuvres ne sont-elles pas assez significativement exprimées par les reproductions dont il nous plaît d'illustrer ce chapitre sur le château Saint-Ange, pour rendre ainsi à Pierin del Vaga qui exécuta les principales de ces peintures et à Paul III qui les commanda toutes, le seul tribut d'hommage qui leur sied ?

Ninna la nanna,
E passa via Borbone !

Cette berceuse, que les nourrices aux opulentes mamelles de l'archaïque *Trastevere* chantent encore pour faire peur à leurs poupins, depuis les temps de Charles de Bourbon, — ce terrible marchand de sable rouge, — nous retiendrait trop longtemps au fameux siège de Rome, si nous voulions y relever tous les hauts faits du meurtrier Connétable et de son providentiel tombeur Benvenuto Cellini. A moins que l'exécuteur du reître ne fût Jean d'Udine, selon la version qu'en a donnée Vasari. Mais le château Saint-Ange n'en était pas à un siège près, et d'autres histoires nous y attendent.

Il semble que le pape qui, sans ajouter un créneau de plus à la formidable couronne de l'imprenable fort pontifical, s'en soit le plus terriblement servi pour apprendre à ses sujets les leçons de la sagesse ou celles de la mort, ce fut le pape Peretti. Il ne fallut pas plus de cinq ans de règne à ce Sixte-Quint de redoutée mémoire, pour donner aux potentats de Rome qui abusaient du crédit de leurs noms historiques, les plus redoutables représailles. Sans mettre à son compte de justicier impitoyable l'étranglement du cardinal Charles Carafa et la décapitation de Jean son frère, — tous deux neveux de Paul IV et exécutés au fort Saint-Ange par Pie IV successeur du pape Carafa, — Sixte-Quint eut assez d'en imposer à ses sujets, de la manière suivante. Un jour qu'en compagnie d'un Colonna, d'un Orsini, d'un Savelli et d'un Francesco Cenci dont nous aurons à parler tout à l'heure, le pape aux légendaires béquilles se promenait d'un pied solide sur la haute terrasse du Saint-Ange. De là, dominant toute la ville :

— Ou ma vue affaiblie par l'âge me trompe, dit Sixte-Quint en s'arrêtant tout à coup, ou les frontons des palais de vos Seigneuries sont ornés, ce matin, d'étranges objets. Allez donc voir ce que c'est et faites-le moi savoir, je vous prie !

C'étaient, pendus à même les créneaux de leurs *palazzi*, les cadavres des comtes et des barons bandits qui, par ordre du pape, avaient été exécutés dans Rome; en même temps que Marco Sciarra et le duc d'Amalfi venaient de l'être dans leurs repaires campagnards, prétendus inaccessibles. La Rocca-Petrella fut un de ces manoirs infâmes. Là, oublieux des exemplaires leçons du pape Sixte, à trois règnes de celui-ci et à quelques années à peine d'intervalle, ce même Francesco Cenci crut pouvoir s'enfermer, pour y commettre sur les personnes de sa deuxième femme Lucrezia et de Béatrice, sa fille d'un premier lit, des monstruosités que son assassinat, commis par ses victimes, ne devait pas laver. Ce crime, encore mal expliqué par

l'histoire, mena la plus belle et peut-être la plus pardonnable des parricides, avec sa complice, sur cette même Place du Fort Saint-Ange où elles furent exécutées, le 11 septembre 1599, avec un cérémonial bien étrange :

« A 3 heures du matin, dit une chronique du temps, la signora Béatrix et sa belle-mère Lucrezia Petroni se confessèrent. Mais avant d'aller à la messe, la signora Beatrix considéra qu'il n'était pas convenable de paraître sur l'échafaud, aux yeux de tout le peuple, avec les riches habillements qu'elles portaient. Elle ordonna deux robes, l'une pour elle, l'autre pour sa mère. Ces deux robes furent faites, comme celles des religieuses, sans ornements à la poitrine et aux épaules; et seulement plissées, avec des manches larges. La robe de la belle-mère fut en toile de coton, noire ; celle de la jeune fille, en taffetas bleu, avec une grosse corde qui ceignait la taille. On avait dressé sur la Place Sainte-Anne, un grand échafaud. Vers les 3 heures du matin, la Compagnie de la Miséricorde apporta son grand crucifix, à la porte de la prison. Les chants des psaumes commencèrent et la procession s'achemina lentement, par la Place Navone, vers la prison Savella. Arrivée à la porte de la prison, la bannière s'arrêta. Les deux femmes en sortirent, firent leur adoration au pied du saint crucifix et ensuite s'acheminèrent à pied, l'une à la suite de l'autre. Elles étaient vêtues ainsi qu'il a été dit, la tête couverte d'un grand voile de taffetas bleu qui arrivait presque jusqu'à la ceinture. Beatrix avait, de plus, un grand voile de drap d'argent sur les épaules, une jupe de drap violet et des mules de velours blanc lacées avec élégance et retenues par des cordes cramoisies. Elle avait une grâce singulière, en marchant dans ce costume; et les larmes venaient dans tous les yeux, à mesure qu'on l'apercevait s'avançant lentement dans les rangs de la procession. Les pauvres femmes avaient toutes les deux les mains libres, mais les bras liés au corps, de façon que chacune d'elles pouvait porter un crucifix. La jeune Béatrix montrait un grand courage et, tournant les yeux vers chacune des églises devant lesquelles la procession passait, elle se mettait à genoux pour un instant et disait, d'une voix ferme : *Adoramus te, Christe!* La procession put à peine traverser le bas de la Place du Pont Saint-Ange, tant était grand le nombre des carrosses et la foule du peuple. On conduisit sur-le-champ les femmes dans la chapelle qui avait été préparée. On exécuta, d'abord, la belle-mère Lucrezia Petroni, puis Giacomo Cenci. Quand Béatrix vit la bannière revenir à la chapelle, elle dit avec vivacité : « Madame ma mère est-elle bien morte? » On lui répondit que oui. Elle se jeta à genoux, devant le crucifix, et pria avec ferveur pour son âme. Quand le bourreau Alexandre parut devant elle, avec une corde, elle lui dit : « Lie ce corps qui doit être chatié! » Puis, s'adressant au crucifix : « Délie cette âme qui doit arriver à l'immortalité et à une gloire éternelle! » Elle laissa ses mules au bas de l'échafaud, passa lestement la jambe sur la planche et s'arrangea parfaitement bien elle-même, pour éviter d'être touchée par le bourreau. Par la rapidité de ses mouvements, elle empêcha qu'au moment où son voile de taffetas lui fut ôté, le public aperçût ses épaules et sa poitrine. Le coup fut long, à être donné. Pendant ce temps, la suppliciée invoquait à haute voix le nom de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Au moment fatal, le corps fit un grand mouvement... »

Cette exécution capitale, dont Rome parle encore devant le portrait de Béatrice marchant au supplice, — d'après un tableau de la Galerie Barberini, peint par Guido Reni qui en a fait un chef-d'œuvre de pitié, — fut une des plus impitoyables, sans être la dernière qu'eurent à ordonner les papes exécuteurs de la justice humaine, sur leur territoire pontifical. Clément VIII occupait alors le siège pontifical, et il n'est pas présumable que cet Aldobrandini intransigeant fût capable, envers ses victimes justiciables, d'une plus dévotieuse retenue que n'en usèrent celles-ci envers leur odieux père et mari qu'elles ne voulurent pas faire égorger, le jour de Noël 1598, mais le lendemain seulement, par égard pour la *Madonna santissima*, en qui la femme du duc à assassiner avait une dévotion particulière.

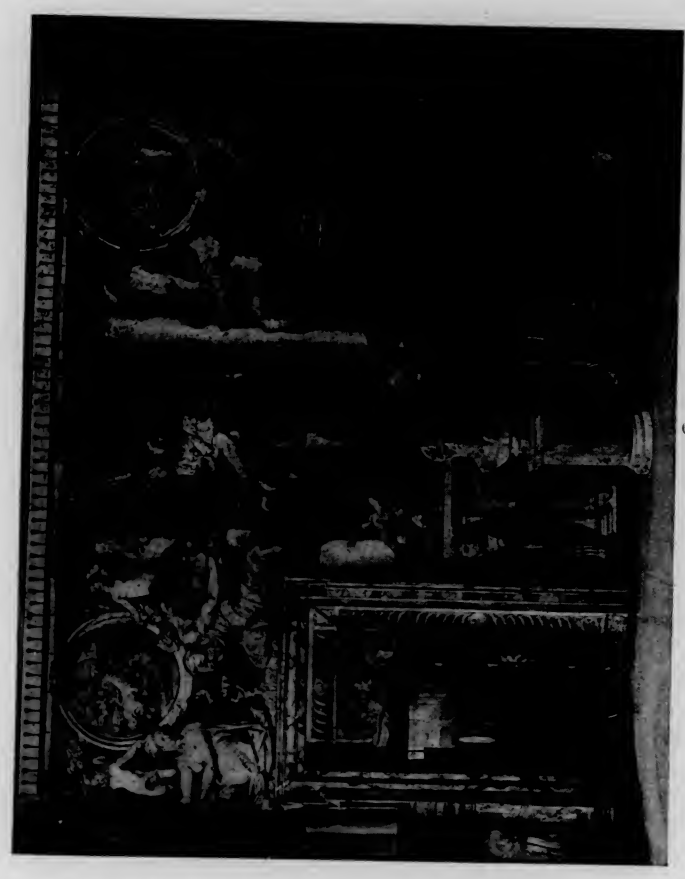
Ce fut à ce même Clément VIII, — à qui le Vatican devait l'achèvement du palais pontifical érigé par le Bernin, et l'appartement actuel des papes, précédé de la vaste salle dite Clémentine, — que le château Saint-Ange dut l'introduction dans ses murs des plus nobles prisonniers dont les pontifes romains pussent lui confier la garde. En 1592, l'archiviste Bartolomeo Cesi reçut de son Souverain l'ordre de renfermer, dans une salle secrète de la vieille forteresse, les documents qui y constituèrent le fameux *Archivio Segreto di Castel Sant' Angelo*, jusqu'en 1799 où le bibliothécaire Antonio Vitale leur fit faire retour au Vatican qui les conserve depuis, dans ses armoires. Dans une autre pièce secrète du même Saint-Ange, Sixte-Quint n'avait-il pas déjà renfermé, en une triple armoire de fer qu'on y voit encore aujourd'hui, les trois millions d'écus d'or qu'en trois dépôts successifs il put accumuler là pour les réserves des papes, ses successeurs? En 1797, il appartiendrait à Pie VI de vider à fond cette

armoire, entre les mains de Bonaparte, rédacteur implacable du traité de Tolentino. Pie IV y avait déposé le dossier cardinalice des Carafa étranglés par ses ordres, dans leur cachot; de même que la riche tiare de Paul II et le fameux fermail ou pectoral que Clément VII en avait commandé, avec le plus gros diamant de ce trirègne merveilleux, à Cellini qui en avait exécuté le vandale chef-d'œuvre, avec cette parole de son Souverain pour l'en remercier :

— Si j'étais un riche empereur, j'accorderais à mon Benvenuto autant de terres que son œil en pourrait découvrir. Mais aujourd'hui que nous ne sommes plus que de pauvres empereurs dépossédés, nous lui donnerons, tout au moins, autant de pain qu'il en faudra à ses besoins modestes.

Avec le pape Barberini, — qui fit ce que les Barbares n'avaient osé, s'il faut en croire le proverbe romain, — le château Saint-Ange s'enrichit de joyaux d'un tout autre genre et calibre. Avec les massives embrasses de bronze antique qui harponnaient et reliaient les travées colossales de marbre du Panthéon depuis l'inutile assaut des siècles et celui des Barbares, ce Barberini dévastateur ordonna la fonte de quatre-vingts canons, qui ne servirent guère à défendre le règne pacifique d'Urbain VIII. Par contre, dans la suite des âges, ces mêmes canons ne seraient pas inutiles à l'attaque et à la ruine même de l'Etat pontifical, en fournissant des armes aux ennemis du *Stato* qui surent les retourner contre leurs propres maîtres. D'ailleurs, le règne du vieux fort Saint-Ange était virtuellement fini, avec les perfectionnements nouveaux de l'artillerie moderne. La symbolique statue du saint Michel de Raphaël de Montelupo, érigée au faîte du *torrione* par Clément VII, pouvait descendre sans regret dans les fossés du château et faire place à celle que Benoît XIV commanda, plus tard, au fameux Venchelfeld et qui y figure, aujourd'hui encore, dans l'attitude qui sied mieux à l'archange désarmé, — son inutile épée rentrant au fourreau et ses ailes s'ouvrant toutes grandes, pour reprendre leur vol vers les espaces célestes où il n'y a plus, ni otages de guerre, ni prisonniers d'Etat. Le dernier siège qu'eut à subir l'antique Mole d'Adrien, tour à tour château des papes rois et cachot de leurs sujets révoltés, remonte à l'occupation de Rome par les armées de la première République de France, en 1798. Depuis que les cocardiers de Championnet et de Berthier y ont laissé à peine quelques cellules ouvertes pour les derniers rebelles des papes encore rois, le vieux refuge des quatre-vingts canons de Barberini n'en a plus conservé qu'un seul, au sommet de son inébranlable masse de péperins

vingt fois séculaires. C'est le *San Pietro* qui annonce, chaque jour, sur le coup de midi, l'heure du bon repas aux Romains indifférents et, aux touristes curieux, celle de la visite du monstre toujours sanglant où un cicérone bonhomme leur racontera des histoires de l'autre



Entrée de l'appartement de Paul III au château Saint-Ange.

monde, à faire reculer d'épouvante les gens encore crédules de celui-ci.

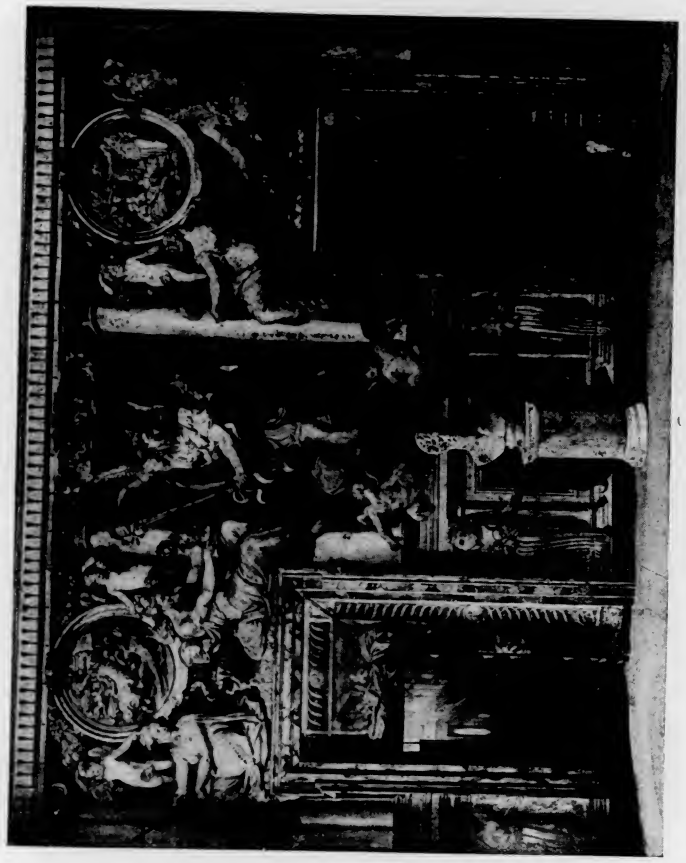
Parmi les légendes gratuites de barbarie, dont se défend sans peine l'histoire des papes souverains d'un Etat où la justice humaine

armoire, entre les mains de Bonaparte, rédacteur implacable du traité de Tolentino. Pie IV y avait déposé le dossier cardinalice des Carafa étranglés par ses ordres, dans leur cachot; de même que la riche tiare de Paul II et le fameux fermail ou pectoral que Clément VII en avait commandé, avec le plus gros diamant de ce trirègne merveilleux, à Cellini qui en avait exécuté le vandale chef-d'œuvre, avec cette parole de son Souverain pour l'en remercier :

— Si j'étais un riche empereur, j'accorderais à mon Benvenuto autant de terres que son œil en pourrait découvrir. Mais aujourd'hui que nous ne sommes plus que de pauvres empereurs dépossédés, nous lui donnerons, tout au moins, autant de pain qu'il en faudra à ses besoins modestes.

Avec le pape Barberini, — qui fit ce que les Barbares n'avaient osé, s'il faut en croire le proverbe romain, — le château Saint-Ange s'enrichit de joyaux d'un tout autre genre et calibre. Avec les massives embrasses de bronze antique qui harponnaient et reliaient les travées colossales de marbre du Panthéon depuis l'inutile assaut des siècles et celui des Barbares, ce Barberini dévastateur ordonna la fonte de quatre-vingts canons, qui ne servirent guère à défendre le règne pacifique d'Urbain VIII. Par contre, dans la suite des âges, ces mêmes canons ne seraient pas inutiles à l'attaque et à la ruine même de l'Etat pontifical, en fournissant des armes aux ennemis du *Stato* qui surent les retourner contre leurs propres maîtres. D'ailleurs, le règne du vieux fort Saint-Ange était virtuellement fini, avec les perfectionnements nouveaux de l'artillerie moderne. La symbolique statue du saint Michel de Raphaël de Montelupo, érigée au faîte du *torrione* par Clément VII, pouvait descendre sans regret dans les fossés du château et faire place à celle que Benoît XIV commanda, plus tard, au fameux Venchelfeld et qui y figure, aujourd'hui encore, dans l'attitude qui sied mieux à l'archange désarmé, — son inutile épée rentrant au fourreau et ses ailes s'ouvrant toutes grandes, pour reprendre leur vol vers les espaces célestes où il n'y a plus, ni otages de guerre, ni prisonniers d'Etat. Le dernier siège qu'eut à subir l'antique Mole d'Adrien, tour à tour château des papes rois et cachot de leurs sujets révoltés, remonte à l'occupation de Rome par les armées de la première République de France, en 1798. Depuis que les cocardiers de Championnet et de Berthier y ont laissé à peine quelques cellules ouvertes pour les derniers rebelles des papes encore rois, le vieux refuge des quatre-vingts canons de Barberini n'en a plus conservé qu'un seul, au sommet de son inébranlable masse de péperins

vingt fois séculaires. C'est le *San Pietro* qui annonce, chaque jour, sur le coup de midi, l'heure du bon repas aux Romains indifférents et, aux touristes curieux, celle de la visite du monstre toujours sanglant où un cicérone bonhomme leur racontera des histoires de l'autre



Entrée de l'appartement de Paul III au château Saint-Ange.

monde, à faire reculer d'épouvante les gens encore crédules de celui-ci.

Parmi les légendes gratuites de barbarie, dont se défend sans peine l'histoire des papes souverains d'un Etat où la justice humaine

n'eut pas à gouverner que des anges, il faut comprendre celle des « Emmurés » de Sixte-Quint qui pendait haut et court, au contraire, avons-nous vu, seigneurs et manants indistincts aux créneaux de leurs tours et bien à la face de ses sujets intimidés par une si égalitaire justice. Avec un fort accent de Piémontais envahisseur, le guide continuera à vous faire partager son horreur bouzzourres que en vous indiquant, ici même, le cachot où fut enfermée cette pauvre belle Béatrice Cenci qui, du Château Saint-Ange, ne connut que la Place extérieure où elle fut exécutée. Sur le large chemin de ronde, ouvert dans l'épaisseur des dix mètres de la muraille et fortuitement retrouvé par un major de Léon XII, — Luigi Bavari qui, un jour de ronde, s'étant laissé choir dans un trou, n'en parut pas plus fier et se releva, couvert de gloire, d'une chute qui allait révéler aux siècles futurs ce chemin merveilleux qu'avaient oublié de fréquenter les siècles précédents depuis les âges d'Adrien le Magnifique, — votre guide actuel continue à bafouiller. Il médit des quatre lucernaires ouverts dans les métopes de la voûte, aux quatre extrémités de cet escalier circulaire sans marches par où vous arrivez insensiblement au sommet de la tour où l'urne funèbre de l'Empereur dut originairement reposer. Ces ouvertures rares, d'où un jour mystérieux tombait du ciel dans cette nécropole et sur ces mosaïques aux restes dignes des Césars, ces Piémontais, en retard sur l'histoire, les prennent aujourd'hui pour des oubliettes papales où les bourreaux superposaient leurs victimes en des tombeaux vivants, s'étageant l'un sur l'autre...

Mais, sur le granit noir de ces murailles éternelles, vous regardez se profiler avec plus d'intérêt, à la clarté du carcel conducteur, les hautes et toujours vivantes figures de ces papes qui surent, du moins, conserver son tombeau à César et d'originales visions à cette tour moins légendaire qu'historique. Là, Alexandre VI le fastueux dressa, entr'autres, les échafauds splendides du prestigieux Pinturicchio. Là, le préciosissisme Clément VII alluma pour tous bûchers, ceux où Cellini le magnifique coula dans les creusets l'or le plus fin et enchâssa, dans les métaux les plus précieux, les joyaux les plus rares. Là, l'audacieux renaissant que fut Paul III demanda que furent payens Zucchari et Pierin del Vaga de ressusciter, dans ce tombeau de la force antique, l'éternelle beauté qui n'y meurt plus, avec l'histoire toujours aimable de la toujours gracieuse Psyché.

Pour donner à ce terrible fort Saint-Ange, tantôt château prestigieux et tantôt effrayante prison, l'histoire qui lui convient dans les âges mo-

dernes, après celle des papes fastueux qui surent faire peindre des chefs-d'œuvre sur des murs de cachot et tourner en bracelets et fermoirs d'or les chaînes et les serrures d'une prison d'État, nous consulterons avec profit les mémoires de David Silvagni qui, tout serviteur dévot et même officiel qu'il fût de la jeune Italie, ne put cependant oublier dans Rome sa première naissance et ses premières amours. « J'avais neuf ans, écrit-il, quand, en compagnie de mon grand-père, le mercredi du 20 juillet 1840, je traversai la Place Pasquino. La foule qui s'y précipitait, pour lire un avis écrit sur une ardoise suspendue au mur, vers la maison sise à l'angle de la rue Leutari, excita ma curiosité d'enfant. J'en demandai le pourquoi à mon grand-père. Il me répondit : « On a affiché les *tavolozze*. — Qu'est-ce les *tavolozze?* ajoutai-je. — C'est, dit-il, un avis pour exhorter les fidèles à gagner l'indulgence plénière, en visitant l'église des Agonisants qui est là, en face, et où le Saint-Sacrement est exposé. — Allons le lire, nous aussi ! dis-je au grand-père, en l'entraînant de ce côté. — Attends un instant, qu'il y ait moins de monde et nous lirons à notre tour, » répondit-il, aussi curieux que moi. La foule, en effet, s'écoula et je vis, sur le mur, un tableau noir portant l'inscription dont nous avons donné le fac-simile au lecteur (1). Au-dessous de cette lugubre invitation, sur un petit carton blanc écrit à la main, on lisait ces mots : « *Louis Scapigno, 27 ans, né à....., coupable de vol sacrilège.* » Bien que l'enfant ait une idée imparfaite de la vie et qu'il ne comprenne rien de la mort, je n'éprouvai pas moins un frissonnement. M'adressant à mon grand-père, je lui dis : « Qu'a-t-il volé, cet homme? — Il a volé le ciboire. — Et pour cela, il est condamné à mort? — Oui, puisqu'il a volé aussi les hosties consacrées. — Et qu'est-ce donc qu'on va lui faire? — Il sera décapité, demain, sur la Place du Pont Saint-Ange. » Je me tus, j'eus peur. La nuit d'après, je vis, dans un cauchemar, un homme sans tête; du tronc jaillissait une fontaine de sang, et, jamais je n'oublierai cet horrible tableau.

Cependant les Bans généraux étaient supprimés, à cette époque. Bien différentes étaient les peines portées par les Bans du temps de l'abbé Benedetti, qui mourut avant 1840 (2). Nous en citerons quelques dispositifs que rédigea le cardinal Silvio Valenti, évêque de Sabine et secrétaire d'État de Benoît XIV. Nous les extrayons des *Bans généraux pontificaux*, réédités en 1815, avec les articles de

(1) Voir *la Jeunesse de Léon XIII*, chap. *les Berceaux et les Tombes*, p. 127.
2) Voir *Un Diario* de l'abbé Benedetti pour les coutumes de l'État pontifical; Appendice II de la *Jeunesse de Léon XIII*, p. 649 et suiv.

la Constitution *Post diuturnas* sur la procédure criminelle, et des *Bans de la Secrétairerie d'État* contre les coupables de blessures, de port d'armes, etc., précieux recueil des pénalités en vigueur dans les États pontificaux jusqu'en 1833, année où Grégoire XVI publia le Code pénal.

Voici quelques articles de ces Bans généraux :

Blasphème.

« Le Blasphème envers Dieu, la sainte Vierge ou les saints, est si malséant et si répugnant chez l'homme qu'il ne devrait pas être nécessaire de promulguer une loi spéciale pour l'interdire. Cependant..... son Éminence, désireuse de mettre un frein à la perversité des blasphémateurs, édicte et prescrit que tout blasphème, malédiction ou usurpation vaine du saint nom de Dieu ou de son Fils unique, notre Rédempteur, ou de sa sainte Mère toujours vierge, ou de n'importe quel saint ou sainte, etc... seront punis : pour la première fois, d'une triple flagellation publique faite avec des cordes; pour la seconde fois, de la flagellation publique avec des verges et, pour la troisième fois, de cinq ans de galère. Pour l'application de ces peines, il suffira d'un seul témoignage jugé digne de foi par l'accusateur et, comme tel, considéré par le juge.

Violation des Couvents de Religieuses.

« Tous Lieux Sacrés et particulièrement tout Monastère de Religieuses étant dignes de respect, Son Eminence édicte et prescrit que quiconque pénètrera, la nuit, sans autorisation, dans un cloître de Religieuses, sera puni de mort, quand bien même il n'y aurait commis aucun délit. Cette même peine sera applicable aux entremetteurs, aux aides et à toute personne ayant prêté son concours, n'importe de quelle manière. Encourront la *peine de mort* ceux qui y entreraient, de jour, dans lesdits couvents et s'y arrêteraient, n'importe sous quel prétexte, pendant la nuit. »

Baiser donné en public à une femme honnête.

« Quiconque aura usé de violence pour embrasser ou essayer d'embrasser en public une femme honnête, — quand bien même le baiser n'aurait pas eu effectivement lieu et si l'acte a failli s'accomplir, — sera puni des galères à vie, et même de la peine de mort, au gré de Son Excellence, et les biens du coupable seront confisqués. ».

Peines contre les boulangers vendant de mauvais pain ou fraudant sur le poids.

« Les boulangers ou autres vendeurs de pain qui ne mettraient pas tous leurs soins à le faire avec de bonne pâte bien cuite, et ceux fraudant sur le poids, sont passibles de la peine d'une triple flagellation faite avec des cordes et d'une amende de dix écus à verser, par parties égales, à des œuvres pies et au dénonciateur ou exécuteur. Le juge pourra, en outre, leur infliger d'autres peines. »

Publications diffamatoires et injurieuses.

« Personne n'ignore les graves conséquences qu'entraînent les publications diffamatoires et injurieuses. Son Excellence, dans le but d'y remédier, a jugé opportun d'édicter et de prescrire que personne ne se hasarde à composer, écrire, afficher ou faire afficher, distribuer ou faire distribuer des publications diffamatoires ou pasquinades d'aucune sorte; quand bien même, dans ces publications ou pasquinades, la vérité ne serait pas altérée. Il est également interdit de les reproduire et de conserver de telles pasquinades ou publications; sous peine, pour chacun des cas sus-énoncés, de mort, de confiscation des biens, de flétrissure, selon la qualité des personnes, ou tout au moins de galère, au gré de Son Excellence. »

Souillures ou injures sur les murs ou les portes des maisons.

« Son Excellence défend également à toute personne d'afficher ou faire afficher, placer au naturel ou dessiner cornes, peintures ou autres choses déshonorantes ou vilaines, sur les portes, les murs ou la voie, en face de la maison de qui que ce soit, quand bien même il s'agirait d'une femme de mœurs légères. Elle défend aussi de souiller d'encre ou d'autres saletés, ou de détériorer portes et murs, sous peine de *galère à vie*, et même de *mort*, au gré de Son Excellence, surtout si le préjudice tombe sur une femme honnête. »

Détention d'armes.

« Son Excellence édicte et prescrit encore que personne ne porte-

ou fasse porter, sans permis, toute espèce d'armes offensives et défensives, sous peine de la confiscation, d'une triple flagellation à la corde, d'une amende de vingt-cinq écus, pendant le jour, et du double, pendant la nuit. Sous le nom d'armes offensives sont comprises : cannes plombées, gourdins, sachets plein de sable et, la nuit, les *bâtons* et les cailloux. Son Excellence rappelle aussi la défense de porter ou de garder chez soi ou ailleurs, de vendre ou d'acheter, de fabriquer ou de réparer pistolets de petit calibre, arquebuses mesurant plus de deux palmes de la *canne* marchande romaine; et cela

Otage des brigands dans la campagne romaine (Dessin de Thomas).

sous peine de *mort*, confiscation des biens, et autres peines contenues dans les Bulles de Pie IV et de saint Pie V... Si la Cour, dans ses recherches, trouve des armes prohibées de n'importe quelle sorte, jetées à terre, à une distance de moins de six pieds de quelqu'un, il y aura présomption qu'elles appartiennent à celui auprès de qui elles auront été trouvées, à la distance susdite, et cette présomption sera une *preuve suffisante* pour soumettre l'accusé à la torture. »

Excitations à la discorde.

« Son Excellence édicte et prescrit encore que, si une personne de n'importe quel état, grade ou condition, rompt ou fait rompre la paix,

les trèves, la parole engagée ou une réconciliation, elle sera passible de la peine de mort naturelle, ruine et démolition de sa maison et confiscation de tous ses biens. Si elle a pu se soustraire à la justice, elle sera pendue en effigie, revêtue de ses habits ordinaires, la tête en bas, avec ses nom, prénoms, patrie et nature du délit inscrits au-dessous. »

Ces dispositifs furent en vigueur jusqu'à l'époque de l'Invasion française. A la Restauration de 1814, ils furent rétablis et eurent

Une *pugnalata* à Rome (Dessin de Thomas).

force de loi jusqu'en 1833. A cette date, Grégoire XVI publia le *Règlement judiciaire*, code pénal informe, mais toutefois moins impitoyable et moins cruel que les Bans Généraux. La volonté des Pontifes fut si constante à faire exécuter ces dispositifs, qu'à la fin du XVIII[e] siècle, le cardinal Archetti, archevêque de Bologne, fut sévèrement blâmé pour avoir substitué, dans l'application des châtiments ecclésiastiques, la verge anglaise aux fouets de corde.

Pour qui croirait exagérées les peines énumérées contre les blasphémateurs, nous citerons ici un passage d'une note que le cardinal Giustiniani, évêque d'Imola, publia le 3 juin 1828, établissant que « les peines contre les blasphémateurs sont : pour la première fois,

ou fasse porter, sans permis, toute espèce d'armes offensives et défensives, sous peine de la confiscation, d'une triple flagellation à la corde, d'une amende de vingt-cinq écus, pendant le jour, et du double, pendant la nuit. Sous le nom d'armes offensives sont comprises : cannes plombées, gourdins, sachets plein de sable et, la nuit, les *bâtons* et les cailloux. Son Excellence rappelle aussi la défense de porter ou de garder chez soi ou ailleurs, de vendre ou d'acheter, de fabriquer ou de réparer pistolets de petit calibre, arquebuses mesurant plus de deux palmes de la *canne* marchande romaine; et cela

Otage des brigands dans la campagne romaine (Dessin de Thomas).

sous peine de *mort*, confiscation des biens, et autres peines contenues dans les Bulles de Pie IV et de saint Pie V... Si la Cour, dans ses recherches, trouve des armes prohibées de n'importe quelle sorte, jetées à terre, à une distance de moins de six pieds de quelqu'un, il y aura présomption qu'elles appartiennent à celui auprès de qui elles auront été trouvées, à la distance susdite, et cette présomption sera une *preuve suffisante* pour soumettre l'accusé à la torture. »

Excitations à la discorde.

« Son Excellence édicte et prescrit encore que, si une personne de n'importe quel état, grade ou condition, rompt ou fait rompre la paix,

les trèves, la parole engagée ou une réconciliation, elle sera passible de la peine de mort naturelle, ruine et démolition de sa maison et confiscation de tous ses biens. Si elle a pu se soustraire à la justice, elle sera pendue en effigie, revêtue de ses habits ordinaires, la tête en bas, avec ses nom, prénoms, patrie et nature du délit inscrits au-dessous. »

Ces dispositifs furent en vigueur jusqu'à l'époque de l'Invasion française. A la Restauration de 1814, ils furent rétablis et eurent

Une *pugnalata* à Rome (Dessin de Thomas).

force de loi jusqu'en 1833. A cette date, Grégoire XVI publia le *Règlement judiciaire*, code pénal informe, mais toutefois moins impitoyable et moins cruel que les Bans Généraux. La volonté des Pontifes fut si constante à faire exécuter ces dispositifs, qu'à la fin du XVIII^e^ siècle, le cardinal Archetti, archevêque de Bologne, fut sévèrement blâmé pour avoir substitué, dans l'application des châtiments ecclésiastiques, la verge anglaise aux fouets de corde.

Pour qui croirait exagérées les peines énumérées contre les blasphémateurs, nous citerons ici un passage d'une note que le cardinal Giustiniani, évêque d'Imola, publia le 3 juin 1828, établissant que « les peines contre les blasphémateurs sont : pour la première fois,

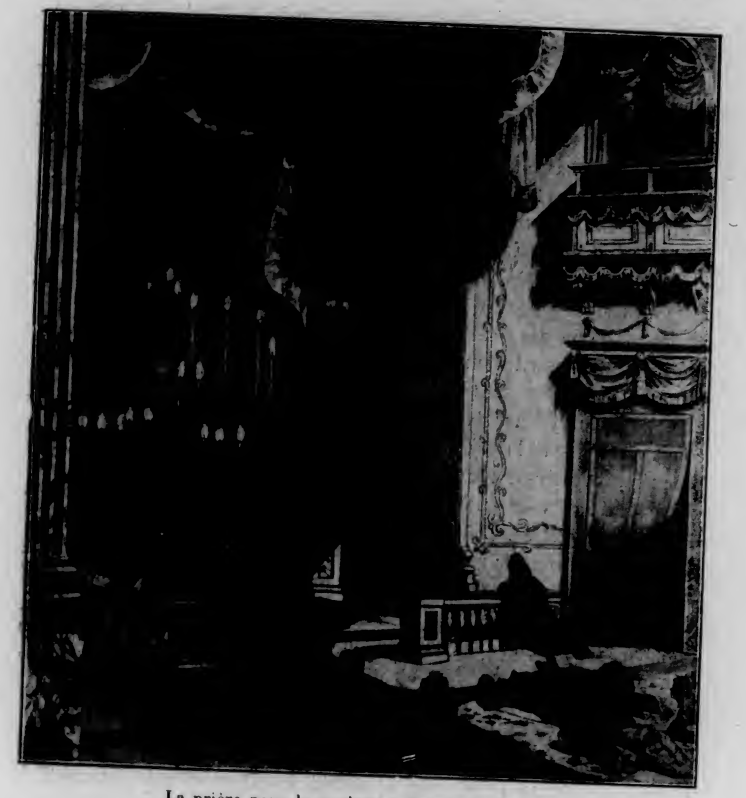
de vingt-cinq écus d'or; pour la seconde, de cinquante; pour la troisième, de cent et, qu'en plus, le blasphémateur soit déclaré infâme. Si c'est un homme pauvre, on l'attachera : la première fois, toute une journée, à la porte de l'église; la seconde, on le battra de verges et, la troisième, on lui percera la langue et on l'enverra aux galères. Les dénonciateurs gagneront dix ans d'indulgence et recevront le tiers de l'amende. »

Dans les extraits du *Journal* de G. Gillo que publia Ademollo, nous voyons rapportées quelques anecdotes tirées des *Mémoires* de cet écrivain qui eut à cœur l'étude de l'Histoire de l'Etat pontifical.

Sous le pontificat d'Alexandre VII, on découvrit à Rome une association formée entre dames patriciennes, pour faire disparaître les maris à l'aide de *l'aqua tofana*, plus connue sous le nom de *acquetta* de Pérouse. La justice, bien qu'ayant les preuves en main, n'eut pas le courage de faire couper la tête à telles dames portant les noms de marquise Vitelleschi et de duchesse de Ceri, ainsi qu'à beaucoup d'autres.

Ces exemples d'empoisonnement se propagèrent dans le peuple et, le 5 juillet 1659, on pendit cinq femmes pour avoir vendu *des carafes d'eau distillée*, contenant poison d'arsenic et sublimé; eau que beaucoup de dames avaient employée pour faire mourir leur mari et autres parents. Grand nombre de ces dames furent murées dans les prisons de l'Inquisition. Le Campo di Fiori fut le lieu choisi pour le supplice, et le peuple romain s'y présenta si nombreux pour assister à ce spectacle, que les maisons de Rome restèrent vides. Les femmes étaient : Gisolama Spana, qui préparait l'eau et qui avoua en avoir vendu pour tuer 32 personnes ; De Grandis et Spinola Grisola qui fabriquaient le poison ; Graziosa Farini, Laura Crispoldi et Cecilia Bossi-Verzellini qui poussa sa fille à empoisonner son mari. Cette dernière fut pendue séparément, quelques jours après le supplice des autres. Durant l'exécution de celle-ci, se produisit un fait curieux. Elle était accompagnée de Barberini, prince de Palestrina, frère de la Confraternité de San Giovanni Decollato qui avait le triste privilège d'assister, à leurs derniers moments, les condamnés à mort et d'en faire exécuter les volontés dernières. Le prince, à qui la condamnée fit pitié, recommanda au bourreau d'aller vite. Celui-ci répondit avec insolence au prince qu'il se chargeât lui-même de la besogne, s'il croyait mieux faire. Ce fut à un aide que fut confiée cette exécution. Quant au bourreau, aussitôt arrêté, il fut, par ordre du Gouverneur de Rome, traîné dans les rues de la ville, fustigé et ensuite condamné aux galères.

Parmi les manuscrits qu'a laissés l'abbé Benedetti, se trouvent quelques fascicules jaunis par le temps, mais encore bien lisibles. Ecrits longtemps avant la jeunesse de l'abbé, il est à croire qu'ils ont appartenu à ses aïeux qui lui laissèrent ces souvenirs des événements de leur temps. Ces fascicules portent le titre de *Faits anciens arrivés à Rome*. Ils ont trait aux *crimes* les plus notoires et aux plus célèbres procès, en commençant par celui des Cenci dont on a une autre copie plus ancienne, mais identique. Il vaut la peine de lire cette fidèle histoire de faits atroces et de plus atroces sentences, que le narrateur raconte avec le même calme et la même simplicité qu'au-



La prière pour le condamné (Dessin de Thomas).

de vingt-cinq écus d'or; pour la seconde, de cinquante; pour la troisième, de cent et, qu'en plus, le blasphémateur soit déclaré infâme. Si c'est un homme pauvre, on l'attachera : la première fois, toute une journée, à la porte de l'église; la seconde, on le battra de verges et, la troisième, on lui percera la langue et on l'enverra aux galères. Les dénonciateurs gagneront dix ans d'indulgence et recevront le tiers de l'amende. »

Dans les extraits du *Journal* de G. Gillo que publia Ademollo, nous voyons rapportées quelques anecdotes tirées des *Mémoires* de cet écrivain qui eut à cœur l'étude de l'Histoire de l'État pontifical.

Sous le pontificat d'Alexandre VII, on découvrit à Rome une association formée entre dames patriciennes, pour faire disparaître les maris à l'aide de *l'aqua tofana*, plus connue sous le nom de *acquetta* de Pérouse. La justice, bien qu'ayant les preuves en main, n'eut pas le courage de faire couper la tête à telles dames portant les noms de marquise Vitelleschi et de duchesse de Ceri, ainsi qu'à beaucoup d'autres.

Ces exemples d'empoisonnement se propagèrent dans le peuple et, le 5 juillet 1659, on pendit cinq femmes pour avoir vendu *des carafes d'eau distillée*, contenant poison d'arsenic et sublimé ; eau que beaucoup de dames avaient employée pour faire mourir leur mari et autres parents. Grand nombre de ces dames furent murées dans les prisons de l'Inquisition. Le Campo di Fiori fut le lieu choisi pour le supplice, et le peuple romain s'y présenta si nombreux pour assister à ce spectacle, que les maisons de Rome restèrent vides. Les femmes étaient : Gisolama Spana, qui préparait l'eau et qui avoua en avoir vendu pour tuer 32 personnes ; De Grandis et Spinola Grisola qui fabriquaient le poison ; Graziosa Farini, Laura Crispoldi et Cecilia Bossi-Verzellini qui poussa sa fille à empoisonner son mari. Cette dernière fut pendue séparément, quelques jours après le supplice des autres. Durant l'exécution de celle-ci, se produisit un fait curieux. Elle était accompagnée de Barberini, prince de Palestrina, frère de la Confraternité de San Giovanni Decollato qui avait le triste privilège d'assister, à leurs derniers moments, les condamnés à mort et d'en faire exécuter les volontés dernières. Le prince, à qui la condamnée fit pitié, recommanda au bourreau d'aller vite. Celui-ci répondit avec insolence au prince qu'il se chargeât lui-même de la besogne, s'il croyait mieux faire. Ce fut à un aide que fut confiée cette exécution. Quant au bourreau, aussitôt arrêté, il fut, par ordre du Gouverneur de Rome, traîné dans les rues de la ville, fustigé et ensuite condamné aux galères.

Parmi les manuscrits qu'a laissés l'abbé Benedetti, se trouvent quelques fascicules jaunis par le temps, mais encore bien lisibles. Écrits longtemps avant la jeunesse de l'abbé, il est à croire qu'ils ont appartenu à ses aïeux qui lui laissèrent ces souvenirs des événements de leur temps. Ces fascicules portent le titre de *Faits anciens arrivés à Rome*. Ils ont trait aux *crimes* les plus notoires et aux plus célèbres procès, en commençant par celui des Cenci dont on a une autre copie plus ancienne, mais identique. Il vaut la peine de lire cette fidèle histoire de faits atroces et de plus atroces sentences, que le narrateur raconte avec le même calme et la même simplicité qu'au-

La prière pour le condamné (Dessin de Thomas).

rait, aujourd'hui, le chroniqueur d'un journal à écrire une revue théâtrale. Nous y trouvons entr'autres, la « Relation de la décapitation et de la mort de G. Contini, neveu de S. E. le Réver. seigneur cardinal d'Ascoli, qui fit faire la statue d'Urbain VIII en cire afin qu'à sa mort son oncle fût élu pape au prochain conclave, l'abjuration et la mort de ses compagnons brûlés vifs au Campo di Fiori. » Il raconte que, le dimanche 22 avril 1636, dans l'église de Saint-Pierre, en présence d'un grand concours de peuple, de vingt mille personnes environ, eut lieu cette abjuration. On fit monter les prisonniers sur une estrade élevée de dix palmes au-dessus du sol, au milieu de l'église. Une basse chantante, élevée dans une chaire voisine, lut, d'une voix haute et cadencée, le résumé du procès. On commença par celui de Contini, puis, par celui du frère Cherubino d'Ancona et du frère Bernardino l'Ermite. Ce dernier, en entendant cette lecture du résumé de son procès, commença par nier en secouant la tête, et par faire des signes pour dire que c'était faux, puis il nia à haute voix. « Averti de ne pas scandaliser le peuple, il eut la hardiesse et la témérité de mépriser les menaces, de passer outre à la défense et continua, malgré tout, ces actes scandaleux et mensongers au point que, pour lui fermer la bouche, on dut le bâillonner. » Les autres coupables étaient le frère Dominique Zamponi, augustinien condamné aux galères, Flaminio Conforti, agent du cardinal d'Ascoli qui eut dix ans de galères, et trois autres frères également condamnés aux galères. Contini fut ensuite conduit aux prisons de Corte Savella, où vinrent le rejoindre le frère Chérubino et l'Ermite, après avoir subi le supplice de la dégradation à la Transpontina, en présence d'une foule nombreuse. La chronique ajoute qu'on dressa la potence et le bûcher sur la populeuse Place du Campo di Fiori; et l'on planta, tout près, les pals qu'on entoura de bois, paille, fagots et graisse de genisse. Dès le point du jour, une foule énorme de spectateurs envahit la Place. Vers la 15e heure, la Justice partit de Corte Savella, fit un long détour et arriva sur la Place de Campo di Fiori. On alluma le bûcher, et bientôt les flammes et les étincelles s'élevèrent dans les airs. Un frisson d'horreur envahit les spectateurs. Les deux frères furent si terrifiés que l'un d'eux, anéanti, tomba évanoui. » On décapita d'abord Contini, puis on empala les deux frères, « et pas si rapidement que, jetés de suite dans les flammes, ils n'y mourûssent avec des marques de repentir, spécialement le frère Cherubino qui laissa de lui, au delà de toute attente, un bon espoir de sur son salut. »

Nous avons déjà fait remarquer au lecteur que ce précieux recueil de souvenirs judiciaires contient seulement de froides descriptions soigneusement faites, sans aucune appréciation sur les faits. La réserve que s'est imposée le narrateur est telle, qu'on ne trouve pas une parole d'indignation, même dans le récit le plus sanguinaire du manuscrit. C'est avec le plus grand calme, en effet, qu'il raconte «l'exécution judiciaire que le pape Urbain VIII ordonna, l'an 1638, Place de la Rotonde. On y assomma, écartela et égorgea deux fameux scélérats, charcutiers qui mélangeaient la chair humaine à la viande de porc. » On comprend aisément que les compilateurs de ces Mémoires aient suivi le courant des idées de leur temps. Sans se soucier des délits et des sentences, ils racontent soigneusement tout ce qui a trait à l'état d'âme des délinquants, comment ils reçurent les sacrements, l'impression que leur repentir fit sur le peuple et l'espoir plus ou moins grand que celui-ci put concevoir du salut de leur âme.

Citons quelques extraits de la « Décapitation de l'illustre et excellent protomédecin G. Tomasini, lecteur de Sapience et examinateur. Elle eut lieu sous le règne du pape Alexandre VII, le mercredi 9 juin 1666. Le narrateur, après un exorde ascétique, écrit : « Je dis donc que, mardi soir, 8 juin, une heure et demie après le coucher du soleil, on vint avertir la compagnie de la Miséricorde de la nation florentine. Cette institution charitable, avec une indicible piété, accompagne et aide à bien mourir les malheureux que la justice a condamnés au dernier supplice. C'est ce qui devait avoir lieu dans la matinée suivante, à l'heure habituelle, sur la Place du Pont. On devait justicier deux criminels, détenus dans les Prisons Neuves. Le prévôt de la compagnie commanda, pour ce pieux service, le prince de Palestrina, monseigneur Alexandre Ranuccini, le marquis André Corsini, J. Baptiste Bonecchi et autres encore. Après avoir imploré l'aide du ciel et récité l'acte de contrition, ils s'acheminèrent, comme à l'ordinaire, en silence vers les Prisons. Arrivés là, ils revêtirent leur sac, reçurent de l'aumônier la bénédiction de l'eau et commencèrent à réciter les sept Psaumes de la pénitence. On leur donna ensuite à lire les sentences qui condamnaient à mort Jean Paul Camille Nicoli de Pérouse et Jean Tomasini de Contigliano, docteur en médecine.

« Le premier, après inquisition, avait avoué, au cours du procès, avoir commis un homicide prémédité, sur le territoire de Monteleone, diocèse de Spoleto, en frappant du poignard le docteur Septime Nicoli, son beau-père. Pour ce motif, il était condamné à la pendai-

son sur la Place du Pont. Le second était condamné par contumace à avoir la tête tranchée sur la Place du Pont Saint-Ange, en vertu de la sentence du gouverneur de Montalto, datée du 14 juillet 1661, pour avoir traîtreusement tué avec un stylet, au mois d'avril 1661, le docteur Egidio da Montefiore, médecin à Cosignano. »

Le docteur Nicoli, « dès le début, donna des signes de bonne disposition et de patience » et passa, à se confesser « une heure et demie d'horloge. » André Corsini et le prince de Palestrina allèrent à la rencontre de Tomasini. « Ils lui annoncèrent la fatale nouvelle. Le condamné se mit à se plaindre fortement de la justice et cria bien fort que, pour ce motif, il voulait mourir damné. » Prières et exhortations, tout fut inutile. Les litanies et le rosaire n'eurent pas de meilleur résultat. « Jean Paul Nicolini, sa confession terminée, repentant et plein de ferveur et d'amour de Dieu, fut prié et supplié de vouloir bien faire une affectueuse exhortation à son compagnon. Il le fit courageusement, avec un tel zèle de charité et de parfaite confiance en Dieu, il y mit une telle ferveur qu'il eût attendri les pierres les plus dures. Malgré tout, il n'obtint rien et ne fit, au contraire, qu'exciter son compagnon à de nouveaux scandales. »

Il était déjà tard et Tomasini refusait encore le concours du prévôt qui voulait faire appeler un religieux qui eût la confiance de l'impénitent. Mais celui-ci ajouta « qu'il voulait user de son libre arbitre pour se perdre. » Les consolateurs le crurent alors hérétique, mais il répondit qu'il croyait à tous les articles de foi, et il les spécifia un à un. Finalement, ces messieurs résolurent de tenter un autre moyen pour lui attendrir le cœur. Ils s'humilièrent devant lui, en se passant une corde au cou, et s'agenouillèrent ainsi pour lui baiser les pieds. Cet acte l'émut, le fit même rougir, mais ne le convertit pas. Il se leva et s'en vint de l'autre côté de la salle, en disant qu'il ne voulait absolument plus supporter cela. Il se couvrit les yeux, tourna le dos aux consolateurs et en arriva à un tel degré de surexcitation qu'on dut cesser ce mode d'exhortation. On essaya alors d'employer la rigueur et les menaces, en approchant de ses mains une bougie allumée pour lui faire pressentir les atroces tourments des feux de l'enfer. Lorsqu'on lui demanda s'il croyait que le feu de l'enfer fût terrible, il répondit qu'il le croyait atroce, mais qu'il le supporterait en compagnie des autres damnés.

Rien n'ayant réussi, le prévôt fit inutilement remplacer les exhortateurs fatigués par d'autres plus dispos. On avait décidé « de es remplacer pour pouvoir continuer à livrer bataille à l'enfer et

remporter la victoire en triomphant du démon. » Les Pères Capucins appelés, n'obtinrent pas de meilleur résultat. Tomasini voulait mourir, comme il l'entendait. Le Prévôt s'en fut alors trouver Monsignor le Gouverneur et lui exposa le cas. Celui-ci, après avoir pris les ordres du Pape, permit de surseoir à l'exécution. Les Capucins, n'ayant pas réussi à convertir l'obstiné Tomasini, on fit venir deux

Elemozina per la Madonna (Dessin de Thomas).

Pères Carmes déchaussés afin de ne rien omettre pour ramener cette brebis égarée à la bergerie ; mais ceux-ci ne furent pas plus heureux. On le fit alors assister à la messe, on employa même la force et les Frères, usant de violence le conduisirent à l'église.

Le prêtre qui célébrait la messe avait été averti du fait et on lui avait suggéré la conduite à tenir pour coopérer à la conversion de Tomasini. Celui-ci refusa de se mettre à genoux et s'assit sur un banc. « Alors le célébrant se tourna, la sainte Hostie à la main, fit une si touchante exhortation, parla avec tant d'onction et de charité que les Frères eux-mêmes pleuraient à chaudes larmes. Le condamné

son sur la Place du Pont. Le second était condamné par contumace à avoir la tête tranchée sur la Place du Pont Saint-Ange, en vertu de la sentence du gouverneur de Montalto, datée du 14 juillet 1661, pour avoir traîtreusement tué avec un stylet, au mois d'avril 1661, le docteur Egidio da Montefiore, médecin à Cosignano. »

Le docteur Nicoli, « dès le début, donna des signes de bonne disposition et de patience » et passa, à se confesser « une heure et demie d'horloge. » André Corsini et le prince de Palestrina allèrent à la rencontre de Tomasini. « Ils lui annoncèrent la fatale nouvelle. Le condamné se mit à se plaindre fortement de la justice et cria bien fort que, pour ce motif, il voulait mourir damné. » Prières et exhortations, tout fut inutile. Les litanies et le rosaire n'eurent pas de meilleur résultat. « Jean Paul Nicolini, sa confession terminée, repentant et plein de ferveur et d'amour de Dieu, fut prié et supplié de vouloir bien faire une affectueuse exhortation à son compagnon. Il le fit courageusement, avec un tel zèle de charité et de parfaite confiance en Dieu, il y mit une telle ferveur qu'il eût attendri les pierres les plus dures. Malgré tout, il n'obtint rien et ne fit, au contraire, qu'exciter son compagnon à de nouveaux scandales. »

Il était déjà tard et Tomasini refusait encore le concours du prévôt qui voulait faire appeler un religieux qui eût la confiance de l'impénitent. Mais celui-ci ajouta « qu'il voulait user de son libre arbitre pour se perdre. » Les consolateurs le crurent alors hérétique, mais il répondit qu'il croyait à tous les articles de foi, et il les spécifia un à un. Finalement, ces messieurs résolurent de tenter un autre moyen pour lui attendrir le cœur. Ils s'humilièrent devant lui, en se passant une corde au cou, et s'agenouillèrent ainsi pour lui baiser les pieds. Cet acte l'émut, le fit même rougir, mais ne le convertit pas. Il se leva et s'en vint de l'autre côté de la salle, en disant qu'il ne voulait absolument plus supporter cela. Il se couvrit les yeux, tourna le dos aux consolateurs et en arriva à un tel degré de surexcitation qu'on dut cesser ce mode d'exhortation. On essaya alors d'employer la rigueur et les menaces, en approchant de ses mains une bougie allumée pour lui faire pressentir les atroces tourments des feux de l'enfer. Lorsqu'on lui demanda s'il croyait que le feu de l'enfer fût terrible, il répondit qu'il le croyait atroce, mais qu'il le supporterait en compagnie des autres damnés.

Rien n'ayant réussi, le prévôt fit inutilement remplacer les exhortateurs fatigués par d'autres plus dispos. On avait décidé « de es remplacer pour pouvoir continuer à livrer bataille à l'enfer et

remporter la victoire en triomphant du démon. » Les Pères Capucins appelés, n'obtinrent pas de meilleur résultat. Tomasini voulait mourir, comme il l'entendait. Le Prévôt s'en fut alors trouver Monsignor le Gouverneur et lui exposa le cas. Celui-ci, après avoir pris les ordres du Pape, permit de surseoir à l'exécution. Les Capucins, n'ayant pas réussi à convertir l'obstiné Tomasini, on fit venir deux

Elemozina per la Madonna (Dessin de Thomas).

Pères Carmes déchaussés afin de ne rien omettre pour ramener cette brebis égarée à la bergerie ; mais ceux-ci ne furent pas plus heureux. On le fit alors assister à la messe, on employa même la force et les Frères, usant de violence le conduisirent à l'église.

Le prêtre qui célébrait la messe avait été averti du fait et on lui avait suggéré la conduite à tenir pour coopérer à la conversion de Tomasini. Celui-ci refusa de se mettre à genoux et s'assit sur un banc. « Alors le célébrant se tourna, la sainte Hostie à la main, fit une si touchante exhortation, parla avec tant d'onction et de charité que les Frères eux-mêmes pleuraient à chaudes larmes. Le condamné

restait impassible et toujours fermement obstiné. Il ne daigna pas même tourner les yeux vers l'autel; bien au contraire, il se couvrit le visage et les yeux, de ses mains, pour ne pas voir. La messe finie et tous les moyens épuisés, les Frères commencèrent à lui tourner le dos, à le menacer, à le blesser par des gestes et des paroles mordantes; mais on n'arriva à d'autre résultat que de donner lieu à de pires scandales.

Les tortures que Tomasini devait endurer n'étaient pas finies. Les consolateurs, pour dernière exhortation, lui firent envisager le moment si proche du supplice; mais Tomasini, en présence du notaire de Mgr le Gouverneur, dit qu'il vouait à l'infamie les prélats et les cardinaux et qu'il se vengerait aussi des juges. Souvent il répétait : « Je sais et je parlerai. Certainement, cette sentence de mort n'aura rien de bien agréable pour vous. » Ces révélations, que Tomasini voulait faire avant de monter sur l'échafaud, effrayèrent le notaire. Il courut chez le Gouverneur pour lui raconter « ce que le Docteur de Sapience pensait faire. » Vers la 16e heure, le barisel de Rome arriva avec tous ses gens et insista pour parler au prévôt, ajoutant que, vu les mauvaises dispositions du coupable, le Gouverneur avait donné l'ordre de procéder à l'exécution. Pour éviter le cas où le condamné ne consentirait pas à mettre sa tête sur le billot, il fallait l'appréhender au corps. Au lieu de le faire marcher à pied vers le lieu de l'exécution, on devait l'y conduire sur une charrette, et, « pour qu'il ne déparlât pas, comme il se proposait de le faire, on devait le bâillonner. » Si, par hasard, il ne voulait pas se résigner à l'exécution, « le bourreau, après une dernière sommation, devrait l'étrangler malgré lui et le pendre ensuite à la potence. »

Tomasini écouta tout tranquillement, répondant encore qu'il voulait mourir en damné. Ces paroles, prononcées d'un ton si résolu en apparence, terrifiaient tous les assistants. On fit alors entrer le Maître de la Justice qui lui mit la corde au cou, le bâillon à la bouche; « et puis, pour l'effrayer encore davantage et mieux le flétrir, il saisit un ciseau et lui coupa tous ses beaux et longs cheveux ». On l'obligea ensuite à assister à une troisième messe et on l'exorcisa après, « dans le doute qu'il pût avoir le démon en lui. On fouilla aussi avec soin tous ses vêtements, de crainte qu'il n'eût sur lui quelque amulette qui le suggestionnât; mais ce fut peine perdue, il persistait oujours à vouloir aller en enfer. » La chaleureuse exhortation du prince de Palestrina n'eut pas plus d'ascendant sur Tomasini. On conduisit donc au supplice ce condamné qui inspirait de l'horreur à tous ceux qui

le voyaient si mal disposé à la *tavoletta*. Lorsque arriva le moment où le bourreau devait s'emparer de Tomasini, celui-ci, son bâillon enfin enlevé, laissa échapper un profond soupir et dit : « Ce bâillon et cette corde ne conviennent pas à mon rang. » Les Frères alors firent cercle autour de lui, remerciant Dieu de lui avoir touché le cœur. Ils le conduisirent à la chapelle où Tomasini se repentit de son erreur et demanda :

« 1° Qu'on le conduisît aux prisons pour se confesser et communier;

« 2° Qu'avec ses cheveux on fît une perruque, ou bien qu'on lui en procurât une de même couleur que ses cheveux, qu'il mettrait pour aller à la mort;

« 3° Qu'on enlevât la corde de la potence et qu'on dressât de nouveau l'échafaud où il mourrait sous le couperet, comme le prescrivait la sentence. Dans ces conditions, il trépasserait, après s'être réconcilié avec Dieu et en bon chrétien. »

Les paroles de Tomasini étonnèrent grandement le peuple et les Frères. Dans le doute que ses demandes fussent exaucées, on aima mieux convaincre le patient que sa récompense serait d'autant plus grande que la peine lui paraîtrait plus ignominieuse. Mais Tomasini, qui préférait gagner le paradis en faisant une mort honorable plutôt que de perdre la vie sur la potence, recommença son histoire de vouloir aller en enfer. Alors les Frères envoyèrent des messagers au Gouverneur pour implorer les faveurs que demandait Tomasini, vu que, comme dit le bon narrateur, « il s'agissait du salut d'une âme qui vaut autant que le précieux sang de Jésus-Christ qui l'a rachetée, et qu'on éviterait ainsi à la ville un grand scandale. » Les prières des Frères triomphèrent de la résistance du Gouverneur; heureux qu'ils étaient, de ne pas laisser échapper une si belle occasion de se faire honneur à eux-mêmes. Le Gouverneur accorda tout ce que demandait Tomasini.

« Reconduit en prison, il revint à la chapelle où l'on célébra la messe. S'étant, d'abord, confessé avec beaucoup de dévotion, il demanda pardon du scandale qu'il avait donné, récita plusieurs actes de contrition et adressa d'autres prières à Dieu. On lui apporta ensuite une perruque de même couleur que ses cheveux, il s'habilla proprement, changea de col, de manchettes, endossa une longue tunique de filoselle, se fit raser, comme s'il avait à se présenter devant un prince, et sortit ensuite de prison, tout en récitant, en chemin, les Psaumes de la Pénitence et des invocations à la Madone. Une foule nombreuse l'accompagnait. Monté sur l'échafaud, il rendit, d'abord, grâces à

Dieu et à la sainte Vierge, enleva son manteau, releva sa tunique jusqu'à la ceinture, se réconcilia avec le Père Orazio, demanda pardon à tous les assistants du scandale commis, supplia le peuple de prier Dieu pour lui, pour son salut éternel, et, sans hésitation, il mit la tête sous le couperet qui la sépara du buste. On la montra alors au peuple, et on transporta processionnellement le cadavre jusqu'à l'église de Sainte Ursule du Consolato. »

Nous trouvons à une époque plus rapprochée la « Relation de l'assassinat que commit Mathias Troiano, valet de chambre, sur la personne de son maître, Monsignor Franco Zeccadoro, prélat des Lettres latines au palais du Vatican ». Ce malheureux, pour s'emparer d'une somme que le prélat lui avait fait encaisser, essaya de le tuer, en lui tirant un coup de pistolet entre les deux épaules. Pour

La marche au supplice (Dessin de Thomas).

éloigner tout soupçon, il fit semblant de prodiguer à sa victime les soins les plus empressés. Mais la justice eut bientôt entre les mains les preuves de la culpabilité du valet. Mis à la torture, il avoua son crime. Le 3 juillet 1703, le Gouvernement réunit son Conseil et, à l'unanimité, condamna à mort ce malheureux. « On devait le frapper à la tête d'un coup de massue, lui couper la gorge avec un coutelas, l'écarteler et le vider intérieurement. » Ses membres devaient être exposés en public, sa tête placée dans une cage de fer et, *ad publicam rei memoriam*, être ensuite déposée dans une niche, au-dessus de la Porte Angélique.

Le malheureux Troiano fut promené dans Rome sur une charrette. Le peuple le suivait en grand nombre, répondant aux litanies de la Madone que chantaient les consolateurs. On « pleurait de tendresse », dit le narrateur, en voyant la résignation du patient. Mais venons-en à l'exécution que le chroniqueur raconte ainsi : « En ce moment arrive le bourreau. Il lui enlève son chapeau et sa perruque, lui bande les yeux et le conduit ainsi sur l'échafaud. Il invite alors

le peuple à prier pour lui. On observa que le condamné était faible, sans forces, qu'il se tenait à peine debout et que les consolateurs le soutenaient. On l'obligea à s'agenouiller, puis le Maître de la Justice lui lia les mains. Au moment où il récitait le *Miserere*, le Maître de la Justice le frappa d'un coup si fort à la tête qu'il le jeta à terre, sur la gauche. La violence de ce premier coup fut telle, que le bourreau n'en put donner un second avec la même force. Il lui coupa ensuite la gorge avec son coutelas, lui ouvrit la poitrine, lui trancha la tête, le vida, le dégraissa, l'éventra et, ayant placé les boyaux dans un vase de terre, suspendit, pour les écarteler, les quatre quar-

« *Chi vuol vede la « Pricissione »* ! (Dessin de Thomas(·

tiers du corps à des barres en bois, autour de l'échafaud. Quelques jours après, on transporta ces restes dans l'église de San Giovanni Decollato où une foule de peuple les accompagna, pour gagner les indulgences que les pontifes ont attachées à cette église. Trois fois, le malheureux avait changé de couleur. En sortant de prison, il était blanc comme un cierge; dans la rue, il devint rouge comme du feu; ensuite il passa au violet pâle et fut, quand il mourut, presque noir.

« Le peuple, qui était accouru pour assister à cette exécution, y fut si nombreux que les rues des bourgs de Saint-Pierre regorgeaient d'une foule dense à surprendre tout le monde. La Place de Saint-Pierre était encombrée de carrosses et les fenêtres des Borghi furent

Dieu et à la sainte Vierge, enleva son manteau, releva sa tunique jusqu'à la ceinture, se réconcilia avec le Père Orazio, demanda pardon à tous les assistants du scandale commis, supplia le peuple de prier Dieu pour lui, pour son salut éternel, et, sans hésitation, il mit la tête sous le couperet qui la sépara du buste. On la montra alors au peuple, et on transporta processionnellement le cadavre jusqu'à l'église de Sainte Ursule du Consolato. »

Nous trouvons à une époque plus rapprochée la « Relation de l'assassinat que commit Mathias Troiano, valet de chambre, sur la personne de son maître, Monsignor Franco Zeccadoro, prélat des Lettres latines au palais du Vatican ». Ce malheureux, pour s'emparer d'une somme que le prélat lui avait fait encaisser, essaya de le tuer, en lui tirant un coup de pistolet entre les deux épaules. Pour

La marche au supplice (Dessin de Thomas).

éloigner tout soupçon, il fit semblant de prodiguer à sa victime les soins les plus empressés. Mais la justice eut bientôt entre les mains les preuves de la culpabilité du valet. Mis à la torture, il avoua son crime. Le 3 juillet 1703, le Gouvernement réunit son Conseil et, à l'unanimité, condamna à mort ce malheureux. « On devait le frapper à la tête d'un coup de massue, lui couper la gorge avec un coutelas, l'écarteler et le vider intérieurement. » Ses membres devaient être exposés en public, sa tête placée dans une cage de fer et, *ad publicam rei memoriam*, être ensuite déposée dans une niche, au-dessus de la Porte Angélique.

Le malheureux Troiano fut promené dans Rome sur une charrette. Le peuple le suivait en grand nombre, répondant aux litanies de la Madone que chantaient les consolateurs. On « pleurait de tendresse », dit le narrateur, en voyant la résignation du patient. Mais venons-en à l'exécution que le chroniqueur raconte ainsi : « En ce moment arrive le bourreau. Il lui enlève son chapeau et sa perruque, lui bande les yeux et le conduit ainsi sur l'échafaud. Il invite alors

le peuple à prier pour lui. On observa que le condamné était faible, sans forces, qu'il se tenait à peine debout et que les consolateurs le soutenaient. On l'obligea à s'agenouiller, puis le Maître de la Justice lui lia les mains. Au moment où il récitait le *Miserere*, le Maître de la Justice le frappa d'un coup si fort à la tête qu'il le jeta à terre, sur la gauche. La violence de ce premier coup fut telle, que le bourreau n'en put donner un second avec la même force. Il lui coupa ensuite la gorge avec son coutelas, lui ouvrit la poitrine, lui trancha la tête, le vida, le dégraissa, l'éventra et, ayant placé les boyaux dans un vase de terre, suspendit, pour les écarteler, les quatre quar-

« *Chi vuol vede la « Pricissione »* ! (Dessin de Thomas).

tiers du corps à des barres en bois, autour de l'échafaud. Quelques jours après, on transporta ces restes dans l'église de San Giovanni Decollato où une foule de peuple les accompagna, pour gagner les indulgences que les pontifes ont attachées à cette église. Trois fois, le malheureux avait changé de couleur. En sortant de prison, il était blanc comme un cierge; dans la rue, il devint rouge comme du feu; ensuite il passa au violet pâle et fut, quand il mourut, presque noir.

« Le peuple, qui était accouru pour assister à cette exécution, y fut si nombreux que les rues des bourgs de Saint-Pierre regorgeaient d'une foule dense à surprendre tout le monde. La Place de Saint-Pierre était encombrée de carrosses et les fenêtres des Borghi furent

payées deux *doppie* l'une, et plusieurs fenêtres et maisons dix, douze et même quinze écus. Tous les prélats, pour l'exemple, y avaient envoyé leurs valets, comme le firent aussi quelques personnes de qualité. La tête, mise dans une cage de fer, fut exposée dans une niche sur la Porte Angélique, *ad perpetuam memoriam ;* et les sœurs du condamné furent chassées et bannies de Rome, jusqu'à la troisième génération. »

Le peuple, qui pleurait de tendresse et qui priait pour l'âme des condamnés, exigeait que les exécutions, fussent faites avec habileté. On allait aux exécutions, comme on allait au théâtre. La foule y invectivait le bourreau, quand il remplissait mal sa tâche ; absolument comme aujourd'hui on jette, des galeries, tomates et trognons de choux aux acteurs qui n'ont pas su plaire.

Sous le règne du pape Innocent XI, l'an 1688, on décapita l'abbé Rivarola, un Génois coupable de satires et libelles. Le narrateur s'attarde à démontrer que ce condamné n'était point parent avec le célèbre cardinal, son homonyme. Pour abréger, passons les faits et gestes de cet abbé et laissons la parole au narrateur qui nous racontera ce qui arriva, durant l'exécution. « La dernière nuit, dit-il, on lui accorda beaucoup de douceurs pour augmenter ses forces ; mais on ne put arriver à le faire marcher, tant il était faible de corps et abattu d'esprit. Les remèdes furent insuffisants et on dut se résoudre à le placer sur une civière, disons mieux, dans un cercueil, le même où l'on devait ensuite déposer son cadavre. Comme ses forces allaient toujours en diminuant, on le porta, demi-mort, jusqu'à l'échafaud, dans cette bière. Le peuple fut étonné de le voir amener de cette manière, et on s'approcha en foule de l'échafaud pour l'y dévisager et l'y voir monter. Les sbires, en raison des bousculades qu'ils recevaient, comme aussi les consolateurs, tapaient à coups de bâton, sans égard. Rivarola arriva sur l'échafaud conduit par les consolateurs et les autres personnes. Le Maître de la Justice, qui ne savait trop comment s'y prendre pour le mettre sur la planche, restait tout bouleversé de ne pouvoir le manier à sa guise. Finalement, ayant réussi à le placer sous le tranchant du couperet, il lâcha la corde et la lame tomba entre le cou et les épaules. Le bourreau, pour réparer son erreur, prit un coutelas et trancha lui-même le cou. Voyant cela, le peuple se précipita vers l'échafaud pour le lapider. Au milieu des hurlements, des sifflets et des cris, on voulait renverser l'échafaud. Les sbires, bien que le malheureux fût mort, pour ne pas laisser insulter le Maître de la Justice, saisirent leurs carabines, les armèrent et les braquèrent sur le peuple

afin de l'effrayer. Pendant ce temps, d'autres sbires faisaient ouvrir un passage, à coups de bâton ; ce qui occasionna un accident. Un soldat des milices du pape fut frappé à la tête, pendant qu'il était en faction. Il mit la main à l'épée ; mais en voyant la carabine armée, il se contint.

« Les gestes du sbire et du soldat effrayèrent le peuple qui recula. Une poussée tumultueuse eut lieu, plusieurs personnes furent foulées aux pieds et le barisel, se trouvant au milieu de la mêlée, faillit y périr. Il y laissa son manteau de soie, et d'aucuns essayèrent de le renverser lui-même à terre. Le tumulte augmentait. Le barisel, échappé à la foule, marchant sur ceux qui étaient tombés, avait perdu dans le tumulte son manteau, sa perruque et son épée. La

Après l'exécution (*Dessin de Thomas*).

place entière s'échauffait. J'ai dit que la houle croissait. Le soldat, son épée à la main, échappant à la foule, traversa le pont au pas de charge pour aller donner l'alarme à ses compagnons et leur demander aide afin de venger cet affront. La sentinelle du château, placée sur les murs de la forteresse, se rendit compte des faits et, immédiatement, fit un rapport sur ce qu'elle prévoyait devoir arriver. La garde de la porte mobilisa quinze soldats en armes qui, en dehors de la chaîne servant de barrière, étaient déjà sur les rangs. On aperçut, en ce moment, vingt soldats qui accouraient de Saint-Pierre, fusil en mains, pour affronter les sbires. Trente soldats, armés de piques, drapeau en tête, se rangèrent sur la voie, les arrêtèrent et les obligèrent à rebrousser chemin. Et ceci arriva à point, grâces à Dieu ; car, si les soldats n'eussent pas rencontré cet obstacle, on aurait eu certainement à déplorer un vrai carnage de peuple, d'autant plus grand que la Place du Pont était bondée de monde et que la mêlée durait encore. Les sbires devenaient de plus en plus insolents, et on vit le

payées deux *doppie* l'une, et plusieurs fenêtres et maisons dix, douze et même quinze écus. Tous les prélats, pour l'exemple, y avaient envoyé leurs valets, comme le firent aussi quelques personnes de qualité. La tête, mise dans une cage de fer, fut exposée dans une niche sur la Porte Angélique, *ad perpetuam memoriam;* et les sœurs du condamné furent chassées et bannies de Rome, jusqu'à la troisième génération. »

Le peuple, qui pleurait de tendresse et qui priait pour l'âme des condamnés, exigeait que les exécutions, fussent faites avec habileté. On allait aux exécutions, comme on allait au théâtre. La foule y invectivait le bourreau, quand il remplissait mal sa tâche; absolument comme aujourd'hui on jette, des galeries, tomates et trognons de choux aux acteurs qui n'ont pas su plaire.

Sous le règne du pape Innocent XI, l'an 1688, on décapita l'abbé Rivarola, un Génois coupable de satires et libelles. Le narrateur s'attarde à démontrer que ce condamné n'était point parent avec le célèbre cardinal, son homonyme. Pour abréger, passons les faits et gestes de cet abbé et laissons la parole au narrateur qui nous racontera ce qui arriva, durant l'exécution. « La dernière nuit, dit-il, on lui accorda beaucoup de douceurs pour augmenter ses forces; mais on ne put arriver à le faire marcher, tant il était faible de corps et abattu d'esprit. Les remèdes furent insuffisants et on dut se résoudre à le placer sur une civière, disons mieux, dans un cercueil, le même où l'on devait ensuite déposer son cadavre. Comme ses forces allaient toujours en diminuant, on le porta, demi-mort, jusqu'à l'échafaud, dans cette bière. Le peuple fut étonné de le voir amener de cette manière, et on s'approcha en foule de l'échafaud pour l'y dévisager et l'y voir monter. Les sbires, en raison des bousculades qu'ils recevaient, comme aussi les consolateurs, tapaient à coups de bâton, sans égard. Rivarola arriva sur l'échafaud conduit par les consolateurs et les autres personnes. Le Maître de la Justice, qui ne savait trop comment s'y prendre pour le mettre sur la planche, restait tout bouleversé de ne pouvoir le manier à sa guise. Finalement, ayant réussi à le placer sous le tranchant du couperet, il lâcha la corde et la lame tomba entre le cou et les épaules. Le bourreau, pour réparer son erreur, prit un coutelas et trancha lui-même le cou. Voyant cela, le peuple se précipita vers l'échafaud pour le lapider. Au milieu des hurlements, des sifflets et des cris, on voulait renverser l'échafaud. Les sbires, bien que le malheureux fût mort, pour ne pas laisser insulter le Maître de la Justice, saisirent leurs carabines, les armèrent et les braquèrent sur le peuple

afin de l'effrayer. Pendant ce temps, d'autres sbires faisaient ouvrir un passage, à coups de bâton; ce qui occasionna un accident. Un soldat des milices du pape fut frappé à la tête, pendant qu'il était en faction. Il mit la main à l'épée; mais en voyant la carabine armée, il se contint.

« Les gestes du sbire et du soldat effrayèrent le peuple qui recula. Une poussée tumultueuse eut lieu, plusieurs personnes furent foulées aux pieds et le barisel, se trouvant au milieu de la mêlée, faillit y périr. Il y laissa son manteau de soie, et d'aucuns essayèrent de le renverser lui-même à terre. Le tumulte augmentait. Le barisel, échappé à la foule, marchant sur ceux qui étaient tombés, avait perdu dans le tumulte son manteau, sa perruque et son épée. La

Après l'exécution (*Dessin de Thomas*).

place entière s'échauffait. J'ai dit que la houle croissait. Le soldat, son épée à la main, échappant à la foule, traversa le pont au pas de charge pour aller donner l'alarme à ses compagnons et leur demander aide afin de venger cet affront. La sentinelle du château, placée sur les murs de la forteresse, se rendit compte des faits et, immédiatement, fit un rapport sur ce qu'elle prévoyait devoir arriver. La garde de la porte mobilisa quinze soldats en armes qui, en dehors de la chaîne servant de barrière, étaient déjà sur les rangs. On aperçut, en ce moment, vingt soldats qui accouraient de Saint-Pierre, fusil en mains, pour affronter les sbires. Trente soldats, armés de piques, drapeau en tête, se rangèrent sur la voie, les arrêtèrent et les obligèrent à rebrousser chemin. Et ceci arriva à point, grâces à Dieu; car, si les soldats n'eussent pas rencontré cet obstacle, on aurait eu certainement à déplorer un vrai carnage de peuple, d'autant plus grand que la Place du Pont était bondée de monde et que la mêlée durait encore. Les sbires devenaient de plus en plus insolents, et on vit le

malheureux bourreau si maltraité et si criblé de coups qu'il en faisait pitié. Pendant ce temps, le barisel était revenu, en compagnie de nouveaux sbires. On lui rendit son manteau en loques. Le tumulte s'apaisant, le cadavre du supplicié fut mis dans la bière couverte et porté processionnellement à l'endroit habituel du *Consolato*, où il fut enseveli. Pendant que le Maître de la Justice démolissait l'échafaud, les sbires s'emparèrent de lui, et, le lendemain matin, fustigé dans les rues de Rome par une foule de gens sans aveu qui l'accompagnaient de leurs hurlements et de leurs sifflets, il fut ensuite reconduit en prison et exilé enfin des Etats pontificaux. »

Le premier samedi de Carnaval, 3 février 1720, l'abbé Gaétan Volpini, de Piperno, jeune homme de 22 ans, fut décapité au Campo Vaccino, comme auteur de publications calomnieuses et séditieuses. Le chanoine Assetato (Don Nicoló Liborio Vezzoni, de Prato) raconte que, durant son séjour à Rome, après six mois de prison (1719-20) l'abbé Volpini fut jugé comme fogliettante (chroniqueur et correspondant de journaux). Il avait écrit à Vienne au comte de Sissendorff et critiqué la vie et l'honneur du pape Clément XI (Albani) et de Clémentine Sobiescki, alors épouse de Jacques III, roi prétendant de la Grande-Bretagne. On le condamna finalement, comme coupable des délits susdits, à avoir la tête tranchée. On dressa l'échafaud au Campo Vaccino, et, le samedi matin, on vit conduire l'abbé Volpini au lieu fixé pour son supplice. Les Frères de la Compagnie de Saint-Jean-des-Florentins l'accompagnaient, selon l'usage et le bon père Galluzzi, jésuite, l'assistait. Pendant que le peuple, accouru en foule, attendait la fin de cette scène sanglante, le susdit Assetato entendit un abbé qu'il ne connaissait pas, lire à ses compagnons l'épigraphe que nous reproduisons ci-après, épigraphe que le patient avait lui-même composée pour être gravée sur la pierre de son tombeau :

« *D. Caietanus, Vulpinius Pipernus, Veritatis amator, sub Clementinâ tyrannide obtruncatus, victoriæ palman obtinuit. Ex. S. C. S. P. Q. R.* »

Assetato, entendant de telles impiétés, comprit qu'il n'était pas en bonne compagnie et s'éloigna. Nous ajouterons que Volpini n'avait point fait imprimer sa relation. Le manuscrit passant de main en main, Mgr Spignola, nonce à Vienne, en avait eu connaissance. Il dénonça le fait au pape qui en fut d'autant plus vexé que son intimité avec l'ex-reine Clémentine était connue de tous. Volpini fut enfermé dans une étroite cellule des horribles prisons sénatoriales du Capitole, prisons creusées dans le roc du Tabularium.

Pour se rendre au lieu du dernier supplice, il avait revêtu un élégant costume d'abbé et, le long du chemin, au milieu d'une foule immense, il saluait de la tête et à haute voix ses collègues, ses amis, les messieurs et les dames qu'il avait amusés avec ses plaisanteries.

Le samedi, 28 juillet 1711, Dominique Spadaccino d'Orvieto est pendu à Campo di Fiori et, de suite après, brûlé, au milieu d'un grand concours de peuple. Il avait été reconnu coupable d'avoir usurpé le titre de prêtre.

De profundis clamavi (*Dessin de Thomas*).

Le samedi, 25 juin 1717, on pendit Antoine Castellani, 22 ans, pour avoir volé un manteau qu'il vendit lui-même 25 *baiocchi* (1 fr. 25 centimes). Le mauvais garnement fut arrêté, jugé et condamné à mort en 8 jours. On voulait faire un exemple.

En 1734, on arrêta un vieillard de 72 ans, Marc Antoine Troiani, pour vol de bétail. C'était un fameux voleur de chevaux. Comme il avait spontanément avoué le délit, il croyait s'en tirer avec quelques années de prison. Il fut, au contraire, condamné à la pendaison. Cette condamnation le rendit furieux et il refusa de se convertir. Les consolateurs le torturèrent, d'abord, moralement. N'ayant pas réussi à le convaincre, ils employèrent la cire liquéfiée et puis les plaques

malheureux bourreau si maltraité et si criblé de coups qu'il en faisait pitié. Pendant ce temps, le barisel était revenu, en compagnie de nouveaux sbires. On lui rendit son manteau en loques. Le tumulte s'apaisant, le cadavre du supplicié fut mis dans la bière couverte et porté processionnellement à l'endroit habituel du *Consolato*, où il fut enseveli. Pendant que le Maître de la Justice démolissait l'échafaud, les sbires s'emparèrent de lui, et, le lendemain matin, fustigé dans les rues de Rome par une foule de gens sans aveu qui l'accompagnaient de leurs hurlements et de leurs sifflets, il fut ensuite reconduit en prison et exilé enfin des Etats pontificaux. »

Le premier samedi de Carnaval, 3 février 1720, l'abbé Gaétan Volpini, de Piperno, jeune homme de 22 ans, fut décapité au Campo Vaccino, comme auteur de publications calomnieuses et séditieuses. Le chanoine Assetato (Don Nicoló Liborio Vezzoni, de Prato) raconte que, durant son séjour à Rome, après six mois de prison (1719-20) l'abbé Volpini fut jugé comme fogliettante (chroniqueur et correspondant de journaux). Il avait écrit à Vienne au comte de Sissendorff et critiqué la vie et l'honneur du pape Clément XI (Albani) et de Clémentine Sobiesceki, alors épouse de Jacques III, roi prétendant de la Grande-Bretagne. On le condamna finalement, comme coupable des délits susdits, à avoir la tête tranchée. On dressa l'échafaud au Campo Vaccino, et, le samedi matin, on vit conduire l'abbé Volpini au lieu fixé pour son supplice. Les Frères de la Compagnie de Saint-Jean-des-Florentins l'accompagnaient, selon l'usage et le bon père Galluzzi, jésuite, l'assistait. Pendant que le peuple, accouru en foule, attendait la fin de cette scène sanglante, le susdit Assetato entendit un abbé qu'il ne connaissait pas, lire à ses compagnons l'épigraphe que nous reproduisons ci-après, épigraphe que le patient avait lui-même composée pour être gravée sur la pierre de son tombeau :

« *D. Caietanus, Vulpinius Pipernus, Veritatis amator, sub Clementinâ tyrannide obtruncatus, victoriæ palman obtinuit. Ex. S. C. S. P. Q. R.* »

Assetato, entendant de telles impiétés, comprit qu'il n'était pas en bonne compagnie et s'éloigna. Nous ajouterons que Volpini n'avait point fait imprimer sa relation. Le manuscrit passant de main en main, Mgr Spignola, nonce à Vienne, en avait eu connaissance. Il dénonça le fait au pape qui en fut d'autant plus vexé que son intimité avec l'ex-reine Clémentine était connue de tous. Volpini fut enfermé dans une étroite cellule des horribles prisons sénatoriales du Capitole, prisons creusées dans le roc du Tabularium.

Pour se rendre au lieu du dernier supplice, il avait revêtu un élégant costume d'abbé et, le long du chemin, au milieu d'une foule immense, il saluait de la tête et à haute voix ses collègues, ses amis, les messieurs et les dames qu'il avait amusés avec ses plaisanteries.

Le samedi, 28 juillet 1711, Dominique Spadaccino d'Orvieto est pendu à Campo di Fiori et, de suite après, brûlé, au milieu d'un grand concours de peuple. Il avait été reconnu coupable d'avoir usurpé le titre de prêtre.

De profundis clamavi (*Dessin de Thomas*).

Le samedi, 25 juin 1717, on pendit Antoine Castellani, 22 ans, pour avoir volé un manteau qu'il vendit lui-même 25 *baiocchi* (1 fr. 25 centimes). Le mauvais garnement fut arrêté, jugé et condamné à mort en 8 jours. On voulait faire un exemple.

En 1734, on arrêta un vieillard de 72 ans, Marc Antoine Troiani, pour vol de bétail. C'était un fameux voleur de chevaux. Comme il avait spontanément avoué le délit, il croyait s'en tirer avec quelques années de prison. Il fut, au contraire, condamné à la pendaison. Cette condamnation le rendit furieux et il refusa de se convertir. Les consolateurs le torturèrent, d'abord, moralement. N'ayant pas réussi à le convaincre, ils employèrent la cire liquéfiée et puis les plaques

de fer rougies au feu. Ces tortures n'ayant pas persuadé le coupable, le bourreau impatienté le maltraita d'abord, puis, lui ayant passé la corde au cou, fit semblant de l'étrangler. Le vieillard effrayé, peut-être encore plus du bourreau que du démon, fit sur-le-champ recommander son âme à Dieu.

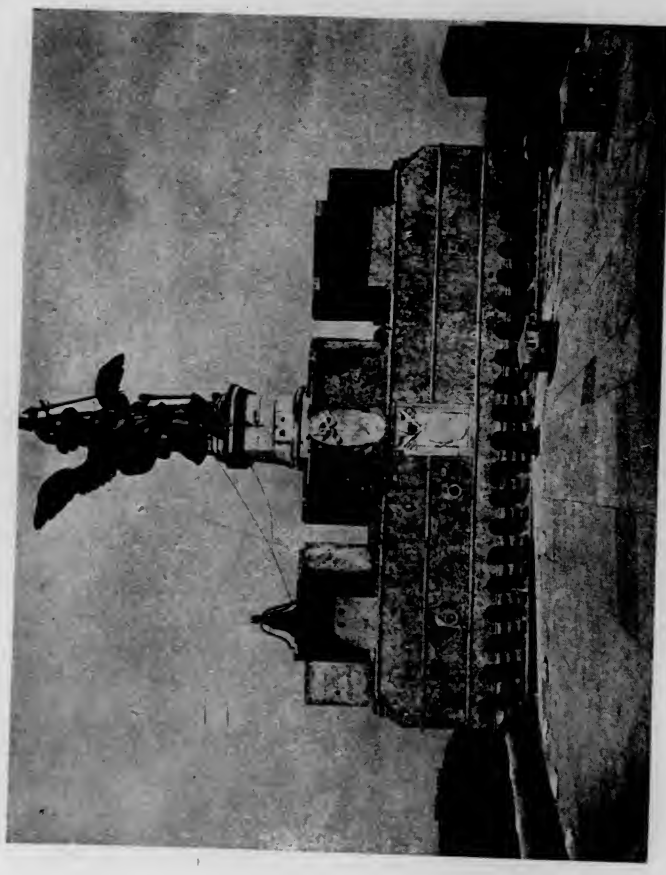
L'abbé Benedetti, dans sa jeunesse, n'enregistrait pas les exécutions capitales. Son âme tendre se contenta de noter les actes de férocité qui relevaient de la justice, lorsque les temps nouveaux (1793, etc.) changèrent en partie l'aspect de Rome. Nous avons déjà vu, dans son *Journal* de 1798, qu'il enregistra presque tous les cas où les Français, d'abord, et ensuite les Napolitains firent fusiller quelque malheureux. Il y a, au contraire, quelques annotations de *grâces accordées* aux condamnés par le privilège des Confraternités qui, comme nous l'avons dit, possédaient cette bagatelle de puissance souveraine.

Le dimanche, 29 septembre 1793, Benedetti assista à une procession, dans la rue Giulia. On y portait Joseph Marinese, de Marino, condamné à dix ans de galères pour homicide. Il fut libéré par l'Archiconfraternité de l'*Orazione e Morte*, le jour de la Saint-Michel.

On n'exécutait pas toujours les assassins et, l'année suivante, Benedetti est heureux de noter qu'à la Confraternité de la Divine Pitié des détenus, près San Giovianni della Pigna, sous la présidence des cardinaux Albani et Archinto, on rendit compte de la gestion et on démontra qu'on avait déboursé 436 écus romains pour la délivrance de 24 détenus pour dettes. D'autres Confraternités avaient encore le privilège de délivrer les détenus. Par exemple, celle de Sainte-Catherine-de-Sienne, rue Giulia, délivrait des galères un voleur et un assassin, et, le second dimanche de mai, elle portait le malfaiteur en procession.

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on libérât un détenu, en payant ses dettes, puisqu'on délivrait aussi les malfaiteurs en payant une certaine somme. Il y avait un tarif pour chaque cas. Nous relevons, en effet, dans un rapport de la légation autrichienne qu'on délivrait, moyennant 40 écus environ, un homme condamné à dix ans de galères. Le dernier que fit mettre en liberté la Compagnie de Saint-Jérôme fut un assassin du nom de Checco le vacher, condamné à mort en 1824. La Compagnie alla le prendre solennellement aux Prisons Neuves et le conduisit dans sa propre église, via Monserrato. Après avoir assisté à la messe, le condamné revêtit les habits de la Confraternité et, une couronne d'or sur la tête, il fut processionnellement porté en triomphe, comme un conquérant.....

David Silvagni, qui fut l'héritier et le vulgarisateur des papiers posthumes de l'abbé Benedetti, termine le trop long exposé des peines capitales, survenues dans l'État pontifical à travers les âges, par celle



La terrasse supérieure du Fort de Saint-Ange.

de Joseph Franconi, meurtrier de Mgr Traietto, et dont l'exécution eut lieu sur la vieille Place du fort Saint-Ange, le 23 janvier 1823. « Cette exécution, ajoute-t-il, fut la dernière que connut, pour le

de fer rougies au feu. Ces tortures n'ayant pas persuadé le coupable, le bourreau impatienté le maltraita d'abord, puis, lui ayant passé la corde au cou, fit semblant de l'étrangler. Le vieillard effrayé, peut-être encore plus du bourreau que du démon, fit sur-le-champ recommander son âme à Dieu.

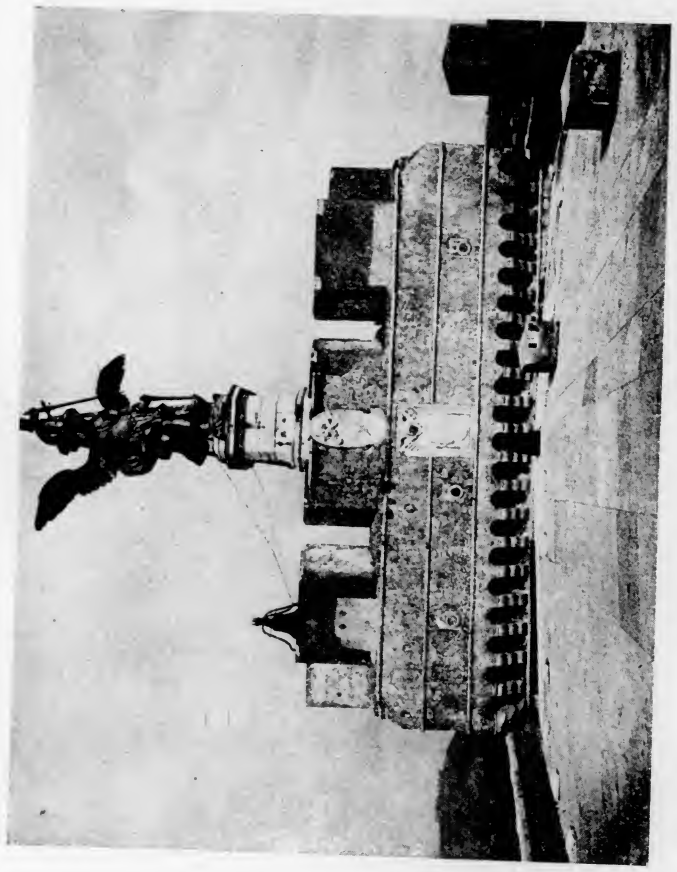
L'abbé Benedetti, dans sa jeunesse, n'enregistrait pas les exécutions capitales. Son âme tendre se contenta de noter les actes de férocité qui relevaient de la justice, lorsque les temps nouveaux (1793, etc.) changèrent en partie l'aspect de Rome. Nous avons déjà vu, dans son *Journal* de 1798, qu'il enregistra presque tous les cas où les Français, d'abord, et ensuite les Napolitains firent fusiller quelque malheureux. Il y a, au contraire, quelques annotations de *grâces accordées* aux condamnés par le privilège des Confraternités qui, comme nous l'avons dit, possédaient cette bagatelle de puissance souveraine.

Le dimanche, 29 septembre 1793, Benedetti assista à une procession, dans la rue Giulia. On y portait Joseph Marinese, de Marino, condamné à dix ans de galères pour homicide. Il fut libéré par l'Archiconfraternité de l'*Orazione e Morte*, le jour de la Saint-Michel.

On n'exécutait pas toujours les assassins et, l'année suivante, Benedetti est heureux de noter qu'à la Confraternité de la Divine Pitié des détenus, près San Giovianni della Pigna, sous la présidence des cardinaux Albani et Archinto, on rendit compte de la gestion et on démontra qu'on avait déboursé 436 écus romains pour la délivrance de 24 détenus pour dettes. D'autres Confraternités avaient encore le privilège de délivrer les détenus. Par exemple, celle de Sainte-Catherine-de-Sienne, rue Giulia, délivrait des galères un voleur et un assassin, et, le second dimanche de mai, elle portait le malfaiteur en procession.

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on libérât un détenu, en payant ses dettes, puisqu'on délivrait aussi les malfaiteurs en payant une certaine somme. Il y avait un tarif pour chaque cas. Nous relevons, en effet, dans un rapport de la légation autrichienne qu'on délivrait, moyennant 40 écus environ, un homme condamné à dix ans de galères. Le dernier que fit mettre en liberté la Compagnie de Saint-Jérôme fut un assassin du nom de Checco le vacher, condamné à mort en 1824. La Compagnie alla le prendre solennellement aux Prisons Neuves et le conduisit dans sa propre église, via Monserrato. Après avoir assisté à la messe, le condamné revêtit les habits de la Confraternité et, une couronne d'or sur la tête, il fut processionnellement porté en triomphe, comme un conquérant.....

David Silvagni, qui fut l'héritier et le vulgarisateur des papiers posthumes de l'abbé Benedetti, termine le trop long exposé des peines capitales, survenues dans l'État pontifical à travers les âges, par celle



La terrasse supérieure du Fort de Saint-Ange.

de Joseph Franconi, meurtrier de Mgr Traietto, et dont l'exécution eut lieu sur la vieille Place du fort Saint-Ange, le 23 janvier 1823. « Cette exécution, ajoute-t-il, fut la dernière que connut, pour le

compte du Gouvernement ecclésiastique, le bourreau Jean-Baptiste Burgatti; parce qu'à dater de cette époque, les condamnés à mort eurent la tête tranchée. Burgatti, dans l'espace de nombreuses années, exécuta 517 condamnés à mort qui, par la disposition de la peine et la manière barbare de l'exécution, ressemblaient plus à des vengeances et à des martyres qu'à des actes de justice humaine. » Le compatissant auteur de la *Corte e la Società Romana nei Secoli XVIII e XIX* ne nous dit pas si la loi Beccaria, qui a aboli les exécutions capitales dans le nouveau royaume unifié d'Italie, y a diminué les crimes

Une porte extérieure du Fort de Saint-Ange.

et multiplié les vertus à la faveur desquelles un État peut se passer, non-seulement du bourreau, mais du gendarme même.

A coup sûr, la Rome actuelle paraît moins effrayante au voyageur qui passe sous la Porte Angélique sans y trouver, dans sa niche traditionnelle, la tête du dernier décapité parlant et prêchant même d'exemple macabre. Le château Saint-Ange n'a, non plus, rien perdu de bien réjouissant aux yeux qui n'y voient plus, pendus aux sombres mâchicoulis des monstrueuses barbacanes, ces corps de suppliciés qui servaient, autrefois, de couronne à la tour et de pâture aux corbeaux. Et ce ne sont assurément pas les Pie IX, les Léon XIII

et les Pie X qui se seront plaints de n'avoir pas eu à exercer, sous leur règne de souveraineté désarmée, ce droit à la justice humaine auquel en appelle quiconque vit en citoyen respectueux des lois de sa patrie et qui peut exiger que l'armée du crime les y respecte, à son tour. Les justes représailles des actes humains laissent bien tranquille la conscience des papes qui, au cours de l'histoire, eurent à exercer leur souveraineté temporelle dans l'État confié à leur garde. Firent-il moins coupables les assassins, pour les punir plus sévèrement? Et même ne sauvèrent-ils pas de l'échafaud ceux qui, peu hésitants devant le crime à commettre, redoutèrent surtout la main qui les puniraient sévèrement?

Au cours des dix-huit siècles dont ce farouche château Saint-Ange date son histoire diverse, il serait difficile d'établir la part d'erreur et de justice qui présida aux jugements rendus et aux châtiments subis. Mais s'il est vrai, aux termes des Saints Livres, que « la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse », on ne peut que louer hautement la précédente réponse de Mgr Pecci, le jeune préfet de Bénévent qui y comprit aussi la crainte du gendarme et arrêta d'un seul mot, sur le chemin du crime, le téméraire hobereau qui s'y précipitait avec le soi-disant appui des cardinaux, ses protecteurs :

— J'irai me plaindre au Vatican!

— Allez! Et n'oubliez pas que, pour vous y rendre, vous aurez à passer devant le fort Saint-Ange!...

compte du Gouvernement ecclésiastique, le bourreau Jean-Baptiste Burgatti; parce qu'à dater de cette époque, les condamnés à mort eurent la tête tranchée. Burgatti, dans l'espace de nombreuses années, exécuta 517 condamnés à mort qui, par la disposition de la peine et la manière barbare de l'exécution, ressemblaient plus à des vengeances et à des martyres qu'à des actes de justice humaine. » Le compatissant auteur de la *Corte e la Società Romana nei Secoli XVIII e XIX* ne nous dit pas si la loi Beccaria, qui a aboli les exécutions capitales dans le nouveau royaume unifié d'Italie, y a diminué les crimes

Une porte extérieure du Fort de Saint-Ange.

et multiplié les vertus à la faveur desquelles un État peut se passer, non-seulement du bourreau, mais du gendarme même.

A coup sûr, la Rome actuelle paraît moins effrayante au voyageur qui passe sous la Porte Angélique sans y trouver, dans sa niche traditionnelle, la tête du dernier décapité parlant et prêchant même d'exemple macabre. Le château Saint-Ange n'a, non plus, rien perdu de bien réjouissant aux yeux qui n'y voient plus, pendus aux sombres mâchicoulis des monstrueuses barbacanes, ces corps de suppliciés qui servaient, autrefois, de couronne à la tour et de pâture aux corbeaux. Et ce ne sont assurément pas les Pie IX, les Léon XIII

et les Pie X qui se seront plaints de n'avoir pas eu à exercer, sous leur règne de souveraineté désarmée, ce droit à la justice humaine auquel en appelle quiconque vit en citoyen respectueux des lois de sa patrie et qui peut exiger que l'armée du crime les y respecte, à son tour. Les justes représailles des actes humains laissent bien tranquille la conscience des papes qui, au cours de l'histoire, eurent à exercer leur souveraineté temporelle dans l'État confié à leur garde. Firent-il moins coupables les assassins, pour les punir plus sévèrement? Et même ne sauvèrent-ils pas de l'échafaud ceux qui, peu hésitants devant le crime à commettre, redoutèrent surtout la main qui les puniraient sévèrement?

Au cours des dix-huit siècles dont ce farouche château Saint-Ange date son histoire diverse, il serait difficile d'établir la part d'erreur et de justice qui présida aux jugements rendus et aux châtiments subis. Mais s'il est vrai, aux termes des Saints Livres, que « la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse », on ne peut que louer hautement la précédente réponse de Mgr Pecci, le jeune préfet de Bénévent qui y comprit aussi la crainte du gendarme et arrêta d'un seul mot, sur le chemin du crime, le téméraire hobereau qui s'y précipitait avec le soi-disant appui des cardinaux, ses protecteurs :

— J'irai me plaindre au Vatican!

— Allez! Et n'oubliez pas que, pour vous y rendre, vous aurez à passer devant le fort Saint-Ange!...

Costumes du peuple, dans l'ancien Etat Pontifical. (Dessin de Thomas, 1838.)

I

UN HÉRITIER DE TALLEYRAND A BÉNÉVENT

Un intérieur de l'époque. (Dessin de Thomas.)

Dans ce palais préfectoral de Bénévent, aux murs impressionnants de citadelle et dont les vastes salles paraissaient seigneurialement aménagées pour la solitude et l'ennui, Mgr Joachim Pecci, qui y venait ensevelir deux ans de sa belle jeunesse, à l'époque où achevait sa vieillesse à Paris le fameux prince de ce même Bénévent qu'il n'avait jamais eu la curiosité de visiter, y aurait, certes, péri de tristesse si des distractions autres que celles de codifier la contrebande et d'incarcérer les brigands, ne lui eussent été permises. Assurément, les conversations concordataires qu'il avait fréquemment avec le comte Stanislas Sterbini, étaient d'un intérêt capable d'occuper utilement deux esprits supérieurs. Mais les promenades qui entraînaient parfois le directeur des douanes et le préfet de la ville, hors de la Porte Aurea ou de l'Arc de Trajan, leur avaient laissé vite faire le tour des grottes de Nappa ou du carrefour des Sorcières dont l'antique noyer fatidique ne disait plus rien à des esprits de l'âge moderne. Et les deux amis, repus de solitude, rentraient dans leurs respectives Maisons du Gouvernement où les envahissait une solitude plus grande. Sans doute, les gazettes permises de l'époque arrivaient, à l'heure des courriers très irréguliers de l'État pontifical, jusqu'en ce Bénévent enclavé dans le *Regno*, comme un prisonnier dans sa geôle. Mais il y fallait vivre surtout d'idées personnelles et de longues méditations qu'alanguissaient encore, sous le carcel romain à trois becs fumeux, les pénibles soirées de l'hiver ou, sous l'implacable soleil de la canicule napolitaine, les interminables journées de l'été.

Ce fut, sans doute, par une de ces lourdes heures de loisir forcé que le *Diario* officiel vint apprendre à Joachim Pecci la mort de Charles Maurice de Talleyrand Périgord, prince de Bénévent depuis l'Empire, survenue à Paris, le 17 mai 1838. Il est facile d'imaginer l'impression que fit au jeune préfet, dans ce même Bénévent dont ils se partageaient présentement le titre, la disparition du prince de ce théâtre politique et du monde où ce cinique vieillard avait joué un si long rôle, où ce pur jeune homme était réservé par sa destinée providentielle à d'autres actes, dignes d'une tout autre histoire. On se le représente aisément, ce jour-là, derrière une fenêtre du *palazzo* préfectoral et tenant encore à la main la gazette qui lui a apporté cette nouvelle. Ses yeux distraits errent sur Bénévent qui a perdu son maître d'un jour; ils vont jusque vers les montagnes dont les hauteurs environnantes évoquent peut-être dans son âme émue, quand même, cette autre hauteur éphémère qui vient de s'abîmer dans le néant en laissant, derrière elle, une de ces mémoires politiques dont ce jeune diplomate de carrière ne voudrait à aucun prix, pour le noble avenir qui l'attend. Comme dans le *Deformed transformed* que Biron venait de faire lire à ses contemporains de 1830, cet ancien prince de Bénévent au pied-bot qui le fit tant rougir de sa personne infirme au supérieur génie, n'était-il pas un Talleyrand déformé que la Providence conductrice des peuples allait peut-être transformer en un Talleyrand meilleur dont la politique de l'avenir recueillerait les salutaires influences. Profitant de la haute quiétude de ce palais où l'élève se répétait à lui-même les leçons

Costumes du peuple, dans l'ancien Etat Pontifical. (Dessin de Thomas, 1838.)

I

UN HÉRITIER DE TALLEYRAND A BÉNÉVENT

Un intérieur de l'époque. (Dessin de Thomas.)

Dans ce palais préfectoral de Bénévent, aux murs impressionnants de citadelle et dont les vastes salles paraissaient seigneurialement aménagées pour la solitude et l'ennui, Mgr Joachim Pecci, qui y venait ensevelir deux ans de sa belle jeunesse, à l'époque où achevait sa vieillesse à Paris le fameux prince de ce même Bénévent qu'il n'avait jamais eu la curiosité de visiter, y aurait, certes, péri de tristesse si des distractions autres que celles de codifier la contrebande et d'incarcérer les brigands, ne lui eussent été permises. Assurément, les conversations concordataires qu'il avait fréquemment avec le comte Stanislas Sterbini, étaient d'un intérêt capable d'occuper utilement deux esprits supérieurs. Mais les promenades qui entraînaient parfois le directeur des douanes et le préfet de la ville, hors de la Porte Aurea ou de l'Arc de Trajan, leur avaient laissé vite faire le tour des grottes de Nappa ou du carrefour des Sorcières dont l'antique noyer fatidique ne disait plus rien à des esprits de l'âge moderne. Et les deux amis, repus de solitude, rentraient dans leurs respectives Maisons du Gouvernement où les envahissait une solitude plus grande. Sans doute, les gazettes permises de l'époque arrivaient, à l'heure des courriers très irréguliers de l'État pontifical, jusqu'en ce Bénévent enclavé dans le *Regno*, comme un prisonnier dans sa geôle. Mais il y fallait vivre surtout d'idées personnelles et de longues méditations qu'alanguissaient encore, sous le carcel romain à trois becs fumeux, les pénibles soirées de l'hiver ou, sous l'implacable soleil de la canicule napolitaine, les interminables journées de l'été.

Ce fut, sans doute, par une de ces lourdes heures de loisir forcé que le *Diario* officiel vint apprendre à Joachim Pecci la mort de Charles Maurice de Talleyrand Périgord, prince de Bénévent depuis l'Empire, survenue à Paris, le 17 mai 1838. Il est facile d'imaginer l'impression que fit au jeune préfet, dans ce même Bénévent dont ils se partageaient présentement le titre, la disparition du prince de ce théâtre politique et du monde où ce cinique vieillard avait joué un si long rôle, où ce pur jeune homme était réservé par sa destinée providentielle à d'autres actes, dignes d'une tout autre histoire. On se le représente aisément, ce jour-là, derrière une fenêtre du *palazzo* préfectoral et tenant encore à la main la gazette qui lui a apporté cette nouvelle. Ses yeux distraits errent sur Bénévent qui a perdu son maître d'un jour; ils vont jusque vers les montagnes dont les hauteurs environnantes évoquent peut-être dans son âme émue, quand même, cette autre hauteur éphémère qui vient de s'abîmer dans le néant en laissant, derrière elle, une de ces mémoires politiques dont ce jeune diplomate de carrière ne voudrait à aucun prix, pour le noble avenir qui l'attend. Comme dans le *Deformed transformed* que Biron venait de faire lire à ses contemporains de 1830, cet ancien prince de Bénévent au pied-bot qui le fit tant rougir de sa personne infirme au supérieur génie, n'était-il pas un Talleyrand déformé que la Providence conductrice des peuples allait peut-être transformer en un Talleyrand meilleur dont la politique de l'avenir recueillerait les salutaires influences. Profitant de la haute quiétude de ce palais où l'élève se répétait à lui-même les leçons

du maître en les corrigeant, à sa manière et selon son ambition de futur diplomate catholique, Joachim Pecci se composait un portrait de Talleyrand avec les éléments épars dont cette longue vie de grand homme manqué avait rempli le monde. Pareil au sculpteur d'un chef-d'œuvre que Dieu lui avait donné la puissance de dresser devant l'admiration des foules, cet artiste du paradoxe n'avait-il pas mis son esprit infernal à briser le buste en morceaux, à le reduire même en poussière de marbre si brillant et si vain qu'il n'en est rien resté, après qu'il fut dispersé, aux quatre vents du monde étonné d'un tel prodige et d'une telle profanation?

Connaissez-vous plus ravissante miniature que celle dont Isabey traça la silhouette aussi légère qu'une feuille de rose dont ce portrait a conservé la fraîcheur, depuis cette orageuse après-midi de 1789 où l'artiste l'esquissa, à la sortie de l'Assemblée générale du Clergé de France convoqué, tous les cinq ans, aux Grands-Augustins de Paris? Ce portrait délicat, que la famille de Rémusat possède encore, était celui d'un élégant abbé de cour auquel la poésie, qui idéalisa son maigre et fin visage aux longs cheveux en boucles l'ovalisant, aurait donné pour place la ruelle convoitée de quelque marquise à la mode. Mais, si vous regardez plus attentivement ces yeux habiles, au jet de perles fines et tranquilles, et si vous mesurez ce front très haut montant sous les cheveux, comme un grand dôme où le génie s'abrite; vous assignerez bientôt une autre place que le boudoir des teneuses d'esprit, à ce cadet que sa première jeunesse a déjà fait entrer en évêque dans l'Assemblée générale et d'où il sortira en diplomate accompli, pour aller siéger dans les conseils des républiques et des monarchies et pour mener son époque, au gré de ses changeants et supérieurs caprices, comme ferait un parfait courtisan de sa marquise asservie, — cette marquise politique entre deux âges, moitié républicaine et moitié royaliste, que cet abbé malin sut posséder en vainqueur, jusqu'à la plus extrême vieillesse.

A ce portrait exquis d'où sort, en perruque régence et en rabat d'église, une des plus fines figures des dernières années d'un siècle où les seigneurs et leur esprit subtil régnèrent, vous avez reconnu Talleyrand. Etrange type, en effet, que ce visage à profil de camée dont le charme eût inspiré, de loin, l'abbé Prévost pour un roman où le beau chevalier des Grieux aurait séduit la folle fille de Lescaut. Mais type plus rassis qu'envolé, et moins poétique que son galbe, celui que Mme de Rémusat regarda de plus près et plus exactement, quand elle osa lui dire : « Il me semble, M. de Talleyrand, que vous valez

mieux que vous! » et que n'avait pas assez examiné Chamfort dans les profondeurs cachées de ce caractère frivole, seulement d'appa-

La chaire de la cathédrale de Bénévent.

rence, quand il écrivit sur celui-ci : « Il y a trois choses que je hais : le bruit, le vent et la fumée ».

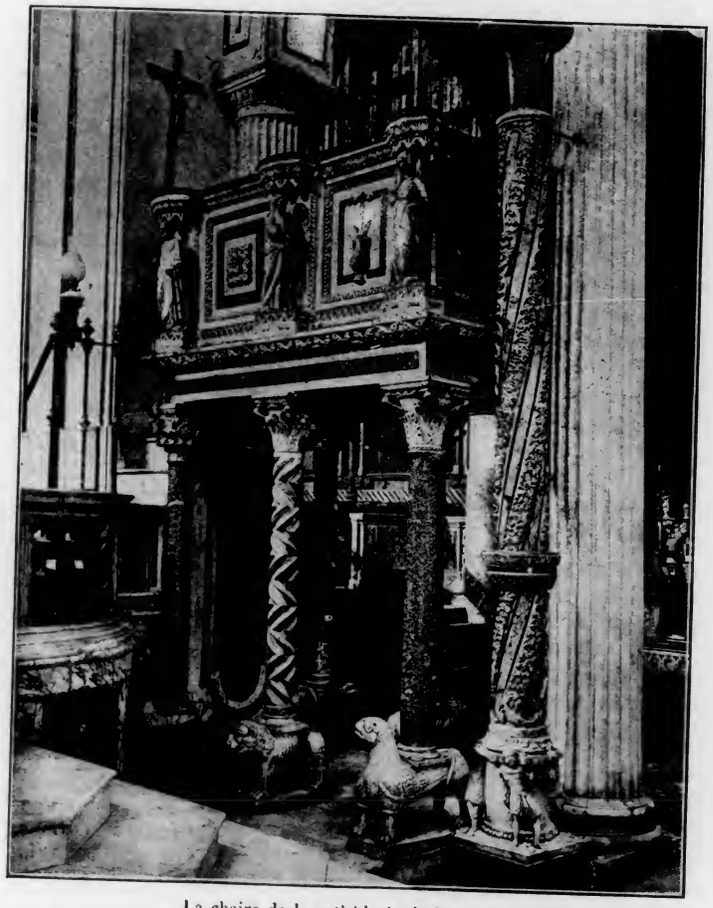
Quelqu'un qui discerna mieux, dès son enfance délaissée, l'homme

du maître en les corrigeant, à sa manière et selon son ambition de futur diplomate catholique, Joachim Pecci se composait un portrait de Talleyrand avec les éléments épars dont cette longue vie de grand homme manqué avait rempli le monde. Pareil au sculpteur d'un chef-d'œuvre que Dieu lui avait donné la puissance de dresser devant l'admiration des foules, cet artiste du paradoxe n'avait-il pas mis son esprit infernal à briser le buste en morceaux, à le reduire même en poussière de marbre si brillant et si vain qu'il n'en est rien resté, après qu'il fut dispersé, aux quatre vents du monde étonné d'un tel prodige et d'une telle profanation?

Connaissez-vous plus ravissante miniature que celle dont Isabey traça la silhouette aussi légère qu'une feuille de rose dont ce portrait a conservé la fraîcheur, depuis cette orageuse après-midi de 1789 où l'artiste l'esquissa, à la sortie de l'Assemblée générale du Clergé de France convoqué, tous les cinq ans, aux Grands-Augustins de Paris? Ce portrait délicat, que la famille de Rémusat possède encore, était celui d'un élégant abbé de cour auquel la poésie, qui idéalisa son maigre et fin visage aux longs cheveux en boucles l'ovalisant, aurait donné pour place la ruelle convoitée de quelque marquise à la mode. Mais, si vous regardez plus attentivement ces yeux habiles, au jet de perles fines et tranquilles, et si vous mesurez ce front très haut montant sous les cheveux, comme un grand dôme où le génie s'abrite; vous assignerez bientôt une autre place que le boudoir des teneuses d'esprit, à ce cadet que sa première jeunesse a déjà fait entrer en évêque dans l'Assemblée générale et d'où il sortira en diplomate accompli, pour aller siéger dans les conseils des républiques et des monarchies et pour mener son époque, au gré de ses changeants et supérieurs caprices, comme ferait un parfait courtisan de sa marquise asservie, — cette marquise politique entre deux âges, moitié républicaine et moitié royaliste, que cet abbé malin sut posséder en vainqueur, jusqu'à la plus extrême vieillesse.

A ce portrait exquis d'où sort, en perruque régence et en rabat d'église, une des plus fines figures des dernières années d'un siècle où les seigneurs et leur esprit subtil régnèrent, vous avez reconnu Talleyrand. Etrange type, en effet, que ce visage à profil de camée dont le charme eût inspiré, de loin, l'abbé Prévost pour un roman où le beau chevalier des Grieux aurait séduit la folle fille de Lescaut. Mais type plus rassis qu'envolé, et moins poétique que son galbe, celui que Mme de Rémusat regarda de plus près et plus exactement, quand elle osa lui dire : « Il me semble, M. de Talleyrand, que vous valez

mieux que vous! » et que n'avait pas assez examiné Chamfort dans les profondeurs cachées de ce caractère frivole, seulement d'appa-



La chaire de la cathédrale de Bénévent.

rence, quand il écrivit sur celui-ci : « Il y a trois choses que je hais : le bruit, le vent et la fumée ».

Quelqu'un qui discerna mieux, dès son enfance délaissée, l'homme

que deviendrait l'aîné des Talleyrand, dont une préférence injuste de la famille fit le cadet, — par conséquent la victime vouée, dès sa naissance, à l'Eglise compatissante qui redresserait son pied bot dans une bienfaisante abbaye, — ce fut son oncle. Celui-ci, vous le savez, découvre, un jour, l'enfant dans une ferme des environs de Paris où il boite, en effet, depuis qu'un porc, disent les uns, lui a mordu un pied ; depuis qu'un buffet mal consolidé, prétendent les autres, laissa rouler à terre le maraudeur, estropié pour la vie. Son oncle le voit donc dans le désordre malpropre de sa tenue de village; il rougit, prend le déshérité et le reconduit à sa mère dans ses habits en haillons :

— Voici, madame,en quel état j'ai trouvé le descendant des princes de Chalais !

Cette éducation de prince et — disons le mot — de chrétien, que n'aurait su donner au petit Maurice celle qui fréquenta le Plat-d'Etain plus assidûment que Saint-Sulpice, Mme de Chalais, la grand-mère, allait la développer dans cet enfant jusqu'à ce qu'il entrât, un beau jour, tout de bon, dans ce même Saint-Sulpice où, ni Mme ni M. de Talleyrand ne vinrent jamais le visiter. Son frère, non plus, ne sembla mieux se souvenir de celui auquel il avait pris son droit d'aînesse avec ce titre d'Archambault, duc de Périgord, qui força les boudoir de l'époque et inscrivit au compte de ce héros de ruelle des histoires sans nombre. Entr'autres celle-ci où une duchesse, mise à mal par le mari, eut l'esprit, pour empêcher tout scandale, de dire brusquement à celui-ci dans le paroxysme de sa rage :

— Ah ! monsieur, votre père était de bien meilleure compagnie !

Est-ce à dire que notre jeune et charmant abbé, délaissé par les siens au séminaire de Saint-Supplice, n'y fût visité par personne ? Avec un esprit qui fait honneur aux fabliaux du dix-huitième siècle que Talleyrand dut lire alors sous son manteau de clerc, il racontera plus tard lui-même l'idylle qu'il vécut, de compagnie avec la petite Picot, fille du rôtisseur de la rue Vieille-du-Colombier. Il arriva donc qu'un jour de carnaval, pour acheter aussi son quartier d'oie, il entra dans la rôtisserie du père et y rencontra la fille qui avait quatorze ans, qui était jolie et qui, regardant d'une façon curieuse cet abbé aussi jeune et aussi joli qu'elle, le troubla et lui fit oublier sur la table le quatier d'oie qu'il venait d'acheter. Le carnaval n'y perdit pas son coup de dent ; car ce fut la consciencieuse Julienne Picot qui, déguisée en marmiton, apporta le quartier à son maître. Le mémoire dit bien que la nuit approchait, quand la charmante rôtisseuse frappa à la chambre de son joli client ; mais il n'ajoute pas quelle heure il était, quand celle-ci, se retirant enfin, dit à son hôte :

— Monsieur l'abbé, pensez-vous que M. Rigomier, le concierge, s'apercevra si je sors tantôt ?

Le carnaval étant passé, ce fut à Maurice le tour de rendre à Julienne ses visites. Il le fit avec cette assiduité que Roméo avait connue seulement avant lui, avec cette même sveltesse qui fit escalader les balcons à l'un, et les murailles à l'autre : ces murailles si hautes du séminaire, que Talleyrand devait franchir de son pied-bot. Et, par coquetterie, ne dit-il pas dans ce même mémoire que son infirmité lui vint d'une chute mal faite dans le jardin de l'Astrée, ou plus prosaïquement de Saint-Sulplice, d'où il envoya à Julienne, par dessus le mur franchi, « les fleurs de giroflée jaune et les feuilles de tilleul qui l'avaient tour à tour aidé à descendre ».

Ainsi finirent, avec les fleurs de la saison, ces premières escapades que Talleyrand eut, d'ailleurs, plus tard, l'occasion de payer au frère de Julienne Picot, plus cher que ne valait le quartier d'oie oublié sur l'étal. Un jour, à l'hôtel, de la rue Saint-Florentin, un homme se présente et demande à être introduit auprès de M. de Talleyrand pour un grave message :

— Vous ne me reconnaissez pas, monseigneur ! dit cet homme, dès la porte.

— Mais, bien confusément.

— J'ai été autrefois établi richement au faubourg Saint-Germain. Mon père et moi après lui, nous étions rôtisseurs, près de Saint-Sulpice. Nous avons fait d'assez mauvaises affaires, et je voudrais bien votre crédit pour obtenir une petite place, après ma sortie de prison.

— Comment !

— C'est notre maison, monseigneur, qui fournissait les volailles rôties que vous mangiez les jours maigres, quand vous étiez au séminaire.

— C'est bon !... c'est bon !... interrompit le ministre.

— Vous vous souvenez bien, vous les emportiez quelquefois vous-même sous votre manchon.

— Assez ! vous dis-je.

— Et même qu'une fois, notre sœur Julienne...

Et comme le maudit rôtisseur continuait à parler, M. de Talleyrand, perdant patience, l'envoya sur-le-champ préposé à l'octroi de

la barrière du Maine, où le reconnaissant gabelou vécut en paix . , y mourut même, dit-on.

Ainsi, des romans de ce monde. Celui du malheureux abbé le conduisit en boitant à l'autel où, ses vingt-quatre ans étant sonnés, il reçut la prêtrise et sa première abbaye. Une maigre abbaye, qui ne produisait pas de quoi payer à l'élégant abbé ses rabats de dentelle et ses fines culottes de soie dont il honora, d'abord, la ruelle de la duchesse Du Barry. Un jour qu'il s'y tenait triste, triste :

— Monsieur l'abbé, comme vous êtes silencieux, lui dit-elle.

— Hélas ! madame, je fais une réflexion bien amère.

— Laquelle donc ?

— Ah ! madame, c'est qu'à Paris il est plus facile d'avoir des duchesses que des abbayes.

Pour consoler la mélancolie d'un abbé si gentil, une deuxième abbaye fut aussitôt concédée à Maurice de Talleyrand : celle de Saint-Denis de Reims, dont les 18,000 livres de rentes lui prouvèrent éloquemment que, si les femmes valaient peu à Paris, elles y comptaient cependant pour quelque chose. Comment résister, d'ailleurs, aux caprices et à la volonté de ce rêveur têtu dont Mme de Genlis avait déjà écrit, douze ans auparavant : «..... A Sillery, l'archevêque avait amené le jeune abbé de Talleyrand, destiné à l'état ecclésiastique et déjà en soutane, quoiqu'il n'eût que douze ou treize ans. Il boitait un peu. Il était pâle et silencieux ; mais je lui trouvai un visage peu agréable et un air observateur, qui me frappa ». Ce visage que, dans cette circonstance, Mme de Genlis trouva « peu agréable », était pourtant le même qui commençait déjà à tourner toutes les têtes à son profit, et qui faisait qu'Arnault, contradictoirement à Mme de Genlis, écrivait dans ses *Souvenirs d'un Sexagénaire*: « ... C'est une tête d'ange, animée de l'esprit d'un diable ! » Et ce fut bien cette tête et cet esprit dont la cour s'enchanta et s'endiabla, à la ronde, jusqu'à lui faire obtenir un évêché, à 35 ans, du roi qui n'avait pas osé l'accorder à ce prêtre mignon de roman, et qui le consentit enfin au lit de mort du père de l'abbé. Ainsi, la première et la dernière faveur de ce père à ce fils fut, le 26 janvier 1789, sa nomination à l'évêché d'Autun dont Monseigneur de Talleyrand, — l'étourdi ! — allait oublier l'anneau épiscopal dans la chambre de la belle Mme de Flahaut, la nuit même qui suivit le sacre de cet évêque modèle.

D'ailleurs, Autun et ses vieux monuments ne devaient pas retenir ongtemps, loin des beautés plus jeunes laissées au Louvre, — et

quelque peu dans toutes les ruelles de Paris, — cet évêque aux yeux bleus qu'allaient rappeler, après un mois d'absence cruelle et de mandements importuns, de plus chères ouailles et des occupations plus douces. Envoyé presqu'aussitôt par son clergé à l'Assemblée générale, il y attend en paix, chez la Grimard et chez ladite dame de

Le Prince de Talleyrand. (D'après une estampe.)

Flahaut, cette lettre qui lui donnera la précieuse occasion d'écrire les suivantes, peu connues, à l'une de ces nombreuses idoles au pied desquelles il dit dévotement sa messe du jour et celle de la nuit. Voici la première de ces lettres, que nous font lire les Archives nationales, F. 9,145 :

la barrière du Maine, où le reconnaissant gabelou vécut en paix . , y mourut même, dit-on.

Ainsi, des romans de ce monde. Celui du malheureux abbé le conduisit en boitant à l'autel où, ses vingt-quatre ans étant sonnés, il reçut la prêtrise et sa première abbaye. Une maigre abbaye, qui ne produisait pas de quoi payer à l'élégant abbé ses rabats de dentelle et ses fines culottes de soie dont il honora, d'abord, la ruelle de la duchesse Du Barry. Un jour qu'il s'y tenait triste, triste :

— Monsieur l'abbé, comme vous êtes silencieux, lui dit-elle.

— Hélas ! madame, je fais une réflexion bien amère.

— Laquelle donc ?

— Ah ! madame, c'est qu'à Paris il est plus facile d'avoir des duchesses que des abbayes.

Pour consoler la mélancolie d'un abbé si gentil, une deuxième abbaye fut aussitôt concédée à Maurice de Talleyrand : celle de Saint-Denis de Reims, dont les 18,000 livres de rentes lui prouvèrent éloquemment que, si les femmes valaient peu à Paris, elles y comptaient cependant pour quelque chose. Comment résister, d'ailleurs, aux caprices et à la volonté de ce rêveur têtu dont Mme de Genlis avait déjà écrit, douze ans auparavant : «..... A Sillery, l'archevêque avait amené le jeune abbé de Talleyrand, destiné à l'état ecclésiastique et déjà en soutane, quoiqu'il n'eût que douze ou treize ans. Il boitait un peu. Il était pâle et silencieux ; mais je lui trouvai un visage peu agréable et un air observateur, qui me frappa ». Ce visage que, dans cette circonstance, Mme de Genlis trouva « peu agréable », était pourtant le même qui commençait déjà à tourner toutes les têtes à son profit, et qui faisait qu'Arnault, contradictoirement à Mme de Genlis, écrivait dans ses *Souvenirs d'un Sexagénaire*: « ... C'est une tête d'ange, animée de l'esprit d'un diable ! » Et ce fut bien cette tête et cet esprit dont la cour s'enchanta et s'endiabla, à la ronde, jusqu'à lui faire obtenir un évêché, à 35 ans, du roi qui n'avait pas osé l'accorder à ce prêtre mignon de roman, et qui le consentit enfin au lit de mort du père de l'abbé. Ainsi, la première et la dernière faveur de ce père à ce fils fut, le 26 janvier 1789, sa nomination à l'évêché d'Autun dont Monseigneur de Talleyrand, — l'étourdi ! — allait oublier l'anneau épiscopal dans la chambre de la belle Mme de Flahaut, la nuit même qui suivit le sacre de cet évêque modèle.

D'ailleurs, Autun et ses vieux monuments ne devaient pas retenir ongtemps, loin des beautés plus jeunes laissées au Louvre, — et

quelque peu dans toutes les ruelles de Paris, — cet évêque aux yeux bleus qu'allaient rappeler, après un mois d'absence cruelle et de mandements importuns, de plus chères ouailles et des occupations plus douces. Envoyé presqu'aussitôt par son clergé à l'Assemblée générale, il y attend en paix, chez la Grimard et chez ladite dame de

Le Prince de Talleyrand. (D'après une estampe.)

Flahaut, cette lettre qui lui donnera la précieuse occasion d'écrire les suivantes, peu connues, à l'une de ces nombreuses idoles au pied desquelles il dit dévotement sa messe du jour et celle de la nuit. Voici la première de ces lettres, que nous font lire les Archives nationales, F. 9,145 :

À M. le comte de Saint-Priest, ministre de la Maison du Roi

Paris, ce 13 juillet 1790.

« Monsieur,

« Je reçois dans l'instant la lettre par laquelle vous voulez bien m'annoncer que le Roi a daigné me choisir pour célébrer, demain, la messe à la cérémonie de la Fédération. Je suis très flatté de cet honneur. Je vous le dois, Monsieur, et je vous prie d'en recevoir mes remerciements.

« Je suis avec respect, Monsieur,

Vous très humble et très obéissant serviteur,

« L'év. d'Autun. »

« Je regretterai toujours, a dit Chateaubriand, de n'avoir pas vu M. de Talleyrand dire la messe servie par l'abbé Louis; comme de ne pas l'avoir vu, le sabre au côté, donner audience à l'ambassadeur du Grand Turc. » Le spectacle dut, en effet, être remarquable : Talleyrand montant à l'autel, escorté des abbés Louis et Desrenaudes, et chuchottant à La Fayette qui le regardait : « Vous savez, vous, ne me faites pas rire! » Mais ce qui n'est pas moins remarquable, bien certainement, c'est la lettre que l'évêque d'Autun écrivit, le lendemain de la cérémonie, à la comtesse de Flahault. Elle est, de tout point, édifiante et peint bien le personnage :

15 *juillet* 1790.

« Madame,

« Si vous avez été aussi contente de votre place à la fête ridicule d'hier, que je l'ai été de vous voir et de vous admirer où vous étiez assise, vous devez avoir supporté l'orage avec la même philosophie que votre ami. Le duc d'Orléans m'a forcé de venir passer la soirée chez lui; sans cela, j'aurais été vous voir, hier au soir, pour soulager mon cœur de tous les ennuis de la journée, et vous parler de choses qui ont produit des impressions si diverses et si opposées.

« Sieyès, en présence de seize personnes, me demanda, avec le sourire sardonique que vous lui connaissez, comment j'avais pu garder mon sérieux en exécutant si dextrement la bouffonnerie du Champs-de-Mars, et de combien de chrétiens, parmi les cent mille spectateurs, je croyais avoir reçu le serment national et chrétien. — Je lui déclarai mon ignorance à cet égard. — D'après mon calcul, reprit-il, cela peut aller à cinq cents, y compris le duc d'Orléans, vous, moi et ceux de notre parti. S'il faut vous dire la vérité, ma chère amie, je crains qu'il n'ait encore exagéré le nombre des fidèles, et, tout philosophe que je suis, je déplore les progrès de l'incrédulité dans le peuple. Je partage l'opinion de Voltaire. Soit que nous-mêmes nous croyions en Dieu, soit que nous n'y croyions pas, il serait dangereux pour toute société que la multitude pensât que, sans punition dans ce monde et sans crainte de châtiment dans l'autre, elle peut voler, empoisonner, assassiner; nous sommes dans un temps où les doctrines contraires à la morale sont plus à redouter que jamais.....

« Je sais qu'il n'est pas très galant, de la part d'un amant, d'entretenir sa bien-aimée de rêveries philosophiques; mais à qui pourrais-je confier mes pensées les plus secrètes, si ce n'est à vous, qui êtes au-dessus des préventions et des préjugés de votre sexe.

« J'espère que votre pénétration n'a pas laissé échapper à quelle divinité j'adressais, hier, mes prières et mon serment de fidélité, et que vous seule étiez l'Être suprême que j'adorais et que toujours j'adorerai. Comment va votre embonpoint? Votre Charles aura-t-il un frère ou une sœur, ou est-ce seulement une fausse alarme? Embrassez votre cher enfant. Je souperai avec vous, demain. Brûlez cette lettre.

« Ch. Mau. Talleyrand. »

Quel joli cynisme, n'est-ce pas? Les deux suivantes, également adressées à Mme de Flahaut, forment une trilogie qui pourrait dispenser un biographe de s'étendre plus longuement. Mais nous n'écrivons pas une biographie. Nous ne produisons que des documents. Ceux-ci ne sont pas des moins remarquables :

8 *novembre* 1790.

« Je suis fatigué de toutes les tracasseries relatives au serment exigé par l'Assemblée. Si mes frères en Jésus-Christ n'étaient pas des fous, ils suivraient mon exemple; ils penseraient un peu plus à s'assurer en France un sort heureux, et s'embarrasseraient moins des scrupules de leur conscience et de leurs devoirs envers Rome.

« Après tous les serments que nous avons faits et rompus, après avoir tant de fois juré fidélité à une constitution, à la nation, à la loi, au roi, toutes choses qui n'existent que de nom, qu'est-ce qu'un nouveau serment signifie? Le pauvre duc d'Orléans a fait ce qu'il a pu pour envelopper les prélats de l'Église française dans la même disgrâce que Louis XVI; mais, grâce à la sottise de mes niais et fanatiques confrères, il n'aura pas atteint son but, et je doute qu'il soit déjà en état de récompenser ceux qui l'ont le mieux servi. J'ai passé, hier, six heures avec lui, Mirabeau, Sieyès et Voidel; à mon retour, j'ai reçu une lettre de L. P., et ce matin, de bonne heure je me suis rendu chez lui.

« La Cour est en retard; ses offres, pour arriver à arrêter cette affaire, ou à en changer la direction, sont tellement évasives, qu'on ne sait vraiment quel parti prendre. Ce qui me contrarie plus que tout le reste, c'est que ces tergiversations continuelles me tiennent éloigné de vous...

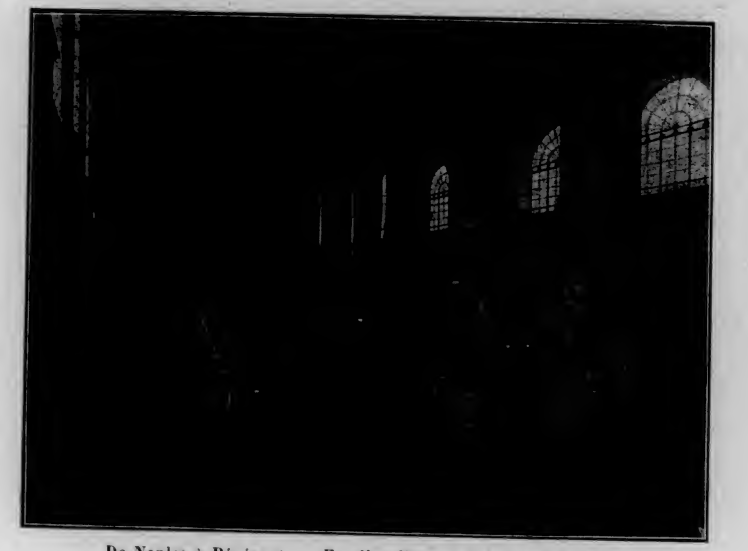
5 janvier 91.

« Il faut que j'arrange mes affaires d'une telle manière qu'en cas de naufrage je ne me trouve pas sans ressources, sur la côte où la destinée m'aura fait échouer. J'espère recevoir demain une somme considérable que le duc me doit. Cette somme, jointe à ce que je possède déjà en assignats, nous mettrait à même de vivre dans une contrée éloignée, si les circonstances venaient à l'exiger...

« Comment avez-vous trouvé la farce d'hier? Les galeries étaient trop pleines pour qu'il me fût possible de vous parler. Les hypocrites! Ils ont vraiment fait un beau chef-d'œuvre! Vous aurez, sans doute, remarqué combien leurs discours étaient étudiés, leur résignation affectée. L'impression qu'ils ont produite m'a toutefois empêché de monter à la tribune, où j'avais bien envie de déchirer leur masque. Ils savaient bien qu'ils ne couraient pas grand risque en échangeant leur mître épiscopale contre un prétendu martyre; sans cela, les poltrons ne se seraient pas montrés si vaillants.

« Ma chère amie, je suis vraiment indigné, quand je pense à la facilité avec laquelle on peut faire des dupes dans le monde. Les Capets mâles et femelles leur ont donné de bonnes leçons de superstition; aussi bien que de certains cardinaux, chez qui le patriotisme n'est certainement pas une vertu cardinale. Je voudrais bien qu'ils jouassent leur comédie à Rome, et non à Paris où leurs mômeries

apostoliques ne sont plus de saison; leur martyre peut, je crois, marcher de pair avec leur orthodoxie. Tout cela est passé de mode, et pourtant nous avons encore quelques bonnes gens, bien chrétiens, assez ignorants pour croire comme croyaient leurs grands-pères. Quoique toutes ces ridicules affaires m'aient beaucoup causé d'embarras, au bout du compte, je n'ai point à m'en plaindre; elles m'ont été plus profitables que je ne l'espérais. Voilà toutes mes dettes



De Naples à Bénévent. — Escalier d'honneur du *Palazzo Reale*.

débrouillées, et je pourrais acheter la tiare de France ou de Rome, si elle était à vendre.

« Brûlez cette lettre.

« Ch. Mau. T. »

Brûler, cette lettre?... Que nenni! Et celles que l'édifiant évêque adressait, presqu'en même temps, en bon prêtre sacrifiant sur plusieurs autels à la fois, — à Mme de La Grange, à qui il offrait « amitié, arts, poésie, musique, lectures et promenades nocturnes, étoilées et quelquefois aussi égayées par la douce clarté de la lune »; — à Mme de Staël, à qui il se disait « sien pour jamais, de toute son âme », dans la même lettre où il lui apprenait, en toute liberté, d'une autre

« Après tous les serments que nous avons faits et rompus, après avoir tant de fois juré fidélité à une constitution, à la nation, à la loi, au roi, toutes choses qui n'existent que de nom, qu'est-ce qu'un nouveau serment signifie? Le pauvre duc d'Orléans a fait ce qu'il a pu pour envelopper les prélats de l'Église française dans la même disgrâce que Louis XVI; mais, grâce à la sottise de mes niais et fanatiques confrères, il n'aura pas atteint son but, et je doute qu'il soit déjà en état de récompenser ceux qui l'ont le mieux servi. J'ai passé, hier, six heures avec lui, Mirabeau, Sieyès et Voidel; à mon retour, j'ai reçu une lettre de L. P., et ce matin, de bonne heure je me suis rendu chez lui.

« La Cour est en retard; ses offres, pour arriver à arrêter cette affaire, ou à en changer la direction, sont tellement évasives, qu'on ne sait vraiment quel parti prendre. Ce qui me contrarie plus que tout le reste, c'est que ces tergiversations continuelles me tiennent éloigné de vous...

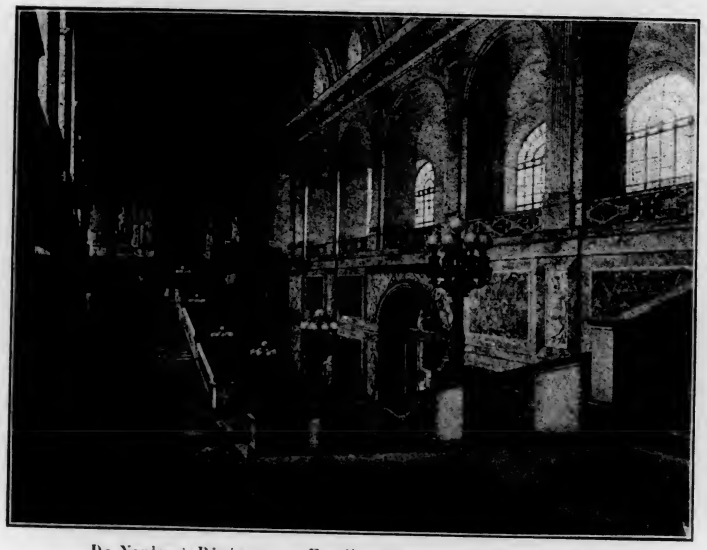
5 janvier 91.

« Il faut que j'arrange mes affaires d'une telle manière qu'en cas de naufrage je ne me trouve pas sans ressources, sur la côte où la destinée m'aura fait échouer. J'espère recevoir demain une somme considérable que le duc me doit. Cette somme, jointe à ce que je possède déjà en assignats, nous mettrait à même de vivre dans une contrée éloignée, si les circonstances venaient à l'exiger...

« Comment avez-vous trouvé la farce d'hier? Les galeries étaient trop pleines pour qu'il me fût possible de vous parler. Les hypocrites! Ils ont vraiment fait un beau chef-d'œuvre! Vous aurez, sans doute, remarqué combien leurs discours étaient étudiés, leur résignation affectée. L'impression qu'ils ont produite m'a toutefois empêché de monter à la tribune, où j'avais bien envie de déchirer leur masque. Ils savaient bien qu'ils ne couraient pas grand risque en échangeant leur mître épiscopale contre un prétendu martyre; sans cela, les poltrons ne se seraient pas montrés si vaillants.

« Ma chère amie, je suis vraiment indigné, quand je pense à la facilité avec laquelle on peut faire des dupes dans le monde. Les Capets mâles et femelles leur ont donné de bonnes leçons de superstition; aussi bien que de certains cardinaux, chez qui le patriotisme n'est certainement pas une vertu cardinale. Je voudrais bien qu'ils jouassent leur comédie à Rome, et non à Paris où leurs mômeries

apostoliques ne sont plus de saison; leur martyre peut, je crois, marcher de pair avec leur orthodoxie. Tout cela est passé de mode, et pourtant nous avons encore quelques bonnes gens, bien chrétiens, assez ignorants pour croire comme croyaient leurs grands-pères. Quoique toutes ces ridicules affaires m'aient beaucoup causé d'embarras, au bout du compte, je n'ai point à m'en plaindre; elles m'ont été plus profitables que je ne l'espérais. Voilà toutes mes dettes



De Naples à Bénévent. — Escalier d'honneur du *Palazzo Reale*.

débrouillées, et je pourrais acheter la tiare de France ou de Rome, si elle était à vendre.

« Brûlez cette lettre.

« Ch. Mau. T. »

Brûler, cette lettre?... Que nenni! Et celles que l'édifiant évêque adressait, presqu'en même temps, en bon prêtre sacrifiant sur plusieurs autels à la fois, — à Mme de La Grange, à qui il offrait « amitié, arts, poésie, musique, lectures et promenades nocturnes, étoilées et quelquefois aussi égayées par la douce clarté de la lune »; — à Mme de Staël, à qui il se disait « sien pour jamais, de toute son âme », dans la même lettre où il lui apprenait, en toute liberté, d'une autre

femme: « ... Elle parle bien la langue, elle a des manières simples, et, ce qui est fort recommandable ici, elle couche toutes les nuits avec son mari, (ils n'avaient qu'une chambre). Prévenez de cela Mathieu et Narbonne; dites-leur bien que c'est un article essentiel, pour avoir bonne réputation dans le pays. »

Ainsi, de ce prélat modèle, on disait tant de mal qu'ayant lui-même écrit une première fois ses véridiques *Mémoires*, il en rougit le premier et employa le reste de sa vie à en rédiger d'autres, — ceux dont on attendrait 50 ans la lecture et dont chaque trait atténuerait, effacerait, mais trop tard, les vrais premiers *Mémoires* du vrai premier Talleyrand que nous possédons, malgré lui-même. Ecoutez-le pleurer une dernière fois sa réputation compromise d'abbé, dans le sein grand ouvert de l'attendrie Mme Gentil de Chavagnac :

« Oui, madame, s'il est vrai qu'on chuchote des traits de ma vie du séminaire, je veux qu'on me les conte. Ils doivent être bien tristes. Je n'aurai peut-être pas trop d'une si longue existence, pour oublier et ma première jeunesse et ce temps d'études où je considérais tout avec dépit. On a dit que j'étais paresseux : ce n'a jamais été vrai. Qu'on interroge plutôt ce pauvre abbé Guélot, qui vit encore. J'étais l'enfant le plus taciturne qui fût, mais en même temps, le plus ouvert aux leçons des maîtres et j'apprenais, comme en me jouant. Je me revois dans ma petite culotte et mon petit manteau de soie noire, me promenant dans la grande cour sur les murs de laquelle je me plaisais à lire des dates, creusées au couteau. Plus tard, quand j'étudiais en Sorbonne, l'abbé Bourlier me raconta qu'étant venu, certain jour, à Saint-Sulpice, il avait remarqué un adolescent qui se promenait seul, dans un coin du jardin. « Je gagerais maintenant que c'était vous », me dit-il. Il est certain que si quelqu'un aima la solitude et fréquenta peu ses camarades, ce fut moi. *Je faisais mon petit Bonaparte taciturne, au séminaire.* Je m'étonne de n'y avoir pas été détesté. Il y a trente ans, on eût certainement retrouvé sur un coin de mon mur des vers, qui alors eussent passé pour voltairiens. Aussi mon oncle m'assurait-il que je ferais un vilain petit abbé de Périgord. Je n'y ai pas manqué.

« Il faut qu'on ait bien envie de dire des folies, pour supposer quelque intrigue à un enfant qui allait entrer dans sa dix-huitième année. A Saint-Sulpice, nous ne savions guère ce qu'est une femme, bien qu'on nous laissât parfois assez de liberté. Lors des fêtes du mariage, (je venais d'arriver au séminaire), on nous permit d'aller jouir du beau feu d'artifice; et, comme nous nous étions égarés dans la foule, je me trouvai seul avec un condisciple de mon âge, qui m'entraîna dans un bal, puis d'autres lieux. Des femmes voulurent nous griser; mais je m'échappai, je courus tout d'une traite jusqu'à Saint-Sulpice, où je reçus une sévère réprimande de notre vénérable directeur qui, par la suite, me témoigna tant d'affection. C'est peut-être là l'unique péché que j'aie commis au séminaire contre le neuvième commandement, et vous avouerez qu'il est véniel.

« Mais, Madame, ceux qui ont feuilleté mes confessions savent que je ne perds pas mon temps ni mon encre, à rappeler ces bagatelles. Ils n'auraient pas à s'y arrêter. Je les ai écrites (et j'y travaille encore) non pour amuser la postérité, qui se souciera peu de nous, mais afin de trier pour moi-même le peu de bien que j'ai pu faire et de détruire, en même temps, de sottes légendes et de plus sots préjugés. Que si l'on me croit un autre mobile, on sera grandement désabusé. Dans une démocratie, les actes des hommes placés au pouvoir par les événements ou par leurs talents n'ont rien de secret pour le plus humble des citoyens, et leurs mémoires ne sauraient être qu'une aride récapitulation de l'histoire elle-même. Mais à quoi bon répéter cela, comme cent fois je l'ai fait, puisqu'on veut à tout prix que ces *Mémoires* contiennent des révélations à chaque page? On croit que je me joue, et je m'en défends vainement. J'ai fait, il y a quelques années, cette réponse à feu l'abbé de Montgaillard, qui m'interrogeait sur un point controversé : « Ouvrez le *Moniteur*, tel tome, telle page. » Il m'a cru piqué contre lui, ce qui n'avait rien d'extraordinaire, car il m'a calomnié de reste; et pourtant je ne savais rien de plus que le *Moniteur*!... Je ne suis pas Asmodée, heureusement pour moi, car souvent il devait voir de bien laides choses.

« On a donc menti à Mme de B..., qui a cru sur parole des récits imaginés. Désormais, vous vous tiendrez sur vos gardes, madame, du moins je veux bien le croire. — N'est-on pas allé vous dire aussi que j'avais été, à Londres entre autres, l'amant de Mme Cosway, que vous avez connue? On vous le dira, soyez-en sûre, car on l'a lu. Chacun l'affirme en Angleterre, et je serais mal venu d'oser le nier.

« Bon Dieu! quelle longue lettre! Ce sont de véritables *Mémoires* que je vous écris là, Madame. Eh bien, oui, ce sont mes *Mémoires*, et pour vous seulement. Puisque vous avez lu le fatras de ceux qu'on me prête, et qui sont l'œuvre de plaisants, vous lirez ceux-ci jusqu'au bout. Ce sera votre pénitence.

Agréez l'assurance de mon hommage respectueux.

« TALLEYRAND. »

Malgré ses confessions tardives, le constitutionnel Talleyrand n'aura rien fait pour mériter à son épiscopat la canonisation, ni la réhabilitation des calomnies à sa jeunesse galante. Mais, si le martyrologe des saints lui refuse une page où inscrire sans souillure son nom, ne lui reste-t-il pas l'histoire des politiques dont les papiers plus accessibles pourront, du moins, enregistrer les faits et gestes de cet évêque défroqué et de ce ministre revêtu du manteau et des pouvoirs diplomatiques où nous le verrons évoluer, d'une désinvolture bien curieuse et sur le témoignage de documents inédits, — incroyables presque.

Laissons donc passer, dans l'élégante chaise qui le porte et dans le manteau bleu où se perd sa fine taille de bluet, ce délicat abbé dont le peintre Ysabey avait croqué la délicate silhouette, à la sort e des États Généraux ; ce Talleyrand à l'œil rêveur, dont la voix forte, — chose étrange! — n'en dit pas moins brutalement à ses laquais étonnés de porter un tel mâle :

— Rue de Varennes, au Ministère des Relations extérieures !

Ainsi, l'abbé charmant au profil si fluet, a déjà déposé, dans un coin d'antichambre du Ministère des Relations extérieures, son manteau bleu, sa canne et son faux air de mystique prélat; et, de cette voix forte qui a fait s'envoler aussitôt toutes les illusions, comme des papillons légers, Talleyrand a demandé aux ci-devant citoyens de la Révolution française l'honneur de gérer leurs affaires. Que Mme de Staël, l'amie de tout grand homme, devine celui-ci et l'introduise au Directoire; que Bonaparte partant, sans un sou, pour l'Égypte, emprunte cent mille francs à cet habile homme d'affaires qui vient de faire en Amérique sa fortune, avec l'argent des autres; sur ce terrain, ainsi préparé pour la germination instantanée, l'habile agronome de Boston et de Philadelphie peut jeter sa semaille sur la terre de France qui ne demande qu'à produire des hommes, au lendemain de Thermidor, et qui, d'un jet subit, va enfanter ses deux maîtres : Napoléon et Talleyrand.

L'histoire a tout appris sur le génie militaire et primesautier du premier; elle n'a pas tout révélé encore de l'esprit diplomatique et raisonné du second. L'un fut l'agent de l'autre, (et ce ne fut presque jamais le ministre qui le fut de son empereur). Par conséquent, le responsable de maints crimes ne fut pas celui qui les exécuta, mais bien plutôt celui qui les fit faire. Un exemple confirmera ce jugement, et nous n'ajouterons rien au chapitre que M. Jean Gorsas nous

a fait lire depuis, dans son livre, sur l'assassinat politique du duc d'Enghien.

Le 14 mars 1804, à cinq heures du matin, dans le petit village

De Naples à Bénévent. — Une rue du *popolino*.

d'Ettenheim, un jeune homme est en habit de chasse et va sortir. A la même heure, un homme d'âge mûr, en veste de valet de poste, se présente devant cette porte grande ouverte et, au mépris des lois de

Malgré ses confessions tardives, le constitutionnel Talleyrand n'aura rien fait pour mériter à son épiscopat la canonisation, ni la réhabilitation des calomnies à sa jeunesse galante. Mais, si le martyrologe des saints lui refuse une page où inscrire sans souillure son nom, ne lui reste-t-il pas l'histoire des politiques dont les papiers plus accessibles pourront, du moins, enregistrer les faits et gestes de cet évêque défroqué et de ce ministre revêtu du manteau et des pouvoirs diplomatiques où nous le verrons évoluer, d'une désinvolture bien curieuse et sur le témoignage de documents inédits, — incroyables presque.

Laissons donc passer, dans l'élégante chaise qui le porte et dans le manteau bleu où se perd sa fine taille de bluet, ce délicat abbé dont le peintre Ysabey avait croqué la délicate silhouette, à la sort e des États Généraux ; ce Talleyrand à l'œil rêveur, dont la voix forte, — chose étrange ! — n'en dit pas moins brutalement à ses laquais étonnés de porter un tel mâle :

— Rue de Varennes, au Ministère des Relations extérieures !

Ainsi, l'abbé charmant au profil si fluet, a déjà déposé, dans un coin d'antichambre du Ministère des Relations extérieures, son manteau bleu, sa canne et son faux air de mystique prélat ; et, de cette voix forte qui a fait s'envoler aussitôt toutes les illusions, comme des papillons légers, Talleyrand a demandé aux ci-devant citoyens de la Révolution française l'honneur de gérer leurs affaires. Que Mme de Staël, l'amie de tout grand homme, devine celui-ci et l'introduise au Directoire ; que Bonaparte partant, sans un sou, pour l'Égypte, emprunte cent mille francs à cet habile homme d'affaires qui vient de faire en Amérique sa fortune, avec l'argent des autres ; sur ce terrain, ainsi préparé pour la germination instantanée, l'habile agronome de Boston et de Philadelphie peut jeter sa semaille sur la terre de France qui ne demande qu'à produire des hommes, au lendemain de Thermidor, et qui, d'un jet subit, va enfanter ses deux maîtres : Napoléon et Talleyrand.

L'histoire a tout appris sur le génie militaire et primesautier du premier ; elle n'a pas tout révélé encore de l'esprit diplomatique et raisonné du second. L'un fut l'agent de l'autre, (et ce ne fut presque jamais le ministre qui le fut de son empereur). Par conséquent, le responsable de maints crimes ne fut pas celui qui les exécuta, mais bien plutôt celui qui les fit faire. Un exemple confirmera ce jugement, et nous n'ajouterons rien au chapitre que M. Jean Gorsas nous

a fait lire depuis, dans son livre, sur l'assassinat politique du duc d'Enghien.

Le 14 mars 1804, à cinq heures du matin, dans le petit village

De Naples à Bénévent. — Une rue du *popolino*.

d'Ettenheim, un jeune homme est en habit de chasse et va sortir. A la même heure, un homme d'âge mûr, en veste de valet de poste, se présente devant cette porte grande ouverte et, au mépris des lois de

l'hospitalité en général et de celles du grand-duché de Bade en particulier qui rendait inviolables les étrangers, ses hôtes, — cet homme, ce valet, ce faux duc arrête ce vrai prince, au nom d'un Souverain nouveau venu de qui relèvent seuls les aventuriers, ses confrères et coopérateurs d'un Empire à consolider, une fois bâti de toutes bribes. Celui-ci est Henri de Bourbon, et celui-là de Caulaincourt; le premier, duc d'Enghien; le dernier, duc de Vicence. L'un est l'heureux fiancé de la princesse de Rohan-Rochefort, dont l'amoureuse pensée de jeune fille blonde remplit le cœur de son fier chevalier de trente ans; l'autre n'est qu'un transfuge des rois Bourbons qui l'ont fait noble et dont il vient saisir un des fils, — prétendant de l'Amour plutôt que de la France, — au bénéfice du conquérant usurpateur et de son ambitieux ministre qui, pour une couronne, vont risquer deux honneurs.

Les quelques documents que nous donnons ici, (et deux d'entre eux n'avaient pas encore été publiés), seront certainement lus avec intérêt. S'ils ne jettent pas un jour nouveau sur cette mystérieuse exécution, après les études consciencieuses que Boulay de la Meurthe et Welschinger en ont faites, du moins ils prouvent indéniablement la part considérable de Talleyrand en cette affaire. « L'opinion publique, dit M. Welschinger, excitée par l'arrestation de George, paraissait demander une répression sévère. Ceux qui faisaient le plus montre d'indignation étaient Talleyrand et Fouché. Ces deux rusés avaient l'air de prendre au sérieux les rodomontades des émigrés; ils poussaient le Premier Consul, ce qui était alors facile, à se montrer inexorable. Talleyrand surtout, qui craignait pour sa propre sûreté, car il n'aurait pas été impossible de découvrir une correspondance secrète, engagée entre lui et Louis XVIII. Il avait tout intérêt à laisser frapper un coup révolutionnaire... »

La complicité directe de Talleyrand est flagrante. C'est chez lui que, dans l'après-midi du 20 mars, fut dirigée la chaise de poste contenant le duc d'Enghien. Entre trois et quatre heures, il s'était rendu chez Réal, pour rédiger, de concert avec lui, l'ordre à Murat ci-dessous :

N° 4.

5e Division
—
POLICE SECRÈTE
—
N°

29 ventôse à 4 heures du soir.

Au général en chef, Murat, gouverneur de Paris.

« Général,

« D'après les ordres du Premier Consul, le duc d'Enghien doit être conduit au château de Vincennes où les dispositions sont faites pour le recevoir. Il arrivera probablement, cette nuit, à cette destination. Je vous prie de faire les dispositions qu'exige la sûreté de ce détenu, tant à Vincennes que sur la route de Meaux, par laquelle il vient.

« Le Premier Consul a ordonné que le nom de ce détenu et tout ce qui lui serait relatif fût tenu très secret. En conséquence, l'officier chargé de sa garde ne doit le faire connaître à qui que ce soit; il voyage sous le nom de Plessis. Je vous invite à donner de votre côté les instructions nécesssaires pour que les intentions du Premier Consul soient remplies.

« Réal et Talleyrand. »

5e Division
—
POLICE SECRÈTE
—
N°

29 ventôse, an XII, 4 heures 1/2,

Au citoyen Hurel, commandant du château de Vincennes.

« Un individu dont le nom ne doit pas être connu doit être conduit dans le château dont le commandement vous est confié. Vous le placerez dans l'endroit qui est vacant en prenant les précautions convenables pour sa sûreté. L'intention du gouvernement est que tout ce qui lui sera relatif soit tenu très secret et qu'il ne lui soit fait aucune question sur ce qu'il est et sur les motifs de sa détention. Vous-même devrez ignorer qui il est. Vous seul devez communiquer avec lui et vous ne le laisserez voir à qui que ce soit, jusqu'à nouvel ordre de ma part. Il est probable qu'il arrivera, cette nuit. Le Premier Consul

compte, citoyen Commandant, sur votre discrétion et votre exactitude à remplir ces différentes dispositions.

« Réal et Talleyrand. »

Les documents suivants achèveront de mettre hors de doute cette intervention personnelle, que Talleyrand nia si imperturbablement jusqu'à ses derniers jours. C'est, d'abord, une lettre de lui à Bonaparte. Le Premier Consul l'avait entretenu, le 7 mars, des conspirations qui paraissaient se tramer, et le ministre s'empressait de lui donner un conseil :

Au général Bonaparte, Premier Consul.

« J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, hier. La forme du gouvernement qui nous régit est la plus appropriée aux mœurs, aux besoins, aux intérêts de notre pays. Mais ce qu'on ne sent pas assez en France et même en Europe, c'est que cet ordre de choses si précieux tient uniquement à votre personne, qu'il ne peut subsister et se consolider que par elle. Les convictions à cet égard seraient même à peu près unanimes, si quelques intrigants malintentionnés n'avaient l'art de semer continuellement des bruits qui tendent à faire croire que vos idées ne sont pas si complètement arrêtées, que vous pourriez tourner vos regards vers l'ancienne famille régnante.

« Ils vont même jusqu'à donner à entendre que vous pourriez vous contenter du rôle de Monk. Cette supposition, répandue avec une grande perfidie, fait le plus grand mal. Voilà qu'une occasion se présente de dissiper toutes ces inquiétudes. La laisserez-vous échapper? Elle vous est offerte par l'affaire qui doit amener devant les tribunaux les auteurs, les acteurs et les complices de la conspiration récemment découverte. Les hommes de Fructidor s'y retrouvent avec les Vendéens, qui les secondent. Un prince de la maison de Bourbon les dirige. Le but est évidemment l'assassinat de votre personne. Vous êtes dans le droit de la défense personnelle. Si la justice doit punir rigoureuseument, elle doit aussi punir sans exception. Réfléchissez-y bien.

« Ch. Mau. Talleyrand. »

Evidemment, quand on se trouve en présence d'un document de cette gravité, si nettement accusateur, l'impartialité doit plaider en faveur

de l'accusé. Il faut faire une enquête, s'assurer d'autre part. C'est ce qu'a fait, par exemple, M. Welschinger. Faux, ce document? Allons donc! Que M. d'Haussonville fasse taire ses scrupules. « J'ai eu sous les yeux, dit M. de Méneval, une lettre du prince de Talleyrand, en date du 17 ventôse an XII (8 mars 1804). J'ai reconnu à l'instant cette lettre, écrite sur une feuille double de papier tellière, qui est tout entière de la main de M. de Talleyrand, et signée par lui. Elle avait passé par mes mains, lorsqu'elle fut adressée au Premier Consul. Elle portait en substance que son auteur avait réfléchi sur l'objet

De Naples à Bénévent. — Autour du Vésuve.

de l'entretien qu'il avait eu l'honneur d'avoir, la veille, avec le général Bonaparte ; que les Français aimaient son gouvernement..., que le salut de l'État demandait que tous les conspirateurs fussent atteints sans exception. »

Chateaubriand qui, le jour même de l'exécution du duc d'Enghien, adressa à Talleyrand sa démission de ministre plénipotentiaire dans le Valais, dit à son tour : « J'ai tenu dans mes mains et lu de mes yeux une lettre de M. de Talleyrand. Elle est datée du 8 mars 1804, et relative à l'arrestation non encore exécutée de M. le duc d'Enghien. Le ministre invite le Consul à sévir contre ses ennemis. » Le hasard

compte, citoyen Commandant, sur votre discrétion et votre exactitude à remplir ces différentes dispositions.

« Réal et Talleyrand. »

Les documents suivants achèveront de mettre hors de doute cette intervention personnelle, que Talleyrand nia si imperturbablement jusqu'à ses derniers jours. C'est, d'abord, une lettre de lui à Bonaparte. Le Premier Consul l'avait entretenu, le 7 mars, des conspirations qui paraissaient se tramer, et le ministre s'empressait de lui donner un conseil :

Au général Bonaparte, Premier Consul.

« J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, hier. La forme du gouvernement qui nous régit est la plus appropriée aux mœurs, aux besoins, aux intérêts de notre pays. Mais ce qu'on ne sent pas assez en France et même en Europe, c'est que cet ordre de choses si précieux tient uniquement à votre personne, qu'il ne peut subsister et se consolider que par elle. Les convictions à cet égard seraient même à peu près unanimes, si quelques intrigants malintentionnés n'avaient l'art de semer continuellement des bruits qui tendent à faire croire que vos idées ne sont pas si complètement arrêtées, que vous pourriez tourner vos regards vers l'ancienne famille régnante.

« Ils vont même jusqu'à donner à entendre que vous pourriez vous contenter du rôle de Monk. Cette supposition, répandue avec une grande perfidie, fait le plus grand mal. Voilà qu'une occasion se présente de dissiper toutes ces inquiétudes. La laisserez-vous échapper ? Elle vous est offerte par l'affaire qui doit amener devant les tribunaux les auteurs, les acteurs et les complices de la conspiration récemment découverte. Les hommes de Fructidor s'y retrouvent avec les Vendéens, qui les secondent. Un prince de la maison de Bourbon les dirige. Le but est évidemment l'assassinat de votre personne. Vous êtes dans le droit de la défense personnelle. Si la justice doit punir rigoureusement, elle doit aussi punir sans exception. Réfléchissez-y bien.

« Ch. Mau. Talleyrand. »

Evidemment, quand on se trouve en présence d'un document de cette gravité, si nettement accusateur, l'impartialité doit plaider en faveur

de l'accusé. Il faut faire une enquête, s'assurer d'autre part. C'est ce qu'a fait, par exemple, M. Welschinger. Faux, ce document? Allons donc! Que M. d'Haussonville fasse taire ses scrupules. « J'ai eu sous les yeux, dit M. de Méneval, une lettre du prince de Talleyrand, en date du 17 ventôse an XII (8 mars 1804). J'ai reconnu à l'instant cette lettre, écrite sur une feuille double de papier tellière, qui est tout entière de la main de M. de Talleyrand, et signée par lui. Elle avait passé par mes mains, lorsqu'elle fut adressée au Premier Consul. Elle portait en substance que son auteur avait réfléchi sur l'objet

De Naples à Bénévent. — Autour du Vésuve.

de l'entretien qu'il avait eu l'honneur d'avoir, la veille, avec le général Bonaparte ; que les Français aimaient son gouvernement..., que le salut de l'État demandait que tous les conspirateurs fussent atteints sans exception. »

Chateaubriand qui, le jour même de l'exécution du duc d'Enghien, adressa à Talleyrand sa démission de ministre plénipotentiaire dans le Valais, dit à son tour : « J'ai tenu dans mes mains et lu de mes yeux une lettre de M. de Talleyrand. Elle est datée du 8 mars 1804, et relative à l'arrestation non encore exécutée de M. le duc d'Enghien. Le ministre invite le Consul à sévir contre ses ennemis. » Le hasard

a beau se prêter à bien des surprises, il n'est pas admissible que deux hommes, éloignés l'un de l'autre, aient eu la même hallucination relativement à l'existence de la lettre de Talleyrand à Bonaparte. L'existence de cette pièce ne saurait donc être mise en doute bien sérieusement. Les quelques pièces qui suivent achèveront, d'ailleurs, d'apporter la conviction.

Paris, le 11 mars 1804.

A M. le baron d'Edelsheim, ministre d'Etat, à Carslruhe.

« Monsieur le baron, je vous avais envoyé une note dont le contenu tendait à requérir l'arrestation du comité d'émigrés français siégeant à Offenbourg, lorsque le Premier Consul, par l'arrestation successive des brigands vomis en France par le gouvernement anglais, comme par la marche et les résultats des procès qui sont instruits ici, reçut connaissance de toute la part que les agents anglais à Offenbourg avaient prise aux terribles complots tramés contre sa personne et contre la sûreté de la France.

« Il a appris, de même, que le duc d'Enghien et le général Dumouriez se trouvaient à Ettenheim ; et, comme il est impossible qu'ils se trouvent en cette ville sans la permission de S. A. El., le Premier Consul n'a pu voir sans la plus profonde douleur qu'un prince, auquel il lui avait plu de faire éprouver les effets les plus signalés de son amitié envers la France, pût donner asile à ses ennemis les plus cruels, et leur laissât ourdir tranquillement des conspirations aussi inouïes.

« En cette occasion si extraordinaire, le Premier Consul a cru devoir donner à deux petits détachements l'ordre de se rendre à Offenbourg et à Ettenheim pour y saisir les instigateurs d'un crime qui, par sa nature, met hors du droit des gens tous ceux qui manifestement y ont pris part. C'est le général Caulaincourt qui, à cet égard, est chargé des ordres du Premier Consul. Vous ne pouvez pas douter qu'en les exécutant, il n'observe tous les égards que S. A. peut désirer. Il aura l'honneur de remettre à V. Exc. la lettre que je suis chargé de lui écrire.

« Recevez, Monsieur le baron, l'assurance de ma haute estime.

« Ch. M. TALLEYRAND.

« Paris, 21 ventôse an XII (12 mars 1804)

« Général,

« J'ai l'honneur de vous adresser une lettre pour le baron d'Edelsheim, ministre principal de l'Electeur de Baden. Vous voudrez bien la lui faire parvenir, aussitôt que votre expédition d'Offenbourg sera consommée. Le Premier Consul me charge de vous dire que, si vous n'étiez pas dans le cas de faire entrer des troupes dans les Etats de l'Electeur et que vous appreniez que le général Ordener n'en a point fait entrer, cette lettre doit rester entre vos mains et ne pas être remise au ministère de l'Electeur.

« Je suis chargé de vous recommander particulièrement de faire prendre et de rapporter avec vous les papiers de Mme de Reich.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

» Ch. Mau. TALLEYRAND. »

Au général Leval.

Dépêche de Talleyrand à M. de Champagny

« Mars 1804.

. . . . . .

« Il paraîtrait, d'après les renseignements actuels, que le plus grand nombre des princes s'est contenté d'autoriser, d'exciter, d'écrire, d'attendre ; et qu'un seul, le duc d'Enghien, a prostitué le courage qu'il avait montré dans quelques occasions, au danger de suivre de plus près et de seconder l'accomplissement du crime, et à l'espérance d'en recueillir les fruits. Quoi qu'il en soit, il a été pris dans un rassemblement armé, pour ainsi dire, à la vue des forteresses françaises, et il a été jugé militairement. La France, depuis longtemps accoutumée à ne mettre, ni parmi ses amis, ni parmi ses ennemis, d'autre distinction que celle qui naît de la puissance conféré par les lois, des qualités de l'âme, des talents de l'esprit et du bon usage qu'on en fait, n'a vu dans cette circonstance qu'une peine appliquée à un délit que la sûreté des frontières et les lois de la guerre prescrivent également de punir. »

Enfin, pour en finir avec l'affaire du duc d'Enghien, voici encore

deux lettres curieuses, l'une et l'autre contresignées par Talleyrand, et dont la première lui est adressée :

« *Novembre* 1804.

« Monseigneur,

« Ayant écrit sans réponse à M. Miot, conseiller d'Etat, chargé de la police du 2e Arrondissement de l'Empire, j'ai l'honneur de vous exposer très humblement que mon fils Joseph Calonne a été arrêté à Ettenheim avec le ci-devant duc d'Enghien, au service duquel il était attaché en qualité de valet de pied ; et que, depuis ce moment, conséquemment près de huit mois, il gémit dans les prisons de Strasbourg.

« La suppliante, qui a perdu quatre enfants au service de la République, n'a plus que celui-là sur lequel elle peut compter dans sa vieillesse. Lui seul est capable de la secourir. Daignez donc, monseigneur, lui faire la grâce de vous intéresser à son malheureux sort, ainsi qu'à celui de son pauvre fils, en ordonnant son élargissement. « Elle l'attend pour l'embrasser une dernière fois, avant de l'envoyer chez un ancien maître qui veut bien le reprendre à son service.

« Votre très humble servante,

« Veuve CALONNE. »

NOTE DE LA MAIN DE TALLEYRAND

« Renvoyer à la division de la « liberté individuelle » cette pétition ayant pour objet l'élargissement d'un serviteur du ci-devant duc d'Enghien. — Ch. Mau. TALLEYRAND. »

« Le 11 janvier 1804.

« *A Son Excellence le Ministre de la police générale de l'Empire*,

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence de la réclamation formée en faveur du sieur Weinborn, ancien grand-vicaire du diocèse de Strasbourg, au delà du Rhin, tendant à obtenir la permission de se fixer dans cette ville. Le sieur Weinborn était secrétaire du feu cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, son homme de confiance. Il fut arrêté à Ettenheim, lors de l'affaire du duc d'Enghien, amené à Paris et détenu au Temple, pendant huit mois;

mis ensuite en liberté, par décision de Votre Excellence du 28 brumaire, an XII (etc.). »

Suit une note de la main de Weinborn, se terminant par ces mots : « J'ai accepté avec empressement le nouveau Concordat, et j'y ai adhéré du fond de mon âme. — WEINBORN, vicaire général. »

Note de la main de Talleyrand à qui Fouché dut, sans doute, communiquer cette pièce :

« Laissez donc allez ce vieux fou. — T. P. de BÉNÉVENT. »

L'histoire ne dit pas si ce Weinborn relâché ne préféra point rester toute la vie fou, plutôt que d'être un assassin. A coup sûr, Talleyrand, coupable et convaincu de ce crime, est responsable de cette parole — la sienne — celle qui, loin d'être un trait d'esprit, n'est qu'un poignard sanglant perçant à son tour le véritable assassin du duc d'Enghien, dont Talleyrand plaignit par ces mots, l'injuste mort :

— Ce fut plus qu'un crime ; ce fut une faute !

Mais à combien de fautes aussi énormes, dont celle-ci était à peine la première, ce ministre néfaste allait vouer sa vie trop longue et son nom immortel, parmi les noms odieux des plus célèbres politiques et des plus remarquables bandits ?

Si l'on n'a de place dans la vie que celle qu'on y prend, et dans l'histoire que celle qu'on y laisse, il est à craindre que Talleyrand n'ait usé de toute sa grandeur dans la première que pour abuser, dans la seconde, de toute sa petitesse. Telle est, du moins, l'impression pénible qui se dégage de la lecture ennuyeuse des quatre épais volumes des *Mémoires* de cet homme, où il réédite de vieux papiers d'affaires générales déjà connus, et non des souvenirs particuliers et ignorés encore. Chose étrange pourtant, que cette confession d'un diplomate, dont la situation considérable pendant les trente dernières années du dix-huitième siècle et les premiers trente ans du dix-neuvième, aurait pu prêter aux révélations les plus intéressantes. Mais, si bien commencée avec un premier livre écrit sur son adolescence par un pur gentilhomme de naissance et de littérature, elle s'arrête là, net. Talleyrand ne poursuivra son récit que comme un insipide fureteur de cartons verts et comme un soporifique ministre des Relations extérieures... mais intérieures, que non pas !

— Il faut se garder des premiers mouvements, parce qu'ils sont

presque toujours honnêtes ! avait écrit, un jour, cet heureux débutant et ce néfaste finisseur, qui avait ajouté en une autre circonstance : « Après l'affection que je me porte, les autres sont inutiles ! » et qui se fût certes gardé, après avoir si bien fait ses affaires, de faire un peu celles de ses malheureux éditeurs. Quant aux affaires de Talleyrand, vous savez ce que, de son temps déjà, Napoléon en pensait :

— Voyons, Talleyrand, lui demanda un jour l'empereur, la main sur la conscience, combien avez-vous gagné avec moi ?

— Le chiffre que vous me demandez est comme celui de l'âge d'une femme, qui n'avoue que l'âge des autres.

— N'aurait-elle pas intérêt à dire la vérité ? En la dissimulant, elle s'expose à être vieillie, comme vous à être chargé par la cavalerie de Saint-Georges d'Angleterre.

— Eh bien ! Sire, en bloc, soixante millions.

— Ce ne serait pas trop cher, ajouta Napoléon, si le chiffre était vrai.

Un autre chiffre tout aussi vrai fut, parmi les cent autres chiffres dont les *Mémoires* de Talleyrand ne disent rien, celui qu'il avoua encore après la compétition au trône de Naples, par Ferdinand et par Murat :

— Comme avocat, je reçus de chacun de ces deux clients 1,250,000 francs. Mais Ferdinand y ajouta une nouvelle investiture de la principauté de Bénévent, et le duché de Dino ; ce qui fit pencher la balance de son côté. *Væ victis !*

Væ victis !... et tant pis pour le malchanceux éditeur de ces insupportables *Mémoires*. Et connaissait-il si peu l'histoire que, malgré elle, il se soit confié à son auteur suspect ? Avant de prendre pour des œuvres littéraires les écrits qu'aurait laissés Talleyrand, que n'avait-on plutôt consulté les souvenirs de ceux qui entendirent le fin Laubardement de cette époque moins écrivassière et moins bavarde même que la nôtre, dire à maintes reprises ces mots qui valent bien des *Mémoires*, après tout, mais à la condition qu'on les retienne :

— Les oies font assurément moins de sottises, qu'on n'en écrit avec leurs plumes.

— Un long discours n'avance pas plus les affaires, qu'une robe traînante n'aide à la marche.

— Celui qui ne comprend pas un regard, ne comprendra pas davantage une longue explication.

— Les hommes discrets parlent sans qu'on leur demande ce qu'ils ont à dire ; ils ne répondent jamais.

— L'homme est une intelligence contrariée par des organes.

— La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

— On ne va jamais si loin que lorsque l'on ne sait pas où l'on va.

— Ne dites jamais de mal de vous ; vos amis en diront toujours assez.

— Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

— L'inertie est une vertu ; l'activité est un vice. On doit être actif, quand l'occasion passe ; on peut être paresseux et nonchalant, quand on l'attend.

— Tout ce qu'on dit sera répété, tout ce qu'on écrit sera publié, et tout se retournera contre vous.

— Rœderer est chargé de la Constitution cisalpine. Il prépare deux projets : l'un court et clair, l'autre détaillé et confus, qu'il me soumet. Il tenait pour le premier, disant qu'une Constitution doit être courte : — Oui, c'est bien cela, Rœderer ; courte et obscure.

Les *Mémoires* de Talleyrand sont un peu plus longs que la Constitution de Rœderer, sans être plus explicatifs. Et voilà pourquoi, pauvre éditeur, votre fille est muette. Et plût à Dieu que se tût tout à fait cette fille, plus vicieuse que les vieilles, dès vingt-cinq ans où nous avons vu Talleyrand, nommé à l'évêché d'Autun, oublier son anneau et sa barrette dans la chambre à coucher de la comtesse de Flahaut. Il est vrai que, si le futur général de Flahaut n'était pas né de cette faute, la reine Hortense n'eût pu permettre, plus tard, au comte de Morny de s'appeler le frère de Napoléon III. C'est ce qui prouve, comme eût dit encore Talleyrand avec sa langue de libertin exquis, que toute faute reçoit ici-bas sa récompense.

— Tenez, vous n'êtes que de la boue dans un bas de soie ! lui dit un jour Napoléon.

Si encore ce joli polisson eût osé répondre à l'Empereur aussi vicieux, mais plus violent que son ministre :

— Je suis ce bas de soie, vous êtes l'autre ; les deux font la paire.

Il aima mieux réserver sa réplique et ajouter, un autre jour :

— Sire, la politesse est votre ennemie personnelle. Si vous pouviez vous en défendre à coups de canon, il y a beaucoup de temps qu'elle n'existerait plus.

« Tout cela s'entendait, continue Talleyrand, en traversant les galeries, au milieu des officiers et des courtisans étonnés, curieux et malveillants. Je me donnai le plaisir de leur dire :

— Vous avez là, messieurs, un grand homme bien mal élevé.

— C'est Esope à la Cour ! dit une voix :

— Le parallèle est flatteur. Esope faisait parler les bêtes. »

Qu'on fouille ces *Mémoires*, on n'y trouvera pas ces perles. Ce n'est pas là que Talleyrand les renferma. On ne les y aurait, d'ailleurs, découvertes que cinquante ans après sa mort. Or, les mémoires des contemporains seraient, pour de tels bons mots, de plus précieux écrins que les *Mémoires* des libraires; et c'est au détriment des seconds qu'il faut, aujourd'hui, consulter les premiers.

On pourrait, rien qu'en consultant les vieux souvenirs des Monrond, des Rémuzat, des Barante, des Broglie, — des contemporains de Talleyrand qui ont écrit, en même temps que les leurs, les vrais et les plus curieux Mémoires de Talleyrand lui-même, — on pourrait rédiger un catéchisme étonnant, tout entier par demandes et réponses, lesquelles seraient tout entières de cet indéconcertable moraliste en politique, comme en tout le reste. Qui ne le reconnaîtra à ces formules dont lui seul fut l'inimitable maître?

— Une girouette! Ce n'est pas elle qui change, c'est le vent.

— L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

— J'ai vu douze gouvernements : Louis XV, Louis XVI, la Révolution, la République, le Directoire, le Consulat, l'Empire, les Cent-Jours, les deux Restaurations, Charles X et Louis-Philippe, qui me regardait comme un augure. Je me donnai le plaisir de lui dire : « Hé! hé! Sire, c'est le treizième. » Je comptais bien ne pas rester sur ce vilain nombre.

— Quand au remords, c'est l'indignation finale des imbéciles qui manquent d'estomac.

— Au 18 Brumaire, je disais : Où est le *tyran* qui nous rendra la *liberté?*

— Oui, oui, beaucoup de conscience : il y en a même qui en ont deux.

— Agiter le peuple, avant de s'en servir : sage maxime. Mais il est inutile d'exciter les citoyens à se mépriser les uns les autres; ils sont assez intelligents pour se mépriser tout seuls.

— On n'est quelque chose dans le monde, qu'à la condition de ne pas valoir beaucoup mieux que lui.

— Une monarchie doit être gouvernée avec des démocrates, et une république avec des aristocrates.

— Pour prendre un parti, il faut d'abord savoir si celui qui nous conviendrait sera assez fort pour justifier l'espérance de succès, sans quoi il y aurait folie à se mêler de la partie.

— Il faut traiter légèrement les grandes affaires et les choses d'importance, et sérieusement les plus frivoles et les plus inutiles. Cette méthode a l'avantage que les esprits ordinaires ne peuvent s'en servir.

— Tout arrive et doit arriver par la combinaison et le jeu des événements. Tout s'en va et tout revient. On revient de tout, et on revient à tout. Ceux qui disent qu'ils sont revenus de tous, ne sont jamais allés nulle part.

De Naples à Bénévent. — Une terrasse.

— Le parallèle est flatteur. Esope faisait parler les bêtes. »

Qu'on fouille ces *Mémoires*, on n'y trouvera pas ces perles. Ce n'est pas là que Talleyrand les renferma. On ne les y aurait, d'ailleurs, découvertes que cinquante ans après sa mort. Or, les mémoires des contemporains seraient, pour de tels bons mots, de plus précieux écrins que les *Mémoires* des libraires; et c'est au détriment des seconds qu'il faut, aujourd'hui, consulter les premiers.

On pourrait, rien qu'en consultant les vieux souvenirs des Monrond, des Rémuzat, des Barante, des Broglie, — des contemporains de Talleyrand qui ont écrit, en même temps que les leurs, les vrais et les plus curieux Mémoires de Talleyrand lui-même, — on pourrait rédiger un catéchisme étonnant, tout entier par demandes et réponses, lesquelles seraient tout entières de cet indéconcertable moraliste en politique, comme en tout le reste. Qui ne le reconnaîtra à ces formules dont lui seul fut l'inimitable maître?

— Une girouette! Ce n'est pas elle qui change, c'est le vent.

— L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

— J'ai vu douze gouvernements : Louis XV, Louis XVI, la Révolution, la République, le Directoire, le Consulat, l'Empire, les Cent-Jours, les deux Restaurations, Charles X et Louis-Philippe, qui me regardait comme un augure. Je me donnai le plaisir de lui dire : « Hé! hé! Sire, c'est le treizième. » Je comptais bien ne pas rester sur ce vilain nombre.

— Quand au remords, c'est l'indignation finale des imbéciles qui manquent d'estomac.

— Au 18 Brumaire, je disais : Où est le *tyran* qui nous rendra la *liberté?*

— Oui, oui, beaucoup de conscience : il y en a même qui en ont deux.

— Agiter le peuple, avant de s'en servir : sage maxime. Mais il est inutile d'exciter les citoyens à se mépriser les uns les autres; ils sont assez intelligents pour se mépriser tout seuls.

— On n'est quelque chose dans le monde, qu'à la condition de ne pas valoir beaucoup mieux que lui.

— Une monarchie doit être gouvernée avec des démocrates, et une république avec des aristocrates.

— Pour prendre un parti, il faut d'abord savoir si celui qui nous conviendrait sera assez fort pour justifier l'espérance de succès, sans quoi il y aurait folie à se mêler de la partie.

— Il faut traiter légèrement les grandes affaires et les choses d'importance, et sérieusement les plus frivoles et les plus inutiles. Cette méthode a l'avantage que les esprits ordinaires ne peuvent s'en servir.

— Tout arrive et doit arriver par la combinaison et le jeu des événements. Tout s'en va et tout revient. On revient de tout, et on revient à tout. Ceux qui disent qu'ils sont revenus de tous, ne sont jamais allés nulle part.

De Naples à Bénévent. — Une terrasse.

— Je ne connais rien de ruineux, comme ce qui est gratuit.
— J'ai quitté les affaires, parce qu'il n'y en avait plus.
— Je meurs, en homme qui sut vivre.

Vécut-il en homme qui sut aimer, ce *deformed transformed* autrement phénoménal que celui de Byron, ce séminariste laïque moins bot du pied que du cœur et dont l'infirmité lui avait appris à se chérir lui-même avant les autres. Il y avait pris tant de goût, dès vingt ans et dès Saint-Sulpice, qu'à soixante-quinze ans il s'en délectait encore, au détriment des grâces épaisses de Mme Grant, de celles plus idéales et non moins vaines de Pauline de Dino, et des désespoirs de Mme de Staël qui, le menaçant de mourir de douleur, le forçait à la frapper elle-même du mot malin dont elle avait déjà accablé, pour son compte, ce pauvre fou de Benjamain Constant : « Je meurs, si... — Mourez d'abord : nous verrons ensuite. »

Les pages qui survivront de cet évêque parjure aux serments sacerdotaux de sa première jeunesse, seront celles qu'il aura laissé à d'autres le soin d'extraire, en mots souvent heureux, de ses longues élucubrations diplomatiques et paradoxales. Cet ensemble de pensées, dont la conscience d'un chrétien ne ferait pas son catéchisme ni même un esprit simplement droit son *vade mecum* avouable; ce singe sacerdotal en pouvait faire son bréviaire. Et c'est ce bréviaire de prélat défroqué, dont Talleyrand n'usait plus depuis sa jeunesse, qu'il est permis d'emprunter aux meilleurs mots de ce vieux disciple de Voltaire. De telles sentences, dignes du maître et de l'élève suffiront à donner à cette existence d'octogénaire qui n'œuvra jamais que pour lui seul, le cadre d'or faux où le portrait de ce cynique renégat, qui ne fit rien de bon pour ses contemporains, peut encore parler à ses descendants. Ecoutez-le encore; du haut de son rabat de prêtre retourné en jabot de seigneur, vous dire du bout de ses lèvres si frivolement françaises et si dédaigneusement parjures.

« Ce n'est point, peut-il ajouter, sans une secrète satisfaction que je donnerais la clef de l'énigme de ma vie. Si l'hypocrisie venait à mourir, la modestie devrait prendre au moins le petit deuil. Pour moi, je ne crains ni les pamphlétaires, ni les imbéciles, et on sait quel cas je fais de l'opinion. Je suis un vieux parapluie sur lequel il pleut depuis un demi-siècle, et quelques gouttes de plus ou de moins ne me font rien. Mes « Mémoires » suffiront. Il me semble que ma voix est un dernier écho qui résonnera avec une vibration tombale, dans la sonorité du vide. Alors le rideau sera tombé sur les comédies

sinistres et les tragédies ridicules. On écoutera sans passion ces histoires devenues légendaires dont les acteurs et les témoins auront disparu. Mon esprit ne m'a servi qu'à faire hardiment des sottises pour réparer celles des autres; mais je suis trop vieux serpent pour changer de peau. Si c'était à recommencer, je recommencerais, peut-être autrement, et je tomberais de Charybde en Scylla.

« Toute ma vie se résume dans mon *Bréviaire*. Il renferme l'ensemble des principes et des maximes des moralistes et des philosophes qui ont dirigé mes actes et ma conduite. Il ne me quitte jamais; je l'ai dans la tête, et le voici :

Mon bréviaire

On a fait de moi, un diseur de bons mots. Je n'ai jamais dit un bon mot de ma vie; mais je tâche de dire, après mûre réflexion, sur beaucoup de choses, le mot juste.

Tout ce qui est accepté comme vérité par la foule est, généralement, un préjugé ou une sottise.

On s'empare des couronnes, on ne les escamote pas.

Lorsqu'une société est impuissante à créer un gouvernement, il faut que le gouvernement crée une société.

Il faut se garder des premiers mouvements, parce qu'ils sont presque toujours honnêtes.

Il faut, en politique comme ailleurs, ne pas engager tout son cœur, ne pas trop aimer; cela embrouille, cela obscurcit la clarté des vues, et n'est pas toujours compté à bien. Cette excessive préoccupation d'autrui, ce dévouement qui s'oublie trop soi-même, nuit souvent à l'objet aimé et toujours à l'objet aimant, qu'il rend moins mesuré, moins adroit et moins persuasif.

L'Evangile anglais : « Fais aux autres ce qu'ils te font. »

Dans l'incertitude d'un danger, il vaut mieux réserver son énergie-

pour le combattre quand il arrive, que de l'user à le voir venir de loin. Il est toujours assez tôt de serrer la main du diable, quand on le rencontre.

Il y a beaucoup de mauvaises chances et il y en a aussi quelques bonnes; c'est le cheveu de l'occasion. La fortune frappe au moins une fois; si on n'est pas prêt à la recevoir, elle entre par la porte et sort par la fenêtre.

Faire garder les pauvres en bourgeron par les pauvres en uniforme, voilà le secret de la tyrannie et le problème des gouvernements.

L'art de mettre les hommes à leur place est le premier, peut-être, dans la science du gouvernement; mais celui de trouver la place des mécontents est, à coup sûr, le plus difficile; et présenter à leur imagination des lointains, des perspectives où puissent se prendre leurs pensées et leurs désirs, est, je crois, une des solutions de cette difficulté sociale.

Il faut mener les hommes sans leur faire sentir le joug, asservir les volontés sans les contraindre.

Lorsque vous aurez, par nécessité, un confident à prendre et lorsqu'un dévouement vous sera absolument nécessaire, demandez-le toujours à la jeunesse, rarement à l'âge mûr, à la vieillesse jamais.

Les années ne font pas les sages, elles ne font que des vieillards.

On ne rajeunit pas, on prolonge la jeunesse.

Quand les cartes sont brouillées et que les affaires paraissent désespérées, il n'y a qu'à laisser aller les choses, comme l'eau coule à sa pente; elles finissent par se débrouiller toutes seules et s'arranger d'elles-mêmes. Rien faire et laisser dire.

L'esprit est une puissance.

L'esprit sert à tout et ne mène à rien.

Le silence m'a plus servi, dans ce monde, que l'esprit.

Rien ne doit inspirer un orgueil plus légitime que la haine avec laquelle les hommes supérieurs nous poursuivent: ils n'en ont que pour ceux qu'ils croient au-dessus d'eux; les autres ne leur inspirent que de la colère ou du mépris.

Les méthodes sont les maîtres des maîtres.

Le bon Dieu nous a mis des yeux devant le front, pour que nous regardions toujours devant nous et jamais en arrière.

Il n'est pas facile de haïr toujours; ce sentiment ne demande souvent qu'un prétexte pour s'évanouir.

Ne dites jamais de mal de vous, vos amis en diront toujours assez.

Il n'y a pas de sentiment moins aristocratique que l'incrédulité.

On ne croit plus aux sauveurs de la patrie; ils ont gâté le métier.

Un ami véritable est une douce chose, à la condition qu'il ne soit pas un grand homme. Mais il faudrait l'aller chercher au Monomotapa.

La table est le pivot autour duquel tourne la civilisation.

Il ne faut jamais se fâcher contre les choses, parce que cela ne leur fait rien du tout.

Mes amis, il n'y a pas d'amis!

Tout ce qu'on dit sera répété, tout ce qu'on écrit sera publié, et tout se retournera contre vous.

Il faut suivre ses inspirations, et ne jamais se repentir ni du bien, ni du mal, ni des sottises.

Toutes les fois que j'ai visité une capitale, on m'a prévenu que j'étais dans la ville la plus corrompue de l'Europe. Et c'était vrai.

L'inertie est une vertu, l'activité est un vice. Savoir entendre est une habileté en politique; la patience a fait souvent les grandes positions. On doit être actif, quand l'occasion passe; on peut être paresseux et nonchalant, quand on l'attend.

La combinaison des événements, le cours naturel des choses offrent de meilleures occasions que l'intelligence; l'imagination, l'ingéniosité, l'esprit, la volonté n'en peuvent faire naître.

Laplace, dans sa théorie scientifique, n'a pas eu besoin de Dieu, cette hypothèse. Dans mon système politique, je me suis passé de la morale, où le cœur est la dupe de l'esprit.

Les principes reposent sur leur certitude et leur utilité; la morale est fondée sur l'intérêt qui la sert.

Les affections légitimes ne viennent pas des sentiments de la nature et des liens du sang, mais de la raison.

Une parfaite droiture est la plus grande des habiletés; la vérité devient un calcul et la franchise un moyen.

La vertu est parfois récompensée et le vice puni, exceptions qui confirment la règle.

La vie serait assez supportable sans ses plaisirs.

J'ai vu le fond de ce qu'on appelle les honnêtes gens, c'est hideux. La question est de savoir s'il y a des honnêtes gens, quand l'intérêt ou la passion est en jeu.

Tout arrive et doit arriver par la combinaison et le jeu des événements. Tout s'en va et tout revient. On revient de tout et on revient à tout. Ceux qui disent qu'ils sont revenus de tout, ne sont jamais allés nulle part.

La franchise est toujours invoquée pour exprimer les choses désagréables à entendre; les compliments s'en passent.

On est vieux quand on n'espère plus rien.

Il y a des occasions qui ont un faux chignon; quand on veut le saisir, il vous reste dans la main.

La plus dangereuse des flatteries est la médiocrité de ce qui nous entoure.

Les gens d'esprit promettent, ne tiennent pas et finissent par payer le double de ce qu'ils ont promis.

Il arrive un moment où on ne voit plus que le revers de toutes les médailles.

Le mépris doit être le plus mystérieux des sentiments.

Il y a des femmes qui ne peuvent pas cacher leur âge, ce sont les reines.

Il faut que chacun trouve son mot dans l'énigme de la vie; il ne sert à rien qu'on vous le dise; les uns ne l'écoutent pas, les autres le prennent à contre-sens.

Il y a des sourires qui blessent, comme des poignards.

Un mot suffit pour séparer les destinées, comme le coupant du glaive.

Il faut avoir été berger pour apprécier le bonheur des moutons.

C'est prodigieux, tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout.

Il suffit quelquefois de prédire un événement pour le faire arriver.

Un long discours n'avance pas plus les affaires qu'une robe traînante n'aide à la marche.

Les hommes adroits et légers surnagent, comme le liège, au milieu des tempêtes.

Des sottises faites par des gens habiles, des extravagances dites par des gens d'esprit, des crimes commis par d'honnêtes gens, voilà les révolutions.

C'est moins par la rareté des maladies qu'on peut juger la force du tempérament des hommes, que par la promptitude et la vigueur du rétablissement.

Si quelqu'un vous dit qu'il n'est d'aucun parti, commencez par être sûr qu'il n'est pas du vôtre.

Oui et *Non* sont les mots les plus courts et les plus faciles à prononcer, et ceux qui demandent le plus d'examen.

L'encre des diplomates s'efface vite, quand on ne répand pas dessus de la poudre à canon.

Les grandes places sont comme les rochers élevés, les aigles et les reptiles seuls y parviennent.

Le moment difficile n'est pas l'heure de la lutte, c'est celle du succès.

En voyant les petits à l'œuvre, on se réconcilie avec les grands.

Celui qui ne comprend pas un regard ne comprendra pas davantage une longue explication.

Tout phénomène physique a son semblable dans l'ordre moral. La réaction est égale à l'action; une tempête endort la nature, une révolution calme un peuple, une émotion violente apaise l'âme humaine.

De Naples à Bénévent. — Un coin de route.

Il faut se défier de tout homme qui n'a pas été républicain avant trente ans, et qui persiste à l'être passé cet âge.

C'est prodigieux, tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout.

Il suffit quelquefois de prédire un événement pour le faire arriver.

Un long discours n'avance pas plus les affaires qu'une robe traînante n'aide à la marche.

Les hommes adroits et légers surnagent, comme le liège, au milieu des tempêtes.

Des sottises faites par des gens habiles, des extravagances dites par des gens d'esprit, des crimes commis par d'honnêtes gens, voilà les révolutions.

C'est moins par la rareté des maladies qu'on peut juger la force du tempérament des hommes, que par la promptitude et la vigueur du rétablissement.

Si quelqu'un vous dit qu'il n'est d'aucun parti, commencez par être sûr qu'il n'est pas du vôtre.

Oui et *Non* sont les mots les plus courts et les plus faciles à prononcer, et ceux qui demandent le plus d'examen.

L'encre des diplomates s'efface vite, quand on ne répand pas dessus de la poudre à canon.

Les grandes places sont comme les rochers élevés, les aigles et les reptiles seuls y parviennent.

Le moment difficile n'est pas l'heure de la lutte, c'est celle du succès.

En voyant les petits à l'œuvre, on se réconcilie avec les grands.

Celui qui ne comprend pas un regard ne comprendra pas davantage une longue explication.

Tout phénomène physique a son semblable dans l'ordre moral. La réaction est égale à l'action; une tempête endort la nature, une révolution calme un peuple, une émotion violente apaise l'âme humaine.

De Naples à Bénévent. — Un coin de route.

Il faut se défier de tout homme qui n'a pas été républicain avant trente ans, et qui persiste à l'être passé cet âge.

Il y a une arme plus terrible que la calomnie, c'est la vérité.

Une monarchie doit être gouvernée avec des démocrates, et une république avec des aristocrates.

Dans les choses d'importance, il ne faut pas demander de conseils; il faut peser, oser et agir.

Quand on part, on arrive toujours, mais il faut partir.

On ne va jamais si loin, que lorsqu'on ne sait pas où l'on va.

Celui qui est vraiment fort sait quelquefois plier.

A force de vouloir rapprocher les peuples, on s'expose à les mettre à portée des canons.

Il faut imposer et en imposer.

On peut quelquefois venir à bout des sentiments; des opinions, jamais.

Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

C'est un grand malheur pour une nation, qu'un bon homme dans une place qui exige un grand homme.

Le pouvoir de tout faire n'en donne pas le droit.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

Un Etat chancelle quand on ménage les mécontents; il touche à sa ruine quand la crainte les élève aux premières dignités.

La vie se passe à dire : « Plus tard », et à s'entendre dire : « Trop tard. »

Les hommes secrets disent, sans qu'on leur demande, ce qu'ils ont à dire, ils ne répondent jamais.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

On n'est quelque chose, dans le monde, qu'à la condition de ne pas valoir beaucoup mieux que lui.

L'homme est une intelligence contrariée par des organes.

L'obligé prend un premier service reçu pour le droit d'en demander et d'en obtenir un second.

En toutes choses, les commencements sont beaux, les milieux fatigants et les fins pitoyables.

L'argent, dont on fait un dieu, n'a qu'un pouvoir bien limité, si on considère les choses qu'il ne procure à aucun prix. Les misérables voient le bonheur dans la fortune, et, malgré ses réels avantages, les riches ne l'y trouvent jamais. Né dans un état si envié, je n'ai pas tardé à reconnaître que les biens véritables, incontestés, sont à tout le monde : la jeunesse, la santé, l'intelligence, la beauté, l'amour. Pour ces biens-là, pas de classe privilégiée; le plus pauvre peut les avoir, le plus riche ne peut pas les acheter. On a beau dire :

Jamais surintendant ne trouva de cruelles.

Quand cela serait, il en a toujours pour son argent.

L'amour est un sentiment, une sottise ou une affaire.

Je crains plus une armée de cent moutons commandée par un lion, qu'une armée de cent lions commandée par un mouton.

Je ne me plaindrais pas d'avoir des souliers percés si j'avais les jambes d'aplomb, de manquer de pain si j'avais de l'appétit, d'être

sans un sou vaillant si l'avenir était devant moi, enfin je ne me plaindrais de rien ni de personne si je n'avais passé le temps d'aimer.

Après l'affection que je me porte, les autres sont inutiles; je n'ai besoin ni d'aimer ni d'être aimé.

Il y a des fautes que j'excuse et des passions que je pardonne, ce sont les miennes.

De Naples à Bénévent. — Un jardin de presbytère.

Si l'expérience des autres pouvait servir à quelque chose, il suffirait de se faire un *Bréviaire*, comme celui-ci, pour marcher d'un pied sûr dans la vie. Mais l'expérience personnelle est un médecin qui arrive toujours après la maladie, une étoile qui se lève quand on va se coucher.

Étoile ou feu follet, de ce qu'avait été Talleyrand pendant quatre-vingt-quatre années d'une vie capable d'étonner le monde à bien des titres divers, à trois heures trente-cinq minutes du 17 mai 1838, il ne resta plus qu'un cadavre. A la nouvelle d'une fin qui n'avait arrêté

ici-bas qu'un vieillard, depuis longtemps inutile sinon néfaste aux directions de son siècle, le feu prince de Bénévent, qui terminait ainsi sa carrière, dut faire réfléchir assez profitablement le jeune préfet de ce même duché où commençait à se lever son astre dans le ciel politique, quand l'autre s'y couchait si déplorablement.

A quelle bonne chose, — pouvait penser Joachim Pecci dans les longues méditations de sa préfecture bénéventine, — avait été utile un

Talleyrand sur son lit de mort.

maître de ce genre, dont il avait appris à mépriser la détestée mémoire, dès son enfance, à Carpineto, au foyer même du colonel Pecci, son père? Cadet des Talleyrand-Périgord par sa naissance, qu'il dut, en 1754, à une folle descendante de la satyrique princesse des Ursins, après avoir passé loin des siens la jeunesse frivole que l'on sait, cet homme s'était fait prêtre sans vocation à vingt et un ans, pour devenir évêque sans dignité à trente-quatre, et président de l'Assemblée Constituante en 1790. Sa juste récompense avait été ce

sans un sou vaillant si l'avenir était devant moi, enfin je ne me plaindrais de rien ni de personne si je n'avais passé le temps d'aimer.

Après l'affection que je me porte, les autres sont inutiles; je n'ai besoin ni d'aimer ni d'être aimé.

Il y a des fautes que j'excuse et des passions que je pardonne, ce sont les miennes.

De Naples à Bénévent. — Un jardin de presbytère.

Si l'expérience des autres pouvait servir à quelque chose, il suffirait de se faire un *Bréviaire*, comme celui-ci, pour marcher d'un pied sûr dans la vie. Mais l'expérience personnelle est un médecin qui arrive toujours après la maladie, une étoile qui se lève quand on va se coucher.

Étoile ou feu follet, de ce qu'avait été Talleyrand pendant quatre-vingt-quatre années d'une vie capable d'étonner le monde à bien des titres divers, à trois heures trente-cinq minutes du 17 mai 1838, il ne resta plus qu'un cadavre. A la nouvelle d'une fin qui n'avait arrêté

ici-bas qu'un vieillard, depuis longtemps inutile sinon néfaste aux directions de son siècle, le feu prince de Bénévent, qui terminait ainsi sa carrière, dut faire réfléchir assez profitablement le jeune préfet de ce même duché où commençait à se lever son astre dans le ciel politique, quand l'autre s'y couchait si déplorablement.

A quelle bonne chose, — pouvait penser Joachim Pecci dans les longues méditations de sa préfecture bénéventine, — avait été utile un

Talleyrand sur son lit de mort.

maître de ce genre, dont il avait appris à mépriser la détestée mémoire, dès son enfance, à Carpineto, au foyer même du colonel Pecci, son père? Cadet des Talleyrand-Périgord par sa naissance, qu'il dut, en 1754, à une folle descendante de la satyrique princesse des Ursins, après avoir passé loin des siens la jeunesse frivole que l'on sait, cet homme s'était fait prêtre sans vocation à vingt et un ans, pour devenir évêque sans dignité à trente-quatre, et président de l'Assemblée Constituante en 1790. Sa juste récompense avait été ce

titre bien gagné par le talent qu'il avait dépensé dans l'abolition des vœux monastiques et dans la Constitution civile du clergé : deux étapes glorieuses de sa carrière sacerdotale, entre lesquelles il faut placer la Fête de la Fédération où il pontifia au Champ-de-Mars, et le sacre des évêques constitutionnels de l'Aisne et du Finistère qui n'eussent pu trouver, en France, de prélat consécrateur plus digne que celui d'Autun, constitutionnel comme eux et déjà plus renégat que tout autre. Mûr pour toutes les apostasies après celle de l'autel, il pouvait, d'un front toujours pareil, risquer celle du trône sans perdre au change la reconnaissance qu'il n'eut jamais de ses maîtres divers, être assez fourbe pour laisser croire à Bonaparte qu'il lui devait les grâces du Directoire, à la Restauration la déchéance de l'Empire et, après trois royautés que ce Warwick sans pudeur n'avait pas sacrées sans déchéances humiliantes ni sans coûteuses révolutions, finir, comme il avait vécu, dans une dernière apostasie où ce même Talleyrand odieux, le matin même de sa mort, en présence de M^me^ de Dino et de l'abbé Dupanloup, crut pouvoir brûler ce qu'il avait adoré et adorer ce qu'il avait brûlé.

Ce que le prince de Bénévent n'a pas brûlé et dont M^gr^ Joachim Pecci se souviendra, au cours de la longue carrière de diplomatie irrépréhensible et d'honneur intact qu'il fournira, c'est la mémoire qui reste aux hommes de cet aristocrate renégat, de ce prêtre parjure, de cet évêque dégradé, de ce singe de génie inutile pour les grands gestes de l'action, bon tout au plus pour les grimaces de la parade, — ce tas de boue dans un bas de soie, que Napoléon appelait, plutôt drolatiquement que pour prendre au sérieux cet autre *deformed transformel* de l'Histoire honteuse d'un tel ministre ou d'un pareil bouffon :

— Taill'rand !

Un coin de théâtre, sous l'État pontifical (Dessin de Thomas, 1830).

III

LES THÉATRES DE ROME

L'Anticamera.

Avec sa couronne mélancolique de montagnes napolitaines, Bénévent, ainsi enclavé dans le *Regno*, allait-il être le petit royaume sans issue où le rival d'un autre Talleyrand promis à la politique de demain continuerait à languir, devant le *Bréviaire* du maître menteur qu'avec sa belle loyauté de noble diplomate M^gr^ Joachim Pecci désavouerait, plus tard, sur la scène du monde réservée à son gouvernement pontifical? Grâce aux premières négociations de son active jeunesse, les bandits napolitains ne trouvaient plus, dans Bénévent, de refuge pour leurs personnes, ni d'immunité pour leurs crimes, sous l'écusson tutélaire des Pacca dont le neveu maté n'alla pas même se plaindre au cardinal, son oncle. Comme le brigandage, la con-

titre bien gagné par le talent qu'il avait dépensé dans l'abolition des vœux monastiques et dans la Constitution civile du clergé : deux étapes glorieuses de sa carrière sacerdotale, entre lesquelles il faut placer la Fête de la Fédération où il pontifia au Champ-de-Mars, et le sacre des évêques constitutionnels de l'Aisne et du Finistère qui n'eussent pu trouver, en France, de prélat consécrateur plus digne que celui d'Autun, constitutionnel comme eux et déjà plus renégat que tout autre. Mûr pour toutes les apostasies après celle de l'autel, il pouvait, d'un front toujours pareil, risquer celle du trône sans perdre au change la reconnaissance qu'il n'eut jamais de ses maîtres divers, être assez fourbe pour laisser croire à Bonaparte qu'il lui devait les grâces du Directoire, à la Restauration la déchéance de l'Empire et, après trois royautés que ce Warwick sans pudeur n'avait pas sacrées sans déchéances humiliantes ni sans coûteuses révolutions, finir, comme il avait vécu, dans une dernière apostasie où ce même Talleyrand odieux, le matin même de sa mort, en présence de M^me^ de Dino et de l'abbé Dupanloup, crut pouvoir brûler ce qu'il avait adoré et adorer ce qu'il avait brûlé.

Ce que le prince de Bénévent n'a pas brûlé et dont M^gr^ Joachim Pecci se souviendra, au cours de la longue carrière de diplomatie irrépréhensible et d'honneur intact qu'il fournira, c'est la mémoire qui reste aux hommes de cet aristocrate renégat, de ce prêtre parjure, de cet évêque dégradé, de ce singe de génie inutile pour les grands gestes de l'action, bon tout au plus pour les grimaces de la parade, — ce tas de boue dans un bas de soie, que Napoléon appelait, plutôt drolatiquement que pour prendre au sérieux cet autre *deformed transformel* de l'Histoire honteuse d'un tel ministre ou d'un pareil bouffon :

— Taill'rand !

Un coin de théâtre, sous l'État pontifical (Dessin de Thomas, 1830).

III

LES THÉATRES DE ROME

L'Anticamera.

Avec sa couronne mélancolique de montagnes napolitaines, Bénévent, ainsi enclavé dans le *Regno*, allait-il être le petit royaume sans issue où le rival d'un autre Talleyrand promis à la politique de demain continuerait à languir, devant le *Bréviaire* du maître menteur qu'avec sa belle loyauté de noble diplomate M^gr^ Joachim Pecci désavouerait, plus tard, sur la scène du monde réservée à son gouvernement pontifical? Grâce aux premières négociations de son active jeunesse, les bandits napolitains ne trouvaient plus, dans Bénévent, de refuge pour leurs personnes, ni d'immunité pour leurs crimes, sous l'écusson tutélaire des Pacca dont le neveu maté n'alla pas même se plaindre au cardinal, son oncle. Comme le brigandage, la con-

trebande y était pour longtemps aussi refrénée, en vertu d'un concordat habile qui donnait la mesure de ceux que ce préfet de trente ans saurait, plus tard, négocier pour la paix du monde catholique. Qu'aurait fait plus longtemps, dans cette province redevenue tranquille et prospère, le jeune délégat que son gouvernement de trois années heureuses pour les autres et fatales pour sa santé, avait recommandé à l'attention particulière de son Souverain ?

On était arrivé à l'été de 1841. Grégoire XVI, projetant un voyage de visites pontificales dans les Romagnes, avait besoin, dans Pérouse, d'un préfet aussi prudent qu'entreprenant, qui saurait préparer au pape la voie sûre, à travers les manœuvres de la Révolution qui complotait dans cette Légation, comme sur son boulevard de choix. Le billet de la *Segreteria* transférant Mgr Pecci à la délégation de Spolète, était déjà signé le 15 juin 1841, quand il fut rapporté presque aussitôt par Grégoire XVI lui-même, qui préférait envoyer Mgr Pecci au palais des Prieurs de Pérouse où il fallait préparer une voie triomphale au Souverain et des réjouissances discrètes à son peuple. N'était-ce pas cette même Pérouse où ce même Pecci, revenant plus tard, comme évêque, ne craindrait pas de rendre les tréteaux aux comédiens expulsés du *Stato* et la parole à Molière même pour son *Tartuffe* ? Eh ! qu'y avait-il à redonter d'une sage tolérance, au nom de la liberté de conscience que les exigences des temps modernes habitueraient à se prémunir elle-même ?

Pour l'État pontifical, comme pour tous les autres pays de l'Europe contemporaine, l'histoire introduisait une nouvelle manière de vivre qui relayait dans les vieux magasins d'accessoires scéniques les *pupazzi* démodés des autres siècles, dont ne voulait plus celui-ci. Le XIXe siècle avait fait du chemin, depuis les âges naïfs où l'Église n'avait pas craint de parler au peuple sur les tréteaux de ses cathédrales où elle avait monté elle-même ses *Mystères*, en guise de scenarios par lesquels, prêchant encore ses fidèles, elle s'était faite l'introductrice d'un théâtre redresseur des travers humains. Si, avec des mœurs plus douces, on s'était contenté de danser devant l'arche de l'Ancien Testament, les temps nouveaux, plus osés dans les leurs, exigeraient aussi des permissions plus hardies. Le Gouverneur de Rome, chargé de la police du *Stato*, n'avait plus qu'à rapporter ses décrets de carence et qu'à laisser, avec les comédiens, les comédiennes elles-mêmes monter à l'assaut des scènes prohibées où l'Église n'aurait plus la responsabilité des salles qu'il lui appartenait encore de surveiller, ni des programmes ont elle continuait le gênant contrôle.

Cette histoire du théâtre dans l'État pontifical est curieuse à étudier, au cours du dernier siècle et jusqu'à l'heure où les actes de Mgr Pecci nous permettront de nous en occuper plus à propos. Dans ses *Etudes sur la société romaine*, David Silvagni continuera à nous documenter utile-

Dans les rues de Rome. — Les *Pifferari* (Dessin de Thomas).

ment, en Romain de naissance et en érudit très soigneux des recherches qu'il fit à travers les *diarii* de l'époque. « Il y a un siècle, dit-il, les théâtres de Rome étaient tout à fait différents des théâtres, non seulement de l'Italie et de l'Europe, mais aussi des théâtres de l'État

trebande y était pour longtemps aussi refrénée, en vertu d'un concordat habile qui donnait la mesure de ceux que ce préfet de trente ans saurait, plus tard, négocier pour la paix du monde catholique. Qu'aurait fait plus longtemps, dans cette province redevenue tranquille et prospère, le jeune délégat que son gouvernement de trois années heureuses pour les autres et fatales pour sa santé, avait recommandé à l'attention particulière de son Souverain ?

On était arrivé à l'été de 1841. Grégoire XVI, projetant un voyage de visites pontificales dans les Romagnes, avait besoin, dans Pérouse, d'un préfet aussi prudent qu'entreprenant, qui saurait préparer au pape la voie sûre, à travers les manœuvres de la Révolution qui complotait dans cette Légation, comme sur son boulevard de choix. Le billet de la *Segreteria* transférant Mgr Pecci à la délégation de Spolète, était déjà signé le 13 juin 1841, quand il fut rapporté presque aussitôt par Grégoire XVI lui-même, qui préférait envoyer Mgr Pecci au palais des Prieurs de Pérouse où il fallait préparer une voie triomphale au Souverain et des réjouissances discrètes à son peuple. N'était-ce pas cette même Pérouse où ce même Pecci, revenant plus tard, comme évêque, ne craindrait pas de rendre les tréteaux aux comédiens expulsés du *Stato* et la parole à Molière même pour son *Tartuffe* ? Eh ! qu'y avait-il à redouter d'une sage tolérance, au nom de la liberté de conscience que les exigences des temps modernes habitueraient à se prémunir elle-même ?

Pour l'État pontifical, comme pour tous les autres pays de l'Europe contemporaine, l'histoire introduisait une nouvelle manière de vivre qui relayait dans les vieux magasins d'accessoires scéniques les *pupazzi* démodés des autres siècles, dont ne voulait plus celui-ci. Le XIXe siècle avait fait du chemin, depuis les âges naïfs où l'Église n'avait pas craint de parler au peuple sur les tréteaux de ses cathédrales où elle avait monté elle-même ses *Mystères*, en guise de scenarios par lesquels, prêchant encore ses fidèles, elle s'était faite l'introductrice d'un théâtre redresseur des travers humains. Si, avec des mœurs plus douces, on s'était contenté de danser devant l'arche de l'Ancien Testament, les temps nouveaux, plus osés dans les leurs, exigeraient aussi des permissions plus hardies. Le Gouverneur de Rome, chargé de la police du *Stato*, n'avait plus qu'à rapporter ses décrets de carence et qu'à laisser, avec les comédiens, les comédiennes elles-mêmes monter à l'assaut des scènes prohibées où l'Église n'aurait plus la responsabilité des salles qu'il lui appartenait encore de surveiller, ni des programmes où elle continuait le gênant contrôle.

Cette histoire du théâtre dans l'État pontifical est curieuse à étudier, au cours du dernier siècle et jusqu'à l'heure où les actes de Mgr Pecci nous permettront de nous en occuper plus à propos. Dans ses *Etudes sur la société romaine*, David Silvagni continuera à nous documenter utile-

Dans les rues de Rome. — Les *Pifferari* (Dessin de Thomas).

ment, en Romain de naissance et en érudit très soigneux des recherches qu'il fit à travers les *diarii* de l'époque. « Il y a un siècle, dit-il, les théâtres de Rome étaient tout à fait différents des théâtres, non seulement de l'Italie et de l'Europe, mais aussi des théâtres de l'État

pontifical lui-même. Bologne et les Romagnes jouissaient d'un privilège spécial. Si, depuis un siècle, les représentations théâtrales avaient lieu chez les princes, les cardinaux et jusque chez le pape, ces divertissements étaient pour le public une sorte de fruit défendu auquel il ne fallait goûter que comme en cachette. De fait, les théâtres de cette époque Tordinona, Alibert, Argentino, Valle, Capranica, Pallaccorda, Pace, étaient emmurés dans des maisons qui n'avaient aucune apparence de théâtre. On y pénétrait difficilement par de petites portes, et ils n'avaient ni enseignes ni façades. Le théâtre Alibert, qui était le principal, portait le nom de *Théâtre des Dames*. Il était situé rue Margutta, là où fut construit depuis l'hôtel d'Alibert, ruelle Alibert, n° 1. Il n'y avait pas d'entrée apparente et on y pénétrait par la *Via del Babuino*, porte n° 91 de la maison qui fait l'angle avec la susdite ruelle réunie à la rue Margutta par une passerelle, aujourd'hui démolie. Les façades très médiocres des théâtres Apollo, Argentina, Valle et Metastasio datent toutes du siècle dernier.

On entrait au théâtre de Torre Argentina en traversant une indécente remise. Bien plus tard, on construisit une toiture sur le devant de la porte de ce théâtre; et, dans la suite, le théâtre Valle, alors connu sous le nom de *Della Valle*, eut le même honneur. L'*Alibert*, qui était entièrement en bois, grand, mais presque carré, fut refait par les soins de Torlonia. Puis il brûla, et ne fut plus reconstruit.

Le théâtre *Pace*, dont l'entrée était dans la ruelle du même nom, a aussi disparu; et le théâtre Capranica, situé sur la Place des Orfani, est resté tel qu'il était, sans façade et ressemblant à un palais médiéval, moitié en ruines. Ce fut le cardinal Capranica qui fit construire cet édifice; il y ouvrit un collège qui existe toujours, à côté du théâtre. Celui-ci a un escalier, des promenoirs et une entrée plusieurs fois remaniée, mais toujours bien mesquine. Il est vieux et peut donner une idée de ce qu'étaient ses comparses de l'autre siècle. Restauré dès 1750 et remanié jusqu'en 1870, il a conservé sa forme quasi elliptique et ses étroits promenoirs, comme ils existaient, il y a 200 ans.

Le théâtre *Argentina*, ou de *Torre Argentina*, tire son nom de l'emplacement qu'il occupe, à côté du palais Cesarini (maintenant Chiassi). Le duc Cesarini le fit construire, d'après les plans du marquis Jérôme Teodoli et l'ouvrit en 1732. Ce théâtre n'avait ni façade ni salle des pas perdus. Le prince Torlonia l'acheta, lui fit faire la façade qu'il a actuellement et le vendit à la Commune.

Le théâtre *Apollo*, jadis Tordinona, avait été autrefois une redoute,

puis une prison où fut enfermée la malheureuse Beatrice Cenci. A la fin du XVI^e^ siècle, il devint la propriété de la Confraternité de Saint-Jérôme-de-la-Charité qui, d'une prison en fit un théâtre, lorsque la prison de *Tor di Nona* fut remplacée par les *Carceri Nuove* que fit construire Innocent X, dans la *Via Giulia*. Sa durée fut courte. Le pape Innocent XII le fit démolir, en 1697, donna le terrain et les matériaux à la Confraternité, avec la clause expresse d'y construire, dans l'intervalle de deux ans, un édifice quelconque qui ne fût pas un théâtre. Mais personne ne s'occupa d'y construire quoi que ce fût, et le Tribunal de la Voirie s'empara de ce terrain abandonné et encombré de matériaux, jusqu'à ce que la Chambre apostolique (l'Agence des domaines), après en avoir obtenu l'autorisation de Clément XIII, y fit construire, en 1734, pour 400,000 écus, un nouveau théâtre d'après les plans de Charles Fontana. Démoli une seconde fois à la suite d'un incendie, il fut sommairement restauré par le Gouvernement qui en conserva la propriété jusqu'en 1792, année où il fut donné en bail emphytéotique à un certain Cerroni qui ne paya pas la redevance et dut le rendre. Sous l'Empire (1809-1814) le Gouvernement français le vendit au prince Santa-Croce; et, en 1820, celui-ci le revendit au prince Torlonia, qui le fit reconstruire, en 1830, tel qu'il est aujourd'hui, d'après les plans de l'architecte Valadier. Plus tard, en 1865, Alexandre Torlonia le fit de nouveau restaurer et y dépensa plus d'un demi-million. Ce théâtre finit par devenir la propriété de la Commune qui l'acheta à ce banquier. *Valle*, propriété des Capranica, restauré en 1823, sur les plans de Valadier, devint la propriété de M. Baracchini, le propriétaire actuel qui possède aussi le Metastasio, ancien Pallaccorda transformé.

Le théâtre, restant chose quasi criminelle, était simplement toléré. On tolérait aussi les comédiens et tous les artistes de théâtre connus sous le nom d'histrions, quoiqu'on jouât scènes en prose et musique chez les princes et les ambassadeurs, et qu'à une époque plus reculée on représentât drames et comédies même chez les cardinaux et jusque chez le pape.

On rappelait encore, à cette époque, la fameuse représentation d'un drame au palais de Taddeo Barberini, préfet de Rome. En 1634, ce prince fit construire dans son palais un théâtre aussi vaste que celui du palais Farnèse à Parme, puisqu'il pouvait contenir trois mille personnes. La fête y fut splendide. La musique en était d'Etienne Landi, romain, et le poète ne fut rien moins que M^gr^ Jules Rospigliosi, plus

tard pape sous le nom de Clément IX. Le soir du 3 février 1634, eut lieu cette représentation en l'honneur du prince Charles de Pologne, à qui la dédia le cardinal Antoine Barberini, neveu d'Urbain VIII alors régnant. En 1637, dans le même palais Barberini, en présence de Christine de Suède, fut jouée la *Vie humaine*, mélodrame dont l'auteur fut encore Jules Rospigliosi, non encore pape. C'était une allégorie. Bonaventure Argenti y représentait la *Vie*, Dominique Rademonti l'*Innocence*, et Dominique del Pane la *Faute*, c'est-à-dire le rôle de la femme, — car il était défendu aux femmes de jouer, chanter et danser sur les théâtres de Rome, de la Comarca et des Marches. Une législation différente réglementait les Romagnes et les Légations. A Sinigalia, durant la foire, les femmes chantaient et dansaient. Bien que faisant partie intégrante de l'Etat papal, le duché d'Urbino et Pesaro jouissait aussi du même privilège.

En 1588, Sixte-Quint accorda à la Compagnie des Desiosi la permission de donner des représentations publiques; à la condition de le faire de jour, et de n'y admettre comme acteurs que des hommes chargés de remplir les rôles de femme. Cette injonction fit sourire Pasquino. En voyant sur la scène de jeunes éphèbes, habillés en femmes, simuler leur beauté cachée, il écrivit malicieusement devant la porte : « *Laudate, pueri Dominum !* »

Au milieu du XVII^e^ siècle, le chevalier Philippe Acciajuoli, florentin, se rendit célèbre par les machines et transformations qu'il introduisit dans les théâtres. Les plus célèbres pièces jouées le furent au palais du connétable Lorenzo Colonna et s'appelaient : *Il Noce di Benevento* ou *Il Consiglio delle Streghe*, *I Campi Elisi* joués à Torre di Nona, l'*Inferno* au Capranica. Il y avait au Pallacorda un théâtre guignol. A l'époque dont nous parlons, au dernier quart du XVIII^e^ siècle, il y eut un vrai fanatisme pour les guignols et les marionnettes. On voyait de ces petits théâtres aux *Monti*, rue *Sant'Agata*, à *Monte-Caprino*, au *Borgo*, au *Trastevere*, dans la ruelle du *Moro*, rue *Borgognona* et spécialement place *Navona* où fut construit un théâtre permanent qui a donné des représentations jusqu'à notre époque. Mais le plus célèbre de tous fut le petit *Théâtre Guignol* qu'Acciajuoli donna à Ferdinand II, duc de Toscane. Ce théâtre avait 24 décors différents pour changement de scènes et 124 marionnettes. Il était combiné de manière qu'un seul homme dirigeât tous les mouvements des personnages. Le célèbre Philippe Juavara composa des scènes et les joua sur le théâtre des marionnettes du cardinal Ottoboni Fiano. Ce petit et déjà célèbre théâtre de marionnettes du palais Fiano était

situé à l'angle de *San Lorenzo in Lucina*. Philippe Teoli, ciseleur de son état, résidant *Via della Vite*, qui se transformait, le soir, en comique, illustra cette scène. Pendant plusieurs années, il y exhiba une marionnette qu'il avait inventée, sous le nom de *Cassandra* ou *Cassandrino*. C'était une espèce d'abbé jovial qui se permettait, de temps à autre, de critiquer spirituellement les actes du Gouvernement ; de sorte que, souvent emprisonné, il en sortait pour recommencer à donner ses représentations. Tous indistinctement accouraient à ce théâtre et, jusqu'en 1845, dames, chevaliers, abbés et prélats le fréquentèrent. Charles Amellini, qui devint, en 1849, triumvir de la République romaine avec Saffi et Mazzini, était un des plus assidus spectateurs de ces représentations. L'excellent professeur Salvatore Betti y manquait, lui aussi, rarement.

A cette époque (1725-1760), était déjà célèbre le compositeur de musique Nicolas Porpora. Il fit représenter à Rome *Ezio*, en 1728. Metastasio écrivait déjà et Auletta mettait en musique un autre *Ezio* On compte parmi les élèves de Porpora les célèbres musiciens Charles Broschi, dit Farinelli, Gaétan Majorana, dit Caffarelli, tous deux comblés d'honneurs et de richesses, idoles des souverains, des princes et des princesses. Il y avait aussi Hubert, dit Porporino, diminutif du nom de son maître, Salimbeni et autres chanteurs célèbres du XVIII^e^ siècle.

Hors de Rome, les femmes chantaient et dansaient. Avant que l'abbé Benedetti notât ce que nous glanons dans ses Mémoires, d'autres musiciens étaient déjà célèbres, tels que Martini, Crescentini, Pacchieratti, Corneliani, etc. De nombreuses femmes aussi s'étaient fait un nom sur divers théâtres d'Italie. Nous ne connaissons que les prénoms de certaines, telles que Sofonisba, Camilluccia ; mais nous avons les noms de certaines autres, comme Moretti, De Moreti, De Muti, Valeri, sans parler de la pléiade des *virtuose di camera*, cantatrices honoraires d'une foule de princes, comme Amerighi de Bologne, Bordoni de Venise, la Milanaise Visconti, Elmi de Florence, les Romaines Aschieri et Bulgarelli. Cette dernière fut l'amie et la protectrice de Metastasio, qui lui dut sa célébrité.

Avant de clore cette liste de virtuoses, il convient de rappeler Isabelle Andreini, morte en 1604, femme poétesse que célébrèrent dans leurs sonnets le Tasse et Marini ; Camille Rocha, morte en 1613, Diane Ponti, connue au théâtre sous le nom de Lavinia, Virginie Andreini, femme de lettres dite Florinda. Parmi les virtuoses, Eléonore Baroni fit l'admiration de Rome. Courtisane et lettrée, elle

avait épousé Jules-César Castellani. Les hommes les plus en vue de son temps se réunissaient dans la maison de son père, Muzio Baroni. Milton fréquenta sa société en 1639, comme la fréquentèrent aussi écoliers, artistes lettrés, prélats et cardinaux, ce qui fit dire à Salvatore Rosa, en parlant d'elle : « La harpe d'une Licisca enchanteresse attire à Rome plus de monde, pour l'entendre, que la cloche universitaire de la Sapienza. » Cette Eléonore fit tant parler d'elle, que la reine Anne d'Autriche la fit venir à Paris et que le cardinal Mazarin en fit sa *cantante di camera*. Mais elle ne tarda pas à retourner en Italie et se fixa à Rome où elle mourut, en 1670, à l'âge de 57 ans. Elle fut enterrée à Santa Maria della Scala.

Avant de fouiller plus avant dans les notes de l'abbé Benedetti, maintenant que nous savons que la Cour romaine, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, fit la guerre aux théâtres publics, jetons un rapide coup d'œil non seulement sur le théâtre antique, mais aussi sur le théâtre du moyen âge et de la renaissance, qui fut le père légitime du théâtre moderne. On sait que les peuples théocratiques n'eurent pas de théâtres. Le théâtre fut inconnu aux Égyptiens et aux Israélites. Leur esprit était trop rempli de superstitions chez les uns, et de trop subtile discussion théologique chez les autres. Les Grecs et les Romains, au contraire, cultivèrent le théâtre, et leurs œuvres en cet art sont immortelles. La représentation du beau revêtit chez eux toutes les formes que les lettres pussent produire. Les tragédies d'Eschyle, d'Euripide, de Sophocle et les comédies de Ménandre, d'Aristophane parmi les Grecs, sont restées célèbres ; comme le sont aussi celles de Térence et de Plaute chez les Romains. Ce fut là l'origine du théâtre de la Renaissance.

Pendant dix siècles environ, du IV^e^ au XIII^e^ de l'ère chrétienne, l'élite de la Société n'eut plus de théâtres ; comme elle n'eut plus d'écoles, de bains publics, d'académies, rien de tout ce que comportait la civilisation antique. L'Italie, dans cette ère nouvelle de civilisation, ouvrit de nouveau ses théâtres, sous une forme étrange. On puisa dans la Bible les sujets des pièces. Les saints du calendrier catholique devinrent les héros de la scène, les patriarches, les martyrs et les confesseurs amusèrent le public, sous forme de drames et de comédies qu'on appela Mystères. J'ai vu sur la place de *Sant'Atimo* un théâtre volant où l'on représentait le martyre du saint. Au dernier acte, on lui tranchait la tête devant le public mystifié, de la même manière qu'opèrent les charlatans. Et ces indignes bouffonneries avaient eu une origine très sérieuse, dans les Mystères.

En 1264, à Rome, la Compagnie du *Gonfalone* eut mission de représenter les mystères de la Passion du Christ. Une représentation spirituelle eut lieu à Padoue, le jour de Pâques, 1243. Vers 1250, à Bologne, un certain Fabrizio composa des tragédies en patois du pays. Cet usage se répandit dans tous les pays d'Europe où la Bible fut pillée pour être portée sur la scène, de telle manière que les saints mystères finirent par devenir indécents.

Le XV^e^ siècle, date de la renaissance des lettres et des arts, fit aussi renaître l'art dramatique. Poliziano, Bruni Aretino, Alberti et Ricci s'y révélèrent. Le duc Hercule faisait construire dans la cour de son palais un théâtre en bois où l'on récitait la traduction des comédies de Plaute, les *Messéniens*, l'*Amphitryon*, et celles de Boiardo, de Collenuccio et de Nanti. Léon X faisait jouer à Rome, devant sa Cour, ni plus ni moins que la *Clizia* et la *Mandragora* de Machiavel, la *Sofonisba* de Trissino, la *Rosmunda* de Rucellai, la *Calandra* du cardinal de Bibbiena. Cette dernière fut aussi jouée à Lyon, lors de l'entrée dans cette ville d'Henri II et de Catherine de Médicis. En 1571, Charles IX avait appelé les comédiens italiens à Paris où ils jouèrent devant la Cour. Le duc de Nevers, qui était Louis Gonzague de la Maison de Mantoue, les logea princièrement.

On introduisit ensuite dans la comédie les masques, sujets caractéristiques d'un pays, qu'une étude railleuse et satirique enfanta. Il faut citer les plus anciennes comédies, le *Dottor Spaviento*, *Coriello furbo*, *Pascariello*, *Giangurgolo*, paysan de Calabre, *Gonsolmino*, Romain prétentieux et maniéré. Cette fois encore l'art, né en Italie, franchit les Alpes. Catherine de Médicis introduisit en France ce nouveau genre, pendant que l'Allemagne cherchait à faire monter sur la scène la vie sociale et le schisme de Luther. Et, cette fois, les germes artistiques transplantés hors de l'Italie furent féconds : le génie anglais y recueillit un Shakespeare et un Wycherlay, pendant que l'Espagne et la France y voyaient naître un Cervantes, un Molière, un Lopez de Vega, un Calderon.

Au XVIII^e^ siècle, Martelli, qui donna son nom aux vers de son invention, écrivit des tragédies et des drames en collaboration avec Antonio Conti. Maffei écrivit *Mérope*. Vint ensuite Goldoni qui composa, d'abord, des comédies à effet, pour créer ensuite la comédie moderne. Il en a laissé un grand nombre, et les meilleures sont écrites en dialecte vénitien. Alfieri fut le dernier à porter la tragédie à son apogée ; il n'a pas été dépassé depuis. Addison avec son *Caton*, Congrève avec ses comédies et Thompson avec ses tragédies, donnèrent

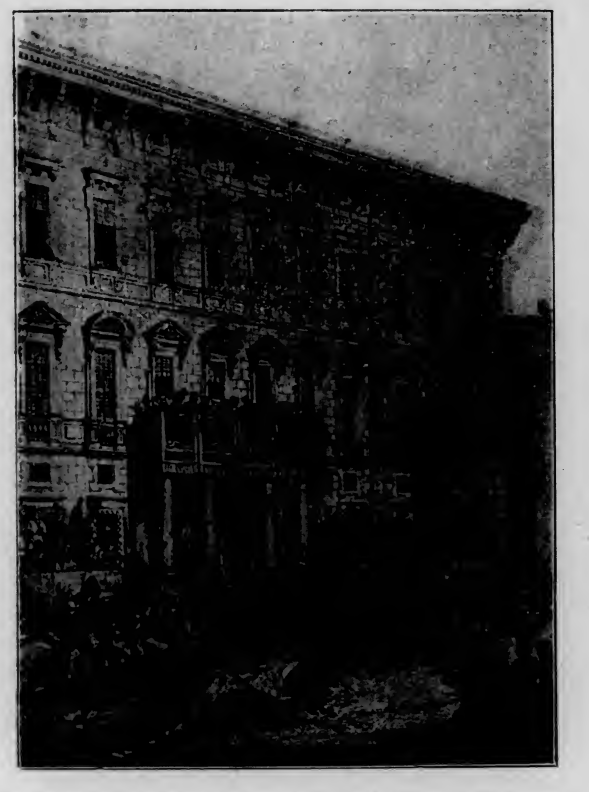
un sérieux essor à l'art anglais. Les Espagnols suivirent l'école française où s'était distingué Molière, le vrai père de la comédie moderne. Mais, Alfieri excepté en Italie, ce fut en Allemagne que l'art dramatique trouva ses meilleurs interprètes. Les drames et les tragédies de Schlegel et de Lessing arrivèrent à un tel point de perfection, que la supériorité leur fut facile en rivalisant avec Schiller et Gœthe.

En dehors du drame, la Renaissance nous donna la chorégraphie qui, d'après son étymologie grecque, signifie l'art de noter et de diriger la danse. Les Français l'inventèrent. Dès 1588, Jehan Tabourot publiait un ouvrage intitulé l'*Orchesographie*, dans lequel, se servant de la musique, il réussit à noter les pas de la danse avec des accompagnements de fifre, de tambour, de tambourin, etc... Le professeur de danse de Louis XIV, Beauchamps, essaya de réformer le système de Tabourot; mais il mourut en 1695, sans avoir rien créé de nouveau. On se souvient que le grand Louis dansa à 13 ans, en 1651, au bal de *Cassandre;* et que la Cour tout entière dansa, au *Théâtre des Machines*, aux Tuileries, dans le ballet intitulé : *Hercule amoureux*. Toutefois les dames ne dansèrent pas au théâtre, avant 1681. Ce fut cette année-là que dansa la Dauphine avec toutes les princesses du sang, dans le *Triomphe d'Amour* de Lulli, exécuté à Saint-Germain. Depuis ce jour, beaucoup de jeunes filles apprirent à danser.

On joua à Rome, en 1614, l'*Amor pudico* de Cicognini, dans une soirée dansante; et, en 1668, la *Guerra d'amore* et la *Guerra di bellezza* d'Andrea Salvatori. Au XVIIe siècle, à Venise, le prince de Brunswick donna une grande fête sur le *Canal Grande*. Dans les ombres de la nuit apparut une énorme baleine, portant Morphée assis qui chantait. Tout à coup, le monstre ouvrit ses flancs et figura une colline avec les Champs-Élysées et les jardins des Hespérides, dont les arbres étaient éclairés d'une multitude de petits ballons en couleur renfermant des lumières. Au milieu de ces arbres, en costume de théâtre, se trouvait un grand nombre de musiciens qui accompagnaient, avec mélodie, un petit drame qu'on jouait sur le sommet de la colline.

A l'époque qui nous occupe (1769-1800), après Auletta, Porpora, Alucci, Ponticelli, Zingarelli, Nicolini, et surtout Paisiello que Catherine II fit venir à Saint-Pétersbourg en 1776, on fit grandement cas des célèbres Piccinini et Cimarosa, tous deux Napolitains. Le premier fit jouer à Rome *Cecchina* en 1760, *Alessandro nelle Indie* en 1758, *Olimpiade* en 1761, *Antigone* en 1771, *Sara, oratorio* composé à Rome en 1769. Ce maître fécond, qui de bonne heure se fixa à Paris,

écrivit au moins 80 opéras. Il n'eut pour rival que Gluck, qui formait en France une autre école. Anfossi, le protégé de Marie-Antoinette, fut son compétiteur; et Bari, sa ville natale, lui a dédié son théâtre. Dominique Cimarosa, né à Naples, en 1739, écrivit lui aussi, dans l'espace de onze mois, à Rome, son *Alessandro nelle Indie;* à Turin,



Le Carnaval de Rome. — La course du *Berberi* (Dessin de Thomas).

l'*Artaserse;* à Venise : *il Convito* et l'*Olimpiade;* et de nouveau, à Rome, le *Pittor parigino*. En 1792, l'empereur d'Autriche le fit venir à Vienne et lui assigna une rente de 12,000 florins. Revenu à Rome, en 1796, il écrivit les *Nemici generosi* en 1798, et fit jouer *Achille all'assedio di Troia* et l'*Imprudente fortunato*. La Révolution

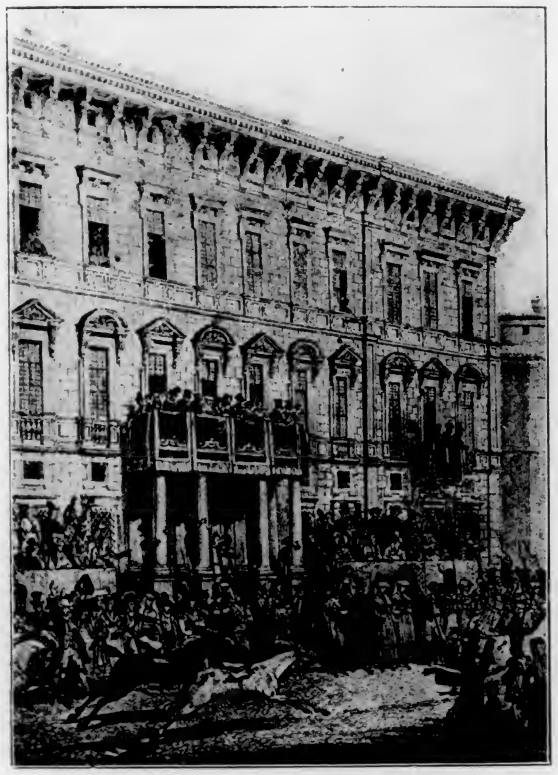
un sérieux essor à l'art anglais. Les Espagnols suivirent l'école française où s'était distingué Molière, le vrai père de la comédie moderne. Mais, Alfieri excepté en Italie, ce fut en Allemagne que l'art dramatique trouva ses meilleurs interprètes. Les drames et les tragédies de Schlegel et de Lessing arrivèrent à un tel point de perfection, que la supériorité leur fut facile en rivalisant avec Schiller et Gœthe.

En dehors du drame, la Renaissance nous donna la chorégraphie qui, d'après son étymologie grecque, signifie l'art de noter et de diriger la danse. Les Français l'inventèrent. Dès 1588, Jehan Tabourot publiait un ouvrage intitulé l'*Orchesographie*, dans lequel, se servant de la musique, il réussit à noter les pas de la danse avec des accompagnements de fifre, de tambour, de tambourin, etc... Le professeur de danse de Louis XIV, Beauchamps, essaya de réformer le système de Tabourot; mais il mourut en 1695, sans avoir rien créé de nouveau. On se souvient que le grand Louis dansa à 13 ans, en 1651, au bal de *Cassandre;* et que la Cour tout entière dansa, au *Théâtre des Machines*, aux Tuileries, dans le ballet intitulé : *Hercule amoureux*. Toutefois les dames ne dansèrent pas au théâtre, avant 1681. Ce fut cette année-là que dansa la Dauphine avec toutes les princesses du sang, dans le *Triomphe d'Amour* de Lulli, exécuté à Saint-Germain. Depuis ce jour, beaucoup de jeunes filles apprirent à danser.

On joua à Rome, en 1614, l'*Amor pudico* de Cicognini, dans une soirée dansante; et, en 1668, la *Guerra d'amore* et la *Guerra di bellezza* d'Andrea Salvatori. Au XVIIe siècle, à Venise, le prince de Brunswick donna une grande fête sur le *Canal Grande*. Dans les ombres de la nuit apparut une énorme baleine, portant Morphée assis qui chantait. Tout à coup, le monstre ouvrit ses flancs et figura une colline avec les Champs-Élysées et les jardins des Hespérides, dont les arbres étaient éclairés d'une multitude de petits ballons en couleur renfermant des lumières. Au milieu de ces arbres, en costume de théâtre, se trouvait un grand nombre de musiciens qui accompagnaient, avec mélodie, un petit drame qu'on jouait sur le sommet de la colline.

A l'époque qui nous occupe (1769-1800), après Auletta, Porpora, Alucci, Ponticelli, Zingarelli, Nicolini, et surtout Paisiello que Catherine II fit venir à Saint-Pétersbourg en 1776, on fit grandement cas des célèbres Piccinini et Cimarosa, tous deux Napolitains. Le premier fit jouer à Rome *Cecchina* en 1760, *Alessandro nelle Indie* en 1758, *Olimpiade* en 1761, *Antigone* en 1771, *Sara*, *oratorio* composé à Rome en 1769. Ce maître fécond, qui de bonne heure se fixa à Paris,

écrivit au moins 80 opéras. Il n'eut pour rival que Gluck, qui formait en France une autre école. Anfossi, le protégé de Marie-Antoinette, fut son compétiteur; et Bari, sa ville natale, lui a dédié son théâtre. Dominique Cimarosa, né à Naples, en 1739, écrivit lui aussi, dans l'espace de onze mois, à Rome, son *Alessandro nelle Indie;* à Turin,



Le Carnaval de Rome. — La course du *Berberi* (Dessin de Thomas).

l'*Artaserse;* à Venise : *il Convito* et l'*Olimpiade;* et de nouveau, à Rome, le *Pittor parigino*. En 1792, l'empereur d'Autriche le fit venir à Vienne et lui assigna une rente de 12,000 florins. Revenu à Rome, en 1796, il écrivit les *Nemici generosi* en 1798, et fit jouer *Achille all'assedio di Troia* et l'*Imprudente fortunato*. La Révolution

le ramena à Naples; il y composa un chant patriotique qui lui valut la prison, et, dit-on, le poison. Ayant survécu, il s'enfuit à Venise, où il mourut en 1801. A Rome, le cardinal Consalvi, admirateur enthousiaste du maître napolitain, sans s'occuper s'il avait été révolutionnaire ou non, lui fit faire de solennelles funérailles dans l'église *San-Carlo in Catenari* où l'on exécuta la première messe qu'il avait composée. Consalvi commanda aussi le buste du célèbre compositeur par Canova et le fit placer au *Panthéon*, à côté de celui de Raphaël, pour montrer qu'on le pouvait considérer comme le Raphaël de la musique. Le même cardinal-secrétaire accorda une pension aux sœurs de Cimarosa pour leur permettre de vivre honorablement. Le buste de ce *maestro*, qui avait écrit 870 opéras, est aujourd'hui au Capitole, dans la galerie des hommes illustres. Naples finalement a donné le nom de Cimarosa à un de ses théâtres.

En Italie, la passion de la musique était grande; mais il y manquait encore le vrai mélodrame. Les opéras en musique n'étaient que de stupides drames en vers, en partie mis en musique. Les opéras-bouffes étaient des sortes de vaudevilles et opérettes; la tragédie et la comédie attendaient Alfieri et Goldoni. Les bals étaient des espèces de pantomimes ou danses mauresques, avec de nombreuses transformations où l'on voyait les comédiens habituels, habillés en femmes, et les *grotesques* qui faisaient des sauts ridicules, mais qui ne furent jamais de vrais danseurs.

Le pape Benoit XIV ne permettait pas encore aux femmes de jouer sur les théâtres de Rome. Il répondit, en 1753, à l'illustre Maffei qui désirait faire jouer à Rome et dans l'Etat ecclésiastique, *Mérope* avec des vraies actrices : « Nous avons pris l'engagement de maintenir, dans cette ville de notre Etat où il n'y a pas l'habitude que les femmes jouent, chantent ou dansent, la défense aux femmes de se produire sur la scène et dans les bals, malgré les prières qui nous sont faites. » En conséquence, des hommes seuls jouèrent les comédies de Goldoni et les tragédies d'Alfieri et de Monti. Près d'un demi-siècle s'écoula encore avant que les femmes parussent sur les théâtres de Rome. D'ailleurs, les théâtres ne s'y ouvraient qu'à la saison du Carnaval, qui commençait le 2 janvier. On risquait quelquefois l'ouverture d'un théâtre en automne; et cela eut lieu en 1778, quand Medebach, avec sa compagnie du théâtre vénitien de Saint-Angelo, joua les comédies de Goldoni. Mais parurent elles sur la scène, les femmes Medebach, Martorini, Borghini et Marleani ? Notre abbé ne

le dit pas, et il faut croire que, seuls, des hommes habillés en femme et des masques y jouèrent.

En 1780, on ouvrit le théâtre Alibert, à l'automne, mais pour la musique et les bals. Il existe sur ce sujet, dans les Mémoires de l'abbé, un document curieux. C'est une dépêche du Secrétaire d'Etat au lieutenant Montani, à Ancône, pour accorder l'autorisation de laisser jouer hommes et femmes sur ce théâtre :

Rome, mars 1788.

« Illustre Seigneur,

« La *Sacrée Consulte*, après avoir examiné votre demande, l'avis « de l'Oracle et l'approbation de Sa Sainteté préalablement obtenus, « vous fait savoir que le Saint-Père a bien voulu exaucer l'instance de « Rose Medebach et autres comédiens qui pourront, au printemps « prochain, représenter dans votre théâtre public des comédies, avec « leur compagnie d'hommes et de femmes; pourvu toutefois que ce « soit après la Mission que l'Em. Evêque se propose de faire donner « à Ancône. C'est en ces termes que vous voudrez bien lui trans- « mettre cette autorisation. Que Dieu vous conserve, etc.,

Ignace Card. Boncompagni Lud. »

Il y fallut toutefois un vote de la Sacrée Consulte, l'oracle de sa Sainteté, et puis attendre qu'on eût achevé la Mission, selon la volonté du cardinal évêque d'Ancône, Annibal Ranuzzi. Après quoi, Mme Rose Medebach put jouer dans cette ville où, depuis 80 ans, une seule femme avait paru sur la scène (écrit le cardinal Ranuzzi), causant un grand scandale et un grave préjudice aux bonnes mœurs. Ce prélat, natif de Bologne, ne savait-il pas qu'à Bologne même et dans toutes les Romagnes, jusqu'à Sinigaglia et à la porte d'Ancône, les femmes chantaient et jouaient sur la scène? Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les prêtres, les prélats et les cardinaux fréquentaient les théâtres, surtout les cardinaux légats qui avaient leur loge dans tous les principaux théâtres; tels que le cardinal Hertzan, ministre du roi de Hongrie, le cardinal Orsini, délégué du roi de Naples, le cardinal de Bernis, ambassadeur du Roi Très-Chrétien et, après lui, le cardinal Fesch, oncle et représentant de l'empereur Napoléon. Ne dit-on pas aussi que Mgr Charles Odescalchi, plus tard cardinal,

jouait lui-même avec la duchesse de Ceri, comme nous le verrons plus loin ?

Les théâtres se fermaient le vendredi, les vigiles des saints et pendant certains jours de fête. De rares lampes à huile éclairaient par-

Le Carnaval de Rome. — Le but de la course au *Palazzo Venezia* (Thomas).

cimonieusement la salle, et la lumière faisait tellement défaut à l'entrée qu'on y trouvait des vendeurs criant à la fois : « Opéra, programme, bougie ! » Sans lumière à la main, il était impossible de lire le programme de l'opéra et du ballet. Quelques rares instruments à cordes, quelques flûtes et quelques clarinettes composaient tout

l'orchestre; les instruments en cuivre étaient exclus. Les décors juraient souvent avec l'œuvre et l'époque, et les scènes se succédaient avec une lenteur désespérante. Le vestiaire était tel, qu'aujourd'hui il ferait éclater de rire. Les femmes s'habillaient selon leur caprice et paraissaient sur la scène, pour jouer le rôle de Cléopâtre ou d'Iphigénie, avec la crinoline et le toupet poudré. Les hommes revêtaient des costumes de chevaliers avec le chapeau à pointe et l'épée, et, sur leur habit à queue d'hirondelle, ils jetaient un manteau rouge ou

Le Carnaval de Rome. — Les *moccoli* sur le Corso. (Thomas.)

quelque chose d'approchant. C'est ainsi que l'abbé Benedetti se rappelait avoir vu habillé le ténor Jean Ansani, qui jouait le rôle de *Caius Marius*. C'est ainsi que le vieux maître Héliodore Bianchi racontait avoir vu jouer à la *Scala* de Milan, du temps de sa verte jeunesse, alors qu'il avait une belle voix et qu'il aspirait à la place de ténor.

On conversait habituellement au théâtre, on y mangeait pâtisseries et confiseries, on passait d'une loge à l'autre, causant avec les voisins et même avec le parterre qui était presque toujours vide et ne se

jouait lui-même avec la duchesse de Ceri, comme nous le verrons plus loin ?

Les théâtres se fermaient le vendredi, les vigiles des saints et pendant certains jours de fête. De rares lampes à huile éclairaient par-

Le Carnaval de Rome. — Le but de la course au *Palazzo Venezia* (Thomas).

cimonieusement la salle, et la lumière faisait tellement défaut à l'entrée qu'on y trouvait des vendeurs criant à la fois : « Opéra, programme, bougie ! » Sans lumière à la main, il était impossible de lire le programme de l'opéra et du ballet. Quelques rares instruments à cordes, quelques flûtes et quelques clarinettes composaient tout

l'orchestre; les instruments en cuivre étaient exclus. Les décors juraient souvent avec l'œuvre et l'époque, et les scènes se succédaient avec une lenteur désespérante. Le vestiaire était tel, qu'aujourd'hui il ferait éclater de rire. Les femmes s'habillaient selon leur caprice et paraissaient sur la scène, pour jouer le rôle de Cléopâtre ou d'Iphigénie, avec la crinoline et le toupet poudré. Les hommes revêtaient des costumes de chevaliers avec le chapeau à pointe et l'épée, et, sur leur habit à queue d'hirondelle, ils jetaient un manteau rouge ou

Le Carnaval de Rome. — Les *moccoli* sur le Corso. (Thomas.)

quelque chose d'approchant. C'est ainsi que l'abbé Benedetti se rappelait avoir vu habillé le ténor Jean Ansani, qui jouait le rôle de *Caius Marius*. C'est ainsi que le vieux maître Héliodore Bianchi racontait avoir vu jouer à la *Scala* de Milan, du temps de sa verte jeunesse, alors qu'il avait une belle voix et qu'il aspirait à la place de ténor.

On conversait habituellement au théâtre, on y mangeait pâtisseries et confiseries, on passait d'une loge à l'autre, causant avec les voisins et même avec le parterre qui était presque toujours vide et ne se

remplissait que pour entendre quelques duos ou quelque passage d'opéra des plus célèbres musiciens. Ceux-ci chantaient encore dans d'autres théâtres d'Italie avec ou sans le concours de femmes, tant était grande la renommée que se faisaient quelques-uns d'entre eux et tant s'était propagée l'habitude de voir des hommes chanter un rôle de femme.

Il semblerait que notre abbé Benedetti n'ait commencé à fréquenter le théâtre qu'en 1769; car il n'en fait nulle mention dans ses Mémoires, avant cette date. L'abbé était page, dans la famille Colonna; il était attaché à la personne de dame Colonna qui, comme toutes les dames de cette époque, se faisait servir entièrement par son sigisbée. Il lui mettait et lui enlevait son manteau, lui présentait l'éventail, lui offrait le monocle, lui passait la chaufferette ou le coussin sous les pieds, la chaussait et la déchaussait quand elle le désirait. Puis, il restait là, debout, aux ordres de madame.

Nous trouvons annoté que le mardi, 3 janvier 1769, il avait accompagné Marianne Colonna au *Teatro delle Dame*, c'est-à-dire à l'Alibert, où l'on jouait *Demetrius* du célèbre abbé Metastasio, poète et compositeur. Pendant l'entr'acte, eut lieu un ballet dont l'abbé ne donne pas le titre.

Le mercredi, 4 janvier, il alla au théâtre de *Torre Argentina*, où l'on jouait le *Cid* avec ballet aux entr'actes.

Le jeudi, 5 janvier, il vit, au théâtre *Tordinona*, la tragicomédie intitulée *Lo Schanderberch*, suivie d'une *farsa* en musique, à 4 voix, intitulée : *Il Geloso stravagante*.

Le samedi, 7 janvier, il assista, au théâtre *Valle*, à la *Burletta all'improvviso*, comédie caractéristique accompagnée du *Sposo burlato*, chanté à quatre voix pendant l'entr'acte.

Le lundi, 9 janvier, au théâtre *Pace*, il vit jouer la nouvelle comédie intitulée: *La Fedeltá in amore*, ou la *Schiava riconoscente*, avec *farsa* en musique à quatre voix. *Il volubile*, qui suivait, était coupé par des ballets.

L'abbé était trop jeune alors pour juger, il notait seulement ce qu'il avait vu dans ces soirées et les suivantes. Mais cela dura peu. Tout amusement cessa, en effet, cette année, à la mort de Clément XIII Rezzonico, survenue dans la nuit du jeudi, 2 février. C'est pourquoi mascarades, courses, comédies et bals cessèrent tout à fait, et les *palii* (dais), destinés aux courses du mercredi et du jeudi, furent envoyés en don, par l'État romain, l'un à l'église collégiale

de Saint-Marc et l'autre à l'église des Religieuses de la *Purification*, dont la fête arrivait ce jour-là.

L'événement théâtral le plus marquant que l'abbé ait noté fut, pour 1770, la représentation de *Ezio* chanté par le musicien Catena au théâtre Alibert, avec prologue en honneur de Joseph II.

En 1771, l'abbé nota — probablement parce que c'était la première fois qu'il y allait — trois fêtes de bal données les 4, 5 et 6 février, dans les salles du palais du *Governo vecchio*, dans la rue de ce nom. Quelques citadins en firent les frais. Les dames s'y rendirent en masque, et l'abbé rappelle que la dame du Connétable, entourée de Maures et d'eunuques, excita l'admiration de tous par son costume de Circassienne. Cette fête avec masques fut reproduite au festin, dans le théâtre Alibert où l'on donnait des bals publics.

Le 17 février 1772, à la représentation de *Farnace*, à l'Alibert, le prologue fut chanté par le virtuose musicien Joseph Pugnetti qui, sortant d'une nuée, chanta des vers à la louange de l'archiduc Léopold, grand-duc de Toscane.

Rien de saillant n'est noté pour les carnavals de 1773 et 1774. L'abbé, qui commençait à devenir jeune homme, peut-être obligé d'aller aux collèges étudier, accompagnait moins souvent sa Dame. Il faut aussi noter qu'il n'y eut pas de carnaval, en 1775, parce que ce fut l'année sainte, c'est-à-dire le Jubilé. Rien de remarquable, si ce n'est que le pape fit sortir de Rome un monstre (peut-être un rhinocéros), afin de ne pas distraire, par la présence de cette bête dans la ville, les fidèles des pratiques religieuses.

En 1776, Paisiello fit représenter plusieurs de ses mélodrames et une cantate intitulée : *l'Addio*. Elle plut beaucoup à l'abbé Benedetti, qui ne note aucun autre souvenir sur le carnaval de 1777. Il donne quelques remarques sur les théâtres, pour l'année 1778 seulement. On représenta deux opéras à l'Alibert: la *Finta sprezzante* du maître Ottavi et l'*Américana in Italia* du maître Caruso. Les comiques Cavalli et Grandi y chantèrent, ainsi que le ténor Neri. Le rôle des femmes fut tenu par Bartolini, Quintapace et Neroni ; les ballets en étaient de Guglielmi. A l'Argentina on joua l'*Olimpiade* d'Anfossi. Au théâtre Valle on récita des comédies, avec entr'actes en musique, le *Ritorno di Calandrino* de Cimarosa et le *Controgenio* d'Anfossi. Au Campranica, comédies suivies de musique : le *Marchese Verd'Antico* de Gazzanigo, et l'*Italia incantata* de Marcello de Capoue, opérettes légères, remplies de bouffonneries et de transformations qui faisaient les délices des spectateurs.

En 1779, les Mémoires de l'abbé deviennent plus riches pour ce qui concerne le théâtre. Il loue, avant tout, un édit de Mgr Spinelli Gouverneur de Rome, pour maintenir le bon ordre dans les théâtres. Spinelli, que notre abbé et Monti célèbrent en le comparant à Scipion et aux plus illustres héros romains, publia un édit sur les théâtres, d'après celui du cardinal Alexandre Falconieri, en date du 7 janvier 1721, alors que ce personnage était aussi Gouverneur de Rome. Dans cet édit, après avoir parlé du but moral des représentations sur la scène, il menace du bâton, de la corde et des galères quiconque, par paroles ou gestes inconvenants, ou de toute autre manière, aura été cause de trouble pendant la représentation. Après cela, Mgr Spinelli recommande une tenue décente dans les théâtres, défend les *tavolette* (escabeaux) et les chaises, surtout dans l'allée du milieu, sous peine de cent écus d'amende aux impresarios et d'une triple flagellation à la corde, pour les employés et masques (serviteurs) du théâtre. Ces recommandations de Falconieri et de Spinelli permettent de déduire, semble-t-il, que nos aïeux ne se comportaient pas, au théâtre, en gens bien élevés.

L'abbé rappelle ensuite avoir vu jouer au *Teatro delle Dame* un drame comique : *Il Marchese di Castelverde*, avec musique du Romain Augustin Accoramboni, coupé à intervalles par des ballets. La musique en fut goûtée. La noblesse y accourut en foule, sans doute, aussi parce que le compositeur était un patricien. Les chanteurs et chanteuses furent : du côté des hommes, Neri, Calveri, Bacchi, Pelliccioni ; et, pour les femmes, Bruni, Cavanna et Mariani. L'autre opéra était de Bianchi, intitulé : l'*Innocenza perseguitata*.

L'abbé assista, à l'*Argentina*, à la représentation de *Ariano in Siria*, de Sarti, et là aussi il y eut des ballets. Au *Capranica*, il entendit jouer le *Spinto folletto* de Gazzaniga et l'*Ambizione deluza* de Sarti, avec splendides *transformazioni* ou changements de décor, qui l'amusèrent beaucoup. Le théâtre *Valle* était ouvert, et, bien que l'abbé y fréquentât peu, parce qu'on y jouait seulement la comédie, il rappelle l'*Italiano à Londras* de Cimarosa qu'on donnait, pendant l'entr'acte, et où faisait fureur l'eunuque Crescentini, un des derniers et des plus grands musiciens qui eût une splendide voix de soprano.

Au carnaval de 1781, l'abbé alla au théâtre, dès le premier soir du mardi, 2 janvier. Il fut à *Torre Argentina* où l'on jouait le premier drame sérieux : *Scipione in Cartagine*, avec musique du maître de chapelle Caruso, napolitain, et des ballets aux entr'actes.

Le soir du 3 janvier 1782, au *Teatro delle Dame* fut joué le premier drame gai le *Militaire amoureux*, avec musique de Citricchio, maître de chapelle napolitain. Il ne plut pas beaucoup. Voici comment les rôles en furent distribués. Pour le rôle des femmes à Augustin Raselli premier bouffon, Xavier Calibani deuxième bouffon, premier rôle François Marchesi ; autres bouffons, Louis Adreani et Antoine Bartolini. Pour les rôles d'hommes : premier rôle Dominique Madrigali, premier bouffon Pacifique Cellucci. Les ballets étaient de Ricciardi qui remplissait le rôle de premier danseur sérieux, et Sabatini tenait celui de danseur grotesque. Les ballets furent : *Il Trionfo d'Alessandro* et *Violante e Teodoro*. La danseuse sérieuse fut Théophile Corazzi, et la grotesque Janvier Torchi, — qui étaient deux hommes, tous deux.

Le Carnaval de Rome. — *Pupazzi e Pulcinelle* (Thomas).

La soirée suivante, au théâtre *Capranica*, on représenta une nouvelle comédie, *Il vassallo infedele*, avec un entr'acte en musique, intitulé : *La Contadina accorta*.

Au théâtre *Valle*, où il alla les jours suivants, on récitait des comédies improvisées (non écrites) avec *farsa* en musique, à cinq voix, *Il Pittore parigino de Cimarosa*. « Je fus heureux, ajoute l'abbé, dans ses Mémoires, d'être allé à *Tordinona*, plusieurs soirs où l'on jouait la tragicomédie la *Crudelta di Nerone*, avec *farsa* en musique, et le *Vecchio ringiovanito* de Marcello de Capoue. Mais la nuit du 29 au 30 janvier, après le spectacle qui était la comédie la

En 1779, les Mémoires de l'abbé deviennent plus riches pour ce qui concerne le théâtre. Il loue, avant tout, un édit de Mgr Spinelli Gouverneur de Rome, pour maintenir le bon ordre dans les théâtres. Spinelli, que notre abbé et Monti célèbrent en le comparant à Scipion et aux plus illustres héros romains, publia un édit sur les théâtres, d'après celui du cardinal Alexandre Falconieri, en date du 7 janvier 1721, alors que ce personnage était aussi Gouverneur de Rome. Dans cet édit, après avoir parlé du but moral des représentations sur la scène, il menace du bâton, de la corde et des galères quiconque, par paroles ou gestes inconvenants, ou de toute autre manière, aura été cause de trouble pendant la représentation. Après cela, Mgr Spinelli recommande une tenue décente dans les théâtres, défend les *tavolette* (escabeaux) et les chaises, surtout dans l'allée du milieu, sous peine de cent écus d'amende aux impresarios et d'une triple flagellation à la corde, pour les employés et masques (serviteurs) du théâtre. Ces recommandations de Falconieri et de Spinelli permettent de déduire, semble-t-il, que nos aïeux ne se comportaient pas, au théâtre, en gens bien élevés.

L'abbé rappelle ensuite avoir vu jouer au *Teatro delle Dame* un drame comique : *Il Marchese di Castelverde*, avec musique du Romain Augustin Accoramboni, coupé à intervalles par des ballets. La musique en fut goûtée. La noblesse y accourut en foule, sans doute, aussi parce que le compositeur était un patricien. Les chanteurs et chanteuses furent : du côté des hommes, Neri, Calveri, Bacchi, Pelliccioni ; et, pour les femmes, Bruni, Cavanna et Mariani. L'autre opéra était de Bianchi, intitulé : l'*Innocenza perseguitata*.

L'abbé assista, à l'*Argentina*, à la représentation de *Ariano in Siria*, de Sarti, et là aussi il y eut des ballets. Au *Capranica*, il entendit jouer le *Spinto folletto* de Gazzaniga et l'*Ambizione deluza* de Sarti, avec splendides *transformazioni* ou changements de décor, qui l'amusèrent beaucoup. Le théâtre *Valle* était ouvert, et, bien que l'abbé y fréquentât peu, parce qu'on y jouait seulement la comédie, il rappelle l'*Italiano à Londras* de Cimarosa qu'on donnait, pendant l'entr'acte, et où faisait fureur l'eunuque Crescentini, un des derniers et des plus grands musiciens qui eût une splendide voix de soprano.

Au carnaval de 1781, l'abbé alla au théâtre, dès le premier soir du mardi, 2 janvier. Il fut à *Torre Argentina* où l'on jouait le premier drame sérieux : *Scipione in Cartagine*, avec musique du maître de chapelle Caruso, napolitain, et des ballets aux entr'actes.

Le soir du 3 janvier 1782, au *Teatro delle Dame* fut joué le premier drame gai le *Militaire amoureux*, avec musique de Citricchio, maître de chapelle napolitain. Il ne plut pas beaucoup. Voici comment les rôles en furent distribués. Pour le rôle des femmes à Augustin Raselli premier bouffon, Xavier Calibani deuxième bouffon, premier rôle François Marchesi ; autres bouffons, Louis Adreani et Antoine Bartolini. Pour les rôles d'hommes : premier rôle Dominique Madrigali, premier bouffon Pacifique Cellucci. Les ballets étaient de Ricciardi qui remplissait le rôle de premier danseur sérieux, et Sabatini tenait celui de danseur grotesque. Les ballets furent : *Il Trionfo d'Alessandro* et *Violante e Teodoro*. La danseuse sérieuse fut Théophile Corazzi, et la grotesque Janvier Torchi, — qui étaient deux hommes, tous deux.

Le Carnaval de Rome. — *Pupazzi e Pulcinelle* (Thomas).

La soirée suivante, au théâtre *Capranica*, on représenta une nouvelle comédie, *Il vassallo infedele*, avec un entr'acte en musique, intitulé : *La Contadina accorta*.

Au théâtre *Valle*, où il alla les jours suivants, on récitait des comédies improvisées (non écrites) avec *farsa* en musique, à cinq voix, *Il Pittore parigino de Cimarosa*. « Je fus heureux, ajoute l'abbé, dans ses Mémoires, d'être allé à *Tordinona*, plusieurs soirs où l'on jouait la tragicomédie la *Crudelta di Nerone*, avec *farsa* en musique, et le *Vecchio ringiovanito* de Marcello de Capoue. Mais la nuit du 29 au 30 janvier, après le spectacle qui était la comédie la

Scoperta delle Indie, ossia il Colombo, à 8 heures de nuit, on s'aperçut que le feu avait pris dans la partie supérieure du théâtre. Immédiatement, on mit tout en jeu pour combattre l'incendie. Mgr Spinelli, gouverneur de Rome, vint en personne avec le personnel de son tribunal pour donner des ordres opportuns. Les soldats pontificaux montaient la garde, pour éviter tout encombrement. On abattit un pan de mur pour empêcher les flammes de gagner les maisons voisines. Le beau théâtre fut toutefois complètement brûlé ; mais personne n'y périt, grâce à Dieu ! On a estimé le dommage causé à 40,000 écus. » Nous savons que le théâtre *Tordinona*, comme tous les autres de Rome, était en bois. On ignore si cet incendie fut un acte criminel et l'on n'en fit procès à personne. Cet édifice, à cette époque, appartenait à la Chambre des Domaines, comme nous l'avons vu aussi.

Finissons de glaner dans les Mémoires de l'abbé, pour cette année 1782. Le lundi, 10 février, on représenta au *Teatro delle Dame* le second drame gai, *Il Fanatico*, avec musique de Caruso ; et, le dimanche, au théâtre *Argentina*, le second drame sérieux, *Alessandro nelle Indie*, avec musique de Dominique Cimarosa. Ce dernier impressionna si fortement les abbés romains, qu'ils ne tarissaient pas en louanges pour l'auteur et qu'ils ne finissaient plus d'écrire des sonnets pour le *Cigno partenopeo*, le Cygne de Naples où le maestro était maître de chapelle.

A ces deux théâtres, il y avait des intermèdes de danses. Qui dansait? L'abbé ne le dit pas. Il se contente de nommer ceux qui dansaient au *Teatro delle Dame*. Les époux Angiolini, toscans, étaient alors célèbres. Ils avaient donné des représentations en Allemagne, en Italie et en Russie. La Bugiani et la Paganini se firent aussi un nom, à l'étranger. Mais, à Rome, les femmes ne dansaient pas et, de fait, l'abbé n'en parle jamais. Il rappelle *Vestris* qui se fit remarquer à Paris, dans les genres *sérieux* et *gentils*; Viganò, dans le *grotesque*; Janvier Mayer napolitain, et son compatriote Gaetan Giara qui inventa les ballets. Il rappelle aussi le *grotesque* Josué qui, à l'*Argentina*, faisait de tels sauts que, en vrai bouffon, il arrivait à la hauteur du troisième rang des loges. On ne doit donc pas s'étonner si les femmes ne dansaient pas, parce que les Romains étaient sur ce point plus austères même que les prélats. Personne n'ignore, en effet, que, vers les premières années du XIXe siècle, on fit quelques représentations de ballets avec des marionnettes. Mais les marionnettes avaient des robes courtes qui s'envolaient, pendant les pirouettes,

de telle sorte que le public se scandalisa et se mit à crier : « Baissez les jupes! » Et les robes furent allongées.

Si nous continuons à glaner, nous trouvons, pour les années 1782-83, une quantité d'artistes pour le chant : le musicien Marchesi, le ténor Babbini et Blaise Parca, qui chantèrent au *Teatro delle Dame* ; la basse-chantante Botticelli, le bouffon Benucci. L'abbé Benedetti

Une *canofiena*. (Dessin de Thomas.)

rappelle le maître Gazzaniga qui mit en scène *Tullio Ostilio*, le 3 février 1794, à l'*Argentina*, pendant qu'à l'*Alibert* on jouait l'*Olimpiade de Sarti*. Il y avait des bals dans les deux théâtres ; Viganò dirigeait ceux du premier et Ricciardi ceux du second. On remarquera, en outre, qu'au *Capranica* il y avait alors foule pour la tragédie de l'*Incoronazione di Alfonso, re di Navarra*. Les décors et les costumes tout neufs furent créés par Vincent Mazzoneschi,

Scoperta delle Indie, ossia il Colombo, à 8 heures de nuit, on s'aperçut que le feu avait pris dans la partie supérieure du théâtre. Immédiatement, on mit tout en jeu pour combattre l'incendie. Mgr Spinelli, gouverneur de Rome, vint en personne avec le personnel de son tribunal pour donner des ordres opportuns. Les soldats pontificaux montaient la garde, pour éviter tout encombrement. On abattit un pan de mur pour empêcher les flammes de gagner les maisons voisines. Le beau théâtre fut toutefois complètement brûlé ; mais personne n'y périt, grâce à Dieu ! On a estimé le dommage causé à 40,000 écus. » Nous savons que le théâtre *Tordinona*, comme tous les autres de Rome, était en bois. On ignore si cet incendie fut un acte criminel et l'on n'en fit procès à personne. Cet édifice, à cette époque, appartenait à la Chambre des Domaines, comme nous l'avons vu aussi.

Finissons de glaner dans les Mémoires de l'abbé, pour cette année 1782. Le lundi, 10 février, on représenta au *Teatro delle Dame* le second drame gai, *Il Fanatico*, avec musique de Caruso ; et, le dimanche, au théâtre *Argentina*, le second drame sérieux, *Alessandro nelle Indie*, avec musique de Dominique Cimarosa. Ce dernier impressionna si fortement les abbés romains, qu'ils ne tarissaient pas en louanges pour l'auteur et qu'ils ne finissaient plus d'écrire des sonnets pour le *Cigno partenopeo*, le Cygne de Naples où le maestro était maître de chapelle.

A ces deux théâtres, il y avait des intermèdes de danses. Qui dansait? L'abbé ne le dit pas. Il se contente de nommer ceux qui dansaient au *Teatro delle Dame*. Les époux Angiolini, toscans, étaient alors célèbres. Ils avaient donné des représentations en Allemagne, en Italie et en Russie. La Bugiani et la Paganini se firent aussi un nom, à l'étranger. Mais, à Rome, les femmes ne dansaient pas et, de fait, l'abbé n'en parle jamais. Il rappelle *Vestris* qui se fit remarquer à Paris, dans les genres *sérieux* et *gentils*; Viganò, dans le *grotesque*; Janvier Mayer napolitain, et son compatriote Gaetan Giara qui inventa les ballets. Il rappelle aussi le *grotesque* Josué qui, à l'*Argentina*, faisait de tels sauts que, en vrai bouffon, il arrivait à la hauteur du troisième rang des loges. On ne doit donc pas s'étonner si les femmes ne dansaient pas, parce que les Romains étaient sur ce point plus austères même que les prélats. Personne n'ignore, en effet, que, vers les premières années du XIXe siècle, on fit quelques représentations de ballets avec des marionnettes. Mais les marionnettes avaient des robes courtes qui s'envolaient, pendant les pirouettes,

de telle sorte que le public se scandalisa et se mit à crier : « Baissez les jupes! » Et les robes furent allongées.

Si nous continuons à glaner, nous trouvons, pour les années 1782-83, une quantité d'artistes pour le chant : le musicien Marchesi, le ténor Babbini et Blaise Parca, qui chantèrent au *Teatro delle Dame* ; la basse-chantante Botticelli, le bouffon Benucci. L'abbé Benedetti

Une *canofiena*. (Dessin de Thomas.)

rappelle le maître Gazzaniga qui mit en scène *Tullio Ostilio*, le 3 février 1794, à l'*Argentina*, pendant qu'à l'*Alibert* on jouait l'*Olimpiade de Sarti*. Il y avait des bals dans les deux théâtres ; Viganò dirigeait ceux du premier et Ricciardi ceux du second. On remarquera, en outre, qu'au *Capranica* il y avait alors foule pour la tragédie de l'*Incoronazione di Alfonso, re di Navarra*. Les décors et les costumes tout neufs furent créés par Vincent Mazzoneschi,

architecte romain. Pendant les entr'actes, on chantait à cinq voix un morceau de Gazzaniga, intitulé la *Dama Contadina*.

Dans la nuit du vendredi au samedi, 19 novembre, même année, Benedetti note que, vers 8 heures de nuit, s'effondra la voûte du *théâtre nouveau* de *Tordinona*, causant une grande frayeur aux habitants du voisinage. Elle enfonça le toit d'une maison voisine, sans heureusement y faire de victimes, mais en y réduisant tout le mobilier en miettes. Comme ce théâtre menaçait encore ruine, Mgr Busca, gouverneur de Rome, accouru sur les lieux, fit évacuer les maisons voisines et, confiant la garde de ces maisons aux soldats, il donna

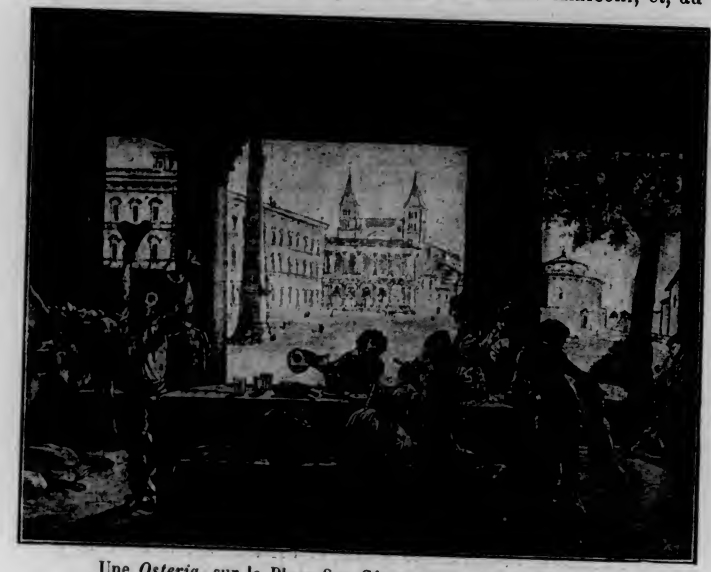
Une *scampagnata*. (Dessin de Thomas.)

l'ordre à l'architecte Barberi de démolir les murs. Ainsi ce théâtre avait-il été détruit deux fois, en quelques années.

Le carnaval de 1786 fut fécond en représentations théâtrales, tout au moins d'après les notes de l'abbé. Avant tout, il loue un édit de Mgr Busca qui, voulant surpasser ses prédécesseurs, non seulement menaça de peines très sèvères laissées à l'arbitre de S. E , mais établit effectivement la *corde* et le *chevalet* sur la place Navone, près des théâtres *Pace* et *Pallacrorda*, tous deux fréquentés principalement par le peuple. Sur l'ordre simple du barisel (ou préfet de police), on administrait le fouet sur les fesses des délinquants, sans autre forme de procès.

L'*Alibert* ouvrit ses portes, le 7 janvier, avec le mélodrame de la *Virginia*, musique de Joachim Albertini, maître de chapelle, au service du prince Stanislas Poniatowscki, neveu de S. M. le roi de Pologne. Il y eut des ballets pour les intermèdes, œuvre de Domi-

nique Ricciardi. Le prince fit cadeau à Albertini de 2,000 sequins et lui doubla la pension. Les acteurs furent Rubinello soprano, Scorelli ténor, Cibelli et Batuzzi musiciens, Benigni et Cibellis basses. Le soprano seul plut au prince, qui lui fit cadeau d'un camée entouré de brillants. Il fit aussi d'autres cadeaux au premier violon et au premier des seconds. L'autre œuvre fut l'*Armida* de Zingarelli. — Le *Valle* et le *Capranica* ouvrirent avec une Compagnie qui récitait en prose les comédies *de caractère*, avec intermèdes en musique. Au *Valle*, on eut la *Grotta del Mago Merlino* du maître Amiconi, et, au



Une *Osteria*, sur la Place *San Giovanni* (*Dessin de Thomas*).

Capranica, l'*Impegno* ou *Chi la fa, l'aspetti*, avec musique de Joseph Giordano. Tous deux étaient maîtres de chapelle et napolitains. — Au théâtre *Pace*, on applaudit le *Tiranno Cinea*, avec deux ballets pour intermèdes. Au *Pallaccorda*, on joua des comédies avec intermèdes en musique, composées par le maître de chapelle romain, Marcello de Capoue; elles avaient pour titre. *Il Barone a forza*, ou *Il Trionfo di Bacco*.

Mais le théâtre qui réunissait l'élite de la société, dans cette saison, était l'*Argentina*. Le dimanche, 8 janvier de cette même année, on

architecte romain. Pendant les entr'actes, on chantait à cinq voix un morceau de Gazzaniga, intitulé la *Dama Contadina*.

Dans la nuit du vendredi au samedi, 19 novembre, même année, Benedetti note que, vers 8 heures de nuit, s'effondra la voûte du *théâtre nouveau* de *Tordinona*, causant une grande frayeur aux habitants du voisinage. Elle enfonça le toit d'une maison voisine, sans heureusement y faire de victimes, mais en y réduisant tout le mobilier en miettes. Comme ce théâtre menaçait encore ruine, Mgr Busca, gouverneur de Rome, accouru sur les lieux, fit évacuer les maisons voisines et, confiant la garde de ces maisons aux soldats, il donna

Une *scampagnata*. (Dessin de Thomas.)

l'ordre à l'architecte Barberi de démolir les murs. Ainsi ce théâtre avait-il été détruit deux fois, en quelques années.

Le carnaval de 1786 fut fécond en représentations théâtrales, tout au moins d'après les notes de l'abbé. Avant tout, il loue un édit de Mgr Busca qui, voulant surpasser ses prédécesseurs, non seulement menaça de peines très sèvères laissées à l'arbitre de S. E , mais établit effectivement la *corde* et le *chevalet* sur la place Navone, près des théâtres *Pace* et *Pallacorda*, tous deux fréquentés principalement par le peuple. Sur l'ordre simple du barisel (ou préfet de police), on administrait le fonet sur les fesses des délinquants, sans autre forme de procès.

L'*Alibert* ouvrit ses portes, le 7 janvier, avec le mélodrame de la *Virginia*, musique de Joachim Albertini, maître de chapelle, au service du prince Stanislas Poniatowscki, neveu de S. M. le roi de Pologne. Il y eut des ballets pour les intermèdes, œuvre de Domi-

nique Ricciardi. Le prince fit cadeau à Albertini de 2,000 sequins et lui doubla la pension. Les acteurs furent Rubinello soprano, Scorelli ténor, Cibelli et Batuzzi musiciens, Benigni et Cibellis basses. Le soprano seul plut au prince, qui lui fit cadeau d'un camée entouré de brillants. Il fit aussi d'autres cadeaux au premier violon et au premier des seconds. L'autre œuvre fut l'*Armida* de Zingarelli. — Le *Valle* et le *Capranica* ouvrirent avec une Compagnie qui récitait en prose les comédies *de caractère*, avec intermèdes en musique. Au *Valle*, on eut la *Grotta del Mago Merlino* du maître Amiconi, et, au

Une *Osteria*, sur la Place *San Giovanni* (*Dessin de Thomas*).

Capranica, l'*Impegno* ou *Chi la fa, l'aspetti*, avec musique de Joseph Giordano. Tous deux étaient maîtres de chapelle et napolitains. — Au théâtre *Pace*, on applaudit le *Tiranno Cinea*, avec deux ballets pour intermèdes. Au *Pallaccorda*, on joua des comédies avec intermèdes en musique, composées par le maître de chapelle romain, Marcello de Capoue; elles avaient pour titre. *Il Barone a forza*, ou *Il Trionfo di Baco*.

Mais le théâtre qui réunissait l'élite de la société, dans cette saison, était l'*Argentina*. Le dimanche, 8 janvier de cette même année, on

jouait *Arminio*, mélodrame de Jacques Tritto, maître de chapelle napolitain. On exécuta deux ballets très beaux du célèbre Honoré Viganò, l'un de ces drames était mythologique, ayant pour titre *Cefalo e Procri*, où se distinguèrent les deux frères Ignace et Hilaire de Gatti, peintres du Théâtre Royal de Turin, qui décorèrent si artistiquement le grand atrium de l'Aurore et le grand palais de Jupiter, (sans parler des décors placés dans les bois et les grottes), que le public s'enthousiasma et accueillit les artistes en battant des mains et en criant « *Evviva!* » Dix jours après, on représenta le second drame *Quinto Fabio*, mis en musique par Ferdinand Bertoni, en même temps que deux autres ballets composés également par Viganó.

En 1787, l'abbé rappelle avec plaisir d'avoir entendu au *Valle* l'*Aristodemo* de Monti, avec l'acteur Petronio Zamarini. Nicolas Carli y remplit le rôle de Cesira. Cet excellent acteur émut non seulement l'abbé, mais encore Gœthe qui était présent et la célèbre femme peintre Angélique Kauffmann. Celle-ci fut si touchée du sort de Césira, qu'elle ne put y assister de nouveau. Plus tard, les mêmes acteurs jouèrent *Galeotto Manfredi*, dont on avait donné lecture au palais de l'Ambassadeur de Venise. Cette œuvre de Monti eut un moindre succès que la précédente. — L'abbé Manlio, le futur démagogue, secrétaire de Mgr Soderini, fit, lui aussi, représenter une *Zaira* au théâtre *Capranica;* mais cette pièce ne plut pas.

Passé cette époque, les notes se font plus rares. L'abbé, au contraire, prend plaisir à constater les progrès de la musique. Il avait une prédilection pour Cimarosa dont il vit jouer plusieurs fois le *Matrimonio Segreto*; mais il s'extasiait et restait tout ému devant les œuvres de Zingarelli qui, comme il le dit, lui pénétraient le cœur. Il cite de ce maître, comme modèles de composition, le *Montezuma,* l'*Alzira*, l'*Ifigenia*, le *Pirro*, et l'*Artaserse*, la *Secchia rapita;* mais il en loue plus encore et trouve émouvant et vraiment chrétien le *Stabat Mater* qu'il entendit chez le cardinal de Bernis qui le fit exécuter, à l'occasion du voyage à Rome de l'abbé de Bourbon et du duc de Glocester.

En 1790, on joua à Civitavecchia, à l'occasion de la fête de sainte Firmina, le *Giulio Sabino* de Sarti. Crescentini y chanta, y fit fureur et grand nombre de personnes, particulièrement les patriciennes, quittèrent Rome pour aller l'entendre. Quinze ans après, Napoléon devait le faire son *cantante di camera* et lui fixa un salaire de 36,000 francs par an.

Au carnaval 1792-93, on défendit toute espèce de spectacle et on

fit fermer les théâtres, à la suite de la mort violente de la famille royale de France. Un édit rigoureux de Mgr Jean Rinuccini, Gouverneur de Rome, en date du 29 décembre 1792, défendit non seulement les fêtes publiques, mais encore les fêtes privées.

Les théâtres ne furent rouverts que pour le carnaval de 1796. A *Tordinona* reconstruit et surnommé alors le *Théâtre Nouveau*, on représenta l'opéra-bouffe *I viaggiatori amanti,* avec des ballets, pour intermèdes. Toutefois on défendit, comme les deux précédentes années, au soir du dernier jour de carnaval, l'usage des *moccoletti* (bouts de chandelle) qui figuraient, comme nous verrons, l'enterrement du carnaval. Depuis plusieurs années, le Gouvernement du Pape prenait ainsi ses précautions contre la Révolution qui grondait.

En 1797, le bon abbé va voir jouer, le 8 février, un nouveau mélodrame de Cimarosa. C'était au théâtre *Torre Argentina*, et la pièce avait pour titre *Achille all'assedio di Troja*. Il va encore, un soir, au *Teatro Nuovo* (Tordinona) voir le nouveau bal héroïque de Michel Fabiani, dont le titre était : *La Generosita d'Alessandro*. Toutes ces productions héroïques faisaient allusion à la défense de l'État sur la frontière de la Romagne; défense qui se termina, quelques jours après, par le traité de Tolentino (19 février 1797) publié à Rome pendant le carême.

L'abbé se maria ensuite et fréquenta moins les théâtres. La Révolution enfin le déconcerta, et il finit par ne plus aller au théâtre ou il lui répugnait de voir les *femmes*. Le bon abbé n'avait pas tous les torts. Les premières représentations données à Rome, avec le concours des femmes, ou ne plurent pas pour l'insuffisance des chanteuses, ou déplurent complètement pour la licence de la comédie ou l'indécence des costumes.

Les femmes n'étaient cependant pas entièrement exclues de la scène. Nous en voyons quelquefois apparaître quelqu'une à l'orchestre, pour y jouer de la harpe ou du clavecin, ou pour y chanter quelque duo ou trio. Toutefois, jamais, avant 1798, elles ne parurent en public. Quand elles s'y présentèrent, elles ne surmontèrent pas d'abord la répugnance que l'on éprouvait à voir les femmes aux théâtres. Nous voulons parler des théâtres ouverts au public; car, dans les palais Odescalchi et Colonna, les dames du monde les plus aristocratiques jouaient souvent sur les petits théâtres de famille. Le parti des hommes (*les musiciens*) restait le plus fort. Lorsque l'esprit libéral du cardinal Consalvi eut accordé aux femmes la faculté de

chanter sur les théâtres publics, après la Restauration pontificale de 1800, l'assistance se montra peu disposée à les entendre. Elle soupirait toujours, et pas toujours courtoisement, après ses musiciens favoris qu'elle appelait Farinelli, Caffariello, Catena et Velluti. Ce dernier fut le plus puissant soprano qu'on entendît sur les théâtres de la Ville éternelle.

Ce fut pour Rome un véritable événement quand, en 1803, comme dit l'abbé, *avec la permission des Supérieurs* et en présence de Mgr le Gouverneur, on entendit, pour la première fois, la Bertinatti chanter au théâtre la *Selvaggia* de Nicolini. Mais pour faire agréer une femme par le public, il fallut enrôler aussi Velluti, qui chanta avec elle et aussi avec la Morandi, pendant cette même saison.

Le fameux aventurier Casanova, qui fut à Rome trois fois, entre 1744 et 1771, parle ainsi d'un musicien qui chantait au *Teatro delle Dame* : « Nous allâmes au théâtre Alibert, où le *castrato* chargé du rôle de la *prima donna* faisait courir toute la ville. C'était le favori complaisant, le mignon du cardinal Borghèse, il soupe, chaque soir, en tête à tête avec Son Éminence. » Le cardinal Borghèse de ce temps-là était François, évêque d'Albano, créé majordome et cardinal à 32 ans par le pape Benoît XIII. Ce cardinal aimait tant le faste et le luxe que, lors du voyage de ce même pape à Bénévent, l'Éminence fit construire à Albano un palais pour le recevoir. Il aimait les arts et la musique, et nous n'étonnerons personne en disant qu'il avait un chanteur ou virtuose de chambre qui fut probablement le même qu'eut sous sa protection le prince D. Marc-Antoine Borghèse, vice-roi de Naples. Ce musicien s'appelait Jean Orti, et on le connaissait sous le petit nom de Giovannino di Borghèse.

L'abbé rappelle d'une manière spéciale le carnaval de 1807, à cause des représentations qui avaient lieu au théâtre de *Torre Argentina*. L'impresario ou, pour parler plus exactement, le Mécène de ce théâtre fut le duc Sforza Cesarini qui en était le propriétaire. Il voulut divertir le public avec de grandes nouveautés que lui dicta sa vanité et que paya sa bourse. Sur le rideau de la scène étaient peintes en couleurs vives et en grandes dimensions les armes des Sforza Cesarini, avec la toison d'or, parce qu'ils étaient Grands d'Espagne de première classe. Et le duc, par sa prodigalité, fut vraiment grand.

Le premier soir de ce carnaval, le 3 février, on joua *Trajano in Dacia*, nouveauté en musique de Niccolini où rivalisaient alors Mayer et Paisiello, les idoles du public. Le drame, — une sottise à faire rire les dindons, — était un pitoyable pastiche de Metastasio, dont l'auteur

fut Michel-Ange Prunetti, qui transforma les Daces fiers en autant de pantins, et le magnanime Empereur en crétin. Les principaux acteurs furent Velluti et Tacchinardi. L'un et l'autre firent exulter le public, l'un par sa voix exquise de soprano, l'autre par son magnifique registre de ténor. Quand Tacchinardi arriva sur la scène, coiffé du casque romain et ayant endossé le costume du héros, gauche et bossu comme il était, une salve de sifflets l'accueillit. L'intrépide artiste ne se déconcerta pas, il attendit que le bruit eût cessé. Dès que le silence se fut rétabli, l'artiste, sur le bord de la scène et tourné vers le

Un *cocomeraro* sur une Place de Rome (*Thomas*).

public, lui dit : « Messieurs, je ne suis pas venu devant vous pour me faire voir, mais pour me faire entendre ! » Lorsqu'il l'eut écouté, le peuple l'applaudit avec enthousiasme. Mais le clou de la soirée fut le bal héroïque intitulé *Caterina Caluga*, ou le *Traineau*. On voyait au théâtre, pour la première fois peut-être, une cascade d'eau vraie pour l'alimentation de laquelle on remplissait, chaque soir, trente barils. On voyait ensuite Catherine se sauvant sur son traîneau qui glissait sur la glace. Les places au théâtre n'étaient pas numérotées, et la fureur du peuple pour le bal à grand spectacle était telle

chanter sur les théâtres publics, après la Restauration pontificale de 1800, l'assistance se montra peu disposée à les entendre. Elle soupirait toujours, et pas toujours courtoisement, après ses musiciens favoris qu'elle appelait Farinelli, Caffariello, Catena et Velluti. Ce dernier fut le plus puissant soprano qu'on entendît sur les théâtres de la Ville éternelle.

Ce fut pour Rome un véritable événement quand, en 1803, comme dit l'abbé, *avec la permission des Supérieurs* et en présence de Mgr le Gouverneur, on entendit, pour la première fois, la Bertinatti chanter au théâtre la *Selvaggia* de Nicolini. Mais pour faire agréer une femme par le public, il fallut enrôler aussi Velluti, qui chanta avec elle et aussi avec la Morandi, pendant cette même saison.

Le fameux aventurier Casanova, qui fut à Rome trois fois, entre 1744 et 1771, parle ainsi d'un musicien qui chantait au *Teatro delle Dame* : « Nous allâmes au théâtre Alibert, où le *castrato* chargé du rôle de la *prima donna* faisait courir toute la ville. C'était le favori complaisant, le mignon du cardinal Borghèse, il soupe, chaque soir, en tête à tête avec Son Éminence. » Le cardinal Borghèse de ce temps-là était François, évêque d'Albano, créé majordome et cardinal à 32 ans par le pape Benoît XIII. Ce cardinal aimait tant le faste et le luxe que, lors du voyage de ce même pape à Bénévent, l'Éminence fit construire à Albano un palais pour le recevoir. Il aimait les arts et la musique, et nous n'étonnerons personne en disant qu'il avait un chanteur ou virtuose de chambre qui fut probablement le même qu'eut sous sa protection le prince D. Marc-Antoine Borghèse, vice-roi de Naples. Ce musicien s'appelait Jean Orti, et on le connaissait sous le petit nom de Giovannino di Borghèse.

L'abbé rappelle d'une manière spéciale le carnaval de 1807, à cause des représentations qui avaient lieu au théâtre de *Torre Argentina*. L'impresario ou, pour parler plus exactement, le Mécène de ce théâtre fut le duc Sforza Cesarini qui en était le propriétaire. Il voulut divertir le public avec de grandes nouveautés que lui dicta sa vanité et que paya sa bourse. Sur le rideau de la scène étaient peintes en couleurs vives et en grandes dimensions les armes des Sforza Cesarini, avec la toison d'or, parce qu'ils étaient Grands d'Espagne de première classe. Et le duc, par sa prodigalité, fut vraiment grand.

Le premier soir de ce carnaval, le 3 février, on joua *Trajano in Dacia*, nouveauté en musique de Niccolini où rivalisaient alors Mayer et Paisiello, les idoles du public. Le drame, — une sottise à faire rire les dindons, — était un pitoyable pastiche de Metastasio, dont l'auteur

fut Michel-Ange Prunetti, qui transforma les Daces fiers en autant de pantins, et le magnanime Empereur en crétin. Les principaux acteurs furent Velluti et Tacchinardi. L'un et l'autre firent exulter le public, l'un par sa voix exquise de soprano, l'autre par son magnifique registre de ténor. Quand Tacchinardi arriva sur la scène, coiffé du casque romain et ayant endossé le costume du héros, gauche et bossu comme il était, une salve de sifflets l'accueillit. L'intrépide artiste ne se déconcerta pas, il attendit que le bruit eût cessé. Dès que le silence se fut rétabli, l'artiste, sur le bord de la scène et tourné vers le

Un *cocomeraro* sur une Place de Rome (*Thomas*).

public, lui dit : « Messieurs, je ne suis pas venu devant vous pour me faire voir, mais pour me faire entendre ! » Lorsqu'il l'eut écouté, le peuple l'applaudit avec enthousiasme. Mais le clou de la soirée fut le bal héroïque intitulé *Caterina Caluga*, ou le *Traineau*. On voyait au théâtre, pour la première fois peut-être, une cascade d'eau vraie pour l'alimentation de laquelle on remplissait, chaque soir, trente barils. On voyait ensuite Catherine se sauvant sur son traîneau qui glissait sur la glace. Les places au théâtre n'étaient pas numérotées, et la fureur du peuple pour le bal à grand spectacle était telle

que, pour entendre le soprano et le ténor, ces places étaient prises d'assaut depuis midi. C'était à qui se trouverait à la première note de l'orchestre, dès le lever du rideau qui se faisait à l'*Ave Maria* et même avant.

L'opéra de Niccolini plut, même en dehors de Rome. Au carnaval suivant, il fut représenté avec grand succès, à Livourne, au théâtre des *Avvalorati*. Les actrices furent Anna Mazzoli, Marianna Vinci qui y jouait le rôle de Decebalo, le même rôle qu'avait joué Velluti; et les acteurs, Philippe Galli, qui devint une basse fameuse, et Philippe Spada. Le bal qui servit d'intermède à Livourne fut la *Cléopâtre* de Clerico, où se distingua Antonia Pallerini, ballerine sérieuse (mime), de telle sorte que, plus tard, devenue une étoile, on frappa pour elle une *médaille*. Les premiers *ballerini fuori concerto* (danseurs hors concours), c'est-à-dire les vrais danseurs, furent Caselli et la Bardona.

Mais l'astre de Velluti, après de nombreux triomphes, commençait à décliner; et lorsqu'il reparut sur la scène, à Rome, il dut entendre répéter, derrière lui, un vulgaire épigramme ainsi conçu : « Avec cinquante ans sur le dos, tu veux chanter comme une femme; remercie la Madone et celui qui est là » — par allusion au prélat-gouverneur qui le protégeait.

Con cinquant'anni addosso,
Vuoi tu cantar da donna !
Ringrazia la Madonna
E quello che sta là.

A l'Introduction de ce livre nous avons dit (1) comment, pendant le voyage du pape dans ses Légations, le peuple de Pérouse trouva son compte aux réjouissances théâtrales et autres que lui fit servir Mgr Pecci; et comment Grégoire XVI, enchanté de la réception de son préfet, en exprima sa satisfaction en ces termes : « Au cours de ce voyage, nous avons été reçu en frère par les uns; convenablement et tout au plus en cardinal, par les autres; mais véritablement en souverain par les villes d'Ancône et de Pérouse. » La promotion de l'habile préfet aux honneurs de la nonciature et l'élévation du jeune prélat à la dignité d'archevêque furent la récompense de son zèle. Le titre de Damiette fut celui du nouvel archevêque désigné à la nonciature de Bruxelles, et l'on sait avec quel esprit Charles Pecci fit remar-

(1) Voir les *Préfectures de Joachim Pecci*, page 38 et suiv.

quer à son frère que les trois sièges ecclésiastiques successivement occupés par Mgr Pecci avaient été des sièges historiques et que, comme les Romains aux Fourches Caudines près de Bénévent, les Croisés à Damiette et les Français à Waterloo, lui, du moins, ne se ferait pas battre à Bruxelles par les ennemis conjurés du Saint-Siège. L'on sait aussi, par la *Correspondance* du prélat que nous avons publiée avant ces pages, si Mazzini et les autres conspirateurs de l'Italie unifiée s'en firent défaut; jusqu'à cette énigmatique princesse Belgiojoso qui, après avoir dépensé aux services secrets de cette cause de révolte et d'intrigues le capital de son énorme fortune et les fascinations de sa beauté fatale, devait mourir en Romaine à sa manière en recevant, un jour, son parent Visconti-Venosta, frère du ministre, et en lui demandant sur la porte même de son salon :

— Et les affaires d'Italie, comment sont-elles?

— On ne peut mieux !

Le long soupir d'aise, qui exprima la joie de cette femme, fut aussi le dernier de sa vie.

Heilbuth. — Deux Eminences, au Pincio.

IV

LA COUR DU PAPE

Un cocher cardinalice

Notre sympathique ambassadeur n'avait que trente-trois ans, quand le Saint-Siège l'envoya en Belgique. En allant, comme d'autres collègues plus heureux, dans quelque Cour plus importante, il eût pu se dire : « Je vais à la poupre », et n'eût ressemblé qu'à un cardinal. Mais en partant pour la modeste Bruxelles, où plus la Cour était petite, de plus près il en verrait évoluer les sujets, il aima mieux se répéter : « Je vais à l'école! » se souvenant que les meilleures de ces écoles politiques où se formèrent les diplomates les plus grands de l'Histoire, furent les plus petites et es plus parfaites de toutes : les républiques italiennes.

Comme le lecteur de ces pages l'a vu précédemment dans l'*Epistolaire*, au chapitre de la « Délégation de Pérouse », ce fut au Consistoire du 27 janvier 1843 que Mgr Pecci, préconisé archevêque de Damiette, fut nommé nonce à Bruxelles par Grégoire XVI. Le 19 mars de la même année, il s'embarquait à Civita-Vecchia pour Marseille, sur le vapeur *Sesostris*. De Marseille, il gagna la Belgique par Paris, Reims et Mézières; et, le 7 avril 1843, il arriva à Namur, où il descendit chez le chanoine De Montpellier, qu'il avait connu à Rome. Le 15 avril, Léopold Ier recevait le nouveau nonce en audience solennelle. Le 21 juillet, Mgr Pecci paraissait pour la première fois en public, au *Te Deum* chanté à Sainte-Gudule pour l'aniversaire de l'élection du roi. Le 27 juillet, le nonce allait à Louvain, visiter l'Université. Là, avec Mgr Forbin-Janson, l'évêque de Nancy bien connu, dont Lacordaire prononça une oraison funèbre restée célèbre, le nouveau nonce assista à la défense d'une thèse pour la licence de droit. Les étudiants félicitèrent Mgr Pecci que harangua, en leur nom, M. Capelle, depuis président du tribunal de Namur et père de M. Léon Capelle, directeur général au ministère des affaires étrangères. En septembre 1843, le nonce prit part, en l'église Saint-Nicolas, de Bruxelles, à la célébration du 7e centenaire des fêtes jubilaires de Notre-Dame de la Paix.

Pendant l'année 1844, Mgr Pecci visita les Flandres. Dans des lettres adressées à Carpineto et aux comtes Charles et Jean-Baptiste ses frères, — lettres qu'on a lues dans ce même volume au chapitre de la « Nonciature de Bruxelles », — le prélat parle en observateur de Bruges, qui lui « a plu infinement », et de la plage d'Ostende où, « pour la première fois, j'ai vu, dit-il, les vagues de l'Océan ». L'hiver rude de la Belgique avait fini par éprouver la santé du nonce qui en 1845, vint faire un séjour de deux mois à Ostende. Il prit cinquante bains « qu'il subit courageusement », écrit-il à ses frères. Il logeait, à Ostende, rue de la Chapelle, dans la maison qui porte aujourd'hui, le numéro 2. Tous les jours, il se rendait à l'église des Capucins et faisait de longues promenades aux environs. Il eut des relations fréquentes avec le curé Slosse et le bourgmestre Serruys. Quand il quitta Ostende, lui qui, en y arrivant, avait l'air d'un cadavre ambulant, il était complètement ragaillardi. A Bruges, le 6 mai 1844, il y avait présidé la procession du Saint-Sang, et donné la bénédiction d'usage, du haut de l'autel de la Place du Bourg. Il fut même indisposé au retour de la procession, dut quitter le cortège et reçut des soins chez M. Van Huerne, alors bourgmestre de Bruges.

Heilbuth. — Deux Eminences, au Pincio.

IV

LA COUR DU PAPE

Un cocher cardinalice

Notre sympathique ambassadeur n'avait que trente-trois ans, quand le Saint-Siège l'envoya en Belgique. En allant, comme d'autres collègues plus heureux, dans quelque Cour plus importante, il eût pu se dire : « Je vais à la poupre », et n'eût ressemblé qu'à un cardinal. Mais en partant pour la modeste Bruxelles, où plus la Cour était petite, de plus près il en verrait évoluer les sujets, il aima mieux se répéter : « Je vais à l'école! » se souvenant que les meilleures de ces écoles politiques où se formèrent les diplomates les plus grands de l'Histoire, furent les plus petites et es plus parfaites de toutes : les républiques italiennes.

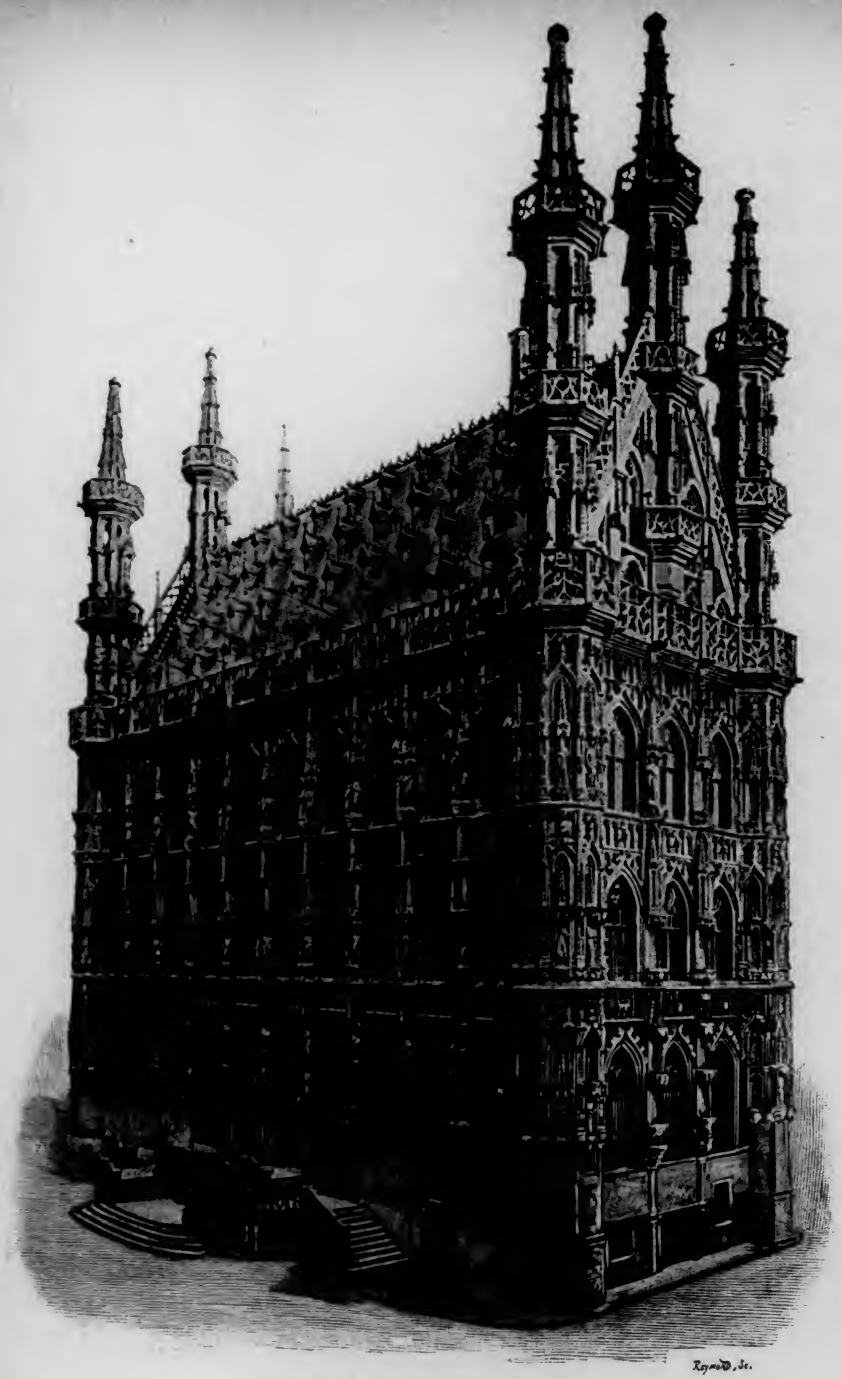
Comme le lecteur de ces pages l'a vu précédemment dans l'*Epistolaire*, au chapitre de la « Délégation de Pérouse », ce fut au Consistoire du 27 janvier 1843 que Mgr Pecci, préconisé archevêque de Damiette, fut nommé nonce à Bruxelles par Grégoire XVI. Le 19 mars de la même année, il s'embarquait à Civita-Vecchia pour Marseille, sur le vapeur *Sesostris*. De Marseille, il gagna la Belgique par Paris, Reims et Mézières; et, le 7 avril 1843, il arriva à Namur, où il descendit chez le chanoine De Montpellier, qu'il avait connu à Rome. Le 15 avril, Léopold Ier recevait le nouveau nonce en audience solennelle. Le 21 juillet, Mgr Pecci paraissait pour la première fois en public, au *Te Deum* chanté à Sainte-Gudule pour l'aniversaire de l'élection du roi. Le 27 juillet, le nonce allait à Louvain, visiter l'Université. Là, avec Mgr Forbin-Janson, l'évêque de Nancy bien connu, dont Lacordaire prononça une oraison funèbre restée célèbre, le nouveau nonce assista à la défense d'une thèse pour la licence de droit. Les étudiants félicitèrent Mgr Pecci que harangua, en leur nom, M. Capelle, depuis président du tribunal de Namur et père de M. Léon Capelle, directeur général au ministère des affaires étrangères. En septembre 1843, le nonce prit part, en l'église Saint-Nicolas, de Bruxelles, à la célébration du 7e centenaire des fêtes jubilaires de Notre-Dame de la Paix.

Pendant l'année 1844, Mgr Pecci visita les Flandres. Dans des lettres adressées à Carpineto et aux comtes Charles et Jean-Baptiste ses frères, — lettres qu'on a lues dans ce même volume au chapitre de la « Nonciature de Bruxelles », — le prélat parle en observateur de Bruges, qui lui « a plu infiniement », et de la plage d'Ostende où, « pour la première fois, j'ai vu, dit-il, les vagues de l'Océan ». L'hiver rude de la Belgique avait fini par éprouver la santé du nonce qui en 1845, vint faire un séjour de deux mois à Ostende. Il prit cinquante bains « qu'il subit courageusement », écrit-il à ses frères. Il logeait, à Ostende, rue de la Chapelle, dans la maison qui porte aujourd'hui, le numéro 2. Tous les jours, il se rendait à l'église des Capucins et faisait de longues promenades aux environs. Il eut des relations fréquentes avec le curé Slosse et le bourgmestre Serruys. Quand il quitta Ostende, lui qui, en y arrivant, avait l'air d'un cadavre ambulant, il était complètement ragaillardi. A Bruges, le 6 mai 1844, il y avait présidé la procession du Saint-Sang, et donné la bénédiction d'usage, du haut de l'autel de la Place du Bourg. Il fut même indisposé au retour de la procession, dut quitter le cortège et reçut des soins chez M. Van Huerne, alors bourgmestre de Bruges.

Dans le monde politique et administratif de la Belgique, il n'est plus beaucoup de personnes qui se rappellent, aujourd'hui, le séjour de Léon XIII et sa nonciature près de cette Cour. Ceux qui furent alors, de 1843 à 1846, des intimes reçus par le représentant du Saint-Siège, dans son hôtel de la rue des Sablons qu'occupe aujourd'hui M. De Mot, bourgmestre de Bruxelles, sont tous morts. C'étaient,

Façade de la Nonciature de Bruxelles en 1843.

entre autres, M. d'Anetham, ancien chef de cabinet du ministère catholique de 1870, M. A. Deschamps frère du défunt cardinal, M. Van Praet, le comte Giovanni Arrivabene, alors exilé à Bruxelles et depuis sénateur italien, le comte Van der Straten-Ponthoz ancien grand maréchal, Ducpétiaux, M. Mercier et tant d'autres. Le baron Lambermont est un des rares personnages officiels encore vivants qui

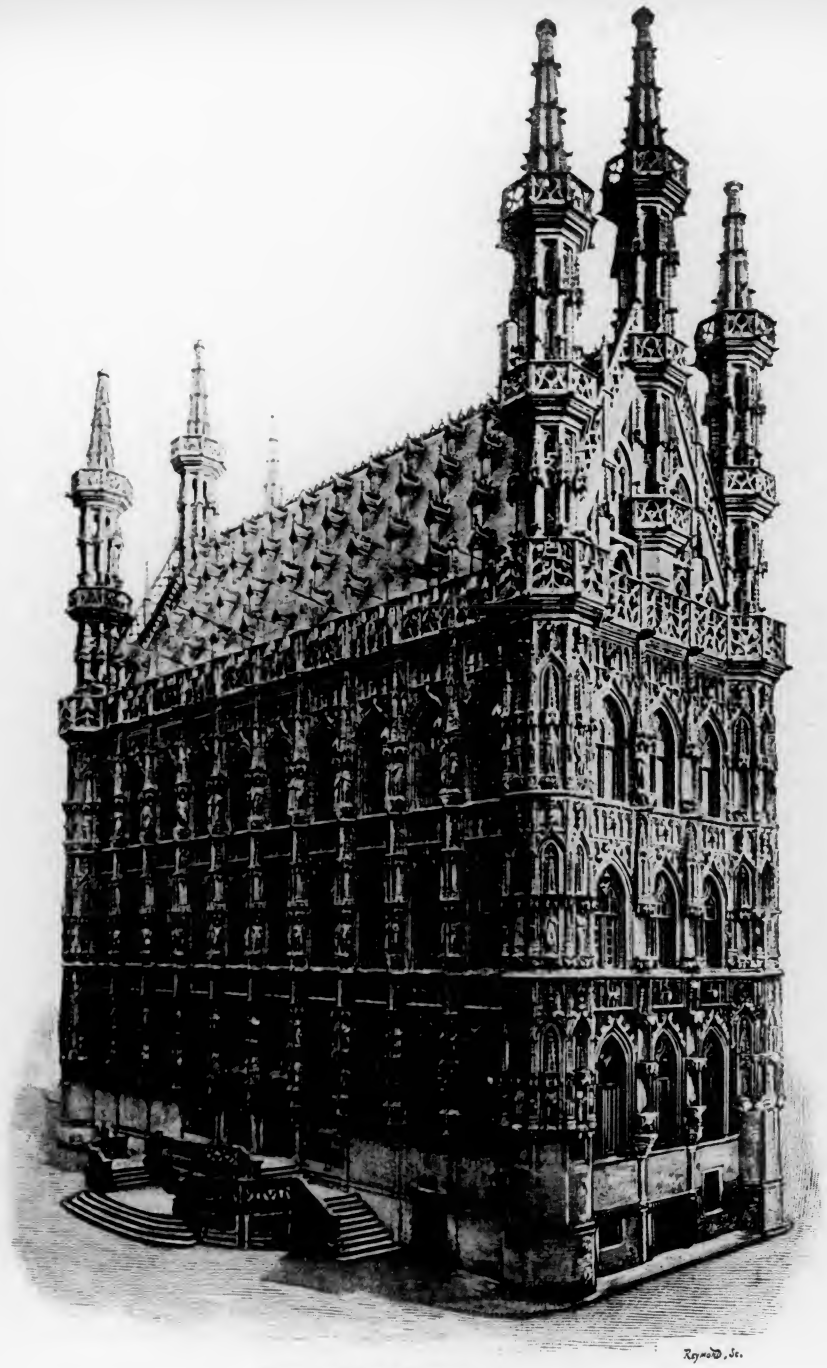


Hôtel de Ville de Louvain (Belgique).

Dans le monde politique et administratif de la Belgique, il n'est plus beaucoup de personnes qui se rappellent, aujourd'hui, le séjour de Léon XIII et sa nonciature près de cette Cour. Ceux qui furent alors, de 1843 à 1846, des intimes reçus par le représentant du Saint-Siège, dans son hôtel de la rue des Sablons qu'occupe aujourd'hui M. De Mot, bourgmestre de Bruxelles, sont tous morts. C'étaient,

Façade de la Nonciature de Bruxelles en 1843.

entre autres, M. d'Anetham, ancien chef de cabinet du ministère catholique de 1870, M. A. Deschamps frère du défunt cardinal, M. Van Praet, le comte Giovanni Arrivabene, alors exilé à Bruxelles et depuis sénateur italien, le comte Van der Straten-Ponthoz ancien grand maréchal, Ducpétiaux, M. Mercier et tant d'autres. Le baron Lambermont est un des rares personnages officiels encore vivants qui



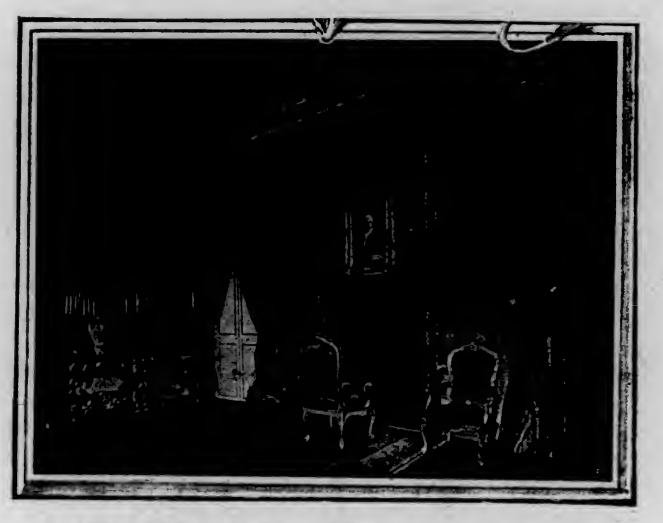
Hôtel de Ville de Louvain (Belgique).

aient eu des rapports, à cette époque, avec Mgr Pecci. Celui-ci était en 1843 un fort bel homme, grand, maigre, de haute distinction, avec la démarche un peu dansante que beaucoup de prêtres ont sous la soutane. Il accueillait ses visiteurs avec une aisance seigneuriale. Très aimable, il savait garder les distances. A son arrivée à Bruxelles, il ne parlait que l'italien; et ce fut pendant cette nonciature qu'il apprit le français. C'était, à tous égards, un homme dont on sentait d'instinct la supériorité. Sa parole était prudente, réfléchie, avec de longs silences qui donnaient plus d'autorité à ses discours; la puissance de son esprit se concentrait, non dans un art oratoire brillant, mais dans la méditation et la sagacité.

A Bruxelles, Mgr Pecci fut très choyé. Léopold Ier l'aimait beaucoup et se faisait volontiers accompagner par lui, pendant ses voyages dans l'intérieur du pays. Tout le temps de son séjour en Belgique, il fut de coquetterie de rechercher la présence du nonce dans les cérémonies publiques. Personnellement, Mgr Pecci menait la vie la plus simple et se traitait avec un ordinaire d'ascète. Il avait l'habitude de réciter son bréviaire en se promenant dans la grande allée des tilleuls du jardin des d'Arenberg, le long de la Rue-aux-Laines. Le père du duc d'Arenberg actuel avait même fait percer une porte dans le mur bordant le jardin, pour permettre à Mgr Pecci d'y entrer quand il le voudrait sans passer par le Palais. Plus tard, devenu pape et recevant des Bruxellois, Léon XIII leur raconta, un jour, cette particularité et fut tout heureux d'apprendre qu'à cette époque, le jardin d'Arenberg et l'allée des tilleuls, tant de fois parcourus par lui, existaient encore. Le soir le nonce faisait souvent une partie de whist à laquelle, parfois, prenaient part deux vieilles et vénérables demoiselles qui habitaient alors la rue du Marais, et qui étaient les tantes d'un député libéral actuel de Bruxelles, des plus connus.

Mgr Pecci allait à la légation d'Angleterre, que dirigeait sir Hamilton Seymour, et beaucoup plus souvent chez un écrivain anglais de grand mérite, sir Charles Lever, dont la demeure était voisine de la légation britannique. Là, on vit les rencontres les plus piquantes; entre autres l'intimité curieuse qui s'établit entre le nonce du pape et le célèbre docteur Wately, alors archevêque de Dublin, ami du ministre d'Angleterre et son visiteur habituel à Bruxelles. Dans ses visites en ville, Mgr Pecci était accompagné de son secrétaire, l'abbé Pilaja, aussi petit que le nonce était grand, aussi vif et enjoué que son chef se montrait réfléchi et méditatif. Son auditeur, l'abbé Clémenti, l'accompagnait parfois.

La mission diplomatique remplie par le nonce Pecci, en Belgique, a donné lieu à beaucoup de commentaires. Elle peut se résumer ainsi : au point de vue politique, il n'obtint aucun résultat. Comme homme, il fut très goûté et ses qualités d'esprit firent impression sur un excellent juge en ces matières, Léopold Ier, qui disait de lui : « J'oublie par ois que Pecci est un Italien ; son français est si coulant » que, si je n'étais protestant et Allemand, je pourrais très bien être » converti par les charmes de sa diction. » Un jour, Léopold dit, dans Laeken, à Pecci lui-même : « Je regrette parfois de ne pouvoir être » converti par vous ; mais votre théologie est si séduisante que je



La Salle du Trône chez les cardinaux, avec le tronc papal retourné.

» demanderai au pape de vous donner le chapeau de cardinal. — » Ah ! répondit le nonce, faire impression sur le cœur de Votre » Majesté me serait cent fois plus agréable. » — « Mais je n'ai pas » de cœur ! s'écria le roi en riant. — Disons mieux, alors, Sire : » sur l'esprit de Votre Majesté. »

Quand, en 1846, le nonce Pecci quitta la Belgique pour revenir en Italie, les regrets de Léopold Ier l'accompagnèrent. Le roi , — l'incident est connu, — écrivit une lettre autographe au pape Grégoire XVI

aient eu des rapports, à cette époque, avec Mgr Pecci. Celui-ci était en 1843 un fort bel homme, grand, maigre, de haute distinction, avec la démarche un peu dansante que beaucoup de prêtres ont sous la soutane. Il accueillait ses visiteurs avec une aisance seigneuriale. Très aimable, il savait garder les distances. A son arrivée à Bruxelles, il ne parlait que l'italien; et ce fut pendant cette nonciature qu'il apprit le français. C'était, à tous égards, un homme dont on sentait d'instinct la supériorité. Sa parole était prudente, réfléchie, avec de longs silences qui donnaient plus d'autorité à ses discours; la puissance de son esprit se concentrait, non dans un art oratoire brillant, mais dans la méditation et la sagacité.

A Bruxelles, Mgr Pecci fut très choyé. Léopold Ier l'aimait beaucoup et se faisait volontiers accompagner par lui, pendant ses voyages dans l'intérieur du pays. Tout le temps de son séjour en Belgique, il fut de coquetterie de rechercher la présence du nonce dans les cérémonies publiques. Personnellement, Mgr Pecci menait la vie la plus simple et se traitait avec un ordinaire d'ascète. Il avait l'habitude de réciter son bréviaire en se promenant dans la grande allée des tilleuls du jardin des d'Arenberg, le long de la Rue-aux-Laines. Le père du duc d'Arenberg actuel avait même fait percer une porte dans le mur bordant le jardin, pour permettre à Mgr Pecci d'y entrer quand il le voudrait sans passer par le Palais. Plus tard, devenu pape et recevant des Bruxellois, Léon XIII leur raconta, un jour, cette particularité et fut tout heureux d'apprendre qu'à cette époque, le jardin d'Arenberg et l'allée des tilleuls, tant de fois parcourus par lui, existaient encore. Le soir le nonce faisait souvent une partie de whist à laquelle, parfois, prenaient part deux vieilles et vénérables demoiselles qui habitaient alors la rue du Marais, et qui étaient les tantes d'un député libéral actuel de Bruxelles, des plus connus.

Mgr Pecci allait à la légation d'Angleterre, que dirigeait sir Hamilton Seymour, et beaucoup plus souvent chez un écrivain anglais de grand mérite, sir Charles Lever, dont la demeure était voisine de la légation britannique. Là, on vit les rencontres les plus piquantes; entre autres l'intimité curieuse qui s'établit entre le nonce du pape et le célèbre docteur Wately, alors archevêque de Dublin, ami du ministre d'Angleterre et son visiteur habituel à Bruxelles. Dans ses visites en ville, Mgr Pecci était accompagné de son secrétaire, l'abbé Pilaja, aussi petit que le nonce était grand, aussi vif et enjoué que son chef se montrait réfléchi et méditatif. Son auditeur, l'abbé Clémenti, l'accompagnait parfois.

La mission diplomatique remplie par le nonce Pecci, en Belgique, a donné lieu à beaucoup de commentaires. Elle peut se résumer ainsi : au point de vue politique, il n'obtint aucun résultat. Comme homme, il fut très goûté et ses qualités d'esprit firent impression sur un excellent juge en ces matières, Léopold Ier, qui disait de lui : « J'oublie par ois que Pecci est un Italien ; son français est si coulant » que, si je n'étais protestant et Allemand, je pourrais très bien être » converti par les charmes de sa diction. » Un jour, Léopold dit, dans Laeken, à Pecci lui-même : « Je regrette parfois de ne pouvoir être » converti par vous ; mais votre théologie est si séduisante que je

La Salle du Trône chez les cardinaux, avec le tronc papal retourné.

» demanderai au pape de vous donner le chapeau de cardinal. — » Ah ! répondit le nonce, faire impression sur le cœur de Votre » Majesté me serait cent fois plus agréable. » — « Mais je n'ai pas » de cœur ! s'écria le roi en riant. — Disons mieux, alors, Sire : » sur l'esprit de Votre Majesté. »

Quand, en 1846, le nonce Pecci quitta la Belgique pour revenir en Italie, les regrets de Léopold Ier l'accompagnèrent. Le roi , — l'incident est connu, — écrivit une lettre autographe au pape Grégoire XVI

pour lui demander un chapeau de cardinal pour Mgr Pecci. « Je dois, disait le Roi, recommander l'archevêque Pecci à la bienveillante protection de Votre Sainteté. Il le mérite à tous les points de vue, car j'ai rarement rencontré un dévouement plus sincère à ses devoirs, des intentions plus pures et des actions plus droites. » Quand la lettre du roi Léopold arriva à Rome, Pie IX avait remplacé Grégoire XVI ; et Antonelli, qui n'aimait pas Pecci, était Secrétaire d'Etat. Le chapeau de cardinal allait se faire attendre dix ans.

Qu'était-ce donc, dans cette cour de Rome, que ce chapeau cardinalice dont il paraît si difficile de coiffer même les plus dignes? Nous manquerions au sujet que nous nous sommes proposé dans cette étude des coutumes de l'Etat pontifical, si, à propos de l'échec qui va éprouver dix ans la vertu patiente de Mgr Pecci, nous ne risquions quelques indiscrétions anodines autour de ce chapeau rouge dont tant de têtes, même célèbres, mesure et fait commande, prennent parfois avant l'envoi du billet pontifical et au risque d'en payer les inutiles frais.

S'il est dans le majestueux cérémonial de la Cour des papes, une *funzione* dont on doive le moins parler et dont pourtant chacun s'occupe davantage, c'est celle d'un Consistoire appelé *secret*, parce que tout le monde en cause. Et pourquoi ne ferions-nous pas comme tout le monde ? Sitôt donc que ce mot de Consistoire a été prononcé dans Rome, il n'est pas de *fiocchetto* violet qui n'attende son teinturier, pas de calotte *paonazza* qui ne demande à s'empourprer, pas de tête cardinalisable enfin qui ne relève son petit dôme chauve ou chevelu vers le grand dôme de Saint Pierre, le point de mire et de comparaison de Rome entière, et ne commence à réciter le psaume de circonstance que Dieu, sans doute, exaucera :

— *Levavi oculos meos ad montes, unde veniet...*

Ce qui ne vient pas d'ordinaire aussi vite, c'est le *biglietto* de la Secrétairerie d'Etat et l'ordre de convoquer le Consistoire que les papes prennent souvent le malin plaisir de retenir jusqu'à la dernière heure. Ils se décident la veille, à recevoir le Maître des Courriers qui, un genou en terre, dit, selon le cérémonial : « Santé et longue vie, Saint Père ! Y aura-t-il Consistoire, demain ? — Il y aura Consistoire ! », répond le Pape, s'il y est décidé. Alors l'ordre de convoquer pour le lendemain le Sacré Collège est donné aux *Cursores Apostolici*, qui vont frapper chez tous les cardinaux.

A l'heure assignée pour la cérémonie, les Eminences de curie, qui ont laissé leurs équipages à la cour Saint-Damase et revêtu le rochet et la mozette dans la salle des Parements, attendent l'arrivée du Pontife dans cette espèce d'antichambre de l'appartement Borgia par où l'on entrera de plain pied dans la salle Ducale et dans la salle Royale qui la suit et où sont préparés les bancs du Consistoire. Devant les admirables tapisseries qui recouvrent les murs de cette Salle des Parements, les cardinaux, à l'attente, continuent leur méditation du matin sur les divers aspects de la grandeur humaine. Les moins âgés contemplent avec plaisir l'histoire de la jeune *Esther* dont ces tapisseries soi-disant d'Arras (ou Arrazzi) racontent sur ces murs le triomphe ; les autres, les plus vieux, observent avec regret une reproduction de la *Descente de Croix* dont le Caravage a fourni le dramatique dessin.

Enfin arrive, sabre et hallebarde au clair, la maison militaire du pape. Suivent les secrétaires pontificaux et les familiers de l'antichambre apostolique, entourant la portantine rouge et or d'où le pape descend pour monter aussitôt sur la *Sedia Gestatoria*. Celle-ci, portée sur les épaules de six *sediarii* robustes et entourée aux quatre coins des quatre *flabelli* aux opulentes plumes d'autruche, s'élève, comme une plume aussi blanche et aussi légère, sur la foule des heureux invités du patriciat romain. A voir ce fauteuil d'or émerger sur cette large et longue vague humaine qu'il va couper comme une barque son flot, jusqu'à la salle Royale restant vide, on se sent pris de la même sensation de grandeur et de néant qu'éprouve ce pape et cet homme à tant pâlir, quand ses sédiaires l'élèvent au-dessus des plus hautes têtes qui s'inclinent, et des plus brillantes épées qui lui frayent un passage jusqu'à la salle du Consistoire où l'accompagnent les acclamations de l'Assemblée.

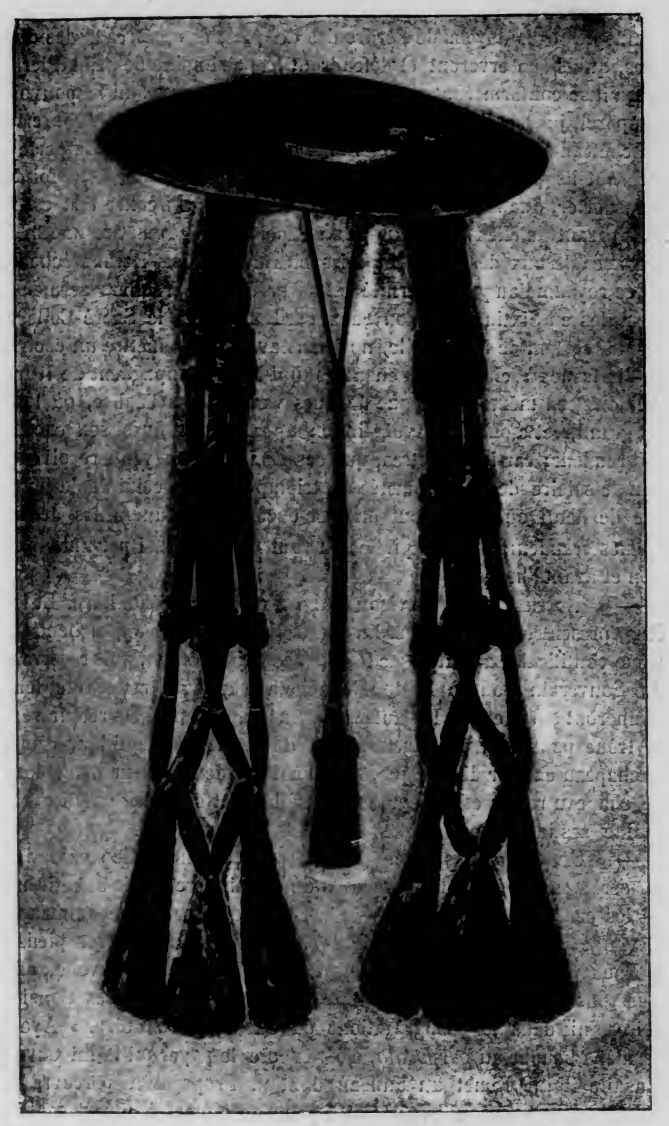
De la salle Ducale où la foule est restée, à la salle Royale où pénètrent seulement les cardinaux et les notaires du Consistoire, — les rois aussi, s'ils sont présents à cette cérémonie, — quel contraste ! Ici, le silence des chefs délibérants ; là, le tumulte des sujets exultants. C'est que, pendant le Consistoire *secret* qui va commencer ses assises, les résolutions déjà prises sont réformables encore et les nominations proposées peuvent être cassées. Malheur aux *porporabili* trop bavards qui auront, avant l'heure, fait parler les gazettes ou seulement l'opinion publique. Le cardinal C... a su, entre autres, ce que coûtaient sous le pontificat de Léon XIII des confidences trop hâtives : le teinturier qui passait chez le prélat, à la veille de chaque Consistoire, se découragea à la longue ; et il fallut, à toute force et contre tout espoir, que Mgr C..., comptant d'un jour à l'autre s'ha-

biller en rouge, finît par renouveler sa garde-robe violette. De ces histoires, l'*anticamera* vaticane est pleine ; et nous aurons plus tôt fait de raconter comment se tient un *Concistorio* si exactement appelé *segreto*, comme on voit.

— « Tous dehors ! » a déjà crié le Maître du Consistoire. Seul avec son Conseil suprême, le Pape propose ses candidats à ses cardinaux. Candidats à la pourpre, candidats à la mitre aussi ; car, dans le Consistoire public qui suivra le Consistoire secret, l'Église créera les uns en même temps qu'elle préconisera les autres. Le pape ayant

La calotte cardinalice.

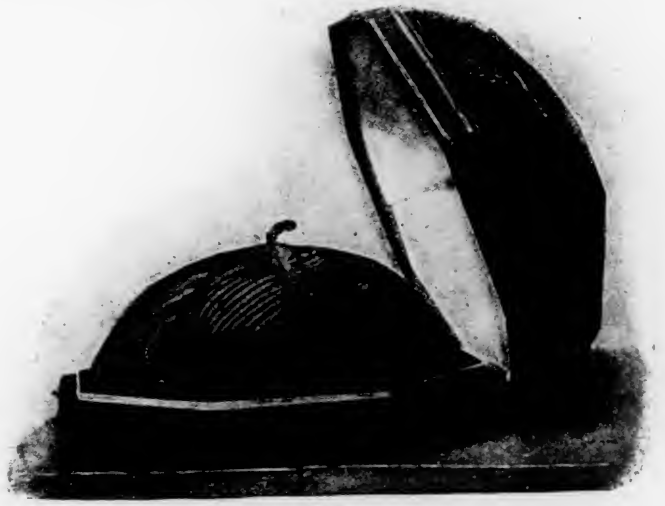
parlé, les cardinaux assis autour de lui se lèvent, s'inclinent et, en signe d'approbation, mettent bas le *zucchetto*. Cette calotte rouge, insigne de leur ordre, remise sur la tête sans un mot et sans un autre geste, c'est l'approbation qu'attendait le Pontife avant de donner aux cérémoniaires l'ordre de procéder au Conclave *public*. Voici alors que s'ouvrent la porte de la salle Ducale par où pénétreront les nouveaux assistants, et la porte de la Sixtine voisine où les cardinaux, déjà nommés dans un Consistoire précédent et n'étant encore coiffés que de la calotte et de la barrette rouge, jurent, entre les



Le chapeau cardinalice.

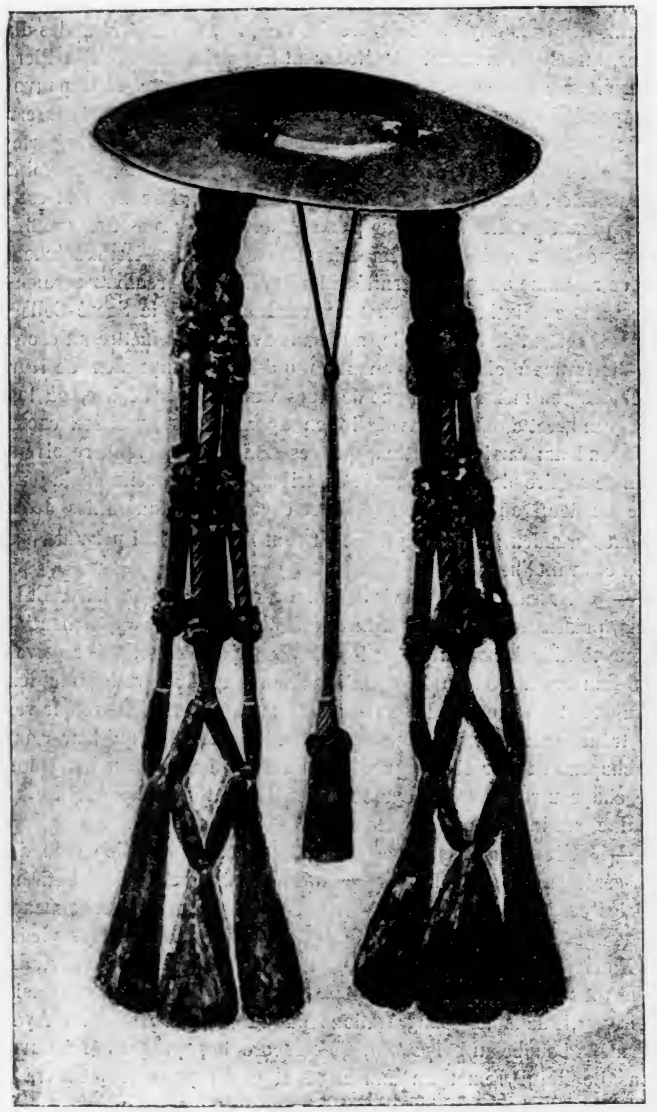
biller en rouge, finît par renouveler sa garde-robe violette. De ces histoires, l'*anticamera* vaticane est pleine ; et nous aurons plus tôt fait de raconter comment se tient un *Concistorio* si exactement appelé *segreto*, comme on voit.

— « Tous dehors ! » a déjà crié le Maître du Consistoire. Seul avec son Conseil suprême, le Pape propose ses candidats à ses cardinaux. Candidats à la pourpre, candidats à la mitre aussi ; car, dans le Consistoire public qui suivra le Consistoire secret, l'Église créera les uns en même temps qu'elle préconisera les autres. Le pape ayant



La calotte cardinalice.

parlé, les cardinaux assis autour de lui se lèvent, s'inclinent et, en signe d'approbation, mettent bas le *zucchetto*. Cette calotte rouge, insigne de leur ordre, remise sur la tête sans un mot et sans un autre geste, c'est l'approbation qu'attendait le Pontife avant de donner aux cérémoniaires l'ordre de procéder au Conclave *public*. Voici alors que s'ouvrent la porte de la salle Ducale par où pénétreront les nouveaux assistants, et la porte de la Sixtine voisine où les cardinaux, déjà nommés dans un Consistoire précédent et n'étant encore coiffés que de la calotte et de la barrette rouge, jurent, entre les



Le chapeau cardinalice.

mains des trois doyens de l'ordre des évêques, des prêtres et des diacres, qu'ils conserveront et défendront le patrimoine de saint Pierre et qu'il se conformeront aux bulles des papes concernant le pouvoir temporel, jusques et y compris le trésor pontifical, autrefois conservé au château Saint-Ange et depuis si longtemps disparu. Qu'importe ! Ne sont-ils pas les lieutenants de Celui qui a promis à la foi de transporter, quand elle voudra, les montagnes ? Un coffre-fort est-il plus pesant qu'elles ? Eh ! que peuvent perdre, à promettre une fidélité aveugle aux destinées impérissables de l'Église, les maréchaux de ce royaume auquel l'éternité est assurée ? Ces premiers serments formulés en Sixtine, les nouveaux cardinaux, que le Sacré-Collège attend, sortent de la chapelle, non sans avoir fait remettre un cachet de dix francs à chacun des chantres qui les accompagnent de leurs mélodies, en même temps que de leurs vœux. Dans l'église, où tout est grand, cette offrande, vulgaire en apparence, a aussi son cachet de grandeur; car les chantres, que ces Éminences payent, reçoivent, non le salaire de cette journée de triomphe, mais celui de la journée de deuil où ils devront chanter encore, aux funérailles de ces mêmes grandeurs déchuesqui les au ront *réglées* ainsi par anticipation et avant l'heure.

— « *Accedant* ! Qu'ils viennent ! » a crié le cérémoniaire. Et les élus, présentés par deux cardinaux de leur ordre, s'approchent du trône pontifical, baisent le pied du pape, puis sa main, puis reçoivent du Souverain Pontife la double accolade qu'à tour de rôle leur donneront ensuite tous les autres cardinaux présents. De retour vers le trône pontifical, ils s'agenouillent devant le pape qui leur remet le chapeau en leur disant que, jusqu'à l'effusion de leur sang dont ce chapeau rouge est le symbole, ils devront défendre l'Église romaine, ses institutions divines et ses intérêts matériels.

— « *Exeant omnes* ! Tous dehors ! » A cette nouvelle sommation du cérémoniaire, tous les assistants du Consistoire public se retirent, — les cardinaux exceptés, — et le Consistoire secret recommence. Le Pape appelle chaque élu, qui vient s'agenouiller à ses pieds : « Nous vous fermons la bouche, dit-il à l'Éminence nouvelle, afin que vous ne disiez votre avis sans notre ordre, ni dans les Consistoires, ni dans les Congrégations ou aucun autre office. » Ayant fermé la bouche au *porporato*, c'est encore le pape qui la lui ouvre. Ensuite il lui remet un anneau dont la Propagande percevra le prix : 3,000 francs, s'il vous plait ! pour un anneau à simple saphir, sans diamants autour.

Ainsi finit le Consistoire, avec la note à payer par le cardinal élu à qui son élection coûtera cher. Car, il n'y a pas à dire, prince de *baldacchino* ou *fratone* de couvent, pour être cardinal il faut payer chacun son dur écot.

Voici comment la note se détaille, dans la Ville éternelle où les anciens Romains prétendaient descendre des dieux, et où les Romains modernes se contentent de descendre des anciens. Dame ! tout se paye, même l'honneur de transformer le Sénat des empereurs latins en Sacré-Collège des papes romains encore.

Puisqu'il est encore de mode de *coiffer* les cardinaux, parlons, d'abord, de leur chapeau dont la forme ovale, agrémentée d'une double frange de pourpre à trente glands retombant sur le dos, est rejetée comme un fardeau sur les éminentissimes épaules. Un vrai fardeau, vous pouvez croire; car si ce chapeau tant souhaité ne les coiffe pas plus que ne saurait faire une belle assiette plate dont il a la forme, il n'en ruine pas moins le plus grand nombre de ceux qui ont à le payer. La pourpre, en vérité, est un vain mot, depuis que nos cardinaux modernes n'endossent plus qu'une soutane noire, à passepoil écarlate en simple petite bordure. Mais ce chapeau si plat et si pesant, — qui ne coiffera bien que le cercueil du maître sur lequel il se reposera hiérarchiquement, un jour, comme fatigué de tant de majesté coûteuse, — il existe donc encore ? Et voyez à quelles conditions le souverain chapelier le concède, — prix fixe et sans rabais, — à ses créatures de choix.

Car si le Pape *préconise* ou seulement proclame ses évêques, il *crée* ses cardinaux. Est-ce à dire que l'élection d'un cardinal ne dépende que du caprice de son chef qui pourrait parfois leur dire ironiquement, comme Urbain VIII à son Sacré-Collège qu'il avail fini par instituer en entier : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos?* A Dieu ne plaise que cette assemblée suprême, qui ne dépassa pas 30 membres jusqu'au XVI^e^ siècle et que Sixte V porta au nombre de 70, — en souvenir des septante vieillards de la Bible, — ne serve qu'à un jeu d'élection du pape futur, pour laquelle elle est surtout constituée, mais à laquelle aucun pape vivant ne s'intéressera jamais. Sans doute, il y a une tradition discutable qui assure la papauté à un cardinal italien, par une majorité choisie parmi les sujets de ce pays et que les papes italiens ne déplacent guère. Mais ce choix n'est-il pas expliqué par la neutralité d'un petit État et par la liberté que les pontifes romains en retirent? Par exemple, quand l'Italie mégalomane *farà da se!*... Mais le Tibre peut encore couler sous le pont Saint

Ange, et les faveurs des papes aller encore aux prélats de la péninsule. Reste toujours aux Italiens élus la dificulté de payer leur chapeau, après avoir surmonté celle d'obtenir leur création en consistoire.

Jusqu'au moyen âge, le terme de *cardinali* ne fut qu'un adjectif pour désigner les simples conseillers des pontifes et les distributeurs de leurs aumônes dans les districts de Rome, dont ils étaient les vulgaires curés. En 1245, Innocent IV en fit un substantif et distingua ses *cardinali* du chapeau rouge, qui les rangeait parmi les princes et les cousins des rois. Mais ce chapeau sans coiffe restait plat, tout au plus bon à porter en renverse sur le dos et à laisser contracter, au plein air des cérémonies publiques, les plus dangereux catarrhes. Paul II joignit aux insignes cardinalices la calotte et la barrette rouges. Ainsi le chapeau montait, presque en même temps que la tiare qui, simple bonnet de pêcheur sous le pontificat du Galiléen Pierre, avait pris un premier tour de couronne sous les pontifes romains qui lui succédèrent, puis un deuxième sous Boniface VIII, puis un troisième enfin sous le toulousain Benoît XII, — un vrai cadet de Gascogne, à qui les papes doivent la glorieuse invention du trirègne. Et c'était la note à payer, qui montait de conserve. Voici dans quelles proportions, telles que les a maintenues la Chancellerie romaine, depuis les jours d'Innocent IV, de Paul II et de Sixte V.

Le jour où, en Consistoire secret, le pape a résolu d'envoyer la calotte et la barrette rouges à sa créature, — prêtre ou laïc, — c'est encore un garde-noble de son choix qui prend cette calotte emboîtée dans un écrin de soie et qui l'apporte à l'élu dont il doit recevoir 10,000 francs pour son pourboire. Ci . . . . . 10.000 fr.

Un deuxième messager, appelé l'ablégat, est chargé d'apporter la barrette et de recevoir 6,000 francs pour son compte, plus 3.000 francs pour le compte du secrétaire qui l'accompagne. Ci. . . 9.000 fr. Ce double message est indépendant de celui qui est confié au neveu du pape, — si le pape en a un dans le Sacré-Collège où il prend le titre de *cardinal patron*, — et qui transmet à l'élu le billet de la Chancellerie, par l'intermédiaire de son majordome et avec le bénéfice d'un troisième pourboire dont le chiffre rond est laissé à l'appréciation du destinataire. En sorte que les porteurs de la cuirasse et du bouclier de Marleborough, qui ne sont qu'une plaisanterie dans la chanson, deviennent dans l'histoire d'un cardinal à créer, une réalité palpitante et pleine d'intérêt :

L'un portait sa cuirasse,
L'autre... ne portait rien !

Rien ! Écoutez encore ; car notre cardinal élu n'est qu'à la troisième station de son rouge calvaire. Après les billets doux, voici les notes sèches. Et, d'abord, celle qui porte pour l'expédition des bulles la petite addition de 2.113 fr. 80 cent., parchemin de la cédulle et cire du cachet y compris. Ci. . . . . 2.113 fr. 80.
Puis, vient la note du bijoutier de la Propagande qui offre, pour 3.000 fr., l'anneau cardinalice qui ne vaut pas le tiers de son esti-

L'*ombrellino* cardinalice.

mation et que l'Éminence consciemment dupée ne portera, d'ailleurs, que le jour de la cérémonie consistoriale. Ci. . . . . 3.000 fr.
Puis arrive, pour une *buona mancia* s'échelonnant, du plus humble balayeur ou *scopatore* au *cameriere* le plus huppé de l'Antichambre Pontificale, la file innombrable des serviteurs de la nouvelle Éminence : y compris la chapelle entière des chantres qui reçoivent 10 francs anticipés sur les funérailles prévues du cardinal, dès le jour de son élection. Soit : une somme ronde de 5.000 fr. qu'il doit payer de son vivant, par anticipation sur son enterrement. Ci. . . . 5.000 fr.

Ange, et les faveurs des papes aller encore aux prélats de la péninsule. Reste toujours aux Italiens élus la dificulté de payer leur chapeau, après avoir surmonté celle d'obtenir leur création en consistoire.

Jusqu'au moyen âge, le terme de *cardinali* ne fut qu'un adjectif pour désigner les simples conseillers des pontifes et les distributeurs de leurs aumônes dans les districts de Rome, dont ils étaient les vulgaires curés. En 1245, Innocent IV en fit un substantif et distingua ses *cardinali* du chapeau rouge, qui les rangeait parmi les princes et les cousins des rois. Mais ce chapeau sans coiffe restait plat, tout au plus bon à porter en renverse sur le dos et à laisser contracter, au plein air des cérémonies publiques, les plus dangereux catarrhes. Paul II joignit aux insignes cardinalices la calotte et la barrette rouges. Ainsi le chapeau montait, presque en même temps que la tiare qui, simple bonnet de pêcheur sous le pontificat du Galiléen Pierre, avait pris un premier tour de couronne sous les pontifes romains qui lui succédèrent, puis un deuxième sous Boniface VIII, puis un troisième enfin sous le toulousain Benoît XII, — un vrai cadet de Gascogne, à qui les papes doivent la glorieuse invention du trirègne. Et c'était la note à payer, qui montait de conserve. Voici dans quelles proportions, telles que les a maintenues la Chancellerie romaine, depuis les jours d'Innocent IV, de Paul II et de Sixte V.

Le jour où, en Consistoire secret, le pape a résolu d'envoyer la calotte et la barrette rouges à sa créature, — prêtre ou laïc, — c'est encore un garde-noble de son choix qui prend cette calotte emboîtée dans un écrin de soie et qui l'apporte à l'élu dont il doit recevoir 10,000 francs pour son pourboire. Ci . . . . . 10.000 fr.

Un deuxième messager, appelé l'ablégat, est chargé d'apporter la barrette et de recevoir 6,000 francs pour son compte, plus 3.000 francs pour le compte du secrétaire qui l'accompagne. Ci. . . 9.000 fr. Ce double message est indépendant de celui qui est confié au neveu du pape, — si le pape en a un dans le Sacré-Collège où il prend le titre de *cardinal patron*, — et qui transmet à l'élu le billet de la Chancellerie, par l'intermédiaire de son majordome et avec le bénéfice d'un troisième pourboire dont le chiffre rond est laissé à l'appréciation du destinataire. En sorte que les porteurs de la cuirasse et du bouclier de Marleborough, qui ne sont qu'une plaisanterie dans la chanson, deviennent dans l'histoire d'un cardinal à créer, une réalité palpitante et pleine d'intérêt :

L'un portait sa cuirasse,
L'autre... ne portait rien !

Rien ! Écoutez encore ; car notre cardinal élu n'est qu'à la troisième station de son rouge calvaire. Après les billets doux, voici les notes sèches. Et, d'abord, celle qui porte pour l'expédition des bulles la petite addition de 2.113 fr. 80 cent., parchemin de la cédulle et cire du cachet y compris. Ci. . . . . 2.113 fr. 80.
Puis, vient la note du bijoutier de la Propagande qui offre, pour 3.000 fr., l'anneau cardinalice qui ne vaut pas le tiers de son esti-

L'*ombrellino* cardinalice.

mation et que l'Éminence consciemment dupée ne portera, d'ailleurs, que le jour de la cérémonie consistoriale. Ci. . . . . 3.000 fr.
Puis arrive, pour une *buona mancia* s'échelonnant, du plus humble balayeur ou *scopatore* au *cameriere* le plus huppé de l'Antichambre Pontificale, la file innombrable des serviteurs de la nouvelle Éminence : y compris la chapelle entière des chantres qui reçoivent 10 francs anticipés sur les funérailles prévues du cardinal, dès le jour de son élection. Soit : une somme ronde de 5.000 fr. qu'il doit payer de son vivant, par anticipation sur son enterrement. Ci. . . . 5.000 fr.

Encore un chapitre, dans l'histoire de l'ironie humaine, que n'avait pas prévu Hamlet. Mais ce chapitre est aussi la plus éloquente leçon d'humilité que l'évangile de Jésus pouvait mieux contenir et donner que le libretto de Shakespeare.

Est-ce fini? Oui, si vous ajoutez aux comptes précédents ceux du tailleur de son Éminence, qui n'apporte pas moins de quatre costumes dont celui de gala ne sera pas payé moins de 5.000 francs. Et ceux du chapelier qui doit remettre et entretenir de cordelières vertes et dorées les quatre chapeaux de diverse étiquette, — pas un de moins! Et puis, ce sont les frais des visites dites *di calore*, que tout passant a droit de rendre au cardinal dans son palais ouvert, trois jours durant, pourvu qu'on s'y présente en habit noir et en cravate blanche. Ces visites sont dites *de chaleur*, parce que les compliments qu'on y récite ne sont guère plus froids que les vins et les pâtisseries qu'en échange de courtoisie l'Éminence saturée doit servir en *lauto rinfresco* à ses infatigables hôtes. Rien que pendant ces trois jours, à Rome, le temps d'y prendre son chapeau, le cardinal Pie eut à payer en rafraîchissements, dans un hôtel qui n'était pas le sien, une note qu'il mit, dit-on, toute sa vie de cardinal à acquitter et qu'il n'osa, depuis, avouer qu'à lui-même.

Faut-il aussi mentionner le *palazzo* à tant et tant de chambres, que le cérémonial a prévues et que l'*Eminentissimo* doit à sa grandeur nouvelle? Et l'équipage à deux chevaux noirs, dont l'accouplement devient si rare et si coûteux dans les haras romains; — la robe noire étant de rigueur aux bêtes, comme à leurs maîtres, pour manifester le deuil de l'État pontifical qu'on a perdu, depuis 1870? Et le cocher de siège, et le valet de pied, qui ne permettront pas à l'Éminence de faire un seul pas dans Rome, tant qu'un *buzzurro* y séjournera :

Jamais, jamais à Rome
Jamais Piémont ne régnera!

Il est vrai que, pour balancer ces dépenses, estimées au plus bas prix 50.000 francs par les Romains qui, en fait d'additions, s'y entendent, le cardinal créé aura les ressources suivantes : le *piatto*, ou mense pontificale de 21.480 francs, au taux de 5 fr. 37 pour 100 que la rente italienne leur fait rapporter annuellement; plus, les bénéfices de ses charges épiscopales ou presbytériales, à l'évêché ou à la paroisse ou à la diaconie qu'il desservira; plus, sa part dans les Congrégations romaines, s'il en est membre; plus son droit à la bourse des Consistoires, s'il y assiste : soit un reliquat de quelques

autres mille francs qu'en ajustant bien les notes par tous les bouts on arrive à faire rapporter, au plus, 24.000 francs.

— *Res sacra miser!* avait écrit le cardinal D..., dans son blason où il dut vite l'effacer parce que cette devise, pour être juste, était aussi profane. C'est cette note qu'il faudrait détailler encore, pour montrer chez les princes de l'Église, comme chez ses plus humbles sujets, l'observation admirable des principes essentiellement égalitaires sur lesquels la hiérarchie du catholicisme se fonde. Le cardinal, élu le plus souvent dans le peuple et presque toujours à son insu, ne doit-il pas, au sein des grandeurs où il se dépensera tout entier, l'exemple d'un riche en apparence qui n'est qu'un pauvre en réalité? Que la mort vienne: s'il reste quelques économies au défunt, elles reviendront de droit aux pauvres de la ville qui se présenteront au palais, les premiers; à moins que le trésorier de la Propagande ne les devance pour répartir l'héritage entre tous les pauvres du monde entier, par le canal de ses Missions...

Tel est le coût de ce chapeau tant souhaité, qui laisse s'enrhumer tant de têtes illustres, presque aussitôt décoiffées que couvertes, auxquelles les papes eurent quelquefois le plaisir de faire prendre l'air. Et encore ces chapeaux plats, qui sont sans fond et dont les dignitaires ne peuvent se couvrir de leur vivant, ces chapeaux qui n'ont que des glands pour battre l'air et que des ailes pour voler et échapper au plus vite, quelle leçon du néant des choses ils donnent à leurs possesseurs; eux, qui ne commencent à se porter que sur le cercueil de leurs maîtres, et qui, dans les cathédrales où ces Éminences iront se coucher tôt ou tard, n'auront plus à recouvrir qu'un tombeau! A cette élection si onéreuse des cardinaux proclamés, qui ne préférerait celle des cardinaux non proclamés ou *in petto*? Ces derniers, quand le pape les *expectorera*, non seulement n'auront rien perdu de leur rang, parmi les cardinaux évêques ou prêtres qui auront été nommés après eux et qui s'assiéront aussi à leur suite, sur le banc d'honneur; mais les capitaux même du *piatto* leur seront servis par accumulation, depuis le jour de leur création secrète et les aideront à payer *illico* les frais de leur nomination publique.

— Ils croquent le marmot, mais ils conservent les baïoques! disent ces amateurs des satires en usage, au moment des consistoires et des conclaves, autour du buste de Pasquin.

Eh bien! il est une dernière élection encore plus économique. C'est celle qui consiste à revêtir la pourpre, sans en avoir la charge.

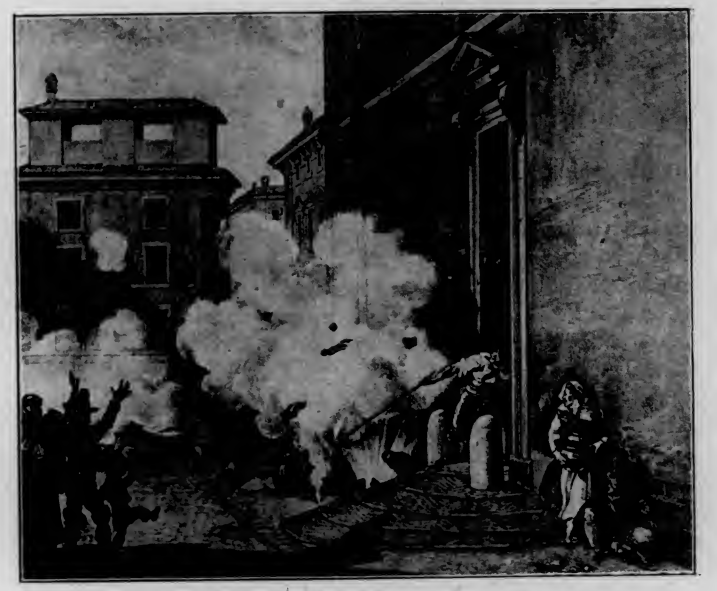
Plusieurs églises du monde catholique sont ainsi favorisées, qui du *zucchettino* pomponnant gentiment la tête en calotte ponceau, et qui du *berrettino* cramoisi la coiffant cette fois tout à fait comme celle d'un parfait cardinal. Ces faveurs, par lambeaux, se d visent entre les collégiales de Magdebourg, de Londres, d'Aix-la-Chape e, de Cologne, de Milan, de Ravenne, de Compostelle, et

Camériers et majordomes d'un cardinal.

même d'Orléans dont les sièges furent, de droit, cardinalices avant Pie V. On trouve même des cardinaux complets — moins le titre — dans les stalles de Venise, de Salzbourg et de Prague. Et ce n'est pas la moindre difficulté de la Congrégation des Rites, de mettre tous ces privilégiés à leur place. Tel, le prince Schawarzenberg, quand il se présenta en barrette rouge au Vatican où Grégoire XVI

allait le créer cardinal. On eut beau lui faire remarquer l'inconvenance de coiffer l'insigne de sa dignité nouvelle, avant que le pape l'imposât lui-même, le prince élu objecta les prérogatives de Prague, son siège épiscopal. Pour lui faire lâcher sa barrette, il ne fallut rien moins qu'une ordonnance de la Congrégation des Rites invitant, ce jour-là, les nobles invités du Vatican à s'y présenter sans barrette ni chapeau, — tête nue.

Mais en finirions-nous, avec les anecdotes dont ferait les frais la



Les bombardiers du Samedi-Saint. (Dessin de Thomas.)

petite vanité des hommes, — même des hommes cardinaux? Ne faudrait-il pas continuer cette énumération des charges cardinalices par celles de leur propre maison, dans laquelle il nous resterait à entrer? Le *palazzo* de rigueur serait de princière apparence. On entrerait, d'abord, dans l'antichambre spacieuse où les gardes-suisses de l'ancien temps faisaient les cent pas et où les bûches d'approvisionnement ont pris dans de grands coffres la succession des hallebardiers absents. Puis, on accéderait dans la pièce du baldaquin sous lequel reposent les coussins et les ombrelles que le fidèle majordome ne fait plus

Plusieurs églises du monde catholique sont ainsi favorisées, qui du *zucchettino* pomponnant gentiment la tête en calotte ponceau, et qui du *berrettino* cramoisi la coiffant cette fois tout à fait comme celle d'un parfait cardinal. Ces faveurs, par lambeaux, se d visent entre les collégiales de Magdebourg, de Londres, d'Aix-la-Chape e, de Cologne, de Milan, de Ravenne, de Compostelle, et

Camériers et majordomes d'un cardinal.

même d'Orléans dont les sièges furent, de droit, cardinalices avant Pie V. On trouve même des cardinaux complets — moins le titre — dans les stalles de Venise, de Salzbourg et de Prague. Et ce n'est pas la moindre difficulté de la Congrégation des Rites, de mettre tous ces privilégiés à leur place. Tel, le prince Schawarzenberg, quand il se présenta en barrette rouge au Vatican où Grégoire XVI

allait le créer cardinal. On eut beau lui faire remarquer l'inconvenance de coiffer l'insigne de sa dignité nouvelle, avant que le pape l'imposât lui-même, le prince élu objecta les prérogatives de Prague, son siège épiscopal. Pour lui faire lâcher sa barrette, il ne fallut rien moins qu'une ordonnance de la Congrégation des Rites invitant, ce jour-là, les nobles invités du Vatican à s'y présenter sans barrette ni chapeau, — tête nue.

Mais en finirions-nous, avec les anecdotes dont ferait les frais la

Les bombardiers du Samedi-Saint. (Dessin de Thomas.)

petite vanité des hommes, — même des hommes cardinaux? Ne faudrait-il pas continuer cette énumération des charges cardinalices par celles de leur propre maison, dans laquelle il nous resterait à entrer? Le *palazzo* de rigueur serait de princière apparence. On entrerait, d'abord, dans l'antichambre spacieuse où les gardes-suisses de l'ancien temps faisaient les cent pas et où les bûches d'approvisionnement ont pris dans de grands coffres la succession des hallebardiers absents. Puis, on accéderait dans la pièce du baldaquin sous lequel reposent les coussins et les ombrelles que le fidèle majordome ne fait plus-

sortir à la suite du cardinal, depuis l'occupation piémontaise. Et puis viendrait la salle des secrétaires, et puis la salle du Trône, et puis enfin l'appartement de l'Éminence, — le tout se profilant long, comme un jour de jeûne.

— Oui, de jeûne! soupirait, un jour, une de ces nobles victimes du cardinalat forcé que le Consistoire venait de transformer en un de ces anciens malheureux habitants du légendaire Labyrinthe. Mais, à l'inverse des tristes hôtes du Minotaure, si les cardinaux jeûnent, ce sont les chevaux qui mangent bien.

Ceux de Mgr Joachim Pecci eurent donc le loisir de ramener, de Bruxelles à Rome, un nonce si jeune qu'il eût été une exception d'âge parmi les vieillards du Sacré-Collège. Et comme ces beaux chevaux qu'aimait Mgr Pecci avaient le temps de le conduire à ces honneurs cardinalices dont l'ombrageux Antonelli n'éloignerait son digne rival que quelques années, tout au plus; au lieu de s'en retourner directement en Italie, sa nonciature terminée à Bruxelles, il prit en voyageur le chemin des écoliers. Il ne connaissait pas l'Angleterre et ignorait Paris. Recommandé par Léopold Ier au fameux baron de Stockmar et au Prince-Consort, Mgr Pecci fut reçu par la reine Victoria, dîna à la Cour, s'entretint avec Palmerston. Un pape ayant dîné à Windsor, voilà un souvenir historique peu banal (1). A Paris, Louis-Philippe fit également l'accueil le plus distingué à l'ancien nonce de Bruxelles.

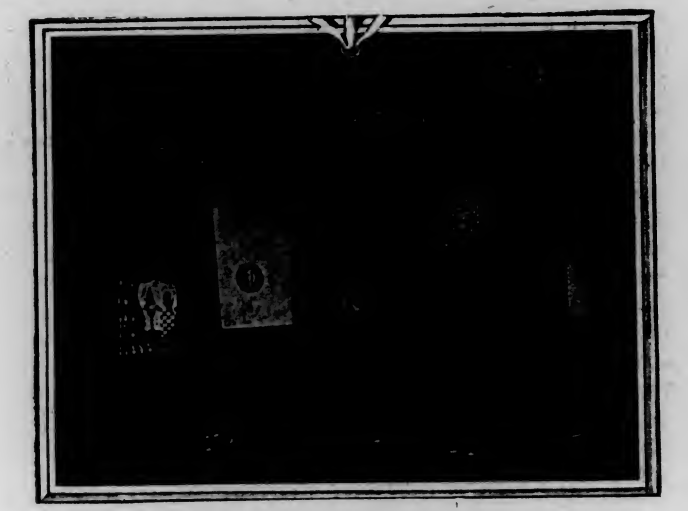
Avant que Mgr Pecci, parti de Belgique et en route à travers la France, n'arrive à Rome et ne retourne à Pérouse, pour un exil injuste de 32 années, il est permis de jeter un coup d'œil en arrière et de mesurer le chemin parcouru, au cours des prélatures d'un si précoce et déjà si éminent diplomate.

A Bénévent, où Grégoire XVI l'envoya d'abord, comme pour une simple chasse à la camorre, il ne resta que trois ans : le temps de prendre le plus de brigands qu'il put, y compris les seigneurs qui,

(1) Le prélat venait d'être nommé Évêque de Pérouse, après sa nonciature à Bruxelles, et passait en Angleterre avant de revenir en Italie. Il resta tout le mois de février à Londres, fut d'abord l'hôte du ministre plénipotentiaire du Brésil et occupa ensuite un appartement dans Piccadilly. Mgr Joachim Pecci avait alors trente-six ans. Il entendit, à la Chambre des Communes, le grand O'Connell, fut présenté à lord Palmerston et assista à une réception au *Foreign Office*. La reine Victoria l'invita à la Cour.

Pendant son séjour, le futur pape officia dans deux églises : dans l'antique chapelle sarde, qui se trouve encore du côté ouest de Lincoln's in Fields; et à celle de Saint-Mary in Moorfields, ancienne cathédrale catholique de Londres, récemment démolie et remplacée par la nouvelle église de Westminster.

dans ces repaires reculés de la Basilicate, n'étaient que des bandits de marque plus aristocratique que les autres : « Mais je suis comte, monsieur le légat, et, de ce chef, je vais me plaindre au pape ! — Allez donc, monsieur le comte; et n'oubliez pas que, pour vous rendre au Vatican, il vous faudra d'abord passer par la forteresse de Saint-Ange ! » A Bénévent, où il ne prit qu'une soleillée sous l'adorable ciel napolitain, comme à Pérouse, où il ne fit qu'une brillante passade, le temps d'y tracer la plus belle route que ce pays eût possédée jusque-là, la grande question qui capt iva ce rand esprit d



Antichambre prélatice aux armes de Mgr Pecci.

prévoyance et d'opportunité, fut celle qui ne faisait pas assez réfléchir les hommes d'Etat de cette époque difficile, aux affaires de laquelle il allait être heureusement appelé à participer.

Comme il y a la politique d'action qui exécute, dans le tumulte de la vie civile et militaire, les plans conçus et les résolutions arrêtées dans le silence des cabinets et des casernes, il y a la politique de pensée, antérieure à l'autre et conséquemment supérieure par les génies puissants qu'elle y emploie et les humbles vertus qu'elle y use. Celle-ci a sur celle-là toute l'élévation qu'une mère a sur son enfant, toute la distance de la chaîne dont un chasseur conduit sa

sortir à la suite du cardinal, depuis l'occupation piémontaise. Et puis viendrait la salle des secrétaires, et puis la salle du Trône, et puis enfin l'appartement de l'Éminence, — le tout se profilant long, comme un jour de jeûne.

— Oui, de jeûne! soupirait, un jour, une de ces nobles victimes du cardinalat forcé que le Consistoire venait de transformer en un de ces anciens malheureux habitants du légendaire Labyrinthe. Mais, à l'inverse des tristes hôtes du Minotaure, si les cardinaux jeûnent, ce sont les chevaux qui mangent bien.

Ceux de Mgr Joachim Pecci eurent donc le loisir de ramener, de Bruxelles à Rome, un nonce si jeune qu'il eût été une exception d'âge parmi les vieillards du Sacré-Collège. Et comme ces beaux chevaux qu'aimait Mgr Pecci avaient le temps de le conduire à ces honneurs cardinalices dont l'ombrageux Antonelli n'éloignerait son digne rival que quelques années, tout au plus; au lieu de s'en retourner directement en Italie, sa nonciature terminée à Bruxelles, il prit en voyageur le chemin des écoliers. Il ne connaissait pas l'Angleterre et ignorait Paris. Recommandé par Léopold Ier au fameux baron de Stockmar et au Prince-Consort, Mgr Pecci fut reçu par la reine Victoria, dîna à la Cour, s'entretint avec Palmerston. Un pape ayant dîné à Windsor, voilà un souvenir historique peu banal (1). A Paris, Louis-Philippe fit également l'accueil le plus distingué à l'ancien nonce de Bruxelles.

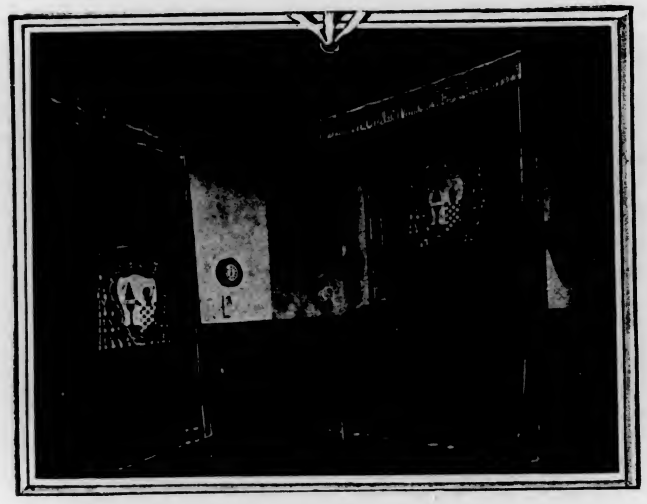
Avant que Mgr Pecci, parti de Belgique et en route à travers la France, n'arrive à Rome et ne retourne à Pérouse, pour un exil injuste de 32 années, il est permis de jeter un coup d'œil en arrière et de mesurer le chemin parcouru, au cours des prélatures d'un si précoce et déjà si éminent diplomate.

A Bénévent, où Grégoire XVI l'envoya d'abord, comme pour une simple chasse à la camorre, il ne resta que trois ans : le temps de prendre le plus de brigands qu'il put, y compris les seigneurs qui,

(1) Le prélat venait d'être nommé Évêque de Pérouse, après sa nonciature à Bruxelles, et passait en Angleterre avant de revenir en Italie. Il resta tout le mois de février à Londres, fut d'abord l'hôte du ministre plénipotentiaire du Brésil et occupa ensuite un appartement dans Piccadilly. Mgr Joachim Pecci avait alors trente-six ans. Il entendit, à la Chambre des Communes, le grand O'Connell, fut présenté à lord Palmerston et assista à une réception au *Foreign Office*. La reine Victoria l'invita à la Cour.

Pendant son séjour, le futur pape officia dans deux églises : dans l'antique chapelle sarde, qui se trouve encore du côté ouest de Lincoln's in Fields; et à celle de Saint-Mary in Moorfields, ancienne cathédrale catholique de Londres, récemment démolie et remplacée par la nouvelle église de Westminster.

dans ces repaires reculés de la Basilicate, n'étaient que des bandits de marque plus aristocratique que les autres : « Mais je suis comte, monsieur le légat, et, de ce chef, je vais me plaindre au pape ! — Allez donc, monsieur le comte; et n'oubliez pas que, pour vous rendre au Vatican, il vous faudra d'abord passer par la forteresse de Saint-Ange ! » A Bénévent, où il ne prit qu'une soleillée sous l'adorable ciel napolitain, comme à Pérouse, où il ne fit qu'une brillante passade, le temps d'y tracer la plus belle route que ce pays eût possédée jusque-là, la grande question qui capt iva ce rand esprit d



Antichambre prélatice aux armes de Mgr Pecci.

prévoyance et d'opportunité, fut celle qui ne faisait pas assez réfléchir les hommes d'Etat de cette époque difficile, aux affaires de laquelle il allait être heureusement appelé à participer.

Comme il y a la politique d'action qui exécute, dans le tumulte de la vie civile et militaire, les plans conçus et les résolutions arrêtées dans le silence des cabinets et des casernes, il y a la politique de pensée, antérieure à l'autre et conséquemment supérieure par les génies puissants qu'elle y emploie et les humbles vertus qu'elle y use. Celle-ci a sur celle-là toute l'élévation qu'une mère a sur son enfant, toute la distance de la chaîne dont un chasseur conduit sa

meute ou du guidon dont un tireur suit son tracé. Mais comme la pensée reste cachée, la politique qui en émane est invisible et ne laisse apparaître que les hommes ou les choses qu'elle dirige, à son gré, sous les livrées d'or ou de cuivre dont elle les distingue au regard. Qu'importe de ne pas voir la balle, si dans son invisible trajectoire elle atteint l'ennemi et l'abat ? Qu'importe à l'histoire le nom des ministres inconnus qui dirigèrent les Alexandre et les César de la conquête terrestre ? Machiavel ne fut qu'un passant, méconnu du plus humble paysan de San Casciano ; et dix pages de cette plume allaient pourtant suffire pour renverser le système des victoires anciennes par la force, auquel succéderait le système des victoires nouvelles par la diplomatie. Si Pecci, exilé sur les hauteurs de Pérouse, y va dépenser près de quarante ans d'études les plus remarquables et les plus ignorées, pour arriver aux fructueuses conclusions que nous révélera seulement sa vieillesse, qu'importe encore, puisque le but à toucher sera, un jour, atteint ?

Fort de sa valeur et de sa patience, cet admirable meneur des peuples de demain, auquel la victoire ne semble promise qu'avec les cheveux blancs, n'était entré dans la carrière diplomatique que pour en sortir presque aussitôt, à l'heure où sa jeunesse exceptionnellement brillante eût dû le faire vite parvenir aux suprêmes honneurs. Mais la main de Dieu, plus généreuse que celle des hommes, s'était chargée de conduire elle-même son élu, à travers mille injures d'un long exil dans les montagnes ombriennes, jusqu'à la suprême récompense que le génie réserve à la patience des forts et que la fortune envieuse disputera, mais en vain, à ce pacifique conquérant de la plus haute puissance qui soit au monde, — la papauté.

Saltarelli (Dessin de Thomas.)

UN APPENDICE A LA COUR DU PAPE

« Santo Padre, la benedizione ! » (Dessin de Thomas.)

A l'époque où Joachim Pecci, jeune prélat « ponent » du *Buon Governo*, se prépare à suspendre son humble blason de famille aux caissons du lourd carrosse des écuries pontificales et à quitter le Vatican pour franchir, d'étape en étape, la longue montée de l'inflexible hiérarchie pontificale qui le mènera si loin et si haut, la Rome des Papes présente encore, avec ses immuables coutumes d'autrefois, de si pittoresques tableaux, qu'il est plaisant d'en esquisser quelques-uns ; ne serait-ce que ceux qui échappèrent à la plume observatrice de Stendhal, hôte de la

meute ou du guidon dont un tireur suit son tracé. Mais comme la pensée reste cachée, la politique qui en émane est invisible et ne laisse apparaître que les hommes ou les choses qu'elle dirige, à son gré, sous les livrées d'or ou de cuivre dont elle les distingue au regard. Qu'importe de ne pas voir la balle, si dans son invisible trajectoire elle atteint l'ennemi et l'abat ? Qu'importe à l'histoire le nom des ministres inconnus qui dirigèrent les Alexandre et les César de la conquête terrestre? Machiavel ne fut qu'un passant, méconnu du plus humble paysan de San Casciano; et dix pages de cette plume allaient pourtant suffire pour renverser le système des victoires anciennes par la force, auquel succéderait le système des victoires nouvelles par la diplomatie. Si Pecci, exilé sur les hauteurs de Pérouse, y va dépenser près de quarante ans d'études les plus remarquables et les plus ignorées, pour arriver aux fructueuses conclusions que nous révélera seulement sa vieillesse, qu'importe encore, puisque le but à toucher sera, un jour, atteint ?

Fort de sa valeur et de sa patience, cet admirable meneur des peuples de demain, auquel la victoire ne semble promise qu'avec les cheveux blancs, n'était entré dans la carrière diplomatique que pour en sortir presque aussitôt, à l'heure où sa jeunesse exceptionnellement brillante eût dû le faire vite parvenir aux suprêmes honneurs. Mais la main de Dieu, plus généreuse que celle des hommes, s'était chargée de conduire elle-même son élu, à travers mille injures d'un long exil dans les montagnes ombriennes, jusqu'à la suprême récompense que le génie réserve à la patience des forts et que la fortune envieuse disputera, mais en vain, à ce pacifique conquérant de la plus haute puissance qui soit au monde, — la papauté.

Saltarelli (Dessin de Thomas.)

UN APPENDICE A LA COUR DU PAPE

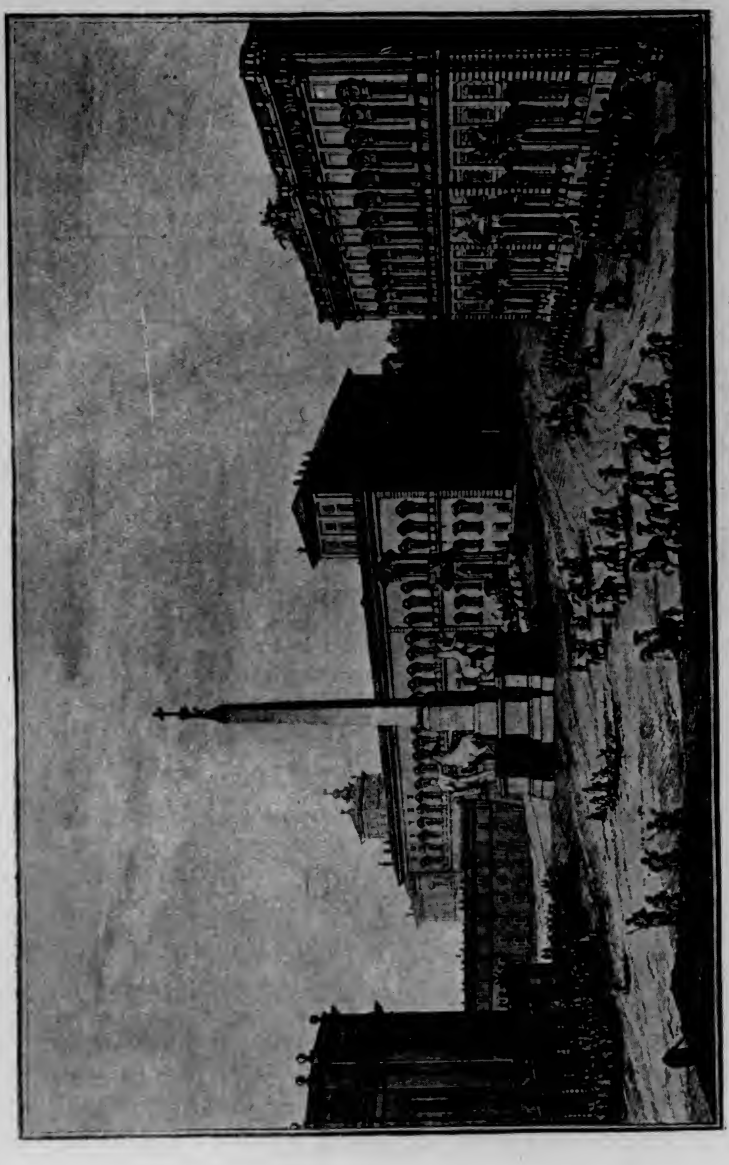
« Santo Padre, la benedizione ! » (Dessin de Thomas.)

A l'époque où Joachim Pecci, jeune prélat « ponent » du *Buon Governo*, se prépare à suspendre son humble blason de famille aux caissons du lourd carrosse des écuries pontificales et à quitter le Vatican pour franchir, d'étape en étape, la longue montée de l'inflexible hiérarchie pontificale qui le mènera si loin et si haut, la Rome des Papes présente encore, avec ses immuables coutumes d'autrefois, de si pittoresques tableaux, qu'il est plaisant d'en esquisser quelques-uns; ne serait-ce que ceux qui échappèrent à la plume observatrice de Stendhal, hôte de la

Ville éternelle, en ce même temps-là. Et, à nous contenter seulement du monde cardinalice constituant la Cour pontificale, nous y trouverions encore des croquis aussi amusants à trousser que ceux d'un Guadi ou d'un Puccino de l'autre siècle, avec ces mêmes *Eminentissimi* tartigrades pour inimitables modèles.

Vous n'avez pas oublié certaines pages de la *Jeunesse de Léon XIII* où nous eûmes à portraiturer en passant quelques-unes de ces grandes Éminences, en longues redingotes à passepoil ponceau s'arrondissant de toute l'ampleur bedonnante du buste, sur la culotte courte et sur les mollets hauts chaussés de bas rouges. Il faisait si bon les voir, trottinant à pas précieux de cousins des rois, ou marcher bonnement en bons *fratoni* dont ces moines devenus princes avaient précédemment traîné la sandale de cuir dans ces mêmes rues libres de Rome où ils iraient dorénavant en escarpins de soie, deux valets de pied les suivant pour porter, l'un le *mantello* et l'autre l'*ombrellino* aux aveuglantes doublures de pourpre. Ceux des *Eminentissimi* que l'âge faisait trop vieillir ou la dignité trop pontifier, montaient dans un de ces carrosses aussi rouges de caparaçons éclatants que les écarlates personnes de leurs maîtres dont l'opulence corporelle était, d'ordinaire, bien en rapport avec ces véhicules larges et hauts, comme des places fortes d'ancien temps.

Ces carrosses cardinalices ainsi montés étaient des espèces de villes en marche, dans une autre espèce de ville en repos, depuis mille ans. Sans avoir perdu un rayon d'or pesant à leurs lourds essieux ni une courbe du cérémonial antique à leurs inclinaisons zodiacales, ces énormes chars du soleil venaient déposer leur astre au seuil d'un grand et vieux *palazzo* bien fait pour recevoir, avec leur majesté de l'autre siècle, une des gloires de celui-ci daignant les visiter pour s'y rafraîchir au *rosolio* ou au *spumone*, en un *lauto rinfresco* qui durait le temps d'une sonate sur la harpe ou d'une partie de Pharaon continuée avec mesdames les princesses, au départ de l'Éminence, par le sigisbée commensal du palais. Ceux qu'un devoir plus pressant appelait aux Commissions cardinalices ou à l'*Audienza* du pape, se hâtaient vers le Vatican, toujours avec cette sage lenteur que le Concile de Trente avait prescrite et qui faisait ressembler ces carrosses des cardinaux de la vieille Rome à ces chariots des bons rois fainéants que célébra l'histoire des anciens âges. Et quand, sous l'implacable soleil de Rome, ces *Eminentissimi* apparaissaient en carrosses dorés ou en parasols écarlates sur cette immense Place de Saint-Pierre qui dormait dans son brasillement de gigantesque

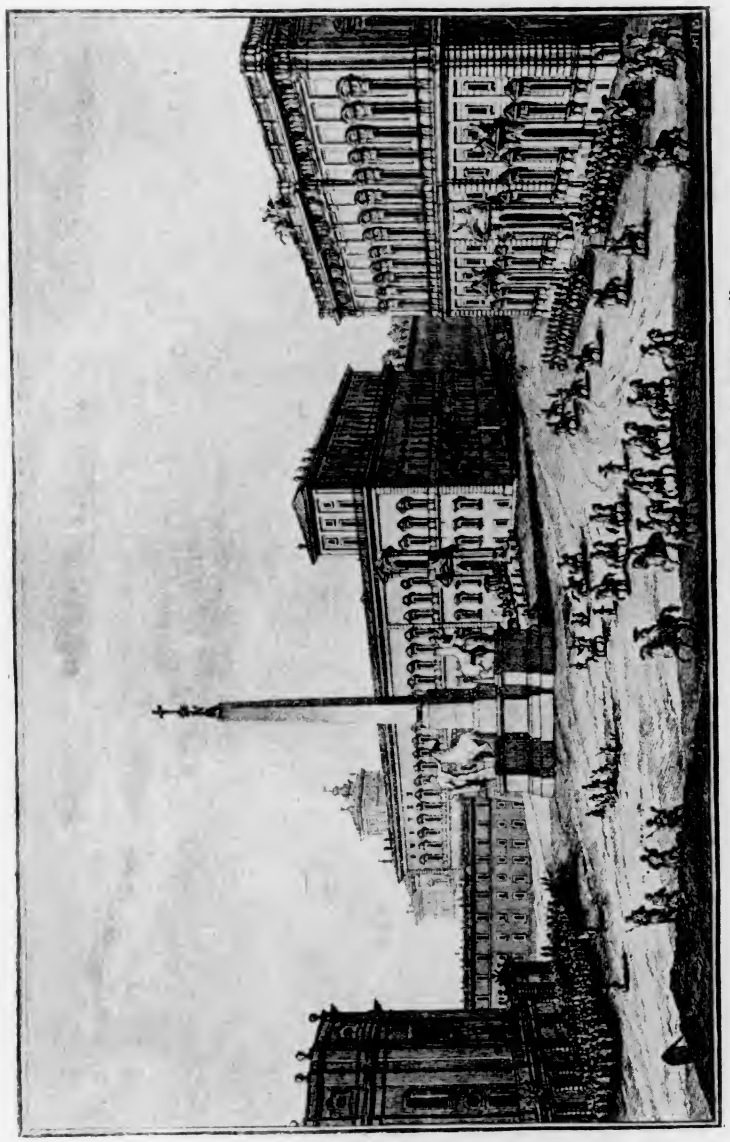


L'ancienne Maison militaire pontificale, sur la Place de *Scossacavallo*.

Ville éternelle, en ce même temps-là. Et, à nous contenter seulement du monde cardinalice constituant la Cour pontificale, nous y trouverions encore des croquis aussi amusants à trousser que ceux d'un Guadi ou d'un Puccino de l'autre siècle, avec ces mêmes *Eminentissimi* tartigrades pour inimitables modèles.

Vous n'avez pas oublié certaines pages de la *Jeunesse de Léon XIII* où nous eûmes à portraiturer en passant quelques-unes de ces grandes Éminences, en longues redingotes à passepoil ponceau s'arrondissant de toute l'ampleur bedonnante du buste, sur la culotte courte et sur les mollets hauts chaussés de bas rouges. Il faisait si bon les voir, trottinant à pas précieux de cousins des rois, ou marcher bonnement en bons *fratoni* dont ces moines devenus princes avaient précédemment traîné la sandale de cuir dans ces mêmes rues libres de Rome où ils iraient dorénavant en escarpins de soie, deux valets de pied les suivant pour porter, l'un le *mantello* et l'autre l'*ombrellino* aux aveuglantes doublures de pourpre. Ceux des *Eminentissimi* que l'âge faisait trop vieillir ou la dignité trop pontifier, montaient dans un de ces carrosses aussi rouges de caparaçons éclatants que les écarlates personnes de leurs maîtres dont l'opulence corporelle était, d'ordinaire, bien en rapport avec ces véhicules larges et hauts, comme des places fortes d'ancien temps.

Ces carrosses cardinalices ainsi montés étaient des espèces de villes en marche, dans une autre espèce de ville en repos, depuis mille ans. Sans avoir perdu un rayon d'or pesant à leurs lourds essieux ni une courbe du cérémonial antique à leurs inclinaisons zodiacales, ces énormes chars du soleil venaient déposer leur astre au seuil d'un grand et vieux *palazzo* bien fait pour recevoir, avec leur majesté de l'autre siècle, une des gloires de celui-ci daignant les visiter pour s'y rafraîchir au *rosolio* ou au *spumone*, en un *lauto rinfresco* qui durait le temps d'une sonate sur la harpe ou d'une partie de Pharaon continuée avec mesdames les princesses, au départ de l'Éminence, par le sigisbée commensal du palais. Ceux qu'un devoir plus pressant appelait aux Commissions cardinalices ou à l'*Audienza* du pape, se hâtaient vers le Vatican, toujours avec cette sage lenteur que le Concile de Trente avait prescrite et qui faisait ressembler ces carrosses des cardinaux de la vieille Rome à ces chariots des bons rois fainéants que célébra l'histoire des anciens âges. Et quand, sous l'implacable soleil de Rome, ces *Eminentissimi* apparaissaient en carrosses dorés ou en parasols écarlates sur cette immense Place de Saint-Pierre qui dormait dans son brasillement de gigantesque



L'ancienne Maison militaire pontificale, sur la Place de *Scossacavallo*.

S. S. Grégoire XVI

alcôve toute close, entre sa colonnade de travertin brûlant; rien n'égalait le pittoresque de ces cortèges cardinalices allant, à pied ou à *chinea*, chez le pape, et s'endormant eux aussi dans l'ombre bleue de la capote ou du parasol, sur cette vaste Place qui reprenait son sommeil des vieux siècles, à peine interrompu par le passage d'une Éminence de ce siècle nouveau.

Il est bon, pour l'intelligence de l'époque qui nous occupe, de faire connaissance avec chacun de ces cardinaux auxquels, de 1829 à 1830, en l'espace d'une année au plus, deux papes durent leur élection. Et comme Joachim Pecci, le premier, s'était fait le chroniqueur secret des deux conclaves qui élurent successivement Pie VIII et Grégoire XVI, il nous plaît de commenter les lettres déjà lues de notre jeune prélat (1), avec les pages suivantes qui composeront l'*Appendice* qu'on va lire. Nous les amplifierons ensuite du nom de leur auteur, un autre fin *codino*, de la race de ces diaristes anonymes qui, fréquentant les cardinaux en secrétaires ou en amis, pouvaient, mieux que personne, en dire tout le mal qu'on en sait et tout le bien qu'on en ignore.

(1) *La Jeunesse de Léon XIII*, pages 249 et suiv.

APPENDICE

Nous ne saurions mieux compléter les notes secrètes du *Journal d'un Conclave*, communiquées par Chateaubriand au cabinet de Charles X, qu'en les commentant avec les documents suivants qui parvinrent au ministère des Affaires Étrangères pendant ce même Conclave qui finit par élire Pie VIII, en la personne du cardinal Castiglioni. Ces notes secrètes sont conservées aux Archives du Quai d'Orsay. Nous les insérons ici, d'autant plus opportunément, qu'elles peuvent servir aussi de commentaire au Conclave suivant où, 20 mois après le précédent, les mêmes cardinaux à peu près furent appelés à élire Grégoire XVI en la personne de l'éminence Mauro Capellari.

CARDINAUX ROMAINS

1re CLASSE

NARO, Romain, cardinal-prêtre, âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont douze de cardinalat. Il est président de la Congrégation de la Discipline régulière et membre de trois autres Congrégations.

Ces Congrégations sont des conseils hautement et immémorialement accrédités et elles forment la base fondamentale de la Constitution administrative du Gouvernement temporel et spirituel de l'Église. L'autorité du Saint Siège sur tous les diocèses et sur tous les États de la catholicité repose sur l'uniformité des principes dont la tradition a été transmise

S. S. Grégoire XVI

alcôve toute close, entre sa colonnade de travertin brûlant; rien n'égalait le pittoresque de ces cortèges cardinalices allant, à pied ou à *chinea*, chez le pape, et s'endormant eux aussi dans l'ombre bleue de la capote ou du parasol, sur cette vaste Place qui reprenait son sommeil des vieux siècles, à peine interrompu par le passage d'une Éminence de ce siècle nouveau.

Il est bon, pour l'intelligence de l'époque qui nous occupe, de faire connaissance avec chacun de ces cardinaux auxquels, de 1829 à 1830, en l'espace d'une année au plus, deux papes durent leur élection. Et comme Joachim Pecci, le premier, s'était fait le chroniqueur secret des deux conclaves qui élurent successivement Pie VIII et Grégoire XVI, il nous plaît de commenter les lettres déjà lues de notre jeune prélat (1), avec les pages suivantes qui composeront l'*Appendice* qu'on va lire. Nous les amplifierons ensuite du nom de leur auteur, un autre fin *codino*, de la race de ces diaristes anonymes qui, fréquentant les cardinaux en secrétaires ou en amis, pouvaient, mieux que personne, en dire tout le mal qu'on en sait et tout le bien qu'on en ignore.

(1) *La Jeunesse de Léon XIII*, pages 249 et suiv.

APPENDICE

Nous ne saurions mieux compléter les notes secrètes du *Journal d'un Conclave*, communiquées par Chateaubriand au cabinet de Charles X, qu'en les commentant avec les documents suivants qui parvinrent au ministère des Affaires Étrangères pendant ce même Conclave qui finit par élire Pie VIII, en la personne du cardinal Castiglioni. Ces notes secrètes sont conservées aux Archives du Quai d'Orsay. Nous les insérons ici, d'autant plus opportunément, qu'elles peuvent servir aussi de commentaire au Conclave suivant où, 20 mois après le précédent, les mêmes cardinaux à peu près furent appelés à élire Grégoire XVI en la personne de l'éminence Mauro Capellari.

CARDINAUX ROMAINS

1re CLASSE

NARO, Romain, cardinal-prêtre, âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont douze de cardinalat. Il est président de la Congrégation de la Discipline régulière et membre de trois autres Congrégations.

Ces Congrégations sont des conseils hautement et immémorialement accrédités et elles forment la base fondamentale de la Constitution administrative du Gouvernement temporel et spirituel de l'Église. L'autorité du Saint Siège sur tous les diocèses et sur tous les États de la catholicité repose sur l'uniformité des principes dont la tradition a été transmise

de siècle en siècle et dont le dépôt est précieusement conservé dans ces Conseils, dans tous les recours à l'autorité du Saint Siège. Leurs maximes, leurs principes et leurs *précédents* ont servi souvent, et serviront toujours de règle aux décisions pontificales. Le travail de ces Congrégations est l'occupation principale de la vie des cardinaux. C'est par elle qu'ils participent, soit à l'administration des États romains, soit au gouvernement de l'Église; c'est là qu'ils acquièrent les connaissances qui leur sont nécessaires pour l'accomplissement des devoirs qu'ils ont à remplir, et qu'ils obtiennent le crédit qui, à l'époque des élections, les recommande aux suffrages de leurs collègues.

On compte à Rome vingt Congrégations, dont trois seulement ont pour objet le gouvernement temporel des États romains. Les principales sont celles qui portent le nom de *Buon Governo* et de la *Consulta*. L'aggrégation d'un cardinal à ces deux Conseils doit être l'objet d'une attention toute particulière, en ce qu'on peut y voir des indices des dispositions personnelles des cardinaux, considérés comme électeurs, et de leurs titres, si on les considère comme éligibles.

Le cardinal Naro a été majordome de la Cour pontificale et, à ce titre, il donna, en 1814, une preuve de zèle, qui n'était recommandable que par son motif. Le Gouvernement français avait mis quelques soins à embellir le palais du Saint Père. Un grand nombre de tableaux dégradés et perdus avaient été remplacés par de fort belles peintures. Le cardinal majordome donna ordre, non de les enlever mais de les détruire, et tous les ornements de goût qui enrichissaient les parties accessoires des grandes décorations furent frappées de la même proscription. Le pape fut heureusement averti à temps et il s'empressa de faire révoquer cette décision. Ce cardinal n'en est pas moins un homme d'un caractère aimable et doux. Comme électeur, il a perdu la direction qu'il était dans les habitudes et dans sa disposition de suivre par la mort du cardinal Consalvi à qui il était redevable de son élévation. Comme éligible, il est sans aucun titre personnel, par la médiocrité reconnue de ses talents; et un usage, déjà presqu'invétéré, lui a fait un titre négatif et d'exclusion du rang très élevé que sa famille occupe à Rome. Si la singularité de cet usage en faisait chercher les motifs, on les trouverait dans les dangers et les scandales du *népotisme*.

Ce pays, en effet, est celui des souvenirs et on n'a pas oublié à Rome que, dans l'intervalle du pontificat de Clément VIII à celui d'Innocent II, période de 49 ans, le *népotisme* coûta 27 millions d'écus d'or au Gouvernement pontifical; il n'est plus aujourd'hui assez riche pour supporter la charge du renouvellement d'un aussi dispendieux abus.

Toutefois, il faut observer que, malgré sa nullité, ce cardinal n'a pas renoncé à toute prétention de s'élever au trône pontifical; mais en mêlant sans prudence les procédés qui sont propres à la *Papegiature* à la manifestation de ses prétentions à la candidature du pontificat, il sera un objet de ridicule dans le conclave et il n'aura de succès, ni à titre de *Papegiante*, ni à celui de *Papabile*.

DORIA, Romain, âgé de cinquante-six ans. Cardinal-prêtre, il a douze ans de cardinalat; il est président de la Congrégation des Indulgences et de cinq autres. Je ne cite, ni pour lui, ni pour celui qui le précède, le titre de protecteur des villes de l'État de Rome et d'une foule de confréries d'ordres et d'églises; ces titres ne recommandent personne. Ce cardinal est pieux, aimable et doux; trop remarqué au temps de son exil par sa taille d'enfant et l'éclat perçant de sa voix féminine, il prouva alors, par la constance de son attachement au pape Pie VII dont il partagea pieusement toutes les peines, que son caractère était celui d'un homme. Le cardinal Joseph Doria, son oncle, était attaché à la France, et celui-ci paraît avoir hérité de ses sentiments. Son attachement est toutefois pour la Cour de Sardaigne; mais, si les inspirations de la Cour de Sardaigne étaient en opposition avec celles du gouvernement du Roi, on pense qu'il hésiterait sur le choix. Sa haute naissance, sa faible santé et la modération de son caractère l'éloignent de toute idée d'aspirer au pontificat.

DANDINI, Romain, cardinal-prêtre, âgé de soixante-neuf ans dont six de cardinalat, et membre de cinq Congrégations.

C'est pour ses services dans une place secondaire de la Congrégation de *Buon Governo*, qu'il est parvenu au cardinalat. A défaut d'indices qu'on puisse tirer de ses talents qui sont médiocres, de ses liaisons qui sont nulles, de son caractère qui est celui de tout homme sans renommée; celui-ci peut faire augurer, qu'au Conclave, il suivra le cours des habitudes de subordination qui ont dirigé sa conduite dans les fonctions qu'il a remplies quand il servait en sous-ordre, avant sa nomination dans la Congrégation du Buon Governo; mais son caractère le préservera toujours de toute influence passionnée.

ODESCALCHI, Romain, âgé de quarante-quatre ans, dont six de cardinalat, cardinal-prêtre, membre de quatre Congrégations.

Il était archevêque de Ferrare, province romaine où sa famille est fort accréditée depuis qu'un Odescalchi passa de la Légation de Ferrare

au Pontificat, sous le nom d'Innocent XI; son règne fut célèbre par l'éclat des querelles qui divisèrent le Saint Siège et la Cour de France, à l'occasion de la Régale, du Jansénisme et des Franchises. La haine d'Innocent XI pour la France n'a pas été transmise à ses neveux; cependant il en est resté des dispositions constantes à préférer les relations autrichiennes aux relations françaises. Ici cette tendance se trouve fortifiée par des liens qui attachent à l'Autriche son frère, qui est sujet de cette puissance, en qualité de primat de Hongrie. Le cardinal Odescalchi a été juge de la Rote, de la nomination de l'Autriche; car il est à observer que les autres couronnes n'ont pour la formation de ce tribunal que la présentation et que celle de la Cour de Vienne emporte de droit la nomination. On doit donc compter cet électeur parmi ceux dont le suffrage sera à la disposition de cette Cour.

Le cardinal Odescalchi est, d'ailleurs, un homme d'une grande douceur et d'une extrême simplicité. Il a de l'instruction, de la grâce, de la facilité dans le discours. Le trait le plus remarquable de son caractère est un irrésistible entraînement aux impressions que ses entours, quels qu'ils soient, réussissent trop facilement à lui donner.

ALBANI, Romain, âgé de 72 ans, dont 27 de cardinalat; il n'est que cardinal-diacre et n'a pas même reçu l'ordre du sous-diaconat. Ce cardinal ne dissimule rien. Il est fier, magnifique et solennellement ambitieux. Il ne craindra pas de faire entendre qu'il aspire pour la dernière fois à la tiare, déterminé peut-être, malgré son âge, à s'engager dans des liens plus conformes à ses penchants, en renonçant à sa dignité s'il n'obtient pas enfin le but depuis longtemps avoué de son ambition. Le cardinal Albani est président de la Congrégation du *Buon Governo* et membre de six autres Congrégations; il a fait preuve de capacités dans tout ce qui se rapporte, soit à l'administration, soit à la politique, ce qui ne l'empêche pas d'être en opposition presque toujours constante avec le Gouvernement Pontifical. En ce point il fait exception. Le crédit de sa famille à Rome est le seul titre qui l'ait fait admettre dans les Conseils du Gouvernement, et il faut croire que ce titre était irrécusable.

Le cardinal Albani est homme d'esprit, grand seigneur par ses goûts, par ses mœurs et dans ses manières. Allié à la maison d'Autriche, sa haute naissance et la notoriété de sa dépendance d'une Cour qui, de tout temps, a causé tant d'ombrage en Italie, sont des titres d'exclusion qui suffiraient pour démentir ses espérances, lors même que son orgueil, son avarice et ses mœurs trop peu ecclésiastiques ne seraient pas, pour le plus grand nombre des électeurs, de suffisants motifs pour lui refuser

leurs suffrages. Cependant, si comme éligible il ne peut inspirer aucune crainte, comme électeur il s'est fait des droits à de grands ménagements de la part des chefs de toutes les factions. Ses qualités, ses défauts, et même ses vices, lui fournissent des armes pour l'attaque et pour la défense; et il ne peut être qu'utile de le rechercher comme auxiliaire, et dangereux de l'avoir pour ennemi.

Le cardinal Albani a été cardinal *rouge*, étant alors Allemand et Français à la manière du temps; mais il ne faut pas croire que la Providence, en disposant de la France, selon les vœux des cardinaux *noirs*, et contre le gré des cardinaux *rouges*, ait fait de ceux-ci les ennemis de la France. La courageuse opposition des cardinaux *noirs* aux vues du Gouvernement impérial n'était pas une marque d'éloignement pour la France; et quant aux cardinaux *rouges*, les amis, les serviteurs d'un Gouvernement qui devrait finir, ne demandent qu'à être pardonnés; et je crois que la prudence fait une loi, au gouvernement royal, d'épargner, par un entier oubli, jusqu'à la mortification de l'indulgence qu'ils sollicitent.

PACCA, Bénéventin, âgé de 72 ans dont 27 de cardinalat, cardinal-évêque. Il est sous doyen du Sacré-Collège, chancelier général de l'Archi-Gymnase romain. Président de deux congrégations, il protège, ainsi que les *précédents*, une foule de villes, de congrégations et de monastères.

Toutes les dignités, toutes les marques de la faveur pontificale ont été accumulées sur sa tête; promu à toutes les places du Gouvernement intérieur, il a été de plus nonce à Cologne et en Portugal. Aucun cardinal ne jouit d'une plus haute réputation de piété, de bonté et de vertu. Juste, doux, bienfaisant, dégagé de tout ressentiment et d'une simplicité si désintéressée, qu'il ignore encore la valeur des monnaies qui ont cours dans le pays où il réside et même à Rome; il a cependant de l'aptitude pour la conduite des affaires, et il en a acquis une assez grande expérience; mais, soit timidité de caractère, soit peu d'étendue d'esprit, il est irrésolu et incapable d'une grande et forte résolution. Par de sages conseils et d'habiles ministres, il serait un bon prince et un pape respectable; mais il a un neveu dont le caractère est un objet d'effroi, Tibère Pacca, jeune prélat qui, dans diverses délégations et à Rome, dont il a été gouverneur, a montré un caractère versatile et qui passe sans nuance de l'avarice à la prodigalité, et de l'extrême violence à une indulgence excessive et intéressée. La tendresse aveugle de son oncle, s'il était pape, mettrait à la disposition de cette tête ardente et faible toute la puissance pontificale; et il est à croire que cette crainte éloignera un grand nombre de suffrages que des sentiments de respect et d'estime, partagés par tous

les membres du Sacré-Collège, assureraient sans doute unanimement à cet homme justement diffamé. Mais si le cardinal Pacca n'est pas élu, il aura une part très active aux mesures qui détermineront l'élection. Il est, de tous les cardinaux, celui dont l'attachement pour la France doit être le moins mis en doute.

GALETTI, né à Césène, âgé de 58 ans dont 25 de cardinalat, évêque-président de la fabrique de Saint-Pierre, membre de six Congrégations, protecteur d'un nombre immense de monastères, de villes, de congrégations bienfaisantes et pieuses.

Ce cardinal est modeste, doux, pieux et savant; il a une grande influence dans la Congrégation dont il fait partie, mais il n'est d'aucune Congrégation administrative. Il est un des théologiens les plus accrédités du Sacré-Collège. Le pape Pie VII le nomma fort jeune, parce qu'il était parent de Pie VI. Les notes s'accordent moins sur ses dispositions politiques que sur celles d'aucun autre cardinal. Selon les uns, il serait antifrançais; selon d'autres il serait, par les liaisons qu'il a eues avec le cardinal Consalvi, favorablement disposé pour la France. Sa politesse et la grâce de ses manières font, au moins, présumer qu'il ne sera pas insensible aux prévenances dont nos cardinaux, par suite de leurs instructions, se feront sans doute un devoir envers leurs collègues. Dans tous les cas, son caractère garantit qu'il ne donnera pas son suffrage à un candidat qui soit en rien excessif. Le cardinal Galetti est un honnête homme et un homme aimable.

CASTIGLIONE, Romain de Cingoli, âgé de 67 ans dont 12 de cardinalat, cardinal-évêque, président d'une Congrégation, membre de sept autres, protecteur de quelques établissements savants.

Ce cardinal a tout à coup été l'objet d'une attention presque générale et de la prévoyance la plus encourageante pour son ambition. On connaît peu son aptitude pour les affaires et il s'est élevé cependant en sa faveur une opinion très favorable sur ce point. Ses mœurs sont pures et il n'est étranger ni au monde, ni aux sciences ecclésiastiques, ni aux lettres. Il n'a jamais montré ni éloignement pour les étrangers, ni attachement prononcé aux maximes italiennes; mais on ne lui connaît aucune préférence. Dans les longues vicissitudes d'un conclave, cette espèce de neutralité, — quand d'ailleurs elle ne vient ni de faiblesse d'esprit ni de manque de caractère, — si elle est favorisée par des circonstances qui ne manquent jamais de survenir, peut donner les chances les plus favorables à l'ambition prudente d'un aspirant assez habile pour ne la laisser apercevoir qu'au moment où elle peut être satisfaite.

BRANCADORO, Romain né à Fermo dont il est archevêque, âgé de 68 ans dont 22 de cardinalat, cardinal-prêtre membre de sept Congrégations.

Sa naissance, ses manières aisées, une noble figure, un caractère généreux et un commencement de renommée littéraire accréditèrent ce cardinal, alors comte-abbé, auprès du pape Pie VI, et ses dispositions bienveillantes préparèrent et motivèrent les grâces qu'il obtint de son successeur. Le cardinal Brancadoro n'a démenti aucun de ces titres à la faveur des souverains pontifes et à celle du public; il a toujours cultivé les lettres et protégé les savants, les littérateurs et les artistes. Les vicissitudes de la vie lui ont procuré des occasions, encore plus méritoires, d'exercer sa libéralité. Nonce à Bruxelles, le clergé français a reçu de lui un accueil consolant et tous les secours qu'il était en son pouvoir de lui donner. Sous la persécution impériale, il a partagé sa fortune avec ses compagnons d'exil, et aucun d'eux n'a surpassé en constance sa fidélité à ses principes, en attachement à la maison de Bourbon. Ce sentiment influa encore plus que le principe religieux dans la détermination qu'il prit à l'époque du mariage de l'archiduchesse Marie-Louise, et elle lui attira une aggravation de disgrâce qu'il soutint avec autant de courage que de dignité. Ainsi nous aurions de grands motifs de désirer que les suffrages des cardinaux se portent sur un tel candidat.

L'élection des papes est, en Italie, un fait hautement historique et qui occupe les esprits, longtemps avant l'évènement. La promotion au cardinalat dans le lieu de la résidence ou de la naissance du prélat honoré de la pourpre en reçoit une grande importance, et il n'est pas rare qu'elle y suscite des présages qui, en acquérant de la publicité, peuvent par la suite n'être pas sans influence sur sa destinée. Le cardinal Brancadoro est un de ceux qui ont ce qu'on appelle une *prédiction*. Elle est positive et tellement précise, qu'elle marque jusqu'à l'époque et la durée du Pontificat annoncé. On dit même qu'il y a des circonstances préparatoires qui ont déjà été accomplies. D'après ce que j'ai dit de ce candidat et que je viens d'exposer, je me plaisais à désirer, à espérer l'entier accomplissement de sa prophétie. Malheureusement, je trouve dans une dernière information, qui m'est récemment parvenue, que sa santé est singulièrement altérée, qu'une disposition apoplectique ne lui permet pas de compter sur une longue vie, qu'il est même complètement aveugle et qu'il est douteux que cet état chancelant et souffrant lui permette d'assis-

ter au Conclave. C'est donc un nom de moins dans le catalogue des *papabili*, et nulle Puissance ne doit en avoir plus de regret que la France.

BERTAZZOLI, Romain de Soligno, âgé de 74 ans dont 6 de cardinalat; cardinal-prêtre, membre de quatre Congrégations.

Ses connaisances ecclésiastiques, sa piété, ses vertus modestes et ses services méritoires dans le charitable office de l'aumônerie, ont été les titres qui l'ont fait parvenir au cardinalat. Dégagé de toute ambition personnelle et n'ayant eu occasion de former aucune liaison ou d'exercer et de faire connaître son caractère, on ne peut rien augurer de lui, si ce n'est qu'il cèdera à l'impulsion de ceux qui prendront les meilleurs moyens d'acquérir quelque influence sur son esprit.

FALSACAPPA, Romain de Corneto, évêque d'Ancône et d'Unano, âgé de 61 ans dont 6 de cardinalat; cardinal-prêtre, membre de quatre Congrégations dont une administrative.

Ce cardinal est ambitieux, instruit et entreprenant. On le croit moins capable de suivre un plan arrêté, qu'ardent à le concevoir et à le faire adopter. Les factions chercheront à s'emparer de lui et il cherchera à maîtriser celle qui réussira à l'inscrire dans ses rangs. Il est du petit nombre de ceux qui, dans le cours de la durée d'un conclave, ne doivent jamais être perdus de vue.

SPINUCCI, Romain de Fermo, âgé de 89 ans dont 12 de cardinalat; cardinal-prêtre, membre de quatre Congrégations.

Il est inutile de dire autre chose de ce cardinal, sinon qu'il est hors d'état par son âge et ses infirmités d'assister au Conclave.

PALOTTA, Romain de Ferrare, âgé de 58 ans dont 6 de cardinalat; cardinal-prêtre, membre de 4 Congrégations dont une administrative.

Dans les notes du cardinal de Bernis, rédigées en 1782, on trouve un cardinal de ce nom, qui y est peint sous les plus favorables couleurs et qu'on regardait comme un des candidats les plus plausiblement capables du Sacré-Collège. Il n'en est pas ainsi de celui qui se trouve aujourd'hui sur la liste des cardinaux, et qui probablement est le neveu du premier. La singularité, la raideur, la violence de son caractère, l'éloigneront de toute idée, de tout espoir de promotion; et ses défauts sont notoirement portés à un tel degré, que son concours à des vues qui ne seraient pas les siennes, ne sera recherché de personne par la certitude où l'on est

de l'inutilité des démarches qu'on ferait pour se l'acquérir. Il dédaignera de s'associer à aucune faction, mais il les contrariera toutes; et si l'on a à s'occuper des rapports qu'on sera dans la nécessité d'avoir avec ce cardinal, ce ne doit être que dans des vues offensives. La nomination du prélat Palotta au cardinalat, sous le gouvernement d'un pape tel que Pie VII, a été à Rome un grand sujet de surprise.

Ce cardinal est peut-être le seul qui défende, à Rome, ouvertement et avec chaleur, toutes les maximes sans exception de l'ancienne Église romaine. Il est, de plus, zélé protecteur et grand admirateur des institutions monastiques.

CARDINAUX

DE LA NOMINATION DE LÉON XII

JEAN-BAPTISTE BUSSI, cardinal romain de la nomination de Léon XII, âgé de 74 ans, évêque de Bénévent, de la Congrégation du Bon Gouvernement et de quatre autres Congrégations. Ce cardinal est parvenu par le Rote, genre de candidature qui ne constate que de médiocres talents. Il est boiteux, et cette indication, toute triviale qu'elle est, n'est pas sans importance dans l'objet de ce travail; toute espèce de difformité corporelle et le défaut même de grâce étant à Rome un titre positif d'exclusion pour la candidature pontificale. Le cardinal Bussi est *zelante*, dans le sens de l'intérêt fiscal, pour le trésor de l'Etat et personnel pour les appointements attribués à la gérance des établissements qui se partagent l'administration du gouvernement spirituel et temporel de l'Eglise. La plupart des cardinaux qui sont sans naissance et sans fortune, ne sont *zelanti* que dans cet intérêt et la politique de toutes les Puissances doit peu s'inquiéter de leur influence.

LOUIS MICARA, cardinal de Léon XII, âgé de 74 ans, président de la députation des conservatoires de Rome et membre de six Congrégations.

Son origine est plébéienne. Il est parvenu au cardinalat par sa réputation de savoir et ses talents pour la chaire; il est grand partisan de réformes, et à ce titre *zelante* politique, ardent et hostile. Son frère, depuis longtemps domestique de Lucien Bonaparte, est encore concierge de la *Villa Ruffanella*; il en montre encore les appartements et reçoit la *buona mancia* des voyageurs qui ont la curiosité de les voir.

Jacques GUISTINIANI, cardinal de Léon XII, évêque d'Imola, membre de cinq Congrégations dont aucune n'est administrative.

Ce cardinal est frère du prince du même nom, qui fut ambassadeur de la République romaine auprès du Directoire, et qui acquit quelque crédit auprès de ce Gouvernement par ses sentiments, par sa libéralité et par une magnificence qui fut cause de la perte de sa fortune et de celle de sa maison. Ses frères, par un noble sentiment de confiance, n'avaient point fait de partage ; ils lui avaient même confié les biens qu'ils avaient en propre. Tout a été englouti dans la même ruine.

Ce cardinal est un homme recommandable par sa parfaite probité, par la douceur de ses mœurs et par la politesse de ses manières. Dans sa nonciature d'Espagne, il a donné ouvertement l'appui de son crédit et celui de son office à toutes les rigueurs de l'absolutisme espagnol, attaché comme il l'est par principe et par goût, moins à la personne de Ferdinand VII qu'au système politique que ce prince a cru devoir adopter. En ce point, toutefois, il a moins suivi la pente de son caractère qu'il n'a cédé aux suggestions de son secrétaire Cadolini, homme fin, délié, qui a de grandes et longues vues, et qui, à la faveur du titre de *papabile*, que personne ne conteste à son patron, parviendra dans peu d'années à s'élever au-dessus de son humble sphère et portera probablement, un jour, sur le Sacré-Collège, l'influence qu'il exerce sur son maître. C'est à cet agent subalterne que le cardinal Guistiniani doit l'espèce d'éclat qu'a eu sa nonciature à Madrid. S'il devient pape, c'est encore à lui qu'il en sera redevable.

Ce cardinal est ami de la France.

Vincent MACCHI, cardinal de Léon XII, âgé de 59 ans, de la Congrégation du Buon Governo et de trois autres Congrégations. Sa nonciature en France a fait assez connaître la finesse de son esprit, ses mœurs douces et polies et la prudente réserve de son caractère. Il n'a pas encore pris une assiette bien fixe à Rome; on le suppose ami de la France, et à ce titre, qu'il évite cependant d'avouer, il a la confiance des uns, et il est l'objet de la défiance des autres. Il ne peut encore aspirer à la Papauté, mais il se gardera de se placer dans la catégorie des *papegianti*. Il n'aspirera pas à être chef de faction, mais il sera un sous-chef habilement actif et fort utile à la faction qu'il lui plaira d'adopter.

Thomas BERNETTI, cardinal de Léon XII et son dernier Secrétaire d'Etat après la destitution du cardinal La Somaglia. Agé de 50 ans, membre de cinq Congrégations, il a été légat apostolique à Ravenne et gouverneur de Rome. Il est entré dans les affaires par la fraction jésuitique de la faction des *zelanti*, et cette particularité explique le genre d'impopularité qui s'attache à la mémoire de Léon XII. Il semblerait, en effet, que ce pontife, qui a plutôt réprimé que servi les vues de cet Ordre, *hors de ses Etats*, a cru devoir, pour des motifs purement personnels, servir ces mêmes vues à Rome; et l'on va jusqu'à dire que sa mort, si prompte et si inattendue, a été une conséquence de ce système. Je renvoie pour les renseignements qui peuvent autoriser un aussi horrible soupçon à ce qui est écrit à la fin de l'article du cardinal della Somaglia....

Le cardinal Bernetti est anti-autrichien et il assure qu'il a quitté, depuis longtemps, le parti qui a été la cause de son élévation. Ce qui vient d'être dit, sur la mort de Léon XII, n'en pourrait pas servir de preuve.

Il est neveu du cardinal Brancadore, et, comme lui, il est ami de la France. Il portera dans le prochain Conclave des vues qui seront uniquement dirigées vers les intérêts du pays, car il est véritablement Romain et de cœur et d'esprit. Il sera un sous-chef utile à la faction qui aura le bonheur de le compter dans ses rangs.

BENEVENUTI, cardinal de Léon XII, âgé de 60 ans. Il a été chargé de deux légations dans l'absence des titulaires, et il y a fait preuve de fermeté et de talent, en y établissant l'ordre et en réformant les abus dans toutes les administrations. Pendant la tenue du dernier conclave et dans l'absence des légats, il a été chargé des affaires de toutes les légations et les a gérées avec autant de sagesse que de rigueur. Quoique cardinal d'une très récente nomination, il a été incontestablement classé parmi les cardinaux *papables*.

C'est à lui que le pape Léon XII doit cette destruction du brigandage dans les Etats Romains, qui est le plus beau titre de la gloire de son pontificat. Nul homme ne réunit plus que lui toutes les qualités qui peuvent promettre, à la chaire de saint Pierre, un bon et même un grand Pape. Comme tous les cardinaux italiens, il est *zelante*; mais dans cette mesure purement locale qui convient à un homme d'Etat, le cardinal Benevenuti est anti-autrichien et ami de la France. C'est un homme posé, laborieux, méthodique, ferme, habile, poli, parlant volontiers et très bien le français. Ce dernier trait est pour nous favorablement caractéristique ; on ne parle bien et avec plaisir que la langue du pays que l'on aime.

CRISTALDI, Romain, ancien avocat, bon financier, *zelante* outré, peu porté pour la France, ennemi des influences étrangères, homme de secte.

Ce cardinal est d'une faible santé et ne peut aspirer à rien qu'à prolonger sa vie. Sous le dernier règne, il a exercé, avec beaucoup de rigueur, les fonctions de trésorier; les souvenirs qui en restent aggraveront pour lui les conséquences de l'impopularité inévitablement attachée à Rome à toutes les administrations qui viennent de finir. Cette impopularité, au reste, n'est pas de très longue durée ; le mécontentement qu'incite le nouveau règne contre celui qu'il remplace ne devant pas tarder à changer de but et à éclater en regrets.

PAPRANO, cardinal de Léon XII. Ce cardinal est né dans la plus basse classe ; il est fils d'un charcutier de Rome, et il a conservé le ton et les manières de son origine. Il est d'ailleurs savant théologien et *zelante* exagéré ; les influences étrangères doivent compter sur son ardente et persévérante opposition. Il s'est fait remarquer par la haine ouverte qu'il porte à la noble et malheureuse cause des Grecs.

BARBERINI, cardinal de Léon XII. Ce cardinal est beau-frère du prince Chigi, maréchal du Conclave; c'est le seul titre par lequel il puisse se faire remarquer. Heureusement pour lui, il n'a pas plus d'ambition que de talent. Il n'aura qu'une voix à offrir et, sans être classé par les *zelante*, c'est à eux qu'elle sera donnée.

CARDINAUX

ÉTRANGERS A ROME ET AUX ÉTATS ROMAINS

FIRRAO, Napolitain, âgé de 92 ans, dont 27 de cardinalat, cardinal-prêtre, membre de cinq Congrégations.

Ce cardinal sera absent du Conclave. Son âge le retiendra probablement à Naples où il réside, et il me semble inutile de faire de lui une mention plus étendue. Toutefois, j'observerai qu'une constitution sèche et toute nerveuse l'ayant préservé jusqu'au moment présent de toutes les infirmités qui accompagnent la vieillesse, il n'y a pas de motif plausible pour prévoir le terme d'une aussi vigoureuse caducité. Ainsi on ne le

classera pas parmi les cardinaux compris sous la dénomination de *Papa di Tempo*.

DE GREGORIO, Sicilien, âgé de 69 ans dont 12 de cardinalat, cardinal-prêtre, président d'une Congrégation et membre de onze autres, toutes ecclésiastiques.

Ce cardinal n'est pas un homme ordinaire. D'une naissance peu relevée, il a facilement pris le ton, les manières et le langage du grand monde; il affecte une sorte de magnificence et il sait habilement prévenir toute idée, toute impression de contraste, par l'habitude d'une politesse modeste et facile qui dispose les personnes à qui son élévation inattendue a donné des rapports avec lui à oublier son point de départ, pour se laisser uniquement charmer par l'éclat de sa position actuelle. On n'a aucune opinion arrêtée sur son aptitude aux grandes affaires, sur ses principes administratifs, sur ses idées politiques, sur la tendance de ses rapports avec telle ou telle Puissance. Il peut y avoir beaucoup d'art à ne jamais se laisser pénétrer sur tous ces points, et, en portant au Conclave cette réserve qui lui a fait une réputation ainsi contestée ou indécise, il s'y trouvera dans une position qui pourra le mettre en mesure de tirer avantage pour son ambition de toutes les incertitudes et de toutes les éventualités de l'avenir. Aucune faction, d'abord, ne pensera à lui et il ne peut pas compter sur les premières préférences ; mais on peut dire qu'il est au premier rang de ceux sur qui toutes les factions jetteront probablement les yeux, quand elles auront inutilement tout tenté pour les candidats de leur choix. Cette chance, qui n'eût point été sans dangers dans d'autres temps, n'en a point, je crois, dans les circonstances présentes. Un Jean XXII, un Sixte V, ne peuvent plus revivre. Les difficultés politiques et administratives du période où nous vivons s'opposent à tout développement de vues hardies, de grandes et audacieuses entreprises, dans le Souverain qui est destiné à gouverner les Etats Romains et l'Eglise. Le cardinal De Gregorio ne peut, d'ailleurs, rien cacher de grand. La circonspection de son caractère a pu le mettre en mesure de dissimuler ses opinions, ses goûts, ses affections; mais le succès d'une telle dissimulation pourrait bien n'être au fond que la preuve d'une complète indifférence. Depuis longtemps surchargé de fonctions dans les Congrégations dont il fait partie, il est impossible que sa modération, si elle avait été affectée, ne se fût pas une fois démentie. Il a d'ailleurs, dans les temps d'orage, supporté les malheurs communs avec une noble résignation, et, au retour de la bonne fortune, il paraît avoir cherché à prouver qu'il oubliait tout, hors la bienveillance et les bons offices dont il

avait été l'objet. Je pense à son égard ce que penseront vraisemblablement les factions qui le prendront pour leur pis-aller, et, à défaut d'un candidat préféré sur qui je pourrais être depuis longtemps déterminé à porter mes premiers vœux, le cardinal De Gregorio serait celui à qui, en désespoir de cause, je me plairais à donner mon suffrage dans un scrutin définitif.

RIAVIO SFORZA, Napolitain, âgé de 41 ans dont 6 de cardinalat, cardinal diacre membre de quatre Congrégations dont une administrative.

Ce jeune cardinal doit son élévation au crédit de sa famille, une des plus distinguées du royaume de Naples, et son âge ne lui ayant pas encore fourni l'occasion d'acquérir d'autres titres, on lui en fait un de l'emprisonnement qu'il subit, lors de l'occupation de la ville de Naples par les troupes françaises: La France actuelle, n'étant plus comptable de cette violence, ne saurait être aujourd'hui l'objet de son ressentiment. Sa douceur, la grâce de son esprit et la politesse de ses manières, indiquent les moyens qui doivent être employés auprès de lui pour obtenir son concours. Toutefois ses goûts, ses liaisons et ses antécédents, n'ont pas donné une idée fort avantageuse de la solidité de son caractère : on le croit susceptible de recevoir toutes sortes d'impressions et de céder seulement à la dernière. Cette donnée, dans un moment décisif, peut être utile à qui saura mettre à profit la dernière heure qui précédera le dernier scrutin de l'élection.

ARREZO, Sicilien, âgé de 82 ans, dont 12 de cardinalat, cardinal évêque, légat apostolique à Ferrare, évêque de Sabine, membre de quatre Congrégations.

Ce cardinal est de ceux que l'on appelle *papables*. Il est riche, libéral et magnifique. Il a refusé l'archevêché de Palerme pour vivre à Rome et, à l'étude du genre de politique qui est spécial à ce pays, il a joint celle de la politique des nonciatures. Sa mission à Saint-Pétersbourg ne fut pas heureuse, ses amis diront qu'il peut y avoir de l'art à éluder la bienveillance d'une cour étrangère et surtout celle d'une telle cour; mais si l'on savait à quel degré d'abaissement la frayeur qu'il conçut des violences de l'empereur Paul le firent descendre, ils auraient peine à en tirer une plausible apologie. Peu après sa nonciature, la déclaration de la Sainte-Alliance éclata en Europe et annonça à la cour de Rome une entreprise dont le succès pouvait devenir pour elle un aussi juste sujet d'alarme que la défection de Henri VIII de la révolte de Luther. Le cardinal Arezzo a pris beaucoup de soin et avec succès à se concilier le

cardinal Consalvi, et sa nonciature à Florence lui a donné une occasion de se mettre dans de bons rapports avec l'Autriche. Il ne négligera rien pour rassurer la France sur ses vues qui ne peuvent, au fond, exciter d'ombrage dans aucune Cour. Son caractère a été exercé par les événements et il connaît trop bien l'empire des circonstances pour rien entreprendre qui puisse compromettre le repos de l'Europe. Ce cardinal a un parti formé de longue main. Les factions rivales le repousseront d'abord; mais il est possible qu'elles se voient obligées de se réunir autour de lui, pour la difficulté de trouver un autre nom sur lequel elles parviennent à se concilier. Il est probable que, dans ce cas, avec le consentement de la minorité, il parviendrait à obtenir la majorité des suffrages.

GRAVINA, Sicilien, âgé de 79 ans, dont 12 de cardinalat, cardinal-prêtre, archevêque de Palerme, membre de quelques Congrégations.

L'importance de ce cardinal, à Rome, ne peut lui venir que de sa nonciature en Espagne. Mais qu'est-ce aujourd'hui que l'importance de l'Espagne? Autrefois, elle était du premier ordre. L'Espagne a fait et défait des Papes, elle les a élevés et abaissés, elles les a enrichis, humiliés et emprisonnés. Mais aujourd'hui quel cardinal peut parler au nom de l'Espagne, et quel sera son langage? On lui dira : — Au nom de quelle Espagne vous présentez-vous? l'Espagne passée n'est plus, l'Espagne présente n'est qu'une expectative. Quelle sera l'Espagne? La Providence le sait. Quant à nous, quant à l'Espagne, il est à désirer pour nous, pour elle, pour l'Église, qu'elle devienne ce que la France désire qu'elle soit. Si le cardinal Gravina vient au Conclave — ce que son âge et ses infirmités rendent douteux, — il devrait conformer son langage et ses vues aux vues de l'ambassade de France. Le cardinal Gravina n'a eu aucun éclat dans sa vie, mais elle est sans tache et sa réputation est à l'abri de tout blâme. Il est frère de l'amiral de son nom qui, pour avoir été battu par Nelson, n'en a pas moins conservé une réputation honorable de savoir, de courage et de capacité, dans la carrière qu'il a noblement parcourue.

RUFFO SCILLA, Sicilien, âgé de 78 ans, dont 27 de cardinalat, cardinal-prêtre, archevêque de Naples, membre de quatre Congrégations.

Les deux Ruffo ne se ressemblaient, ni par leurs qualités, ni par leurs défauts. Le premier, qui est mort, était guerrier comme Jules II, impérieux comme Grégoire XII et politique comme Sixte V. Celui-ci est calme, modéré, timide et indécis; il a montré cependant en France, à l'époque du mariage, un courage de résistance qui l'honore d'autant plus qu'on

atténdait moins de la douceur de son caractère. Il est sans titre comme sans ambition pour parvenir au Pontificat, et, comme Électeur, il est incapable de s'engager dans une intrigue. S'il y avait au Conclave une faction anti-française et qu'elle voulût l'engager dans ses vues, il faudrait qu'elle les lui dissimulât; car, bien qu'il ait souffert en France, il y a été l'objet de beaucoup de soins et c'est le seul souvenir qu'il ait voulu garder du séjour qu'il a été forcé d'y faire.

MOROZZO, Piémontais de Turin, âgé de 69 ans, dont 12 de cardinalat, cardinal-prêtre, évêque de Novare, membre de quatre Congrégations.

Je trouve dans mes notes que ce cardinal est fin, remuant, entreprenant, et qu'il suivra probablement les directions de sa Cour. Mais quelles sont ces directions? Je dirai d'elles ce que j'ai dit de celles de l'Espagne, et il en est ainsi, de Naples. Si les Cours se laissent aller aux influences locales et aux impressions du moment, elles ne seront que les organes des volontés de l'Autriche; mais si elles avaient des idées d'avenir, elles demanderaient la direction de la France. C'est bien là ce que la connaissance de leurs intérêts et le sentiment de leur dignité devraient suggérer à l'une et à l'autre. Malheureusement, dans la position dépendante où la fortune les a placées, il ne peut être pour elles ni acile de concevoir ni prudent de manifester de telles vues.

Le cardinal Morozzo suivra l'impulsion de son caractère. Ce caractère aurait dû être éprouvé par des vicissitudes. L'a-t-il été avec avantage? La question est encore à résoudre, et sa conduite au Conclave en donnera la solution. Homme de qualité et engagé de bonne heure dans la poursuite des dignités ecclésiastiques, le crédit de sa famille, le patronage de sa Cour, des talents naturels et une éducation soignée, lui procurèrent un avancement rapide. Nommé d'abord au gouvernement de Pérouse, il s'y conduisit d'abord avec si peu de modération qu'un soulèvement excité contre lui le força de fuir, et il n'échappa à l'exaspération du peuple qu'à la faveur d'un déguisement. A Civita-Vecchia, des torts d'une autre nature lui attirèrent la disgrâce de son Gouvernement; et dans sa nonciature de Florence, sous la persécution qui en fut l'objet de la part des agents français, la légèreté, la versatilité de sa conduite, n'auraient fait qu'ajouter aux causes extérieures de son discrédit auprès du Saint-Siège. Le cardinal Morozzo veut surtout être archevêque de Turin, et il le sera si on nomme un Pape au choix duquel il ait ouvertement concouru. Il se déterminera principalement par cet intérêt; il n'a d'ailleurs aucune tendance, aucune vue, aucune prévention politique.

Il importe donc d'observer la marche qu'il suivra au Conclave, de ne croire à aucune de ses déclarations, d'éluder ses avances, en évitant toutefois d'en laisser trop voir le motif, et de ne rien faire surtout pour l'engager à soi de trop bonne heure. Cette règle est bonne à observer, à l'égard de tous les cardinaux, par le peu de sûreté que l'on trouve à ces sortes d'engagements; et son inconstance bien connue en rend l'observation plus nécessaire, envers lui qu'envers un autre. Quand les opérations du Conclave seront près de leur terme, le cardinal Morozzo sera un de ceux qui saura mieux pressentir la majorité prédominante qui sera près de se former, il ne sera pas des derniers à s'y engager ni des moins habiles à se prévaloir de son accession auprès du candidat heureux, autour de qui on verra successivement se rallier tous les suffrages. Le cardinal Pacca, le cardinal Castiglione, le cardinal Arezzo, le cardinal Cappellari, l'Autriche, la France, n'auront pas eu de plus fidèles, de plus zélés, de plus utiles auxiliaires que lui; et si, à la suite de cette exaltation, il devient archevêque de Turin, le nouveau Pontife s'annoncera à ses yeux sous les plus glorieux présages. J'ajouterai qu'il en sera ainsi pour tous les cardinaux qui aspirent aux places de cardinal Secrétaire d'État, de cardinal-camerlingue, de cardinal-vicaire, de cardinal-grand-Pénitencier. de cardinal-vice-chancelier de la Ste-Église, de cardinal dataire. de cardinal-prodataire, de cardinal-majordome, de cardinal-bibliothécaire, etc., etc., etc. La candidature du pontificat donne lieu à des combinaisons assez difficiles à démêler, mais il faut savoir que toutes celles que je viens d'indiquer, — et je ne les ai pas nommées toutes, — sont autant d'éléments de discordance qui compliquent à tel point la grande concurrence de la papauté qu'il devient impossible, à des gens aussi peu exercés que les nôtres, de suivre le fil d'Ariane qui pourra, dans l'élection actuelle, faire arriver l'électeur à l'issue du dédale inextricable dans lequel il se trouvera engagé.

Ce cardinal sera-t-il autrichien? Cette question, — la plus importante à faire, non seulement à l'égard de Morozzo mais à l'égard de tous les candidats de la Papauté, — ne peut aujourd'hui se résoudre. Aux yeux des partisans de l'Autriche, il sera Autrichien; aux yeux de ceux qui redoutent l'Autriche, il la redoutera comme eux; mais homme d'esprit et de caractère comme il l'est, s'il devenait Pape, il aimerait la France.

RIVAROLA, Génois, âgé de 69 ans, dont 12 de cardinalat; cardinal-diacre, membre de neuf congrégations dont deux administratives.

Le cardinal ne sera pas inactif. Il est ardent, bruyant et capable d'exaltation. Tout ce qu'on peut obtenir par des excitations vives et par

un certain appareil de promesses, de menaces et de professions d'éclat, il l'obtiendra. Il a des talents connus et des relations qui le sont beaucoup moins. Accrédité dans les congrégations, il s'est déjà donné, sur l'esprit de ses coopérateurs, un ascendant qui lui assure au Conclave quelque degré d'importance qu'une certaine hardiesse, heureusement dirigée, ne pourra qu'accroître. Il passe pour être fort Italien et prévenu contre les influences étrangères; il est Génois et la manière dont on a disposé à Vienne de sa patrie, ne doit pas avoir modéré ce genre d'éloignement. Cependant, étrangers comme nous l'avons été à cet abus dont toutes les Puissances, hors nous, doivent rester comptables, il semble que nous pourrions nous prévaloir de cette exception pour l'associer à nos vues. La tentation n'engage à rien et peut, d'ailleurs, avoir un résultat utile.

Ce cardinal est éminemment *papeggiante*; il se présente en même temps comme *papabile*. Personne ne met en doute le premier de ces titres, et tout le monde lui conteste le dernier; l'influence qu'il s'est acquise par son activité souvent heureuse dans les manœuvres de la Papeggiature lui a fait perdre toute chance, pour parvenir au titre de cardinal *papabile* : il est, au reste, à regretter qu'il en soit ainsi de son avenir. Le cardinal Rivarola est un homme d'esprit, homme d'affaires et, de plus, ami de la France.

CACCIAPIATTI, Piémontais de Turin, âgé de 77 ans, dont 12 de cardinalat, cardinal-diacre, membre de quatre Congrégations dont deux administratives.

Ce cardinal est parvenu par les charges du Palais, il était auditeur de la chambre. Ces sortes de charges, un peu subalternes et qui servent cependant à élever aux plus hautes places, ont eu principalement pour objet d'attirer des étrangers à la Cour pontificale. La noblesse napolitaine, piémontaise et vénitienne, s'en est fait un moyen d'ambition que celle des autres États catholiques a toujours généralement dédaigné; elle est au reste pour les Romains un objet de jalousie. On donne le nom de *Statisti* à cette classe d'agents antiques et cette agence a sa hiérarchie, par les degrés de laquelle plus d'une fois on a vu des candidats heureux et habiles s'élever jusqu'au trône pontifical.

Le cardinal Cacciapiatti est un homme du monde, à qui sa dignité n'inspire ni orgueil ni ambition. Il aime les plaisirs et les arts, la société des étrangers et surtout celle des étrangères. Le Conclave ne sera pour lui qu'une prison, et l'élection qui lui en abrégera le plus tôt l'ennui, sera pour lui la meilleure.

OPPIZZONI, né à Milan, âgé de 59 ans, dont 24 de cardinalat, archevêque de Bologne, cardinal-prêtre, membre de six Congrégations.

Ce cardinal a été successivement et non pas alternativement ni capricieusement, partisan, ennemi, créature et victime de Bonaparte. Cette distinction est bonne à faire pour prévenir toute inculpation de versatilité. La fortune l'exposa d'abord à des faveurs qu'il crut devoir reconnaître par des services, mais sa conscience avait prescrit des bornes à sa reconnaissance. Il s'arrêta à cette limite. Il en fut puni, et cet abus de pouvoir excita dans son cœur des ressentiments qui éclatèrent par toutes les résistances qu'il put opposer à des volontés qu'il regardait comme tyranniques et à des ordres qu'il croyait contraires à ses vrais devoirs. Le cardinal Oppizzoni a éprouvé dans l'exercice de son ministère les mêmes vicissitudes, mais dans un ordre de temps absolument inverse. A peine nommé à l'archevêché de Bologne, il y fut l'objet des plus odieux soupçons; une accusation scandaleuse fut dirigée contre lui; il fut forcé de fuir, mais il mit tant d'habileté et de vigueur dans sa défense qu'il ne tarda pas à ramener à lui l'opinion momentanément aliénée de ses diocésains, et son retour eut la pompe et la gloire d'un véritable triomphe.

Le caractère du cardinal Oppizzoni, ainsi que ses opinions, ont été mis à découvert par ses épreuves. Il n'aime pas les étrangers, mais il est trop homme d'esprit pour ne pas avoir discerné, parmi les nations étrangères à l'Italie, celles qui ont intérêt à la dominer et celles qui ont intérêt à la servir; ses manières aimables et polies préviennent l'impression que sa physionomie, un peu dure et mélancolique, fait au premier aspect sur l'esprit de ceux qu'il n'a aucun désir ni aucun intérêt de se concilier.

Je crois que les informations, qui ont dû être transmises sur ce point au ministère du Roi, doivent l'avoir rassuré sur les dispositions de ce cardinal à l'égard de la France et je doute qu'il en soit ainsi de celles que la Légation autrichienne aura transmises à Vienne.

GUERRIERI GONZAGA, Autrichien de Mantoue, âgé de 79 ans, dont 11 de cardinalat; cardinal-diacre, membre de quatre congrégations dont deux administratives comme trésorier de la Zecca.

La franchise, la droiture du cardinal Gonzaga ne sont, ni du pays où il est né, ni de celui qu'il habite. Ses coélecteurs trouveront plutôt en lui un Français, un Allemand qui ne voudra ni ne saurait se prêter aux manœuvres dont la plupart d'entre eux se sont fait, de longue main, une habitude qu'on peut dire savante, et aux débats du Conclave une véri-

table guerre offensive et défensive dans laquelle ce cardinal, bien qu'il soit chasseur par goût et par habitude, ne paraît, ainsi que les cardinaux de la Fare et de Croy, propre à figurer que comme témoin. C'est un homme plein d'honneur et qui n'a que des intentions droites. Il ira au bien et s'associera avec ceux de ses collègues quels qu'ils soient et qu'il verra se diriger vers un but véritablement religieux; mais sans conspirer avec eux, en suivant la voie qu'il croira pouvoir le conduire le plus promptement et le plus sûrement à ce but.

VIDONI, Autrichien de Crémone, âgé de 69 ans, dont 12 de cardinalat; cardinal-diacre, membre de quatre Congrégations dont deux administratives, gouverneur d'Ancône.

Tout le monde connaît à fond le cardinal Vidoni; il a des sentiments prononcés, des opinions arrêtées, et il n'a jamais mis d'intérêt à les dissimuler. Dans les fonctions qu'il a eu à remplir, hors de Rome, il s'est montré administrateur habile, désintéressé, généreux; il a de bonnes et de grandes vues d'édilité et toutes les villes, qu'il a été chargé d'administrer, ont été embellies par ses soins. Le cardinal Vidoni ne saurait être Pape. Aimant le monde, les fêtes et les conversations, il y porte peu de réserve et ses indiscrétions lui ont souvent attiré des aventures dont son bon esprit lui a fait, d'ailleurs, facilement supporter le désagrément, et il ravit lui-même aux railleurs le plaisir d'en faire le récit. Le peuple l'appelle, à cause de sa taille élevée et d'une obésité qui le fait respirer difficilement, *il cardinal di petto et di fumo*. Il y a longtemps qu'on a dit de lui qu'il aurait peu d'influence au Conclave, attendu qu'un éléphant figurait beaucoup moins bien dans une telle assemblée qu'un furet. Il est probable, au reste, qu'il y sera le seul cardinal de cette singulière catégorie. Pour compenser ce que ce langage que j'emprunte à Marforio peut avoir de peu séant, j'ajouterai que le cardinal Vidoni est au fond un homme d'esprit, un homme aimable, d'une conversation agréable et, de plus, un homme excellent. Toutefois, malgré son peu de susceptibilité à l'égard des plaisanteries dont il a été souvent l'objet, un procédé peu poli de la part de la Légation autrichienne, et dont il n'a jamais voulu perdre le souvenir, l'a pour toujours aliéné de la cour de Vienne. Les Légations doivent se faire une leçon de cette rancune; M. le comte de Blacas n'en avait pas eu besoin; dans les utiles et bons rapports qu'il a su établir avec lui. Le cardinal Vidoni lui est tout dévoué.

FROSINI, Autrichien de Modène, âgé de 77 ans, dont 8 de cardinalat,

cardinal-diacre, membre de quatre Congrégations, majordome du Palais.

On pourrait appliquer au cardinal Frosini les données qu'on vient de lire dans la notice du cardinal Gonzaga. Homme d'honneur et d'une droiture reconnue, il ne veut que le bien de son pays, celui de l'Europe, de l'Église; mais un caractère plus facile et un esprit plus susceptible d'impression l'exposent davantage au danger d'être entraîné vers un autre but, que celui qui lui serait indiqué par ses principes. Le cardinal Frosini est, d'ailleurs, un homme aimable, instruit et parlant avec grâce et facilité toutes les langues de l'Europe. Il votera pour la faction dont le chef, quel qu'il soit, saura soit mériter, soit lui ravir son estime; mais s'il existe encore dans le Conclave un ami du cardinal Consalvi dont il était parent et auquel toutefois il n'était pas aveuglement dévoué, il est probable qu'il s'attachera au système qu'il aura adopté et qu'il suivra fidèlement ses traces. Je remarquerai cependant qu'ami du cardinal Della Genga, il a cessé de l'être après son exaltation sur le sujet de Saint-Pierre.

DELLA SOMAGLIA, Autrichien de Plaisance, âgé de 84 ans, dont 33 de cardinalat; cardinal-évêque, vice-chancelier de l'Église, ancien vicaire de Sa Sainteté, doyen du Sacré Collège.

Le cardinal Della Somaglia a des amis et des ennemis. Dans le cours d'une vie aussi longue et aussi publique que la sienne, il sera facile pour les uns et pour les autres de trouver des motifs fondés ou plausibles, soit pour concourir aux vues de son ambition, soit pour y mettre obstacle. Je vais exposer ceux de ces motifs qu'il me paraît probable que les partisans du cardinal et ceux de ses rivaux mettront en avant dans les débats et les pourparlers du Conclave, les uns dans les vues d'exclusion ou de censure, les autres dans les vues de son ambition.

Les ennemis du cardinal Della Somaglia ne manqueront pas de dire qu'il a eu une jeunesse orageuse, qu'on l'a vu même figurer avec éclat dans des aventures qui n'ont pas été sans scandale et que dans les fonctions de son vicariat, c'est probablement à ses souvenirs ou à ses habitudes, qu'il faut imputer le système de douceur et d'indulgence que la police avait adopté dans le régime répressif des mauvaises mœurs.

Les partisans répondront qu'il y a plus que de la sévérité à étendre, jusqu'à une période aussi éloignée, la responsabilité morale d'une vie dont le début est aujourd'hui si loin de nos souvenirs et qui, depuis ce temps, a constamment été régulière, religieuse et exemplaire. Ils ajouteront, que sous le Vicariat du cardinal Della Somaglia, la police de Rome, par une vigilance habile et assidue, sut heureusement ramener les

mœurs à une bienséance inconnue sous ses prédécesseurs dont l'imprudente sévérité n'était propre qu'à irriter et aliéner les esprits et avait plutôt aggravé les dangers de l'immoralité, en ajoutant le scandale des châtiments à celui des désordres qu'elle n'avait pas été capable de prévenir. On dira que le cardinal Della Somaglia a été longtemps l'ami du cardinal Fesch, qu'une de ses nièces pour qui il a une affection particulière a été attachée à la mère de Bonaparte, qu'il l'a vue sans peine accepter cette position et s'y maintenir, enfin que cette nièce a porté l'imprudence jusqu'à ce point de faire un voyage à l'île d'Elbe, dans le court intervalle de 1814 à 1815.

Mais on répondra que le cardinal rompit avec éclat toute liaison avec le cardinal Fesch à l'époque du mariage, qu'aucun cardinal ne manifesta, lors de cet événement, une opposition plus ouverte, plus courageuse et plus constante, et qu'enfin il ne saura être imposé à personne avec justice de rendre compte des affections et des opinions politiques de ses parents, non plus que de haïr ceux d'entre eux qui adoptent des opinions et des affections différentes des siennes. Celles du cardinal Della Somaglia ne sont-elles pas à l'abri de tout soupçon et de tout blâme. Ses ennemis en conviennent et, sur ce point, ses amis et lui n'ont pas besoin d'une autre apologie.

On objectera encore que le cardinal Della Somaglia a pour les nouveautés un penchant qui, dans une situation aussi élevée que celle où le placeraient les suffrages des cardinaux et dans les circonstances du temps, pourrait être d'un grand danger. Il a eu des liaisons avec M^me^ de Staël, et qu'il rendait ouvertement à son esprit l'admiration qu'elle avait pour son caractère. Cet attrait pour les réputations étrangères lui fait, d'ailleurs, rechercher tous les personnages un peu marquants qui se montrent à Rome et qui le recherchent à raison du penchant même qui le porte à les accueillir. De telles dispositions n'annoncent-elles pas une certaine facilité d'esprit, de caractère, et une indulgence d'opinion qui ne peuvent être que les indices d'un coupable indifférentisme sur des principes qu'un cardinal et surtout un Pape doivent toujours, et à toutes les époques de leur vie, adopter avec passion, soutenir avec éclat et défendre, au péril même de leur repos et de leur vie.

On répondra que le cardinal Della Somaglia aime en effet à rapprocher de lui tous les étrangers qui ont été devancés à Rome par une réputation établie, mais que cet attrait de pure curiosité n'est d'aucun danger pour lui; que ses principes ont passé par l'épreuve du temps et qu'il n'a pas plus à redouter pour eux la contagion des illusions philosophiques de M^me^ de Staël, que celle des illusions extra-religieuses de

M^me^ de Krüdner, de M^lle^ de Tholozan et des autres adeptes de cette fameuse piétiste, avec qui il a pris plaisir à former des liaisons, avec qui il a eu de fréquentes communications pendant le séjour qu'elles ont fait à Rome. Ces communications supposent seulement que le cardinal Della Somaglia est un homme d'esprit et dont l'âge n'a pas éteint l'imagination. Le monde en vieillissant n'a-t-il pas conservé parmi nous généralement le goût de ces chimères mythologiques qui furent pendant si longtemps l'objet de la croyance, de la vénération des peuples; et quel sera le rigoriste assez outré pour nous accuser de vouloir en renouveler et en propager la foi, parce que nous cherchons à reproduire ces brillantes images qui, sous l'empire même des plus austères croyances et sans les offenser, firent et feront toujours les délices des imaginations vives, des esprits éclairés et des cœurs capables d'être émus?

On dira que le cardinal Della Somaglia n'aime pas les jésuites. Je préviens que ce n'est pas au hasard que je mets en avant cette supposition. Mais on répondra qu'il est constant que le cardinal Della Somaglia n'est pas aimé des jésuites et que pourtant jamais, ni dans son langage, ni dans ses procédés, ni dans ses actions, il n'a manifesté des dispositions qui leur fussent contraires. Il est probable qu'il n'a jamais été en position de se déclarer sur ce point. Peut-être même a-t-il cherché à ne pas s'y trouver, mais il semble que, d'une part, cette réserve et de la part des jésuites l'espèce d'irritation qu'elle semble leur avoir causée, prouveraient moins de modération dans leurs vues que dans les siennes.

Le cardinal Della Somaglia n'est cependant pas ennemi des institutions religieuses. Il a protégé les Pacanaristes, il a protégé des religieux qui avaient entrepris de remédier au relâchement de quelques monastères en les assujettissant à de nouvelles règles. Ces réformateurs ont échoué dans leur entreprise; les Pacanaristes ont été punis, et il n'est resté au cardinal Della Somaglia que l'honneur d'avoir voulu les défendre. Est-ce qu'on voudrait, est-ce qu'on pourrait lui faire un crime d'un patronage auquel il est impossible d'attribuer un but qui ne soit pas religieux et chrétien.

On dira que le cardinal Della Somaglia a une devise que, depuis longtemps, on a attachée à son nom. *Minimus in maximis et maximus in minimis*. On répondra que cette devise n'est qu'une manœuvre en usage à Rome pour déprimer les caractères dont on redoute l'influence, mais que les satires de Pasquin et de Marforio n'ont jamais décidé, ni de la renommée, ni de la destinée des personnes. La devise exprimerait bien mieux l'opinion des classes inférieures et celle des classes élevées de Rome, si le sens de ces deux expressions était interverti. Quel est,

en effet, le cardinal qui imprime plus de respect aux uns par des dehors imposants et aux autres par la gravité de ses mœurs, par une vie constamment vouée à l'exercice des plus hautes, des plus pénibles fonctions, et par le succès de tous les travaux que ces fonctions lui imposent? Et enfin qui pourrait sincèrement méconnaître en lui une fermeté éprouvée, une grande étendue de vue, la capacité des plus grandes affaires sans négligence et sans dédain pour celles qui le sont moins, la connaissance des intérêts politiques de toutes les Puissances, et un zèle patriotique et pieux pour les droits et les intérêts du Saint-Siège? Quant à ses préférences, on peut le soupçonner d'en avoir; mais il est loin de les manifester, ni dans son langage, ni dans ses démarches, et il est sur ce point d'une circonspection qui ne s'est jamais démentie. On sait seulement que, dans toutes les circonstances, il s'est montré royaliste zélé et que plus d'une fois exposé à l'épreuve des séductions, des persécutions mêmes, il en est toujours sorti victorieusement.

En me faisant ici l'organe des partisans du cardinal Della Somaglia, je ne veux cependant pas désavouer que, dans les dernières années et dans l'exercice des hautes fonctions dont il a été chargé, il paraît s'être écarté à son insu des principes qu'il s'était précédemment imposés, et qu'il a plus d'une fois trahi le secret penchant qui semble l'attacher à la politique de l'Autriche.

Enfin on dira que ce cardinal a 84 ans, que cet âge est le terme de toutes les carrières, et que si le Conclave faisait un tel choix il s'exposerait au blâme d'avoir mis au-dessus de tous les intérêts celui de proroger à court terme un grand objet d'ambition et d'intrigue pour tous les cardinaux qui le composent. On répondra qu'en effet le cardinal Della Somaglia est plus qu'octogénaire, mais qu'une constitution robuste, bien éprouvée et parfaitement saine, donne à ses amis la plus plausible espérance de le voir survivre au grand nombre peut-être de ses concurrents moins âgés que lui. Le cardinal Hœfflin, le cardinal Firrao, offraient à son âge moins de ces présages de vitalité présumée, qu'une vie calme, régulière, exempte de passions et défendue contre tout accident et tout danger, par les soins d'un grand nombre d'amis qui l'entourent, rend infiniment plus plausible pour lui que pour tout autre. Et cependant l'âge de l'un surpasse le sien de 7 ans, et celui de l'autre de 9 ans; et enfin il convient d'observer que, depuis le dernier Conclave, vingt et un cardinaux sont morts dont le plus grand nombre était moins âgé que lui.

CARDINAUX

ÉTRANGERS AUX ÉTATS ROMAINS

Bonaventure GAZZOLA, cardinal de Léon XII, âgé de quatre-vingt-dix ans, Autrichien, de Plaisance, religieux de l'ordre des mineurs réformés, évêque de Montefiascone, de quatre congrégations dont aucune n'est administrative.

Le cardinal par son âge est dans les premiers rangs des cardinaux papables, à titre de *papa di tempo*.

D'après les nouvelles récentes de Rome, les impressions du moment font ressortir, parmi tous les candidats papables, quatre cardinaux dans l'ordre suivant: Gazzola, Pacca, Guistiniani et Benvenuti. Le cardinal Gazzola n'a pas, d'ailleurs, de meilleurs titres que son âge. Il est zélante, mais de la faction la plus inoffensive; son origine est plébéienne et ainsi il n'a pu s'élever au cardinalat que par une première réputation acquise dans l'exercice des modestes devoirs de la vie monastique.

Charles-Gaetan de GAYSRUCK, cardinal de Léon XII, âgé de soixante-neuf ans, archevêque de Milan.

Ce cardinal est Autrichien, de Hongrie, servilement dévoué à la direction du cardinal Albani. Ses infirmités l'empêcheront probablement d'assister au Conclave. La direction qu'il suit sera un titre d'exclusion pour lui, comme pour celui de qui il la reçoit.

Patrice da SILVA, cardinal de Léon XII, âgé de soixante-treize ans, religieux augustin.

La dignité de ce cardinal, son âge, l'état actuel du Portugal le retiendront probablement à Lisbonne où il occupe le poste éminent de patriarche de l'Église portugaise. Le trait le plus saillant de son caractère et de sa vie se trouve dans un fait assez récent. Il a officié à la solennité du sacre de Don Miguel, et les ennemis de ce prétendant à la couronne de Portugal ont remarqué et publié que, pendant le serment qu'il a dû prêter, le patriarche cachait, sous le pan de l'étole patriarcale, le livre des Saints Évangiles pour sauver à ce prince les suites éventuelles de la violation présumée de la promesse qu'il venait de faire, de maintenir la constitution que son frère avait donnée au Portugal.

Charles de LA MARMORA, cardinal de Léon XII, âgé de soixante-douze ans.

Ce cardinal est Autrichien, de Turin. On est fondé à le présumer tel par sa condescendance connue aux vues de son Gouvernement, et par celle non moins notoire du Souverain de ce pays à l'influence de la reine.

Pierre de LINGUANHO RIBERA, âgé de soixante-cinq ans, cardinal de Léon XII, Asturien, archevêque de Tolède, riche aumônier sans naissance et zélante, mais dans le sens monarchique; car il convient d'observer que, pour être religieux et catholique dans le sens le plus rigoureux qu'on puisse donner à ces noms, les Espagnols ne peuvent être comptés parmi les peuples ultramontains. Le Saint-Siège a toujours trouvé dans ce pays, en concurrence avec l'autorité qu'il affecte sur les autres églises, celle du tribunal de l'Inquisition. Le temps, sans doute, et surtout la politique du Gouvernement ont travaillé lentement et méthodiquement à miner les bases et à restreindre l'étendue de ce redoutable pouvoir. Mais le respect s'en est peu affaibli dans l'esprit du peuple, et l'habitude de placer en seconde ligne la vénération que toutes les églises de la catholicité doivent porter à celle de Rome s'est maintenue dans l'église d'Espagne et parmi le peuple, après l'affaiblissement du pouvoir de l'Inquisition.

Mauro CAPPELLARI, cardinal de Léon XII, Autrichien de Venise, âgé de soixante-quatre ans, préfet de la Congrégation et de l'Imprimerie de la Propagande, des Congrégations du Saint-Office, de l'Examen des Évêques, de la correction des livres de l'Église orientale et des Études, protecteur du collège des Maronites, etc.

Toutes ces congrégations sont savantes, et il en est un des membres les plus célèbres par son caractère, ses talents et son savoir. Créature et ami de Léon XII, il a été employé par lui et avec succès dans plusieurs négociations difficiles. Il est *zelante* par piété et dans des vues également convenables à la France et à l'Autriche. Il ne parait pas que dans ce Conclave les intérêts de ces deux Puissances puissent se trouver en collision, à son égard : la politique de l'Autriche ne devant espérer, pour les intérêts de sa domination en Italie, aucune assistance de celle du Pape qui devra succéder à Léon XII, et toutes les deux ayant à former le même vœu pour cette même assistance dans les affaires qui se rapportent à la politique intérieure des deux États. Par son caractère, par sa vie passée toute dévouée à l'étude et à la pratique des vertus religieuses, le cardinal Cappellari est un des candidats papables qui ont le

plus de chances pour réunir la majorité des suffrages. Une seule considération peut toutefois faire obstacle. Sa famille est pauvre et appartient à la dernière catégorie de la société. Il est impossible qu'il ne désire pas vivement de l'établir dans une meilleure sphère, et cependant il éprouvera quelque répugnance à la produire à Rome. L'Autriche, certes, ne manquera pas alors de se prévaloir de cette circonstance et le changement de fortune qui ne pourrait avoir lieu sans éclat, à la face des Romains, elle le fera à peu de frais et avec toute bienséance. De là, des obligations et une cause de dépendance qui, si elles sont aujourd'hui prévues et divulguées par des concurrents intéressés à en occuper les conciliabules du Conclave, pourraient éloigner les suffrages de ceux des électeurs qui sont principalement dominés par leurs préventions contre l'Autriche.

Saverio de CIENFUEGOS JOVELLANOS, cardinal espagnol de Léon XII, âgé de soixante-trois ans, archevêque de Séville.

Ce qui est dit d'un cardinal espagnol peut se dire de tous ceux qui viendront au Conclave et qui, tous, y porteront le même esprit et les mêmes vues.

Jean-Philippe FRANZOLA, Genois, cardinal de Léon XII, âgé de cinquante-quatre ans.

Il s'est d'abord signalé et recommandé par son attachement au pape Pie VII qu'il suivit et servit, dans le cours de sa mauvaise fortune. Il a été, depuis, attaché à la duchesse de Parme. Peu décidé dans ses opinions politiques, on ne le croit qu'à moitié Autrichien, on ne lui attribue que de médiocres talents. Nonce en Portugal, il a été élevé au cardinalat par une faveur d'exception, n'ayant pas eu quatre ans de nonciature, terme obligé pour obtenir la promotion de droit.

NAZALI, Autrichien de Parme, cardinal de Léon XII, âgé de soixante-dix-neuf ans, membre de quatre Congrégations. Il a été nonce en Suisse et négociateur à Bruxelles. Il n'y a pas fait preuve de toutes les qualités et de tous les talents que ces sortes d'emploi supposent. Il appartient à la fraction de la faction des *zelanti* qui rêve le rétablissement de la Société des Jésuites. Dix voix peut-être le porteront au pontificat; mais, par son âge, il pourrait y être porté par tous les suffrages à titre de Pape de transition, *Papa di Tempo*.

GAMBERINI, cardinal de Léon XII. Il est né dans la république de

Saint-Marin, État imperceptible et qui, par sa petitesse, échappe aux regards mêmes de la politique très circonscrite de l'Italie.

Le cardinal Gamberini est l'homme le plus brillant du Sacré Collège par son savoir, la politesse de son langage et de ses manières, et par sa parfaite amabilité. S'étant présenté tard, comme aspirant à la prélature qui l'a fait parvenir au cardinalat, il a su fort habilement employer le temps qui a précédé son engagement dans l'état ecclésiastique en exerçant les talents dont la nature l'a doué dans la profession du barreau. Avocat célèbre à Milan et à Bologne, il y a acquis une grande fortune. Le caractère politique de ce cardinal est peu connu et n'inspire pas une grande confiance. Tout ce qu'on sait de lui, sur ce point, c'est qu'il est *zelante* modéré.

MARCO, cardinal espagnol de Léon XII.

Parmi ses nationaux, celui-ci se distingue par un trait qui lui est spécial. Ayant été membre des Cortès contre le Roi, il est aujourd'hui partisan enthousiaste de Ferdinand VII. A ce titre, il est *zelante* ardent, mais dans le sens espagnol et monarchique. Il est parvenu par le canal de la Rote.

RUDENEY, cardinal de Léon XII, primat de Hongrie. Ce titre suffit pour faire connaître ses vues. On ne sait rien de lui, si ce n'est qu'il a été promu au cardinalat pour avoir sacré l'impératrice d'Autriche, princesse de Bavière. Il importe peu de le savoir, et moins encore d'en savoir autre chose.

ZURLA. Ce cardinal a été omis dans son rang, sa promotion étant antérieure au pontificat de Léon XII. Il est âgé de soixante ans. Autrichien de Crémone, membre de dix Congrégations dans lesquelles sont comprises toutes les congrégations savantes. Il s'y est acquis une assez grande célébrité par son savoir et sa connaissance des affaires. Écrivain estimé, il a manifesté dans un ouvrage sur la *Géographie* des sentiments favorables à la France et particulièrement une admiration fort bien exprimée pour les talents et le caractère de M. le vicomte de Chateaubriand. La position actuelle de celui qui a été l'objet de cette admiration, ne laisse pas d'attacher quelqu'importance à la mention que j'ai cru devoir en faire, il a exercé peut-être avec trop de rigueur plusieurs fonctions administratives sous le dernier pontificat et les nouvelles récentes qui viennent de Rome, nous informent que, depuis le triste événement de la mort de Léon XII et même, pour l'honneur des Romains,

trop immédiatement après, une telle exaspération a éclaté dans toutes les classes de la population romaine contre la sage et ferme administration de ce prince, qu'il se pourrait que le cardinal Zurla n'eût plus les mêmes chances pour parvenir au pontificat. Avant ce fatal événement, il était un des candidats qui en avaient le plus; mais il paraîtrait que jamais à Rome on n'a vu une fin de règne qui ait été marquée par un changement plus soudain dans les esprits. Le Pape a été littéralement abandonné dans les derniers moments de sa vie, et pas un seul ami n'est resté auprès de lui pour être témoin de sa mort. Pendant ce temps, une grande agitation régnait dans tout le palais et portait le trouble parmi la foule qui en obstruait tous les abords. On se demandait s'il était mort, s'il vivait encore, et des cris d'allégresse signalèrent le moment où l'on apprit qu'il avait cessé de vivre. Rien ne donne une idée plus défavorable, plus dégoûtante et plus affreuse du caractère d'un peuple, qu'un aussi hideux spectacle.

Le diariste, rival de l'abbé Benedetti pour l'acuité des observations souvent cruelles, qui a écrit cet « Etat du collège cardinalice en 1830 », était bien digne de fréquenter avec les malins *codini* de cette époque spirituelle, à la *Nicchia* ou au *Veneziano* dont les salles de café ou plutôt d'académie avaient conservé le souvenir toujours vivant des Cancellieri, des Fea, des Nibby, des Tambroni, en qui l'esprit romain avait mêlé son goût inné de la mordante satire et de la belle composition, par où ces maîtres de l'ironie bien dite et mieux écrite pouvaient passer pour des académiciens parfaits. L'Académie des Humoristes ne fut-elle pas leur œuvre et leur chef-d'œuvre?

Cependant, à la manière plus française que romaine dont ces notes secrètes furent écrites, dans ce rapport de policier cardinalice, on pressent plutôt un riverain formaliste de la Seine et du palais Mazarin qu'un libre buveur de l'eau du Tibre au café du palais Sciarra où le *Veneziano* tenait ses fréquentes assises de libations inoffensives. Certes, notre *codino* parisien roulait la queue de sa perruque dans la poudre musquée à la maréchale, comme ses confrères ultramontains; mais, au besoin, il savait y cacher un poignard, comme ce Barbaroux de la Révolution française qui, à une perruque trop haut placée, avait préféré un manchon mieux à portée de la main armée qui s'y cache. Nous aurons enfin tout dit, quand nous aurons appris au lecteur de ces notes qu'elles furent rédigées par un ancien secrétaire de Talleyrand, duc de ce même Bénévent dont

Joachim Pecci se préparait à aller occuper la préfecture ; et que le nom de ce collègue de Des Renaudes et de la Besnardière dans les bureaux secrets de la rue Saint-Florentin, fut celui d'Alexandre Maurice d'Hauterive qui ne se rendit, certes, pas coupable des élections de Pie VIII et de Grégoire XVI si, contre ses pronostics avortés, ce furent Saverio Castiglioni et Mauro Capellari qui ceignirent la tiare, à vingt mois de distance.

Cet *Appendice*, que le lecteur aura peut-être trouvé trop long, aura, du moins servi à le faire pénétrer dans cette Cour pontificale dont les chapitres précédents auront rappelé quelques-unes des pittoresques coutumes que le siècle nouveau devrait bien nous conserver encore des anciens. Où sont déjà passés, dans cette Rome qui se disait éternelle pourtant, ces carrosses grands comme des places fortes, dorés comme des ostensoirs, où les *porporati* cousins des rois et conseillers des papes se portaient, avec la majesté d'un soleil rouge de crépuscule toujours ardent, vers cette Place-de-Saint-Pierre tout à coup réveillée, dans son sommeil des vieux âges, par les lourds ressorts de ces montures arrivant du fond de l'autre siècle pour faire encore glisser leur petite ombre bleue de vie, sur ces immenses dalles diaprées de porphyre et de jaspe ? Où se sont déjà évanouies, dans l'ombre des rues qu'elles suivaient *alla romana*, ces bonnes silhouettes de cardinaux habillés moins pontificalement que bourgeoisement de la soutanelle noire filigranée de rouge et vous disant, comme la grosse Eminence Vidoni au solennel Chateaubriand : « *Signor Ambasciadore di Francia* ! » ou comme le malin Secrétaire d'Etat, Joseph Albani, à la même Excellence française surprenant ce cardinal en redingote ouverte et négligée peut-être : « Je suis un cochon ! » Où sont seulement les nobles dames et les élégants cavaliers posant, à l'espagnole et en sigisbées servants de l'époque, dans ces palais alors si nombreux et aujourd'hui si rares où, comme au Palazzo Valdambrini, ce même cardinal Joseph Albani, hôte de la marquise Sacrati, venait, entre une partie de tarots et de tombola, entendre la Belluccia Moroni, fille du comte Michel, qui s'accompagnait si divinement de la harpe et dont le charme raphaellesque était tel qu'après l'andante de Paisiello ou l'appassionato de Cimarosa, l'Eminence, se levant, ne pouvait s'empêcher de dire à l'admirable femme :

— *Per Dio, come sei bella !*

Certes, le cardinal Joseph avait de qui tenir en enthousiasmes et en galanteries bien permises à un homme de naissance et de cour telles que celles du cardinal Gian Francesco Albani, son oncle et son prédécesseur illustre à la même charge de secrétaire d'Etat. Sous la direction de ce vieux maître en diplomatie romaine, le jeune neveu faisait ses premières armes à Vienne, en qualité de nonce, lorsque arriva, entre autres incidents de l'époque napoléonienne, le fait suivant dont nous emprunterons la relation au *Caporale Trasteverino* que son auteur Ilario Rinieri a commenté, d'après le *diario* d'un bourgeois de Rome, pendant cette époque révolutionnaire : « A la nuit du 13 novembre 1797, écrit-il —, il se fit un grand va-et-vient au palais Altieri. Dans la grande salle, peinte par Maratta, étaient réunis et discouraient la princesse Marianne Borghèse déjà ancienne mais toujours allant, la vieille princesse Cornelie Barberini qui portait avec grandeur la majesté de ses quatre-vingts ans, la duchesse Lante, belle femme et mère d'une fille plus belle encore, la princesse Giustiniani, l'Aldobrandini, la Gabrielli, la duchesse de Fiano et l'inévitable princesse Santa-Croce ayant, à ses côtés, l'inséparable chevalier Nicola di Azara ministre, à Rome, de Sa Majesté catholique Charles IV. Dans l'assemblée, peu de seigneurs romains. Il y avait pourtant le prince Augustin Chigi et sa femme, la princesse Amélie Barberini, quelques monsignori et deux cardinaux, S. Em. Stefano Borgia préfet de la Propagande et S. Em. Gian Francesco Albani doyen du Sacré-Collège. A peine celui-ci fut-il introduit et eut-il échangé avec les princesses Julie et Marianne les compliments d'usage, qu'il se sentit aussitôt entouré par un chœur de bouches interrogatrices :

— Eminence, quelles nouvelles de Vienne ? La paix est-elle conclue ? Et la France nous laissera-t-elle une fois enfin tranquilles ?... Aurons-nous enfin aussi en Votre Eminence, non plus un cardinal mais un pontife suprême.

— Moi pape ! se prit à dire le vieillard sans pouvoir contenir le rire provoqué par ce compliment de la princesse qui était applaudie par toute l'assemblée. Mais il y a le diable qui ne le permet pas. Et voilà bien le cas de renverser le proverbe chrétien qui disait : « Ce que femme veut, (entendez-vous, hein ! bonne mère de famille ?) Dieu le veut. » A présent, il faut dire : « Ce que femme veut, (bonne mère de famille, entendez-vous ?) le diable ne le veut pas.

— Oh ! Eminence ! ajouta alors d'Azara. Eh ! d'où peut bien venir ce diable ?

— De la Seine, monsieur l'ambassadeur ! dit le cardinal qui, sans perdre un instant, mit la main à son portefeuille et en retira un papier ; tandis que l'ambassadeur et la princesse se regardaient, le premier étonné, la seconde mortifiée légèrement.

— Il faut que vous sachiez, continua le cardinal, (et je voudrais que l'univers entier l'apprenne de même), que le Directoire de la République française et son grand paladin en Italie ont décidé : premièrement, d'empêcher l'élection d'un nouveau pape, au cas où Pie VI viendrait à mourir; en second lieu, au cas où on ne pourrait empêcher l'élection d'un pape nouveau, de ne permettre en aucune manière que l'élection du cardinal Albani devienne possible.

— Et de quel droit, cette exclusive? se récria la princesse Borghèse. On voit bien, Eminence, que le Directoire et Bonaparte ne connaissent pas notre cardinal.

— Oh! ils me connaissent fort bien. Et c'est parce qu'ils me connaissent si bien que, précisément, ils veulent m'exclure. En voulez-vous la preuve? Eh bien! ce même Bonaparte va dépêchant partout que l'assassin d'Hugo Bassville,... c'est moi!

Un grand éclat de rire accueillit ces paroles du cardinal qui ne put lui-même, tant la chose était grosse, empêcher un léger sourire d'effleurer ses lèvres. Mais, reprenant vite son air grave, il continua:

— Je vais vous lire quelques passages d'une lettre que le général Bonaparte a écrite à un personnage que je ne puis vous nommer. Mais la lettre est authentique. Elle fut écrite à Tesseriano, dans le Frioul, en date du 25 septembre de cet an de disgrâce. Ecoutez-le écrivant ce qui suit :

«... Si le pape meurt, vous devrez employer tous les moyens possibles pour qu'il n'en soit pas nommé un autre et que, dans Rome, se fasse une révolution »...

— *Madonna mia*! s'exclamèrent toutes ces bonnes dames en entendant cet horrible conseil du sanhédrin parisien. Nous aurons donc la révolution à Rome?

— Eh! par hasard, ne serions-nous plus des chrétiennes? se prit à interrompre la princesse Marianne Altieri. Quant à moi, de peur, je n'en ai point; et je ne m'inclinerai jamais devant ces idoles tachées de sang!... Un transport d'applaudissements accueillit ces paroles; encore que, sur le visage de quelque belle princesse, se répandît une pâleur soudaine indiquant quelque révolution secrète du sang.

— Mais l'exclusive jetée sur vous, monsieur le cardinal? demanda l'ambassadeur d'Espagne.

— La voilà, si toutefois ces dames veulent écouter le reste de cette lettre. Elle se termine en ces termes mêmes :

«... Si le pape est mort et qu'il n'y ait aucun mouvement à Rome, de sorte qu'il n'y ait aucun moyen d'empêcher le pape d'être nommé;

vous devez employer non seulement l'exclusion, mais encore les menaces sur l'esprit des cardinaux, en déclarant qu'à l'instant même je marcherai sur Rome. Nous ne nous opposons pas à ce qu'il soit pape, mais nous ne voulons pas que celui qui a *assassiné* Bassville soit prince. »

Il est facile de deviner l'étonnement, le dédain, l'épouvante et la vraie répulsion que produisirent ces paroles sur cette assemblée si choisie. Personne ne pouvait croire à une telle perfidie, si froidement conçue et exprimée dans cette lettre. Les uns se taisaient. Les autres murmuraient à mi-voix, qui une pensée, qui une autre. Et cependant que tous étaient sous l'impression des mêmes sentiments, le vieux cardinal se leva. Il s'approcha de la fenêtre qui regarde la Place du Gesù, prit un air mi-solennel et mi-sarcastique; et s'étant retourné, de manière à présenter le côté gauche à l'assistance et à tourner le côté droit vers la ville, il se prit à s'exclamer fortement :

— Princesses, Seigneurs, Eminence, Excellence, vous qui, depuis plus de quarante ans, connaissez le désormais septuagénaire cardinal Gian Francesco Albani!... âmes des Innocents qui, de la toile où vous fixa le pinceau du Puccino, m'avez vu si longtemps du haut de ces murailles !... nom très auguste du Gesù qui, de la voûte élevée de ce temple consacré à un tel vocable, m'avez béni à genoux devant cet autel !... ô Rome entière qui, dans tes rues et dans tes campagnes, as toujours honoré la mémoire de Clément XI et toujours contemplé le front sans tache des Albani !... apprenez que le cardinal Gian Francesco Albani est déclaré assassin du général d'une République !...

Il ne put achever. Un véritable tonnerre d'applaudissements avait couvert ce fier élan de terrible rhétorique que venait d'improviser, contre toute attente, le vieux doyen des cardinaux. Tout le monde l'entoura, lui prodiguant mille expressions de franche admiration et de cordiale sympathie. Cependant, d'un coup de main à la sonnette de l'office, la princesse Marianne faisait servir les rafraîchissements et présentait elle-même, de ses mains fines, une coupe de *rosolio* avec de l'eau glacée.

— La France? continua aussitôt le vieux cardinal, vous voulez que la France jacobine nous laisse en paix? C'est l'animal qui, après sa pâtée, a plus faim encore. Elle nous a pris tout ce qu'il y avait, à Rome, d'or et d'argent; elle nous a pris statues et tableaux; elle nous a pris les manuscrits de nos bibliothèques; elle nous a pris les chevaux de nos écuries; elle nous a pris jusqu'à nos bœufs, jusqu'à nos bufles, jusqu'à nos vaches...

— Et elle nous a laissé l'eau de nos fontaines ! interrompit le cardinal Borgia.

— Elle nous a laissé le Pape aussi ! observa le chevalier d'Azara à qui cet exorde du vieux doyen faisait l'effet du citron sur la langue.

— Elle nous a laissé Vôtre Éminence ! reprit soudain une voix de femme agréable au suprême, à laquelle le cardinal, se retournant, reconnut la princesse Santa Croce...

Le scel des bulles pontificales

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE ..... I.-VIII
INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

La Prélature de Léon XIII

I. — Un romantique de 1830 77
II. — Le Cabinet du Roi 97
III. — De Chateaubriand à Metternich 168
IV. — L'Antichambre du Pape 201

DEUXIÈME PARTIE

Épistolaire de Mgr Joachim Pecci

I. **La délégation de Bénévent** — Arrivée à Bénévent et maladie de Mgr Pecci (I-IX). — Mgr Orfei emporte la caisse de la préfecture (X-XVI). — Talleyrand compromet le duché de Bénévent (XVII-XVIII). — Achat de chevaux et premières courses (XIX-XXII). — Le prince Borghèse à Carpineto et le marquis Muti à Bénévent (XXIII-XXVIII). — Méthode de gouvernement de Mgr Pecci (XXIX-XXX). — Un mariage, s. v. p.! (XXXI-XXXVIII). — A la Cour de Naples et bruits de changement préfectoral (XXXIX-XLII). — Mort du cardinal Sala et visite du cardinal Pacca (XLIII-XLVIII). — Un poste à Rome, quel qu'il soit ! (XLIX-LI). — Du carnaval de Bénévent aux vacances de Carpineto (LII-LX). — Stanislas Sterbini et la Direction des Douanes (LXI-LXVII). — La nomination de Spolète (LXVIII-LXX). — En route pour Spolète ou pour Pérouse. (LXXI-LXXIV) 231

II. **La délégation de Pérouse** — Chez l'ami Milella (LXXV-LXXVII). — Premières impressions de Pérouse et réception de Grégoire XVI. (LXXVIII). — Le portrait de Mgr Pecci commandé. (LXXIX). — L'envoi des *pignoccate* et la villégiature de Magliano di Sabina (LXXX-LXXXIII). — Un pélerinage à Assise (LXXIV-LXXXVI). — Comment Mgr Pecci travaille à Pérouse (LXXXVII). — Rappel à Rome et bruit de noncia-

— Et elle nous a laissé l'eau de nos fontaines ! interrompit le cardinal Borgia.

— Elle nous a laissé le Pape aussi ! observa le chevalier d'Azara à qui cet exorde du vieux doyen faisait l'effet du citron sur la langue.

— Elle nous a laissé Votre Éminence ! reprit soudain une voix de femme agréable au suprême, à laquelle le cardinal, se retournant, reconnut la princesse Santa Croce...

Le scel des bulles pontificales

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE ..... I.-VIII
INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

La Prélature de Léon XIII

I. — Un romantique de 1830 77
II. — Le Cabinet du Roi 97
III. — De Chateaubriand à Metternich 168
IV. — L'Antichambre du Pape 201

DEUXIÈME PARTIE

Épistolaire de Mgr Joachim Pecci

I. **La délégation de Bénévent** — Arrivée à Bénévent et maladie de Mgr Pecci (I-IX). — Mgr Orfei emporte la caisse de la préfecture (X-XVI). — Talleyrand compromet le duché de Bénévent (XVII-XVIII). — Achat de chevaux et premières courses (XIX-XXII). — Le prince Borghèse à Carpineto et le marquis Muti à Bénévent (XXIII-XXVIII). — Méthode de gouvernement de Mgr Pecci (XXIX-XXX). — Un mariage, s. v. p.! (XXXI-XXXVIII). — A la Cour de Naples et bruits de changement préfectoral (XXXIX-XLII). — Mort du cardinal Sala et visite du cardinal Pacca (XLIII-XLVIII). — Un poste à Rome, quel qu'il soit! (XLIX-LI). — Du carnaval de Bénévent aux vacances de Carpineto (LII-LX). — Stanislas Sterbini et la Direction des Douanes (LXI-LXVII). — La nomination de Spolète (LXVIII-LXX). — En route pour Spolète ou pour Pérouse. (LXXI-LXXIV) 231

II. **La délégation de Pérouse** — Chez l'ami Milella (LXXV-LXXVII). — Premières impressions de Pérouse et réception de Grégoire XVI. (LXXVIII). — Le portrait de Mgr Pecci commandé. (LXXIX). — L'envoi des *pignoccate* et la villégiature de Magliano di Sabina (LXXX-LXXXIII). — Un pèlerinage à Assise (LXXIV-LXXXVI). — Comment Mgr Pecci travaille à Pérouse (LXXXVII). — Rappel à Rome et bruit de noncia-

ture (LXXXVIII-XCI). — Nonce et archevêque (XCII-XCVI). — Il y a promesse de mariage (XCVII-C). — Trois sièges, trois victoires (CI). — Les félicitations (CII-CVII). — Pérouse dit, non pas adieu, mais au revoir. (CVIII-CXIII)..... 289

III. **La Nonciature de Bruxelles** — De Rome à Marseille (CXIV-CXV). — De Lyon à Bruxelles (CXVII-CXIX). — Premières impressions de Belgique et premiers règlements de comptes (CXX-CXXII). — Politique de nonce et d'universitaire (CXXIII-CXXIV). — Compliments à Gioberti (CXXV). — Un portrait de la reine Victoria d'Angleterre (CXXVI-CXXVII). — Les comptes d'un nonce (CXXVII). — Un mariage manqué (CXXVIII-CXXX). — A la recherche de Mazzini (CXXX-CXXXII). — De Carpineto à Waterloo (CXXXIII). — Les jurys d'examen devant la Chambre des députés (CXXXIV-CXLIV). — Un vol à Carpineto et le nouveau portrait du nonce (CXLV-CXLVI)- — Bruits de retour à Pérouse (CXLVII-CXLVIII). — Disgrâce ou avancement (CXLIX-CLVI) — De Bruxelles à Rome (CLVII). — Pie IX au roi des Belges (CLVIII). — En route pour Pérouse (CLIX-CLXI)..... 331

TROISIÈME PARTIE

L'État Pontifical sous Mgr Joachim Pecci

I. — Les prisons de l'État pontifical et le fort Saint-Ange..... 405
II. — Un héritier de Talleyrand à Bénévent..... 450
III. — Les théâtres de Rome..... 491
IV. — La Cour du Pape..... 520

UN APPENDICE A LA COUR DU PAPE

I. — Les cardinaux romains..... 545
II. — Les cardinaux de la nomination de Léon XII..... 553
III. — Les cardinaux étrangers..... 568

Imp. PAUL DUPONT. — Paris, 2e Arrt. — 366 3.1907 (Cl.)